REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LXIV

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXIV

24951
9. 12. 30

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1907

Z
1007
R45
n.sér.
t.64

ANNÉE 1907

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

ABBOTT, Un manuscrit de Perse.
— L'accent en latin (E. T.) 498
AB DER HALDEN, Nouvelles études de littérature canadienne française (A. Biovès) 273
ABERT, Un fragment de musicologie grecque (C.-E. R.) . . . 118
ADAMS, Histoire d'Angleterre, 1066-1216 (A. Lr.) 33
ADHÉMAR (D'), Les théories de la science (Th. Sch.) 179
AGAMYA-GURU, Catéchisme védantique (S. Lévi) 84
ALBE, Autour de Jean XXII, les familles du Quercy (L.-H. L.). 119
ALEXICI, Histoire de la littérature roumaine (N. Jorga) . . . 15
ALLIBERT, Histoire de Seyne, de son bailliage et de sa viguerie (L.-H. Labande) 74
ALTMANN, Les constructions rondes en Italie (E. T.) 40
Amsterdam (Poèmes latins couronnés à) 300
Andocide, p. BLASS (My) 198
ANGOT, Le Missel de Barbechat (S.) 378
Année cartographique, 17 500
Antoine (saint) de Padoue, d'après les documents primitifs (Ch. Dejob) 60
Aristophane, Thesmophoriazusae et Ecclesiazusae, p. VAN LEEUWEN (Albert Martin) 228
ARMSTRONG (Emma-Kate), L'Amérique de Chateaubriand (F. Baldensperger) 239
AUBRY, Les ténors français dans les motets du XIIIe siècle (J. C.) 328
AULARD, Recueil des Actes du Comité de salut public, XVII.
— Paris sous le Consulat, III.
— Etudes et leçons sur la Révolution, V (A. C.) 87

pages
Ausonia, I (P. L.). 431
Avenarius, Critique de l'expérience, p. Petzoldt (Th. Sch.). 139
Avenel (d'), Prêtres, soldats et juges sous Richelieu (R.). . . 390
Azan, La frontière algéro-marocaine (A. Biovès). 377
Azan, Rocquancourt et les Ecoles militaires (A. C.). 290
Azkue (De), Dictionnaire basque-espagnol-français (Julien Vinson). 495
Baglion de la Dufferie. Histoire de la maison de Baglion (Ch. Dejob). 519
Baguenier-Desormeaux, Kléber en Vendée (A. C.). 151
Baillet. Les noms de l'esclave en égyptien (G. Maspero). . 382
Balagny, Napoléon en Espagne, IV (A. C.). 92
Barbey d'Aurevilly, Lettres à une amie (F. B.). 218
Bartels, Schiller, L'idéal et la vie (Th. Sch.). 419
Barthel, Le fort de Cannstatt (R. C.). 278
Bastian, La Bible des ballades allemandes (A. C). 277
Baumstark, L'Orient chrétien (J.-B. Ch.). 462
Bayet (C.), Giotto (H. de C.). 499
Beaurepaire (Robillard de), Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen (Étienne Deville). 68
Beccari, Les trois traités du P. Barradas; — L'Histoire d'Ethiopie du P. d'Almeida (J.-B. Chabot). 1
Bednara, Le dactyle latin (E. T.). 26
Beermann, Le Novilatin (Th. Sch.). 140
Bennigsen, Mémoires, I-II, p. Cazalas (A. C.). 93
Benoist (Ch.), Le machiavélisme (Ch. Dejob). 182
Benoist-Hanappier, Le drame naturaliste en Allemagne (A. C.). 190
Bérard (V.), La France et Guillaume II (L. Roustan). . . . 453
Beylié (de), L'architecture indoue en Extrême-Orient (S.). 403
Biard d'Annet, L'Aurore australe (Th. Sch.). 180
Biese, Elégiaques romains (E. T.). 40
Billard, La Conspiration de Malet (A. C.). 348
Billard, Les tombeaux des rois pendant la Terreur (A. C.). 53
Blanchet, Les enceintes romaines de la Gaule (P. Lejay). 432
Blass, Les Euménides d'Eschyle (A. Martin). 463
Bloch (Cam.), Cahier de doléances du bailliage d'Orléans, II (A. Mathiez). 265
Boigne (Mme de), Mémoires, I (A. C.). 9
— II (A. C). 154
— III (A. C.). 438
Boissonnade, Cahier de doléances d'Angoulême et de Cognac (A. Mathiez). 265
Bonet-Maury, France, christianisme et civilisation (L. S.). 375
Bonnal (Ed.), Les royalistes contre l'armée (A. C.). 172

pages
Bonnal (Ed.), Lettre à la direction et réponse du directeur. 295
Bonnet (R.), Isographie de l'Académie française (A. C.). . 58
Borchard, Le tombeau de Naousirri (G. Maspero). 242
Bornarel, Cambon et la Révolution française (M. Marion). 493
Boucaud, L'épanouissement social des droits de l'homme (A. Mz.). 299
Bourciez, Précis historique de phonétique française. 3e éd. (A. Jeanroy). 265
Bourgeois et Clermont, Rome et Napoléon III (A. Mathiez). 313
Brandstetter, Dictionnaire comparé du malayo-polynésien (A. Meillet). 78
Branford, Science et cité (Ch. Bastide) 17
Brette, Les limites et divisions de la France en 1789 (A. Mathiez). 37
Brewer, Commodien de Gaza (P. Lejay). 199
Bricon, Prudhon (H. de C.). 79
Briddrey, Cahiers de doléances du Cotentin, I (A. Mathiez). 265
Brochet, Saint Jérôme et ses ennemis.
— Correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère (Paul Lejay). 470
Browne (E.-G.), Le Lobâb ol-Abbâb de Mohammed Aufî (Cl. Huart). 22
Brugmann, Les noms de nombre distributifs et collectifs (A. Meillet). 226
Bruno (B.), La troisième guerre samnite (J. T.). 278
Bryant, Enfance et jeunesse à l'époque d'Aristophane (Albert Martin). 228
Cabrol (dom), Les origines liturgiques.
— Introduction aux études liturgiques.
— Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, IX-XI (P. Lejay). 261
Caird, La philosophie d'Auguste Comte (E. d'Eichthal). . 16
Camon, La guerre napoléonienne (A. C.). 93
Capart, Un tombeau de la VIe dynastie (G. Maspero). . . 244
Carra de Vaux, Newton (Th. Sch.). 179
Carton, Le sanctuaire de Tanit à El Kenissia (J. Toutain). 181
Cassagne, Versification et métrique de Beaudelaire (L. R.). 185
Castelain, Les Discoveries de Ben Jonson (Ch. Bastide). . 251
Caumont La Force, L'architrésorier Lebrun, gouverneur de Hollande (R. Guyot). 373
Cederschiöld, La Saga de Clarus (Léon Pineau) 210
Chabot, Inventaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale (G. Maspero) 321
Chaine, Grammaire éthiopienne (C. Mondon-Vidailhet) . . 384
Champion (Pierre), Chronique Martiniane (L.-H. Labande). 74

pages

Champion (Pierre). Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans (A. Jeanroy) 248
Chroniques Byzantines, XII (My). 195
Chrysostome, De sacerdotio p. Nairn (My). 108
Cian, Ugo Foscolo (Ch. Dejob). 59
Cid Kaoui, Dictionnaire français-tachelhit et tamazirt (R. Basset 323
Clay, Documents de Nippur (C. Fossey). 21
Cleasby, Les imitations de Sénèque le tragique (E. T.) . . 498
Clément d'Alexandrie, Stromates, I-IV, p. Staehlin (P. Lejay). 428
Clouzot, Jacquard;
— Les Huaud (L.-H.-L.) 134
Colin, Rome et la Grèce (Paul Lejay). 501
Colleville (comte de), Eugénie de Guérin intime;
— Le cardinal Lavigerie (L. S.). 439
Commission de l'histoire économique de la Révolution Bulletin, IV (A. Mz.) 440
Conybeare, Le texte arménien de l'Apocalypse (A. Meillet). 66
Cook, Memmy et Un passage de Marlowe (Ch. Bastide). . 109
Cortez, ses Rapports, p. Schultze (A.). 196
Courteault, Le Livre des syndics des États de Béarn (L.-H.-L.) 120
Coutanceau, La campagne de 1794 à l'armée du Nord, II (A. C.). 91
Crabbe, Œuvres p. Ward, III (Ch. Bastide). 109
Croce, Extraits d'Imbriani (Ch. Dejob) 355
Crönert, Kolotès et Ménédème (My). 63
Croÿ (duc de), Journal inédit, p. vic. de Grouchy et P. Cottin, I-II (A. C. 164
Daiva (le), p. T. Ganapati Sastri (S. Lévi). 82
Daniels, Saint-Evremond en Angleterre (Ch. Bastide). . . 238
Daremberg, Les grands médecins du xixe siècle (A. C.) . . . 330
Dareste, Nouvelles études d'histoire du droit, III (R.) . . . 210
Davenport, Un manoir de Norfolk (A. Lr.). 31
Davies, Les temples de Pentou et de Mahou (G. Maspero) . 222
Davis, La tombe d'Hatshopsonitou (G. Maspero) 142
Davis, Les mystiques persans (Cl. Huart). 61
Dedekind, La pourpre, 2 (My). 161
Dejean, Un préfet du Consulat, J.-C. Beugnot (A. Mathiez). 127
Delbrück, Syncrétisme (P. Doin). 1
Del Prato, Deux documents sur Fornoue (Ch. Dejob) . . . 59
Desbrière et Sautai, La cavalerie pendant la Révolution, la crise (A. C.) 89
Desbrière, Trafalgar (A. C). 286

pages
Desgardins, La duchesse d'Étampes et François Ier (E.). . . 212
Dessat et de l'Estoile, Origines des armées révolutionnaires et impériales (A. C.). 56
Deville, Le Cartulaire de l'Église de Beaumont-le-Roger. . 439
Deymes-Dumé, Les doctrines politiques de Robespierre (Ch. Vellay). 345
Dhetel, Annales historiques de Saint-Jean-de-Losne 280
Dilthey. Vie et poésie (A. C.). 275
Dissel, L'Ara pacis (J. T.) 278
Dobson, Le Nouveau Testament de Liçarrague (Julien Vinson). 515
Dresde, Catalogue des manuscrits, III (E.). 298
Dubois (L.-Paul), L'Irlande contemporaine et la question irlandaise (A. Biovès). 132
Dubois-Desaulle, La faim et l'amour (Th. Sch.). 180
Dufour, Le testament de Rousseau (L. R.). 212
Dufourcq, Les Gesta Martyrum (Paul Lejay) 482
Dumolin, Précis d'histoire militaire, Révolution et Empire, I (A. C.). 53
Dupuis, La Sambre et Fleurus (A. C.) 168
Durell, La conception de l'Église au IIe siècle (P. L.). . . . 405
Dutoit, L'ascétisme du Bouddha (S. Lévi) 84
Edler de Hoffmann, Le droit de paix et de guerre chez les Germains (Th. Sch.) 418
Ellis, Appendix Vergiliana (E. T.) 339
Emmerig, La Bataille of Agyncourt (Ch. Bastide) 109
Engel et Paris, Une forteresse ibérique à Osuna (M. Besnier). 3
Eranos, VI (P. Lejay). 430
Escande, L'Égalité (A. Mz.) 299
Esmein, Gouverneur Morris, un témoin américain de la Révolution française (A. C.). 50
Esterhazy (Valentin), Lettres à sa femme, p. Ernest Daudet (A. C.). 48
Estève, Byron et le romantisme français (F. Baldensperger). 450
État-major français, Section historique, Guerre de 1870-1871, Borny, Rezonville, Saint-Privat, Châlons, Beaumont, Sedan (A. C.) 254
Etienne, Cahier de doléances des généralités de Metz et de Nancy, I. Meurthe-et-Moselle (A. Mathiez) 265
Eucken, Les grands problèmes de la philosophie religieuse (A. L.) 192
Eusèbe, Contre Marcell et sur la théologie, p. Klostermann (P. Lejay). 427
Félice (P. de), L'autre monde (P. L.) 405

pages
Félice (R. de), L'onomastique des rivières de France (A. Meillet) 501
Fèvre et Hauser, L'Europe (A. Biovès) 376
Filchner, Le monastère de Kumbum (S. Lévi) 84
Finck et Gjandschezian, Les manuscrits arméniens de Tubingue (A. Meillet) 86
Fischer (H.), Dictionnaire souabe, XVI (P. Doin) 7
— XVII-XVIII (P. D.) 280
Flacourt, Dictionnaire de la langue de Madagascar, p. G. Ferrand (Antoine Cabaton) 35
Fleury (comte), Les dernières années de Bombelles (A. C.) . 49
Florenz, Histoire de la littérature japonaise, 2 (M. Courant) . 421
Fournier (Aug.), Napoléon, 2e éd., 1-2 (A.-C) 171
Fournier (Paul), Étude sur les Fausses Decrétales (R.) . . 237
Foville (J. de), Gênes (H. de C.) 499
Francke (Kuno), L'idéal d'aujourd'hui (F. Baldensperger) . . 275
Frankfurter, La Société des amis des humanités (L. R.) . . 439
Freiman, Un texte pehlvi (A. Meillet) 62
Fryklund, Droite et gauche en roman (E. Bourciez) 435
Fusco, Les vues de Flaubert sur l'art (Ch. Dejob) 330
Gailly de Taurines, Aventuriers et femmes de qualité (A. C.) 164
Gallet (Mme), Schubert et le lied. — F. Br. 13
Gauthier (Léon), Les Lombards dans les Deux Bourgognes (L.-H. Labande) 72
Gazier (A.), Jeanne de Boisgnorel et Christophe de Beaumont (A.) 411
Geffcken, Aristide et Athénagore (Paul Lejay) 472
Gendarme de Bévotte, La légende de Don Juan (F. Baldensperger) 392
Gerland, Beaudoin I et Henri de Constantinople (R.) 247
Gertrude (sainte), Révélations, nouv. éd. (M. D.) 379
Gigon, La révolte de la gabelle en Guyenne (H. Hauser) . . 344
Gilliard, Quelques réformes de Solon (A. Hauvette) 281
Ginzel, Chronologie mathématique et technique (Paul Lejay) . 474
Gipsy Lore Society (A. Meillet) 191
Giraud (V.), Les idées morales d'Horace (E. T.) 378
Girod (P.-E.), Les subsistances à Dijon à la fin du XVIIIe siècle (A. Mz) 372
Giron, Légendes coptes (G. Maspero) 357
Goerland, L'idée de Dieu dans Leibniz (Th. Sch.) 137
Gœthe, Annuaire de 1907, p. L. Geiger (A. C.) 276
Gœthe, Œuvres complètes, éd. Cotta (A. C.) 110
Goidanich, La diphtongaison romane (E. Bourciez) 512
Golther, Tristan et Isolde (F. Piquet) 405

pages
Gonnard, Les origines de la légende napoléonienne. 95
— Lettres des Montholon (A. C.). . . . . .
Goodspeed, Index patristique (P. Lejay). 230
Gossart, Espagnols et Flamands au XVIe siècle (R.). 211
— (A. Waddington). 448
Gottfried, Tristan, p. Marold (F. Piquet). 343
Goyau, Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande (A. C.). . . 76
Grabowski, Mémoires militaires, trad. Chelminski et Malibran (A. C.). 55
Grandmaison (G. de), Madame Louise de France (L. S.). . . 439
Graue, Une image du monde (Th. Sch.). 140
Grèce et Rome, 2e éd. (Hist. de la civilisation). — P. L. . . 424
Grenier, Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices (P. L.). 388
Grenoble, Livre du Centenaire de la Faculté de droit (A. C.). 57
Grisar, Le Sancta Sanctorum (Paul Lejay). 507
Gudeman, Manuel de l'histoire de la philologie classique (P. Lejay). 64
Guerre de 1870-1871. 254
Guiffrey, Les manufactures nationales de tapisseries, Gobelins et Beauvais (H. de C.). 19
Gunkel, Elie, Jahvé et Baal (A. L.). 39
Günther, L'anthropologie (Th. Sch.). 124
Guillaume, L'Internationale, documents et souvenirs, II (A. Mathiez). 11
Gutjahr, Les chartes de Charles IV (F. Piquet). 510
Gutmann, L'organisme du peuple bavarois (E.). 162
Hahn (L.), Rome et le romanisme dans l'Orient (Paul Lejay). 501
Halkin, Paul Guiraud (A. C.). 196
Harnack, Le christianisme durant les trois premiers siècles (Paul Lejay). 468
Haumant, Tourguénief (J. Legras). 398
Hauser, Les sources de l'histoire de France au XVIe siècle (R). 409
Hauterive (E. d'), La police secrète du premier Empire, bulletins quotidiens de Fouché, 1804-1805 (A. C.). 449
Hehn, Le nombre sept et le Sabbat (My). 193
Heitz (maison), sa Bibliotheca romanica. — F. B. 238
Hermant, Mémoires, p. A. Gazier, III (A). 391
Hermathena, XXXI (P. L.). 386
Herzfeld, Samarra (Clermont-Ganneau). 383
Hiéroclès, Eléments de morale, p. d'Arnim (My). 42
Hilprecht, Les tablettes de Nippur (C. Fossey). 41
Hocquart de Turtot, Le Tiers Etat et les privilèges (A. Mz). 9
Hoeffding, Manuel de l'histoire de la philosophie moderne (Th. Sch.). 139

pages
Hofmann (A.), La validité de la morale. — Th. Sch. 180
Hofmann (Reinhold), Georges Agricola (A. C.). 45
Holldack, Études sur l'histoire de Géorgie (Th. Sch.). . . . 135
Horace, p. Keller et Häussner, 3e éd. (P. L.). 194
Horace, p. Weidner (P. L.). 378
Horace, trad. Bardt.
— trad. Staudler (P. L.). 387
Hosius, Les imitations de Lucain (E. T.). 498
Houssaye, La garde meurt et ne se rend pas (A. C.). 97
Huchon, Crabbe (Ch. Bastide). 396
Huguet, Petit glossaire des classiques français du XVIIe siècle (E. Bourciez). 437
Hüttemann, Le sixième ouvrage du Canon jaîna (S. Lévi). 83
Idiotikon suisse, 66-68. 196
Institut international de Sociologie, Annales, XI. Les travaux du 6e Congrès. Les luttes sociales (E. d'Eichthal). . . 332
Issleib, Maurice de Saxe, prince évangélique (R.). 250
Ive, Les chants populaires de Velletri (Ch. Dejob). 480
Izzet-Fuad, Le contact (A. Biovès). 133
James, L'expérience religieuse (Th. Sch). 420
Janko, Le parfait à redoublement (A. Meillet). 86
Jellinek, Frédéric de Souabe (A. C.). 70
Jeremias, Le panbabylonisme (A. L.). 192
Joachim, Napoléon à Finckenstein (A. C.) 54
Jones, Cent poésies enfantines en transcription phonétique (P. D). 335
Jonas, Exercices latins, 2e éd. (P. L.). 194
Jordan-Huelsen, Topographie de Rome, I, 3 (A. Merlin . . 327
Jorga, Histoire du peuple roumain (R.) 215
Joubert, Le traité franco-siamois (A. Biovès) 259
Jouguet et Perdrizet, Le papyrus Bouriant (My) 63
Junk, Guillaume d'Orléans (A. C.). 70
Junker, Grammaire des textes de Dendérah (G. Maspero). . 337
Jusserand, Ben Jonson et Shakspeare (Ch. Bastide). 251
Kalinoff, David Ricardo et la théorie de la valeur limitrophe (Th. Sch.) 136
Kantiennes (Études). — Th. Sch. 178
Kappstein, Edouard de Hartmann (Th. Sch.) 420
Karsten, Commentaire de Donat (E. Thomas) 414
Kehr, Registres des pontifes romains, II (P. Lejay). 404
Kelsey, Deux études sur César (E. T.) 497
Kern, Les règlements des cours allemandes aux XVIe et XVIIe siècles, 2 (R.) 279
Keyserling, Le système du monde (Th. Sch.). 179
Kleinclausz, Dijon et Beaune (H. de C.). 499

pages

Kleist (H. de), Œuvres, p. Erich Schmidt, Minde-Pouet, et Steig (A. C.) 75
Klio, VI, 2-3, VII, 1-2 (A. Hauvette) 421
Knoke, Les Romains en Allemagne (J. T.) 278
Knopf, L'âge postapostolique (P. Lejay) 444
Koch (Max), Richard Wagner, I. — L. R. 187
Kopp, Le manuscrit palatin n° 343 de Heidelberg (A. C.) . . 71
Kraft, Steinhöwel et l'histoire de Jérusalem du moine Robert (F. Piquet) 476
Krumbacher, Un anneau byzantin (P. L.) 246
Kurtz, L'Erwin de Solger (Th. Sch.) 178
Laband, La liberté personnelle dans la vie économique moderne (Th. Sch.) 136
Labroue, Le club de Toulon.
— Le conventionnel Pinet (A. C.) 89
Lachèvre, Le livre d'amour d'Estienne Durand par Marie de Fourcy ;
— Des Barreaux ;
— La chronique des chapons de Pinchesne (L. Roustan) . . 516
Lacombe (Ch. de), Journal politique p. Hélot, I (R. Guyot). 398
La Jonquière, L'expédition d'Égypte, V (A. C.) 92
Lamprecht, Histoire d'Allemagne (L. R.) 392
Lang (Andrew), Homère et son temps (My) 144
Lankester, Le royaume de Nan (Th. Sch.) 156
Lannoy et Vanderlinden, L'expansion coloniale, Portugal et Espagne 100
Laurand, Le style des discours de Cicéron (Émile Thomas). 146
Laurent (Gust.), Cahier des doléances du bailliage de Châlons-sur-Marne (A. Mathiez) 265
Lauris, Avignon révolutionnaire (A. Mz.) 300
Lautray, Le Voyage de Montaigne (Ch. Dejob) 60
Lea, Histoire de l'Inquisition en Espagne, III (S. Reinach). 301
Leclère et Des Marez, Léon Vanderkindere (R.) 260
Le Glay, Théodore de Neuhoff, roi de Corse (A. C.) 309
Lehnerdt. La conjuration contre Nicolas V (E. T.) 378
Leitzmann (Albert), Le manuscrit de Melk (A. C.) 71
Lemm (O. de), Mélanges coptes (G. Maspero) 124
Lemmi, Les origines du Risorgimento (R. Guyot) 77
Lemoine (Jean), Mme de La Fayette et Louvois (A. C.) 299
Lemos, Amatus Lusitanus (N.) 279
Le Noir (Dom), preuves de la maison d'Harcourt (E. Deville). 249
Lenôtre, Mémoires sur la Révolution, Massacres de septembre, Les fils de Philippe-Égalité, La fille de Louis XVI (A. C.) 310
Le Pileur, Madame de Miramion (A.) 380

pages
Lessing (Th.), Schopenhauer, Wagner, Nietzsche (L. R.). . 187
Levasseur, Questions ouvrières industrielles en France sous la troisième République (E. d'Eichthal) 350
Levi (Primo), Le cardinal de Hohenlohe (Ch. Dejob). . . . 356
Lichtenberger (H.), L'Allemagne moderne (L. Roustan) . . 453
Lidzbarski, Inscriptions de Canaan (Clermont-Ganneau). . 101
Lietzmann, La Didaché.
— Les Symboles.
— La messe de Pâques.
— Les ordonnances de Wittemberg et de Leisnig.
— Les chants d'église de Luther (P. Lejay). 245
Limes (le), XXIX. — R. C. 499
Lipponi, L'hypnotisme et le spiritisme (L. R.). 190
Lo Parco, Pétrarque et Dante (L.-H.-L.) 119
Lorin, L'organisation professionnelle et le Code du travail (E. d'Eichthal) 259
Louvain, Séminaire historique, Rapport général sur ses travaux (R.). 260
Luchaire (Achille), Innocent III et la question d'Orient (H.-L. Labande) 490
Luchaire (J.), L'évolution intellectuelle de l'Italie 1815-1830 (R. Guyot). 233
Lumbroso, A travers la Révolution et le premier Empire (A. C.) 172
Madelaine, Au bon vieux temps, Contes et légendes du Bocage normand (Et. Deville) 211
Malinin, Ennéacrounos (A. Hauvette) 227
Mallon, Grammaire copte (G. Maspero). 225
Mantoux, La Révolution industrielle au XVIIIe siècle (Albert Mathiez). 46
Marcel, Bouchot, Babelon, Marchal, Couderc, La Bibliothèque nationale (H. de C.) 19
Marcel, Daumier (H. de C.). 79
Marcère, L'assemblée nationale de 1871, 2, La présidence de Mac-Mahon (R. Guyot) 349
Marchi (E. de), Traductions de Virgile. 194
Marco Polo, p. Lemke (A.) 196
Maréchal (Chr.), Lamennais et Lamartine (Marc Citoleux) 270
— Lettre de M. Christian Maréchal et réponse de M. Marc Citoleux 352
— Seconde lettre de M. Maréchal 418
Marinis (Catalogues) V et VI 300
Martin (E.), Le vers de l'Héliand (F. Piquet). 433
Masson (F.), L'affaire Maubreuil (A. C.). 94
Masson (M.), Fénelon et Mme Guyon (A). 370

pages

MATHIEU (cardinal), L'ancien régime en Lorraine et dans le Barrois (A. C.) 79
MAUGRAS, Lauzun (A. C.) 307
MAZEROLLE, La Monnaie, bâtiments, ateliers, Musée (L.-H. L.). 134
— (H. de C.) 19
MENTRÉ, Cournot (Th. Sch.) 179
MERMEIX, Le syndicalisme contre le socialisme (Eug. d'Eichthal) 455
MERTEN, L'état présent de la philosophie (A. L.) 192
METTGENBERG, La clause de l'attentat dans le droit allemand d'extradition (Th. Sch.) 135
MICHAEL, Cromwell (R.) 183
MICHEL (André), Histoire de l'art, II (H. de Curzon) 66
MICHEL (Emile), Paul Potter (H. de C.) 79
MIGLIAZZA, Villani et Azario (Ch. Dejob) 60
MIROT, Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (R.) 408
MÖLLER, Sémitique et indo-européen (A. Meillet) 62
MOMMSEN, Ecrits juridiques, III (Paul Lejay) 158
MONNIER, Venise au XVIIIe siècle (Ch. Dejob) 344
MONY, Notes d'ambulance (A. C.) 57
MORANE, Paul I avant l'avènement (H. W.) 346
MULDER, Dietrich de Nieheim et sa chronique (R) 298
MÜLLER (H.), Études sémitiques (A. L.) 192
MÜLLER (Max), Recherches égyptologiques (G. Maspero) . . 157
MUNRO, Le système seigneurial au Canada (A. Biovès) . . . 131
MUSIL, L'Arabie Pétrée (J.-B. Ch.) 461
Musset, Correspondance, p. SÉCHÉ (F. B.) 218
NAVILLE, La religion des anciens Egyptiens (G. Maspero). 141
NAVILLE, La XIe dynastie au temple de Deir-el-Bahari (G. Maspero) 401
NAVILLE, Le temple de Deir el Bahari, V (G. Maspero) 221
NENCINI, Une élégie de Catulle (E. T.) 497
NEWMAN, Grammaire de l'assentiment (A. L.) 191
NICOLAISSEN, Une inscription runique (L. Pineau) 4
NICOLAY, Napoléon au camp de Boulogne (R. Guyot) 328
NIESE, Manuel d'histoire romaine, 3e éd. (P. L.) 26
NOHL, Les écrits de jeunesse de Hegel (Th. Sch.) 138
NOHL, Pro Milone (E. T.) 498
NORMAND, Le monument de Crécy (A. C.) 291
NYROP, Légendes et chants du passé (F. B.) 238
OEHLER, Atlas de César (E. T.) 58
OMONT, Le manuscrit latin 886 (L.-H. Labande) 118
OMONT, Reproduction des dessins des comédies de Térence (P. Lejay) 27

pages
Orient, religions et littératures, collection Teubner. 81
Otto, Les prêtres dans l'Egypte hellénistique (G. Maspero). 123
Pascal, Sénèque (E. T.). 39
Passy (Louis), Mélanges scientifiques et littéraires, IV et V (A. C.). 291
Perdrizet, L'art symbolique du moyen âge, à propos des verrières de l'Eglise Saint-Etienne, à Mulhouse (P. L.). . 379
Perry, Hymnes et prières à Sin (A. L.). 192
Pessimiste (un), Guillaume II et son peuple (L. Roustan). . 453
Petrie, Les Hycsos (G. Maspero). 197
Picard (E.), La campagne de 1800 en Allemagne (A. C.). . 288
— 1870, la perte de l'Alsace (A. C.). 98
Pilastre, Vie et caractère de Mme de Maintenon (L. Roustan). 518
Piquet, Précis de phonétique allemande (P. Doin). 282
Pirenne, Histoire de Belgique, trad. allemande par Arnheim, III (R.). 491
Pirro, L'esthétique de Bach (Jules Combarieu). 456
Plattner, Grammaire française, I (E. Bourciez). 496
Plaute, Les Captifs, trad. Giardelli (E. T.). 40
Pline le Jeune, p. Duff (E. T.). 39
Poète, Beaurepaire et Clouzot, Une visite à la bibliothèque de la ville de Paris. 80
Politique étrangère, les questions actuelles en Europe (A. Biovès). 376
Prescott, La pensée et le vers dans Plaute (E. T.). 496
Preuss, Le développement des cités allemandes, I (R.). . . 231
Puchstein, La colonne ionique (S. R.). 237
Quaglino, Dialogues (Ch. Dejob). 60
Quintilien, p. Radermacher (E. Thomas). 340
Rasi, Quelques articles (E. T.). 498
Regel, Guillaume d'Autriche (H. de C.). 71
Régnier (J.), Les préfets du Consulat et de l'Empire (A. C.). 169
Reinach (Sal.), La Gaule personnifiée (P. L.). 377
Reischle, Essais et conférences (A. L.). 39
Reitzenstein, Récits fabuleux hellénistiques (My). 44
Renard (G.), Le socialisme à l'œuvre (E. d'Eichthal). 292
Reuss, Un voyage d'affaires en Espagne en 1718 (A. C.). . 163
Réville, Le prophétisme hébreu (A. L.). 39
Revue de l'Université d'Athènes (My). 195
Reymond, Grenoble et Venise (H. de C.). 299
Ries, L'ordre des mots dans Beowulf (P. Doin). 488
Riess, Atlas de l'Ecriture sainte (Clermont-Ganneau). . . . 241
Robinson, L'ancienne Sinope (My). 159
Robiquet, Histoire et droit (A. C.). 125

pages

Roche (Ch. de), Les noms de lieu de la vallée Moutier-Grandval (E. Bourciez) 479
Romano d'Azzi, La résurrection des morts (A. L.) 192
Romundt, Le Kant des professeurs (Th. Sch.) 138
Ronsard, Le Livret des Folastries, p. Van Bever (Jacques Madeleine et Paul Laumonier) 359
Roscher, Le nombre sept chez les Grecs (My) 85
Rosanberg, Le phénicien (Clermont-Ganneau) 224
Rosenthal (Catalogue), n° 211 300
Rousseau (J.-J.), Annales, tome II (L. R.) 212
Rousseau (J.-J.), Confessions, trad. Hardt (A. C.) 167
Rovini, La relation du capitaine Zerboni sur l'occupation du Piémont (Ch. Dejob) 59
Rydberg, Histoire de l'E français (E. Bourciez) 511
Saïd Boulifa, Manuscrits berbères du Maroc (R. Basset) . . . 324
Saint-Hilaire, Mémoires, II, p. Lecestre (R.) 232
Sakellaropoulos, La première églogue de Virgile (My) . . . 193
Salomon, Pitt, II, (R. G.) 347
Salverda de Grave, Les mots français en néerlandais (A. Jeanroy) 5
Sanctis (G. de), Histoire des Romains I-II (A. Merlin) . . . 161
Sastrow et Schweinichen, Mémoires, p. Goos (A. C.) 298
Sautai, Les préliminaires de la guerre de succession d'Autriche (A. C.) 285
Sauvage, La Chronique de Sainte-Barbe-en-Auge (L.-H.-L.) . 118
Sauzey, Les Saxons dans nos rangs (A. C.) 289
Schiemann, L'Allemagne et la politique en 1906 (L. R.) . . . 429
Schinz, La morale de Tétens (Th. Sch.) 137
Schmidt (Ch.), Les sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives nationales (A. C.) 155
Schmidt (H.), La prière chez les philosophes anciens (P. Lejay) 425
Schmidt (Karl), Lettre de Clément en vieux copte (G. Maspero) . 123
Schmidt (Karl), Marguerite d'Anjou avant et chez Shakespeare (Ch. Bastide) 238
Schmidt (L.)., Histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples (E.) 279
Schnürer, La charte de Quierzy (R.) 297
Schoenemann, L'Alsace et les Alsaciens jusqu'à 610 (E.) . . . 446
Schrader, Atlas de poche (H. de C.) 500
Schubart et Wilamowitz, Fragments épiques et élégiaques (My) 44
Schuchardt, La déclinaison ibérienne (E. Bourciez) 441
Schultz (Jules), Les trois mondes (Th. Sch.) 140
Schwen, Afrahat (R. D.) 481
Scott (Eva), L'exil de Charles II, 2 (Ch. Bastide) 169

pages
Sayous, Le siècle de Johnson (Ch. Bastide) 239
Segarra et Julia, Costa-Rica (Th. Sch.). 180
Seignobos, L'histoire dans l'enseignement secondaire (E.). 477
Sénèque, Questions naturelles, p. Gercke (Paul Lejay). . . 442
Sethe, Les Annales de Thoutmósis III (G. Maspero) 381
Settegast, Floovant et Julien (E. Bourciez). 434
Shaw, Deux pièces de théâtre (Ch. Bastide) 333
Skeat, Les Proverbes d'Alfred (P. Doin) 390
Siebeck, De la philosophie de la religion (Th. Sch.) 138
Simon (P.), L'élaboration de la Charte constitutionnelle de 1814 (A. Guyot) 10
Skias, La langue grecque (My). 18
Slijper, Les formules d'Angers (P. L.) 429
Sloman, Grammaire du latin classique (P. L.) 425
Société philologique américaine, Travaux, XXXVI (P. L.). 194
Soubies, L'Almanach des Spectacles 79
Soubies et Carette, Les républiques parlementaires (H. W.). 329
Spiegelberg, Le papyrus Libbey (G. Maspero). 121
Stadtmüller, Anthologie de Planude, I (My). 160
Staerk, Les papyrus d'Assouan (P. Lejay) 245
Stapfer, Études sur Gœthe (A. C.) 277
Stein (Fr.), La réforme judiciaire. 136
Stemplinger, La lyrique horatienne depuis la Renaissance (P. Lejay) 407
Stenger, La Société du Consulat V (A. Mz.) 38
Stephan, Herder à Bückebourg (Th. Sch.) 419
Strecker, Le Waltharius d'Ekkehard (A. C.) 447
Strobl, Deux manuscrits de Kreuzenstein (F. P.). 418
Strohmeuer, L'article du prédicat en français (E. Bourciez 460
Stubbs, Conférences sur l'histoire d'Angleterre, p. Hassall (A. Lr.) 31
Studniczka, Kalamis (A. de Ridder) 325
Sulger-Gebing, Gœthe et Dante (F. B.). 182
Symon de Villeneuve, Mes années militaires, 1856-1867 (A. C.). 177
Taddei, L'archiviste, manuel théorique et pratique (L.-H. L. . 88
Taine, sa vie et sa correspondance (B. Baldensperger). . . . 186
Terzaghi, Le style des tragiques grecs (My). 160
Tertullien, Contre Praxeas, p. Kroymann (Paul Lejay). . . 387
Tertullien. De praescriptione haereticorum, p. P. de Labriolle (R. Pichon). 282
Teubner (collection). 137
Thieme, Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906 (A. C.). 234

pages
THOMAS (Albert), Histoire socialiste, X. Le second Empire (R. Guyot) 413
THOUVEREZ, Darwin (Th. Sch.) 170
TOURNEUX, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution, IV (A. C.) 50
TOUT. Histoire d'Angleterre, 1216-1377 (A. Lr.) 34
TOUTAIN, Le cadastre de l'Afrique romaine (R. C.) 45
TOUTAIN, Les cultes païens dans l'empire romain, I, 1 (Paul Lejay) 474
TRIAIRE, Lettres de Gui Patin, I (L. Roustan) 517
TSCHAMBER, La campagne de Turenne en Alsace (R.) 252
T'SERCLAES (Mgr de), Le pape Léon XIII (L. S.) 399
TUETEY (Alex.), Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution, VII (A. C.) 166
TUNISON, Antiques traditions dramatiques (Th. Sch.) 178
UHLENBECK, Les formes du groupe esquimau (A. Meillet) . . 87
USENER, Etudes et leçons (P. Lejay) 429
USSEL (J. d'), La défection de la Prusse en 1813 (R.) 412
UZUREAU, Andegaviana, VI (A. Mathiez) 214
VAISSIÈRE (P. DE), Lettres d'aristocrates (A. C.) 52
VALICOURT (Ch. DE), La conquête de Valence (A. C.) 288
VAN DE WEERD, Trois légions romaines du Bas-Danube (R. Cagnat) 29
VAN WAGENINGEN, Les dessins de l'Ambrosianus (Paul Lejay). 28
— Scaenica romana (Paul Lejay) 29
VETTER, La vie des nonnes de Töss (A. C.) 71
VIÉNOT, Lettres de Berdot à Faber (R.) 280
VITRAC, Louis XVII (A. C.) 52
— Philippe-Égalité et Monsieur Chiappini (A. C.) 53
VORETZSCH, Introduction à l'étude du vieux français (A. J.). 238
VULLIAUD, Extraits de Ballanche (F. B.) 240
WALLER, Œuvres de Prior, II (Ch. Bastide) 239
WALTER (J. DE), Les premiers prédicateurs itinérants en France (P. L.) 434
WALTZING, Minutius Felix (P. Lejay) 426
WEBER (Marianne), Le mariage à travers les siècles (Th. Sch.). 135
WEIGEL, Grammaire grecque (My).
— Livres d'exercices grecs (My) 193
WEINSTEIN) Les fondements philosophiques des sciences (Th. Sch.) 139
WEITNAUER, Ossian dans la littérature italienne (Ch. Dejob). 356
WELVERT, Lendemains révolutionnaires, les régicides (A. C.). 152
WENCK, Trois lettres de Muratori (R.) 280
WESTON (Miss), La légende de Perceval (A. Jeanroy) 6
Wichert, Un pas loin du chemin, p. BESTAUX (A. C.) 79

pages
WILKEN, Le songe de Nektonabo (G. Maspero) 321
WILMOTHE, Trois semeurs d'idées (L. R.). 185
WINDELBAND, Préludes, 3e éd. (Th. Sch.). 178
WINCKLER, Le panbabylonisme (A. L.). 192
WINDELBAND, Manuel de philosophie, 4e éd. (S.). 438
WOLF, La jeunesse de Bismarck (L. R.). 494
WOOODBERRY, Emerson (Ch. Bastide). 12
WÜNSCH, Les dévotions antiques (P. Lejay). 245
YOUNG, Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Ecosse (A. Biovès). 374
ZEHETMAIER, L'incinération dans la Grèce archaïque (S. R.). 107
ZEILLER, Les origines chrétiennes en Dalmatie (Paul Lejay). 505
ZIEBARTH, Villes grecques antiques (My). 159

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Séances du 28 juin au 20 décembre 1907. (Léon DOREZ).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 Juillet. — **1907**

Beccari, Les trois traités du P. Barradas et l'Histoire d'Ethiopie du P. d'Almeida. — A. Engel et P. Paris, Une forteresse ibérique à Osuna. — Nicolaissen, Un inscription runique. — Salverda de Grave, Les mots français en néerlandais. — Miss Weston, La légende de Perceval. — Fischer, Dictionnaire Souabe, XVI. — Delbrück, Syncrétisme. — Mme de Boigne, Mémoires, I. — Hocquart de Turtot, Le tiers état et les privilèges. — P. Simon, L'élaboration de la Charte constitutionnelle de 1814. — Guillaume, L'Internationale, II. — Woodberry, Emerson. — Mme Gallet, Schubert et le Lied. — Alexici, Histoire de la littérature roumaine. — Caird, Philosophie sociale et religion d'Auguste Comte. — Branford, Science et cité. — Skias, La langue grecque. — Nouvelle collection Laurens. — Académie des inscriptions.

Emm. Barradas, S. J, **Tractatus tres historico-geographici,** Rome, 1906 C. De Luigi; grand in-8°, pp. xxxii-403.

Emm. d'Almeida S. J., **Historia Aethiopiae,** lib. I-IV. Rome, 1907; C. De Luigi; grand in-8°, pp. lxiv-525.

Ces deux ouvrages forment les tomes IV et V des *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales*, dont le P. Beccari poursuit la publication avec une activité qui ne se ralentit point.

Le P. Barradas, après avoir passé plusieurs années aux Indes, arriva en Ethiopie en 1624, à l'âge de 52 ans. Il demeura en ce pays pendant sept années dont cinq passées dans le Tigrê, qu'il parcourut en tous sens. Il le quitta en 1633, après l'avènement du roi Fasilidas, qui exila tous les missionnaires latins de son royaume. Pendant son retour aux Indes il fut pris par les Turcs et retenu en captivité durant six mois, à Aden, où il composa son ouvrage, dont il envoyait un exemplaire à un de ses amis dès 1635. Il mourut au Malabar en 1646. L'unique ms. connu de ses traités paraît être son autographe. Le premier traité, politico-religieux, s'étend sur les difficultés suscitées aux missionnaires pendant les dernières années du règne de Seltan Sagad; on y trouve bien des détails historiques, mais en somme peu de chose à ajouter aux données des autres historiens. De tout autre importance est le second traité, véritable étude géographique et ethnographique sur le Tigrê : le pays, son climat, ses ressources, ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes sont minutieusement décrits avec un réel talent d'observateur et avec une précision semarquable. On s'imaginerait lire le rapport d'un explorateur chargé d'une mission scientifique en cette contrée. C'est un document de premier ordre dans le domaine de la géographie histo-

rique. Il occupe à lui seul la moitié du volume. Le troisième traité donne la description d'Aden, expose l'avantage qu'il y aurait pour les Portugais à s'emparer de cette place gardée par 600 hommes inexpérimentés.

Le P. Emmanuel d'Almeida arriva en Éthiopie en même temps que le P. Barradas, et devint au bout d'un an supérieur de la Mission portugaise. De retour aux Indes en 1634, il y mourut en 1646. Il venait à peine d'achever son volumineux ouvrage commencé pendant son séjour en Éthiopie. L'autographe est perdu ; mais l'unique ms. connu (aujourd'hui au British Museum) a été revisé et annoté par l'auteur lui-même. Cet ouvrage est divisé en dix livres, dont les 4 premiers seuls occupent le présent volume et conduisent le récit jusqu'à l'arrivée de Paez en Éthiopie (1603). C'est une véritable histoire d'Éthiopie, qui débute par une étude géographique beaucoup plus exacte qu'on ne saurait croire, comme on peut s'en rendre compte au premier coup-d'œil jeté sur la carte dessinée par l'auteur et reproduite en fac-similé. Dans son histoire proprement dite, qui commence au IIe livre, d'Almeida a inséré de nombreux documents traduits des ouvrages éthiopiens qu'il avait entre les mains. Il fait preuve de jugement critique et d'une grande sagacité. Assurément on trouvera quelque disproportion entre les différents chapitres : les uns développés, les autres trop brefs ; il faut aussi savoir faire la part de ce que l'auteur rapporte par ouï-dire et de ce qu'il raconte comme témoin oculaire, et distinguer entre les faits qu'il narre et les conclusions qu'il en tire. Parmi les chapitres les plus intéressants, on peut citer ceux qui sont consacrés au peuple des Galla [1] et à l'expédition de Christophe de Gama [2]. Ses judicieuses observations sur l'attitude du gouvernement portugais vis-à-vis de la mission d'Éthiopie, et sa sévère critique de l'administration des jésuites de Diu, sont probablement les causes qui ont empêché son livre d'être imprimé.

Dans son introduction le P. Beccari a saisi l'occasion de parler du fameux Bermudez qui, croyait-on, avait été institué patriarche d'Éthiopie par le pape Paul III en 1538. Les missionnaires jésuites, et d'Almeida en particulier, ne doutent point de la réalité de cette institution, bien qu'ils soient peu favorables à la personne de Bermudez. Des documents tout nouvellement découverts par l'éditeur lui permettent d'établir que cet homme fut un audacieux imposteur.

---

1. Comparer et compléter les données de l'auteur avec l'*Histoire des Galla* écrite en Éthiopie, publiée, traduite et annutée par I. Guidi à la suite de la chronique de Malak Sagad dans le *Corp. Script. Christ. Orient.*, série II, t. III des *Scriptores Aethiopici* (Paris, 1907).

2. Comp. la Relation de Bermudez. Une traduction française a été insérée par La Croze dans son *Histoire du christianisme en Éthiopie* (La Haye, 1739 ; pp. 89-268), ouvrage d'ailleurs incomplet et fort peu impartial.

Sur la manière dont la publication se poursuit, je n'ai rien à retrancher des éloges donnés à l'éditeur à l'apparition de son premier volume. Ils ont été d'ailleurs unanimement ratifiés par la critique en tous pays.

J.-B. Chabot.

Arthur Engel et Pierre Paris. **Une forteresse ibérique à Osuna** (Extrait des *Nouvelles Archives des missions scientifiques,* XIII). Paris, Imprimerie Nationale, 1906, in-8°, 134 p.

L'important mémoire de MM. Engel et Pâris contient le compte rendu de fouilles exécutées en Espagne pendant l'été de 1903, sur l'emplacement de la ville ibérique d'*Urso* ou *Ursao*, devenue au temps de César la *Colonia Julia Genetiva.* Jusqu'à ces dernières années les trouvailles archéologiques faites par hasard à Osuna intéressaient uniquement la cité romaine; la principale est celle des célèbres tables de bronze qui portent le texte mutilé de la constitution municipale donnée par César à sa colonie. En 1902, des fragments de sculptures indigènes furent découverts dans un verger d'oliviers; MM. Engel et Pâris eurent connaissance de cette rencontre et quelques mois plus tard ils explorèrent méthodiquement tout le terrain environnant. Sur le plateau rocheux où s'élevait jadis Urso ils ont dégagé le soubassement, seul conservé, d'une solide muraille flanquée de bastions arrondis en saillie, qui appartenait soit à une enceinte continue, soit à un fort isolé. Ce soubassement d'aspect assez grossier et construit à la hâte, se composait d'un premier remblai en terre, revêtu d'un parement de pierres posées à plat, et d'un second remblai, plus épais, formé de pierres et de mortier, contrebutant le précédent en arrière. De boulets de pierre et de balles de fronde, des amas de cendre et des débris carbonisés attestent qu'un violent combat s'est livré au pied de la fortification. Le nom de Cneius Pompée est écrit sur plusieurs balles de fronde : Césariens et Pompéiens en vinrent aux mains devant Urso pendant la campagne qui se termina, non loin de là, par la bataille décisive de Munda.

La majeure partie du mémoire est consacrée à la description minutieuse des objets recueillis au cours des fouilles et reproduits pour la plupart en quarante planches hors texte; les plus importants ont été acquis par le musée du Louvre. MM. Engel et Pâris étudient successivement : 1° les pierres architecturales, plus ou moins ornées, qui proviennent d'édifices antérieurs et qui ont été utilisées dans la forteresse comme matériaux de rencontre ; 2° les sculptures, restes mutilés de plusieurs grandes frises ; 3° les armes indigènes ou romaines ; 4° deux sépultures phéniciennes creusées en plein roc, au-dessous des murs de défense et renfermant notamment un peigne d'ivoire gravé ;

5° quelques vases et poteries ; 6° quelques monnaies. Les fragments d'architecture et de sculpture présentent un intérêt considérable ; ils mettent sous nos yeux une série très riche de documents archéologiques datant à coup sûr de l'époque de l'indépendance, avant toute pénétration romaine. Citons, parmi les pièces les plus curieuses et qui méritent surtout d'attirer l'attention : un taureau couché, sculpture décorative, et un taureau debout, sculpture votive (planche VIII), deux suites de guerriers en armes, restes de frises, différant l'une de l'autre par le costume, l'armement et le type ethnique (pl. X-XV), un cavalier au galop, acrotère monumental (pl. XVI), un *cornicen*, bas-relief (pl. XVII), deux pierres d'angle d'une frise avec un prêtre, une joueuse de flûte et deux femmes (pl. XVIII-XIX), plusieurs têtes d'homme couronné (pl. XXI-XXII). Ce sont les monuments d'un art proprement ibérique, où l'on sent l'influence incontestable de l'Orient et de la civilisation dite mycénienne ; ils apportent de nouveaux arguments à l'appui de la thèse soutenue par M. Pàris dans son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive;* les auteurs les ont présentés avec tout le soin possible et commentés avec autant de goût que d'érudition [1].

Maurice Besnier.

Runerne paa en Sœlvring fra Senjen udg. af *Sophus Bugge* og *Magnus Obsen* med antikvariske Meddelelser om Fundet af O. Nicolaissen. In-folio de 20 p. Kristiania, 1906.

Ce fascicule, le deuxième d'un choix des Norges Indskrifter med de yngre Runer » dont le premier, les « Hœnen-Runerne fra Ringerike », parut en 1902, est consacré à l'examen d'une inscription runique relevée sur un collier en argent. M. O. Nicolaissen fait d'abord l'historique de la découverte en 1905, dans l'île de Senjen, d'un véritable petit trésor enfoui dans la terre soit par quelques voleurs, soit par un habitant qui avait voulu le mettre en sûreté à l'approche d'une bande de pillards. Il y avait là deux colliers, un pendantif avec sa chaine et un crucifix fixé à une chaîne. Tous ces objets sont actuellement au Musée de Fromsœ. Sur l'un des colliers, à l'intérieur, des runes sont gravées, dont M. Olsen nous donne la description et la transcription trait pour trait et qu'il interprête ensuite avec M. Sophus Bugge. Le sens en serait : « Nous sommes partis en expédition pour aller rendre visite aux guerriers frisons et nous avons changé d'armures avec eux ». Ces runes, à en juger par leur forme et la façon dont elles ont été gravées, dateraient de la 1re moitié du XIe siècle.

Léon Pineau.

---

1. P. 86, en note : le mémoire de M. Kerviler sur les projectiles cylindro-coniques a paru dans la *Revue archéologique* de 1883 (et non 1863), II, p. 281.

J. J. Salverda de Grave, **De Franse Woorden in het Nederlands** (Mémoires de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, section littéraire, nouvelle série, t. VII). Amsterdam, J. Müller, décembre 1906; in-4° de 394 pages.

M. de Grave, qui avait déjà écrit sur les mots français passés en néerlandais plusieurs articles forts instructifs, reprend aujourd'hui ce sujet dans son ensemble et lui consacre un travail vraiment magistral, auquel on ne voit pas bien ce qui pourrait être ajouté. Je n'ai certes pas la compétence nécessaire pour le critiquer, mais je crois utile de le signaleret d'en fournir un bref résumé à ceux qu'intéresse l'histoire de notre langue à l'étranger.

Le chapitre I (p. 5-19) énumère les textes utilisés et les dictionnaires dépouillés. Le chapitre II (p. 20-126) donne la liste aussi complète que possible des mots empruntés. Ils sont groupés suivant les idées qu'ils expriment (art, science, vie publique, vie privée, etc.) et chacun d'eux est suivi d'un chiffre indiquant l'époque approximative où il a été emprunté. Viennent ensuite des considérations sur les causes qui ont provoqué l'emprunt et les conditions où il s'est produit; on trouvera au reste un résumé de ces pages fort intéressantes dans l'article que l'auteur a donné aux *Mélanges Chabaneau* (p. 145-53), dont la publication est toute prochaine. Dans le chapitre III (p. 127-302), M. de G. recherche si l'altération éprouvée par le mot français s'est produite en néerlandais ou si elle n'existait pas déjà dans le dialecte auquel ce mot a pu être emprunté. Ce chapitre est un remaniement d'un article publié dans la *Romania* (XXX, p. 65-112), mais il est fort amplifié : le traitement des voyelles atones notamment est étudié ici avec beaucoup plus de détails. L'auteur s'en tient, comme conclusion, à l'opinion précédemment exprimée par lui que c'est surtout par le Hainaut que notre langue, à l'époque ancienne, a pénétré en Hollande, ce qui s'explique aisément par le fait que les comtes de Hainaut furent, aux XIVe et XVe siècles, souverains du pays. Les chapitres IV et V sont nécessairement beaucoup plus brefs. Le premier (p. 303-22) est consacré à la morphologie, c'est-à-dire à la composition et à la dérivation (substitution de suffixes, conservation ou altération du radical) et au traitement de la déclinaison (emprunts de nominatifs ou accusatifs et de formes plurielles); le second (p. 323-6) aux quelques faits de syntaxe qui peuvent être observés. Le chapitre VI (p. 327-32) étudie les changements de signification. Le chapitre VII (p. 333-42) énumère les mots néerlandais formés d'éléments français. Vient enfin une longue liste (p. 343-83) des mots dont l'origine peut prêter à la discussion.

Ce rapide résumé suffit à montrer l'intérêt de l'ouvrage : il permet d'abord de mesurer la profondeur d'une influence qui n'a pas cessé de s'exercer depuis le XIIIe siècle et s'est traduite, non seulement par l'emprunt de mots concrets pénétrant, avec les objets importés, mais

aussi par celui de nombreux mots abstraits et de verbes ; il apporte également une sérieuse contribution à l'étude historique de notre langue elle-même, car la forme prise par le mot en néerlandais permet souvent d'en déterminer la prononciation exacte au moment de l'emprunt.

Telles sont, ce me semble, les idées générales qui se dégagent de la lecture du volume. Tout au plus peut on regretter que M. de G. lui-même ne les ait pas condensées en quelques pages de conclusion, où il eût pu montrer, par exemple, à quelles époques et pour quelles causes l'influence française s'est exercée avec le plus de force, de quelle façon, suivant la nature de cette influence, la langue des Pays-Bas en a été affectée, quelles lumières enfin on peut tirer de cette étude pour l'histoire de la nôtre.

Nous venons de recevoir du même auteur le discours qu'il a prononcé le 1er mai dernier en prenant possession de la chaire de français de l'Université de Groningue (*Quelques observations sur l'évolution de la philologie romane depuis 1884*. Leide, 1907, in-8° de 40 pages). Ce discours, écrit d'une plume alerte et élégante, montre que M. de G. n'est pas moins bien préparé à traiter les questions d'histoire littéraire que celles de linguistique et prouve que le très regretté Van Hamel, qui avait tant fait pour l'enseignement de notre langue dans son pays, aura dans son ancien élève un successeur vraiment digne de lui.

A. Jeanroy.

The Legend of Sir Perceval. Studies upon its Origin. Development and Position in the Arthurian Cycle, by Jessie L. Weston. Vol. I. *Chrétien de Troyes and Wauchier de Denain*. London, David Nutt, 1906; in-8° de xxvi-344 pages (Grimm Library, t. XVII).

Cet essai critique sur le *Perceval*, sa composition et ses sources mérite assurément toute notre reconnaissance. C'est, en effet, la première tentative sérieuse faite pour ouvrir quelques percées dans cette épaisse et mystérieuse forêt. Peut être Miss Weston eût-elle agi prudemment en se contentant de planter les premiers jalons. Elle a voulu faire plus, et nous présente une théorie d'ensemble sur l'évolution de la légende et la formation du poème ; elle reconnaît au reste elle-même que cette théorie a un caractère provisoire. J'eusse préféré, je l'avoue, moins d'hypothèses et plus d'analyses développées, surtout plus de renseignements précis sur les manuscrits, leurs divergences et leurs rapports. L'exposition n'est pas non plus absolument satisfaisante : on a quelques peine à se débrouiller dans les détails d'un système qui n'est nulle part exposé d'une façon synthétique, car le résumé des pages 319-25 est vraiment trop sommaire. Il faudrait

pour justifier ces critiques des développements dans lesquels je ne puis entrer ici : je les réserve pour un compte-rendu que je compte publier prochainement dans la *Revue des langues romanes*.

A. JEANROY.

Schwäbisches Wörterbuch.... von H. FISCHER. XVI. Tübingen, Laupp, 1906. In-4°, pp. 802-959. — Prix de souscription du fascicule : 3 mk.

Synkretismus, ein beitrag zur germanischen Kasuslehre, von B. DELBRÜCK. Strassburg, K. Trübner, 1907. 1 vol. in-8°, VII-276 pp.

Ces deux ouvrages étaient dignes d'être recensés par M. Victor Henry, à qui l'éditeur les envoyait le jour même où il était prématurément enlevé à la science. Pour juger le premier, il est rare de posséder la compétence toute spéciale que lui donnait la connaissance approfondie du dialecte alaman de Colmar ; aussi dois-je renvoyer surtout aux nombreuses recensions, souvent élogieuses, qu'il a données des fascicules précédents du Dictionnaire Souabe de M. H. Fischer [1]. Les mêmes qualités scientifiques se retrouvent naturellement dans ce 16e fascicule, qui va de *ergrüssen à fasan*. J'y relève, entre autres formes intéressantes : *erstecken*, causatif de *ersticken* (faire étouffer, étrangler). — *ervollen*, *ervöllen* (erfüllen). — *fäch* (= Fang), se rapportant à *fahen*; *fächgeld* (prix de la capture d'un prisonnier). — *fän(d)rich* (fähnrich), avec le développement phonétique du d. — *fährlich*, avec le double sens de « gefährlich » et de « relatif au passage d'un pont » (fahren) : « ein fährlich Gült » (péage). — A mentionner aussi les nombreux proverbes, en particulier dans les articles *Ernst*, *ertrinken*, *Esel*, *essen* (vb. et sb.), *Eule*, *ewig*, *fallen*, *Farbe*.

Dans le second ouvrage, M. Delbrück reprend une question qu'il avait abordée précédemment, celle du *Syncrétisme des cas obliques en germanique*, et il la reprend d'une façon non seulement plus approfondie, mais tout à fait nouvelle et originale. Son étude s'oppose à ce qu'il avait déjà écrit sur ce sujet, et à l'ouvrage de H. Winkler [2], auquel son introduction rend du reste hommage. Tandis que Winkler consacrait la plus grande partie de son travail au datif gotique, M. D. ne croit pas devoir accorder une place privilégiée à une langue de traduction ayant perdu le cas le plus important pour l'étude du syncrétisme, à savoir l'instrumental : il s'adresse au contraire surtout au germanique occidental, qui en présente des restes considérables, et encore vivants dans les textes que nous possédons. En outre, il tient soigneusement compte, non seulement de la signification attachée à chaque cas, mais aussi des nuances de sens des mots

---

1. Voir les deux premiers articles (*Revue critique*, LII, 154; LIII, 253; et les nombreuses mentions dans le *Bulletin* (R. C., LIV, 199 ; LV, 156 ; LVI, 138 ; LVII, 219, LVIII, 63, 383 ; LIX, 238 ; LXII, 138 ; LXIII, 177.)

2. H. Winkler, *Germanische Kasussyntax* (Berlin, 1896).

qui le régissent, comme ayant dû jouer un rôle dans les substitutions de cas et fusions d'emploi. Aussi, plus de la moitié de l'ouvrage (p. 5-151) est-elle consacrée à un relevé méthodique des matériaux, comprenant la liste des verbes, des adjectifs et des prépositions qui remontent au germanique primitif, avec l'analyse minutieuse du sens et des cas régis dans les textes des divers dialectes. C'est là, malgré le regret exprimé par l'auteur de n'avoir pas pu être complet à cause de l'absence de relevés et d'index particuliers sur bien des points, une base très sérieuse pour les considérations qui suivent, dans les chapitres IV, V, VI et VII, sur les origines prégermaniques, les formes et emplois conservés dans le germanique, et le sort ultérieur dans les dialectes, de l'instrumental, du locatif, du datif et du génitif.

Dans ces quatre chapitres, de valeur évidemment plus subjective, comme l'auteur est le premier à le déclarer, mais de raisonnement très rigoureux et d'une grande pénétration, l'auteur aboutit aux conclusions suivantes : le Germanique possédait, au singulier, un cas en *u* (instr.) et un cas en *i* (loc.) : les deux formes ont pu, dans certaines phrases, s'employer indifféremment, par ex. : « voyager *dans* un vaisseau » (Ags. skipi), ou « voyager *au moyen* d'un vaisseau » (Ags. skipu); ensuite elles se sont employées indifféremment dans tous les sens, et finalement il s'est fait un choix en faveur de la forme *-i*, devenant plus tard *-e* (avec les attributions du locatif et de l'instrumental), forme qui s'est à son tour trouvée semblable à celle du datif (primitivement *-æ*, devenu *-e*) : il y a eu alors coexistence de deux formes extérieurement semblables, mais néanmoins senties comme distinctes de sens par ceux qui les employaient ; et précisément parce qu'ils sentaient cette distinction de sens et d'emploi, ils ont peu à peu fait précéder de prépositions, destinées à en compléter le sens, la forme à sens instrumental ; la forme à sens datif restant au contraire libre. Cette différence entre le datif instrumental et le datif propre est, dit M. D., encore sentie de nos jours en allemand. Quant à l'ablatif, cas pour ainsi dire perdu en germanique quant à la forme, M. D. pense qu'il n'a pas dû y avoir (comme il l'avait cru précédemment) répartition de ses emplois entre le génitif et l'instrumental, mais fusion avec le datif (en particulier : 1° après un comparatif ; 2° après les prépositions séparatives ; 3° après les verbes composés avec ces prépositions). Cette fusion de l'ablatif avec le datif n'est pas d'origine phonétique ; elle doit donc être d'origine syntactique : M. D. l'attribue à l'emploi simultané du verbe suivi d'une préposition gouvernant l'ablatif et du même verbe *composé* avec la même préposition, gouvernant le datif (ex. : *af- * nimithi * immai = * af * immot * nimithi). L'ablatif propre n'est resté que figé dans des expressions adverbiales.

Par un scrupule scientifique dont on ne saurait qu'approuver la prudence et la modestie, M. D. nous met en garde contre le caractère

subjectif de son interprétation des faits, et considère le présent ouvrage comme formant, avec son étude sur l'optatif allemand, un travail préparatoire à une syntaxe comparée des dialectes germaniques. Malgré cet avertissement, nous sommes heureux, en attendant la réalisation de sa promesse, qu'il veuille bien nous offrir des travaux partiels à la fois aussi solides de base, aussi riches de vues pénétrantes et d'hypothèses fécondes.

P. Doin.

Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond, publiés d'après le ms. original par M. Ch. Nicoullaud. 1er vol., 1781-1814. Plon, 1907. In-8°, 505 p. 7 fr. 50.

Dans ce premier volume la célèbre comtesse retrace ses souvenirs de cour et nous présente le roi grossièrement libre, Madame remarquablement laide, la comtesse d'Artois plus laide et plus sotte encore. Elle voit sans trop s'apitoyer les misères de la vie d'émigration auxquelles elle sait échapper en épousant un nabab. Elle revient à Paris où l'empereur, bien qu'il ait parfois l'air d'un roi de carreau, lui impose. Elle accueille avec joie la première Restauration. Le volume foisonne d'anecdotes et de portraits : à citer notamment, Mme Récamier, Mme Galitzin, Mme de Staël, Châteaubriand, sans oublier M. de Boigne qui « avait le besoin de déplaire » et « le caractère le plus complètement désobligeant ». Quelques passages ne semblent pas suffisamment exacts. Notons d'abord que Boigne était, selon Thiébault, un homme excellent, loin d'être sans mérite « et à tous égards digne d'un sort moins triste ». P. 85, le père de Mme de Boigne donna sa démission en 1788 pour suivre, comme on disait, la carrière politique, et il fut, ainsi que son frère, nommé maréchal de camp le 1er mars 1791. P. 86, l'aventure sur Napoléon et son père est invraisemblable : entré à Brienne en 1779, Bonaparte ne quitta l'École que le 30 octobre 1784, après avoir vu son père pour la dernière fois au parloir le 21 juin précédent (et on sait que Charles devait mourir le 24 février 1785 à Montpellier). P. 327, lire Glandevès et non *Glandevèse*; p. 345, « sfogarsi » et non *sfoggursi*; p. 422, Rouzet et non *Rozet*; p. 447, Casabianca et non *Casabianchi*.

A. C.

E. Hocquart de Turtot. — **Le Tiers État et les privilèges.** Paris, Perrin, 1907, 286 pages in-8°.

Dans ce livre de vulgarisation, fait en grande partie de citations d'auteurs de première ou de seconde main [1], M. Hocquart de Turtot

---

1. Alfred Rambaud (*Histoire de la Civilisation*), Thirion (*Vie des financiers*), Marion (*Machault*), Baudrillart (*Histoire du luxe*), sont les principaux. Les citations qui remplissent des pages entières sont dépourvues de références exactes. M. H. ne connaît pas le volume de M. Sée sur les classes rurales.

s'est proposé de démontrer : 1° que le Tiers-État était distinct du peuple avant 1789 et qu'il jouissait de privilèges aussi importants dans leur genre que la noblesse et le clergé ; 2° que si la royauté n'a pas opéré les réformes qui l'auraient sauvée, la faute en est au Tiers-État représenté par le Parlement de Paris. Cette thèse, qui n'est pas nouvelle, renferme assurément beaucoup de vrai. Elle serait plus solide encore, si elle n'était gâtée sous la plume de l'auteur, par le parti-pris constant de faire l'apologie de la noblesse. Bien des jugements de détail seraient à relever si ce livre se donnait pour un livre de science. A. Mz.

P. Simon, **L'élaboration de la Charte constitutionnelle de 1814** (publication de la Société d'histoire moderne). Paris, Cornély, 1906, in-8°, 184 p.

Le travail de M. S. comprend deux parties. La première est un récit des discussions et délibérations d'où est sorti le texte de la Charte. Ce récit, limité aux dates du 1er avril au 4 juin 1814, est fait surtout d'après Vitrolles et Beugnot. M. S. écarte d'un mot, sans raisons très fortes, le témoignage de Pasquier. Il n'a pas trouvé, nous dit-il, les éléments propres à contrôler les deux textes, assez suspects, dont il se sert. Peut-être y avait-il plus à faire qu'il n'a fait. A-t-il essayé, par exemple, de retrouver les papiers des secrétaires du gouvernement provisoire, notamment Dupont (de Nemours) ? En tout cas, il paraît certain que le rôle de Talleyrand n'a pas été aussi effacé que Vitrolles, Ferrand et Beugnot le disent. Il est établi, par exemple, par le témoignage du baron Sers, secrétaire de Dalberg, qu'en adressant à Vitrolles la constitution du sénat, Talleyrand invitait le comte d'Artois à venir immédiatement à Paris, et à y entrer en habit de garde national. Ailleurs (p. 66-67) c'est au contraire l'affirmation de Talleyrand (ou plutôt des *Mémoires de Talleyrand*) que M. S. accepte bien trop facilement.

La seconde partie du travail, qualifiée d'appendice, est en réalité la plus importante et la plus neuve. C'est une édition critique très soignée du texte définitif de la Charte, avec indication des sources et des variantes. M. S. en a trouvé les éléments principaux dans les documents versés récemment aux archives nationales par le ministère de la justice et par les exécuteurs testamentaires de Beugnot. On y voit que le texte final a été précédé de six ébauches au moins, outre un projet primitif établi par l'abbé de Montesquiou. Le préambule est un remaniement par Beugnot qui y ajoute la fameuse phrase sur les « concession et octroi » du texte antérieur de Fontanes, plus vague et moins catégorique dans l'affirmation du principe monarchique. Ce préambule est à négliger pour l'histoire des idées personnelles du Roi, qui n'y a pas collaboré ; mais le texte de Montesquiou, avec les corrections de la main de Louis XVIII, est très important. M. S. a le

tort de n'en donner qu'un résumé avec deux citations. On y voit que le Roi désirait se réserver le droit de choisir lui-même les députés sur une liste établie par les collèges électoraux. Comment en vint-on à accepter le système de l'élection directe ? M. S. ne semble pas l'avoir cherché.

Ce travail pèche donc un peu par insuffisance de mise au point et de pénétration dans la critique. C'est faute d'une expérience que l'auteur n'a pas encore eu le temps d'acquérir. Mais il faut louer ses recherches étendues, son exacte méthode de reproduction et de comparaison des textes, sa bibliographie excellente et son index très complet, son style simple et clair. Cette première étude pourra très bien servir de point de départ à un travail plus complet et plus approfondi sur la Charte de 1814.

A. Guyot.

James Guillaume. **L'Internationale. Documents et Souvenirs,** tome second avec un portrait de Michel Bakounine. Paris, Cornély, 1907, XI et 356 pages, gr. in-8°.

Ce second volume, bourré de documents, souvent inédits, de portraits et d'idées, de souvenirs, de récits et de descriptions, est encore plus intéressant et plus neuf, si c'est possible, que le précédent. Il s'ouvre avec la scission qui se produit dans la Fédération romande à la veille de la guerre franco-allemande (Congrès de La Chaux de Fonds, 4-6 avril 1870) et il se termine au Congrès de La Haye qui élargit cette scission locale à l'Internationale toute entière (septembre 1872).

Au début, les divisions de l'Internationale sont causées par la rivalité des deux hommes qui s'en disputent la direction, l'Allemand Marx, le Russe Bakounine. Bientôt elles se compliquent d'une opposition de principes et de tactique. Ceux-là préconisent de préférence l'action politique. Ceux-ci au contraire prêchent l'abstention électorale et l'emploi de la méthode révolutionnaire. Mais, à regarder les choses de près, c'est surtout le facteur national qui a désagrégé l'Internationale. Si la guerre franco-allemande n'avait pas éclaté, il y aurait eu sans doute des divisions, mais peut-être pas de scission complète. C'est la guerre franco-allemande qui a donné corps aux défiances et provoqué la formation des deux groupements qui entreront en lutte ouverte : du côté de Bakounine et de la Fédération jurassienne, tous les amis de la France, tous ceux qui se rattachent à la tradition révolutionnaire de 93, tous ceux qui ont admiré la Commune et pleuré son échec, en général des Slaves et des Latins ; — de l'autre côté, autour de Marx et du conseil de Londres, ceux que n'ont pas ému outre mesure les victoires de la Prusse, ceux qui n'ont

applaudi à la Commune que du bout des lèvres et par bienséance, ceux qui sont restés au fond malgré tout, malgré leur internationalisme de surface, germains de sang, de tradition, d'éducation ou de goût.

Signaler ce conflit permanent et voilé entre la lettre des programmes et la réalité des tempéraments, c'est dire tout l'intérêt de ce livre qui n'est pas seulement un document de premier ordre à consulter pour l'histoire, mais un témoignage humain de très haute signification.

Albert Mathiez.

G. E. Woodberry. **Ralph Waldo Emerson** (English men of letters) Macmillan, New-York, 1907, 205 pp.

M. Woodberry est littérateur et poète : il a publié, sous le titre de *Heart of Man*, un volume d'essais à tendances idéalistes et un recueil de vers, *Wild Eden*; il a professé aussi, ayant occupé quelque temps à l'Université Columbia la chaire de littérature comparée. Peu d'hommes en Amérique semblaient mieux qualifiés que ce fils spirituel du transcendentalisme pour écrire la biographie d'un des chefs du mouvement. Le travail n'exigeait pas beaucoup de recherches : quoique assez longue (1803-1882), la vie d'Emerson se déroula sans grandes péripéties, il ne joua aucun rôle politique et sa production fût en somme limitée. L'effort d'un biographe devait donc tendre à faire revivre cette belle figure de penseur et à exposer avec clarté sa doctrine. M. W. s'est excellemment acquitté de sa tâche. Quand on étudie Emerson, on est arrêté par l'espèce de cassure qui s'est produite à un certain moment dans sa vie. Fils de ministre puritain, nourri de théologie dogmatique, ministre lui-même, il perd la foi apparemment tout d'un coup, le dit publiquement (9 sept. 1832), renonce à son ministère pour suivre désormais une route différente. C'est la crise que quelques années plus tard Renan devait traverser à Saint-Sulpice. Dans le cas d'Emerson, le mot de crise est bien gros pour désigner un événement pourtant capital. On ne voit pas qu'il ait été troublé à constater qu'il cessait d'être en communion d'idées avec son passé, sa famille, ses amis, ses fidèles. Le terme de cassure employé plus haut est inexact aussi par la violence et la brutalité qu'il implique. Un jour, à une époque qu'il n'aurait pu préciser, sa foi est partie à la dérive sans effort, portée par un courant très lent et très paresseux d'incrédulité. Aussi, au lendemain de la séparation, Emerson ne dénonçait pas l'erreur de ses anciens amis, il restait homme d'église, continuant de prêcher et de convertir. De l'enseignement du Christ il retenait le sermon sur la montagne tout en abandonnant les affirmations dogmatiques dont le sermon est le fruit. M. W. a analysé avec la pénétration d'un William James les étapes successives par où passa la pensée d'Emerson. A la vérité Emerson sort de là un peu diminué : le héros eût été plus sympathique s'il avait souffert davantage.

Pour avoir quitté sa chaire, Emerson n'en demeura pas moins pasteur des âmes. Les disciples se groupèrent autour de lui, il devint prophète. Personne d'ailleurs n'était moins philosophe que lui. D'avance il déclinait la discussion, réclamant le privilège de découvrir la vérité par intuition. Ses ancêtres lui avaient légué leur profond sentiment religieux. Sa parole était émouvante et pleine d'onction. Ce fut un Carlyle plus souple et plus insinuant, moins agressif et moins paradoxal. M. W. le compare aux philosophes ou plutôt aux sages d'Ionie : il leur ressembla en ce sens qu'il fut surtout un guide spirituel.

On voit l'intérêt que présente le dernier ouvrage de M. Woodberry. Son esprit subtil s'est amusé à l'examen des problèmes les plus difficiles et son sens littéraire l'a préservé de l'écueil qu'offre ce genre de spéculations dans un livre destiné au grand public, l'auteur sait s'arrêter à temps, le lecteur n'est rebuté ni par les obscurités ni par les longueurs.

Ch Bastide.

Schubert et le Lied, par Mme Maurice Gallet, libr. Perrin, 1907, un vol. in-16, 300 pages.

En dehors d'articles de revues, des histoires générales de la musique et du consciencieux catalogue de M. H. de Curzon, la bibliographie de Schubert, si abondante en Allemagne, ne comprenait encore en France, sauf erreur, que le livre de M. Barbedette paru en 1866, au beau temps d'Offenbach et d'Hervé, et celui de Mme Andley qui vit le jour en juillet 1870 : c'était vraiment mal tomber pour un ouvrage qui voulait intéresser les Français à un artiste allemand ! Un troisième nous arrive sous de meilleurs auspices. Il est l'œuvre d'une femme comme le précédent qu'il ne remplace pas tout à fait quant à la biographie, mais qu'il dépasse quant à l'intérêt purement musical. Un quatrième est annoncé, nous le devrons à M. Schweitzer, et il n'est pas impossible qu'il fasse oublier les autres, pour peu qu'il vaille la pénétrante étude de ce critique sur Sébastien Bach. En attendant, on fera bien de lire celui de Mme Gallet.

A dire vrai, ce dernier est autre chose et plus qu'une monographie. Il a un double objet : il est consacré d'une façon générale au lied musical comme le beau livre de M. Schuré au lied littéraire, puis particulièrement à Schubert, représentant le plus complet et le plus élevé du genre. Autour de Schubert, Mme G. a rassemblé tous les grands musiciens, à bien peu près, les uns parce qu'ils ont écrit, eux aussi, plus ou moins accidentellement, des lieder ou chants analogues, quelques autres simplement parce qu'ils auraient pu en écrire. En sorte qu'avec un peu de bonne volonté on pourrait voir dans ce livre un résumé de toute l'histoire de la musique depuis Lulli, ou même

Palestrina et Schutz, jusqu'à MM. Debussy et Fauré inclusivement. Cela est très bien ; toutefois mieux eût valu peut-être se cantonner plus strictement dans le sujet, déjà très suffisamment vaste sous l'une et l'autre de ses deux faces. Dans le cadre dont l'écrivain disposait, des données aussi généralisées deviennent forcément des aperçus superficiels ou de banales redites. Par contre, puisque Mme G. définit le lied : « une poésie chantée par une seule voix et accompagnée par un seul instrument », ce qui n'est point pour le différencier essentiellement de la romance et de la chanson, on regrette que, préoccupée trop exclusivement de musique savante, elle n'ait accordé qu'une petite page, indulgente mais très vague, aux couplets en faveur dans nos salons, nos rues et nos villages jusqu'à la fin du 18e siècle. Martini n'est pas nommé : pourtant *Plaisir d'amour* appartient bien au genre en cause autant que la *Marseillaise* que Mme G. y fait rentrer avec un enthousiasme vibrant contre lequel, du reste, nous ne protestons pas. Elle cite de plus le *Çà ira* et la *Carmagnole*, lieders d'une célébrité un peu particulière qu'ils ne doivent pas seulement, croyons-nous, à leur valeur technique [bien que Michelet ait chaudement célébré l'allure du premier.] Rien sur nos chansonniers ou « romanciers » populaires du 19e siècle, j'entends ceux d'avant le café-concert, les Plantade, les Paul Henrion, les Frédéric Bérat, les Gustave Nadaud, etc. Si Monpou et Loïsa Puget sont mentionnés, c'est une fois en passant, juste le temps de hausser les épaules et avec un si aimable sans-façon que le premier de ces deux noms se trouve écrit comme celui du célèbre chancelier de Louis XV, Maupeou. Oh ! nous ne nous dissimulons point que nous citons là des gens fort démodés et que, dans le seul fait de les rappeler à propos des Schubert et des Schumann, il y a de quoi faire bondir d'indignation le plus calme de nos mélomanes actuels. Mais tout en proclamant comme il faut leur très évidente infériorité devant les Schumann et les Schubert, — infériorité d'inspiration, infériorité de facture, — ne peut-on dire que ces braves auteurs méritaient un souvenir qui ne fût pas de simple commisération, au moins pour le plaisir innocent que leur durent nos grand'mères et nos pères encore ? Nous nous demandons en particulier si M. Ernest Reyer constaterait sans quelque chagrin l'absence totale de Pierre Dupont dans cette galerie des compositeurs de lieder de toute nationalité et presque de toute époque : c'est en effet dans les termes les plus élogieux que le maître de *Sigurd* et de *Salammbô* a exprimé son admiration pour le talent musical, encore que surtout instinctif, de l'auteur des *Bœufs*.

D'autre part l'ordonnance des matières traitées par Mme G. n'est pas d'une netteté absolue.

Elle ouvre son livre par une vie de Schubert, puis, abandonnant pour un temps le musicien du *Roi des Aulnes*, elle nous parle de ses prédécesseurs, après quoi c'est le tour de ses successeurs, et enfin elle

nous ramène à lui par une analyse détaillée de ses principaux chefs-d'œuvre.

On ne voit pas bien pourquoi cette analyse, si elle ne devait pas faire corps avec la biographie, en est placée si loin. Etude d'ailleurs très fouillée et très attachante qui se continue et s'achève par un dernier chapitre sur l'interprétation du lied en général et de celui de Schubert plus spécialement. L'auteur, cantatrice réputée de lieder, donne ici les conseils les plus autorisés ; les chanteurs tireront grand profit de cette partie de son ouvrage, la plus personnelle.

En somme, le livre est d'une lecture agréable.

Nous venons d'avouer que la composition nous en paraît un peu diffuse : ce défaut même lui servira auprès de certains lecteurs, et surtout de certaines lectrices qui préfèrent à un exposé trop rigoureusement didactique le ton d'une conversation élégante et facile, telle qu'on en peut avoir pendant un entracte de concert. Souhaitons qu'aux matinées dominicales du Conservatoire et chez MM. Colonne et Chevillard, il ne s'en entende jamais de plus frivoles !

F. Br.

G. Alexici, **Geschichte der rumänischen Litteratur** ; Leipzig, Amelang, 1906, 196 pp. in-8.

L'ouvrage de M. Alexici, professeur à Budapest, est écrit sur un ton aigre, qui va souvent jusqu'à la satire ; bien que Roumain, on voit bien qu'il n'aime pas son peuple et qu'il a intérêt à faire paraître son antipathie. Ce n'est pas cependant le seul défaut de ce livre. Il est impossible d'écrire l'histoire d'une littérature aussi inconnue que l'est la littérature roumaine sans donner des aperçus concernant l'histoire de la civilisation roumaine ; ces chapitres explicatifs manquent complètement et l'auteur est incapable de les écrire, puisqu'il croit, par exemple, que la Moldavie est la vraie patrie d'une bourgeoisie roumaine, qui existe en Moldavie moins que dans toute autre province roumaine, et puisqu'il n'est guère au courant des études historiques, sans compter que la vie roumaine dans le royaume de Roumanie lui est complètement inconnue.

Le premier chapitre sur la « situation historique des Roumains » et sur leur langue, leur civilisation, représente la partie la plus faible et, en même temps, la plus haineuse du livre. Dans le second, « poésie populaire des Roumains », on trouvera un grand nombre de fragments poétiques, traduits tant bien que mal, mais le dénigrement continue : pour M. Al. cette poésie du peuple roumain qui a trouvé toujours des appréciations parmi les étrangers, est tout aussi inférieure que la race même qui l'a produite. Un troisième chapitre sur la littérature des dialectes roumains, jusqu'aux poètes, encore vivants, qui ont écrit dans le dialecte de Macédoine, n'est guère à sa place

alors que l'auteur n'a pas encore commencé avec la vraie littérature roumaine. Répéter tout ce qui concerne le passé de cette littérature, la longue œuvre de préparation d'une langue littéraire dans un chapitre intitulé « Préparation de la littérature roumaine artistique en Transylvanie », n'a pas de sens; mais l'auteur veut prouver que toute la civilisation nouvelle des Roumains dérive par les Roumains de Transylvanie, soumis à la domination hongroise, de la civilisation hongroise. Viennent ensuite des pages tout à fait incompétentes, dans un style sec et gêné, sur les premiers grands écrivains dans les Principautés du Danube : à dessein l'auteur exagère les emprunts, pour continuer à dénier toute originalité au peuple dont il vient lui-même. Intituler l'histoire de la littérature roumaine de 1821 à 1865 : époque de « l'influence aristocratique-cosmopolite » parce que, en Moldavie et en Valachie, le romantisme français a eu une influence qui se retrouve dans bien d'autres pays et parce qu'un certain nombre d'écrivains étaient des boyars bien qu'ils ne tinssent guère à cette qualité, est absurde. Le dernier chapitre, bien entendu, s'appelle : époque « de l'influence populaire-patriotique », ce qui ne veut rien dire ; cette époque subit d'abord l'influence de la pensée et de la poésie allemande et prend ensuite un caractère national prononcé en s'inspirant de la poésie et de la vie du peuple, de la civilisation originale du passé, mais cela ne ressemble guère aux « idées » de M. Alexici.

Pour terminer, il faut dire que l'auteur avait déjà publié un ouvrage en hongrois sur la littérature roumaine ; celui-ci serait seulement un « remaniement » du premier, et cependant la comparaison, même superficielle, découvre bientôt que c'est plutôt une *transformation*, destinée à servir certains buts qui n'ont rien à faire avec la science [1].

N. Jorga.

Philosophie sociale et religion d'Auguste Comte, par Édward Caird, trad. de l'anglais par Miss May Crum, et M. Ch. Rossigneux. Préface de M. E. Boutroux, 1 vol. in-8°, 1-195 p. Giard et Brière, éd. 1907.

Le court ouvrage de M. E. Caird dont on nous donne aujourd'hui la traduction, est la réunion d'articles parus dans la *Contemporary Review* au sujet de la dernière partie de l'œuvre d'Auguste Comte, celle que plusieurs de ses disciples ont pendant longtemps voulu laisser dans l'ombre, vers laquelle on est depuis quelques années beaucoup revenu, les uns pour tirer parti, dans le sens réactionnaire, des vues religieuses et sociales du réformateur positiviste, les autres — comme M. Caird — pour donner une analyse complète de sa pensée et y retrouver l'unité que certains avaient cru pouvoir

1. Nous laissons à l'auteur l'entière responsabilité de cet article (*Réd.*).

nier. Pour M. C. « le point important de la philosophie de Comte est le succès ou l'échec de son effort pour donner une satisfaction nouvelle à ces besoins supérieurs que l'on a crus si longtemps satisfaits par la théologie et la métaphysique, ou mieux par la religion et la philosophie... Pour l'agnosticisme scientifique tel qu'il existe aujourd'hui, de tels besoins n'existent pas chez l'homme, ou s'ils existent, ne peuvent être satisfaits par rien. » Dans un examen, dont l'auteur de la *Préface* mise en tête de la traduction, M. Boutroux, dit avec raison « qu'il est aussi objectif que possible », M. Caird recherche comment Comte a passé de la conclusion nécessaire de sa loi des trois états qui était l'agnosticisme, à l'affirmation de la religion de l'Humanité, et a cru pouvoir restaurer ainsi « la religion ». Puis M. Caird critique le raisonnement de Comte et le dogme qu'il en a tiré. L'aboutissant de cette critique est « qu'il ne peut y avoir de religion de l'Humanité qui ne soit en même temps une religion du Bien ». On se trouve ainsi retransporté avec M. Caird, et avec M. Boutroux qui met en relief cette conclusion de l'auteur anglais, en plein dans la métaphysique spiritualiste que Comte voulait proscrire. Ce n'est pas ici le lieu d'y faire rentrer le lecteur à la suite de ces guides éminents, dont Comte aurait certainement plusieurs *a priori*.

Eugène D'EICHTHAL.

V. V. BRANFORD, **Science and Citizenship** (A Lecture delivered before the Manchester Sociological Society). London, Allen. 1906, 66 pp.

M. Branford est un de ces Anglais enthousiastes pour lesquels la science est une Religion ; chez eux l'homme d'étude n'a pas complètement remplacé l'homme d'action : ce sont des prédicateurs cherchant à faire des prosélytes. Au lyrisme qui anime la brochure de M. B., on devine un tempérament de croisé, les termes de la langue religieuse se trouvent tout naturellement sous sa plume : le savant qui fait autorité est un grand prêtre, la découverte d'une vérité scientifique est un phénomène psychique analogue à la conversion ; M. B. serait disposé à dire que la révélation se continue de nos jours et que les physiciens et les chimistes ont succédé aux prophètes d'Israël comme intermédiaires entre le Créateur et la créature. Le sujet de la brochure est extrêmement vaste, c'est le rôle que doit jouer la science dans une grande ville moderne — une cité, c'est-à-dire, d'après M. B., une ville universitaire. Tout ce que M. B. dit de l'enseignement de la géographie au point de vue social est intéressant ; en parlant de l'utilité que présentent pour l'étude topographique d'une ville, des endroits élevés : tours, édifices ou collines, il nous fait penser à M. Wells. Les critiques adressées aux gouvernants sont sévères : nous apprenons que les subventions accordées par le Parlement aux Universités de Grande-

Bretagne et d'Islande ne dépassent pas 100,000 livres, et que, faute de secours officiels, il a fallu fermer l'observatoire de Benhevis, en licencier le personnel, en vendre le matériel aux enchères. L'Angleterre est loin de la conversion scientifique que rêve M. Branford. Espérons que ses efforts, joints à ceux de ses confrères, membres de la *Sociological Society*, réussiront à secouer l'apathie du public britannique.

Ch. Bastide.

A. N. Skias, Ὁ ἀληθὴς χαρακτὴρ τοῦ λεγομένου Γλωσσικοῦ Ζητήματος. Athènes, Sakellarios, 1903 (1904 sur la couverture) : 214 p.

Peu de temps après la publication de M. Krumbacher, *das Problem der neugriechischen Schriftsprache*, M. Skias écrivit sur le même sujet une dissertation qui parut comme supplément au premier recueil de mémoires de l'Université d'Athènes (Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς, 1902-1903, Παράρτημα). C'est une critique parfois très vive des vues de Krumbacher, de Rhoïdis et de Psichari sur le néo-grec et ses destinées. Le volume ayant déjà près de quatre ans (il nous est parvenu très tard), et la lutte s'étant un peu assoupie, je me contente d'indiquer les opinions de M. S. dans leurs lignes générales. La καθαρεύουσα (γραφομένη) est un dialecte du grec moderne au même titre que la langue parlée (ὁμιλουμένη, δημώδης), qui lui emprunte de plus en plus une foule de termes ; il n'y a point de *diglossie*. Mais on ne nous dit point avec précision par qui est parlée cette ὁμιλουμένη, si c'est par les puristes ou par le peuple. M. S. cite comme appartenant à la fois à ses deux dialectes un grand nombre de mots comme θερμόμετρον, χλωριούχος, etc., sans songer que ce sont là des termes de la langue savante et qu'ils ne pèsent pas dans la balance. Quant à l'évolution normale des langues, et du néo-grec en particulier, M. S. ne veut pas en entendre parler, et pour lui c'est la glossologie qui a fait tout le mal. En définitive, c'est la καθαρεύουσα qui est considérée comme « la véritable langue nationale des Hellènes », et « chacun doit non seulement ne pas s'opposer à sa victoire, mais au contraire la favoriser de tout son pouvoir.» En la combattant, « on favorise l'introduction d'éléments étrangers, et on rend inévitable la corruption totale de la langue. » C'est bien vite dit; mais je voudrais être sûr que ce n'est pas faire fausse route. La question, simple en principe, est extrêmement compliquée par les partisans des opinions extrêmes. Il ne s'agit pas de savoir s'il faut parler comme le peuple ignorant, avec toutes ses fautes, ou comme le clan des puristes, avec ses formes et sa syntaxe archaïsantes : ce sont là deux excès qui ne peuvent qu'engendrer des opinions inconciliables. Il s'agit de savoir si la langue actuelle doit accepter les types créés par son évolution rationnelle, uniformément compris par tous, ou les rejeter comme chydaïques et

leur substituer violemment les formes qui leur ont donné naissance, et qui par conséquent appartiennent à un stade antérieur. Cette dernière voie, à mon avis, ne peut qu'être funeste à l'unité de la langue. M. Skias, avec quelques autres de ses compatriotes, déclare incompétents Krumbacher et en bloc les Occidentaux — pour un peu on reprendrait à notre compte le βάρβαροι des anciens Grecs — mais les conseils désintéressés sont bons d'où qu'ils viennent, et nous avons au moins cet avantage, d'être exempts des préjugés et de l'esprit de parti qui naissent immanquablement chez ceux qui sont directement intéressés dans les questions. Il est difficile d'être à la fois juge et partie.

MY.

— Une nouvelle série est à signaler parmi les collections artistiques imaginées par l'actif éditeur M. Henri Laurens : celle des *Grandes institutions de France*. Mais cette fois, ni le nombre des pages, ni celui des documents graphiques. n'est limité d'avance et chaque volume comporte tout ce qu'il a paru intéressant de dire. Nous avons ainsi, pour commencer : *Les manufactures nationales de tapisseries : Gobelins et Beauvais*, dont l'auteur est naturellement M. Jules Guiffrey (156 pages, 94 photographies) ; *L'Hôtel des Monnaies*, par M. Fernand Mazerolle, archiviste à la Monnaie (180 p., 107 phot.) : *La Bibliothèque nationale*, dont l'étude est ainsi répartie : Bâtiment, Département des Estampes, Cabinet des médailles et antiques (135 p.) ; département des imprimés et section de Géographie ; département des manuscrits (130 p.), avec MM. Henry Marcel, Bouchot, Babelon, Marchal, Couderc, pour auteurs respectifs (2 vol. avec 138 gravures en tout). Et déjà l'on annonce un volume sur la *Manufacture de Sèvres* et deux sur l'*Institut* (académies et Bibliothèque Mazarine). On ne saurait trop encourager de pareilles petites monographies, rédigées par ceux-là mêmes qui ont le plus de compétence pour le faire, abondamment illustrées, soigneusement documentées, techniques au besoin, attrayantes toujours. Elles sont d'une utilité plus pratique, quand il s'agit par exemple d'une manufacture, d'un atelier national, que les livres qui traitent de l'art ou de l'industrie en général, parce qu'elles fixent l'esprit du lecteur sur quelque chose de spécial, facile à vérifier, à étudier sur place ; les volumes de MM. Guiffrey et Mazerolle offrent ainsi maints renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs, présentés d'ailleurs de façon à attirer l'étude en même temps que l'attention et la curiosité : fabrication, procédés, histoire des ateliers... Même attrait historique, mais plus général, dans les volumes du genre de ceux qui ont été consacrés à la Bibliothèque nationale, car il ne s'agit pas seulement de faire ressortir l'importance des richesses accumulées dans ses salles, mais d'en retracer le développement, d'en rappeler les diverses origines, d'évoquer les souvenirs qui s'y rattachent : les chapitres consacrés au département des manuscrits sont particulièrement intéressants et réussis en ce sens. On n'a pas oublié d'ailleurs que, dès qu'il s'agit d'une galerie publique, il faut mettre le lecteur *au courant*, et celui-ci ne peut être renseigné plus complètement par ses guides habituels, que par ces volumes, sur les facilités qui lui sont offertes. — H. DE C.

— Chez Ljus, à Stochholm, les « noms de lieux du district de Ælvsborg. V, canton de Flundre ». In-4° de 73 p. On y trouve : les noms actuels des localités, avec leur prononciation figurée; la forme de ces noms avant 1550 et à partir de 1550 avec notes explicatives; les noms des lacs, cours d'eau, terrains avec leur situation géographique et des explications étymologiques.

— Chez Gleerup, à Lund, le 9e fascicule de « Vart Sprak » du prof. Ad. Noreen. C'est le 5e et dernier du 1er vol. consacré à l'Introduction générale et à la Phonétique. Rappelons que cette monumentale grammaire du suédois moderne ne doit pas comprendre moins de 9 vol. et paraît par fascicules formant environ un demi-volume par an. — A la même librairie le 2e fascicule du 1er vol. de l'ouvrage de M. Axel Kock « Svensk Ljudhistoria ». — L. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 juin 1907.* — M. Boissier, revenant sur la communication faite par M. René Pichon dans la dernière séance, explique le sens des vers 350 et suivants de l'Art Poétique d'Horace. Selon lui, ces vers ne se comprennent bien que si l'on se souvient, en les lisant, de la personnalité changeante d'Horace. Il conclut en disant qu'il ne faut pas tenter de rien modifier au texte de ces vers et que le mot *indignor* doit y être pris dans son sens le plus fort : « je me mets en colère ». Il expose ensuite l'idée qu'Horace se faisait de l'épopée et du merveilleux, idée qui reparaît dans les auteurs français du XVIIe siècle et qui n'a commencé à être ébranlée que par Voltaire.

M. Gauckler, correspondant, à propos de la découverte récemment signalée à l'Académie d'un vase au cartouche d'Amasis provenant d'un tombeau punique de Bordj-Djédid, donne quelques renseignements sur un vase analogue qu'il a trouvé dès l'année 1899 dans un tombeau du VIe siècle de la nécropole de Dermech.

M. l'abbé Thédenat, au nom de la commission des Antiquités nationales, fait connaître les résultats du concours de cette année :

1re médaille : M. Adrien Blanchet, pour son ouvrage intitulé : *Les enceintes romaines de la Gaule ; étude sur l'origine d'un grand nombre de villes romaines :* — 2e médaille : M. Jacotin, pour sa publication des *Preuves de la maison de Polignac ;* — 3e médaille : M. le chanoine Jules Chevalier, pour le t. II des *Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*, et pour *Le mandement d'Egluy et l'abbaye de Léoncel* ; — 4e médaille : M. l'abbé Angot, pour son *Epigraphie de la Mayenne.*

Mentions : 1° MM. Jules Viard et Deprez, *Chronique de Jean Lebel :* — 2° M. J. Roman, *Description des sceaux des familles seigneuriales du Dauphiné :* — 3° M. E. Martin-Chabot, *Les Archives des comptes de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier* ; — 4° M. l'abbé Cazaurau, *Cartulaire de Berdoues :* — 5° M. Léon Gauthier, *Les Lombards dans les deux Bourgognes ;* — 6° M. Etienne Guillemot, *Les forêts de Senlis : étude sur le régime des forêts d'Halette, de Chantilly et d'Ermenonville au moyen âge jusqu'à la Révolution ;* — 7e M. Louis Jacob, I. *Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens*, 1038-1125 ; II. *La formation des limites entre le Dauphiné et la Savoie*, 1140-1760 ; — 8° M. André Philippe, *La baronnie de Tournel et ses seigneurs.*

M. Barth annonce que M. Maybon a été nommé membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Dans sa dernière séance, l'Académie avait déclaré vacante la place de membre libre occupée par M. Jules Lair, décédé il y a plus d'un mois. Elle décide que l'élection aura lieu le 1er décembre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — **15 Juillet** — **1907**

Clay, Documents de Nippur. — Mohammed Aufî, Lobâb ol-Abbâb, I, p. E. G. Browne. — Bednara, Le dactyle latin. — Niese, Manuel d'histoire romaine, 3e éd. — Omont, Reproduction des dessins des comédies de Térence. — Van Wageningen, Les dessins de l'Ambrosianus; Scænica romana. — Van de Weerd, Trois légions romaines du Bas-Danube. — Davenport, Un manoir de Norfolk. — Stubbs, Conférences sur l'histoire d'Angleterre, p. Hassall. — Adams, Histoire d'Angleterre 1066-1216. — Tout, Histoire d'Angleterre, 1216-1377. — Flacourt, Dictionnaire de la langue de Madagascar, p. G. Ferrand. — Brette, Les limites et divisions de la France en 1789. — Stenger, La société du Consulat, V. — J. Réville, Le prophétisme hébreu. — Gunkel, Elie, Jahvé et Baal. — Reischle, Essais et conférences. — Pascal, Sénèque. — Pline le Jeune, p. Duff. — Les Captifs, trad. Giardelli. — Biese, Elégiaques romains. — Altmann, Les constructions rondes en Italie. — Académie des inscriptions.

Albert E. Clay. **Documents from the temple archives of Nippur dated in the reigns of Cassite rulers**. The babylonian expedition of the university of Pennsylvania, series A : Cuneiform texts, vol. XIV et XV. Philadelphia 1906 ; IX, 74 p., 72 pl. autog., XV pl. photog.; 68 p, 72 pl. autog., XVII pl. photog.; in-4°.

Les deux volumes que M. Clay vient d'ajouter aux quatre volumes de textes déjà publiés dans la même série contiennent 272 textes babyloniens de l'époque cassite en 1889-90 et en 1893-95 à *Nuffar*, site de l'antique *Nippur*, par l'expédition de l'université de Pennsylvanie. Tous ces textes sont des pièces comptables, reçus ou états de soldes payées à différents fonctionnaires, inventaires de troupeaux, reconnaissances de prêts, etc. Quelques documents trouvés en dehors des fouilles régulières et formant la collection Hoffman ont été joints aux tablettes découvertes par MM. Peters et Haynes. Il faut, suivant M. Clay, supprimer le nom de ville *Teliti* et le nom de roi *Sibir*, que M. Radau avait cru y reconnaître. Les principaux faits historiques qui ressortent de ces tablettes sont : l'existence d'un fils du roi *Kurigalzu* nommé *Emid-ana-Marduk* ; la durée approximative du règne des huit rois mentionnés dans la date des tablettes ; le nom du successeur de *Kadashman-Turgu*, *Kadashman-Bêl* au lieu de *Kadashman-*[*Buriash*]. M. Clay a étudié dans l'introduction qui précède chaque volume, quelques questions relatives aux tablettes fourrées, au sceau et à ses substituts, le coup d'ongle et le *sisiktu*, le signe marquant le paiement sur les états de traitements, la forme du stylet

qui servait à écrire sur l'argile, quelques valeurs nouvelles attribuées à une dizaine de signes, et la composition des noms propres, dont il a donné deux tables fort précieuses. Il a en outre traduit quelques spécimens des textes publiés par lui et dressé une liste des signes babyloniens relevés dans ces tablettes, qui forme une très utile contribution à l'histoire de la paléographie cunéiforme. Si j'ajoute que l'exécution des copies est d'une fidélité qui ne laisse rien à désirer, j'en aurai dit assez pour faire comprendre l'importance du service que M. Clay a rendu aux études assyriennes.

C. Fossey.

The Lubábu 'l-Albáb of Muhammad 'Awfí, edited in the original persian, with indices, etc. by Edw. G. Browne and Mírzá Muhammad ibn 'Abdu 'l-Wahhábi-Qazwíní. 1 vol. grand in-8°, xi-25-433 pages; Londres et Leide, Luzac et Brill, 1906.

La seconde partie du *Lobáb ol-Albáb* de Mohammed 'Aufî a déjà paru antérieurement; pour des raisons qui ont été exposées alors, la première partie vient seulement de voir le jour. Peu importe; ce qu'il fallait, c'est mettre entre les mains des lecteurs qui s'intéressent à la Perse, à son histoire et à sa langue, un texte aussi important que celui-ci, qui est, comme on sait, la plus ancienne anthologie et biographie de poètes persans que l'on connaisse. C'est au zèle infatigable de M. Edward G. Browne que nous sommes redevables de cette importante acquisition, qui forme le t. IV de la série intitulée *Persian historical texts*; il en est l'avant-dernier; le cinquième volume de cette collection sera formée par la seconde partie du *Tezkiret ol-Auliyá* de Férid-od-Dîn 'Attâr, publiée par M. Nicholson, et ce sera tout, les autres travaux projetés par M. Browne et ses collaborateurs étant destinés à la collection dont la publication est assurée par le *Gibb memorial Trust*, et qui nous promet une suite de travaux de tout premier ordre.

Pour ce volume, M. Browne a eu la chance de pouvoir profiter de la collaboration d'un savant persan, Mirza Mohammed de Qazwîn, qui, au cours de ses recherches dans les riches collections du British Museum, a découvert que le manuscrit qui porte le titre de *Bazm-ará* et qui est censé avoir été compilé dans l'Inde, sous le règne d'Akbar, par un certain Séyyid 'Ali ben Mahmoûd, était en réalité une simple copie de l'ouvrage d''Aufî, avec quelques abréviations. Avec les deux manuscrits connus, cela fait un troisième texte qui a été fort utile comme point de comparaison. L'auxiliaire indigène du savant anglais a ajouté au présent volume une biographie de l'auteur, en persan, d'après les indications fournies par 'Aufî lui-même, soit dans ses biographies, soit dans sa grande collection inédite de contes et d'anecdotes appelée *Djawámí' ol-Hikáyát*; il y a joint encore des notes

critiques (*ta'liqât*, p. 289-363) dans lesquelles on rencontrera, à côté de remarques fort importantes sur des points obscurs de l'interprétation de ces anciennes poésies, des détails historiques intéressants sur certaines familles qui ont joué un rôle un peu effacé à côté des souverains, mais néanmoins encore important, comme celles des Borhân ou fils de Mâzè à Bokhara, et des Khodjendis à Ispahan. On trouvera rassemblées, p. 300-302, à peu près toutes les notions que l'on a sur Tamghâtch, roi de la Transoxiane, et sa dynastie. Enfin, Mirza Mohammed a réussi à déterminer la date de la composition de l'ouvrage, 618 de l'hégire (1221). Trois index, historique, géographique et bibliographique, en persan, complètent ce volume.

'Aufî s'est préoccupé des origines de la poésie persane; mais, à cause de son manque absolu de critique, les renseignements qu'il donne n'ont aucune valeur. C'est ainsi qu'il attribue sans fondement au roi sassanide Behrâm-Goûr l'honneur d'avoir été le premier à composer des vers en persan. Ayant vu dans la Bibliothèque de la tête du pont, au petit marché de Bokhara, un manuscrit arabe contenant les poésies arabes composées par ce souverain, Aufî, enthousiasmé, les a apprises par cœur et en cite même quatre vers. Pour lui, les premiers vers persans de l'époque musulmane ont été composés, à l'occasion de la visite d'El-Mamoun à Merw en 193 (l'année même de la mort de Hâroûn er-Rachîd), par un certain 'Abbâs, fils de bourgeois de cette ville. On chercherait en vain des renseignements sur ce Mas'oûdî de Merw dont nous avons trois vers conservés par le *Livre de la Création* (t. III, p. 143 et 176) de Motahhar ben Tâhir de Jérusalem (année de l'hégire 355 = 966), tirés d'un poème si admiré par les Persans qu'ils l'ornaient de miniatures (comparez ce qu'en dit P. Horn dans les *Orientalische Literaturen*, Berlin, 1906, I, VII, 248, 267). Somme toute, la poésie ne renaît que sous les Samanides.

Treize pages sont consacrées à des *errata*; mais sous ce nom il faut entendre : 1° les fautes purement typographiques; 2° les corrections au texte proposées par Mirza Mohammed; 3° les renvois aux notes. Au point de vue des coquilles, le texte imprimé a été soigneusement revu; je signale au lecteur l'erreur singulière *çanaqat* (p. 17, ligne 13) pour *çan'at*. Quant aux corrections suggérées, il y en a beaucoup de bonnes, et d'autres sujettes à caution. — P. 2, l. 4. *Khâtoûn*, à l'errata, est marqué d'un point d'interrogation. Le texte est pourtant admissible, en admettant le déplacement indispensable de la copule de la 6e à la 5e ligne. Le sens est : « Je suis, dit le rossignol, un crieur public (*mouqri*; sur ce sens, voir p. 345); lorsqu'on soulève, par la main du souffle du vent, au jet d'eau des parfums, la litière de dame de la rose (car on l'appelle *khâtoûn* « dame », cf. « la reine des fleurs »), les officiers qui l'entourent — ce sont les feuilles — forment le cercle tout autour avec deux mille cavaliers à la tête pointue — ce sont les épines. » — P. 3, l. 5. Je ne suis pas sûr que *èz qouvvèt-i*

bade soit meilleur que le texte, qui paraît signifier : « Les fleurs jaunes du jardin qui tiraient leurs forces de cet imberbe tout rouge (= le vin), etc. — P. 19, l. 7. Il n'y a pas lieu de corriger *mànèd* en *mi mànèd*, à cause du parallélisme de *èndjùmèd*. — P. 21, l. 3. *Anbaz*, que le correcteur remplace par un point d'interrogation peut s'expliquer : « Dans l'atelier où l'on invente les ramages des étoffes, ils *s'associèrent* le brocart du beau langage. » — P. 23, l. 6. *Zendenìdji* ne doit pas être lu *zèndè-pitchi* ; c'est le nom bien connu des étoffes de Zendenè, près de Bokhara (Schefer, *Chrest. pers.*, II, 156 ; Yâqoût, II, 952). — P. 33, l. 15. *pestè-ï* est bon ; le poète ne parle pas de la pistache en général, mais d'une pistache en particulier, à moitié fendue, dont il compare l'ouverture au bâillement de la bouche d'un petit poisson. — Même page, l. 21, il est inutile d'introduire *ibn* entre Mikâ'îl et Seldjouq, puisque l'*izâfet* le remplace. — P. 34, l. 21. Le parallélisme de *'awâmm* n'exige pas l'introduction dans le texte du mot *khawâçç ;* il est suffisamment assuré par l'expression *erbâb-i fazl o honèr*. — P. 36, l, 5. De ce que *mouzmin* est devenu un terme médical (maladie chronique), il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse s'appliquer à des personnes ; la correction en *murèttèb* est un contre-sens ; Rèchid Watwât est resté plus de trente ans au service d'Etsiz, comme il l'a dit lui-même : *Si sâl*[e] *chod ké bendè bè-çaff-i ni'âl*[e] *der*, etc. (Mirkhond, *Rauzet oç-Çafâ*, IV, 107 ; d'après 'Atâ-Mélik Djowéïnî, *Târikh-i Djihân-Gochâï*, cité par Browne, *Literary History of Persia*, II, 332). — Même page, l. 22. Il vaut mieux conserver *khourd* que de le remplacer par un point d'interrogation ; il serait pris dans le sens de « choquer (quelque chose), rencontrer, atteindre » qu'il a souvent.

P. 43, l. 19. Dans *dâmèt mulkuhâ*, le féminin a été amené par le pronom, et la correction *dâma* est bonne ; mais n'écrit-on pas couramment *tèmmèt il-kitâb*, ce qui est un affreux barbarisme ? — P. 51, l. 9. Il n'y a pas lieu de remplacer *nau' mouràqib-èch* par un point d'interrogation ; la phrase signifie clairement : « Quand les étoiles qui annoncent la pluie (nau') s'enfonçaient sous l'horizon, une année se levait à l'autre extrémité du ciel » ; sur ce sens de *moràqèbè*, voir *Mafâtih el-'Oloûm*, éd. van Vloten, p. 93, l. 3. — P. 88, l. 9 et 13. La correction *ân* pour *o ân* n'est pas nécessaire, la copule étant en ce cas enclitique de *èst* et conforme au mètre *mouzâri'*. — P. 89, l. 16. Encore un point d'interrogation destiné à remplacer *nèdjât-i zât*. Le salut de la personne vient bien pourtant de la pureté de sa nature (*pâkizè khiçlat*). — P. 93, l. 13, *dèr bènân-èt aïmmè-ï fozalâ* « les phalanges de tes doigts sont les directeurs (les modèles) des gens de mérite » : cette image a paru étrange au correcteur ; néanmoins la leçon peut être conservée ; c'est une allusion aux talents de rédaction de la personne visée. — P. 109, l. 20, à la fin, lisez *nè* au lieu de *bè*. — P. 112, l. 2. La correction *sibistân* pour *sistân* est bonne, et encore meilleur (p. 321) le rapprochement de Sibistân (ainsi orthographié

dans la vie du sultan Djélâl-eddin Mankobirti, traduction Houdas, p. 109 avec le Siwastân de Yâqoût, aujourd'hui Sehwân, dans le district de Qaratchi, sur la rive gauche et à une certaine distance de l'Indus (H. Cordier, *Marco-Polo*, II, p. 427 note).

P. 121, l. 14. *djâ'i* est meilleur que *djâhi*, à cause de l'épithète *'ariz*; un lieu est vaste, non une dignité. — P. 207, l. 10, *baqâ* « l'éternité » est admissible en parlant de Djemchid, qui s'était cru éternel : *Mè-râ khwândᵉ bâyèd djéhân-âferin* (Firdausî). — P. 214, l. 17, *zobân*, si la leçon est bonne, doit signifier la languette, la patte dont on se servait pour étendre le noir de fumée destiné à colorer en noir. — P. 306, note 2 : Aï-aba est bien composé de *aï* « lune » et de *apa* « oncle paternel », mot turc-oriental qui se retouve dans les inscriptions de l'Orkhon. Aï-aba est « celui qui a Lunus pour oncle paternel », de même que Arslân-aba « celui qui est parent du lion au même degré ». — P. 304, l. 20. Encore la vieille cacographie Mankbirni pour Mango-birti! Voir les remarques de M. Houdas en tête de sa traduction de l'histoire d'en-Nasawî, p. VI. — P. 322, l. 4, *bâdj-godhâr* « acquittant le tribut » (de même p. 332, l. 7), lisez *gozâr*, de *gozârdèn*; p. 324, l. 20, *qadèm godhârdè*, lisez *gozârdè*. — P. 325, l. 8-9. « Il faut bien de l'audace et de la rapidité de jugement (= légèreté) pour attribuer une erreur à des poètes du 1er siècle de l'islamisme! » C'est de Dozy qu'il est question, à propos d'une erreur dont il n'est pas l'auteur et qu'il n'a fait que reproduire dans son *Supplément aux dictionnaires arabes*. Il est quelque peu déplacé, pour le Mirza, de la relever de si verte façon. — P. 326, à propos du passage p. 118, l. 11. Le sujet du verbe est *çoûrèt-i bakht* « l'apparence de la fortune (la fortune telle qu'elle se montre, en sa forme ou figure), quand elle le vit sur le trône béni, dit : ..... » P. 336, l. 6, *'ala'l-'adjâlè*, lisez *'ala 'l-'adjèlè*. — P. 337, à propos du passage p. 176, l. 5. Il est bien aventureux de remplacer *mi châfi* du manuscrit par le solécisme *mi-yâfi* (pour *mi-yâbi*!). *Châfidèn* signifie « glisser » ; mais *la'lᵉ bèr mi-châfi* n'est guère intelligible, il faudrait la préposition *bè* : « Dans la cassette tu cherches de l'or, et tu glisses *sur* le rubis (dans le sens de « tu tombes sur ... », c'est-à-dire « tu trouves » ?) ». — P. 351. Quoique savant de Nichâpour l'imâm Borhân-oddîn el-Ardélânî peut être parfaitement originaire de la contrée d'Ardélân, dont la capitale est Sihné (Sinné), dans le Kurdistan persan ; pourquoi aller chercher Ardélân-Kèth du Ferghâna?

En complétant sa publication du *Lobâb ol-Albâb* par le présent volume, M. Browne a rendu un service inappréciable à la littérature persane ; les renseignements nouveaux qu'il a mis ainsi à la portée de ceux qui s'intéressent à la Perse viennent s'ajouter à tous ceux qu'il a recueillis dans sa belle étude sur l'histoire littéraire de ce pays merveilleux, qui fut le premier grand empire établi en ce monde et dont la destinée politique, malgré de brillants succès, ne fut jamais à la hauteur de ses conceptions intellectuelles et religieuses.

Cl. HUART.

De Sermone Dactylicorum latinorum quaestiones. Catullus et Ovidius quibus rationibus linguam metro dactylico accommodaverint. Ed. Ernst BEDNARA. Ex Archio Lexicogr. et Grammaticae latinae (Vol. XIV, fasc. et 4) seorsum expressae 120 p. in-8°, 5 m. Teubner. MCMVI.

Tous ceux qui, sur l'indication de Bernhardy ou autrement, ont lu le curieux livre de Köne sur la langue des poètes épiques Romains (*Ueber die Sprache der Römischen Epiker von Dr J. K. Köne, Lehrer am Gymnasium zu Münster nebst einer Nachschrift ueber die Metrik der Römischen Epiker von Prof. Dr W. H. Grauert.* Münster 1840. in-8° 318 , en ont gardé une vive impression; ce qui ne les empêchait pas naturellement de remarquer les lacunes ou les erreurs du livre qui se ressent de la date où il a été écrit, et qui est terriblement arriéré surtout en ce qui touche à la langue des tragiques et des comiques latins. Jusqu'ici nous ne pouvions que renvoyer nos élèves au livre lui-même en leur recommandant de faire le départ entre le bon grain et l'ivraie. Voici qu'enfin le sujet est repris et traité d'une manière conforme au goût et aux exigences de notre temps par un élève de M. Skutsch.

D'un point de vue général, le résultat est connu d'avance. Tout le monde sait que, chez Ovide, les dactyles sont bien plus nombreux que chez Catulle, et aussi que les moyens d'alléger et de varier la langue sont, chez lui, plus ingénieux et plus divers que chez aucun poète. Mais c'est le détail qu'il était intéressant de suivre. M. B. n'y a pas ménagé sa peine. La préparation de son travail a été des plus soignées; très riche bibliographie (surtout à la p. 48 [532]) : nombreux renvois aux ouvrages de M. Skutsch; références à Riemann, Lebreton, Cartault, etc. Partout beaucoup de précision et toutes les distinctions nécessaires[1].

Donc excellente contribution aux études sur les poètes latins.

E. T.

Grundriss der römischen Geschichte nebst Quellénkunde. Von Benedictus NIESE, Munchen. 1906, Beck, (*Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft* von I. von Muller, III, 5). Dritte Auflage; VIII-405 pp., in-8°. Prix : 7 Mk. 20.

Les mérites de cet excellent manuel, clair, bien distribué, rapide, ne sont plus à signaler. On sait que surtout il vaut par la discussion

1. Par exemple entre les textes où le sens est certain et ceux où il est discutable; entre les poèmes lyriques de Catulle et ses hexamètres ou élégiaques; entre les cas divers (mots concrets ou abstraits, propres ou figurés, placés devant une consonne ou une voyelle, accompagnés ou non d'un adjectif numéral, etc.) — Pourquoi manque-t-il un index grammatical ou tout au moins une table détaillée? — Des signes conventionnels comme ceux qui sont aux p. 53, n. 6 et 55, n. 2, auraient dû, suivant moi, être évités partout (car le profit n'est pas si grand) ou ils auraient dû être employés partout et indiqués dès le début.

et l'étude des sources. D'une édition à l'autre, il a passé de 151 pages à 265 et enfin à 405. La partie consacrée à l'Empire avait subi un fort accroissement de la première à la seconde édition. Dans celle-ci les additions portent également sur toutes les parties. Cependant deux paragraphes tout à fait nouveaux traitent de l'état de l'Empire et des provinces au moment de la mort d'Alexandre Sévère (§ 50) et de la domination des Ostrogoths en Italie et du règne de Justinien (§ 55). La bibliographie a été soigneusement mise à jour et il est peu de pages qui n'aient été retouchées.

P. L.

Bibliothèque nationale. Département des manuscrits ; **Comédies de Térence**, reproduction des 151 dessins du manuscrit latin 7899 de la bibliothèque nationale. Paris, imprimerie Berthaud, 31, rue de Bellefond [1907], 16 p. [préface signée H. Omont] et 151 pl., 190 + 145 millim. Prix : 15 francs dans un étui.

Album Terentianum picturas continens ex imagine phototypa Lugdunensi Terentii codd. Ambrosiani H 75 et Parisini 7899 sumptas et lithographice expressas. Praefatus et picturas Latine interpretatus est Iacobus Van Wageningen. Groningae, in aedibus heredum P. Noordhoff, anno MCMVII. LXXXVIII p., 383 × 270 millim. Prix : 6 Mk.

Scaenica romana. Scripsit Iacobus Van Wageningen. Groningae, même librairie, MCMVII. IV-67 pp. 273 × 193 millim. Prix : 1 Mk. 70.

J'ai annoncé plusieurs volumes de la collection qu'a entreprise la bibliothèque nationale sous la direction de M. Omont. Elle n'est pas encore assez connue puisque, tout dernièrement, M. Krumbacher indiquait, parmi les desiderata de la science, des reproductions de manuscrits à une échelle réduite. Le ms. de Paris 7899 est un des plus importants de Térence. Pour le texte, il représente une des branches de la recension calliopienne. Mais l'archétype de cette branche avait été orné de dessins ou de peintures. Chaque scène était précédée d'une image appropriée ; chaque pièce, d'une représentation de l'étagère où étaient placés les masques des rôles et d'une figure du *prologus*. Enfin, en tête du recueil, se trouvait un portrait de Térence. Ces images nous ont été transmises par une douzaine de manuscrits qui supposent trois intermédiaires principaux entre eux et l'archétype, d'où trois groupes, le premier comprenant le ms. de Paris, un ms. du Vatican (3868) et un ms. d'Oxford du XIIe siècle ; le deuxième représenté surtout par l'*Ambrosianus* H 75 ; le troisième où se rangent les autres mss. illustrés, notamment un *Leidensis* (Voss. 38, du Xe siècle). Dans le premier groupe, le ms. de Paris, moins soigné que le *Vaticanus*, paraît plus fidèle, malgré la rapidité de l'exécution. L'*Ambrosianus* a paru récemment à Leyde, dans la grande collection de mss. complets dirigée par M. de Vries.

M. Omont a limité la reproduction aux dessins. Elle est excellente. Le format permet d'avoir sous les yeux le texte d'une édition et l'image de la scène. Une brève introduction retrace l'histoire du

manuscrit, donne la bibliographie et indique, scène par scène le folio du manuscrit et les noms des personnages [1]. Pour deux dessins qui manquent dans le ms. de Paris (pl. 23 et 24), M. Omont reproduit ceux du ms. d'Oxford.

M. J. van Wageningen reproduit les dessins de l'*Ambrosianus* d'après la phototypie de Leyde. Mais ses lithographies, tirées dans un ton trop pâle, sont moins nettes, d'un faire plus mou que les phototypies Berthaud. Telles quelles, elles suffisent pour l'étude. Le plus grave inconvénient de cet album est son format; ordinairement une page présente deux miniatures. Il était donc possible d'éviter l'in-folio, dut-on payer la commodité au prix de quelques planches pliées. Comme l'*Ambrosianus* a au commencement une grande lacune et une plus petite à la fin, M. van W. a remplacé les images manquantes par celles du *Parisinus*. De plus, les nos 32 et 35 sont empruntés respectivement à chaque manuscrit pour la même scène.

On peut donc comparer pour les mêmes dessins les deux publications. Si l'avantage de l'exécution reste à celle de Paris, celle de Groningue a le mérite de coûter moitié moins et de présenter sous chaque image une brève notice explicative. Les notices, qui sont l'œuvre propre de M. van W., sont exactes et fort utiles. P. VII, n° 2, étagère des masques de l'*Andria* : les échanges d'attribution, commis par le copiste, avaient été déjà reconnus par les éditeurs français et corrigés tacitement dans Mme Dacier. M. van W. substitue *Chremes* à *Pamphilus*, *Pamphilus* à *Chrysis*, *Charinus* à *Lesbia*, et inversement; il en est de même dans Dacier, sauf que l'on n'y touche pas à *Lesbia* et que l'on remplace le nom de *Mysis* par celui de *Charinus* et inversement, et cela me paraît beaucoup plus vraisemblable : l'erreur s'est faite d'une ligne à l'autre, en hauteur, non sur la même ligne.

Dans l'*Album* de Groningue, on a enlevé ce qui est étranger aux dessins, fragments de texte et de commentaire, tandis que dans la publication parisienne il n'y a pas de retouche. Ce dernier parti me paraît le meilleur pour bien des raisons. Voir n° 2 : les taches d'encre ont disparu, sauf celle du masque attribué à Chrysis; cependant il semble qu'on ait essayé d'y toucher, et il résulte quelque chose de mal défini que l'on pourrait prendre pour un orifice de masque maladroitement placé. N° 3, en supprimant le texte des gloses, à droite du *prologus*, on a enlevé *u°*, l'abréviation nécessaire pour compléter le texte gardé à gauche : *brodo* (? altération de *dromo*? de *prologus*? M. van W. aurait bien dû dire ce qu'il pense de cette inscription) *seruus cre[metis]*.

En mettant à la portée de tous les miniatures de l'*Ambrosianus*,

1. M. O. mentionne la reproduction partielle des dessins du *Parisinus*, faite en 1716 par le graveur Picart pour l'édition de 1717 de Mme Dacier. Il compte 57 figures; faut-il lire 47? C'est le chiffre de mon exemplaire, qui est peut-être incomplet. Ajouter que le frontispice du t. II donne le Térence barbu dans un médaillon qui est placé en tête du manuscrit.

M. van W. rend facile la comparaison avec les dessins de *Parisinus*. Nous disposons maintenant d'un outillage commode et peu coûteux pour restituer avec une certaine sécurité les images de l'archétype.

La brochure *Scaenica romana* réunit les données essentielles sur le théâtre romain et sa disposition, le geste et le chant. Le chapitre du geste est du plus haut intérêt. Il est comme la condensation de toutes les données éparses dans les miniatures. On devra revenir encore sur ce sujet. Il serait déjà beau de restituer ce chapitre des antiquités scéniques et de ranimer la gesticulation des acteurs anciens. Mais il y a des gestes aussi dans les sculptures et dans les miniatures. Tel dessin du « Térence illustré » rappelle les attitudes que l'on observe sur les sarcophages et sur les mosaïques chrétiennes. Or, ces images scéniques sont plus voisines des débuts de l'art chrétien que de l'âge du texte. En un certain sens, elles sont œuvre de scoliaste, ne pouvant remonter plus haut que le second siècle de notre ère. Il ne faut peut-être pas se flatter de voir la lumière en rejaillir abondante sur le théâtre latin de l'époque des Scipions. Il y aurait, en tout cas, à démêler, si l'on peut, ce qui suppose une tradition aussi ancienne et ce qui en est l'altération, comme l'usage des masques. Au contraire, ces dessins sont peu antérieurs à nombre d'œuvres chrétiennes. Une analyse plus rigoureuse des uns et des autres peut éclaircir certains problèmes.

Ce sont des comparaisons de ce genre que facilitent les publications de M. Omont et de M. van Wageningen. On doit également remercier les deux auteurs et les éditeurs qui leur ont prêté leur concours. Et il est fort heureux que, travaillant à l'insu des uns des autres, ils nous aient donné des recueils qui ne font pas double emploi, mais se complètent mutuellement.

Paul Lejay.

H. van de Weerd. **Étude historique sur trois légions romaines du Bas Danube,** Louvain. — Paris, 1907, in-8°, 410 pages, chez Ch. Peeters ou Fontemoing.

Ce travail est une excellente contribution à l'histoire de l'armée romaine à l'époque impériale. Comme l'auteur le dit fort bien dans sa préface, il ne sera possible d'écrire une histoire générale des légions romaines que le jour où « les monographies auront fait la lumière sur les questions particulières encore douteuses et rassemblé sur chacune des légions tous les renseignements connus, mais éparpillés ». Plus d'un érudit a déjà apporté sa pierre à l'édifice ; l'histoire d'une ou de plusieurs légions est même, à cause de la précision du sujet, un des travaux qui semblent indiqués aux futurs docteurs pour des thèses inaugurales de courte étendue.

Cette fois, c'est de trois légions que l'histoire nous est donnée : la

Ve Macédonique, la XIe Claudia et la Ire italique ; parce qu'elles ont occupé toutes trois la Mésie Inférieure et en ont formé la garnison depuis le début de l'Empire jusqu'à Dioclétien. Le plan suivi par M. van de W. est le même pour les trois légions : il étudie les différents noms et surnoms du corps, ses insignes, son recrutement, les divers camps, quartiers généraux ou fortins, qu'il a occupés ; puis, il passe en revue l'histoire de la légion et les expéditions auxquelles elle a pris part. Chaque partie se termine par la liste chronologique, autant que faire se peut, des officiers et des soldats. Cette étude très précise, très technique, repose sur un examen approfondi de toutes les inscriptions connues, sur la discussion des renseignements qu'elles contiennent et des opinions émises à leur sujet. Il est difficile d'être plus consciencieux que l'auteur. A moins d'entrer dans le détail, ce qui ne serait guère possible ici, il suffit de dire qu'il possède la bibliographie de son sujet et juge, en général, très sainement les choses. Cela ne veut pas dire, naturellement, qu'il faille accepter toutes ses conclusions. C'est ainsi que je ne lui concèderai pas sans peine que la présence au vieil Arzeu (*port de mer* du département d'Oran) d'une épitaphe de soldat de la XIe Claudia indique l'envoi en Maurétanie d'un *détachement entier* de cette légion ; ni qu'un autre soldat mort au même endroit, mais dont on ignore la légion — le texte porte : MIL *le* G et rien de plus — appartienne pareillement à la XIe Claudia parce que, comme le précédent, il est originaire de Pannonie Supérieure (p. 204, note 1). Quelque sévère que l'on veuille être dans sa méthode, quelque ferme résolution que l'auteur ait prise à cet égard (p. 33), il est évident qu'il s'est laissé entraîner, dans ce cas et dans d'autres, à des affirmations qui auraient dû être fortement atténuées.

Les cent dernières pages du livre sont consacrées à un aperçu général sur l'armée de Mésie Inférieure, qui résume les trois historiques précédents et les complète : après avoir étudié chaque légion à part, M. van de W. les réunit en corps d'armée. Il nous montre la composition de ce corps d'armée (légions, auxiliaires, troupes irrégulières), s'occupe successivement du commandant en chef du recrutement, des travaux de la paix, des vétérans, de la religion officielle et privée des soldats, de l'occupation territoriale, enfin du rôle de l'armée de Mésie Inférieure dans l'ensemble du système défensif du Bas Danube. Un appendice contient ce que l'on sait sur cette armée après Dioclétien. J'aurais mauvaise grâce à ne pas approuver ce plan qui est précisément celui que j'ai adopté dans mon *Armée d'Afrique*, à laquelle l'auteur a bien voulu se référer plus d'une fois. L'addition de ces cent dernières pages donne au livre une portée plus générale ; à l'étude de détails intéressants, mais très particuliers, il ajoute une vue d'ensemble sur une des provinces militaires de l'Empire et non des moindres. Le tout, cependant, demeure un peu sec. Il est, de plus,

très regrettable pour la clarté que le livre ne soit pas accompagné d'une carte; toute la partie relative au système défensif et aux constructions militaires qui le constituaient est très difficile à suivre dans l'état actuel; il est même plus d'un nom cité qu'il serait assez malaisé de trouver dans les atlas dont nous disposons. Pourquoi nous imposer la perte de temps que nous causerait leur recherche? J'ajouterai aussi que l'archéologie n'est pas beaucoup plus favorisée que la géographie. Ainsi, M. van de W. cite bien les différents fortins dont on a retrouvé les ruines; mais, il n'a pas donné le plan d'un seul d'entre eux, ni dit un mot de ce qu'on y avait rencontré en dehors des inscriptions. Bien plus, il n'indique même pas leurs dimensions, ni leur mode de construction, ce qui serait pourtant utile pour juger de leur importance relative et de leur date. Il est évident qu'il a laissé de côté à dessein les renseignements archéologiques purs. Nous ne sommes plus au temps où il était loisible de négliger ainsi toute une branche de renseignemente annexes.

R. Cagnat.

A Norfolk manor 1086-1565 by Davenport; Cambridge, University press, 105-cii pages; 10 shillings net.

M. D. nous a donné un modèle de monographie en exposant, avec une sûreté d'informations qui déconcerte la critique, l'histoire économique d'un manoir anglais pendant près de cinq siècles. — Après une minutieuse étude topographique des communes sur lesquelles s'étendaient les terres du manoir norfolkien et des hameaux voisins, il nous dit les cultures et le budget d'abord du propriétaire puis de ses tenanciers (dont on a la généalogie) en nous donnant les chiffres presque d'année en année. — La moitié du livre est prise par les appendices où sont reproduits, avec leur antique orthographe, les documents que l'auteur a découverts et dépouillés avec un soin scrupuleux. Seule la lecture de l'ouvrage peut donner une idée du travail qu'il a coûté. Une carte cadastrale et deux photographies facilitent l'intelligence du texte.

De pareils travaux contribuent beaucoup à préciser l'histoire économique d'un pays et augmentent la défiance pour les généralisations hâtives sur la situation des serfs et des tenanciers au moyen-âge.

A. Lr.

Lectures on early English history, by W. Stubbs D. D., edited by A. Hassall, M. A., Longmans et Cie, London, 1906; in-8° 391 pages, prix : 12 s. 6 d. net.

M. Hassall continue la publication des œuvres que l'éminent évêque d'Oxford, absorbé par les devoirs de sa charge pastorale, n'avait pas eu le temps de présenter lui-même au public. Son nouveau

volume, dont la couverture et l'impression sont particulièrement soignés, contient deux séries de conférences faites par Stubbs à Oxford alors qu'il y était *regius professor* d'histoire moderne. Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas jugé à propos de les dater; aurait-il craint de diminuer notre intérêt ou notre confiance en nous apprenant que ces études furent composées avant 1884 et en nous laissant entendre par là que Stubbs y aurait sans doute fait certaines corrections s'il avait eu le loisir de les publier lui-même? Quoi qu'il en soit, la lecture en est des plus attachantes, M. Hassall leur ayant conservé ce ton de causerie élevée mais vivante et souvent humoristique grâce auquel Stubbs réussissait à maintenir l'attention de ses auditeurs, même quand il traitait des matières les plus abstruses.

Dans la première série (pp. 1-171) il est question de la constitution anglo-saxonne, du régime féodal et de la législation des rois normands (Guillaume le Conquérant, Henri I et Étienne). Chaque article de loi, chaque concession des Chartes y est minutieusement expliqué après une discussion serrée sur l'authenticité du document; c'est en somme le commentaire des *Select Charters* publiés auparavant par Stubbs à l'usage des « Honours students ». A côté de la Cour royale, nous voyons fonctionner les tribunaux populaires de l'époque, le *shiremoot* et le *hundredmoot* avec leur procédure propre (serment, ordalies).

Les conférences de la seconde série (pp. 194-372) ont une allure toute différente : moins neuves quoique aussi personnelles, elles traitent de questions générales connexes à l'histoire ancienne de l'Angleterre. Stubbs commence par protester contre la philosophie de l'histoire dont les auteurs auraient la prétention de nous dévoiler les desseins cachés de la Providence. L'action de la Providence sur les événements de ce monde ne fait aucun doute pour le prélat anglican; mais elle se manifeste par des agents secondaires, et nous ne connaissons que ces derniers. L'histoire est essentiellement une science des faits et répugne aux généralisations (p. 194 sq.). Nous ayant ainsi appris comment il comprend son œuvre, l'auteur étudie d'abord l'origine des différents peuples de l'Europe (anglais, français, espagnols, allemands) et la formation de leurs langues; puis il rappelle comment ils furent évangélisés et quelle influence le christianisme a eue sur leur organisation politique et sociale; enfin il recherche comment se sont formées les diverses législations européennes du moyen âge, et dans quelles circonstances, dans quelle mesure a varié le mode de propriété foncière. Une admirable conférence sur les « commencements de la politique étrangère de l'Angleterre » clôt la série, et le livre se termine par un Index alphabétique aussi complet et soigné que possible.

Ces études sont, sans contredit, une aide précieuse pour quiconque veut connaître l'histoire constitutionnelle et sociale de l'Angleterre

au moyen âge[1] ; elles seront le complément indispensable, pour la période correspondante, de manuels d'histoire « politique » tels que ceux dont nous parlons plus loin.

A. L.

The political history of England : T. II. *From the Norman conquest to the death of John* (1066-1216) x-473 pages et 2 cartes by G.-B. Adams. — T. III, *from the accession of Henry III to the death of Edward III* (1216-1377), xxiv-496 pages et 3 cartes by T.-F. Tout. M.-A. Longmans C°, London 1905 ; prix : 7 s. 6 d. chaque volume, in-8.

La nouvelle collection à laquelle appartiennent ces deux volumes a pour but de donner au public anglais une histoire au courant des dernières découvertes et des travaux les plus récents (le dernier essai de ce genre, par Lingard, date de soixante-quinze ans). Analogue à l'Histoire de France publiée chez Hachette sous la direction de M. E. Lavisse, elle est moins complète et, en un sens, moins savante, car c'est avant tout une histoire « politique » de l'Angleterre. Les questions religieuses, intellectuelles, sociales et économiques y sont reléguées au second plan et traitées seulement à l'occasion des événements politiques qu'elles intéressent. Douze volumes suffiront pour nous mener des temps préhistoriques à l'an 1901 ; chacun d'eux aura pour auteur un historien particulièrement compétent sur la période qui lui est confiée, et comprendra une bibliographie commentée assez étendue, un index et deux ou plusieurs cartes.

I. — Laissant à l'historien qui décrira la période précédente le soin de nous décrire l'état de l'Angleterre lors de la conquête Normande, M. Adams nous jette *in medias res*, au lendemain de la bataille de Hastings ; puis, sans qu'aucun tableau général n'interrompe la suite de son récit, il raconte, avec clarté et précision[2], — les guerres soute-

---

1. Un défaut, à nos yeux grave dans un manuel de ce genre, c'est qu'il n'y a presque point de références précises. L'omission, volontaire chez Stubbs (p. 41), se comprend de la part d'un conférencier toujours à la disposition de son auditoire pour des renseignements plus complets; mais le lecteur désirerait les avoir sous les yeux, et M. H. aurait dû nous dire à quels livres de Glanville, Earle, Freeman, etc., il est fait allusion pp. 53, 74 et 144, comme aussi à quelle page sont empruntées les citations. Il eût été d'autant plus utile d'indiquer pp. 77 et 87 les pages précises du manuel auxquelles renvoient les expressions vagues de « dans la dernière conférence, — dans une conférence précédente », que l'éditeur ne sépare pas toujours typographiquement une conférence de l'autre (par ex. le long chapitre III en contient plusieurs). Enfin, pourquoi les citations latines ne sont-elles pas constamment imprimées en italiques ? La lecture de certaines pages en serait facilitée dans un livre au texte plutôt serré. — A corriger une traduction incorrecte p. 42 où ὁ δὲ νόμος ἀναγκαστικὴν ἔχει δύναμιν est rendu par « *lex coactiva habet potentiam* ».

2. Nous eussions pourtant aimé que l'on dise en note, p. 74 quels sont « les écrivains dont nous dépendons, — nos autorités » ; — pp. 131, 227 et 240, les pages auxquelles sont empruntées les citations, — et p. 149 la référence exacte de l'article cité des Coutumes de Clarendon.

nues par les rois anglais contre des vassaux turbulents soucieux de faire respecter leur indépendance relative et contre les Capétiens qui commencent leur œuvre d'unité nationale ; — les relations diverses de l'Angleterre avec l'Irlande, l'Écosse et le Saint-Siège. Trois groupes ressortent bien nettement et marquent des phases très distinctes de la question si agitée au moyen âge des rapports de l'Église et de l'État : Lanfranc et Guillaume le Conquérant, Henri I et Anselme de Cantorbéry, Henri II et Thomas Becket. M. A. oppose volontiers l'attitude complaisante de Lanfranc à celle de ses deux successeurs ; il semble oublier qu'Anselme était tout disposé à suivre cet exemple avant la condamnation formelle des investitures par Grégoire VII, et que les dispositions de Lanfranc laissent peu douter de son changement d'attitude, si la querelle avait éclaté de son temps. M. A. montre très bien l'importance de ce conflit, et apprécie on ne peut plus justement (p. 124 s.) la position respective des deux partis dont les prétentions irréductibles rendaient impossible une entente définitive [1] d'ailleurs, la querelle des investitures s'est renouvelée de siècle en siècle, et la France en souffre actuellement). — La Grande Charte, envisagée en elle-même et dans ses conséquences immédiates, n'occupe pas, dans cette histoire, la place trop large peut-être, que lui octroient d'ordinaire les historiens anglais : on la comprend mieux de la sorte.

M. A. excelle dans les portraits ; il flatte (p. 10) celui de Guillaume le Conquérant, d'après Guillaume de Poitiers, et, par contre, est peut-être trop sévère pour Thomas Becket, p. 289. — Quant aux cartes jointes au livre, elles sont loin d'être suffisantes pour suivre les événements relatés [2].

II. — M. Tout avait à raconter une période particulièrement mouvementée dont il était bien difficile d'apprécier avec impartialité les événements et les personnages ; il a pleinement réussi son œuvre, et il est à souhaiter que la collection comprenne beaucoup d'ouvrages de cette valeur.

Dès les premières pages, on se sent en présence d'un maître qui, d'ailleurs fait passer toute son érudition [3] dans un récit d'un intérêt

---

1. Le compromis adopté a été plus favorable à l'Église que ne le dit M. A. En effet, si le roi conserve l'*hominium* et le haut domaine sur les biens ecclésiastiques, il ne concède plus le *donum episcopatus* et a dû renoncer, en droit tout au moins, à la nomination directe des évêques. Cf. Migne, P. L., t. 158, col. 114 et t. 159, col. 169.

2. Sans insister sur la double orthographe *Britanny* (américaine sans doute) et *Brittany*, et Cortentin au lieu de Cotentin, voici quelques noms qui y manquent : Ilchester, Tynemouth, Wisbeck, Nonancourt, Laigle, Argentan, Lisieux, Chatillon, Château-Gaillard, Montferrand, Maurienne, etc. — Le coin d'Irlande reproduit est tout à fait insuffisant pour suivre la campagne de Henri II.

3. Les références, qu'on voudrait parfois plus nombreuses surtout quand l'auteur fait des citations (pp. 21, 32, 76, 85, 256, 266 et 346), sont complètes et

passionnant, mais aussi objectif que possible [1]. M. T. a compris et nous fait admettre à sa suite la mentalité de l'époque féodale qui seule peut expliquer les révoltes répétées des grands barons aux heures de crise de leur pays en voie de devenir des « patries », et des déclarations de guerre aussi peu fondées en droit que celle d'Édouard III en 1339 (p. 338). De là, ses jugements si justes et sereins sur amis et ennemis, sur Henri III et ses successeurs, Simon de Montfort et Wallace, David Bruce et le duc de Lancastre; son appréciation dépourvue de bigotisme, inspirée même plutôt par une sympathie reconnaissante de l'œuvre et de l'influence des moines en Angleterre, et des premières luttes entre religieux et séculiers.

Des aperçus généraux rappellent de temps à autre la situation respective des différents pays à une date importante de l'histoire anglaise, par ex., p. 83 la France sous saint Louis et son influence; — l'Angleterre à l'avènement et à l'apogée du règne d'Édouard I (p. 135 et p. 169). — Ce qui est dit du mouvement littéraire et artistique est excellent quoique plutôt bref : mais le plan de la collection ne permettait guère à l'auteur de développer ces questions ; il est seulement à souhaiter que les continuateurs en disent autant et surtout aussi bien. — Quant aux trois cartes qui complètent le volume (Écosse, Pays de Galles et France), elles sont très bien faites [2].

A. Lr.

Etienne de Flacourt. **Dictionnaire de la langue de Madagascar d'après l'édition de 1658 et l'Histoire de la grande Isle de Madagascar de 1661**, par Gabriel Ferrand, consul de France... Paris, Leroux, 1905, in-8°. (Publications de l'Ecole des lettres d'Alger. Bulletin de correspondance africaine. T. XXXIII).

La compétence spéciale de M. Ferrand en ce qui touche Madagascar et sa langue est depuis longtemps établie. Un séjour de dix ans dans la grande île lui a permis d'en étudier à fond les divers dialectes. Il a pu, le premier, donner une description exacte des manuscrits arabico-malgaches conservés à la Bibliothèque nationale. Son *Essai*

---

montrent que l'auteur connaît aussi familièrement les sources que les plus récents et meilleurs ouvrages en toutes langues. Les quarante pages dans lesquelles M. T. apprécie ses « autorités » sont le meilleur témoignage de son érudition et aideront puissamment les travailleurs.

1. Cependant, M. T. n'admet pas qu'il y ait eu une *bataille* de Taillebourg, p. 63 : la seule vue de l'étendard fleurdelisé aurait suffi pour semer la panique chez les Anglais. — De plus, en ne mentionnant pas le carnage de Berwick en mars 1296 (p. 196), l'auteur rend insuffisamment compte du caractère de férocité qu'a revêtu dans la suite la guerre entre l'Angletere et l'Écosse.

2. Quelques villes telles que Niort, Saint-Macaire, Damme auraient mérité d'y figurer. — On écrit Chalon (s. Saône) sans accent, Châtellerault avec deux *l* et non *lh*; — Blanche de Castille avec deux *l* (p. 463); et grandes chroniques, au féminin, p. 460.

de grammaire malgache[1] met en lumière de rares qualités de linguiste, sans nuire à la valeur pratique de l'œuvre.

Il vient peut-être de rendre un plus grand service aux études malgaches et malayo-polynésiennes par sa réédition du *Dictionnaire de la langue de Madagascar* d'Etienne de Flacourt. On sait que ce dernier, issu d'une très ancienne famille d'Orléans, après avoir parcouru l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, fut par la protection de son oncle Jules de Loynes, secrétaire-général de la marine, nommé directeur de la compagnie de l'Orient, puis gouverneur de Fort-Dauphin. Il s'embarqua à la Rochelle le 19 mai 1648 et passa d'abord six ans à Madagascar. Nommé une deuxième fois gouverneur de cette île, il partit de Dieppe le 20 mai 1660, mais à la hauteur de Lisbonne, le navire qui le portait fut attaqué par des pirates barbaresques, sauta, entraînant dans la mort Etienne de Flacourt.

On sait aussi que de Flacourt n'est pas l'auteur du Dictionnaire qui porte son nom. L'honneur d'avoir démontré qu'il fut l'œuvre de missionnaires lazaristes — probablement les P. P. Nacquart et Bourdaise — revient à Jacquet[2]. Quoiqu'il en soit M. F., frappé de l'importance que pouvait avoir l'ouvrage pour l'étude et l'histoire de la langue malgache, résolut d'en donner une nouvelle édition sur un plan nouveau. En effet le livre de M. F. n'est pas une reproduction servile de l'édition de 1658 du *Dictionnaire* de Flacourt, de ses annexes (le *Recueil des principaux mots de la langue de Madagascar*, le *Petit recueil de plusieurs dictions ou noms propres*, le *Petit Catéchisme*), mais une refonte en un seul ordre alphabétique de ces matériaux lexicographiques, en y faisant encore entrer le dépouillement de tous les termes malgaches renfermés dans l'*Histoire de la grande Isle de Madagascar*. Tous ces éléments, qui appartiennent au malgache sud-oriental ancien, sont comparés au malgache sud-oriental moderne, au mérina, à l'arabe et au souahili. Des notes substantielles, renvoyant aux passages des manuscrits arabico-malgaches de la Bibliothèque nationale, permettent d'attester l'existence de telle forme disparue ou de l'interpreter plus exactement. Non content encore d'offrir au lecteur une classification précise des dialectes maritimes sud-orientaux de Madagascar, en un tableau qu'on peut embrasser d'un coup d'œil, M. F. (nous citons ce fait pour montrer avec quelle souci d'exactitude il a procédé) s'est adressé à M. l'abbé Rousselot, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, qui a bien voulu analyser au moyen d'appareils récepteurs, certaines consonnances émises par trois Antimerinas et un Betsileo. Les phonèmes enregistrés furent encore longuement étudiés à l'oreille et l'on a pu aboutir à ce

---

1. Paris, Leroux, 1907, in-12, XLIV-263 pp.
2. *Mélanges malays-javanais et polynésiens* (J. A., fév. 1833, p. 101-102).

résultat que l'alphabet des dialectes sud-orientaux comprend 27 consonnes et 8 voyelles

Toutes ces articulations sont soumises, une à une, dans la préface, à une critique pleine d'ingéniosité ; l'on prend grand intérêt à voir quels artifices ont été employés par les transcripteurs arabes et européens pour adapter leur alphabet particulier à figurer, par exemple, certaines palatales propres au malgache, une forte *tr*, une douce *dr* et leurs emphatiques *ṭr* et *ḍr*. Elles ont trompé M. Rousselot lui-même, et ce n'est qu'après une série d'expériences qu'il a pu en établir la vraie valeur[1]. Remarquons, en passant, que de même qu'en malais, un ع *'ain* arabe, — surmonté parfois d'un soukoun en malgache, — a été choisi pour noter la nasale gutturale *ṅ*.

Au point de vue de la comparaison du malgache (qui n'est au fond qu'un dialecte malais évolué), le *Dictionnaire* de M. F. est particulièrement instructif. Comme en malais et en cham, les formes infixées, autrefois très usitées en malgache, le sont moins de nos jours et particulièrement rares dans la langue du nord. Certains termes tirés de l'arabe présentant en malgache et en cham une certaine analogie. Comparez, par exemple, le malgache *ramava*, *ramavaha* (= ar. *ramadhân*), (*ra*) *hiburaima* (= ar. *îbrahîm*) [1], *kitábu* (= ar. *kitábu*), avec le cham *ramövan*, *ipburahim*, *tápu*(*k*), etc.

Les notes sont excellentes et la disposition adoptée très commode. Quant à la préface (précédée d'une reproduction en photogravure du titre de l'ouvrage original), elle constitue en même temps qu'un bon historique du sujet un cours étendu et neuf de phonétique malgache. En un mot, le *Flacourt* de M. F. est une mine abondante de faits que consulteront avec grand profit tous ceux qui étudient le malgache et les langues malayo-polynésiennes.

Antoine Cabaton.

Armand Brette. — **Les limites et les divisions territoriales de la France en 1789.** Paris, Cornély, 1907, prix : 3 fr. 50.

M. Brette a eu l'heureuse idée d'extraire de son grand recueil de documents sur la convocation des États généraux de 1789, à l'intention des universitaires et du grand public, les chapitres qui composent cet *essai* très clair et très nourri. Il y rectifie les plus grossières erreurs qui ont encore cours sur l'administration de la France à la fin de l'ancien régime. Il y montre, par exemple, que les limites de la France étaient presque impossibles à tracer sur la carte à cause de l'enchevêtrement des enclaves et des souverainetés féodales à moitié indépendantes qui se trouvaient dans la zone frontière (Bouil-

---

1. C'est à peu près celle de *tr* et *dr* dans les mots anglais *travel* et *drive*.

1. *Ra* est en malgache et en fidjien un préfixe honorifique analogue au M.-P. *ratu* (= fidj. *ra* + *tu*) *ḍatu*. Cf. Kern, *Fidjitaal*, p. 163-165, 182, s.v. *ra*, *ratu*, *tu*.

lon, Salm, Maudeure, Navarre, Béarn, Bidache, etc., — que le terme *province* ne correspondait à aucune division administrative réelle ; — que les divisions véritables étaient les provinces ecclésiastiques, les gouvernements militaires, les généralités financières et les bailliages judiciaires et il donne la liste complète des uns et des autres. Les cartes sommaires et les tableaux qu'il a joints à sa publication rendront de grands services. Désormais, on ne pourra plus enseigner, comme le font la plupart des manuels dits d'*enseignement*, que Metz était la capitale de la Lorraine! On saura que les Trois-Évêchés, occupés deux siècles avant la Lorraine, eurent toujours leur administration distincte. Désormais on saura d'une façon précise ce qu'était un *gouverneur* et ce qu'était un *commandant en chef* et on ne les confondra plus. On connaîtra le nombre exact des évêques français, ceux qui avaient juridiction sur des territoires étrangers et inversement les évêques étrangers qui avaient juridiction en France, etc., M. B. est trop modeste quand il présente cet *Essai* comme une simple contribution à la géographie historique. N'oublions pas qu'il y donne la solution de plusieurs problèmes assez délicats du contentieux administratif et juridique de l'ancien régime [1].

Albert Mathiez.

Gilbert Stenger. **La société française pendant le Consulat** 5e série. Les Beaux-Arts, la Gastronomie. Perrin, 1907-xxiv et 333 p. in-8o. Prix : 5 fr.

M. Gilbert Stenger continue infatigable ses catalogues anecdotiques des illustrations du Consulat. Après les aristocrates et les républicains, les écrivains et les comédiens, c'est le tour aujourd'hui des artistes en tous genres, peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et cuisiniers. Les pages 102-107 reproduisent d'après M. Ch. Blanc une nomenclature des principales œuvres de David avec leur date, les pages 301 et suivantes une série de notices biographiques extraites du *Dictionnaire des artistes* de Gabet. C'est la partie la plus utile de tout l'ouvrage.

A. Mz.

— On annonce une nouvelle édition du Pentateuque hébreu des Samaritains (Giessen, Topelmann). L'utilité d'une édition critique de ce document n'est pas contestable. On saura gré à M. A. Fr. von Gall d'en avoir entrepris la préparation. Il est fait appel dès maintenant à la bonne volonté des souscripteurs, parce que l'on voudrait être assuré d'un certain nombre avant de commencer l'impression. — L.

— Les conférences de vulgarisation qui sont faites au musée Guimet donnent lieu à des publications intéressantes et utiles : telle la brochure de M. J. Réville sur le *prophétisme hébreu* (Paris, Leroux, 1906 ; in-16, 56 pages). Tout au plus

---

1. Voir par exemple, p. 53 et note, la discussion des titres des princes de Bidache à la souveraineté.

pourrait-on baisser d'un cran l'admiration que l'auteur professe pour l'idée de l'expiation par les souffrances du juste, dans la seconde partie d'Isaïe. Retrouver dans cette idée celle de la solidarité morale est une transposition plutôt qu'une interprétation. — A. L.

— Comme quoi la critique peut servir à l'édification des peuples, c'est ce qu'un groupe de savants allemands des plus considérables essaie de montrer dans la collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*. M. H. Gunkel y traite l'histoire d'Elie (*Elias, Jahue und Baal.* Tübingen, Mohr, 1906; in-12, 76 pages : prix : 50 pf.). Il analyse les textes, puis en discute le caractère, et finalement expose l'histoire. M. G. sait entendre et expliquer les légendes. Celle d'Élie est une des plus belles qui existent dans la Bible et même ailleurs. On nous en fait voir les éléments divers, les coupures et les retouches de la rédaction. Mais c'est une légende, M. G. le prouve, en entrant dans les détails et éclaircissements nécessaires pour des lecteurs peu familiarisés avec la critique. Sous cette légende il y a un fond historique dont les limites sont difficiles à préciser : on peut regarder comme données fermes la polémique d'Élie contre le culte de Baal, et son intervention dans l'affaire de Naboth; Élie a été le champion de la justice et du culte exclusif de Jahvé. Pages très remarquables sur l'esprit et le rôle du prophète : c'est là que la critique devient édifiante. Je ne sais toutefois si le livre est populaire autrement que pour le commun des gens instruits. — A. L.

— Nous signalons à l'attention de ceux qui suivent l'évolution des idées religieuses dans le temps présent le choix d'articles et de conférences de Max Reischle, édités avec notice biographique par les soins de MM. T. Hæring et F. Loofs : *Aufsätze und Vorträge von Max Reischle;* Tübingen, Mohr, 1906; in-8, xlvii-198 pages). Principaux articles : *Erkennen wir die Tiefen Gottes? — Der Glaube an Geschischtstatsachen. — Zur Frage der biblischen Auferstehung Jesu Christi. — Kirchliche und unkirchliche Theologie.* — L'article sur la résurrection, qui conclut à distinguer la chose du mode, en laissant ce dernier discutable, peut donner une idée de l'esprit qui animait l'auteur et qui caractérise cette publication. — L.

— Une conférence donnée par M. C. Pascal ayant paru à quelques auditeurs contenir une défense trop hardie de Sénèque, le professeur de Catane précise dans un petit livre (Seneca, Catane, 1906, 85 p. in-12) son argumentation. Le but et le caractère du volume sont nettement indiqués par M. P. (p. vii au bas) : nulle prétention à une recherche originale ou à quelque argumentation d'histoire et de philologie; pas d'autre désir que celui d'une exposition facile et claire, conservant la couleur des écrivains anciens sans manquer à la vérité historique. Notons qu'en défendant Sénèque, M. P. ne dissimule pas ses faiblesses. L'exposé est fait avec soin, écrit avec chaleur. Réhabilitation ou apologie, je pense cependant que celle-ci aura le sort des autres : elle ne convaincra que ceux qui n'avaient pas besoin de l'être; M. P. se fait des illusions, s'il pense gagner par des raisonnements, comme ceux-ci, un seul des partisans de la thèse contraire. Passim réflexions et analyses intéressantes. — Bien plaisante est la référence au livre de M. Bacha (p. 48 note), de fait retirée, p. 85. Le livre de Fabia est de 1893 (non de 1903, p. 47, note). — É. T.

— Les syndics des Pitt Press ont demandé un Pline le jeune pour les commençants à M. J. D. Duff, fellow de Trinity College, qui, dans la collection, avait déjà publié avec succès deux livres de Lucrèce (III et V) et un Juvénal. Le livre VI des lettres a été choisi surtout, je pense, à cause des deux lettres de Pline à Tacite

sur la mort et sur l'œuvre de son oncle (VVVI et XX). Livre élémentaire sans doute, mais soigné, clair, correct et qui se lit bien. Les remarques éparses sur le texte sont mêlées aux autres notes. — É. T.

— Le docteur Pasquale Giardelli dédie à M. Carlo Pascal (j'ai eu occasion de présenter plusieurs œuvres de ces deux savants) une nouvelle traduction italienne des *Captifs* (petit in-12, 66 p.), « non pas interlinéaire, mais littérale » et reproduisant le latin autant que le permet l'autre langue. C'est le premier tome d'une série de traductions des principales comédies de Plaute, où va venir d'abord l'Aululaire. A peine quelques notes pour indiquer un jeu de scène ou donner le sens d'une plaisanterie intraduisible. Le texte est celui de M. Pascal (Remo Sandron, 1902 ; voir *Revue* de 1902, II, p. 423). — É. T.

— Le choix d'extraits des élégiaques romains du Prof. D. Alfred Biese que j'ai signalé il y a quelque dix-huit mois (1905, II, p. 297) paraît de nouveau avec quelques corrections et remaniements ; succès mérité. — É. T.

— Dans une jolie plaquette grand in-8° de 99 p. avec 20 gravures, M. Walter Altmann suit le développement historique des constructions rondes en Italie : *Die italischen Rundbauten. Eine archæologische Studie.* Weidmann, 1906 ; 3 m. Trois chapitres : l'époque préhistorique (simple résumé des travaux antérieurs) ; l'époque historique jusqu'à la fin de la république ; le temps de l'empire ; conclusion (en 14 p.). Je détache cette phrase de la p. 86 qui résumera une pensée ingénieuse de M. A. : « Das Kaisertum, das mit Vorliebe an altitalische Gebräuche anknüpft um sein jugendliches Entstehen hinter alten Formen zu verbergen, setzt hier ein und übernimmt diese Formen teils für sepulcralen, teils für den Kaiserkult. » — É. T.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 juillet 1907.* — M. l'abbé Thédenat informe l'Académie, que dans l'annonce des résultats du concours des Antiquités de la France, le nom de M. Philippe qui a obtenu la neuvième mention pour son ouvrage intitulé : *La baronnie de Tournel et ses seigneurs*, a été omis par erreur. — La huitième mention a été attribuée à M. Etienne Picard, pour son ouvrage sur l'*Ecurie de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.*

M. G. Perrot, secrétaire perpétuel, donne des nouvelles de la mission de M. Chavannes en Chine.

M. Cagnat lit une note de M. le Dr Carton sur un sanctuaire de Saturne découvert près de Ghardimaou (Tunisie).

M. A. Barth propose une explication nouvelle de l'inscription P gravée sur le « chapiteau des lions » de Mathurâ. L'inscription mentionne bien le Çakasthâna, le pays des Çakas, mais elle ne prouve rien, ni pour ni contre, quant à la présence aux environs de notre ère, d'une dynastie Çaka dans l'Inde du Nord.

M. de Morgan, délégué général du Ministère de l'instruction publique en Perse, expose les résultats des fouilles exécutées à Suse, l'hiver dernier, sous la direction de M. J.-E. Gautier. Parmi les objets d'art, il faut signaler une statue d'albâtre du roi Manichtousou, remontant aux environs de l'an 4000 a. C., et contemporaine des premières dynasties égyptiennes. On a également trouvé une magnifique céramique peinte antérieurement au XLe siècle.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il vient de recevoir de M. Breccia une seconde photographie de l'inscription araméenne juive de la nécropole d'El-Ibrâhimiyé. Cette photographie, meilleure que la précédente, ne fait d'ailleurs que confirmer la lecture proposée par M. Clermont-Ganneau : *'Aqabyah fils de Élyo 'ênai.* — Les fouilles poursuivies dans cette nécropole ont amené la découverte de deux nouvelles inscriptions. La première est grecque et se compose de six caractères pouvant remonter à la première période ptolémaïque et où M. Clermont-Ganneau reconnaît le nom propre Ψ'λλας. La seconde inscription est en caractères araméens. La première ligne paraît signifier « au dixième jour » ; la seconde ligne est d'un déchiffrement difficile et doit peut-être se restituer en 'Απολλόδωρος ou quelque nom théophore congénère, comme 'Απολλοφάνης, etc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 Juillet. — 1907

Hilprecht, Les tablettes de Nippur. — Hiéroclès, Éléments de morale, p. d'Arnim. — Fragments épiques et élégiaques, p. Schubart et Wilamowitz. — Reitzenstein, Récits fabuleux hellénistiques. — Toutain, Le cadastre de l'Afrique romaine. — Hofmann, Georges Agricola. — Mantoux, La révolution industrielle au XVIIIe siècle. — Lettres de Valentin Esterhazy, p. Daudet. — Fleury, Les dernières années des Bombelles. — Tourneux, Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution, IV. — Esmein, Gouverneur Morris. — P. de Vaissière, Lettres d'aristocrates. — Vitrac, Louis XVII ; Philippe-Égalité et Monsieur Chiappini. — Billard, Les tombeaux des rois sous la Terreur. — Dumolin, Précis d'histoire militaire, 1792-1800. — Joachim, Napoléon à Finckenstein. — Grabowski, Mémoires, trad. Chelminski et Malibran. — Dessat et L'Estoile, Origines des armées impériales. — Mony, Notes d'ambulance. — Livre du Centenaire de la Faculté de droit de Grenoble. — R. Bonnet, Isographie de l'Académie française. — Oehler, Atlas de César, 2e éd. — Del Prato, Deux documents sur Fornoue. — Cian, Ugo Foscolo. — Zerboni, L'occupation du Piémont, trad. Rovini. — Quaglino, Dialogues. — Saint-Antoine de Padoue d'après les documents primitifs. — Le Voyage de Montaigne p. Lautray. — Migliazza, Villani et Bussolari.

H.-V. Hilprecht. **Mathematical, metrological and chronological tablets from the temple library of Nippur : The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania ;** Series A : cuneiform texts, vol. XX, part I, Philadelphia, published by the Department of Archaeology, University of Pennsylvania, 1906. 1 vol. in-4°, 70 p., 30 pl. en phototyp. et XV pl. en héliogravure.

M. Hilprecht vient de publier quelques spécimens des tablettes de la bibliothèque du temple de *Nippur* découverte par l'expédition de l'Université de Pennsylvanie. Ces quarante-sept fragments se répartissent ainsi : 24 exercices d'arithmétique (multiplications, divisions, racines carrées), seize tableaux des mesures de capacité, poids, surface, longueur ; sept fragments de syllabaires ou lexiques (plusieurs sont écrits au revers de tablettes, contenant des exercices de calcul) ; enfin, une liste chronologique des dynasties d'Ur et d'Isin. Dans une savante introduction, M. Hilprecht a clairement expliqué les notations de l'arithmétique babylonienne. Il a remarqué en outre que le nombre 12,960,000 ($= 60^4$ ou $3,600^2$) qui sert de base à tous les calculs n'est autre que le fameux nombre de Platon et a tenté une nouvelle interprétation du passage obscur (Rép. VIII, 546 B. D.) où les propriétés de ce nombre sont exposées. Nous pouvons affirmer maintenant d'une manière certaine, ce que l'on avait seulement supposé, savoir que Pythagoras emprunta directement à la Babylonie ce nombre et l'idée d'une influence exercée par lui sur la vie de l'homme. Les documents métrologiques établissent définitivement

l'existence de deux aunes différentes (*ammatu*), nous donnent le rapport entre l'*ashlu*, le *subbân* et le GAR et montrent les Babyloniens appliquant couramment les théorèmes qui donnent la surface et le volume des solides les plus simples. La tablette chronologique, écrite vers la fin du troisième millenium avant notre ère montre, contre Winckler, que les scribes de Nabonide ont pu posséder des documents historiques leur permettant de remonter jusqu'au temps de Sargon l'ancien. M. Hilprecht a repris à ce propos le problème obscur et compliqué de la chronologie babylonienne [1] et tous les historiens de l'ancien Orient devront tenir compte de cette étude très solide et très pénétrante. Je n'ai qu'un mot à dire des copies : ce sont des chefs-d'œuvre d'exactitude.

C. Fossey.

Berliner Klassikertexte. Fasc. IV : **Hierokles Ethische Elementarlehre** (papyrus 9780) nebst den bei Stobæus erhaltenen ethischen Exzerpten aus Hierokles, unter Mitwirkung von W. Schubart bearbeitet von H. von Arnim. Berlin, Weidmann, 1906; xxxvi-76 p. — Fasc. V : *Griechische Dichterfragmente*; 1re partie : *Epische und elegische Fragmente*, bearbeitet von W. Schubart und U. von Wilamowitz-Moellendorff, mit einem Beitrage von Fr. Buecheler. Berlin, Weidmann, 1907; viii-136 p.

La collection des *Berliner Klassikertexte* s'est enrichie de deux nouveaux fascicules publiés l'un en 1906, l'autre au commencement de 1907. Le premier contient un fragment philosophique étendu portant le titre Ἱεροκλέους ἠθικὴ στοιχείωσις (Hiéroklès, Eléments de morale), qui se trouve au verso du papyrus dont le recto est occupé par le Commentaire de Didyme publié dans le fascicule I. La doctrine qui y est exposée a permis de reconnaître dans ce traité une œuvre stoïcienne; l'auteur, en effet, n'est pas Hiéroklès le néoplatonicien, auquel on attribuait encore récemment les fragments cités par Stobée sous le nom d'Hiéroklès, mais un philosophe stoïcien du IIe siècle après J.-C. K. Prächter a démontré que les citations de Stobée se rapportent à ce dernier, et l'âge même du papyrus, qui est également du IIe siècle, autorise l'identification de l'auteur avec le stoïcien connu par Aulu-Gelle. Le traité nouvellement publié n'est donc pas sans importance, quoique son contenu n'apprenne guère de nouveau relativement aux principes stoïciens. M. von Arnim, qui en a assumé la publication, a écrit une introduction où il montre brièvement les points saillants du texte. Il est vraisemblable, comme il l'expose, que le morceau contenu dans le papyrus n'est autre chose qu'un chapitre d'introduction à l'ouvrage où a puisé Stobée, et notre attention est

---

1. Iae-Sin devient décidément Ibi-Sin (p. 48); mais Amar-En-Zu-na ne se lit pas nécessairement *Bin-Sin* comme l'affirme M. Hilprecht (p. 47), ou alors il faudrait admettre que Sin est une lecture sumérienne (cf. en effet Br. 2821). Je croirais plutôt que le signe Zu avait une autre valeur terminée en -n.

appelée sur ce fait, que nous avons ici autre chose que de banales indications. Hiéroklès n'est pas un simple informateur, comme, par exemple, Diogène Laërce; stoïcien lui-même, il enseignait la philosophie stoïcienne, et c'est sans doute son enseignement qu'il a mis par écrit dans l'ouvrage dont Stobée a conservé des extraits, et dont le papyrus donne la partie initiale. C'est là ce qui en fait le principal intérêt; on songera, en effet, ainsi que le remarque M. v. A., qu'un exposé systématique des théories stoïciennes, à l'époque des empereurs, manquait jusqu'ici. Il y a bien, dans la doctrine professée par Hiéroklès, quelques contradictions que discute M. v. Arnim, et certaines faiblesses qu'il relève; mais l'ensemble, joint aux fragments de Stobée, qui ont été réunis à la fin du volume, est propre à donner une idée de la morale d'Hiéroklès et de l'influence que pouvait avoir son enseignement. Tout n'est pas dit d'ailleurs, et ceux qui s'occupent de la philosophie ancienne trouveront dans ce fascicule la matière d'intéressantes études.

Le second fascicule, dont la première partie seule est publiée, présente moins d'unité, mais est plus riche au point de vue littéraire. MM. Schubart et von Wilamowitz y ont réuni divers morceaux, dont quelques-uns ont déjà été publiés, de genre épique ou élégiaque, la seconde partie de ce fascicule étant réservée aux morceaux lyriques et dramatiques. Le recueil commence par Homère (en premier lieu une liste des fragments possédés par le musée de Berlin) et Hésiode, pour passer brusquement à l'alexandrinisme, et se termine par des morceaux des ve et vi^e^ siècles après J.-C. Une paraphrase, en elle-même médiocre, d'un poème attribué dans le papyrus à Orphée, offre cette surprenante particularité qu'un grand nombre des vers textuellement cités sont conçus dans les mêmes termes que ceux de l'hymne homérique à Déméter [1]. Des fragments du *Catalogue* d'Hésiode, relatifs aux prétendants d'Hélène (une partie en est déjà publiée par M. v. W. et reproduite dans l'Hésiode de Rzach) est importante pour l'étude de la composition des poèmes hésiodiques. Un long fragment d'Aratos, quoique très négligemment copié, donne parmi ses variantes quelques leçons évidemment supérieures. Un curieux fragment épique, que les éditeurs rapprochent de l'*Héraklès* du Ps. Théocrite, jette quelque jour sur une sorte de poésie dont on n'a guère de représentants; mais quel en est l'auteur? Deux débris d'éloges funèbres, précédés chacun d'un prologue en iambes, nous renseignent sur un genre poétique qui doit avoir été très cultivé au ive siècle après J.-C. De longs passages des *Dionysiaques* seront d'une utilité indiscutable pour la critique de Nonnos. On remarquera enfin un morceau du vi^e^ siècle, fragment du panégyrique d'un ἡγεμών, Johannes, que les éditeurs sont tentés d'identifier avec un préfet du prétoire d'Orient,

1. Les observations sur ce morceau sont dues à M. Buecheler.

du temps de Justinien ; comme les éloges funèbres cités plus haut, il est précédé d'un poème en vers iambiques, ce qui atteste la longue faveur de ce type de composition. On voit par cette rapide revue que les hellénistes ne manquent pas de sujets de travaux et de recherches.

MY.

R. REITZENSTEIN, **Hellenistische Wundererzählungen.** Leipzig, Teubner, 1906; 171 p.

Malgré la brièveté de son développement, ce volume est singulièrement riche de faits et d'observations nouvelles. M. Reitzenstein y étudie les nombreux types de récits fabuleux que nous a transmis la littérature hellénistique, depuis les histoires profanes jusqu'aux relations merveilleuses auxquelles donna lieu le développement de l'ascèse et de la philosophie errante, et aux fictions que l'on rencontre si souvent dans les actes des apôtres et dans les légendes des premiers moines et ermites chrétiens. Il y a dans l'ensemble de ces récits fantaisistes une séparation à faire ; et M. R. y distinguerait volontiers deux genres, différents dans leur structure et leur technique, différents également dans leurs procédés de style, qui toutefois, dans certains cas, se touchent et se pénètrent mutuellement : le roman et le conte merveilleux. L'un se rattache au drame, a comme lui une intrigue et des péripéties, essaie de nous intéresser aux passions des personnages; l'autre n'est qu'une série, sans autre lien que l'unité du héros, de faits plus ou moins fantastiques, dont le but principal est d'exciter l'étonnement, où l'art de la composition n'a pour ainsi dire aucune place. En ce qui concerne ce dernier genre, M. R. pense avoir montré que les productions chrétiennes, pour la plupart de pure invention, n'ont pu se développer que sur le modèle de récits païens antérieurs, égyptiens ou grecs. Ces conclusions sont illustrées par une seconde partie où M. R. étudie les deux hymnes qui se trouvent dans le premier et le dernier des actes de saint Thomas, l'hymne à l'âme et l'hymne des noces; il faut voir dans ces morceaux non un produit direct des idées religieuses des premiers chrétiens, mais au contraire, ainsi qu'on le voit par les curieuses comparaisons de M. R., l'influence de la littérature païenne. Les deux parties s'éclairent mutuellement, et l'on éprouve un vif intérêt à leur lecture; il est regrettable que M. Reitzenstein soit parfois trop peu explicite dans le début de la dissertation; plusieurs passages paraîtront insuffisamment clairs à ceux qui n'auront pas lu son *Poimandres* [1].

MY.

---

1. P. 116, l. 2, lire *Berthelot* au lieu de *Bertholet*.

J. Toutain, **Le cadastre de l'Afrique romaine** (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions, t. XII, 1re partie), Paris, 1907, in-4° chez Klincksieck, 2 fr. 30.

Dans le sud tunisien, au nord et au sud des Chott el Fedjedj, M. le capitaine Donau, commandant supérieur du cercle de Kebilli, a fait, en 1905, une série de découvertes très dignes de remarque, et d'autant plus inattendues que l'on ne pouvait pas soupçonner cette région inhabitée et peu habitable, d'être aussi riche en textes épigraphiques. Outre un grand nombre de milliaires qui jalonnaient la route de Gabès à Tébessa et quelques épitaphes de moindre intérêt, il a trouvé, à peu près en place, une série de bornes où se lisent des chiffres, chaque fois différents, indiquant les distances qui séparaient chacune d'elles de deux directions constantes. Ce sont ces documents qui font l'objet du mémoire de M. Toutain. En les plaçant sur la carte à l'endroit où ils ont été découverts, en tenant compte des numérotations dont j'ai parlé et de certains renseignements complémentaires inscrits sur plusieurs de ces bornes et en procédant par comparaison, il est parvenu à établir qu'à la suite de la révolte fameuse de Tacfarinas et de la victoire remportée sur lui par les Romains, sous le proconsulat de Vibius Marsus, en 29-30 ap. J.-C., l'empereur s'était décidé à incorporer, théoriquement du moins, au territoire de la province, les pays désertiques d'où chaque année les Africains sortaient pour attaquer les garnisons romaines et surtout à instituer sur les populations sédentaires ou nomades qui l'occupaient, un impôt régulier. Pour en connaître le montant et en régulariser la perception, il fallut, sans retard, dresser un plan cadastral, qui en serait la base; des bornes furent disposées de loin en loin pour marquer les divisions territoriales nouvelles. Telle est la nature des bornes dont M. le capitaine Donau a retrouvé un certain nombre.

Le travail de M. Toutain est conduit suivant une méthode sévère et indiscutable; c'est par des calculs mathématiques (construction de triangles et calculs de leurs côtés inconnus), qu'il est arrivé à tracer sur la carte les grandes lignes de ce plan cadastral. Il aboutit à des constructions historiques presque évidentes, une fois le cadastre établi; je ne crois pas qu'il soit possible de ne point se rallier à son opinion.

R. C.

Dr. **Georg Agricola**. Ein Gelehrtenleben aus dem Zeitalter der Reformation, von Prof. Dr Reinhold Hofmann. Mit dem Bildnis Agricolas. Gotha, Perthes, 1905, in-8°, 149 p. 3 marks.

Il y a quelques longueurs et des répétitions dans ce livre sur Georges Agricola (de son vrai nom Bauer, né à Glauchau, en 1494, mort en 1555 à Chemnitz) et l'auteur, M. Reinhold Hofmann, a tort de louer certaines théories du personnage, comme celles sur les volcans

et les tremblements de terre (p. 67). Mais il a fait des recherches étendues dans les archives de Saxe et d'Italie et il raconte aussi complètement que possible la vie de celui qu'on a nommé le père de la minéralogie et le Pline de la Misnie, de celui que Morhof regarde comme le prince parmi ceux qui ont traité des métaux. Il donne la liste des œuvres d'Agricola, dont beaucoup sont perdues, et il insiste sur le *Bermannus sive de re metallica* dont Erasme vantait l'« enargia ». Aussi ne peut-on que recommander l'ouvrage de M. Reinhold Hofmann aux spécialistes, minéralogistes, médecins, et aux historiens de l'humanisme et de la Réforme.

A. C.

Paul Mantoux, **La Révolution industrielle au XVIIIe siècle.** *Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre.* Paris, société nouvelle de librairie et d'édition (Cornély), 1906, 544 pages gr. in-8. Prix, 10 fr.

La belle thèse de doctorat de M. Mantoux n'est pas seulement le premier ouvrage écrit en français sur un sujet intéressant entre tous. C'est de beaucoup le meilleur qui ait encore paru. Les ouvrages anglais ou allemands sont tous insuffisants par quelque côté. Held, d'ailleurs estimable, réduit trop souvent l'histoire économique à l'histoire de la législation. Cunningham a donné une vue générale mais sommaire. Son livre est un bon manuel, mais un manuel. M. et Mme Webb, dans leur grande histoire du Trade-Unionisme, ont naturellement laissé de côté tout ce qui n'était pas en rapport direct avec la vie ouvrière. M. Mantoux, lui, s'est proposé de traiter la question sous toutes ses faces et d'un point de vue strictement objectif. Il a ainsi mené à bien une entreprise dont Arnold Toynbee avait déjà eu l'idée mais qu'il n'avait pas eu le temps d'exécuter.

Laissant de côté les doctrines, sauf quand il les a trouvées intimément mêlées aux faits, il s'est attaché à décrire ce que fut réellement le passage de l'ancienne industrie à la nouvelle et quelles furent les conséquences de toute sorte de cette révolution. Pour rendre son tableau plus précis et plus complet, il l'a volontairement limité aux quarante dernières années du XVIIIe siècle. Il ne pouvait songer à décrire par le menu le mouvement de toutes les industries; mais il en a choisi quelques-unes, celles dont le développement lui a paru le plus important et le plus typique. L'industrie de la laine, qui était, jusqu'au XIXe siècle, l'industrie nationale de l'Angleterre, lui a servi d'exemple pour caractériser l'ancien régime de production et les influences qui tendaient à le transformer. L'industrie du coton, née spontanément de l'industrie des indiennes, lui a fourni le tableau le plus frappant de l'avènement du machinisme dans une industrie toute neuve sans racines dans le passé, échappant par suite jusqu'à un certain point aux réglementations traditionnelles. L'industrie du fer, qui ne se

développe qu'avec le remplacement du bois par le charbon dans les hauts-fourneaux, lui a permis de montrer l'entrée en scène de la houille dane la grande industrie. La machine à vapeur, qui n'était au début qu'une pompe à feu destinée à épuiser l'eau des mines, complète et termine le tableau. Avec la machine à vapeur, le régime nouveau a trouvé son unité et les grands traits de sa physionomie sont dès lors arrêtés dans l'ensemble.

N'allez pas croire que l'ouvrage soit composé de monographies juxtaposées. Pas du tout ! A aucun moment l'attention n'est dispersée sur le détail. La monographie n'est là qu'à titre d'exemple. L'analyse, si minutieuse qu'elle soit, conduit toujours à une synthèse et le mérite du livre, mérite rare, est fait justement de ce mélange harmonieux de détails précis, rigoureusement exacts et de vues générales habilement nuancées qui ne dépassent jamais les faits posés.

M. M. déteste les abstractions. Il suit la réalité extrêmement complexe et il s'efforce de rendre cette complexité. Aussi se garde-t-il des explications uniques. La tentation est forte d'expliquer le machinisme par les seuls progrès de la science. M. M. remarque que la science n'eut presque point de part aux grandes découvertes techniques qui ont transformé le vieil outillage économique. A part Watt, aucun des grands inventeurs n'était un savant, Kay, Hargreaves, Wyatt, Highs, Cartwright, Crompton, Cort, Huntsmann, qui ont imaginé la navette volante, les machines à filer (jenny, mule), les métiers à tisser, le laminage, le pudlage, l'acier fondu, etc. étaient tous des empiriques. Les causes qui ont déterminé ou hâté la transformation industrielle, furent multiples. M. M. a mis en première ligne l'essor commercial de l'Angleterre au XVIIIe siècle. La production se règle toujours sur la vente. C'est parce que la vente était facile que les empiriques se sont ingéniés à la recherche des moyens d'augmenter la production et que des bailleurs de fonds se sont trouvés pour tirer parti de leurs inventions. C'est parce que le commerce prospérait que le réseau routier a été refait et agrandi après 1750, que les canaux, dont aucun n'existait avant 1759, se sont multipliés dans les dernières années du siècle par la seule initiative privée. Routes et canaux ont fourni à la grande industrie les facilités de transport sans lesquelles elle n'aurait pu se développer. Enfin la disparition de la yeomanry par l'usage des enclosures a mobilisé la population campagnarde et l'a poussée aux usines nouvelles.

Qu'il décompose, en économiste, les éléments d'une statistique, qu'il décrive, en technicien, les rouages de quelque mécanisme, qu'il recherche, en géographe, les raisons de la localisation de telle ou telle industrie, qu'il retrace, en sociologue, la vie matérielle et morale des diverses classes sociales, qu'il explique, en juriste, le sens d'un texte législatif, M. M. est toujours parfaitement à son aise, partout on le suit avec un égal intérêt. Ce n'est pas assez dire qu'il excelle à rendre

claires et intelligibles les notions les plus compliquées et les plus spéciales. Il sait parler à l'imagination autant qu'à l'esprit, parce qu'il sait voir et faire voir, en artiste, les choses concrètes. Veut-il nous donner la sensation d'une ville de l'ancien régime de production ? En quelques phrases pittoresques il nous fera entrer dans Chester.

Les progrès de l'industrie au XVIIIe siècle se symbolisent pour lui dans Liverpool et le Lancashire. L'apparition de la classe nouvelle des industriels s'explique dans la vie de quelques grands usiniers qu'il nous dépeint au physique et au moral. Voici le métallurgiste Matthew Boulton, cœur généreux autant que commerçant habile, qui a traduit dans la réalité les conceptions de Watt, voici le grand céramiste Wegdwood, la dynastie des Darby, des Peel, voici Richard Arkwright, paysan madré qui fait tous les métiers, s'empare des inventions des autres et finit à la tête de plusieurs fabriques, etc.

Si ce livre est si vivant, la raison en est qu'il est admirablement documenté. M. M. a recueilli patiemment, pendant de longues années, les matériaux très variés dont il a élevé son édifice. Mieux encore que les 32 pages de bibliographie qui terminent le volume, les notes privées et abondantes qui accompagnent les chapitres disent assez l'étendue de ses recherches.

En un mot, son ouvrage deviendra rapidement classique et servira de modèle aux études du même genre non seulement en Angleterre mais sur le continent [1].

Albert MATHIEZ.

Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme, 1784-1792. avec introd. et notes, par Ernest DAUDET, Paris, Plon, 1907. In-8°, 428 p. 7 fr. 50.

Désillusion ! Rien sur Fersen, bien qu'il nous soit présenté sous le nom de « La Chose ». Rien d'important sur l'émigration. Quelques détails sur la vie d'un inspecteur militaire en tournée, sur les chasses de Compiègne et de Rambouillet, sur les fêtes de Chantilly, sur un séjour d'Esterhazy au Vigan ; de vifs témoignages d'affection pour sa

1. Quelques remarques de détail. M. M. qui nous donne la coupe schématique des premières pompes à feu, devrait bien aussi nous donner le plan des premières machines à tisser et à filer. — Le premier recensement qui fut fait en Angleterre date de 1801. M. M. a pourtant établi des cartes de la population en 1700 et 1750. Il explique que « les documents annexes du recensement de 1801 *lui* permettent cette tentative » (p. 359), mais il ne nous dit pas suffisamment en quoi consistent ces documents annexes, si bien que nous sommes fort embarrassés pour apprécier la valeur de ses cartes conjecturales. — Enfin il n'explique pas assez, à mon avis, l'influence qu'exerça le machinisme sur la formation des premières théories socialistes (Godwin) ; p. 461 (note), il contredit sans preuves. Schulze-Gavernitz qui affirme l'existence d'un parti révolutionnaire en Angleterre dans les dix premières années du XIXe siècle. Schulze a peut-être exagéré, mais il est certain qu'à l'imitation de la Révolution française, s'était constitué sous le Directoire dans les principaux centres industriels un parti très avancé.

jeune femme, son « szivem ». Mais il ne nous semble pas que la correspondance qui suit son départ pour Coblentz en 1791, soit révélatrice et suggestive à un si haut degré (p. VI). Il est envoyé à la cour de Russie; il reçoit d'éclatants témoignages de la faveur de Catherine; lui-même avoue qu'il ne mande que de vieilles nouvelles (p. 361). Comme dans le précédent volume, le prince de Hesse, « le général Marat », est confondu avec le futur généralissime des armées danoises (p. 85) et il y a quelques lapsus : Robek pour *Robecq* (p. 18), Schmettan pour *Schmettau* (25), Aurigny pour *Origny* (37), Estanchan pour *Estanchau* (40), Stahremberg pour *Starhemberg* (46), La Mark pour *La Marck* (id.), Guyar pour *Guyard* (50), Cèze pour *Cézy* (52).

A. C.

Comte Fleury, **Les dernières années du marquis et de la marquise de Bombelles,** d'après des documents inédits. Paris, Émile-Paul, 1906. In-8°, 390 p. 5 fr.

Ce volume fait suite à une étude parue en 1905 et intitulée *Angélique de Mackau et la cour de Mme Élisabeth*. M. le comte Fleury a eu à sa disposition le *Journal* du marquis de Bombelles et il nous en communique de larges et intéressants extraits. Nous voyons, par exemple, un jour de septembre 1788, Louis XVI s'enfoncer dans un taillis pour dépouiller un paquet de lettres ; bientôt on le trouve assis par terre, la tête dans les mains et pleurant; il faut l'aider à se remettre en selle et il regagne le château sans dire mot des calomnies qu'il vient de lire sur la reine (p. 66). Nous voyons Mme de Staël parler sans cesse ni relâche sur l'amour « qui semble toujours l'occuper et qu'elle n'inspire à personne » (p. 123). Lorsque Bombelles accepte l'ambassade de Venise, le journal est remplacé par des lettres de Mme Élisabeth à sa chère « Bombe ». Le marquis démissionne en 1789; mais il se rend à Pétersbourg, il accompagne les princes en Champagne, et, on sait qu'après la mort de sa femme, il entra dans les ordres. M. le comte Fleury n'a rien oublié d'important : il est au courant; il rappelle que Bombelles s'est entretenu avec Gœthe la veille de Valmy; il sème son récit de détails souvent ignorés ou peu connus; il cite non seulement Fersen et autres mémoires du temps, mais les souvenirs de Mme du Montet où il y a quelques pages curieuses sur les Bombelles; pourquoi fait-il de Charles-Auguste de Weimar, dès 1792, un *grand-duc* (p. 312) et nomme-t-il *Gobert* l'évêque Gobel (p. 223)?

A. C.

Ville de Paris. Publications relatives à la Révolution française.

Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, par Maurice Tourneux. Tome quatrième. Documents biographiques. — Paris hors les murs. — Additions et corrections. Paris, Imprimerie nouvelle, 11, rue Cadet, 1906. In-4°, xxxvii et 738 p.

Avec ce tome IV, M. Tourneux termine sa *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution*. Il y a mis — dans la seconde partie — la bibliographie des communes suburbaines et de certaines localités qui jouent un rôle dans l'histoire de Paris, ainsi que des corrections et des additions aux trois premiers volumes. Mais la première et la plus considérable partie du tome est consacrée aux documents biographiques. On y trouve d'abord les biographies générales et spéciales (dictionnaires, répertoires, pamphlets), puis des chapitres sur Louis XVI, Marie-Antoinette et les membres de la famille royale, enfin, les biographies individuelles. On sait la compétence de l'auteur et l'exactitude de ses renseignements. Qu'on parcoure, par exemple, l'article *Marat*, p. 408-417, la liste des mémoires et lettres de *Moreton-Chabrillan*, p. 463-464, la bibliographie de *Naundorff*, p. 468-474, et de *Necker*, p. 474-482 : on verra tout ce qu'il a pu recueillir d'intéressant et d'utile. Mais ce qu'on doit peut-être louer davantage, c'est sa mesure. Il ne sort pas des limites de son sujet. Il n'énumère pas toutes les pièces sur l'affaire du collier et ne reproduit que celles où la reine est directement visée. Il se souvient toujours qu'il traite de l'histoire de Paris et de la période révolutionnaire. Faut-il dire aussi qu'il indique, en passant, la valeur des documents qu'il cite et qu'il avertit le lecteur que tels ou tels Mémoires ne sont que des amplifications, des adaptations, parfois des fabrications ? Et maintenant qu'il a écrit le mot *fin*, que M. Tourneux soit sincèrement remercié, au nom de tous les chercheurs, du grand instrument d'information qu'il a mis à leur disposition. Pour quiconque veut toucher à un point de la Révolution, son ouvrage est indispensable, et les historiens le consulteront toujours avec gratitude parce qu'il leur apporte des matériaux solides et leur ouvre des roûtes sûres [1].

A. C.

A. Esmein, membre de l'Institut. **Gouverneur Morris, un témoin américain de la Révolution française.** Paris, Hachette, 1906. In-8°, 386 p., 3 fr. 50.

C'est presque une histoire politique de la Révolution que M. Esmein veut nous donner, et qu'il nous donne, dans ce livre

1. L'Académie française vient de décerner à cet ouvrage la plus grosse part du prix Berger ; nos lecteurs s'associeront à nous pour féliciter M. Tourneux de cette distinction si méritée.

attachant sur Gouverneur Morris. Il étudie d'après Morris les principales péripéties de ce grand mouvement, car Morris est très clairvoyant et il voit de fort loin. Non que M. Esmein le croit infaillible; mais si Morris commet parfois de graves erreurs, s'il ne sait, par exemple, apprécier la rénovation du droit français, il est presque toujours un observateur perspicace, il a, comme dit M. E., une méthode scientifique dont on peut relever chez lui les caractères distinctifs, il suit la logique des choses. M. E. montre d'abord comment se sont formées les idées de cet Américain sur la France : les goûts de Morris et ses principes le portaient vers la monarchie; il croyait et ne cessa de croire au tempérament irrémédiablement monarchique des Français; surtout — et M. E. a fort bien fait d'insister sur ce point — il vit, connut la France dans les milieux mondains, dans les salons, parmi les femmes. Puis, M. E. en un chapitre, très instructif et très plein, mêlé souvent de piquants détails et de curieuses anecdotes, expose les vues de Morris sur la Révolution et la série des jugements que le fin politique a portés successivement sur les événements qui se déroulaient devant lui, notant avec une pénétration singulière que la souveraineté passe du roi à l'assemblée, décrivant à l'avance la constitution future, étudiant la lutte des partis, signalant la puissance naissante des jacobins, remarquant les vices qu'entrainent une assemblée unique et un vote simplement suspensif, critiquant l'abolition de la noblesse, regrettant la faiblesse du pouvoir exécutif, combattant Mirabeau avec un acharnement implacable, et après Varennes, après l'affaire du Champ de Mars, regardant la monarchie comme perdue. Les pages consacrées par M. E. à la Législative et à la Convention ne sont pas moins intéressantes, et il faut lire dans le livre même comment Morris a prévu et prédit la guerre, comment il croit à l'établissement de la République, à la défaite de la Gironde, à la chute de Danton. On sait qu'il quitta la France au commencement de 1795, et il ne la verra plus que du dehors; mais de bonne heure il avait annoncé Napoléon, et dès 1792 il établissait dans une lettre à Jefferson que la monarchie issue de la Révolution serait un despotisme militaire. Ajouterons-nous qu'après avoir prévu l'Empire, il prévit la Restauration [1]?

A. C.

---

1. Le livre aurait peut-être gagné à subir des allègements et des coupures sur quelques points. Voici, en tout cas, quelques corrections pour une édition nouvelle. Lire : p. 41 (et 58), La Noraye (*Norrage*); p. 47, Du Moley (*Dumolley*); p. 50 et 61, d'Espinchal (*Espanchall*); p. 52, Fezensac (*Fersensac*); p. 61, Simiane (*Simieu*); p. 124, Kersaint (*Kersaw*); p. 137, d'Aiguillon (*d'Aquillon*); p. 151, Loménie (*Lomérue*); p. 181, Saint-Domingue (*Saint-Dominique*); p. 206 (209, 330), Pellenc (et non *Pellin*); p. 247, Bureaux de Pusy (et non *Burceau de Pazy*); p. 287, Albini (et non *Albiné*).

Pierre de Vaissière, **Lettres d'aristocrates. La Révolution racontée par des correspondances privées 1789-1794.** Paris, Perrin, 1907. In-8°, xxxviii et 626 p., 7 fr. 50.

M. de Vaissière aurait peut-être bien fait d'alléger son livre, si attachant et si instructif qu'il soit, et de supprimer quelques-unes des cinq cents lettres qu'il nous donne, celles, par exemple, qui ne renferment que des bruits et des fausses nouvelles. Mais nombre de ces *Lettres d'aristocrates*, hâtivement écrites et tout empreintes d'émotion, font revivre des scènes grandes et petites de la Révolution. Elles renferment souvent des particularités intéressantes sur des faits essentiels, et nous ne citerons, à ce propos, que celles du chevalier de Saint-Luc sur la veille du 14 juillet, celles de MM. de Vergennes et de Seneffe sur les journées du 14 et du 22 juillet, celles des gardes du corps sur les journées des 5 et 6 octobre, celles des émigrés sur leur propre misère et indiscipline. L'idée du volume est d'ailleurs ingénieuse et fort bien exécutée. L'éditeur ne s'est pas contenté de fouiller diligemment les archives pour trouver ses lettres, d'annoter les documents avec minutie et conscience, de rédiger sur les personnages qu'il met en scène des notices exactes, solides, puisées aux sources. Il a su publier des correspondances qui forment un ensemble. Il a fait voir dans cette suite de lettres comment s'accentue et se précipite le mouvement populaire, comment, selon le mot de Faydel (p. 189), le parti jacobite acquiert tous les jours plus de force et d'audace. Il a montré combien la noblesse française a été aveugle, combien elle a manqué d'initiative, et, de même que la royauté, mérité son sort. Un mot sur Louis XVI nous a vivement frappé; il est du chevalier de Marnhac : « Le roi, écrit Marnhac après le 10 août (p. 541), est sans caractère et sans courage ; il ne lui arrive rien qu'il ne mérite ».

A. C.

M. Vitrac, **Louis XVII.** Nouvelle collection de Mémoires historiques. Paris, Albin Michel, 1906. In-8°, 233 p., 2 fr.

— **Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini.** Histoire d'une substitution. Paris, Daragon, 1907. In-8°, 155 p., 5 fr.

Le volume sur Louis XVII, dû, comme les précédents de la même collection, à MM. Maurice Vitrac et Arnould Galopin, mérite d'être annoncé et lu. Les auteurs l'ont divisé en deux parties; ils donnent dans la première les *Mémoires* d'Eckard sur la captivité et la mort du dauphin, et ils qualifient avec raison ce travail de « travail de premier ordre »; ils publient dans la seconde les *Souvenirs* de Naundorff dont ils marquent justement les lacunes, les incohérences, les contradictions, les « fables enfantines ». Leur annotation prouve qu'ils connaissent très bien leur sujet, et l'appendice, intitulé « De quelques autres faux Dauphins », se lit avec intérêt.

M. Vitrac semble d'ailleurs attiré par ces « énigmes de l'histoire » (tel est le titre d'une collection dont il publie le premier tome). Dans le volume qu'il intitule *Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini*, — volume un peu long peut-être où il s'attarde trop à faire revivre la Société du Palais-Royal, mais soigné, composé d'après les sources et accompagné d'une table copieuse — il raconte comment Maria Stella Chiappini, femme de lord Newborough, puis du baron d'Ungern-Sternberg, voulut faire admettre par un tribunal qu'elle était fille du duc et de la duchesse de Chartres : Louis-Philippe lui aurait été substitué et serait le fils du geolier italien Chiappini. Mais, comme le prouve M. Vitrac (et nous ne citons que ce seul argument), le jour même où elle naissait à Modigliana, en un village perdu des Apennins, le duc et la duchesse de Chartres étaient à Paris.

A. C

Dr. Max Billard, **Les tombeaux des Rois sous la Terreur.** Paris, Perrin. 1907. In-8°, 192 p., 3 fr. 50.

Le récit de M. Billard est émouvant, dramatique, je dirai même macabre, et il faut une certaine dose de courage pour assister à ces exhumations de cadavres, à cette violation de l'asile des morts, et pour lire ces descriptions où l'auteur n'oublie pas l'odeur fétide et les miasmes nauséabonds qui s'exhalent des tombes. Mais ce récit est exact, et M. Billard raconte d'après les documents comment fut exécuté le décret de la Convention qui prescrivait la destruction des tombeaux et mausolées des ci-devant rois. Il a consulté la relation des événements dressée sur l'instant par un ancien religieux de Saint-Denis, dom Druon, et c'est dom Druon qu'il suit « en elaguant certains détails superflus et en comblant les lacunes à l'aide de nombreuses notes émanant toutes de témoins oculaires ». Nous n'en dirons pas davantage. Le chapitre qu'on lira le plus volontiers est le chapitre IV consacré au tombeau de Turenne. Pauvre Turenne! au lieu de le jeter dans la fosse commune des Bourbons, on le garde huit mois dans la sacristie, puis quatre ans au Muséum avec les animaux empaillés, puis on le transporte un soir en un coin du Musée des monuments français jusqu'à ce qu'enfin, le 22 septembre 1800, on le dépose aux Invalides!

A. C.

Précis d'histoire militaire, Révolution et Empire, par Maurice Dumolin, ancien officier d'artillerie. Tome I. *Révolution*. Paris, Henry Barrère, 21, rue du Bac, 1906, In-8°, 990 p. avec atlas et croquis.

M. Dumolin retrace dans ce volume les campagnes de la Révolution de 1792 à 1800, et il faut dire tout de suite que son *Précis d'histoire militaire*, comme il qualifie son ouvrage, est remarquable, excellent,

indispensable à toute grande bibliothèque. Evidemment, M. D. se trompe quelquefois; il n'a pas toujours eu sous la main des guides sûrs, comme pour les premières campagnes; on sent, sur certains points, que le sol lui manque. Que d'erreurs, par exemple, dans les deux pages consacrées à la campagne des Pyrénées-Orientales en 1793 (p. 218-220) ! C'est que M. Dumolin n'a pas pris la peine de lire Fervel et n'a pas eu le temps de feuilleter notre *Dugommier*. De même dans le récit de la campagne de cette armée en l'an 1794 (p. 286-288), et nous ne nous donnerons pas le facile plaisir de rectifier tous les lapsus de l'auteur : disons seulement qu'il croit que Dagobert commandait l'armée lors de la prise de Campredon et que Dugommier lui a succédé. Mais partout ou presque partout ailleurs M. D. est complet, exact. Il expose les opérations avec clarté, avec netteté, et il appuie sa narration soit de ses propres appréciations, soit des jugements des maîtres de l'art, Napoléon, Saint-Cyr, Jomini, etc. Il cite toutes ses sources et il dit que son travail n'est que « la coordination de notes et la mise au net de croquis glanés un peu partout parmi les documents imprimés » ; cela est vrai, et il lui arrive même de s'approprier des phrases entières de ses devanciers ; mais ils ne lui en voudront pas, et ils penseront, comme nous, que M. Dumolin a, selon sa propre expression, fait œuvre utile et que son gros livre épargne à ses camarades de longs et maladroits tâtonnements. D'un bout à l'autre la publication témoigne d'un soin infini, d'une conscience minutieuse, et nous n'avions pas encore de *Précis* comme celui de M. Dumolin sur les campagnes de 1792 à 1800. Puisse le volume suivant offrir les mêmes qualités et mériter les mêmes éloges [1] !

A. C.

Napoleon in Finckenstein, von Dr. Erich Joachim. Berlin, Behrend, 1906. In-8°, XXVII et 229 p.

M. le comte George de Dohna-Finckenstein a chargé M. Erich Joachim de raconter le séjour que Napoléon fit au château de Finckenstein du 1er avril au 6 juin 1807. M. J. n'avait que peu de pièces inédites et il a dû se contenter, en somme, de sources imprimées.

---

1. Lire p. 181 et 182 Elie et non *Hélie* ; — p. 199 Carlenc était chef d'escadron, et non chef de bataillon ; — p. 220 Turreau n'a pas exercé le commandement et Doppet n'a pas rallié les troupes au Boulou qui était aux mains de l'ennemi ; — p. 324 le combat de la Fluvia (qui eut lieu d'ailleurs le 15 juin, et non le 13 juillet), ne fut pas le dernier engagement, puisque plusieurs jours après, 26 et 27 juillet, les Français perdaient Belver et Puycerda; — lire p. 374 (et ailleurs) Beaupuy au lieu de *Beaupuis*, p. 379 Klinglin, et non *Klinglins* ; p. 622 Camille Rousset, et non *Doucet*; — p. 395 Napoléon n'était pas encore, au mois de mai 1792, « en butte à la haine de Paoli » et il rejoignit à Nice en 1793, non pas son régiment qui ne faisait pas partie de l'armée de Carteaux, mais sa compagnie; ajoutons qu'Aubry n'était pas « ministre ». — P. 924 le *Général Legrand* de Rémond ne peut être cité comme une source sérieuse.

Mais il a tout consulté, notamment la *Correspondance* et les mémoires des contemporains. Il décrit le château et la vie que menait Napoléon, ses revues et parades, ses promenades, chevauchées et chasses, sa bonne humeur, l'activité que déployait l'empereur, ses projets, ses arrêtés, les visites qu'il recevait, députation où figure le comte Alexandre Dohna et députation de la province de Silésie conduite par le comte Maltzan, entrevue avec Blücher qui juge son vainqueur « charmant » (p. 119), conversations avec l'ambassadeur persan et l'envoyé de Turquie, séjour mystérieux de la Walewska. Le volume, de grand intérêt, et, en outre, d'une très belle exécution, se termine par plusieurs appendices : très intéressants souvenirs exposés le 2 décembre 1841 au Landrat du cercle de Rosenberg par des survivants, lettres de divers membres de la famille Dohna, journal d'une dame prussienne qui retrace très brièvement ces quelques mois de trêve. Sur ce dernier point nous sommes en mesure de compléter les renseignements donnés par l'éditeur : cette dame se nommait Mme de Hauenfeld, et le colonel Pouget dont elle parle, a laissé des *Souvenirs* (Paris, Plon, 1895) qui s'accordent tout à fait avec les siens ; Pouget, lui aussi, parle du feu qui prit à une cheminée et de la fête donnée par Mme de Dohna aux soldats qui avaient éteint l'incendie [1].

A. C.

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier, 1812-1814, publiés par M. Waclaw Gasiorowski, trad. du polonais par M. Jan v. Chelminski et le commandant A. Malibran. Paris, Plon, 1907. In-8°, IX et 301 p., 3 fr. 50.

Ces *Mémoires* méritaient d'être traduits du polonais et ils sont presque aussi intéressants que ceux de Soltyk. L'auteur fut attaché à l'état-major général au mois de novembre 1812, et il nous raconte fidèlement et de façon très attachante ses pas et ses démarches. Il porte des dépêches à Poniatowski au camp d'Austerlitz et à Davout dans Hambourg ; il annonce la rupture de l'armistice à Vandamme qui l'accueille de mauvaise grâce ; — et, soit dit en passant, il affirme que l'empereur fut malade à Pirna (p. 112) et que cette maladie eut une grande influence sur l'issue de la campagne. Il retrace avec la même exactitude saisissante qu'Odeleben la vie de Napoléon pendant les marches et les camps de 1813. Son récit de Leipzig et de Hanau ne devra pas être négligé. Mais les pages qu'il consacre à la campagne de 1814 ne sont pas moins vivantes : l'attaque du château de Brienne, l'hostilité des paysans contre les alliés, le travail qui se produit déjà dans l'esprit de Marmont (p. 208), la mission de Grabowski auprès de Belly de Bussy, son jugement sur Berthier qu'il trouve dénué de

---

1. P. 35 il ne peut s'agir que du château de Grignon ; lire p. XXIII Lanfrey et non *Langfrey*, et p. 144 Dentzel au lieu de *Dänzel*.

talents militaires et d'intelligence, mais diligent, laborieux, exact, et sur le sous-chef d'état-major Monthyon, la fin dramatique de la journée d'Arcis-sur-Aube, la déroute de Saint-Dizier où toute la chaussée se couvre de tabac et de billets de banque russes (p. 230), la dernière chevauchée de notre Polonais que Berthier charge de rejoindre le général Allix et de porter à Marie-Louise une lettre de l'empereur, les défections de Fontainebleau qui produisent sur lui une impression de colère et de douleur, la visite que font alors les Polonais au vieux Kosciuszko [1].

A. C.

Origines des armées révolutionnaires et impériales, 1789-1815, d'après les archives départementales de l'Ariège par les lieutenants DESSAT et de L'ESTOILE, du 59e d'infanterie, 1906. In-8°, 188 p. (Paris, impr. L. Denis, 31, ville d'Alesia).

Les deux auteurs de ce volume au titre un peu long et prétentieux ont fait leur œuvre avec enthousiasme et ils ont consulté nombre de documents ariégeois. Ils ont pourtant commis quelques fautes. Ils disent par exemple p. 24 que, dès le commencement de la guerre, l'Espagnol s'empara de Collioure et Port-Vendres qui ne seront pris qu'en décembre 1793 [2]. Ils placent la bataille du Mas Deu qui est du 19 mai, au 17 juillet et la confondent avec celle du Mas Ros. Ils attribuent à Aulard le mot de Fervel, que la bataille de Perpignan (ou du Mas Ros) fut le Valmy de l'armée des Pyrénées. Ils font entrer Marbot (au lieu de Dagobert) à Puycerda et ils mettent au 2 septembre la conquête de la Cerdagne qui est faite dès le 29 août. Mais ils ont trouvé dans les archives ariégeoises nombre de détails sur le recrutement; ils ont relevé tous les appels faits dans l'Ariège sous l'Empire; ils publient des documents intéressants, comme le pacte fédératif de Saint-Girons et la proclamation de Decaen en 1815; ils étudient, non seulement l'armée régulière, mais la garde nationale et les corps spéciaux, gardes d'honneur, compagnies de réserve, chasseurs de montagne — mais ils n'auraient pas dû s'étonner de la désertion des miquelets; de tout temps, le miquelet déserte et c'est pour mieux se défiler qu'il se fait miquelet. — Des pièces justificatives en assez grand nombre terminent le volume [3].

A. C.

---

1. Lire p. 20 an mein Volk (et non *an meinen Volk*) — p. 25 Corner (et non *Cornero*), Labaume (et non *Labaune*) — p. 44 Torgau, et non *Troppau* — p. 48 fechtereien, et non *feichtschrein* — p. 74 vorwärts, et non *forwertz* — p. 85 Planat, et non *Planot* — p. 148 Merveldt, et non *Meerfeld* — p. 159 « durch seine tollen Streiche so bekannten » (au lieu de *tolle Streicke so bekantem*); — p. 173 Lamboywald et non *Lambagwald* — p. 209 Bordesoulle (et non *Halier*) — p. 212 Belly de Bussy et non *Bussy de Belly*, lequel d'ailleurs n'était pas « ancien élève de Brienne » — p. 237 et ailleurs, Allix et non *Alix*.

2. Comment n'ont-ils pas remarqué que, dans la page à côté, lorsqu'ils retracent l'attaque du 30 juin, Collioure est encore français ?

3. A deux reprises, les auteurs nous disent que les trois barons Espert furent

Dr. A. Mônv, **Notes d'ambulance,** août 1870-février 1871. Paris, Plon, 1907. In-8°, 490 p. 3 fr. 50.

Il était inutile d'imprimer, — et il est inutile de lire — la bonne moitié de ce volume. L'auteur nous raconte d'après autrui les batailles de Metz et de Sedan, le 4 septembre, les actes de la délégation de Tours et de d'Aurelle, l'évacuation d'Orléans, les derniers efforts des armées de province; il expose très longuement les causes de nos désastres, la journée du 31 octobre, celle du 18 mars; il déplore la Commune; il juge que nous sommes sur le bord des abîmes (p. 449). Mais on ne lira pas sans intérêt ses propres « notes d'ambulance » et ses impressions sur la première armée de la Loire. On y trouve, malgré quelques longueurs, d'intéressants détails, notamment sur Coulmiers (« quel retentissement, quel coup de fouet à tous les cœurs ! » p. 165), sur la déroute qui entraîne une partie de l'armée au delà de Gien, sur l'hôpital de Bourges, sur l'expédition de l'Est et ses lenteurs « à se manger les poings » (p. 297), sur les combats de Montbéliard et sur la retraite de l'armée de Bourbaki en Suisse.

A. C.

Université de Grenoble. **Livre du Centenaire de la Faculté de droit.** Discours, études et documents. Grenoble, Allier, 1906. In-8°, 309 p.

Ce volume fait grand honneur à l'Université de Grenoble. Le 15 mars 1906, elle a tenu une séance publique pour commémorer le centenaire de sa Faculté de droit. Trois discours ont été prononcés à cette occasion : l'un, par M. le recteur Moniez qui a marqué la raison d'être et le sens de la fête ; l'autre, par M. Paul Fournier, doyen de la Faculté de droit, qui a rappelé à grands traits les efforts faits à Grenoble, avant la Révolution, pour constituer une Université où l'enseignement du droit jouerait le rôle principal ; le troisième, par M. le professeur Louis Balleydier, assesseur du doyen, qui a fait connaître les événements importants de la Faculté pendant le XIXe siècle et rendu hommage aux maîtres les plus marquants. Ces discours sont publiés dans le volume que nous annonçons; mais à leur suite, ont été reproduits les documents sur lesquels est fondée l'histoire de la Faculté de droit. M. Raoul Busquet, archiviste de la ville, a recueilli et publié, soit in extenso, soit en résumé, les textes relatifs à l'enseignement juridique de l'Université grenobloise durant la période antérieure à la Révolution. On y a joint quelques documents du XIXe siècle, comme le procès-verbal de l'audience solennelle tenue par la

---

nommés généraux de brigade la même année; de ces trois Espert, dont deux seulement furent barons, l'un, Jean-Marc, est nommé maréchal de camp le 21 avril 1815, et les deux autres, maréchaux de camp le même jour et an, 6 août 1811; — p. 181 Sol (ou Sol-Bauclair) de Saverdun, fut plus que colonel; il eut le grade de général de brigade le 23 décembre 1793 et mourut commandant d'armes à Bayonne.

Cour d'appel le 23 décembre 1805 pour recevoir le serment des premiers membres de la nouvelle École, les discours du procureur-général Royer-Deloche et de Paul Didier — le Didier de 1816! — et quelques textes officiels. Ce volume rendra donc des services, et il faut remercier la Faculté de droit de Grenoble d'y avoir rassemblé les précieux éléments de son histoire.

A. C.

R. Bonnet. **Isographie de l'Académie française.** Paris, Noël Charavay, 3, rue de Furstenberg, 1907. In-8°, 322 p.

Cette liste alphabétique des membres de l'Académie française, dressée par M. R. Bonnet, est un travail fort utile. L'auteur a fait des recherches très étendues et il a diligemment consulté les publications essentielles. Il accompagne chaque nom d'une notice précise, et il établit avec le plus grand soin les dates de naissance et de mort, d'élection et de réception. En même temps il donne un spécimen authentique de la signature de chaque membre — sauf trois, Auger de Mauléon, Philippe Habert et Pierre Bardin. — Telle quelle, et malgré l'inégalité des notices, les unes un peu sèches et sommaires, les autres pleines et fournies, cette entreprise dans laquelle M. R. Bonnet a trouvé de précieux auxiliaires, comme M. Tausserat-Radel, comme MM. Noël Charavay et Jean Hanoteau, mérite les plus vifs éloges. Elle rectifie nombre d'erreurs et elle apporte nombre de renseignements exacts, sûrs, complets, vérifiés d'après les meilleures sources [1].

A. C.

— La librairie Schmidt et Günther de Leipzig, publie, en seconde édition, un atlas (Bilder-Atlas) de César, se rapportant de préférence à la guerre des Gaules, avec plus de cent gravures et onze cartes, par le Dr Raimund Oehler, professeur à l'École royale des Cadets. Je suppose que le livre devra faire une concurrence heureuse aux éditions et lexiques illustrés de l'auteur, très répandus en Allemagne. Les Français à cette occasion auront quelque peine à se défendre d'un sentiment d'envie ; ils se demanderont pourquoi nos enfants n'ont pas les mêmes secours, dans un pays où se sont livrés les combats décrits par César, quand le

---

1. Lire p. 33, Boscbénard et non *Bosbénard* et p. 139 Vègre et non *Vesgres*. — P. 91, Duras est maréchal du 24, et non du 30 mars, et p. 98, d'Estrées, du 14 janvier. — P. 128, les prénoms de Guibert sont-ils exacts ? — P. 150, c'est une erreur de dire que Lacuée fut ministre de la guerre par intérim en août 1792 et commissaire du roi en septembre suivant. — P. 182, c'est en juin, et non en juillet, que Maret est nommé à Naples. — P. 312, Volney s'appela d'abord Boisgirais et non *Boisgirois* ; il fut directeur en Corse, non dans l'année 1788, mais à la fin de l'année 1789 ; il dut renoncer à ces fonctions (le 26, non le 28 janvier 1790), mais on ne peut dire qu'il se retira dans l'île après la dissolution de la Constituante ; il fut invité par le peuple corse à venir dans le pays, et il y vint au commencement de 1792.

Musée de Saint-Germain nous en conserve les monuments, enfin au moment même où l'on fait les fouilles d'Alésia. — É. T.

— M. A. Del Prato a raison de ne pas nous promettre que les deux documents inédits qu'il apporte sur la bataille de Fornoue (Extr. de l'*Arch. stor. per le Provincie Parmensi*, nouvelle série, 5e vol., 1905) enseignent beaucoup de nouveau; la lettre anonyme en italien et le morceau de la chronique latine de Sfrenati *De bello italico* confirment plutôt qu'elles n'accroissent ce que nous savons. Du moins dans son introduction et ses notes, il se montre remarquablement au courant de la question. — Ch. Dejob.

— On savait que Ugo Foscolo, tout romancier et tout poète qu'il était, lisait beaucoup; on se doutait qu'il prenait beaucoup de notes; mais c'est bien autre chose que M. Vitt. Cian réussit à établir dans un article du *Giorn. stor. della Lett. ital.* (vol. XLIX, pp. 1-66) qu'il vient de faire tirer à part. Il prouve que Foscolo a nettement conçu la méthode de la critique historique qui ne devait pourtant prévaloir en Italie qu'une trentaine d'années après sa mort. Chez cet ex-habitué reconnaissant de la Marciana, dont en 1797 il eût voulu devenir un des conservateurs, le dédain de l'érudition est pure apparence. Foscolo était sincère lorsque, dans son fameux discours de Pavie, il invitait ses élèves à l'étude de l'histoire. Ses travaux ultérieurs sur Pétrarque, Boccace et Dante le démontrent. Il voulait que l'on commentât la Divine Comédie par l'examen des circonstances où l'auteur avait vécu; il prêchait le respect de la chronologie : « Les dates, disait-il, sont obstinées, impertubables; elles renversent tous les raisonnements du monde. Quels que soient les principes et l'habileté d'un historien, le seul fondement solide de son œuvre consiste dans la certitude, l'ordre et l'importance des faits. » Il glorifiait Ap. Zeno, Muratori. Il citait exactement les ouvrages qu'il avait consultés et savait choisir ses sources. Il ne faudrait pas affirmer qu'il pratiquât beaucoup les manuscrits, mais il avertissait ceux qui en invoquaient l'autorité qu'ils devaient d'abord les voir de leurs yeux et en vérifier l'authenticité : on est aujourd'hui moins sûr qu'il se soit trompé en attribuant à Pétrarque les deux lettres en vulgaire qui portent son nom. Dans le détail, voir l'analyse de deux manuscrits autographes de Foscolo conservés à la bibliothèque Labronica et une liste de livres possédés à un certain moment par lui, où l'on remarquera que figurent seuls quatre ouvrages français (La Bruyère, La Fontaine, La Rochefoucauld et Commynes). P. 55 du tirage à part, une légère faute d'impression : *Paillet* pour *Baillet*. — Charles Dejob.

— La préface et les notes dont M. Ant. Rovini accompagne sa traduction de la *Relazione del capitano Zerboni di Sposetti sulla repressione dei moti del' 21 e sulla occupazione austriaca in Piemonte, 1821-3* (Rome-Milan, Albrighi et Segati, 1907, 2 fr.) sont plus intéressantes que la Relation même, quoiqu'elles n'enseignent rien de bien nouveau; du moins elles éclairent les compromissions de Charles Albert avec les libéraux de Turin. Quant à la Relation, elle consiste surtout dans une sorte de journal des marches de l'armée autrichienne avec 6 cartes topographiques : c'est beaucoup pour une campagne dont le succès a été décidé en quelques heures et a coûté quelques hommes aux belligérants. On préférerait des détails précis sur les relations du corps autrichien avec la population : Charles Félix a écrit à l'empereur d'Autriche que la discipline de ce corps avait été si parfaite qu'on l'avait vu partir avec un *cordial regret*; ce serait à voir. Toutefois la Relation prouve que l'Autriche ne cherchait pas alors à s'étendre en Italie hors du Lombard-Vénitien; elle entendait limiter son occupation aux stricts besoins de Charles Félix; elle ne tenait pas à pénétrer dans les Légations et elle aurait mieux aimé

voir autour du roi de Sardaigne des hommes de tact comme Latour que des hommes intransigeants comme Revel. — Charles Dejob.

Les *Parole su l'al di qua e l'al di là* de M. Romolo Quaglino (Milan, Sandron) forment une suite de dialogues facilement écrits : l'auteur ne demande pas un autre éloge : ce sont, dit il « des mots et non des idées, du babil et non de la philosophie ». — Charles Dejob.

Dans le *Saint-Antoine de Padoue d'après les documents primitifs* (Paris, Poussielgue 1905), il y a contraste entre la préface et l'ouvrage : la préface composée d'une énumération et d'une appréciation des sources de la biographie du Saint fait croire à une œuvre d'érudition, et l'on se trouve en présence d'une œuvre d'édification, très appréciée d'ailleurs des fidèles puisque 14.000 exemplaires d'une première édition se sont vendus. Tout l'effort de l'auteur, en matière de science, a consisté à écarter les miracles dont on ne trouve la mention que vers la fin du xive siècle (v. p. 5, 57 sq. 9, par ex.; il fait d'expresses réserves sur la plus populaire des légendes relatives à saint Antoine, celle qui le peint avec le Christ dans ses bras, p. 105). Mais il ne traite guère que de seconde main les rapports du Saint avec son temps et il entre bien peu avant dans l'étude de ses œuvres, par crainte d'ennuyer des lecteurs plus pieux que curieux. Il n'a pas non plus un jugement bien arrêté sur la guerre des Albigeois : si cette croisade fut *juste et nécessaire* (p. 80), pourquoi tient-il fort à établir que le pape ni saint Antoine n'en furent responsables (p. 72 et 82)? — Charles Dejob.

— L'édition que M. Lautray vient de donner chez Hachette du *Voyage* de Montaigne ne saurait pour les érudits remplacer celle de M. D'Ancona et n'y prétend pas : M. D'Ancona, outre sa vaste érudition, avait le double avantage d'avoir étudié tous les récits de voyage en Italie dont la copieuse énumération termine son volume et d'avoir intéressé à son travail une foule de savants de tous les pays. Mais il s'en faut que la peine de M. L. ait été perdue. D'abord, en traduisant la partie italienne de la relation de Montaigne, en résumant les plus intéressantes des notes de M. D'Ancona qu'il cite toujours avec une parfaite loyauté, il rend service à ceux de nos compatriotes à qui la langue de nos voisins n'est pas très familière ; il propose même quelquefois d'intéressantes conjectures sur le texte italien (p. 345, n. 1; p. 355; n. 1). Puis sa connaissance de notre xvie siècle lui permet d'ajouter des notes utiles (par ex. sur Pietro Strozzi, p. 56-7; sur Du Ferrier p. 166-7; sur un petit-fils du maréchal de Montluc, p. 182; sur les craintes d'un vieux paysan Lucquois, p. 559, n. s.; sur le voyage de l'impératrice Marie fille de Charles-Quint, p. 366, n. 2; sur M. d'Alègre, p. 467, n. 1). Son introduction aussi est instructive. — Ch. Dejob.

— M. Dom. Migliazza, dans un opuscule imprimé par le typog. Ponzio à Pavie cette année, prouve que Matt. Villani n'a pas emprunté au chroniqueur milanais Azario son récit de la lutte du célèbre moine Bussolari contre les Beccaria et les Visconti. Non seulement Matt. Villani, qui cite habituellement ses sources, ne cite jamais Azario, mais il sait beaucoup de détails qu'Azario ignore et en ignore d'autres qu'Azario connait. — A cette discussion, Matt. Migliazza ajoute une explication vraisemblable d'une contradiction où Villani est tombé en jugeant Bussolari et donne à son tour une appréciation, très fondée dans l'ensemble, sur ce précurseur de Savonarole. — Charles Dejob.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — **29 Juillet** — **1907**

Davis, Les mystiques persans. — Freiman, Un texte pehlvi. — Möller, Sémitique et indo-européen. — Crönert, Kolotès et Ménédème. — Jouguet et Perdrizet, Le papyrus Bouriant. — Gudeman, Histoire de la philologie classique. — Conybeare, Le texte arménien de l'Apocalypse. — André Michel, Histoire de l'art, II. — E. de Beaurepaire, Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen. — Textes allemands du moyen âge, Frédéric de Souabe, p. Jellinek; Rodolphe d'Ems, Guillaume d'Orléans, p. Junk; Jean de Würzbourg, Guillaume d'Autriche, p. Regel; Le manuscrit de Melk, p. Leitzmann; Les lieds du manuscrit de Heidelberg, p. Kopp; E. Stagel, La vie des sœurs de Töss, p. Vetter; Henri de Neustadt, p. Singer. — Léon Gauthier, Les Lombards dans les Deux-Bourgognes. — Pierre Champion, Chronique Martiniane. — Allibert, Histoire de Seyne. — H. de Kleist, Œuvres, p. E. Schmidt, Steig et Minde-Pouet. — Goyau, Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande. — Lemmi, Les origines du Risorgimento. — Brandstetter, Un dictionnaire du malayo-polynésien. — Taddei, L'Archiviste. — Cardinal Mathieu, L'ancien régime en Lorraine, 3e éd. — Wichert, Un pas hors du chemin, p. Bestaux. — Émile Michel, Potter. — H. Marcel, Daumier. — Bricon, Prudhon. — Soubies, Almanach des spectacles. — Poëte, Beaurepaire, Clouzot, Une visite à la Bibliothèque de la ville de Paris. — Académie des inscriptions.

F. Hadland Davis, **The Persian Mystics, Jalálu'd-dín Rumí.** — 1 vol. petit in-8° carré, 105 pages. — Londres, John Murray, 1907. — Prix : 2 shillings.

En publiant leur série d'ouvrages à bon marché, qu'ils ont intitulée *The wisdom of the East*, MM. Cranmer-Byng et Kapadia se sont proposé de vulgariser les chefs-d'œuvre de la morale de tous les pays et de tous les temps, depuis l'ancienne Égypte et la Chine jusqu'au Japon moderne; ils espèrent que leurs petits volumes seront les ambassadeurs de la bonne volonté et de la compréhension mutuelle entre l'Occident et l'Orient, le vieux monde de la pensée et le nouveau de l'action. Sans épiloguer sur cette dernière formule, qui semble mettre en antithèse l'activité de l'Europe et de l'Amérique et la pensée de l'Asie et de l'Afrique (qui pourtant ne s'est jamais élevée à la hauteur de la conception de divers cerveaux gréco-latins), nous reconnaissons volontiers que l'entreprise est louable, et qu'elle peut amener d'excellents résultats, en mettant à la portée de tous les hommes instruits des données qu'il faut encore la plupart du temps aller chercher dans d'incommodes recueils et de lourds volumes, quelque fois même aussi aller lire dans l'original. Cela s'applique notamment au présent ouvrage, qui traite de la vie et des œuvres du

poète persan Djélâl-oddîd Roûmî, le fondateur de l'ordre religieux des derviches tourneurs (*Mevlèviyyé*).

M. Davis donne des extraits des deux grandes compositions du mystique de Konia, le *Mesnévi* qu'il a lu dans la traduction abrégée de M. E. H. Whinfield et le Diwan de Chèmsi Tébrîzî de M. R. A. Nicholson. Une très courte introduction traite de l'origine du soufisme et résume les idées exposées par le savant professeur de Cambridge, M. Edw. G. Browne, dans son histoire littéraire de la Perse. Le sujet est loin d'être épuisé, mais ce n'était pas le lieu d'en entretenir le lecteur : aussi M. D. a-t-il bien fait de ne toucher qu'en passant à l'influence du néo-platonisme et de laisser de côté la question de savoir si le soufisme provient tout entier de l'ascétisme égyptien avec Dhou'n-Noûn ou d'influences diverses subies en Babylonie et en Chaldée par El-Hasan el-Baçrî (qui n'est même pas nommé). Une petite note de quatre pages est consacrée à la poésie persane, d'après le *Tchahâr-Maqâla* d'Aroûdi de Samarcande, qu'il n'aurait pas fallu appeler Nîzamî (*sic*, pour Nizhâmî) tout court, par crainte de confusion avec le grand poète Nizhâmî de Gendjè. On y cite incidemment le *Lover's Companion* de Chéref-ed-din Râmî sans dire à qui l'on doit la traduction de cet ouvrage.

Cl. Huart.

Alexander Freiman, **Pand-nâmak i Zaratusht. Der Pahlavi-Text mit Uebersetzung, kritischen und Erläuterungsnoten.** Vienne, 1906, in-8° (extrait de la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, XX, p. 149-166 et 237-280).

Édition critique soignée d'un texte pehlvi déjà deux fois édité. L'auteur, qui est élève de M. Bartholomae, a donné là un exemple de la rigueur philologique dont on s'est trop souvent dispensé dans l'étude des textes pehlvis ; et, sans parler de l'intérêt propre du petit texte religieux édité, traduit et abondamment commenté, il rend par cette rigueur même aux études iraniennes le service dont elles ont le plus pressant besoin.

A. Meillet.

Hermann Möller, **Semitisch und Indogermanisch.** Erster Theil, Konsonanten. Copenhague, 1907 (éditeur Hagerup), in-8°, xvi-395 p.

Il ne s'agit de rien moins que de rapprocher l'indo-européen du sémitique commun et de poser un sémito-indo-européen. L'auteur n'est pas un amateur, qui prend des formes au hasard. C'est un linguiste connu depuis longtemps, qui procède d'une manière systématique, et vise à établir des lois de correspondances rigoureuses entre le sémitique et l'indo-européen. Néanmoins la preuve ne semble pas administrée.

Pour établir que le sémitique et l'indo-européen sont des formes diverses prises par une langue antérieure, il faudrait montrer tout d'abord que la morphologie sémitique et la morphologie indo-européenne, si différentes dans le détail, sont deux développements différents d'une même morphologie plus ancienne; le commencement même de cette preuve n'est pas fourni. M. M. ne s'appuie que sur des faits de vocabulaire, ce qui est une faute grave de méthode. Toutefois, là où l'hypothèse de l'emprunt est exclue, des coïncidences systématiques du vocabulaire supposeraient une unité d'origine ; mais il faut que ces coïncidences soient systématiques et s'étendent à des groupes de mots définis. Or, M. M. ne fournit pas de listes de coïncidences pareilles; les noms de nombre indo-européens et sémitiques présentent dans chaque groupe des particularités très caractéristiques ; mais c'est tout au plus si — et encore avec beaucoup d'arbitraire — M. M. arrive à retrouver une consonne commune pour certains noms de nombre. De même pour les noms de parenté. Ce qui est rapproché, ce sont en général des racines qui auraient en commun une ou deux consonnes, et qui présenteraient une très vague ressemblance de sens; de pareils rapprochements ne prouvent évidemment rien. Souvent d'ailleurs, l'auteur opère avec des éléments suspects; par exemple, p. 20, il rapproche certaines racines trilittères commençant en sémitique par *w-r* et signifiant veroyer du latin *uireo* : mais le latin *uireo* n'indique pas une racine indo-européenne *wer-*, et d'ailleurs, c'est un mot isolé en indo-européen.

Cette première partie relative aux consonnes en fait attendre une seconde sur les voyelles : si M. M. arrivait à montrer que les alternances vocaliques indo-européennes : *e*, *o*, zéro sont d'origine identique aux alternances sémitiques *a*, *i*, *u*, zéro, sa thèse en recevrait une sérieuse confirmation. Mais que n'a-t-il commencé par cette preuve ?

A. Meillet.

W. Crönert, **Kolotes und Menedemos,** Texte und Untersuchungen zur Philosophen- und Literaturgeschichte. Mit einem Beitrag von P. Jouguet und P. Perdrizet und einer Lichtdrucktafel (*Studien zur Palæographie und Papyruskunde*, hgg. von Dr C. Wessely, vol. VI). Leipzig, Avenarius, 1906; 198 p. in-4°.

P. Jouguet et P. Perdrizet, **Le Papyrus Bouriant n° 1,** Un cahier d'écolier grec d'Egypte (Extr. du vol. VI des *Stud. z. Pal. u. Papyr.*). Leipzig, Avenarius, 1906; 14 p. in-4°.

Le lecteur sera induit en erreur par le titre de l'ouvrage de M. Crönert; après les 15 premières pages, rien, ou presque rien, ne se rapporte plus à Kolotès et Ménédème. Le volume se compose d'une trentaine d'articles détachés, de longueur variable, qui n'ont entre eux que des rapports extrêmement faibles. Ils ont ceci de commun,

que les sujets sont pour la plupart tirés des papyrus d'Herculanum (on sait que M. C. est l'un des hommes les plus experts en la matière), mais ce n'est là qu'un lien tout extérieur. Ils se touchent aussi en ce qu'ils ont trait, de façon plus ou moins fouillée, à des philosophes de diverses écoles, généralement des épicuriens, et aux sources de leur histoire; c'est bien insuffisant pour justifier le titre. Quelques-uns de ces articles sont de simples esquisses; d'autres ont les proportions d'une véritable dissertation, par exemple les études sur les écrits et la vie de Démétrios Lakôn, dont le nom, après ceux de Philodème et d'Epicure, se rencontre le plus fréquemment dans les papyrus d'Herculanum, et sur le texte de Télès, que M. C. a soumis à une critique approfondie, pour en dégager les éléments adventices. La dissertation initiale, sur Kolotès, et son disciple Ménédème, n'est pas inférieure en intérêt, et elle est complétée par la publication, en appendice, des fragments herculaniens de Kolotès sur le *Lysis* et l'*Euthydème* de Platon. Le mérite du volume consiste pour une bonne part dans la publication ou la révision de plusieurs papyrus que M. C a réussi à mieux lire, entre autres une longue partie du Περὶ τῶν Στωϊκῶν de Philodème. L'ouvrage est une mine d'informations précieuses; on se rend compte, en le lisant, de quelle importance est le déchiffrement des papyrus d'Herculanum pour l'histoire de la philosophie et de la littérature hellénistiques, et l'on apprécie en même temps la patience, l'érudition et l'ingéniosité de savants comme M. Crönert, à qui la papyrologie est déjà tant redevable.

Le volume contient en outre la publication, due à MM. Jouguet et Perdrizet, de curieux exercices d'écolier, écrits sur des feuillets de papyrus acquis en Égypte par U. Bouriant. Ils consistent en listes de mots de une à quatre syllabes, rangés alphabétiquement, un mot par lettre pour les monosyllabes, et quatre dans les autres listes, dont la dernière est incomplète. Viennent ensuite quelques bons mots de Diogène, et une série de 24 monostiques, commençant chacun par une lettre différente de l'alphabet, et dont plusieurs sont nouveaux; enfin le premier prologue de Babrius. Plusieurs documents de ce genre étaient déjà connus, entre autres les tablettes d'Assendelft (et non Asseldeft, comme écrivent les éditeurs), et il serait à désirer que l'on réunît dans une même publication tous ces restes de l'enseignement scolaire antique.

MY.

Alfred GUDEMAN. **Grundriss der Geschichte der klassischen Philologie.** Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. VI-224 pages petit-in-8°. Prix : 4 Mk. 80.

M. Gudeman a publié en anglais un sommaire d'histoire de la philologie qui a eu trois éditions [1]. Ce n'était qu'un schéma de cours,

1. Voy. *Revue*, 1893, I, 29; 1895, I, 209.

à l'usage des étudiants. Tout en lui donnant une étendue triple, M. G. a gardé dans cette refonte l'aspect d'un sommaire. Mais il a pu combler quelques lacunes de la première rédaction.

Il en reste encore. Le moyen âge occidental n'est toujours représenté que par une liste de manuscrits classés par auteur. M. G. estime que, pour cette période, l'histoire des études classiques appartient à l'histoire de la civilisation médiévale et n'intéresse pas le philologue (p. IV). Cela n'est vrai que dans une certaine mesure. En tout cas, la liste de mss. n'aurait pas dû être dressée par auteurs. Cet ordre appartient aux histoires littéraires. L'historien de la philologie doit établir les périodes, les courants et les phases de cette histoire. Par conséquent, la liste des manuscrits, si on s'en tient là, doit être dressée par écoles. Ces écoles ne sont pas de simples *scriptoria*, où l'on copie des mss. pour l'amour de Dieu et que distingue seulement la forme de l'écriture. Ce sont de véritables foyers d'études, qui ont leur méthode et leurs traditions. Nous devrions avoir pour sous-titres les noms de ces écoles : Corbie, Luxeuil, Bobbio, Lorsch, Fleury, etc. Chacune d'elles a sa part, comme plus tôt chaque grammairien ou scholiaste, comme plus tard, chaque philologue. Procéder autrement, c'est négliger des travaux tels que ceux de M. Delisle et de ceux de notre cher et regretté Traube [1].

P. 4, ajouter πολυγράμματος, « lettré, cultivé », PLUTARQUE, *Périclès*, 26, 2 (voy. G. HAUCK, dans les *Blätter für das bayer. Gymnasial-Schulwesen*, XLI [1905]. p. 33). — P. 8, M. G., sur la définition de la philologie, ne cite rien de postérieur à 1889 ; c'était peut-être le cas d'indiquer le livre de M. Max Bonnet, *Qu'est-ce que la philologie*, Paris, 1892. — P. 49, jugement singulier sur Didyme : ce scoliaste manque de critique et d'exactitude, mais grâce à l'abondance de son érudition et des renseignements que nous lui devons, ces défauts ne pèsent pas lourd. M. G. se montre bien utilitaire. — P. 128, M. G. adopte un peu rapidement les conclusions de M. Endt sur le scoliaste de Cruquius. Voir le jugement si bien pondéré de M. Em. Thomas, *Revue*, 1907, I, p. 24 suiv. Si j'ai bien compris l'article de M. Graffunder (*Rh. Mus.*, LX [1905], 128), ce n'est pas le *Pseudo-Acron*, c'est-à-dire la compilation sous sa forme actuelle, qu'il désigne comme source de Porphyrion, mais son noyau primitif, rattaché à Helenius Acro, et cela n'est pas, à première vue, si invraisemblable, quoique fort incertain. — P. 165, « Andely in der Normandie », lire : Les Andelys. — P. 200, pourquoi placer Madvig parmi les philologues allemands ? M. G. ne veut signaler, parmi les modernes, que les principales têtes. Or Madvig représente justement un groupe distinct,

---

1. Voy. la préface de Traube à la publication des fragments de Fleury de la *Chronique* de saint Jérôme (cf. *Revue*. 1904, I, 342).

peu nombreux, mais actif (Gertz, Ussing), qu'il n'y a aucune raison de confondre dans la masse des philologues allemands.

Sous sa nouvelle forme, le sommaire de M. Gudeman rendra service, et on doit le recommander aux débutants.

Paul Lejay.

Fred. C. Conybeare. — **The Armenian version of Revelation and Cyril of Alexandria's Scholia on the Incarnation and Epistle on Easter** edited from the oldest mss. and englished, Londres, 1907, in-8°, 221 et 189 p.

La traduction arménienne de l'Apocalypse qui figure dans les éditions de la Bible est un texte du XIIe siècle; un texte plus ancien, conservé dans un manuscrit de Jérusalem, a été publié par M. F. Murad (Jérusalem, 1905-1906). M. Conybeare publie et traduit maintenant une autre série de textes, indépendants de celui de Jérusalem et antérieurs à celui du XIIe siècle, mais dont celui du XIIe siècle est un arrangement. Le travail est très poussé, et fait avec la précision qu'on peut attendre du savant auteur. Une introduction discute toutes les questions relatives à la traduction arménienne de l'Apocalypse. L'édition de M. C. repose sur trois manuscrits, qui sont à la Bodléienne, au British Museum et à la Bibliothèque nationale, à Paris; de plus le volume se termine par la collation d'un manuscrit d'Etchmiadzin.

Quant au texte de saint Cyrille, M. C. l'a édité et traduit, parce que l'original grec est en grande partie perdu. La traduction appartient à ce groupe de traductions très littérales et pédantes, qu'on attribue à David. M. C. avait autrefois admis que ces traductions sont du Ve siècle, ce que la langue exclut certainement. Maintenant il apporte lui-même la preuve que la traduction est du VIIe siècle. Il remarque avec raison, à ce propos, qu'on a trop peu étudié la littérature théologique de l'Arménie au VIIe siècle.

A. Meillet.

Histoire de l'Art... publ. sous la direction de M. André Michel, tome II : *Formation, expansion et évolution de l'Art gothique* (seconde partie). Paris, A. Colin, 1 vol. gr. in-8°, 259 reproductions. Prix : 15 fr.

La première partie du volume, dont nous avons signalé ici, il y a quelques mois, le vif intérêt, comportait le seul XIIIe siècle, période d'épanouissement et de floraison féconde pour notre art français architectural ou sculptural. Cette seconde partie, qui achève à peu près l'évolution, s'attache surtout au XIVe, plus intéressant cette fois hors de notre pays, en Italie notamment, en Espagne ou en Allemagne. Pour l'architecture, par exemple, où vraiment le dernier mot utile avait été dit, M. C. Enlart n'a plus trouvé l'occasion de s'étendre, et il n'avait que peu à insister sur une période intermédiaire, qui raffine peut-être la technique, mais n'innove pas encore. Et de même

la sculpture française se borne à suivre les errements de la belle époque qui la précède, avec plus de savoir faire que de personnalité, de complication que de goût, de formule que de génie. Cependant ici, et M. André Michel n'a garde de ne pas le souligner, le souci de la vérité, le réalisme, commence à se faire jour par le portrait, par la statuaire funéraire. C'est ce besoin de réalisme qui témoigne du besoin des esprits à sortir du chaos intellectuel apporté par l'enseignement philosophique et scholastique, de leur désir de se reprendre après cette exaltation générale. M. Michel insiste, un peu longuement peut-être (car ici, il aborde un domaine où les arts n'ont aucune part), dans la *Conclusion,* qui est une conclusion à la fois à ce volume et au précédent, sur cette évolution si curieuse à observer, du mysticisme et de la sensibilité aboutissant au réalisme.

Après le premier chapitre, consacré à l'*architecture gothique du* XIVe *siècle*, et assez bref, comme je l'ai dit, c'est de la *sculpture* de cette époque *en Italie et en Espagne* que traite M. Emile Bertaux, d'une façon étendue et plus approfondie, comme il convient à une période si intéressante. Les Pisani, d'une part, avec leurs imitateurs et la sculpture florentine, architecturale et ornementale; les artistes espagnols, de l'autre, italiens, français ou nationaux, dans leur floraison si active, tels sont les héros de cette étude, illustrée d'ailleurs d'une façon très neuve, comme le reste du volume. Puis, c'est la monographie dont je parlais, de M. Michel, consacrée à *la sculpture en France et dans les Pays du Nord*, et qui étudie, après nos nationaux, les artistes des Pays-Bas et cette école Allemande d'où est sorti le merveilleux décor de la cathédrale de Bamberg entre autres (quelques pages sur l'Angleterre ont été rédigées par M. Enlart). Vient alors la *Peinture Italienne au* XIVe *siècle*, encore un chapitre développé avec amour, car n'est-ce pas à Giotto maintenant que M. A. Pératé a eu affaire, et aux Siennois (Duccio, Simone, les Lorenzetti), aux Toscans, à Gaddi, à Orcagna, à Andrea da Firenze, à Traini, au merveilleux Campo Santo de Pise? Enfin *l'Orfèvrerie et l'émaillerie* ont été traitées à leur tour par M. Marquet de Vasselot, qui cette fois a groupé le XIIIe siècle et le XIVe. Dans ces histoires de l'art, on ne saurait marcher rigoureusement avec la chronologie. Si le XIIIe siècle reparaît encore ici par occasion, le XIVe est d'ailleurs loin d'être fini et son art n'est pas complètement étudié encore, tant s'en faut. Car la sculpture française, par exemple, ne dépasse pas ici le règne de Charles V, la gravure et la tapisserie n'ont pas encore fait leur apparition, qui date bien de cette époque, et surtout la peinture française et la peinture allemande, dont l'importance est capitale, sont réservées pour le prochain volume. Je crois, au reste, qu'il ne tardera pas.

H. de Curzon.

Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen, ouvrage posthume de Eugène de Robillard de Beaurepaire, publié par Charles de Robillard de Beaurepaire. Caen, imp. H. Delesques, 1907. (Paris, Champion, 10 fr.), in-8 de XVII-403 pages.

On sait que ce fut en Normandie que s'affirma avec le plus d'éclat la croyance à l'Immaculée Conception qui fut appelée pour cette raison la *Fête aux Normands*. Les Palinods ne furent qu'une manifestation de ce sentiment : institution tout à la fois religieuse et littéraire, plus religieuse que littéraire au début, plus littéraire que religieuse dans les derniers temps où la confrérie se transforma en académie et les palinods en simples exercices littéraires et pédagogiques.

Le Puy des Palinods de Rouen sortit d'une association de charité qui tenait ses assises dans une chapelle qui dépendait de l'église Saint-Jean-des-Prés que la confusion de certains auteurs place dans l'église de Saint-Jean-sur-Renelle. Elle remonterait, d'après Farin, à l'an 1072, au temps de l'archevêque Jean de Bayeux. M. de Beaurepaire avoue qu'on ne connaît rien de cette association jusqu'en 1486, époque à laquelle Pierre Daré, écuyer, en fut élu prince, lui donna un nouveau lustre et l'érigea en académie. La confrérie de l'Immaculée Conception avec son Puy complète désormais la physionomie de la ville de Rouen et accuse d'une façon évidente l'origine de cette fameuse *Feste aux Normands*.

M. de B. a exposé et recherché l'origine de ces expressions *Puy* et *Palinod* sous lesquelles cette association est désormais connue : Onésime Leroy la fait dériver de *Puteus;* Paulin Paris en rapporte l'origine à la ville du Puy en Velay; Du Meril, d'après le témoignage d'anciens auteurs tels que Jacques Le Lyeur, David Ferrand et Farin, la fait dériver de *podium* qui signifie un lieu élevé, une montagne, et par analogie une tribune, un jubé d'où étaient lues les pièces couronnées. Quant à l'expression Palinod ou Palinot qui tient de si près à celle de Puy, sa valeur grammaticale et sa provenance sont aisées à fixer. S'appuyant sur le témoignage de Moreri et de Ménage, M. de B. la fait dériver de deux mots grecs Πάλιν ᾠδή qui signifient, à proprement parler, chant répété ou refrain.

L'association était régie par des statuts que l'auteur a analysés dans leurs points principaux, s'attachant pour ainsi dire à l'essence même de l'association, à sa vie intérieure et à sa partie administrative, relatant au fur et à mesure qu'il les rencontrait, les fondations et donations faites en sa faveur, puis il étudie la poésie palinodique en suivant ses transformations. La monotonie du sujet ne permettait pas aux poètes de grands frais d'imagination et pourtant, il y a beaucoup de fastidieuses recherches dans ces pièces qui s'efforcent de paraître originales en depit du cadre restreint dans lequel elles évoluent. Le chapitre IV est tout entier consacré à l'étude de cette littérature

désormais l'apanage du philologue ou du curieux. Le chapitre suivant qui traite des miniatures accompagnant les pièces palinodiques est remarquablement traité ; M. de B. s'est livré à une étude minutieuse de ces peintures plus ou moins bizarres suivant le caprice ou l'imagination de l'artiste, compositions pas toujours compréhensibles et d'une inégale valeur au point de vue artistique. L'auteur les a parfaitement décrites et commentées, faisant revivre le texte par l'image, et vice versa.

Bien que les fêtes palinodiques fussent exclusivement consacrées à célébrer l'Immaculée Conception, on y rencontre pourtant certains divertissements très profanes que M. de B. a mis en lumière pour la première fois. Parmi les auteurs qui s'exercèrent dans ce genre, il en est un entre tous qui mérite une mention spéciale, c'est David Ferrand, l'auteur de la *Muse normande*, celui qui fut précisément le plus oublié jusqu'ici. L'auteur a largement réparé cet oubli et les pages qu'il a consacrées à ce fécond versificateur sont le fruit d'une étude très approfondie.

Quand arrive l'époque moderne, de la rénovation littéraire, les poésies palinodiques se perfectionnent, mais elles perdent le cachet d'étrangeté qui faisait l'un de leurs principaux attraits. Ce sont des poésies à la mode, non seulement par le fonds, mais aussi par la forme.

Le Palinod fut toujours à Caen une simple annexe de l'Université et n'y fut établi d'une façon définitive qu'en 1527, sur l'initiative de Jean Le Mercier, sieur de Saint-Germain et grâce à la libéralité d'Etienne Duval de Mondrainville qui donna dans ce but, à l'Université, le 6 mars 1557, une rente perpétuelle de 22 livres, n'oubliant pas de tout régler avec le soin le plus minutieux, jusqu'à l'ordre de la cérémonie et le nombre de prix à distribuer.

M. de B. a étudié successivement les diverses compositions poétiques qui furent présentées aux concours, n'omettant pas de citer de longs fragments parmi ce qu'il trouva de plus intéressant et de moins soporifique : on doit lui savoir gré de cette sélection. Il a poursuivi son étude jusqu'en 1792, dernière époque où le Palinod disparut sans avoir été jamais repris.

Le volume se termine par une longue liste des lauréats des Palinods de Rouen et de Caen sans donner malheureusement la bibliographie des pièces couronnées. Si on ne rencontre pas dans cet ouvrage l'érudition dont la science moderne aime à faire étalage, on y trouve, ce qui vaut mieux, le récit sincère et documenté d'une des plus curieuses et des moins connues manifestations de l'histoire littéraire normande.

Etienne Deville.

Deustche Texte des Mittelalters, hrsg. von der kön. preuss. Akad. der Wissenschaften. Berlin, Weidmann.

I. **Friedrich von Schwaben,** aus der Stuttgarter Handschrift, hrsg. von Max Hermann Jellinek. 1904. In-8°, xxii et 127 p. 4 mark. 40.

II. Rudolfs von Ems **Willehalm von Orlens** hrsg. aus dem Wasserburger Codex der furstl. Fürstenb. Bibl. zu Donaueschingen, von Victor Junk. 1905, In-8°, xliii et 276 p. 10 mark.

III. Johanns von Würzburg **Wilhelm von Oesterreich** aus der Gothaer Hsch. hrsg. von Ernst Regel. 1906. In-8°, xxii et 334 p. 10 mark.

IV. Kleinere mhd. Erzählungen, Fabeln und Lehrgedichte. I. **Die Melker Handschrift,** hrsg. von Albert Leitzmann. 1904. In-8°, xiv et 55 p. 2 mark. 40.

V. Volks = und Gesellschaftslieder des XV und XVI Jahrh. I. **Die Lieder der Heidelberger Hschr.** Palat. 1343, hrsg. von Arthur Kopp. 1905. In-8°, xviii et 254 p. 7 mark 60.

VI. **Das Leben der Schwestern zu Töss,** beschrieben von Elsbet Stagel, samt. der Vorrede von Joh. Meier und dem Leben der Prinzessin von Ungarn, hrsg von Ferd. Vetter. 1906. In-8°, xxvi et 133 p. 5 mark.

VII. **Heinrichs von Neustadt Apollonius** von Tyrland nach der Gothaer Handschrift, Gottes Zukunft und Visio Philiberti nach der Heidelb. Hsch. hrsg. von S. Singer. 1906. In-8°, xiii et 534 p. 15 mark.

L'Académie royale des sciences de Prusse a confié à M. Rœthe la direction d'une utile et originale entreprise, la publication de textes allemands du xiiie au xive siècle qui n'appartiennent pas à la période classique. Pour plus de rapidité, les textes sont édités d'après un seul manuscrit, bon et ancien ; mais l'éditeur peut publier des variantes intéressantes des autres manuscrits ; il doit expliquer au bas des pages les difficultés importantes sans pourtant livrer un commentaire ; dans son introduction, qui se borne à l'essentiel, il décrit le manuscrit — en ajoutant une page de fac-similé — et à la fin du volume il donne une liste des noms propres ainsi que des mots et expressions remarquables.

Sous l'impulsion active et vigilante de M. Rœthe, la nouvelle collection a marché vite, et elle compte déjà sept volumes.

I. Le premier volume est le *Frédéric de Souabe*, ce long roman des aventures du duc Frédéric qui finit par délivrer la princesse Angelburg et épouse en secondes noces Jerome, la reine des nains. Il n'avait pas encore été édité entièrement. M. Jellinek l'a reproduit d'un bout à l'autre d'après le manuscrit de Stuttgart. Il indique, au bas des pages, les vers que l'auteur — ou plutôt les auteurs du *Frédéric* — ont pris de droite et de gauche, dans *Wigalois*, *Daniel*, *Erec*, le *Titurel*.

II. M. Junk a reproduit le *Guillaume d'Orléans* d'après le manuscrit de Donaueschingen. On sait que le poème a été composé entre 1230 et 1240 par Rodolphe d'Ems pour Conrad de Winterstetten d'après un poème français que nous n'avons pas et qui fut communiqué par Jean de Ravensbourg (cf. vers 15,607). Il retrace le destin de Guillaume d'Orléans qui, après mainte aventure, épouse Amélie d'Angleterre.

III. M. Regel publie d'après le manuscrit de Gotha le *Guillaume d'Autriche* terminé en 1314 par Jean de Würzbourg pour les ducs François et Léopold d'Autriche (cf. vers 18,631). Jean de Würzbourg prétend avoir tiré son récit d'un livre latin, et ce récit, c'est celui des aventures de Guillaume d'Autriche ou Rial qui naît après un pèlerinage de son père Léopold à Éphèse et épouse une femme née à la même heure que lui, Aglye, fille du roi Agrant de Zizia. Ajoutons que M. Regel donne, en sept appendices, d'après les manuscrits de Stuttgart et de Heidelberg, les passages qui diffèrent du texte de Gotha et qu'il y a dans sa liste de mots, à la fin du volume, quelques termes qui manquent dans Lexer.

IV. M. Albert Leitzmann a recueilli les pièces, petits récits, fables, poésies didactiques, qui sont contenus dans le manuscrit de Melk R 18 et qui n'avaient pas encore été reproduits (ils sont au nombre de vingt-huit) ; mais, en outre, il indique dans son introduction les poésies déjà publiées en mentionnant les ouvrages où elles sont et les variantes que fournit le manuscrit de Melk.

V. M. Arthur Kopp a réédité l'important manuscrit palatin n° 343 de Heidelberg déjà publié en grande partie dans l'année 1817 par Görres. Mais Görres, léger et superficiel, n'était pas fait pour cette tâche. C'est ainsi qu'il a, par une fausse lecture, créé un couple d'*Athie* et d'*Amor*, lorsqu'il y a dans le manuscrit *alhie* et *Ammon* (cf. p. 158). Une foule d'erreurs semblables ont passé dans d'autres recueils, Erlach, Mittler, Böhme ; seul, Uhland les a tacitement corrigées. Le manuscrit palatin comprend deux parties (98 pièces dans la première, 106 dans la seconde), dont chacune a un copiste différent. M. Kopp en place la date de 1550 à 1555. Il prouve que le manuscrit a été écrit dans la région de Heidelberg et il analyse avec soin, selon le programme de la collection, ses particularités de langue et de métrique. Chaque pièce est suivie de variantes, d'une courte notice qui indique où elle a déjà paru, et, outre la liste des noms propres et celle des mots intéressants, un index précieux, contenant les premiers vers des lieds avec la mention des recueils et manuscrits où ils se trouvent, termine la publication.

VI. M. Vetter imprime d'après un manuscrit de Saint Gall un texte très intéressant pour l'histoire du mysticisme de 1250 à 1350, la *Vie des nonnes de Töss* et la *Légende de la princesse Élisabeth de Hongrie*. Ce récit fut rédigé au xve siècle par Élisabeth Stagel, du couvent de Töss, près Winterthur, celle qu'on a nommée la fille spirituelle de Suso. Elle y raconte la destinée de trente-huit nonnes de son couvent, et les détails qu'elle apporte sur la piété fervente et l'exaltation des sœurs, sur leur travail assidu, sur leurs mortifications et pénitences, sont vraiment curieux ; c'est ainsi qu'en hiver, dans le verger, Anna de Klingnau parle de Dieu à ses compagnes, et lorsqu'elles veulent partir, leur robe est gelée ! (p. 37). M. Vetter a fait précéder

le texte d'une préface attachante, tirée d'un manuscrit de Nuremberg et due au dominicain zurichois Meier, qui retraça en 1454 la vie de la sœur Stagel, et, au bas des pages, autant qu'il a été possible, il a consacré une notice à chacune des bienheureuses sœurs [1].

VII. On n'avait jusqu'ici qu'un extrait donné par Strobl des œuvres du médecin Henri de Neustadt. M. Singer les publie entièrement : 1° la *Venue de Dieu* ; 2° la *Vision de Philibert* — qui n'était pas, comme l'avait justement reconnu Khull, une partie du précédent poème, mais qui forme une œuvre indépendante — ; 3° l'*Apollonius de Tyr*, roman d'aventures orientales en plus de vingt mille vers. Les deux premiers textes sont reproduits d'après un bon manuscrit, celui de Heidelberg ; l'*Apollonius*, d'après un très mauvais manuscrit, celui de Gotha, mais, comme dit l'éditeur dont les annotations sont excellentes, le commentaire permettra au lecteur de reconstruire, sinon la forme, du moins le sens.

A, C.

Les Lombards dans les Deux-Bourgognes, par Léon Gauthier,... — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de XIII-399 pages.

Le livre que M. L. G. nous présente est une bonne contribution à l'étude du commerce et des opérations de banque pendant le moyen âge. Les Lombards (et sous ce nom on comprenait tous les marchands venant d'Italie) commencèrent leurs opérations dans les deux Bourgognes vers 1250; ce fut d'abord dans le comté, dont les souverains besoigneux avaient de grands besoins d'argent, puis dans le duché où ils trouvèrent également un champ d'exploitation des plus fertiles. Ils venaient surtout d'Asti et de Chieri, mettaient à profit les privilèges que conféraient à leurs concitoyens des diplômes impériaux (les plus anciens remontaient au XIe siècle), utilisaient avec adresse les relations diplomatiques des comtes de Savoie pour s'introduire de çi et de là, se présentaient toujours comme des gens d'affaires qui aideraient les villes et seigneurs à relever leur fortune par des avances d'argent et des régies d'impositions, augmenteraient la richesse du pays par le commerce et commenceraient par payer de grosses redevances pour obtenir le droit de commercer et l'exemption des charges locales. Ils s'entendaient d'ailleurs à merveille dans leurs trafics ; toutes opérations de commerce ou de banque, même celles qui paraîtraient d'invention plus moderne, leur étaient familières : ils prêtaient sur gages ou hypothèques, exportaient des laines et des draps, recevaient et payaient pour les clients ayant compte courant chez eux, vendaient des épices, des fourrures, des chevaux, entreprenaient des régies financières, spéculaient sur les blés et les vins. Appartenant pour la plu-

---

1. P. 23, 19 *verlasenheit*, traduit avec un point d'interrogation par *Weltlichkeit*, n'a-t-il pas plutôt le sens d'*Ausgelassenheit* ?

part à des familles déjà riches, ils entendaient à merveille les avantages de l'association, ils ne craignaient même pas de s'allier aux Juifs pour telle ou telle affaire; achetant à beaux deniers comptants les seigneurs et leurs officiers, ils pouvaient se croire en toute sécurité et agir en conséquence, d'autant plus qu'ils voyaient quelques-uns des leurs vivre dans l'intimité des souverains du pays et disposer d'une grosse influence. Aussi ne surent-ils pas refréner leur avidité et s'empêcher de se livrer à la véritable usure; de bonne heure des plaintes très vives s'élevèrent contre eux et la haine vivace du peuple les poursuivit. Leur situation devint précaire à plusieurs reprises pendant le XIVe siècle; à la fin, ils durent quitter les deux Bourgognes qu'ils cessèrent d'exploiter d'une façon aussi méthodique. Mais pendant près de 150 ans ils avaient pu y faire des fortunes énormes.

M. L. G. a raconté un peu brièvement tout cela (son récit ne remplit guère que 74 pages de son livre); il a surtout publié une belle série de 172 documents compris entre les années 1265 et 1476, qui seront des plus utiles à consulter. Sa rédaction est un peu courte, ai-je dit, et encore y aurait-il quelques pages à supprimer, car elles font double emploi : les mêmes idées y sont redites, les mêmes phrases y sont quelquefois répétées (comparer surtout les pages 11 et 23). Mais il aurait pu d'autre part corser davantage son récit non seulement s'il avait examiné, comme il l'a fait, l'action des autres financiers, des Juifs en particulier dans la même région, mais s'il avait suivi ses Lombards en d'autres pays. Je lui propose la Provence comme exemple : la Provence a été exploitée continuellement par les Italiens et les Catalans, de très nombreux documents ont été publiés à ce sujet, des monographies mêmes ont été écrites sur certaines familles de banquiers, des « Lombards » y ont acquis une grande renommée et y ont fait souche, ne serait-ce que les Balbi, qui ont fondé la famille des Crillon; M. L. G. aurait donc trouvé là des compléments d'informations. Cette noblesse italienne commerçante ne croyait pas déroger : elle introduisit ces idées dans les pays où elle trafiquait, sans cependant pouvoir toujours les acclimater. Il y aurait une étude très curieuse à tenter sur ce sujet; on verrait comment les banquiers d'outre-monts, fixés en France et revendiquant les privilèges de noblesse, se trouvèrent en lutte, surtout dans le midi, avec les agents fiscaux de la royauté et firent par endroits triompher leurs revendications. Pendant longtemps, en Provence, par exemple, les nobles eurent toute liberté pour exercer le commerce : ce ne sont donc pas les verriers des XVIe et XVIIe siècles, comme le dit M. L. G. (p. 18), qui apportèrent d'Italie des prétentions nobiliaires.

Avant de terminer, je tiens à signaler un des documents les plus curieux publiés par M. L. G., qui a même donné le fac-similé d'une page de l'original : c'est un compte du péage de Saint-Jean de Losne; le receveur, en regard des sommes qu'il avait perçues de tel ou tel

marchand ultramontain, a dessiné dans la marge de son livre les marques commerciales apposées sur les balles de laine par chaque maison d'exportation.

L.-H. Labande.

Pierre Champion, ... **Cronique Martiniane.** Édition critique d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc. — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de LXXIX-127 pages (Bibliothèque du XVe siècle. Tome II).

Nos premiers imprimeurs parisiens montrèrent assez vite du goût pour l'histoire nationale et, dès 1477, Pasquier Bonhomme éditait les Grandes Chroniques de France. Le libraire Antoine Vérard suivit cet exemple et, entre autres publications, présenta vers 1503 la *Chronique Martinienne* de Martin le Polonais, continuée jusqu'à la fin du XIVe siècle par différentes personnes et traduite par Sébastien Mamerot; mais il y ajouta un second volume auquel il donna le nom de *Martiniane* et qu'il composa de différents morceaux historiques relatifs au XVe siècle. M. P. Champion a reconnu dans ses additions l'œuvre d'un certain Jean Le Clerc, à qui l'on doit aussi une interpolation de la *Chronique scandaleuse*. Ici, il a compilé quelques chapitres des chroniques de Monstrelet et de Jean Chartier, mais il a ajouté beaucoup de lui-même. Il s'était en effet proposé pour but de raconter les exploits et les souvenirs des deux frères Jacques et Antoine de Chabannes. Ces personnages eurent un rôle tantôt glorieux, tantôt néfaste, dans les actions militaires du règne de Charles VII, mais, en somme, malgré leurs qualités à l'armée, ils furent surtout des ambitieux. Mais justement ils furent mêlés à une quantité de faits mémorables; Antoine, l'ancien chef des Écorcheurs, devint le confident de Charles VII et prit part aux négociations entre le roi et le dauphin. Leur biographie, par un contemporain, qui écrivit probablement sur leur ordre, qui puisa dans leurs archives et inséra dans son œuvre les lettres les plus importantes qu'il y trouvait, ne peut donc manquer d'être fort intéressante. Le récit de Jean Le Clerc s'arrête à 1461 : il est bien dommage qu'il n'ait pas été poussé jusqu'à la mort d'Antoine de Chabannes, dont l'existence fut encore très agitée sous le règne de Louis XI. Mais tel qu'il est, il nous est précieux et nous devons remercier M. P. Champion de nous en avoir donné une excellente édition.

L.-H. Labande.

Histoire de Seyne, de son bailliage et de sa viguerie, par l'abbé C. Allibert. — Barcelonnette, A. Astoin, 1904. 2 vol. in-8° de 691 et 153 pages.

Cette monographie locale n'est pas sans défauts, cependant M. l'abbé C. Allibert a d'abord le grand mérite de l'avoir entreprise et d'avoir pu encore nous présenter tant de documents. L'exploration des

archives dans toute la région montagneuse qu'il embrasse a dû être des plus pénibles et il faut le féliciter d'avoir tenté pareil travail. Combien de villes, d'accès plus facile, de séjour plus agréable, attendent encore, surtout en Provence, la personne zélée et désintéressée, qui voudra retracer leurs annales !

L'éloignement de l'auteur de toute grande bibliothèque l'a mis dans un état d'infériorité évident : il n'est pas au courant des publications qui ont été faites pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle sur l'histoire de l'antiquité et du moyen âge en Provence et c'est là le défaut principal de son livre. Je n'ose guère le lui reprocher pourtant. Je me contenterai de regretter qu'il n'ait pas mis un ordre plus rigoureux dans son récit. Certes, il a eu la conscience de lire et de copier de très nombreuses pièces, il les a analysées avec intelligence, mais ce qu'il en tire ne s'emboîte pas toujours exactement.

Bien des faits jusqu'ici discutés ou ignorés complètement, sont révélés par cette *Histoire de Seyne ;* au point de vue des institutions, les douze ou treize communes qui ont formé le bailliage de Seyne avaient des chartes municipales différentes et se trouvaient chacune dans des conditions particulières ; la situation des terres et des seigneuries était variée, les redevances féodales étaient nombreuses et diverses, et sur tout cela l'auteur donne de multiples indications et produit des pièces justificatives curieuses. L'histoire de Provence, si pauvre hélas ! jusqu'aujourd'hui, se voit enrichie de nombreux détails sur les guerres des XIVe, XVIe et XVIIIe siècles : M. l'abbé Allibert a prouvé l'occupation de Seyne par les troupes austro-sardes pendant tout l'hiver de 1747-1748, ce que l'on ne savait pas. On aura donc beaucoup à apprendre dans ces deux volumes (le deuxième donne les pièces justificatives et des listes d'officiers et dignitaires ecclésiastiques ou laïques), beaucoup plus que dans un autre *Essai sur l'histoire de Seyne*, qui a paru à peu près dans le même temps et qui est de valeur très inférieure.

L.-H. LABANDE.

H. von Kleist's Werke, im Verein mit Georg MINDE-POUET und Reinhold STEIG hrsg. von Erich SCHMIDT. 5 Bände. 46 et 464, 468, 442, 412, 509 p. Leipzig, Bibliographisches Institut. 1905. 2 mark le volume.

On saluera avec joie cette édition critique de Kleist. L'introduction biographique est due à M. Erich Schmidt. Il y déploie tout son talent et raconte la vie aventureuse de Kleist avec autant d'éclat que de concision, non sans remarques ingénieuses sur le style et le caractère du génial écrivain. Les trois premiers volumes contiennent, selon l'ordre chronologique, les pièces et les romans. Ils sont édités par M. Schmidt qui a mis en tête de chaque grande œuvre une analyse fine, précise, pénétrante, laquelle, dans sa brièveté, n'oublie rien d'essentiel. Le quatrième volume est publié à la fois par MM. Schmidt et

Steig : le premier donne (p. 9-48) les vers lyriques de Kleist ; le second, les « petits écrits », les articles que Kleist fit paraître dans les *Abendblätter* et ailleurs ; ajoutons, à ce propos, que tout le matériel des variantes a été incorporé à ce quatrième volume, et ce n'a pas été sûrement une des parties les plus faciles de la belle entreprise de M. Schmidt. Dans le cinquième volume, très soigné, lui aussi, et pourvu de trois index [1], M. Minde-Pouet a réuni la correspondance de Kleist recueillie jusqu'ici et il a réussi non seulement à retrouver, à peu d'exceptions près, les originaux, et à compléter, à rectifier certaines lettres, mais à découvrir quelques textes d'assez grande importance. On louera le commentaire de l'édition. On regrettera peut-être qu'il y ait deux sortes de notes et qu'elles soient séparées, que les unes, relatives à l'explication du texte, soient au bas des pages, et les autres, destinées surtout aux chercheurs, à la fin du volume. Mais ces notes, surtout celles de M. Erich Schmidt, si courtes soient-elles, sont toujours utiles et instructives.

A. C.

Georges Goyau. **Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande.** Paris, Perrin, 1907. In-8°, 78 p.

M. Goyau a voulu interroger l'Allemagne sur la Pucelle comme James Darmesteter avait autrefois interrogé l'Angleterre. Son opuscule se lit avec agrément. On lui reprochera d'attribuer à la Convention (au lieu de la Législative), le décret qui fit de Schiller un citoyen français, et il aurait pu citer un mot de Gœthe (*Annales* 1820) qui, en lisant la *Jeanne d'Arc* de Lebrun des Charmettes, éprouvait une « surprise admirative » et jugeait que cette histoire, « dans l'éloignement de plusieurs siècles, gagne encore un certain clair-obscur aventureux ». Mais il est bien informé, bien au courant. Il retrace d'abord les témoignages des contemporains allemands de Jeanne d'Arc et notamment celui d'Eberhard Windecke, puis il rappelle les vers d'Eustache de Knobelsdorf au XVIe siècle. Il insiste naturellement sur l'œuvre de Schiller. Ce qu'on lira le plus volontiers, c'est ce qu'il dit du travail de Guido Gœrres qui d'ailleurs a été traduit en français en 1843 (réimpression en 1886). Il raconte le pèlerinage que fit Guido dans tous les endroits qu'avait illustrés la Pucelle et son séjour à Paris parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale ; mais la publication que projetait Guido Gœrres, subit des retards, et ce fut Jules Quicherat qui nous la donna. M. Goyau termine son étude en nous parlant de quelques biographes de Jeanne, entre autres de Hermann Semmig qui voyait dans la Pucelle une protestante précoce, et il conclut que l'Allemagne « semble affecter une sorte de coquetterie à l'endroit de Jeanne d'Arc », qu' « éprise de de l'antique Velléda, elle porte quelque

---

1. V, 334 ; Clarke n'a pas été « nommé duc de Feltre par la ville de Feltre ».

envie aux Français, qui, pour installer une vierge guerrière au chevet de leur nationalité, n'ont pas besoin d'aller quérir la prophétesse d'un paganisme défunt, mais simplement de feuilleter leur histoire ».

A. C.

Francesco Lemmi. **Le origini del Risorgimento italiano** (1789-1815) Milano, Hœpli, 1906, petit in-8°, x-458 p.; 6 l. 50.

La collection historique Villari, à laquelle appartient ce volume, s'adresse au grand public italien et repousse en conséquence tout appareil d'érudition : le travail de M. F. Lemmi est publié sans une note. Il est cependant autre chose qu'un manuel. L'auteur a visiblement une information assez étendue, sinon de première main, et il s'écarte un peu, par endroits, des opinions reçues. C'est dans ces occasions (par exemple p. 108 où il est dit que le traité franco-napolitain du 19 vendémiaire an 5 est dû « à la corruption d'un Directeur ») qu'on souhaiterait une référence, si brève qu'elle fût, aux témoignages.

La division en six chapitres (l'Italie et la Révolution ; Bonaparte en Italie; les républiques italo-françaises; Le Consulat ; l'Empire ; la Restauration) est claire et conforme au plan général des événements. Les questions essentielles sont traitées avec un développement suffisant. M. L. est surtout bien informé sur Venise et Naples, et s'attache plus volontiers à ce qui les concerne, ainsi qu'aux manifestations de l'esprit unitaire et patriotique — ce qui du reste est proprement son sujet. Le ton du récit est modéré et la plupart des jugements témoignent d'une impartialité et d'un effort d'objectivité tout à fait dignes d'éloges (v. notamment les passages sur la Cisalpine p. 167, sur le développement de l'idée nationale, p. 276 et 373, sur les Français en Italie p. 323). Certaines parties sont traités d'une façon très nouvelle pour le lecteur étranger, notamment le développement sur la « guerre d'indépendance » (le soulèvement organisé par Murat en 1814-1815). On remarquera l'inclination demeurée constante en dépit de tout, pour Bonaparte et sa famille, que l'auteur a presque tendance à séparer des Français, malgré son évidente sympathie pour eux. (cf. p. 121). Peut-être regrettera-t-on que M. L. ait fait trop peu de place aux évènements de nature économique, notamment aux conséquences du blocus continental. Sans méconnaître que l'histoire du Risorgimento est surtout une histoire des partis et des idées, on aimerait à être renseigné sur la part que les conditions de la vie matérielle ont pu avoir dans la formation du sentiment national italien.

L'ouvrage est bien présenté au point de vue typographique et muni d'un bon index, on n'y relève guère d'erreurs ni de fautes [1]. Le style

---

1. Le passage sur Championnet (p. 213) reproduit sans examen le jugement traditionnel et beaucoup trop élogieux. Il faut lire : p. 55, Valenciennes ; p. 57, D*u*mas; p. 63, Argenteau; p. 38, Augereau et S*er*urier ; p. 105, Bass*v*ille ; p. 107, Neumar*k*t, p. 185, So*t*in; p. 161, 162 etc., Fa*i*poult; p. 240, Foissac-Latour.

est clair, et il y circule, comme dit l'avertissement de l'éditeur, *un' onda di patriottismo non rettorico* qui n'est pas faite pour déplaire au lecteur français, au contraire.

R. Guyot.

Ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der Malaio-polynesischen Sprachen, Lucerne, 1906, in-8°, 74 p. (*Malaio-polynesische Forschungen*, II, 3).

Dans cette brochure, M. K. Brandstetter montre que le moment est venu de faire un dictionnaire étymologique du malayo-polynésien. Les recherches de M. Kern, de M. Brandstetter, et de quelques autres (notamment M. Ferrand, en ce qui concerne le malgache) ont mis en évidence les principales règles de correspondances phonétiques; les récentes découvertes du P. Schmidt, en élargissant encore le domaine déjà immense du malayo-polynésien, ont donné une base plus solide encore au travail. M. Brandstetter a dressé le dictionnaire étymologique des parties du corps, et montre ce qu'on pourrait faire, et ce qu'il est prêt à entreprendre s'il trouve les appuis nécessaires. La méthode linguistique de M. B. est d'une parfaite rigueur, et son exposé très clair; ses articles étymologiques pourraient servir de modèles du genre. Il est à espérer que les concours souhaités ne lui feront pas défaut, et que l'ouvrage pourra paraître dans un délai qui ne sera pas trop long; rien ne serait plus utile aux progrès de la linguistique générale.

A. Meillet.

— Dans la collection de Manuels publiés par l'éditeur U. Hœpli de Milan, nous devons une mention spéciale à celui que M. Pietro Taddei a donné en 1906 sous le titre de *L'Archivista. Manuale teorico-pratico* (in-16 de 487 pages, avec 12 tableaux). Non pas qu'il soit parfait, car il n'apprend rien sur le classement et le contenu des fonds anciens qui se trouvent conservés, même dans les Archives d'État (l'histoire de la formation des différents dépôts ne dispensait pas d'indiquer au moins le cadre de classement), mais on y rencontrera la législation et les modèles proposés pour les archives modernes, ministères, administrations centrales et communales, sûreté publique. Ces modèles paraissent bien étudiés et il y aurait intérêt à les comparer avec la méthode suivie en France. M. P. Taddei s'est préoccupé, il ne faut pas l'oublier, des connaissances techniques à donner aux archivistes présents ou futurs. Malgré tout, j'aurais aimé qu'il rappelât aux fonctionnaires chargés de ce soin les règles élémentaires pour la mise en valeur des fonds antérieurs à l'époque contemporaine et il y aurait eu quelque utilité. Je ne veux pas être indiscret, mais j'ai constaté *de visu* de singuliers procédés usités dans de très grands dépôts italiens. Sachons gré à l'auteur de la haute estime qu'il professe pour notre Ecole des Chartes, qui semble beaucoup plus appréciée par les étrangers que par bien des Français. — L.-H.-L.

— Le cardinal Mathieu, de l'Académie française, a publié une nouvelle édition de sa thèse de doctorat, présentée en décembre 1878 à la Faculté des lettres de Nancy, sur l'*Ancien régime en Lorraine et en Barrois* (Champion. 1907, in-8°, 539 p.) M. Pierre Boyé a enrichi cette édition d'un important index blibliographique, et le cardinal Mathieu y ajoute 1° quelques considérations sur le rôle du christianisme dans la société moderne (il avait dû les supprimer sur les exemplaires destinés à la soutenance); 2° une étude parue dans les *Annales de l'Est* sur le procès et la mort de Charlotte de Rutant, née à Saulxures-lès-Nancy et guillotinée à Paris peu de jours avant Marie-Antoinette. — A.-C.

— Nous n'avons qu'à annoncer, avec le plus vif éloge, l'édition que M. Eug. Bestaux, lecteur à l'Université d'Innsbruck, a donnée dans la « Französische Uebungsbibliothek » (Paris, Boyveau et Chevillet ; Dresde, Ehlermann, n° 20) de la comédie d'Ernest Wichert, *Ein Schritt vom Wege*; elle est destinée aux Allemands qui veulent traduire un texte de leur langue en français, et elle remplira parfaitement son but ; la notice bibliographique, tirée de *Richter und Dichter*, est intéressante et utile. — A. C.

— Il est difficile de trouver contrastes plus saisissants que ceux qu'offrent entre eux *Prudhon* et *Daumier*, et d'autre part *Paul Potter,* le maître Hollandais : tels sont les trois « grands artistes » dont la collection déjà si riche qui porte ce nom vient de s'enrichir (chez l'éditeur H. Laurens, pet. in-8° 125 p. et 24 reprod. Prix : 2 fr. 50). Cependant tous trois ont cherché la vérité et la vie suivant l'instinct spécial de leur génie, aussi bien Prudhon dans l'élégance et la grâce suprême de la figure féminine, que Daumier dans la puissante et expressive laideur de l'homme, que Paul Potter dans l'admirable finesse des animaux domestiques qui nous entourent. C'est ce qu'ont fort bien mis en relief, et éclairé du jour qui convient le mieux à chacun de ces artistes, M. Emile Michel, monographe depuis longtemps si informé, si compétent, des maîtres flamands ou hollandais, pour Paul Potter; M. Henry Marcel, dont nous avons déjà loué ici le Millet, éloquent et impartial, pour Daumier; M. Etienne Bricon, délicat dans ses appréciations et amoureux de son sujet, pour Prudhon. Il n'était certes pas inutile de revenir un peu d'ensemble sur le grand animalier de la Hollande. On le connaît assez mal, lui, sinon son œuvre, et le développement de son talent, l'évolution de sa laborieuse et enthousiaste carrière, brisée à 28 ans à peine, valaient largement qu'on les mît en lumière, dans son milieu, dans son temps, dans l'humilité de son genre spécial, si étonnamment relevé par l'étonnante sincérité qui l'empreint. Daumier nous promène parmi d'autres espèces d'animaux (c'est le mot de M. Marcel, qui parle ici de « zoologie humaine »), mais ce n'est pas pour nous en faire goûter la beauté ni même la vérité vraie d'attitude. L'éloquence extraordinaire du pinceau ou du crayon de l'artiste est ici railleuse, et plus que railleuse, violente, souvent calomniatrice et mensongère : on saura gré au critique de ne l'avoir pas caché. Elle n'en reste pas moins d'une étude singulièrement attachante et sa maîtrise, que lui-même eût voulu appliquer à une peinture plus indépendante, séduit invinciblement comme art. Il est d'ailleurs des séductions bien différentes dont la force n'est pas moindre : comment résister à celle de Prudhon ? Aussi bien M. Bricon, très délicatement, très adroitement, a-t-il tout fait pour nous faire sentir l'incroyable harmonie naturelle de cet art si tendre, si baigné de lumière et d'air pur, qui fait penser en effet à un Watteau transformé, autant qu'au Corrège du ciel italien. — H. de C.

— M. Albert Soubies a fait paraître le tome XXXVI de son utile collection *l'Almanach des Spectacles,* consacré à l'année 1906 (Paris, Flammarion, 1907. Petit in-8°, 147 p. avec une eau-forte par Lalauze).

— A l'occasion de l'exposition de l'hôtel Saint-Fargeau, MM. Poëte, Beaurepaire et Clouzot publient : *Une visite à la bibliothèque de la ville de Paris. La vie populaire à Paris par le livre et l'illustration* ; 22 pp. in-8° agenda. Cette brochure est un catalogue descriptif et historique vitrine par vitrine des principaux objets exposés.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 juillet 1907.* — M. Salomon Reinach, président, annonce la mort de M. Sophus Bugge, de Christiania, correspondant de l'Académie depuis 1881 et associé étranger depuis 1902.

M. Seymour de Ricci communique un fragment d'un historien latin de basse époque, découvert par lui dans la reliure d'un manuscrit appartenant au Musée Plantin, à Anvers. Ce fragment est relatif à l'histoire du premier triumvirat et à la mort de Crassus. — Arioviste y est nommé Brennus. MM. Bouché-Leclercq et Salomon Reinach présentent quelques observations.

M. le Dr Capitan fait, au nom de M. Ulysse Dumas et en son propre nom, une communication sur des vestiges de constructions en pierre sèche autour des dolmens ou tumuli du département du Gard. Or on sait que jusqu'ici on considérait les dolmens comme isolés. M. le Dr Capitan propose diverses explications des monuments nouveaux qu'il signale à l'attention de l'Académie.

M. Paul Monceaux fait une communication sur sa restitution d'un livre de Fulgentius à l'aide des fragments épars dans un dialogue attribué à saint Augustin, dialogue intitulé *Contra Fulgentium donatistam*. Ce dialogue, qui est sûrement d'origine africaine et qui paraît avoir été rédigé, entre 411 et 420, par un clerc de l'entourage d'Augustin ou de son école, contient la réfutation d'un traité sur le baptême, envoyé à l'auteur catholique par le donatiste Fulgentius et qui était sans doute l'œuvre de Fulgentius lui-même.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'un rapport de M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse, sur les fouilles des catacombes d'Hadrumète.

M. Maindron commence la lecture d'un rapport sur sa mission archéologique dans l'Inde du Sud.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 juillet 1907.* — La séance publique annuelle est fixée au vendredi 15 novembre.

M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Académie, communique une note sur l'authenticité de la Santa Casa de Lorette. En dernier lieu, on a cru pouvoir invoquer en faveur de Lorette une fresque du cloître des Franciscains à Gubbio. D'après une découverte récente, on a de cette fresque une réplique dans un tableau conservé à Pérouse et qui, comme le prouvent certains détails, se rapporte certainement à Notre-Dame des Anges.

M. Ernest Babelon lit un mémoire sur la théorie féodale de la monnaie. Il se propose de démontrer que le droit de monnaie exercé par un si grand nombre de barons et d'évêques durant les premiers siècles de la féodalité, est un démembrement du droit régalien des princes carolingiens. La monnaie féodale est à la fois régalienne et domaniale. Elle est la propriété absolue du prince, qui en fait une source de revenus comme des autres parties de son domaine; il exploite son atelier monétaire comme il exploite le moulin banal ou le four banal. Le droit féodal lui reconnaît la faculté d'établir sa monnaie, d'en fixer la valeur et de la muer. Mais l'abus des mutations provoqua des troubles et des protestations populaires qui enfantèrent un nouveau principe, celui de l'intervention du peuple ou de ses délégués dans la mutation des monnaies. Ce principe se fait jour dès le début du XIVe siècle : il est nettement formulé enfin par Nicolas Oresme sous Charles V.

M. Clermont-Ganneau propose une nouvelle lecture d'une inscription grecque de Salarama (Asie-Mineure). C'est la dédicace d'un tombeau élevé par un certain C. Aponius Firmus, décurion et *optio* de l'*ala Augusta Gemina Colonorum*. Le dédicant spécifie que ce tombeau sera exclusivement réservé à lui-même et à sa femme Fl. Visellia. Toutefois, dans un codicille final, celle-ci, prenant la parole en son nom personnel, ajoute que le tombeau pourra être affecté aussi, en partie, à ceux en faveur de qui elle en disposerait par testament. Ce dernier passage contient une difficulté que M. Clermont-Ganneau pense résoudre en restituant τὸν δὲ κάτω οἶκον ; ces mots désigneraient simplement la partie inférieure de l'édifice funéraire qui, comme tant d'autres, devait être à deux étages.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 Août. — 1907

Les religions et littératures orientales, collection Teubner. — Le Daiva, p. T. Gânapati Sastri. — Hüttemann, Le sixième ouvrage du Canon jaîna. — Agamya Guru, Catéchisme védantique. — Filchner, Le monastère de Kumbum. — Dutoit, L'ascétisme du Bouddha. — Roscher, Le nombre sept chez les Grecs. — Janko, Le parfait à redoublement. — Finck et Gjandschezian, Les manuscrits arméniens de Tubingue. — Uhlenbeck, Les formes du groupe esquimau. — Aulard, Actes du Comité, XVII; Paris sous le Consulat, III; Études et leçons sur la Révolution, V. — Labroue, Le club de Toulon; Le conventionnel Pinet. — Desbrière et Sautai, La cavalerie pendant la Révolution. — Coutanceau, La campagne de 1794 à l'armée du Nord, II. — La Jonquière, L'expédition d'Égypte, V. — Balagny, Napoléon en Espagne, IV. — Bennigsen, Mémoires, I-II, p. Cazalas. — Camon, La guerre napoléonienne. — Fr. Masson, L'affaire Maubreuil. — Gonnard, Les origines de la légende napoléonienne; Lettres des Montholon. — Houssaye, La garde meurt et ne se rend pas. — E. Picard, 1870, La perte de l'Alsace. — Lannoy et Vander Linden, L'expansion coloniale, Portugal et Espagne. —

I. **Die Orientalischen Religionen.** — Berlin-Leipzig. Teubner, 207 pages, 9 mk.
II. **Die Orientalischen Literaturen.** Ib., 1906, 419 pages, 12 mk.

Ces deux volumes font partie d'un tableau général des connaissances actuelles publié sous la direction de M. Paul Hinneberg : *Die Kultur der Gegenwart; ihre Entwicklung und ihre Ziele*; ils forment, l'un (I) la section III, 1, l'autre (II) la section VII de la première partie de cette collection. L'entreprise réalisée par la grande librairie de Leipzig atteste une double tendance à l'honneur de la science allemande et du public allemand. La science, dispersée et presque émiéttée dans les monographies (*Beiträge*, etc.], condensée à l'usage des spécialistes dans les Manuels (*Handbuch*, *Grundriss*, etc.), veut maintenant établir le bilan de ses efforts et de ses résultats; elle trouve, en dehors des écoles, un public curieux et patient qui ne demande pas à la science de se vulgariser pour se rendre accessible. Les deux volumes, conçus exactement sur le même plan, traduisent clairement un programme nettement conçu. L'éditeur s'est adressé à des spécialistes de premier ordre et il leur a demandé de résumer chacun, dans un chapitre de courte étendue, la substance d'une des littératures et des religions de l'Orient. On s'est gardé d'accumuler les noms et les faits : on a choisi les traits essentiels, les idées et les œuvres caractéristiques, on a voulu faire comprendre plutôt que faire apprendre. La conception est d'une valeur

incontestable : la liste des collaborateurs suffit à montrer avec quel éclat elle a été réalisée :

I. Les Religions. — Peuples primitifs ; Eduard Lehmann. Égypte ; Adolf Erman. Assyro-Babylonie ; Carl Bezold. Inde ; Hermann Oldenberg. Iran ; Hermann Oldenberg. Islam ; Ignaz Goldziher. Lamaïsme ; Albert Grünwedel. Chine ; J. J. M. de Groot. Japon a) Shintoïsme ; Karl Florenz ; b) Bouddhisme ; Hans Haas.

II. Les littératures. — Peuples primitifs ; Erich Schmidt. Égypte ; Adolf Erman. Assyro-Babylonie ; Carl Bezold. Israël ; Hermann Gunkel. Araméen ; Théodore Nöldeke. Ethiopien ; Théodore Nöldeke. Arabe ; M. J. de Goeje. Inde ; Richard Pischel. Perse ancienne ; Karl Geldner ; moyen âge et moderne ; Paul Horn. Turc ; Paul Horn. Arménien ; Franz Nikolaus Finck. Géorgien ; F. N. Finck. Chinois ; Wilhelm Grube. Japonais ; Karl Florenz.

L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer ; les volumes sont maniables ; les divisions sont claires, nombreuses, avec des titres à la marge qui donnent une suite de repères commodes ; enfin un index bien fait complète chacun des deux ouvrages.

Sylvain Lévi.

Bhaktimañjarî, by H. H. S. T. **Sri Râma Varma Kulasekhara Perumâl-maharajah of Travancore**. Edited with notes by T. Ganapati Sâstri. Trivandrum. 1904.

The Trivandrum Sanskrit Series. N° I. — The Daiva with the commentary Purushakâra. Edited with notes by T. Ganapati Sâstrî. Trivandrum. 1905.

Le Sud de l'Inde, situé à l'écart des grandes invasions, reste depuis longtemps l'asile favori des lettres sánscrites ; les maharajas de Travancore sont les patrons traditionnels de l'orthodoxie et de la science brahmaniques. Fidèle à sa race, le maharaja actuel vient de créer une « Série sanscrite » destinée à prendre rang parmi les grandes collections de l'Inde. Par une innovation heureuse, le caractère adopté pour l'impression est le dévanagari, qui tend décidément à devenir l'écriture commune de l'Inde ; l'Imprimerie du Gouvernement de Travancore s'est montrée du premier coup l'émule des meilleures presses de Bombay. La direction de la série a été confiée à un savant éminent, T. Ganapati Sastri, Principal du Collège de Trivandrum, pandit hors pair et de plus initié à l'érudition occidendale. Par une pensée doublement pieuse, où s'affirme à merveille l'inspiration de l'œuvre, on a choisi pour inaugurer la collection un poème qui exalte la dévotion à Viṣnu Padmanâbha, divinité tutélaire de la famille royale, et qui a pour auteur le grand-oncle du maharaja actuel, Râma Varma Kulaçekhara Perumal qui régna sur le Travancore de 1813 (date de sa naissance même) à 1847. L'ouvrage consiste en dix sections, de cent stances chacune, chacune composée dans un mètre différent ; la Bhakti mañjari, « le Bouquet de Dévotion » forme ainsi un total de

mille stances, autrement dit de mille prières exclusivement adressées à la même divinité. Elle atteste chez le royal auteur une réelle maîtrise de la langue, du style, de la versification, et une instruction religieuse solidement nourrie. La forme est aimable et harmonieuse ; le sentiment tendre et délicat.

La Bhakti mañjarì est classée hors série. Le premier volume de la collection est un texte grammatical, le Daiva. Le Daiva est un traité en deux cents vers sur les racines homophones ou analogues, et leurs différences de sens ou de conjugaison ; il est accompagné d'un admirable commentaire, le Puruṣakâra, dont l'auteur reçoit le nom (ou le surnom) de Kṛṣṇa lîlâ çuka. Texte et commentaire sont fréquemment cités dans la littérature grammaticale ; Sàyaṇa en particulier s'y réfère souvent ; mais on n'en avait pas même signalé de manuscrit jusqu'ici. C'est la bibliothèque du palais de Travancore qui nous a préservé ces monuments précieux. Le Puruṣakâra cite et discute, dans une langue excellente, sobre et claire, un nombre considérable d'autorités. La date précise de ces deux textes n'est pas connue ; mais il est probable, comme l'éditeur l'établit dans sa préface, que le Daiva se place entre le IXe et le XIIe siècle, tandis que le Puruṣakâra remonte au XIIIe siècle environ. Le Daiva et son commentaire donnent donc deux utiles repères dans l'histoire de la grammaire sanscrite, d'où doit sortir un jour l'histoire de la langue même.

Il est à souhaiter que la collection se poursuive le plus rapidement possible ; parmi les textes en préparation, les indianistes salueraient avec une joie toute particulière le commentaire d'Abhinava gupta sur le Nâṭya veda ; cet ouvrage, connu jusqu'ici par de rares citations, enrichira d'une manière inespérée l'histoire de l'art dramatique dans l'Inde.

Sylvain Lévi.

Dr. Wilhelm Hüttemann. **Die Jnata-Erzählungen im sechsten Anga des Kanons der Jinisten.** Strasburg, Trübner. 1907. 1 mk. 50.

Le sixième ouvrage du Canon jaina, Nāyādhammakahāo, n'a paru jusqu'ici que dans une collection indigène. M. H. qui en prépare une édition critique étudie ici, en manière d'introduction, les récits du type *jñāta* qui forment la plus grande partie du livre. Les conteurs édifiants du jaïnisme ont reculé les bornes de l'ennui ; il n'en faut savoir que plus de gré aux érudits qui ont le courage de les étudier. L'histoire comparative des contes trouvera là d'utiles matériaux. M. H. a indiqué lui-même plusieurs rapprochements ; il est surprenant qu'il n'ait pas reconnu dans l'histoire du Māyandī (= Mākandī) le jātaka bouddhique de Siṃhala, tel qu'il est raconté dans le Divyāvadāna et dans le Gunakāra*nd*a-vyūha, L'identité est flagrante ; il n'est pas jusqu'au titre même, à peine explicable dans la recension

jaina, qui n'évoque le souvenir du Mākandikā-avadāna, où le Divyāvadāna (xxxvi) a incorporé cette légende.

Sylvain Lévi.

Sri Brahma Dhara « **Shower from the Highest** », through the favour of the Mahatma Sri Agamya Guru Paramahamsa. — London, Luzac et Co. 1905.

Ce petit volume, d'aspect aimable et sérieux à la fois, est un nouveau témoignage de la propagande védantique qui prétend conquérir le monde occidental à l'idéalisme mystique des Hindous. L'enseignement prend cette fois la forme d'un catéchisme en sept leçons ; l'élève interroge ; le maître — dans l'espèce c'est Agamya Guru qui eut récemment son jour de notoriété dans la presse parisienne — répond. On a évité systématiquement le jargon sanscrit, ordinairement cher aux théosophes. Le Vedânta et le Yoga traduisent leurs doctrines dans la langue de la philosophie moderne, et c'est là justement le principal intérêt du livre. La transposition, discutable, est du moins ingénieuse, et donne aux rêveries de l'Inde un apparent caractère de précision scientifique.

Sylvain Lévi.

W. Filchner. **Ein Beitrag zur Geschichte des Klosters Kumbum.** Berlin, Mittler et Sohn, 1906, 164 p.

En juin 1904, le lieutenant Filchner, de l'infanterie bavaroise, a visité le monastère de Kumbum c'est-à-dire des cent mille images, situé un peu à l'est du Kuku-nor, sur le confin du monde chinois et du monde tibétain. Le monastère, élevé sur le berceau du grand réformateur Tsongkapa, est fameux entre tous les sanctuaires du lamaïsme ; en Europe il est connu surtout, depuis la Relation de Huc, à cause d'un arbre merveilleux dont les feuilles portent, dit-on, soit des caractères tibétains, soit l'image d'un Bouddha. Après Huc et Gabet, d'autres voyageurs européens ont visité et étudié le Kumbum, entre autres Rockhill, Potanin, Mme Rijnhart. M. F. a soigneusement dépouillé la littérature du sujet, et il en tiré une monographie intéressante où il a versé ses observations personnelles. L'ouvrage est édité avec luxe, accompagné de cartes et de plans, illustré de photographies hors texte : passe-port, bonnet de lama, moulin à prières, etc. Le cadre risque de paraître un peu somptueux pour la valeur du tableau ; néanmoins, le tableau existe, et il ne sera pas sans utilité.

Sylvain Lévi.

Julius Dutoit. **Die duskaracarya des Bodhisattva in der buddhistischen Tradition.** Strassburg, Trübner, 1905, 99 p.

Au sortir des écoles qu'il a traversées, le Bouddha, avant de découvrir la Voie définitive, passe une période de six années à pratiquer

l'ascétisme; c'est la *duṣkaracaryā*. M. D. a étudié les récits parallèles dans le canon pali et dans les textes du Nord. Le travail est fait avec application et méthode; mais, faute d'une idée directrice et d'une forte connaissance des alentours du sujet, les résultats sont pauvres. M. D. s'est proposé pour modèle l'admirable monographie de Windisch : *Māra und Buddha;* il ne l'a point égalée. Il n'est que juste cependant de reconnaitre que les textes ont été recueillis avec soin et traduits avec exactitude.

Sylvain Lévi.

W. H. Roscher. **Die Hebdomadenlehren der griechischen Philosophen und Aerzte.** Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie und Medizin (Tir. à part des *Abhandl. der philolol.-hist. Klasse d. Kön. Sächs. Gesellsch. d. Wiss.*, t. XXIV, n° VI). Leipzig, Teubner, 1906; 240 p. grand in-4°.

M. Roscher a déjà publié sur les nombres sept et neuf deux importantes dissertations (V. *Revue* du 26 mars 1906); il les complète maintenant par un nouveau travail non moins approfondi, où il recherche à quels calculs et à quels systèmes le nombre sept a donné naissance dans la philosophie et dans la science médicale des anciens Grecs. Quelques pages d'avant-propos appellent l'attention sur les principaux résultats des études de M. R.; et en effet quelques-unes de ses conclusions sont d'un intérêt exceptionnel. Je signalerai seulement ce qui touche à la doctrine hippocratique et au *Corpus hippocrateum*. Parmi les écrits attribués à Hippocrate, et qui sûrement ne sont pas authentiques, est un singulier traité intitulé Περὶ Ἑβδομάδων, que l'on rapporte au ve siècle, tout en le considérant comme postérieur à Pythagore. M. R. en analyse le contenu, et, le comparant avec les théories de l'école pythagoricienne, remarque que l'auteur est, en réalité, indépendant de cette école; bien plus, qu'il représente une doctrine en accord avec celle des philosophes ioniens comme Anaximandre et Anaximène, et qu'il est bien antérieur à Pythagore; il en ignore en effet la théorie des sept planètes, qu'il aurait sûrement mentionnée s'il l'avait connue. La démonstration me semble probante. Il résulte de cette considération, combinée avec la théorie des jours critiques dans les traités hippocratiques et pseudo-hippocratiques, une autre observation dont il faut tenir compte. Les jours critiques, dans les ouvrages qu'on peut attribuer à l'école de Cnide, sont généralement de sept en sept; dans les œuvres authentiques d'Hippocrate, au contraire, les périodes de sept ou quatorze jours n'ont pas la même fréquence, et sont remplacées, ou tendent à l'être, par d'autres périodes, principalement de dix jours. M. R. ne tire pas de là des conclusions fermes, mais il remarque à juste titre que ce fait ne saurait être accidentel, et que l'on est autorisé par là-même à considérer ce changement de vues comme un indice sérieux pour l'histoire des théories médicales; de même le groupement et l'ordonnance chronologique

des écrits hippocratiques pourraient y trouver un point d'appui qui n'est pas à dédaigner. Cette partie de l'ouvrage de M. Roscher est à mon avis la plus intéressante et la plus sûre dans ses résultats. Viennent ensuite plusieurs chapitres sur Platon et Aristote, sur les théories septénaires des stoïciens (on remarquera un essai de reconstitution du Περὶ Ἑβδομάδος de Posidonios), des néo-pythagoriciens et des astrologues, et un paragraphe final sur divers usages, soit populaires, soit littéraires et géographiques, du nombre sept. D'amples index terminent le volume [1].

MY.

Joseph JANKO, **Germanisch ê² und die sogen. reduplizierenden Praeterita** (Tirage à part de *Indogermanische Forschungen*, XX, p. 229-316), in-8°, Strasbourg.

M. Janko montre que l'*ê*² germanique n'a rien à faire avec l'intonation. Il étudie ensuite le parfait à redoublement qui présente *ê*² en germanique occidental ; il opère avec trois formes originellement distinctes et repousse les théories récentes de M. Löwe. Cette question du prétérit germanique à redoublement semble insoluble avec les faits dont on dispose ; sans doute la théorie de M. Löwe est arbitraire, mais il semble qu'on en doive retenir quelque chose : la forme *ai* de la voyelle du redoublement en gotique suppose que la consonne suivante était altérée d'une manière particulière, même en gotique : car on n'a pas le droit de dire que l'*ai* de *lailot*, *faifah*, etc., soit analogique de *haihald*, etc. ; il n'existe en gotique aucune action analogique portant sur *i* : *ai*, *u* : *au* ; or les formes telles que *haihald* n'avaient rien qui leur donnât le moyen d'agir sur les autres. Il y a là un fait capital dont on devrait tenir compte.

A. MEILLET.

Fr. Nik. FINCK und Levon GJANDSCHEZIAN, **Systematisch-alphabetischer Hauptkatalog der königlichen Universitäts-bibliothek zu Tübingen**. M. Handschriften. a) Orientalische. XIII). *Verzeichniss der armenischen Handschriften*. Tübingen, 1907, gd. in-8° VI-276 p.

Grâce à la générosité d'un fabricant de Stuttgart, M. Sieglin, la bibliothèque de l'Université de Tubingue a pu acquérir en 1904 une intéressante collection de manuscrits arméniens. L'Université a aussitôt chargé MM. Finck et Gjandschezian d'en dresser un catalogue détaillé, destiné à être publié, et ce catalogue paraît dans un délai remarquablement bref, on le voit. Outre les textes religieux, qui forment le fond de toutes les collections de manuscrits arméniens, on remarquera ici quelques manuscrits, peu anciens il est vrai, de textes historiques. Les auteurs du catalogue, dont on sait la compétence,

---

1. P. 202 les mots « Palchos compte... est resté en français » devraient être entre guillemets ; c'est une citation de la *Revue critique*.

décrivent en détail les manuscrits et en indiquent le contenu. Des tables, aussi très détaillées, facilitent la consultation du volume qui met désormais les arménisants en mesure d'utiliser de la manière la plus commode la nouvelle acquisition.

A. Meillet.

C. C. Uhlenbeck, **Ontwerp van eene vergelijkende vormleer der Eskimotalen,** gd. in-8°, 76 p. Amsterdam, 1907 (extrait des *Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, section littéraire).

M. Uhlenbeck rapproche les formes des principales langues du groupe eskimo, d'après les descriptions les plus récentes et les plus complètes qu'on en ait données; il en marque très sommairement les caractères généraux; mais il n'essaie pas de poser une forme commune et d'expliquer les langues des unes par les autres; le seul rapprochement des diverses formes est déjà très instructif par lui-même, et le travail de M. U., en faisant apparaître clairement les ressemblances et les différences de ces langues, en facilite l'étude ultérieure.

A. Meillet.

Alph. Aulard, professeur en Sorbonne.

— **Recueil des Actes du Comité de Salut public.** Tome XVII, 21 septembre-6 novembre 1794. Paris, Leroux, 1906, 865 p.

— **Paris sous le Consulat,** recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris. Tome III, 21 avril 1802-17 avril 1803. Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1907. In-8°, 847 p.

— **Études et leçons sur la Révolution française,** 5e série. Paris, Alcan, 1907. In-8°, 308 p. 3 fr. 50.

Le XVIIe tome du *Recueil* des Actes du Comité du Salut public s'étend du 21 septembre au 6 novembre 1794 et nous saisissons volontiers l'occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur cette vaste publication. Le plan est toujours le même : d'abord les arrêtés du Comité, puis la correspondance des représentants en mission. Il y a là une mine inépuisable de documents, et quiconque étudie un côté, un épisode, si menu soit-il, de la Révolution, doit absolument consulter le *Recueil Aulard*. La correction des noms propres est d'ailleurs irréprochable, les fautes n'existent pour ainsi dire pas, et l'annotation est aussi exacte que sobre [1].

Le tome III des documents sur *Paris sous le Consulat* renferme nombre de pièces utiles : non seulement les rapports de la préfecture de police, mais de nombreux extraits de journaux, notamment du journal anglais l'*Argus*. Nous avons remarqué, au cours de notre lec-

---

1. P. 655, 17 : j'écrirais plutôt d'Hallot que *Dhallot*; p. 670 cf. dans notre *Dugommier* (352) la lettre qui manque.

ture, des détails sur les officiers à la suite, sur Moreau, sur Augereau, sur Masséna qu'on accuse de se faire des partisans, et rencontré pour la première fois le texte original de l'anecdote sur le chirurgien-major du 1er régiment d'artillerie qui répondait à Bonaparte : « Je suis toujours original, mais pas autant que vous, qui ne faites rien comme les autres, et que personne ne peut imiter. » Voir encore p. 131 les plaintes de la brigade commandée par Roguet, p. 194 les renseignements sur Jullian, p. 221 les notes sur les élèves de l'École d'équitation de Versailles et leur hostilité au gouvernement (pour quiconque aime et lit Paul-Louis Courier et se rappelle la lettre sur le vote de l'Empire, il sera peut-être intéressant de savoir que le lieutenant Maire, ce lieutenant qui juge Bonaparte fait pour quelque chose de mieux, avait été attaché à l'École d'équitation de Versailles) etc., etc. Citons enfin les traits de jalousie entre les troupes de la garnison et la garde des Consuls (p. 366) et un mot de Santerre, disant qu'il serait employé (p. 597) s'il avait eu un diamant de mille écus à donner à une certaine dame [1].

Dans la 5e série des *Études et leçons sur la Révolution française* M. Aulard trace, à l'aide des rapports et journaux, un tableau du Paris thermidorien. Il reproduit, d'après le *Logotachygraphe* de Guiraut, la longue improvisation que fit Danton le 21 janvier 1793 et que le *Moniteur* n'a donnée qu'en abrégé. Il fait revivre un ami et camarade de Danton, l'avocat Lavaux, qui nous a laissé des souvenirs importants sur le président du club des Cordeliers et sur le ministre du 10 août. Mais ce qu'il y a de plus nouveau et de plus remarquable dans le volume, ce sont deux études sur l'histoire religieuse de la Révolution. Dans l'une, à l'aide de notes et de citations, « matériaux qu'il offre aux historiens, en une sorte de « causerie », M. Aulard étudie les origines de la séparation et montre comment les hommes de la Révolution voulurent d'abord resserrer les liens qui unissaient l'État à l'Église, puis, non par système préconçu, mais sous la leçon de l'expérience, en vinrent à « desserrer les liens, et finalement à les rompre ».

---

1. P. 37 Destaing fut tué non par *Grenier*, mais, comme on voit plus loin, par Reynier (qu'il ne faut pas orthographier *Regnier*) ; — lire p. 83 Beurnonville au lieu de *Bournonville* ; — p. 100 Bieuvelot et non *Biévelot* ; — p. 102 le Hollandais *Hedemm* doit être le Heyden ou Van Heyden de la p. 337 qui fut chef en second de la Légion germanique ; — p. 205 Naudet et non *Naudé* ; — p. 234 Dessaix et non *Desaix* ; — p. 244 Kermorvan et non *Kermovan* ; — p. 252 Grant et non *Grand* ; — p. 260 Fussly (*Fusly*) et Rengger (*Ringer*) ; — p. 285 Mulinen (*Malinen*) ; — p. 295 le Boyne cité est évidemment M. de Boigne, le malheureux mari de la belle Osmond ; — p. 308 lire Chomel, Avy et Walkiers pour *Chaumelle*, *Avisse* et *Walkers* ; p. 379, 403, 482, Starhemberg pour *Starenberg* ; — p. 437 Salme pour *Salm* ; — p. 439 (cf. p. 459), Canova pour *Casanova* ; — p. 475 Voght pour *Vogt* ; — p. 488 Burguburu pour *Burgubru* ; — p. 516 Blanier pour *Blaunier* ; — p. 538 Tort et non *Torre* ; — p. 561 fils de l'ancienne maîtresse et non « fils de *Vancienne*, maîtresse ».

La seconde étude explique avec vigueur comment le concordat de 1801 détruisit l'œuvre de la Révolution, c'est-à-dire le régime de la séparation.

A. C.

Henri Labroue, professeur agrégé d'histoire au lycée de Toulon.
— **Le club jacobin de Toulon,** 1790-1796. Alcan, 1907. In-8°. 51 p,
— **Le conventionnel Pinet** d'après ses mémoires inédits. Alcan, 1907. In-8°, 122 p.

M. Labroue a réussi à reconstituer dans ses grandes lignes à l'aide de documents accessoires l'histoire du club jacobin de Toulon, et son travail nous montre comment un habile et zélé chercheur peut, en poussant son enquête de tous côtés, faire d'heureuses trouvailles. On y verra comment le club de Toulon se développa et s'acquit une prépondérance considérable, dominant, absorbant le Conseil général de la commune, écrasant le club rival de Saint-Pierre, imposant son autorité dans la ville et la région par des coups de force et des démarches audacieuses, entretenant des relations avec nombre de sociétés populaires, intervenant en toutes choses. M. Labroue aurait pu citer un exemple éclatant de l'influence du club toulonnais; ce club invite le club de Bastia à veiller sur la conduite de Paoli ; c'est devant ce club que Lucien Bonaparte plaide la cause de Sémonville ; c'est devant ce club que le même Lucien dénonce Paoli comme un tyran, et à la voix de Lucien, ce club, à son tour, dénonce Paoli à la Convention ; c'est, en somme, le club toulonnais qui jette Paoli dans les bras des Anglais.

Le travail de M. Labroue sur Pinet mérite d'être consulté. L'auteur a eu entre les mains les mémoires du conventionnel et il les analyse ; il raconte, d'après eux, les principaux événements de la mission de Pinet aux Pyrénées-Occidentales (Pinet paya de sa personne et fit nommer Moncey général en chef); il retrace les journées de prairial à la suite desquelles Pinet alla se réfugier en Alsace auprès de Hentz ; il expose les dernières années du représentant qui vécut sans emploi sous l'Empire et dut s'exiler sous la Restauration ; des jugements de Pinet sur la Chambre introuvable et sur La Bourdonnaye, sur Louis XVIII, sur Charles X, terminent cette étude qui, comme dit justement l'auteur, offre des détails nouveaux sur la période révolutionnaire.

A. C.

La Cavalerie pendant la Révolution (du 14 juillet 1789 au 26 juin 1794) *La crise*, par le commandant breveté Edouard Desbrière et le capitaine Maurice Sautai. Paris, Berger-Levrault 1907, in-8° 435 p. 10 fr.
Cotarel Coutanceau et C. de la Jonquière. **La campagne de 1794 à l'armée du**

Nord. 2e partie, opérations. Tome premier. Le plan de campagne. Le Cateau, Landrecies. Paris, Chapelot, 1907, in-8°, 817 p. en 2 vol.

C. de La Jonquière, **L'expédition d'Egypte**, 1798-1801. Tome V. Paris, Lavauzelle, 1906 in-8°. 692 p. 12 fr.

Cdt Balagny, **Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne**. 1808-1809. Tome IV. La course de Benavente, la poursuite de la Corogne, Paris, Berger Levrault, 1906. In-o°, 556 p. 12 fr.
(Publication de la section historique de l'Etat-major de l'armée).

MM. Desbrière et Sautai, les auteurs de *La Cavalerie pendant la Révolution*, rappellent, p. 366, un mot d'un de nos livres : « La cavalerie en 1793, fut donc le point faible de l'armée républicaine; généraux, commissaires, tous s'accordent à dire qu'elle est nulle. » Ce mot, ils le démontrent d'un bout à l'autre de leur ouvrage, et, ajoutons le tout de suite, leur ouvrage est l'étude la plus fournie et la plus complète que nous ayons sur la cavalerie de la Révolution; il foisonne de documents, et on doit louer les deux auteurs d'avoir fait tant et de si heureuses fouilles dans les archives; ils nous donnent une foule de renseignements intéressants et nous communiquent une quantité de pièces instructives, listes, tableaux, rapports des représentants, lettres des généraux, détails de toute sorte.

La cavalerie de l'ancien régime, comme les deux auteurs l'ont démontré dans un volume précédent, est peu propre à la guerre. Que sera la cavalerie de l'armée de la Révolution ? Elle est mal montée. L'indiscipline l'a désorganisée. Elle n'atteint jamais l'effectif complet ni en hommes ni en chevaux. Elle n'a même pas le temps de manœuvrer et de s'exercer, d'expérimenter l'ordonnance nouvelle. Aussi, d'avril 1792 jusqu'au milieu de 1794, elle n'essuie que des revers. Le gouvernement crée des corps nouveaux ; il croit que les escadrons se formeront comme se sont formés les bataillons de volontaires; cette création ne réussit pas. Quant aux anciens régiments, ils ne peuvent envoyer aux armées que deux escadrons sur trois ou trois sur quatre, et ils sont hors d'état de réparer immédiatement les pertes subies. La Convention s'efforce alors par des lois énergiques de relever les effectifs; elle accroit les dépôts de remonte par la réquisition ; elle prescrit au commencement de 1794 la réorganisation et le complètement des troupes à cheval. Mais il ne s'agit pas seulement d'incorporer des recrues; il faut les instruire, et de longs mois s'écoulent encore avant que la République ait une véritable cavalerie. Si les hommes ne manquent pas, la moitié seulement est capable de rejoindre les armées, et le peu d'instruction qu'ils ont reçu se fera toujours sentir. Ainsi, de 1792 à 1794, de grandes mesures ont été prises par les assemblées avec une énergie et une persévérance auxquelles les deux auteurs rendent hommage : le nombre des troupes à cheval a triplé, et, comme le croient MM. Desbrière et Sautai, on est arrivé après deux ans de travail, à fournir 54,000 cavaliers environ aux armées

d'opérations. Toutefois, à aucun degré de la hiérarchie, la cavalerie n'a l'instruction technique.

C'est que rien ne supplée au temps. Une cavalerie ne s'improvise pas, et ce n'est pas en un moment de crise qu'on crée de fortes troupes à cheval. Il faut les former durant la paix. La cavalerie est peut-être la plus technique de toutes les armes. On ne peut l'accroître lorsque sonne l'heure de la mobilisation, et, par suite, toute réduction dont elle sera l'objet se traduit au début des hostilités par un déchet double, triple même dans les forces dont on dispose réellement [1].

L'ouvrage qui porte le titre d'*Opérations de la campagne de 1794* est dû à deux auteurs, à M. Coutanceau qui en a écrit les deux tiers, l'exposé du plan de campagne et la relation de l'attaque du Cateau, et à feu de la Jonquière qui, après le départ de M. Coutanceau, avait, sur ses notes, rédigé le troisième tiers de la publication, relatif au siège de Landrecies. L'ouvrage comprend donc trois parties. Dans la première, M. Coutanceau résume et discute le plan de Carnot et celui de Cobourg : le plan de Carnot lui semble un plan d'ingénieur tout imbu de la doctrine défensive ; celui de Cobourg est d'un homme de la carrière, mais qui ne s'inspire aucunement des circonstances. — Dans la deuxième partie, M. Coutanceau retrace l'attaque du Cateau. C'est le premier acte du commandement de Pichegru qui semble avoir tenté cette entreprise pour faire quelque chose et qui subit un échec. Là-dessus, comme on sait, les alliés investissent Landrecies. M. Coutanceau relate dans le plus grands détail les mouvements, habiles du reste, qu'ils ont fait pour refouler les Français sur l'Oise et l'Helpe et saisir tous les débouchés. — Ici commence la troisième partie, consacrée au siège de Landrecies : dispositions des alliés pour couvrir le blocus, attaques des divisions françaises qui manquent de vigueur et perdent courage, désastre de Troisvilles où succombe la division Chapuis, bombardement et capitulation de Landrecies. — Mais qu'importe ? Troisvilles même annonce le succès final des Français. Malgré tout, ils sont actifs, entreprenants, poussés, comme dit M. Coutanceau, par le souffle de l'offensive, dirigeant, en dépit de leurs échecs partiels, une manœuvre menaçante contre les deux ailes de l'adversaire, et les alliés qui veulent opérer une attaque centrale sans forces suffisantes, se verront

---

1. P. 90 le combat du Mas Deu est du 19, non du 20 mai — p. 124, il aurait fallu à propos de la Légion germanique, parler de ses cuirassiers qui se battirent si vaillamment à Saumur. — P. 139 cf. sur Mériau et ses hussards noirs *Hondschoote*, p. 291. — P. 146 voir sur la formation du 11e hussards notre *Légion germanique*, p. 168. — P. 263 citer sur ce fait assez incompréhensible de l'arrestation de Béthencourt, « fils de roi », notre *Dugommier*, p. 167. — Lire p. 91, 125, 143, 147, 258, Poinsot, Lidon, Wimpffen, Desbureaux, Sijas, pour *Poinçot*, *Lindon*, *Wimpfen*, *Debureaux*, *Fijal* (!) etc.

bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes pour combattre les masses qui grossissent sur leurs flancs !

Le tome V de l'ouvrage de feu La Jonquière, *L'Expédition d'Egypte*, offre les mêmes mérites que les précédents tomes, le même soin dans la recherche, la même précision, un peu sèche, il est vrai, dans les exposés, la même abondance de citations bien choisies. L'auteur raconte d'abord l'insurrection du mahdi marquée par le tragique événement de Damanhour, puis la tentative de la flotte que Bruix menait au secours de l'armée d'Orient, le pourchas de l'insaisissable Mourad Bey, l'échec des Anglais devant Kosseir et l'éclatante victoire d'Aboukir, revanche du désastre de l'année précédente. Les pages consacrés à cette bataille d'Aboukir sont des plus intéressantes, et l'auteur y montre avec beaucoup de netteté comment Bonaparte sut concentrer rapidement son armée et défaire les Turcs par l'impétuosité de son attaque. Le volume se termine par un chapitre du livre où La Jonquière raconte le départ de Bonaparte et son aventureuse traversée. La nomination de Kléber, comme le montre La Jonquière, fut accueillie avec confiance et les soldats crurent que Bonaparte se rendait en France pour mieux préparer leur retour.

Le quatrième volume de M. Balagny sur *Napoléon en Espagne* comprend deux parties. 1° *La course de Benavente*. C'est ainsi que l'armée surnomma la poursuite de Sir John Moore entreprise par Napoléon en personne. Ce fut un duel de vitesse, une vraie chasse, rapide, ardente : l'empereur, désireux de jeter les Anglais à la mer, exigea de ses troupes d'extrêmes efforts, et ses troupes, électrisées par lui, firent preuve d'une incroyable énergie. Mais les nouvelles alarmantes qu'il reçut de Vienne et de Paris l'obligèrent de s'arrêter. Il laissa à Soult le soin d'exécuter la *poursuite de la Corogne* qui se termina par la bataille où Sir John Moore trouva la mort. Les jugements que porte l'auteur dans cette seconde partie méritent d'être cités et ils seront, pensons-nous, approuvés. Soult conquit la Galice, il occupa la Corogne et le Ferrol, mais il manqua d'audace et craignit de compromettre sa réputation par un coup décisif. D'autre part, Sir John Moore ne sut pas organiser sa retraite et lui donner une bonne direction ; il agit sans méthode et sans art, et le hasard fit beaucoup pour lui. Ces appréciations, dûment motivées, ne sont pas le seul mérite de l'ouvrage. M. Balagny raconte d'une façon très intéressante les divers combats ; il a fouillé les dépôts de l'étranger ; il a parcouru le théâtre des opérations et il en fait une description vivante.

A. C.

Mémoires du général Bennigsen avec une introduction, des annexes et des notes du capitaine du génie breveté E. Cazalas, de l'état-major de l'armée. Paris, Lavauzelle, 1907, 2 vol., LXXXVII et 328 p., p. 368.

M. Cazalas a reçu de M. Maikov une copie des *Mémoires* de Bennigsen qu'il publie en trois volumes. Les deux premiers, sur la campagne de 1806-1807, viennent de paraître ; le troisième concernera la campagne de 1812-1813. Bennigsen a écrit ses *Mémoires* en français sous forme de lettres à son confident et ami Fock. Il a le style lourd et empreint de germanismes. En ce qui concerne 1806-1807, il ne donne aucun détail sur les corps d'Essen et de Tolstoï ainsi que sur les troupes prussiennes. Il omet les engagements où ses troupes ont eu le dessous et il insiste sur ceux où, selon lui, elles ont eu l'avantage. Il prétend qu'il a été victorieux à Pultusk, à Eylau, à Heilsberg, et, s'il a reculé, c'est toujours en très bon ordre. Il n'avoue n'avoir été battu qu'à Friedland, et encore ! Il diminue ses pertes et enfle celles des ennemis. Il a perdu au moins vingt-huit drapeaux (cf. II, 276) ; il assure n'en avoir perdu que deux. Aussi M. Cazalas a cru bon d'annoter Bennigsen et de le suivre pas à pas. Non seulement il met au bas des pages de courtes notes biographiques ou historiques ; mais il oppose au récit de Bennigsen les lettres de nos généraux, les passages les plus saillants des rapports et journaux de marche des archives de la guerre, des citations d'imprimés, par exemple de Foucart et de Lettow-Vorbeck. En outre, dans des annexes qui figurent à la fin du deuxième volume, il publie soit des lettres et rapports de Bennigsen, soit d'autres documents instructifs, comme des ordres de bataille et une note sur les drapeaux pris par les Français, soit de longues notices sur les principaux généraux russes et prussiens (p. 309-348) et, disons-le en passant, les biographies russes seront certainement accueillies avec la plus vive gratitude. Chaque volume se termine par des cartes et des plans de batailles ainsi que par des tables des documents insérés dans le texte et par des index des noms propres. En tête du premier volume est une introduction, très soignée, très méritoire, qui retrace en cinquante pages l'existence passablement aventureuse de Bennigsen et qui met bien en relief sa curieuse figure. On ne peut que remercier M. Cazalas de publier avec ce soin, je dirai presque avec ce luxe, les *Mémoires* d'un général qui tint tête à Napoléon et qui l'étonna par son obstination.

A. C.

Lieutenant-colonel Camon, **La guerre napoléonienne. Les systèmes d'opérations. Théorie et technique.** Paris, Chapelot, 1907. In-8°, x et 372 p. 6 fr. 50.

M. Camon juge avec raison qu'un génie militaire, ainsi que tout génie, doit avoir un système, une méthode, et, comme il connaît à merveille la *Correspondance* de Napoléon, il assure que Napoléon

avait un système, une méthode, et que toutes ses opérations stratégiques se ramènent à deux procédés qui d'ailleurs « se combinent sans cesse » (p. 173) : la manœuvre sur les derrières et la manœuvre sur position centrale, laquelle, au reste, n'a pour objet que de diviser un ennemi numériquement supérieur et d'employer contre chacun de ses tronçons la manœuvre napoléonienne par excellence, la manœuvre sur les derrières. Cela était assez évident : il faut manœuvrer pour vaincre, il faut menacer la ligne d'opérations de l'armée opposée, il faut tomber sur un de ses points faibles. Mais on n'avait pas encore fait voir avec autant de force et de clarté que M. Camon que cette manœuvre sur les derrières fut le procédé favori de Napoléon, le procédé employé par le grand capitaine de la première à la dernière campagne pour produire un désordre matériel, un ébranlement moral dont il savait profiter. M. Camon étudie d'abord la conception de la manœuvre et sa technique spéciale ; il en suit les différentes opérations, les divers actes : choix de la « barrière », feintes et démonstrations, réunion et marche de l'armée, investissement, attaque et poursuite de l'ennemi. Puis il passe en revue les principales manœuvres que Napoléon exécuta sur les derrières de l'adversaire lorsqu'il avait, comme s'exprime M. C., la supériorité totale. M. C. examine de même les manœuvres sur position centrale que Napoléon exécuta soit par coup offensif, soit par attente stratégique, lorsqu'il n'avait pas cette supériorité totale. On voit par tout cela qu'il y a beaucoup à apprendre dans le livre de M. C. et dans ses exposés historiques, et, par exemple, on notera son étude sur la campagne d'automne de 1813 qui montre toutes les difficultés de la manœuvre sur position centrale. Mais ce qui ressort, avant tout, de ce travail, c'est la simplicité géniale des moyens dont usait Napoléon ; c'est l'idée maîtresse de son système de guerre : désorganiser préalablement l'ennemi, le réduire, selon les mots de M. Camon, à une situation subordonnée, 1° dans le plan de campagne par la manœuvre sur les derrières ; 2° dans le plan de bataille par l'attaque débordante ou tournante.

A. C.

Frédéric Masson, de l'Académie française. **L'affaire Maubreuil.** Paris, Ollendorf, 1907. In-8°, 315 p. 3 fr. 50.

Il y a beaucoup de personnages, beaucoup d'épisodes divers dans le nouveau livre de M. Masson. Mais le fil de sa narration est toujours aisé à saisir, l'ouvrage, très attachant, et cette « affaire Maubreuil », vraiment passionnante. On suit avec un vif intérêt les péripéties de l'action contée par M. M. dans les chapitres qui s'intitulent *Le guet-apens* et *La pêche miraculeuse*. On apprend avec curiosité ce que devint Maubreuil. Faut-il croire M. M. d'un bout à l'autre ? Croire que Maubreuil n'est qu'à demi responsable et que dans le groupe qui

fit la Restauration, il serait encore un des hommes les moins tarés et les plus présentables ? Croire que Monsieur lui a donné ses ordres, que Monsieur a été moralement son complice, que les amis de Monsieur l'ont employé, qu'ils ont partagé le butin avec lui ? L'auteur — si expert pourtant dans l'art de chercher et de trouver les papiers — avoue qu'il n'a pu constamment appuyer son récit sur des pièces authentiques, qu'il n'est pas arrivé sur tous les points à la certitude, que nombre de faits restent incompréhensibles. Mais, comme il dit, il a fait assez bonne chasse pour montrer son tableau ; les ordres de Dupont, de d'Anglès, de Bourrienne, de Sacken, de Brockhusen (on trouve à la fin du volume un fac-similé des ordres des ministres français) ont une grave importance, et, somme toute, M. Masson a jeté quelque jour sur les commencements de la première Restauration, a, selon sa propre expression, porté quelque lumière dans ce trou noir.

A. C.

Philippe Gonnard. I. **Les origines de la légende napoléonienne, l'œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène**. Paris, Calmann-Lévy, 1907. In-8°, 388 p. 7 fr. 50.

— II. **Lettres du comte et de la comtesse de Montholon**. 1819-1821, avec introduction et notes. Paris, Picard, 1906. In-8°. 85 p. 2 fr.

I. L'auteur des *Origines de la légende napoléonienne* n'a fait qu'une esquisse. Il n'est ni assez précis, ni assez complet. Son livre flotte incertain et un peu confus. C'est qu'il avait une trop vaste matière. C'est qu'il a traité plusieurs sujets à la fois et qu'il les a mêlés sans les séparer nettement : les écrits de Sainte-Hélène, leur genèse, leur mode de composition, leurs auteurs, la légende qu'ils ont formée. C'est qu'il a été tantôt trop long, tantôt trop court. Pourquoi s'appesantir sur la documentation de Napoléon et sa méthode de travail (M. Gonnard lui-même ne dit-il pas p. v que cette partie de l'ouvrage est « disproportionnée » ?) Pourquoi, en revanche, passer si rapidement sur l'attribution de certaines œuvres ? Pourquoi affirmer, sans plus, que le *Manuscrit de l'île d'Elbe* est certainement authentique et que tout indique la main de Napoléon dans les *Lettres du Cap* (p. 70 et 74) ? Pourquoi développer tellement la biographie des mémorialistes et analyser si brièvement leurs œuvres ? A notre avis, Las Cases n'est pas aussi sûr que le croit M. G. ; il avait, disait Napoléon, un caractère de femme ; il commet bien des inexactitudes et des légèretés ; il tire à la ligne ; M. G. le sent puisqu'il remarque par trois fois chez Las Cases une « souplesse inventive », une « fertilité inventive », des « capacités inventives ». De même pour Montholon ; M. G. a bien vu qu'il a recouru à Las Cases, mais M. G. n'insiste pas assez sur ce point, et à notre sentiment, Montholon a copié ou résumé Las Cases plus souvent que ne le pense l'auteur. Pour Antommarchi,

M. G. rappelle qu'on l'a soupçonné d'avoir enrichi son ouvrage à l'aide de ce qui avait déjà paru, et il ajoute : « c'est fort possible », et encore, « il se pourrait qu'Antommarchi ait puisé dans O' Meara ou Las Cases » ; mais n'était-ce pas à M. G. à faire la preuve ? Et — entre parenthèse — pourquoi ne pas nous avoir présenté en tableaux et en colonnes plusieurs exemples du même fait raconté par les mémorialistes ? On ne s'étonnera donc pas de certaines incertitudes et contradictions chez M. G. Il dit p. 148 que Napoléon a été « plus net, moins riche en sous-entendus » avec O' Meara qu'avec les autres, et p. 307, que Napoléon, devant O' Meara, « s'observait » et ne s'abandonnait pas à une « libre causerie ». Il croit qu'à Sainte-Hélène Montholon n'entendait pas certaines remarques et il rapporte cependant (p. 217) que Montholon les a dites à Montchenu. Le livre de M. G. est néanmoins très remarquable, plein de bonnes choses, et il est, pour l'instant, le seul qu'on puisse consulter avec profit si l'on veut connaître l'origine et la valeur des ouvrages hélénois, comme il dit, des ouvrages issus de Sainte-Hélène. C'est une excellente idée que d'avoir distingué les *Mémoires* et les *Mémoriaux*. Les portraits de Las Cases, d'O' Meara, de Montholon, d'Antommarchi et de Gourgaud sont exactement dessinés et fort intéressants. L'auteur a réussi à montrer que les *Mémoires* et les *Mémoriaux* soutiennent la même thèse : que Napoléon représente les principes de 89, défend le principe des nationalités, fait la guerre à contre-cœur, respecte et favorise la religion, et que sa famille, sa dynastie méritent l'estime et la confiance de la France. Il a prouvé que Las Cases était un honnête homme, qu'O' Meara est digne de créance parce qu'il a transcrit sur le champ les conversations de Napoléon, que Montholon est bien moins important qu'O' Meara et Las Cases, qu'il ne faut faire que peu de fond sur l'ouvrage d'Antommarchi. Surtout, il a marqué très fortement le caractère du *Journal* de Gourgaud : franc, brusque, brutal, n'adoucissant et n'atténuant rien, Gourgaud nous révèle le vrai Napoléon que Las Cases et Montholon n'ont pas su ou voulu nous révéler. Enfin, M. Gonnard nous donne, à la fin de son volume, une biographie qui sera utile [1].

H. M. G. publiait en même temps les *Lettres du comte et de la comtesse de Montholon*. Ces lettres ont été écrites de 1819 à 1821, et bien qu'elles soient fragmentaires (c'est une copie d'extraits faits par Hudson Lowe), bien que les deux époux omettent naturellement une foule de détails qu'ils ne veulent pas communiquer aux Anglais ou qu'ils écrivent certaines choses exprès pour qu'elles soient lues par le gouverneur, on y trouve de curieux renseignements : Napoléon de plus en plus déclinant et préférant Montholon aux Bertrand, tout le monde malade, tout le monde impatient de quitter l'île et de recou-

1. P. 81, ce n'est pas l'armée de Condé qui assiégea Thionville ; ce fut l'armée dite des princes ; Condé était sur la rive droite du Rhin.

vrer la liberté, les nouveaux compagnons insignifiants ou inutiles, les banquiers de Londres refusant d'acquitter les traites, les libraires n'envoyant pas de livres, la famille du grand homme indifférente, impuissante. De cette correspondance se dégage donc une grande impression de tristesse; mais Montholon et sa femme nous agréent : Montholon veut tantôt rejoindre sa chère Albine, tantôt demeurer avec l'empereur, et Albine a beaucoup de bon sens et de fermeté. Comme dit M. Gonnard, ces lettres tiennent un rang honorable parmi les documents de second plan que nous avons de Sainte-Hélène [1].

A. C.

Henry Houssaye, de l'Académie française. **La garde meurt et ne se rend pas.** Histoire d'un mot historique. Paris, Perrin, 1907. In-8°, 61 p. 2 fr.

M. Houssaye a réuni et confronté les témoignages sur la réponse de Cambronne. C'est le *Journal général de France* qui, le premier, dans son numéro du 24 juin 1815, prête au général la phrase : « La garde impériale meurt et ne se rend pas », et, depuis, elle lui est toujours attribuée. En 1842, les fils du général Michel assurent que c'est leur père qui l'a prononcée; mais, comme le prouve M. H., Michel fut tué au début de l'attaque du plateau, lorsque les Anglais, en un moment très critique, ne pensaient guère à faire une sommation. En 1862, paraissent les *Misérables* de Victor Hugo où est, en toutes lettres, le mot qu'on sait. Là dessus, enquête du journaliste lillois Deulin auprès d'un combattant de Waterloo, Deleau, et Deleau raconte à Deulin, raconte ensuite à une commission — composée du préfet Wallon, du maréchal Mac-Mahon, du général Maissiat et du colonel Borel — que Cambronne a prononcé et la phrase et le mot. Or, comme le démontre M. H., Deleau, du 2e bataillon du 2e grenadiers, était au soir du 18 juin à Plancenoit, à plus de quinze cents mètres de Cambronne qui se trouvait, lui, dans le carré du 2e bataillon du 1er chasseurs. Et voici que dès 1862, deux soldats de Waterloo, Pierre Salle et Franquin, affirment avoir entendu Cambronne dire : « La garde meurt et ne se rend pas ». Mais Salle et Franquin ne font que répéter le dire de Deleau : Salle, du 1er bataillon du 2e chasseurs, étant à Plancenoit, comme Deleau, n'a pu entendre Cambronne, et Franquin [2] — qui aurait pu l'entendre — se moque de nous lorsqu'il nous représente, comme dans une scène d'opéra, Cambronne répétant sa phrase à plusieurs reprises et toute la garde, officiers et soldats, la reprenant en chœur. C'est Cambronne

---

1. P. 48, le Haller cité est sûrement le Haller qui s'intitulait dans la campagne de 1796 administrateur général des contributions et finances de l'Italie et qui n'est mort qu'en 1854. — P. 59, le Rolland cité doit être, non l'inspecteur du génie maritime, mais Rolland de Villarceaux, préfet du Tanaro et du Gard. — P. 71, le comte de Turenne avait été officier d'ordonnance de Napoléon.

2. Franquin de Tetaigne, et non, comme dit M. H., de *Fetaigne*.

qui tranchera la question. Il a toujours nié sa phrase héroïque, et Berryer, dans le plaidoyer du Conseil de guerre, ne l'a pas citée. Cela suffit. Quant au mot qu'on trouve pour la première fois en 1834 dans Rabbe, Cambronne ne l'a pas récusé. Il disait en 1815 à ses compagnons de captivité à Ashburton : « Je n'ai pas dit ce qu'on m'attribue, j'ai répondu autre chose », et plus tard, il racontait à Bréa qu'il avait « envoyé faire f..... les Anglais. » Dans un banquet, à Nantes, en 1830, « j'ai dit, s'exprimait-il, quelques mots moins brillants peut-être, mais d'une énergie plus soldatesque. » Rogeron de la Vallée, qui rédigea sa vie sous l'inspiration de sa veuve, écrit que sa réponse aux Anglais fut « un mot immortel que l'histoire n'ose redire » et dans l'appendice de cette *Vie*, il écrit l'initiale du mot : « M.... ». Un petit-cousin de Cambronne, le lieutenant-colonel Chrétien, témoigne que ses parents tenaient pour certain que Victor Hugo dans les *Misérables* avait dit la vérité. Nous conclurons avec M. Houssaye — et en le félicitant de ce petit écrit si piquant, si plein de verve et de sagacité — que Cambronne n'a pas prononcé la *phrase* et qu'il n'a pas avoué le *mot* parce qu'il était marié à une Anglaise, vicomte, désireux de passer pour bien élevé, mais qu'au soir du 18 juin, désespéré, exaspéré, il dut répondre aux Anglais quelque chose, et « ce quelque chose, ce doit être cela ».

A. C.

Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté. **1870. La perte de l'Alsace.** Paris, Plon, 1907. In-8°, IV et 370 p. (avec 2 cartes) 3 fr. 50.

M. Ernest Picard résume dans ce volume les études qu'il avait publiées de 1900 à 1902 dans la *Revue d'histoire* de la Section historique, de l'État-major de l'armée. Le grand mérite de son ouvrage et son originalité principale, c'est qu'il a, le premier, utilisé les documents du ministère de la guerre; les pièces officielles ont été sa source principale, et il a, en outre, consulté des relations inédites d'un grand prix, les Souvenirs de Mac-Mahon, le Journal du comte de Leusse, maire de Reichshoffen. Il n'a pas seulement relaté les détails des combats comme celui du 3e zouaves dans le Niederwald et rendu un juste hommage à la bravoure du soldat français : il s'est attaché à suivre la pensée des chefs et à découvrir les mobiles de leurs actes. Il prouve que les Allemands doivent leurs victoires, pour une grande part, à nos fautes. Ce n'est pas uniquement la faiblesse de nos effectifs ni une mobilisation mal préparée ni la supériorité du matériel d'artillerie prussien qui ont causé notre défaite. C'est surtout l'infériorité du haut commandement qui a déterminé nos revers. Les instructions des Bazaine, des Failly, révèlent une conception erronée de la guerre : on oublie le rôle essentiel du mouvement, de la manœuvre; on ne pense qu'à occuper de bonnes positions défensives; au lieu de suivre les traditions napoléoniennes, on revient aux

méthodes du XVIIIe siècle; on manque d'initiative; subordination aveugle, obéissance passive et inintelligente, inertie, tels sont les mots que prononce l'auteur lorsqu'il parle de nos généraux (p. 113). Il est surtout deux hommes qu'il rend — dans ce volume où il n'est question que de Wissembourg et de Froeschwiller — responsables des désastres: Mac-Mahon et Failly. Il reproche à Mac-Mahon sa quiétude inexplicable des premiers jours d'août. Il le blâme de n'avoir pas dès le 5 août reculé sur Saverne en disputant à l'envahisseur les coupures parallèles de la Sauer, de la Zinzel et de la Moder, et de ne l'avoir pas fait au matin du 6 août lorsque ce mouvement rétrograde lui fut conseillé par Ducrot, Raoult et Leusse. Il le blâme d'avoir pris à Froeschwiller une position dont le front était trop étendu et la droite, dépourvue de point d'appui. Il le blâme de n'avoir pas ordonné la retraite à une heure de l'après-midi lorsque la division Lartigue fut rompue et avant l'issue fatale qui ne pouvait cependant échapper à sa clairvoyance. Il le blâme de s'être trop opiniâtré, de n'avoir fait aucune combinaison, d'avoir mal employé ses dernières réserves et de les avoir engagées successivement dans des contre-attaques sans qu'il y eût action concordante des trois armes, et au prix de lourds sacrifices et d'une énorme consommation de forces (cf. 329-330 et 344). Quant à Failly, il a opposé aux pressants appels et même à un ordre formel de Mac-Mahon [1] un mauvais vouloir indéniable : il a voulu, ce semble, faire plusieurs choses à la fois, seconder le maréchal et, en même temps, par suite de ces malheureuses doctrines qui régnaient sur la couverture, protéger Bitche, Rohrbach, Freudenberg, que sais-je encore, qui n'en avaient nul besoin; il n'a pas compris qu'il n'avait qu'une chose à faire, courir avec toutes ses troupes à Reichshoffen où devait avoir lieu le dénouement; et qui sait si Mac-Mahon n'a pas à Froeschwiller continué la lutte avec tant de ténacité parce qu'il espérait que Failly, comme Desaix à Marengo, viendrait l'aider à arracher la victoire aux ennemis? Il est vrai que même, dans le cas où Failly aurait déployé la plus grande activité, Mac-Mahon n'aurait eu à sa disposition, selon M. Picard, que deux divisions et la réserve d'artillerie de Failly, et cela, à une heure de l'après-midi. Mais, avec ces renforts, il repoussait toutes les attaques de l'ennemi, et son 1er corps, ce beau corps d'Afrique, évitait la désorganisation dont il ne put se relever; il se fût sans doute dans la nuit replié sur les

1. Le 5 août, à 8 heures du soir, Mac-Mahon expédiait à Failly qui le reçut à 11 heures, l'ordre suivant : « Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée le plus tôt possible ». Il est vrai que la lettre du maréchal, écrite le 6 août à 5 heures 30 du matin (et, remarque justement M. Picard, la pensée n'y ressort pas avec toute la clarté désirable) engage Failly à mettre en route une seule de ses divisions qui coucherait le soir à Philippsbourg; mais cette lettre, portée par le chef de bataillon Moll, ne fut remise à Failly qu'à 3 heures de l'après-midi et n'a eu aucune influence.

Vosges, tandis qu'il dut dès le 7 août abandonner Saverne, et l'Alsace fut perdue sans retour.

A. C.

Charles de Lannoy et Herman Vander Linden : **Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens, Portugal et Espagne.** Bruxelles, Henri Lamertin, Paris, Alcan, 1907, in-8°, 451 p., 4 cartes

Les savants professeurs belges qui ont mérité en 1903 le prix du Roi pour leur Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens, en commencent aujourd'hui la publication par celle de deux monographies sur l'expansion portugaise et espagnole jusqu'au début du XIXe siècle « parce qu'elle a inauguré le grand mouvement de colonisation transocéanique qui se continue de nos jours. »

On peut dès maintenant se rendre compte de la méthode adoptée par les auteurs : ils décrivent d'abord la configuration, les qualités dynamiques du pays colonisateur à la veille de l'expansion, ce qui parfois les entraîne un peu loin ; ils narrent ensuite assez brièvement les découvertes et les conquêtes ; après quoi ils retracent l'organisation, la mise en valeur des colonies ; enfin ils examinent l'influence que l'existence de ces colonies a pu avoir sur la prospérité et la décadence de la mère-patrie. C'est une façon de procéder très nette et qui présente de grands avantages, mais elle expose à certains dangers, aux répétitions par exemple que MM. de L. et V. L. n'ont pas toujours évitées ; cependant ils y sont tombés très rarement et il y a plutôt lieu de les louer que de les critiquer sur ce point. Nous leur reprocherions plus volontiers une trop grande abondance de détails qui, avec la concision imposée aux auteurs par l'étendue du sujet, fait parfois ressembler leur récit à une sèche nomenclature. Enfin certains de leurs jugements seraient à discuter : ne nient-ils pas, entre autres, l'influence notable et notoire de l'expansion coloniale sur la décadence des deux nations ibériques?

Ils nous avertissent qu'ils n'ont pu recourir aux sources inédites à cause « du caractère synthétique même de leur sujet », mais ils ont consulté un grand nombre de livres anciens ou contemporains, écrits en portugais, en espagnol, en français, en anglais, en allemand, en hollandais, et ils ont ajouté à leur volume une bibliographie qui sera précieuse à tous ceux qui auront à traiter des questions coloniales, et qui, mis en goût par ce début, ne pourront manquer de souhaiter que MM. de Lannoy et Vander Linden publient promptement le reste de leur important travail.

A. Biovès.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 Août — 1907

Lidzbarski, Inscriptions de Canaan. — Zehetmaier, L'incinération dans la Grèce archaïque. — Saint Jean Chrysostome, De sacerdotio, p. Nairn, — Emmerig, La Bataile of Agyncourt. — Eva Scott, L'exil de Chartes II, 2. — Crabbe, p. Ward, III. — Cook, Memmy et un passage de Marlowe. — Gœthe, Œuvres complètes, édition Cotta. — Abert, Un Fragment de musicologie grecque. — Omont, Le manuscrit latin 886. — Chronique de Sainte-Barbe-en-Auge, p. Sauvage. — Albe, Autour de Jean XXII, les familles du Quercy. — Lo Parco, Pétrarque et Dante. — Le Livre des syndics des États de Béarn, p. Courteault, 2. — Académie des inscriptions.

Lidzbarski, **Altsemitische Texte herausgegeben und erklärt.** — 1e4 Heft : *Kanaanäische Inschriften*, mit 8 Abbild., 64 pp. in-8o. 2 Mark. — Giessen, Töpelmann.

L'auteur, bien connu par ses consciencieux travaux d'épigraphie sémitique, s'est proposé de mettre entre les mains des étudiants un recueil d'un prix modique, contenant les principales inscriptions qui rentrent dans le cadre du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*. Ce premier fascicule comprend ce qu'il appelle les inscriptions chananéennes (moabite, hébreu archaïque, phénicien et punique — en tout 101 numéros). Il sera suivi d'autres fascicules consacrés aux textes araméens moyens, arabes anciens du nord, arabes anciens du sud. Un fascicule spécial contiendra des « fragments phéniciens » d'après la tradition grecque et latine.

Les textes sont reproduits en simple transcription hébraïque, à quelques rares exceptions près (quand l'auteur a pu utiliser certains clichés déja gravés pour ses publications antérieures). Ils sont accompagnés de commentaires détaillés qui, bien que rédigés sobrement, prennent parfois les proportions de véritables dissertations. J'aurais préféré, pour ma part, des traductions. Celles-ci auraient pu dispenser de bien des commentaires; de plus, elles auraient été d'un grand secours aux étudiants aussi bien qu'aux savants non orientalistes désireux de puiser divers renseignements à cette source pour eux inaccessible. J'insiste sur ce point, parce que jadis nous avions envisagé ici le projet de publier une sorte de *Corpusculum*, reproduisant d'une façon très condensée toutes les inscriptions du *Corpus*, plus celles qui sont venues entre temps en augmenter les séries respectives. Les transcriptions améliorées, quand il y avait lieu, devaient y être accompagnées de traductions, en français et non en latin, de manière

à éviter les équivoques de la langue conventionnelle adoptée dans le *Corpus*. Ce projet n'a malheureusement pas été mis à exécution pour des motifs qui ne dépendent pas de moi. L'entreprise de M. Lidzbarski y suppléera dans une certaine mesure et, bien que conçue sur un plan moins vaste, et réduite aux proportions d'un modeste *delectus*, la nouvelle publication rendra certainement des services, d'autant plus qu'on y retrouve toutes les qualités qui distinguent l'auteur.

On y retrouvera aussi, il faut bien le dire, quelques-uns de ses défauts. Entr'autres une tendance croissante à s'assimiler si intégralement les résultats obtenus par l'effort commun des spécialistes qu'il devient de plus en plus difficile pour ne pas dire impossible, sauf à de rares initiés, de faire, dans ce qu'il expose, la part de ce qui lui revient en propre et de ce qui revient à d'autres. J'ai le regret de constater que cette tendance s'accuse surtout en ce qui concerne les travaux de l'école française. Un symptôme significatif de cet état d'esprit, c'est l'omission, vraiment difficile à justifier, du *Répertoire d'épigraphie sémitique* dans la bibliographie préliminaire. Cet organe de la Commission du *Corpus* compte cependant pour quelque chose; il n'est même pas, je crois, cité une seule fois dans les commentaires. Si bien que l'étudiant novice qui s'en remettra à ce guide unique risque d'ignorer jusqu'à l'existence d'un instrument de travail qui n'est pourtant pas tout à fait à dédaigner.

Ce parti pris d'exclusion contraste avec la complaisance que met au contraire M. L. à citer ses compatriotes quand la moindre occasion s'en présente. Les noms de MM. Noeldeke, Hoffmann, Praetorius, Littmann, etc., reviennent à chaque instant dans ses commentaires, avec les références voulues, et c'est souvent justice. On y chercherait en vain, à la place due, les noms d'autres savants allophyles à qui l'auteur n'a pas fait de moindres emprunts. Si bien que le lecteur non prévenu a l'impression que l'Allemagne détient le monopole de la science de l'épigraphie sémitique. Les conséquences, pour ne pas dire les inconvénients de cette tendance qui se faisait déjà jour dans les publications antérieures de M. Lidzbarski, n'ont pas tardé à se faire sentir. C'est ainsi, par exemple, que la jeune école qui est en train de se former en Amérique et s'est mise avec une louable ardeur à cultiver l'épigraphie sémitique, n'en connaît guère que ce que M. Lidzbarski veut bien lui en apprendre. Elle ne jure que par lui. L'estampille « made in Germany », mise indistinctement sur tous les produits, même ceux de provenance autre, semble avoir pour cette clientèle, et d'autres logées à la même enseigne, un prestige à nul autre pareil. Elle ne peut, elle ne veut rien savoir en dehors de cette marque de fabrique. A cet égard, les *Altsemitische Texte* lui donneront toute satisfaction. Attendons-nous à voir bientôt les inscriptions même du CIS citées couramment d'après le nouvel état civil que leur a imposé leur immatriculation dans le recueil de M. Lidzbarski.

En ce qui me concerne personnellement, je me permettrai de revendiquer la paternité de quelques démonstrations auxquelles M. L. a bien voulu faire les honneurs d'une annexion à la muette. N° 5 : la lecture et la signification réelle du phénicien *'PRT* = « portique », là et au C. I. S., I, n° 1, (attribuées à tort à Hoffmann). — N° 7 : le pluriel *S'NT* = « années », là et ailleurs, dans le libellé des dates (M. L. veut bien me citer, par exception, mais il a soin de m'adjoindre M. Cook, lequel n'a fait que reproduire purement et simplement dans son *Text-book* ma démonstration). — N° 9 : l'explication définitive de ce texte si controversé, « le roi Bodachtoret et le *prince royal Yatanmilik* ». — N° 12, l. 3 : « Laodicée *qui est* en Chanaan ». — N° 13 : l'explication de *MLK* = *MLAK*. — N°s 14 et 15 : simples renvois à l'*Ephemeris* pour ces inscriptions publiées pour la première fois dans le *Recueil d'arch. orient.* — N° 18 : l'équation : (villes) *Arsoûf* : *Apollonias* : : *Reseph* : *Apollon* (dieux). — N° 20 : l'explication du nom de mois *ZBḤ S'S'M* par « sacrifice des soixante » et la comparaison avec le Ἑκατομβαιών du calendrier attique. — N° 52 : le *mirzah* phénicien, non pas nom de mois, comme on l'admettait généralement, mais une grande fête annuelle célébrée par des symposies et syssities (citation amphibologique, qui, enclavée entre celles du *Neuhebr. W.* de Levy et l'*Ephemeris*, à propos d'un menu détail, ne laisse guère soupçonner l'étendue et la portée de la démonstration du fait fondamental[1]. — N° 63 (ll. 16, 17) : explication définitive de ce passage capital du grand *Tarif des sacrifices*, demeuré jusqu'alors une *crux interpretum*. — N° 69 : explication de la ligne 9 et, notamment de *PLS* = « librator ». — N° 85 : loi phonétique de la transformation en punique de l'article *hé* en *aleph* devant les gutturales (et les aspirées). — N° 88 : PLASR = *Φιλόσιρις (une citation était d'autant plus de mise que l'auteur adopte ici l'explication proposée autrefois par moi et alors écartée par lui). — N° 90 : l'orthographe *QB'R* « tombeau », impliquant la prononciation punique *qebar* (conforme à la phonétique de l'araméen et aussi, ce qui est fort intéressant, de l'arabe vulgaire d'Afrique de nos jours). — N° 100 : le nom phénicien de la ville sarde de Sulcis, écrit par le *samek*, et non par le *zain* ou le *chin* (comme l'admettait naguère M. L. dans son *Handbuch*), etc.

Je suis sans doute flatté de voir, par ces quelques exemples, dont on pourrait allonger la liste, que plusieurs des idées émises par moi avaient du bon, puisqu'elles sont à ce point entrées dans le domaine public; je ne l'aurais pas été moins si l'on avait pris la peine d'indiquer d'un mot par quelle porte elles y étaient entrées.

A ce petit plaidoyer *pro domo* qu'on voudra bien excuser, j'ajouterai

---

1. Je rappellerai que la découverte de ce fait m'a permis de mettre en pleine lumière l'existence, jusqu'alors insoupçonnée, et l'organisation des thiases sémitiques.

quelques observations que m'a suggérées l'examen à nouveau de certains des textes reproduits et commentés.

— N° 20 (= *C. I. S.* I, 13). L'explication du vocable de la déesse, *AZRT*, par *'ZRT* (= « Geburtshelferin » est ingénieuse assurément. Toutefois le changement du *'ain* en *aleph*, admissible en punique, et encore en punique d'un certain âge, est quelque peu surprenant dans une inscription, en phénicien pur, du IVe siècle avant notre ère.

— N° 22. Le groupe *HZ 'NM*, interprété par *HZ 'NM*, « inspecteur des sources »[1], fait songer à la charge de l'épimélète αἱρεθεὶς ἐπὶ τὰς κρήνας dont parle une inscription d'Athènes[2] et que mentionne Aristote[3]; cf. les épimélètes de la source de Ephka à Palmyre[4].

— N° 24 = *CIS*, I, 50. Pour la forme et le sens réel du verbe *S'LK* entrant dans la composition de divers noms phéniciens théophores, voir mon étude : *Le mot* chillek, « *sauver* », *en phénicien et dans l'arabe vulgaire* (*Rec. d'Arch. Orient.* I, 165).

— N° 28 (= *CIS* I, 64). L'explication du nom de femme *TARA* (abrégé d'un nom composé avec *N'MT*) repose sur des hypothèses trop arbitraires pour être recevables; on n'a jamais, que je sache, rencontré l'élément *TAR* comme premier ou second terme d'un composé onomastique.

— N° 36 (l. 1.) dans ce passage difficile, au lieu d'admettre : 1° une forme *ZM* = *ZN* = *Z* (pronom démonstratif); 2° *S'ANK* « ein Solöcismus für *AS' LI* », le tout signifiant « cette statue qui est à moi », ne pourrait on lire tout simplement : *HSML Z MS' ANK* « cette statue (je l') offre moi Yatanbaal etc. », (littéralement : « je suis offrant moi »)? Il suffirait pour cela de considérer *MS'*[5] comme un participe *hiphil* ayant la valeur du *qal NS'A* « offrir », employé par ailleurs en phénicien (peut-être au *piel*?). Cette tournure, à la fois analytique et emphatique, du participe présent avec le pronom personnel ayant force verbale, serait très conforme au génie sémitique.

— N° 55 = *C. I. S.*, I, 124). L'interprétation pénible de M. Praetorius laisse autant à désirer que celles qu'elle prétend remplacer. D'après l'analogie des formules funéraires, le mot *QBR* appelle impérieusement après lui le nom du défunt. Tel était le premier sentiment des éditeurs du *C. I. S.*, et je crois qu'ils auraient bien fait de s'y tenir, au lieu de s'engager dans une voie de traverse où, somme toute, M. Prætorius ne fait guère autre chose que leur emboîter le pas (comparaison avec l'inscription *CIS*, I, 7). Le nom voulu serait-il

1. Ou, au duel : « des deux sources »? Mais il se pourrait que le phénicien traitât le mot au pluriel comme un masculin.

2. Foucart, *Rev. Et. gr.* 1893, 1-7.

3. Πολιτεία, ch. 43.

4. *Recueil d'Archéol. orient.* II, 1 sqq. et suiv. Je ferai remarquer à ce propos que l'épimélète de Palmyre est qualifié, lui aussi, de αἱρεθείς.

5. Peut-être pour *MS'A*, avec le *aleph* initial de ANK servant à deux fins ou ayant déterminé un véritable bourdon de lapicide?

NP 'L, qui semble exister réellement dans une inscription punique (*CIS*, I, 827) d'une lecture malheureusement quelque peu incertaine ? Peut-être est-il une forme contractée du nom africain que nous cachent les transcriptions romaines épigraphiques *Nampulus*, *Napulus* = N' M + P 'L (ou + *fa'l* arabe ?) ?

— N° 60 (= C. I. S., I, 144). La coupe proposée pour les ll. 4-6 : *S'LMH AS' LNÇBA*, et les hypothèses alambiquées qu'elle entraîne si l'on veut expliquer les variations grammaticales des suffixes H et A, ne me sourient guère. Je préférerais : *S'LM HA S' LNÇBA* littéralement « a achevé (*ou* payé) lui, ce qui (a rapport) à l'érection de la (stèle), Milk (y) aton ». Le pronom isolé HA serait une apposition anticipée du sujet Milkyaton, comme les éditeurs du *C.I.S* en avaient admis un moment la possibilité, mais sans s'arrêter à cette idée. La tournure aurait à peu près la même valeur intensive que la nôtre : « celui qui l'a achevée (*ou* en a fait les frais) c'est Milkyaton ».

— N° 63 (= *CIS* I, 165). L'expression *BDÇ*, à la 20 du grand *Tarif des sacrifices*, semble bien avoir le sens de « en opposition, à l'encontre » (des stipulations édictées dans le tarif). Il est demeuré jusqu'ici sans explication étymologique satisfaisante. Si on décompose le groupe en *B* (= la préposition) + *DÇ*, ne pourrait on considérer le mot *DÇ* comme une métathèse de *ÇD* ? Le mot se rattacherait alors à l'hébreu *Çidd* (*im*) « adversaires » et à l'arabe *dhidd* « contraire ». Ce rapprochement assurant au Ç la valeur non d'une sifflante mais d'une dentale emphatique, on comprendrait d'autant plus facilement qu'il ait pu permuter avec la dentale pure *D* [1].

— N° 100 (= *CIS*, I, 149). Le *samek* dans *ST*, pronom démonstratif, au lieu de *ZT*, doit être tenu pour graphiquement certain.

On sait les difficultés considérables que présentent encore la lecture et l'interprétation de cette importante inscription bilingue, néopunique et latine, découverte à Sulci (Sardaigne). Les diverses conjectures reproduites ou proposées par M. L. ne les résolvent pas. Peut-être pourrait-on faire faire un pas nouveau à la question en coupant ainsi le passage énigmatique de la l. 2 : *'L MITBA RS'A HSLKI*, et en lui prêtant le sens de : « sur l'ordre des sénateurs de Sulci ». On arriverait de cette façon à l'équivalent exact qu'on a vainement cherché jusqu'ici, de la contre-partie latine *ex senatus consulto*. Reste à justifier cette lecture paléographiquement et philologi-

1. La loi d'harmonie phonétique d'après laquelle une emphatique fait passer au même registre qu'elle l'articulation susceptible d'emphase qui se trouve à son contact dans un même mot, n'a pu que favoriser la transposition graphique des deux caractères. L'observation sur le vif nous prouve qu'en arabe, dans le mot considéré, *dhidd*, la double dentale pure *dd*, sous l'influence de l'emphatique *dh*, se prononce effectivement *dhdh*, soit, pour l'ensemble du mot : *dhidhdh*. Il devait en être probablement de même en phénicien, de sorte qu'on pouvait écrire indifféremment *ÇD* ou *DÇ*, la prononciation étant nécessairement la même dans les deux cas.

quement. Le point qui suit le *yod* de *MI* n'est pas un point disjonctif forçant à couper en deux mots *MI TBA*, comme tout le monde l'a cru jusqu'ici — ce qui causait un grand embarras; c'est un élément intégrant du *yod* lui-même, élément qui se détache souvent ainsi de la lettre dans l'écriture néopunique — on en a plus d'un exemple. En vertu des errements bien connus de l'orthographe néopunique je considère *MITBA* comme l'équivalent de *MTB'*. Le *yod* est ici une simple *mater lectionis*, plus ou moins légitime, comme dans d'autres mots similaires néopuniques : *MIQM* = *MQM* (*ALM*); *MIQDS'* = *MQDS'*; *MISKR* = *MSKR* [1]; quant au *aleph*, il représente normalement un *'ain*. Par suite, *MITBA* = *MTB'* devient comparable à l'hébreu post-biblique *matbe'* « formule », spécialement « formule liturgique » — d'où ici, par analogie « formule juridique », soit le décret en forme rendu par le Sénat [2].

N° 101. Inscription bilingue, néopunique et latine d'El-Amroûni. M. Lidzbarski adopte d'une façon générale l'interprétation que j'ai proposée autrefois de ce texte difficile, en particulier celle du début qui avait totalement dérouté les premiers interprètes : « aux dieux Rephaïm » = *Dis Manibus*. Mais c'est à tort qu'il persiste dans la lecture fautive *L'LNM*, au lieu de *L'LNA* ; la dernière lettre est sûrement un *aleph* et non un *mem*. La tournure par le génitif, littéralement : « dieux *des* Rephaïm », est d'ailleurs pleinement justifiée, comme je l'ai montré, par l'expression parallèle du protocole ptolémaïque dans l'inscription de Ma'soûb [3] : *alôné akhaim* = « dieux *des* frères » = θεοὶ ἀδελφοί (il s'agit de Ptolémée III et d'Arsinoé, sa sœur et femme).

CLERMONT-GANNEAU.

---

1. Peut-être aussi, dans la punique du *Répert. d'épigr. sém.*, n° 332 : *MIS'TR* = *MS'TR* ? cf. l'hébreu *mištar*, « commandement ». Le sens abstrait a peut-être passé ici au sens concret de « commandant », comme dans les mots congénères *mamlakat* « royauté » et « roi », *šoltan* » pouvoir » et « prince », etc. On pourrait aussi, en s'appuyant sur l'arabe *mousattir*, penser au sens de « écrivain ».

2. Et peut-être même revêtu d'un sceau ? Le mot signifie proprement « type », de la racine *taba'* « imprimer, marquer d'un sceau » (cf. *taba'at*, « annulus signatorius »). D'où, le sens connexe de « monnaie frappée » (*signata pecunia*), qu'il a aussi comme *teba'* ce dernier mot existait en phénicien avec cette acception, ainsi que je l'ai montré autrefois, *Rec. d'arch. orient.*, I, 90). On pourrait peut-être vouloir tirer argument de là pour attribuer ce dernier sens au mot en litige dans notre inscription et, en même temps, au mot obscur *HPRT*, qui le précède, celui de « changeur » (cf. hébr. post-bibl. *parat*, *pôret*. Cela nous ferait entrer dans un tout autre ordre d'idées. Je me réserve de discuter la question ailleurs.

Si l'on s'en tient au sens de « décret », on pourrait rapprocher, au point de vue sémantique, le mot τύπος qui, dans la langue de la chancellerie byzantine, désignait les ordonnances « divines », autrement dit impériales (θεῖοι τύποι ἤ θεῖαι κελεύσεις *Novelle* CXIII).

3. *Rec. d'arch. Or.*, I, 84; cf. *Études d'arch. Or.*, I, p. 161.

J. Zehetmaier, **Leichenverbrennung und Leichenbestattung im alten Hellas, nebst der verschiedenen Formen der Gräber**. Leipzig, Seemann, 1907. In-8°, 196 p.

Les opinions des savants sur les rites funéraires des Grecs de l'époque la plus ancienne ont beaucoup varié depuis trente ans. On crut d'abord, sur l'autorité des poèmes homériques, à l'usage général de l'incinération ; puis, à la suite de découvertes archéologiques qui contredisaient cette thèse, plusieurs admirent que le rite de l'inhumation avait longtemps prévalu à titre exclusif. Le désaccord apparent des textes avec les résultats des fouilles donnait lieu, hier encore, à des assertions contradictoires. Ainsi M. Helbig affirmait, en 1900, que l'époque prémycénienne n'avait connu que l'incinération et que seule la civilisation nouvelle, rayonnant de la Crète, avait introduit l'inhumation; M. Poulsen, en 1905, voulait que l'inhumation fût primitive et que le rite de l'incinération, originaire de Mésopotamie, n'eût paru sur la côte asiatique qu'à la fin de l'époque mycénienne. Ce qui manquait n'étaient pas les systèmes, mais une statistique exacte des tombes et des nécropoles explorées. On doit remercier M. Zehetmaier de nous l'avoir donnée. Il ressort des faits réunis et analysés par lui : 1° que l'incinération paraît, en Grèce, dès la fin de l'époque néolithique ; 2° que les plus anciennes tombes connues (Orchomène) sont à inhumation, les morts ayant été ensevelis sous le foyer de leur cabane dans l'attitude accroupie ; 3° que l'époque prémycénienne connaît déjà tous les modes d'inhumation et d'incinération qui se rencontrent aux époques suivantes, y compris l'incinération partielle et la simple *adustio*. Même dans l'*Iliade*, comme le fait justement observer M. Z., le rite de l'inhumation n'est nullement oublié ; il en est clairement fait mention dans deux passages (VII, 85 ; XVI, 456) qui appartiennent au fonds le plus ancien du poème, et cette constatation s'accorde parfaitement avec les fouilles, qui ont révélé le rite primitif dans les six tombes de l'acropole de Mycènes.

M. Z. n'a touché que rapidement à la question si souvent agitée de l'origine du rite de l'incinération, qui tend à devenir plus fréquent, mais non à prévaloir partout, aux environs de l'an 1000 avant l'ère chrétienne. Sur ce point comme sur tant d'autres, les explications utilitaires et religieuses restent en conflit. Mais on ne pourra aborder utilement le problème dans son ensemble que lorsque l'on possèdera, pour toutes les régions et pour toutes les époques de l'ancien monde, des relevés aussi précis que ceux de M. Zehetmaier pour la Grèce archaïque [1]. Espérons qu'il trouvera des imitateurs.

S. R.

---

1. Pour la Grèce hellénistique, les observations sérieusement faites sont encore rares ; M. Z. n'en a pu réunir qu'un petit nombre.

Saint Jean Chrysostome. Περὶ Ἱερωσύνης (De Sacerdotio) edited by J. Arbuthnot Nairn. Cambridge, University Press, 1906; LVIII-192 p. (*Cambridge Patristic Texts*, general editor A. J. Mason).

Le traité de saint Jean Chrysostome Περὶ Ἱερωσύνης est publié ici par M. Nairn suivant le plan général de la collection *Cambridge Patristic Texts*, à laquelle il appartient. Le texte doit être basé sur les meilleures éditions, avec une collation des manuscrits, un appareil critique donnant les plus importantes variantes, et des notes explicatives; de brèves introductions doivent renseigner sur l'ouvrage publié, sur les manuscrits et sur les éditions antérieures; enfin des tables doivent référer aux sujets traités, aux textes des Ecritures, et aux mots. M. N. s'est strictement conformé à ce programme, trop strictement peut-être. Il énumère trente manuscrits du *de Sacerdotio*, qu'il divise en quatre groupes; mais on voudrait, sinon une discussion plus étendue, au moins des données plus précises sur leurs relations mutuelles, sur les chefs de ces familles, sur le degré de confiance que mérite chacun d'eux. Je pense que dans ce nombre il y en a qui sont complètement négligeables; on se borne à renvoyer au *Journal of Theological Studies*, ce qui n'est pas suffisant. D'autres manuscrits, dit M. N., se trouvent à Florence, à Rome, à Venise, à Vienne; il les énumère en note, et regrette de n'avoir pu en examiner les leçons, bien qu'ils semblent « être d'importance ». Nous le regretterons aussi [1]. Le dialogue de Chrysostome soulève plusieurs questions qui sont brièvement traitées. M. N. en place la composition en 387, ce qui est appuyé par de bonnes raisons, et il admet, avec la plupart des critiques, que le Basile qui y joue un rôle est l'évêque de Raphanée en Syrie, qui était présent au synode de Constantinople en 381. On a dit que le *de Sacerdotio* n'était qu'une sorte d'amplification du *de Fuga* de Grégoire de Nazianze; cette opinion me paraît fort exagérée; M. N. est aussi de cet avis, mais il se contente dire que « la question ne lui semble pas pouvoir être tranchée définitivement », et que cependant « il est probable que Chrysostome connaissait le *de Fuga* ». Enfin, au sujet de l'authenticité de l'ouvrage, qui n'est pas discutable, un mot n'eût pas été de trop à propos d'un prétendu VIIe livre (le *de Sacerdotio* en comprend six), ne fût-ce que pour faire connaître aux lecteurs l'existence de ce morceau évidemment falsifié. Mais M. Nairn a dû se conformer au type de la collection, et l'espace lui était sans doute mesuré. Son édition donne un bon texte; elle est maniable, pourvue de bonnes notes et de bons index, et rendra des services non seulement aux étudiants en théologie, auxquels elle est destinée, mais aussi à ceux qui s'intéressent à la littérature grecque du IVe siècle.

My.

---

1. Il y en a encore dans les bibliothèques de l'Athos, du XIe siècle, et l'Ambrosienne de Milan en possède un du XIe siècle également.

Oscar Emmerig. **The Bataile of Agyncourt** im Lichte geschichtlicher Quellenwerke. Nürnberg, R. Wieser, 1906. In-8°, 67 p.

Eva Scott. **The Travels of the King**. London, Constable. 1907, in-8°, 502 p. 15 s.

Poems by George Crabbe, edited by A. W. Ward. Vol. III. Cambridge, University press, 1907, in-8°, 568 p., 4 s. 6 d.

A. S. Cook. Notes sur le mot « Memmy », et sur un passage de Marlowe.

La dissertation inaugurale de M. Oscar Emmerig contient une étude attentive sur les lointains prédécesseurs de Shakespeare qui ont glorifié Henry V d'Angleterre. A signaler en particulier les très curieux rapprochements entre la fameuse histoire des balles de jeu de paume telle qu'elle est contée par l'auteur de la *Bataile of Agyncourt* et des *Famous Victories*, et une histoire analogue sur Darius et Alexandre qu'on trouve d'abord dans le Pseudo-Callisthenes et ensuite dans les romans d'Alexandre composés au Moyen Age [1].

On se rappelle que l'auteur de l'étude sur les années d'exil de Charles II s'arrêtait en 1653 (*The King in Exile*, v. *Revue critique*, 19 août 1905). Un second volume qui vient de paraître nous conduit jusqu'à la Restauration. L'ouvrage a été composé d'après la méthode historique, telle qu'elle se pratique maintenant. Il est admirablement illustré, et accompagné d'un bon index; mais la forme en est lourde et terne. Il semble que les jeunes historiens anglais s'attachent à imiter la seconde manière du regretté M. Gardiner. Ils oublient trop qu'avant de verser dans l'érudition pénible de la « Grande Rébellion » et de la « République et le Protectorat », M. Gardiner avait su se montrer dans son « Histoire d'Angleterre » artiste et grand écrivain.

Grâce à M. A. W. Ward, Master of Peterhouse, nous avons une édition critique à peu près définitive du poète Crabbe. La *Revue critique* (16 juillet 1906) a déjà signalé le vol. II de cette édition. Le vol. III contient, outre la fin des *Tales of the Hall*, les *Posthumous Tales*, un certain nombre de pièces de vers qui ont paru depuis 1832 et enfin un grand nombre de fragments inédits. Ces poésies, dont quelques-unes sont très importantes (*Tracy*, *The Deserted Family*, *La Belle Dame sans Mercy*) proviennent de cinq manuscrits de Crabbe acquis par la Cambridge University Press, d'un manuscrit de Trinity College Cambrige, de manuscrits appartenant à des particuliers (le professeur Dowden, Mrs Mackay de Trowbridge). Les variantes et la bibliographie sont rejetées en appendice. La bibliographie ne manque pas de signaler l'influence de Crabbe en Russie.

Le professeur A. S. Cook, de Yale, publie dans *Modern Language Notes* (déc. 1906, fév. 1907) des notes intéressantes sur le mot *mummy* employé par Shakespeare, et sur un passage de Marlowe où il est question d'Hélène et des « mille vaisseaux » qu'à cause d'elle, les Grecs « lancèrent contre Ilion ». M. Cook montre que Marlowe a

1. Lire p. 28 younger pour *yonger*.

pu s'inspirer ici de Chaucer et de Spencer aussi bien que de Lucien, et cite un certain nombre de passages parallèles tirés des auteurs anciens. A propos de *mummy*, nous signalons à M. Cook le mot *mummia* employé par Jonson comme terme d'affection, *Poetaster* A. II Sc. I. v. 72, et dans son sens ordinaire, *Volpone* A. IV, Sc. 2.

Ch. Bastide.

Goethes sämtliche Werke. Jubiläumsausgabe in vierzig Bänden. Stuttgart und Berlin, Cotta. 40 volumes, in-8°, 1906-1907. Prix de chaque volume broché, 1 mark 20; relié, 2 mark.

La première édition complète des œuvres de Gœthe a commencé à paraître en 1806, chez Cotta, et le nom de Cotta, peut-on dire, est inséparable de celui de Gœthe. Pour célébrer le premier centenaire de ce *Bund*, de cette union, la librairie stuttgarto-berlinoise Cotta a voulu éditer une édition jubilaire, élever, selon l'expression du jeune Gœthe et de ses amis de la période d'orage, un digne monument. L'édition (et ici nous traduisons à peu près les termes du programme) reproduit les œuvres de Gœthe, telles qu'il les publia; mais, de tout ce qu'on a découvert depuis dans ses papiers ou ailleurs et qui se trouve réuni dans la monumentale édition de Weimar, elle ne donne que ce qui est réellement important : les noms des érudits qui se sont partagé la tâche, et qui pour la plupart collaborent à l'édition de Weimar, garantissent la pureté du texte, et tous suivent les mêmes principes de critique. Les introductions de chaque volume, claires et courtes, retracent la genèse de l'œuvre et montrent la place qu'elle occupe dans l'ensemble des productions gœthéennes. Les notes, rejetées à la fin de chaque tome, doivent, sous une forme brève, et qui n'a rien de savant et de technique, aider le lecteur à mieux comprendre les détails.

Ce programme a été parfaitement exécuté, et voici, plus ou moins rapidement présentés, les quarante volumes que compte l'édition. Pour plus de commodité, nous les passons en revue selon leur numéro d'ordre.

1. Le premier volume est édité par M. von der Hellen qui dirige l'entreprise. Il a fait sur la lyrique de Gœthe une préface générale de vingt-cinq pages qu'on lit avec intérêt, bien que le style soit parfois un peu subtil et diffus : on remarquera surtout celles où il explique comment le poète transformait et s'assimilait, s'appropriait les choses (*Umformung*, *Assimilirung*, *Aneignung*), comment sa lyrique fut toujours un triomphe sur lui-même puisqu' « il se délivrait des puissances qui l'enchainaient comme homme, en les domptant comme artiste », comment sa mission — et ce fut à ses yeux la mission du poète — consista à « servir l'humanité par l'expression poétique de ses états d'âme ». Ce premier volume contient les *Lieder*, les *gesellige Lieder*, les ballades, les élégies, les épigrammes vénitiennes,

Bakis, les poésies qui se rapprochent de la forme antique, les poésies mêlées. M. von der Hellen a eu raison de reproduire la *Poetische Sendung de Hans Sachs* telle qu'elle parut pour la première fois en 1776 dans le *Mercure* de Wieland, et il remarque très bien que *Sendung* a dans le titre du poème le sens du latin d'église *missio* et que que les « Années d'apprentissage de Meister » devaient s'intituler d'abord *Meisters theatralische Sendung*. Mais pourquoi a-t-il changé le titre du poème *Bei Betrachtung von Schillers Schädel?* Ce titre, dit-il, lui paraît clair, mais laid, « unschön », et c'est pourquoi il l'a remplacé par celui-ci : *Schillers Reliquien*. Toutes les notes sont d'ailleurs instructives, si brèves qu'elles soient, et M. von der Hellen n'oublie d'éclaircir aucune difficulté sérieuse.

2, 3, 4. Les trois volumes suivants, également édités par M. von der Hellen avec le même soin et la même compétence, achèvent la publication des poésies, et il suffit de dire ce qu'ils renferment. Vol. 2 : sonnets, paraboles, epigrammes, poésies mêlées et qui sont intitulées « art », « Dieu et monde ». Vol. 3 : les inscriptions et lettres, les petits poèmes adressés à des personnes, l'*Annette* de 1767, les *Nouveaux chants* de 1770, les poésies de 1765 à 1775, les traductions. Vol. 4 : les proverbes, les Xénies, les Maximes et réflexions. Le commentaire, répétons-le, est remarquable par sa justesse et son abondance [1].

5. M. Burdach s'est chargé d'éditer le *Divan* qu'il avait déjà édité dans la grande édition de Weimar. Aussi, a-t-il comparé une introduction excellente sur l'origine, le développement et la composition de l'œuvre. Il dit, par exemple, que, comme *Faust*, elle est le fruit d'un long effort de la vie » aussi bien que le fruit de « l'époque romantique » et il montre d'une façon très intéressante et complète comment Gœthe fut toujours attiré vers l'Orient. Il expose l' « analogie » que le poète sentait entre lui et Hafiz, le « triple sens » qu'a le mot *westöstlich*, le « rajeunissement » qu'éprouva Gœthe en faisant son *Divan*, et les dissonances du style, une certaine façon de prosaïser la poésie, un singulier emploi des mots étrangers, des bizarreries de syntaxe, un manque d'art qui est comme un effet de l'art, quelque chose de tout à fait moderne qui, dans le détail, devance Brentano, Heine, Freiligrath et Scheffel. Le commentaire qui compte plus de cent pages, n'a rapport qu'aux poésies, non aux notes de Gœthe : on y trouve une foule de remarques importantes.

6. Le sixième volume contient *Reineke Fuchs*, *Hermann et Dorothée*, l'*Achilléide*. Il est dû à M. Hermann Schreyer — qui d'ailleurs a fait en 1901 un drame, *Les noces d'Achille*, en se servant des « schèmes » de Gœthe. — Aussi remarquerons-nous dans son introduc-

1. P. 188, *Xénies*, 304, il est évidemment question de Caroline Böhmer; mais peut-il s'agir de son premier mari J. F. W. Böhmer? Il était mort depuis 1788, et il ne peut, ce semble, figurer dans cette Xénie comme Agamemnon.

tion ce qu'il dit de l'*Achilléide*, qu'on ne peut la comparer aux deux autres poèmes; qu'il faut, pour en goûter la beauté, une grande culture et une exacte connaissance des modèles classiques; qu'elle offre une très fine psychologie. Mais on regrettera qu'il n'ait pas cité les travaux de Scherer et de Fries, et il a tort de croire que *Hermann* n'a pas besoin d'un commentaire : il y a dans ce poème des passages qui méritent d'être expliqués. Il a tort de dire (p. 268) que Custine s'empara de Landau, puisque Landau était alors français, et il aurait dû se fier à Gœthe qui dit nettement que l'action du poème se passe en août 1796. Qu'importe que le théâtre de la guerre soit autre? Certainement, et non *peut-être*, Gœthe fait allusion à la retraite de Jourdan; en aucune autre circonstance, les paysans révoltés ne sont tombés avec cet acharnement sur les Français fugitifs. Que M. Schreyer compare avec les vers de Gœthe les expressions dont se sert le comte Soden dans son livre *Die Franzosen in Franken*. On le remerciera d'avoir changé un vers de l'idylle; le pharmacien parle (II, 90) des chaînes d'or de sa défunte mère *wovon noch nichts verkauft ist*; le bibliothécaire et professeur Göttling d'Iéna qui aida Gœthe, avec Riemer et Eckermann, à revoir l'édition de dernière main, blâma cette fin de vers, et Gœthe, à la marge même de la lettre de Göttling, écrivit : *das alles noch heilig verwahrt liegt*. Cette heureuse correction ne put être faite à temps; elle est introduite aujourd'hui dans le texte de Gœthe, et elle devrait y rester.

7. M. Köster donne les drames de jeunesse, farces et satires. Son volume appartient, comme il dit, à Gœthe le satirique, à Gœthe qui rit, c'est-à-dire au jeune Gœthe, au Gœthe préitalien, et il montre que le poète avait de l'humour et une verve comique et qu'après les deux pièces froides et françaises de Leipzig, le *Caprice de l'amant* et *Tous complices*, devaient venir les farces et les satires, que Sachsenhausen devait chasser la Saxe (p. VI). Il note là une différence très sensible entre Gœthe et Schiller : celui-là moralise et il est implacable; celui-ci est doux, tolérant, indulgent (p. VIII-IX). Les notes comprennent quatre-vingts pages où il y a nombre d'observations intéressantes. M. Köster croit, avec Scherer que le héros de *Satyros*, c'est Herder, et il voit Caroline dans Psyché « la jeune fille inexpérimentée et facilement vaincue qui admire et souffre pieusement les caprices égoïstes de son fiancé ». Il fait voir finement comment Gœthe a, dans le *Triumph der Empfindsamkeit*, représenté « les sentimentales folies de l'incorrigible Lenz ». Il prouve que le « Schuhu » des *Oiseaux* est, non Ramler, mais Bodmer.

8. M. Pniower publie les opérettes de Gœthe, moins connues que ses drames, parce que, le poète, selon sa propre expression, subordonne la poésie à la musique et, que son œuvre, lorsqu'il la remet au compositeur, ressemble à un fils ou à un élève qu'il voue au service d'un nouveau maître. Mais ces opérettes, si minces soient-elles, méri-

tent notre attention, et M. Pniower les caractérise assez bien dans sa préface. Il montre que Gœthe y a mis les résultats de ses observations, de ses expériences, qu'elles appartiennent, elles aussi, à la grande confession de son œuvre. Les notes concernent surtout l'origine de chaque pièce, et l'éditeur n'a pas négligé de nous parler des esquisses et des simples fragments. Il aurait dû, ce semble, en parlant de *Jery et Bätely*, citer la jolie édition de M. Arndt.

9. C'est encore M. Pniower qui publie les drames d'actualité (*Grand Cophte* et *Citoyen général*), et les poésies de circonstance, les discours de théâtre, les mascarades. Il a tort de dire, dans son analyse du *Grand Cophte*, que la comtesse de la Motte était la « Geliebte » du cardinal (p. 377) et de citer le nom du lieutenant du roi, Thoranc, sous la forme *Thorane* (p. 385), et il aurait pu remarquer que le titre de *Bürgergeneral* n'est autre que celui que prenait Custine dans ses proclamations (p. 391). Mais chaque œuvre est très bien appréciée. Il marque l'« idealisirendes Verfahren » de Gœthe dans le *Grand Cophte* (p. 389); il montre que le Schnaps du *Bürgergeneral* est un représentant trop bas et trop infime des exaltés de l'époque et que le juge est un trop plat personnage; il explique le patriotisme de Gœthe qui n'avait pas confiance dans la bonne cause, mais qui changea d'avis lorsqu'il s'aperçut de l'enthousiasme général; n'écrit-il pas à Iffland qu'il veut dans le *Réveil d'Épiménide* exprimer ce qu'il a ressenti et ce qu'il ressent de douleur et de joie avec la nation, et, dans le poème même ne reconnaît-il pas son erreur? (p. 396-397). Seulement, il ne faut pas « estimer hautement comme création artistique » le *Réveil d'Épiménide* et y trouver autant de finesse et de beauté que fait l'éditeur. *Was wir bringen*, en revanche, nous semble loué avec justice et justesse, et c'est, en effet, comme dit M. Pniower, un aimable exemple de la manière dont Gœthe savait faire de nécessité vertu.

10. M. von der Hellen présente en ce dixième volume de la collection le *Goetz de Berlichingen* dans le texte de 1773 et dans celui de 1771, la vulgate du *Goetz* et l'*Urgoetz*. Mais n'est-il pas trop sévère envers la pauvre Marie qu'il qualifie de « beschränkt » et qui, selon lui, aurait été dessinée par Gœthe avec peu de sympathie? Et quelle exagération de voir dans le frère lai de *Nathan* une imitation du frère Martin de *Goetz*! « Lessing, dit l'éditeur, a été, dans l'invention du personnage de Bonafides, fécondé par le jeune Goethe »! Et quelle autre exagération de voir dans la création du frère Martin qui n'est autre que Luther, un coup de génie, un « genialer Griff »! Le bon moine naïf annonce la Réforme ou, comme s'exprime l'éditeur avec un peu de recherche, le doux éclat de son apparition fait pressentir le soleil levant de la Réforme : soit; mais il n'a rien du Réformateur. Le commentaire est, du reste, bien que serré, fait avec très grand soin. Il semble que le directeur de la collection ait voulu donner l'exemple à ses collaborateurs, montrer que les textes de l'édition

Cotta pouvaient être soumis à une critique sévère et originale. Il ne s'est pas contenté de reproduire ses devanciers, il ne s'est pas borné à citer des passages de la *Chronique* du chevalier et de la Bible ; il a étudié le Göetz ligne par ligne et mot par mot [1].

11. M. Muncker a réuni en un volume sept drames de Gœthe, sept drames en prose, *Erwin et Elmire*, *Claudine de Villa Bella*, *Clavigo*, *Stella*, *die Geschwister*, *die Wette*, *Egmont*, et l'on s'etonnera que la *Wette* qui est de 1812, soit ainsi intercalée entre les œuvres de jeunesse et *Egmont*. Le commentaire, un peu sec, ne contient que l'explication de quelques mots et expressions. Mais l'introduction est largement conçue et exécutée; M. Muncker a dit ce qu'il fallait dire sur chacune des sept pièces : il montre comment Gœthe fait exprimer ses sentiments de ce temps là par les personnages de *Claudine;* il juge que le Carlos de *Clavigo* tient à la fois de Merck et de Gœthe, et il loue avec grande raison la structure du drame ; il remarque, lorsqu'il parle de *Stella*, que Stella ressemble à Lili comme Cécile à Frédérique, mais que Fernando aurait dû ressembler davantage à Gœthe; il admire dans *Egmont* le dessin des personnages, mais regrette de n'y pas trouver l'unité de style.

12. Le douzième volume, dû à M. Köster, contient *Iphigénie*, *Tasse* et la *Fille naturelle*, les trois grands drames en vers. Ses introductions mettent en relief l'essentiel. Peut-être a-t-il trop marqué l'influence de Mme de Stein sur *Iphigénie*, et c'est aller trop loin de dire que Gœthe était Tasse en 1780 et Antonio en 1788. Mais il analyse avec finesse ce qu'il y a de Gœthe dans Oreste et Pylade ; il montre que *Tasse* est « une des plus profondes confessions » de l'écrivain et prouve « le don de Gœthe pour le tragique » ; il insiste avec raison sur l' « irritation » du jeune ministre à qui ses collègues en voulaient d'être

---

1. P. 278 *aufs Kissen bringen :* le mot ne peut signifier ici le *Richtblock* ou billot, c'est simplement l'oreiller, le repos ; cf. p. 93, l. 31 *in ihrem Kopfkissen* et p. 96, l. 11, *keine Kissen unterlegen*. — P. 286 manque une note à l'expression shakspearienne *Engel weinen machen* (« as make the angels weep ») et à *Augapfel* cf. *Räuber*, I, 1 et *Hermann et Dor.*, I, 178). — P. 288 manque une note à *Ist das die Meinung* (cf. p. 111, 21) où ce dernier mot signifie dessein, volonté. — *Id.*, il fallait remarquer le mot *Weinhöhe* qui est un provincialisme. — P. 290 (p. 102, 24) *eine Freude als wenn ich einen Sohn geboren*, cf. Luc, I, 25, 57-58. — P. 292 (p. 104, 20) remarquer l'emploi alors fréquent de *wüthig* (Hölty, ed. Halm, 169 ; Bürger, Lenore, 2 ; *Räuber*, I, 2, IV, 3 ; *Fiesco*, II, 14 ; *Macbeth*, I, 2 ; *Tell*, III, 1 ; IV, 2) ; *id.* à propos de *weite Naslöcher* rappeler que Goetz parle d'un personnage qui avait *viel Winds in der Nasen*. — P. 296 (p. 106, 9) dire que *grausam* a ici le sens de *graulich*. — P. 296 (p. 110, 25) le mot *Thathandlung* est tiré du titre même de l'édition de Steigerwald. — P. 298 (p. 115, 21) *starr und treu ;* d'après l'éditeur, *starr* signifie *rauh, schrecklich anzusehen* et *und* = *doch :* mais cette idée est exprimée dans les mots précédents, *die wilden Kerls*, et *starr* ne peut signifier que « obstinés », « opiniâtres » ; cf. *Egmont*, IV, la scène où Egmont dit à Albe que les Flamands sont *starr und fest* et *Räuber*, I, 2, la scène où Charles Moor jure de rester le capitaine des brigands *treu und standhaft*.

poète. La genèse de la *Fille Naturelle* est bien expliquée; mais, fallait-il, dans cette édition, parler avec tant de détail de la suite de la *Fille naturelle* et des « esquisses » trouvées dans les papiers de Gœthe [1]?

13-14. C'est M. Erich Schmidt qui publie les deux *Faust* en deux volumes. Il a mis à la suite du premier *Faust* cet *Urfaust* auquel est attaché son nom, et le commentaire qu'il donne de cette première partie, est absolument digne de lui, dense et tout-à-fait instructif; pas une difficulté qui échappe à son attention. Quant au second *Faust*, plus ardu encore à présenter et à expliquer, M. Schmidt en fait une claire et brillante analyse, depuis le début, depuis « la perspective d'un sublime passage des Alpes « jusqu'à la fin où « le poème devient un grand opéra chrétien ». Il caractérise le sujet et la langue de l'ouvrage avec sa maestria ordinaire, avec verve, en ce style qu'on lui connaît, souple, nerveux, éclatant, plein d'allusions et de rapprochements, car M. Schmidt joint à son talent d'écrivain un très profond savoir (on n'a qu'à lire la page qu'il consacre à l'Hélène antique) Il loue d'ailleurs et blâme à la fois : il rappelle le mot de Keller, que le vieillard jouait non comme un enfant, mais comme un demi-dieu, et pourtant il reconnaît qu'en certaines parties du second *Faust* la main du poète défaillait. Comme le commentaire du premier *Faust*, celui du second, est-il besoin de le dire ? est original, et si complet qu'en certaines parties le critique a expliqué son texte vers par vers. Aussi peut-on dire que le commentaire, si bref soit-il, est un commentaire nouveau et un commentaire indispensable, et que le *Faust* d'Erich Schmidt devrait être entre les mains de quiconque aime et étudie le chef d'œuvre de Gœthe.

15. Mais il faut nous presser, et on nous permettra d'être plus laconique dans notre exposé. Le volume 15 publié par M. Pniower renferme les fragments dramatiques et les traductions, *Mahomet* et *Tancrède* [2].

16. *Werther* et les « petits récits » (*Lettres de Suisse*, *Entretiens d'émigrés allemands*, *Les bonnes femmes*, *Nouvelle*, *Les fils de Megaprazon*) sont contenus dans le volume 16 que publie M. Max Hermann. L'éditeur a donné tous ses soins à l'établissement du texte de *Werther* et il explique sommairement, dans les notes, outre certains mots de la période d'orage, des détails, des expressions, des termes qui peuvent embarrasser le lecteur. La préface se lit avec agrément, et on y remarquera, entres autres passages, celui où M. Hermann montre comment Werther est « un grand lyrique ».

---

1. A mentionner, dans le commentaire, une bonne note sur *denken* avec l'accusatif; mais *Ankunft* au vers 255 d'*Iphigénie* peut tout aussi bien signifier « arrivée » (comme aux vers 120 et 1502) qu' « origine », puisque l'arrivée de la jeune fille est un mystère pour Thoas, et si Gœthe avait voulu dire « origine », il aurait comme aux vers 177 et 949, employé *Herkunft*.

2. P. 363, lire Le Bas et non *Le Bar*.

17-18-19-20. M. Creizenach édite les *Années d'apprentissage* et les *Années de voyage* de Wilhelm Meister en les accompagnant d'un bref et solide commentaire. Nous ne pensons pas, comme lui, que Gœthe ait inséré dans les *Lehrjahre* avec un art inimitable ses digressions sur l'esthétique et la philosophie. Mais on notera les pages où il montre la place de l'ouvrage dans la littérature romanesque de l'époque et celles où il fait voir comment Gœthe a « cherché ses personnages dans la vie même ». On louera pareillement dans la préface des *Wanderjahre*, l'appréciation de cette œuvre qui lui semble, avec tous ses defauts et ses *Schnörkel*, offrir « les fruits les plus mûrs de la sagesse contemplative de Gœthe vieillissant », offrir « des traces de force et de fraîcheur poétiques ». A louer aussi l'analyse du livre de Pustkuchen qui sut en imposer alors à plus d'un critique.

21. M. Muncker qui publie les *Affinités électives*, insiste dans l'introduction sur la moralité de l'ouvrage. Il montre que Gœthe a été, à ce propos, comme Wilhelm Meister et ses entours, un « renonçant » et il retrouve dans les héros du roman des personnages que Gœthe a connus : Odile — qui reçoit le nom de la sainte d'Alsace — c'est Minna Herzlieb; Lucienne, c'est Bettina; l'architecte, c'est Daniel Engelhardt; le lord, c'est Charles Gore; le comte et la baronne, ce sone des connaissance de Carlsbad.

22, 23, 24, 25, M. R.-M. Meyer, l'excellent biographe de Gœthe, a publié en quatre volumes *Fiction et vérité* — tout en donnant, à la fin du volume 25 les lettres du *Voyage de Suisse* de 1779 d'après une copie qui appartenait à Mme de Stein. Sans faire oublier celui de Loeper, son commentaire est complet dans sa sobriété. Le savant professeur a eu soin d'expliquer toutes les allusions et il insiste avec raison sur l'art du prosateur, sur ses procédés et artifices de composition et de style, sur l'habile disposition de ses matières. Dans son introduction très suggestive il montre comment Gœthe a rédigé son autobiographie, de quelle manière l'écrivain a limité son sujet, recueilli et arrangé ses documents, distribué adroitement les diverses parties de son œuvre, si bien qu'il en a fait un roman ou mieux un drame dont l'intérêt va toujours croissant [1].

26-27. M. Ludwig Geiger édite en deux volumes le *Voyage d'Italie*, et nul n'était mieux autorisé pour cette besogne. Son commentaire nous semble complet dans sa brièveté et son introduction est parfaite. Il envisage en cette introduction tous les côtés du sujet : la composition du *Voyage*, ses sources primitives (lettres et journaux), sa rédaction avec ses additions, ses historiettes où l'auteur laisse libre

1. Vol. 22, p. 263, dernière ligne, lire 1743 et non 1793, p. 264, ligne 3, lire 1748, et non 1711 — Vol. 23, p. 185, 11, la Wanzenau, dit l'éditeur, est « la Robertsau actuelle »; la note est trop concise; Gœthe raconte en cet endroit qu'il allait se promener à la Wanzenau, et il se trompe; la Wanzenau est trop loin; l'éditeur devait dire qu'il faut lire la Robertsau au lieu de la Wanzenau.

cours à l'imagination, et les détails empruntés à l'*Italie* de Volkmann ainsi qu'à Meyer, Moritz, Tischbein et Kniep, la publication de l'œuvre et l'accueil que lui firent les contemporains, le jugement qu'il faut porter sur elle et sur Gœthe après cette « hégire », après ce grand événement de sa vie.

28. M. Dove édite d'excellente façon la *Campagne de France* et le *Siège de Mayence*; sa préface, son commentaire méritent de grands éloges ; nulle critique à faire, et le signataire de cet article le remercie vivement de la page qu'il lui consacre [1].

29. Le volume 29, très bien commenté par M. Heuer, contient le *Voyage de Suisse* de 1797 et le *Voyage sur le Rhin, le Main et le Neckar* de 1814 et de 1815.

30. M. Walzel publie les *Annales* d'après le texte établi par Gœthe en 1830 et il rejette en appendices sous forme de treize paralipomènes, les *Biographische Einzelheiten*. Il y a de tout dans les *Annales ;* aussi les notes de M. Walzel qui forment quatre-vingts pages, touchent à toutes choses, et il faut admirer l'étendue ainsi que l'exactitude des recherches auxquelles il s'est livré ; toutes ces notes, sous leur forme très concise, sont très profitables [2].

31-32. M. d'Oettingen donne en deux volumes la traduction du *Benvenuto Cellini*. Il corrige pour la première fois dans le texte les fautes des impressions antérieures et il apporte dans le commentaire nombre de renseignements et de rectifications. Il juge d'ailleurs le travail de Gœthe assez libre dans le détail et le regarde plutôt comme un remaniement que comme une version exacte.

33-34-35. C'est encore M. d'Oettingen qui publie les œuvres de Gœthe sur l'art. Il a mis dans le premier volume les premiers écrits (entre autres sur l'architecture gothique), dans la deuxième, *Winckelmann*, *Hackert*, le *Neveu de Rameau*, dans le troisième, les articles et dissertations de 1813 à 1830. Dans l'introduction il essaie de traiter un des sujets les plus difficiles qui soient, Gœthe et l'art, et il a, ce semble, raison de voir dans Gœthe un dilettante distingué ; on approuvera surtout ce qu'il dit des dernières années de l'écrivain, du « sage » qui regarde le monde « sans dureté et sans haine » et « reconnaît avec une calme douceur tout ce qui se signale par un pur effort [3] ».

36-37-38. Les écrits sur la littérature, publiés par M. Walzel, sont contenus également dans trois volumes. La préface de l'éditeur est très originale : il compare la critique de Gœthe avec celle de Lessing et de Schlegel ; il montre comment Gœthe s'était d'abord laissé ins-

---

1. P. XXXIII ; mais il semble ignorer notre travail *Gœthe en Champagne*, paru dans la deuxième série de nos *Études de littérature allemande*.

2. Lire p. 431, 435 et 449 21 septembre, Hayange, du Peyrou (et non *21 août, Hayenge, du Peyron*).

3. P. 294, Pococurante est le nom d'un personnage de *Candide*, et non d'un personnage de comédie italienne ; p. 300, lire Jacob et non *Johann* Lenz.

pirer par Shaftesbury ; il expose comment se sont formées peu à peu les idées principales de son esthétique.

39-40. M. Morris donne en deux volumes les écrits d'histoire naturelle, et il était tout préparé et désigné pour cette tâche. Il ne publie qu'un choix et non les œuvres de Gœthe en leur entier. Mais les introductions qu'il a mises à ces deux tomes sont très notables. On suit avec intérêt toute sa discussion sur la *Farbenlehre* qui fut une « erreur » de Gœthe, mais qui renferme des aperçus, des « appendices et suppléments précieux, tels que les répand un riche esprit. »

A. C.

— La musicologie grecque vient de s'enrichir d'un nouveau document. Les infatigables papyrologues B.-P. Grenfell et A. Hunt ont publié dans leur dernier recueil (The Hibeh papyri, Part I, edited with translations and notes. London, 1906, p. 45-48), un fragment anonyme qui paraît être le début d'une sorte de conférence faite à des Grecs. M. Hermann Abert, qui l'a reproduit avec traduction allemande et une courte mais substantielle étude (*Zeitschr. der internation. Musikgesellschaft*, Dez. 1906), croit devoir placer ce texte dans la période comprise entre Platon et Aristoxène, lorsque le genre enharmonique (quart de ton, quart de ton et diton) était encore pleinement en usage. Dans ce morceau, d'environ 270 mots, l'auteur critique les gens qui prétendent que le genre enharmonique rend courageux ceux qui le pratiquent, tels que les acteurs (ou poètes-musiciens) tragiques. La question de l'éthos musical dans l'antiquité aura fait un pas de plus grâce au papyrus de Hibeh. — C.-E. R.

— M. H. Omont, membre de l'Institut, a donné dernièrement dans le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* publié par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, et il a tiré à part (Paris, imp. nat., C. Klincksieck, 1907, in-4° de 30 pages), une *Notice sur le manuscrit latin 886 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale*. Provenant d'une collection particulière, ce volume contient plusieurs traités écrits à la fin du xie ou du xiie siècle. Après le *Benjamin minor* de Richard de Saint-Victor, des thèmes de sermons, des vers anonymes, le poème d'Hildebert de Lavardin *De mysterio missae*, il présente la lettre d'un certain auteur champenois, B..., rappelant différentes œuvres littéraires qu'il aurait écrites (elles ne sont pas autrement connues) : un traité de comput, incomplet du commencement, avec emprunt au *De astronomia* de Martianus Capella ; une lamentation de Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Étienne de Dijon, sur la mort de son frère Aimeri en 1152, avec lettres d'envoi à des chanoines de Reims et aux moines de Saint-Mihiel (c'est un auteur dont le nom et l'œuvre étaient restés ignorés jusqu'aujourd'hui), une hymne pour la fête de Pâques, enfin des opuscules mathématiques de Gerbert et de Hériger de Lobbes, plus complets que dans d'autres manuscrits. M. Omont a très doctement complété la publication des *Opera mathematica* de Gerbert faite par M. N. Boubnov, et reproduit soigneusement les textes inédits offerts par le manuscrit en question. — L.-H. L.

— La *Chronique de Sainte-Barbe-en-Auge* qu'a publiée M. R.-Norbert Sauvage (Caen, H. Delesques, 1907, in-8° de 69 pages), d'après une copie du xive siècle

conservée dans le ms. 1643 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, était déjà connue depuis longtemps. Mais les textes publiés par Du Moustier en 1663, Le Large en 1697 et D. Brial en 1806 ne représentaient pas à beaucoup près le récit primitif, rédigé à la fin du XIIe siècle; il était donc utile de donner une édition correcte. C'est l'histoire du prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge sous le gouvernement de Guillaume, ancien trésorier de Henri Ier d'Angleterre (1128-1153) et de son successeur Daniel. Selon le jugement de M. L. Delisle, c'est « une des compositions qui font le mieux connaître quel était au XIIe siècle, en Normandie, l'état temporel et spirituel d'une communauté de chanoines réguliers et les rapports de cette communauté avec les frères détachés dans les maisons d'Angleterre. » Grâce à M. Sauvage, on pourra maintenant l'utiliser avec toute sûreté, bien qu'on soit peut-être en droit de regretter qu'elle n'ait pas été critiquée davantage dans l'introduction écrite par l'éditeur. — L.-H. L.

— Sous le titre général *Autour de Jean XXII, Les familles du Quercy*, M. l'abbé Edmond Albe, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, a publié dans les Annales de cet Institut une série d'articles très richement documentés grâce aux Archives du Vatican. C'est d'abord Jean XXII lui-même et sa nombreuse parenté qui ont fait l'objet des premières notices. Jean XXII avait un peu trop le culte de la famille et il a comblé les siens de faveurs et de bénéfices. Il a fallu la publication de M. l'abbé Albe pour qu'on puisse se rendre compte du développement donné au népotisme sous son pontificat : il suffisait d'être allié à un frère, un neveu ou un cousin du pape pour avoir droit aux prébendes grassement dotées. Voici maintenant le plus récent des mémoires du même auteur : il est consacré aux évêques quercynois en France, car Jacques Duèse, monté sur le siège apostolique, n'oublia pas davantage ses compatriotes. De ces évêques quercynois il y en eut partout dans la France au XIVe siècle; pour chacun d'eux, M. l'abbé Albe a pu fixer le *curriculum vitae et honoris* ; il a complété ainsi très copieusement les notices, quelquefois fort erronées, de la *Gallia christiana*. Il n'est pas même jusqu'à la *Gallia novissima* de l'abbé Albanès, qui ne gagne à cette documentation si riche et si serrée. Les différents mémoires de l'auteur (il y en a aujourd'hui 7), forment autant de tirages à part, quelques-uns très épais dans le format in-8°; ils trouvent ainsi plus facilement leur place dans toute bibliothèque sur l'histoire ecclésiastique du XIVe siècle. — L.-H. L.

— M. Francesco lo Parco dont j'ai déjà présenté ici quelques ouvrages, continue ses très consciencieuses études sur Pétrarque et son entourage. Il nous a donné dernièrement : *Il Petrarca nel Casentino e la ricognizione di « Daedalus »* (extrait de la *Rivista d'Italia*, *Roma*, 1906, in-8° de 23 pages), et *Il Petrarca e la famiglia dopo il suo primo ritorno in Avignone* (Napoli, N. Jovene e C., 1906, in-8° de 17 pages) ; il y a fait preuve de grande sagacité, d'une intelligence parfaite des textes et d'une connaissance approfondie de tous les documents relatifs au grand poète toscan. Il s'est essayé aussi à montrer en quelle vénération Pétrarque tenait son illustre devancier Dante. C'est Dante, qui, d'après M. Lo Parco, aurait été le Déale des Églogues de Pétrarque, c'est lui encore qui aurait été l'*Amico duce del Petrarca nel « Trionfo d'amore »* (article publié en 1905 dans la *Rassegna bibliografica della lett. ital.* et tiré à part, in-8° de 6 pages). D'où, pour l'auteur dont je cite les œuvres, l'occasion de rechercher quelles époques et en quels lieux les deux poètes se sont rencontrés. Dans un dernier article paru dans le *Giornale dantesco* en 1906, et intitulé : *Il VI centenario di un ignorato viaggio di Dante*, il

combat l'opinion de ceux qui veulent qu'ils se soient vus à Pise à la fin de 1312, ou dans le haut Casentino l'année précédente : pour lui ce fut à Incisa en 1306. Pétrarque n'aurait eu alors que deux ans : c'est une grave objection, à laquelle M. Lo Parco a essayé de répondre avec succès. Ce voyage de Dante à Incisa était ignoré, encore maintenant il reste à l'état d'hypothèse : le raisonnement du savant professeur italien lui donne très grande vraisemblance. — L. H. L.

— Le regretté M. Cadier, dont le nom est toujours cher aux érudits, dans le temps où il recueillait les éléments qui devaient lui permettre d'écrire son histoire des États de Béarn, avait copié en entier le livre des syndics de ces États, écrit dans la langue du pays et rédigé de 1488 à 1521. Il en avait ensuite entrepris la publication, mais à peine eut-il le temps de faire paraître le premier fascicule (1488-1505). La Société historique de la Gascogne, dont les éditions savantes et précieuses forment déjà une très belle série, a eu l'excellente idée de confier à M. Henri Courteault, archiviste aux Archives Nationales, la charge de mettre au jour la deuxième partie. Elle a paru il y a quelques mois (*Le livre des syndics des États de Béarn*, deuxième partie. Paris, H. Champion ; Auch, L. Cocharaux, 1906, in-8° de VIII-234 pages) et fait grand honneur aussi bien à l'éditeur responsable qu'à la Société qui l'a imprimée. Ces sortes de procès-verbaux des assemblées tenues par les trois ordres du Béarn, à des intervalles quelquefois fort rapprochés (il y eut jusqu'à 5 sessions par an) sont des documents de tout premier ordre pour l'histoire du pays. Ils rendront d'autant plus de services qu M. H. Courteault, après en avoir collationné attentivement le texte, a pris soin d les annoter copieusement, de renvoyer à des dossiers conservés aux Archivs départementales des Basses-Pyrénées, d'identifier les personnages qui comparaissent, d'expliquer les affaires dont il est question d'une façon trop sommaire. Il a complété son édition par un petit glossaire (peut-être trop mince à mon avis), par un index alphabétique bien compris, portant aussi bien sur la partie publiée par M. Cadier que sur celle-ci. — L. H. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 juillet 1907.* — M. S. Reinach, président, donne lecture d'une lettre adressée à M. le duc Loubat par M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, au sujet des fouilles en cours dans l'île de Délos. On y a découvert les anciennes enceinte du sanctuaire d'Apollon, antérieures à l'époque classique, avec de nombreux fragments de vases peints remontant à une haute antiquité.

M. Franz Cumont, correspondant étranger de l'Académie, communique la photographie d'un bas-relief découvert en Syrie et représentant un prêtre du dieu Bel sacrifiant. Une inscription grecque permet de fixer la date du monument au Ier ou au IIe siècle p. C. — Il commente ensuite une inscription de Cyrrhus, qui fait mention d'un asile de saint Denys établi par l'empereur Anastase. Ce texte épigraphique corrobore les résultats des recherches d'histoire littéraire, suivant lesquels les œuvres apocryphes de Denys l'Aréopagite ont été composées précisément en Syrie vers l'époque d'Anastase.

M. Ernest Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie. — MM. Bouché-Leclercq et M. S. Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — **19 Août.** — **1907**

Spiegelberg, Le papyrus Libbey. — Otto, Les prêtres dans l'Égypte hellénistique. — K. Schmidt, Lettre de Clément en vieux copte. — O. de Lemm, Mélanges coptes. — Günther, L'anthropologie. — Robiquet, Histoire et droit. — Dejean, Un préfet du Consulat, Beugnot. — Munro, Le système seigneurial au Canada. — P. Dubois, L'Irlande contemporaine. — Izzet-Fuad pacha, Le contact. — Clouzot, Antoine Jacquard et les frères Huaud. — Mazerolle, La Monnaie, bâtiments, ateliers et musée. — Holldack, Études sur l'histoire de Géorgie. — Mme M. Weber, Le mariage à travers les siècles. — Mettgenberg, Le délit politique et l'extradition dans le droit allemand. — Fr. Stein, Discours sur la réforme judiciaire. — Kalinoff, Ricardo et la valeur limitrophe. — M. de Schraut, La liberté personnelle dans la vie économique. — La philosophie du présent, coll. Teubner. — Goerland, L'idée de Dieu chez Leibniz. — Schinz, Le système moral de Tetens. — Romundt, Le Kant des professeurs. — Nohl, Les écrits théologiques du jeune Hegel. — Siebeck, La philosophie de la religion. — Weinstein, Les fondements philosophiques des sciences. — Avenarius, Critique de l'expérience, 2e éd. p. Petzoldt. — Hœffding, Manuel de l'histoire de la philosophie moderne. — Graue, Une image du monde. — Schultz, Les trois mondes. — Beermann, Le novilatin.

W. Spiegelberg, **Der Papyrus Libbey, ein aegyptischer Heiratsvertrag** (dans les *Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Strasburg*, n° 1), mit drei Tafeln in Lichtdruck, — Strasbourg, Karl G. Trübner, 1907, in-8°, 12 p. et 3 pl.

Le document en lui-même n'a pas grande importance. C'est un de ces contrats de mariage comme on en trouve à la dizaine, avec le nom et les qualités des parties contractantes, l'indication du douaire, les clauses pénales, l'énumération du notaire et des témoins. L'intérêt est tout entier dans la date et dans le nom du roi sous lequel l'acte fut rédigé, « l'an I, le mois d'Athyr de Khabibishà ». Ce personnage nous était déjà connu par deux monuments, tous les deux originaires de la Basse-Égypte, un des grands sarcophages du Sérapéum où sa deuxième année est mentionnée, et la stèle de Ptolémée Soter, satrape d'Égypte : le voici qui nous apparaît sur une pièce d'origine thébaine. Nous devons en conclure qu'il régna sur l'Égypte entière ; mais à quel moment de l'histoire devons-nous le placer ?

Un passage de la stèle de Ptolémée, mal compris par Brugsch, avait fait penser qu'il avait vécu antérieurement à un des Xerxès, et dès lors rien ne s'opposait à ce qu'il eût été le chef de cette révolte contre Darius Ier dont Hérodote nous parle, et qui empêcha le grand roi de lancer sur la Grèce l'armée destinée à réparer l'échec subi à Marathon. Il y a quelques années, Wilcken, reprenant la question, remar-

qua que le rôle des personnages mis en scène sur le document avait été interverti, et que Khabibishà n'avait point précédé Xerxès, mais Xerxès Khabibishà. La date proposée antérieurement tombait du coup, et il fallait ramener le souverain en arrière, vers la fin de la seconde époque saite, peu d'années avant la conquête de l'Égypte par Alexandre. La démonstration était si bien menée qu'elle emporta la conviction, mais le rôle et le rang exact du personnage dans la série des Pharaons n'en restaient pas moins difficiles à déterminer. En premier lieu, il n'y a plus de Xerxès en Perse, passé la seconde moitié du IVe siècle, et d'autre part, les XXIXe et XXXe dynasties ne contiennent aucun nom qui ressemble à celui-ci. Le Papyrus Libbey a fourni à Spiegelberg le moyen de résoudre la question. Le notaire qui l'a signé s'appelle Pétéharphrès, fils de Pékhaâsou : or un autre acte thébain nous le montre en fonctions en l'an IX d'Alexandre le Grand, 324 av. J.-C. Le règne de Khabibishà tombe donc dans les années qui précédèrent immédiatement la chûte de l'empire perse, entre 342 et 332.

M. Spiegelberg pense que le nom de Khabibishà a une assonance éthiopienne, et de cette assonance présumée, il tire des conséquences qui peuvent paraître extrêmes. Pour lui Khabibishà est un roi d'Éthiopie qui aurait profité de la faiblesse des satrapes persans pour envahir l'Égypte et pour la tenir annexée à son empire pendant deux ans. Dans cette hypothèse, Xerxès serait une faute du scribe égyptien pour Artaxerxès, et l'Artaxerxès dont Khabibishà réparait les méfaits envers les dieux de Bouto serait Artaxerxès III. J'ai deux objections à cette thèse éthiopienne : 1° la terminaison en *-shà* ne se rencontre guère dans les noms royaux éthiopiens que nous connaissons jusqu'à présent ; 2° le prénom de Khabibishà, *Sanen-Tanen sotpouniphtah* n'est pas formé d'éléments thébains ou éthiopiens mais d'éléments memphites, et il nous montre un roi intronisé dans le Nord, le contraire, par conséquent, d'un Éthiopien. Comme la terminaison *-shà* est très fréquente dans les noms libyques, je penserais plutôt à un prince libyen qui, de même qu'Inaros un siècle auparavant, et d'autres encore, aurait réussi à établir sa domination sur l'Égypte entière provisoirement. Cela dit, j'accepte volontiers l'époque proposée par Spiegelberg et je mettrai Khabibishà vers l'avènement de Darius Codoman, de 337 à 335 environ. En ce qui concerne Xerxès, je ne suis pas convaincu que le scribe Égyptien ait fait là une confusion et qu'on doive comprendre Artaxerxès. La stèle de Ptolémée est une pétition en restitution de terrains que les prêtres de Bouto prétendaient leur avoir été volés, et les prêtres égyptiens n'étaient pas très scrupuleux en pareil cas ni très respectueux de la vérité historique, témoin la *stèle de la famine* : il se peut qu'afin de donner plus de poids à des demandes d'indemnité qui devaient être sujettes à caution, le clergé de Bouto ait voulu chercher assez haut dans le passé des

faits dont il était difficile de vérifier l'exactitude, et que, sans s'inquiéter de la vraisemblance historique, ait entendu parler réellement de l'un des deux Xerxès, de préférence le premier. C'est une hypothèse que je soumets à Spiegelberg.

G. Maspero.

W. Otto, **die Wirtschaftliche Lage und die Bildung der Priester im Hellenistischen Ægypten** (Abschnitt 1 u. 2 a des VII Kapitels aus *Priester und Tempeln im Hellenistischen Ægypten*, II Bd), Habilitationsschrift zur Erlangung der *Venia Legendi*, Leipzig, Trübner, 1907, in-8°, 71 p.

J'ai rendu compte ici du premier volume de cet ouvrage, et j'espère parler du second : cette brochure n'en est qu'un extrait, il n'y a donc pas lieu de l'analyser longuement. M. Otto a examiné quelle était la position sociale des prêtres dans l'Égypte Hellénistique, leurs revenus, leurs biens, leur éducation et leur culture, et sur tous ces points il a ramassé une masse considérable de documents : les papyrus et les inscriptions en langue grecque lui ont fourni la part de ses renseignements la plus grosse de beaucoup, et il a tiré des textes égyptiens les quelques notions que lui apportaient les traductions qui en ont été publiées. Là toutefois, il n'a point pu, faute d'une habitude suffisante des hiéroglyphes, utiliser toute la matière disponible : les protocoles qu'on lit sur les statues éparses dans nos musées lui auraient permis de compléter ce qu'il dit, par exemple, du cumul des charges civiles ou militaires avec les fonctions ecclésiastiques.

L'ensemble de ces chapitres est excellent, et je n'ai pas trouvé qu'il y eût lieu d'y reprendre grand chose. Sur un seul point, j'inclinerais à me séparer de M. Otto, dans le jugement qu'il porte sur la culture intellectuelle du sacerdoce égyptien de l'âge ptolémaïque. Certes la majorité des membres de ce clergé, ceux des classes les plus basses, étaient ignorants, superstitieux et, parfois de moralité douteuse, mais les chefs, au moins dans les grandes villes du Nord, conservaient le dépôt des lettres et des sciences antiques, et ce dépôt n'était rien moins que méprisable : ils étaient probablement incapables d'inventer quoique ce fût de nouveau, mais ils entretenaient la tradition du passé, et cela seul suffit à nous assurer qu'ils avaient reçu une éducation raffinée. Il est fâcheux que nul des égyptologues de métier qui possèdent l'instruction classique n'ait songé à étudier cette question : je crois que les résultats auxquels il parviendrait le récompenseraient largement de sa peine.

G. Maspero.

Karl Schmidt, **der 1 Clemensbrlef in altkoptischer Uebersetzung** (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin), Berlin, in-8°, 1907, 11 p.

La découverte du Dr Karl Schmidt réjouira, je crois, les théologiens, mais beaucoup plus les Égyptologues. Le manuscrit remonte en effet à la seconde moitié du IVe siècle, et la langue dans laquelle

il est conçu présente ces caractères d'archaïsme qu'on rencontre dans les monuments du dialecte akhmimique. J'ai toujours soutenu que les dialectes de la Moyenne Égypte, ceux qu'on dénommait improprement bachmouriques naguères encore, étaient plus proches de l'ancien Égyptien que ceux du Said et du Delta. Les indications sommaires que le Dr Schmidt nous donne sur les particularités linguistiques de son auteur, ne font que confirmer cette impression. Il serait à souhaiter qu'après nous avoir annoncé sa trouvaille, il nous en fît profiter le plus tôt possible par une édition complète. Tous ceux qui s'intéressent à la grammaire comparée du copte et de l'Égyptien lui en seront reconnaissants.

G. Maspero.

O. von Lemm, **Koptische Miscellen I-XV** (extrait du *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*), Saint-Pétersbourg, 1907, in-8°, 11 p.

Les petites notes de M. de Lemm sont toujours intéressantes pour la variété des sujets traités et pour l'ingéniosité des conjectures ou des restitutions qu'elles renferment : celles-ci sans être des plus importantes qu'on puisse imaginer, ont toutes une valeur réelle. La plus curieuse pour nous est celle où il cite un passage dans lequel un auteur prétend indiquer l'étymologie du nom d'Asneth, Asenneth, que porte la femme égyptienne de Joseph, fils de Jacob : « Asenneth, y est-il « dit, s'explique par *celle qui est sauve de la mort* ». Le commentateur copte tire, on le voit, le nom égyptien de l'ἀ privatif et de θάνατος = *senneth*.

G. Maspero.

Félix Günther, **Die Wissenschaft vom Menschen, Ein Beitrag zum deutschen Geistesleben im Zeitalter des Rationalismus,** mit besonderer Rücksicht auf die Entwickelung der deutschen Geschichtsphilosophie im 18 Jahrhundert. Gotha, Perthes, 1907, 193 p. 4 M.

M. Günther étudie à la fois : 1° l'état général des connaissances à l'époque de l'*Aufklärung*, 2° l'état spécial de l'historiographie d'alors, 3° les débuts de l'anthropologie, qui remontent précisément à ce moment. On peut même y ajouter un chapitre d'histoire de la philosophie (p. III). Évidemment un lien intime et facile à saisir rattache ces quatre buts l'un à l'autre ; cependant le manque d'unité se fait sentir dès le titre qui est formulé d'une manière vague et même maladroite, au point qu'il ne se comprend qu'à l'aide du trop long sous-titre. L'auteur veut exposer les origines de l'anthropologie et, pour cela, est naturellement amené à rechercher l'état des disciplines auxiliaires au moment de sa naissance, et à montrer ainsi quelles étaient les idées des rationalistes sur la paléontologie, la physiologie, l'ethnographie, la psychologie et surtout sur l'histoire. Le titre

choisi est donc beaucoup trop vaste, quelque restreint qu'il soit par le sous-titre. M. G. a simplement écrit, avec beaucoup de compétence et d'ampleur, nous nous plaisons à le reconnaître, le 1er chapitre d'une histoire de l'anthropologie, lequel devient, par la force des choses, un tableau des connaissances anthropologiques du XVIIIe siècle — allemand; car on ne se douterait guère, en lisant ce livre, que d'autres nations ont aussi contribué à asseoir les bases de l'anthropologie. L'auteur avait certainement le droit de se restreindre à l'Allemagne; mais encore devait-il au moins marquer cette restriction dès le premier mot du titre. L'influence étrangère n'est touchée que tout en passant p. 135-137, et cela négativement, pour réfuter l'opinion d'après laquelle l'historiographie allemande de la fin du XVIIIe siècle n'aurait dû son essor qu'à l'action de Montesquieu et de Voltaire, de Hume et de Robertson. Sans doute, cette réfutation ne prétend amoindrir en rien la valeur absolue de ces écrivains, mais seulement leur degré d'influence sur les historiens allemands. Toutefois, vouloir nier la répercussion des théories et de la méthode historique si nouvelle de Voltaire spécialement, nous semble témoigner d'une étroitesse bien déplacée; l'auteur fera bien de relire le beau chapitre de Lanson sur Voltaire historien; ou, s'il préfère s'édifier en allemand, le *Voltaire* de Josef Popper (Lynkeus), pour ne pas parler de Hettner.

Th. Sch.

Paul Robiquet. **Histoire et droit.** Paris, Hachette, 1904, in-8° 1re et 2e série, VI et 325 p., 392 p. 7 fr. 50.

M. Robiquet est arrivé à l'âge où l'on se « recueille » et il nous offre en deux volumes, sous le titre *Histoire et droit*, des essais et études jadis insérés dans diverses revues.

L'ouvrage forme cinq parties : 1° *Histoire;* nous allons y revenir.

2° *Economie sociale :* la protection de l'enfance ouvrière, étude sur la loi du 19 mai 1874; la proposition de M. Bérenger sur la prostitution et les outrages aux bonnes mœurs; la traite des blanches (rapport au Congrès pénitentiaire); historique de la police (article de la *Grande Encyclopédie* sur l'histoire de la police jusqu'à 1800).

3° *Droit constitutionnel :* La revision constitutionnelle de 1884 et la loi électorale du Sénat; la loi de 1885 sur le scrutin de liste.

4° *Droit criminel :* Deux questions de droit sur la déportation.

5° *Variétés :* Constant Martha (article solide sur un écrivain exquis); Deux discours à la société des gens de lettres; La propriété littéraire; Eloge funèbre de Lesseps; Jules Ferry (étude que l'auteur qualifie justement de « notice-conférence »).

Les études que renferme la partie consacrée à l'histoire, sont les suivantes : nous n'insistons que sur les plus remarquables.

Les deux couronnes de Henri III : M. R. évoque les contrastes

qui font, en deux années, de la vie de Henri III une espèce de roman ; il le montre, devenant, à quelques mois de distance, le souverain de deux grands royaumes ; mais Henri n'est déjà plus le vainqueur de Jarnac et de Moncontour ; « le roi guerrier n'est plus que l'homme-femme » ; il s'évade de Pologne comme un voleur et la France reçoit avec mépris un roi qui ne s'occupe que de futilités et de momeries.

L'organisation municipale de Paris sous l'ancien régime : Dans cette étude, aussi précise que complète, M. R. montre à l'aide des documents qu'il a publiés et utilisés déjà dans son *Histoire municipale de Paris*, quelle était la force, la solidité des rouages qui composaient l'ancien mécanisme municipal de Paris.

La municipalité parisienne et la Révolution, période constitutionnelle. L'auteur a, comme on sait, publié une étude documentaire sur les trois premières assemblées municipales de Paris, de 1789 à 1792 ; il a condensé ici, en quelques pages, la substance des documents qu'il avait réunis, et il prouve par l'étude et la reproduction des procès-verbaux que les trois assemblées qui précédèrent la commune insurrectionnelle du 10 août, méritent de prendre une place assez belle dans l'histoire générale de notre pays.

Le clergé et la municipalité d'Ernée de 1791 à 1793. D'après les procès-verbaux du Directoire du département de la Mayenne, M. R. fait voir que l'administration de ce département, exposée aux violences et de l'insurrection et des Jacobins, « sut conserver une modération patriotique, une correction absolue et multiplier ses efforts pour concilier l'ordre et la liberté? » [1]

Correspondance de Bailly et de la Fayette, *Correspondance de Bailly avec Necker*. M. R. reproduit :

1° Les courts billets, au moins les plus intéressants, par lesquels Bailly et La Fayette traitaient des questions concernant le service de la garde nationale et le maintien de l'ordre public ;

2° Une correspondance de Bailly avec Necker qui n'est qu'une longue suite de plaintes sur le manque d'approvisionnements en farines, en bois, en charbons et sur la pénurie de la caisse municipale.

Le cercueil de Mirabeau et *un cercueil de Napoléon.*

Babeuf et Barras et *l'arrestation de Babeuf.*

Kléber officier autrichien. Ici, on nous permettra de faire quelques critiques à l'auteur. P. 6 et 12, lorsque Kléber servait dans la compagnie du capitaine Sevaud (et non *Sauvaud*), il appartenait à ce qu'on appelait le *Leibbataillon*, mais il ne faut pas traduire ce mot, comme fait M. R., par *Gardes du corps;* cela veut dire simplement que le bataillon, le premier bataillon du régiment, renfermait la compagnie dont le colonel était chef, la *Leibcompagnie.* — P. 7. On raconte

1. P. 169 « deux livres de poudre et une livre de postes » ; M. B. met un point d'interrogation après ce mot *postes;* ne sait-il pas qu'on nommait ainsi en français comme en allemand (cf. *Posten*) de petites balles de plomb ?

autrement la plaisanterie du banquet de Luxembourg et on l'attribue, non à Kléber, mais au capitaine Sevaud qui voulut se venger du baron de Feltz (celui que M. R. appelle le baron de *Berg*). — P. 10-14, M. R. raconte d'après le dire d'un nommé Krafft rapporté par Lomet, que Kléber aurait été l'ami intime de Marie-Thérèse qui l'avait remarqué à Vienne et fait entrer dans sa garde, et il ne croit pas le récit de Krafft « complètement dépourvu de vraisemblance ». Mais cet épisode se placerait entre 1777 et 1780, et en 1777, Marie-Thérèse, née en 1717, avait soixante ans! D'autre part, quand Kléber est-il allé à Vienne? En 1777, comme architecte, avec le comte Kaunitz qui le fait nommer enseigne à la fin de l'année dans son régiment et envoyer à Mons. Puis en 1778, au moment où la guerre menace d'éclater entre l'Autriche et la Prusse, Kléber vient en Bohême à Senftenberg avec deux bataillons du régiment Kaunitz, le premier ou *Leibbataillon* et le deuxième. De 1779 à 1783 il est sûrement à Luxembourg ou en congé à Strasbourg. Or, M. R., s'attachant à sa malheureuse traduction de *Leibbataillon* par « gardes du corps », croit que Kléber a été « versé dans les gardes du corps de Marie-Thérèse » qui cantonnaient à Senftenberg et qu'il a pu, après la paix de Teschen, « retourner à Vienne avec les gardes du corps et y servir jusqu'à la mort de l'impératrice en 1780. »

Le général Bard et la guerre de Vendée en l'an II.

Un sous-pacificateur de la Vendée, le général d'Hédouville : attrayante étude sur ce soldat qui fut le type du parfait fonctionnaire et qui sut « concilier les inconciliables ».

Souvenirs du 4 septembre. M. R. était, ce jour-là, en tête de la colonne qui monta vers l'Hôtel-de-Ville à côté de Favre et de Ferry; il rencontra Trochu qui dit simplement à Favre « c'est bien, je suis avec vous »; il monta dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville; il vit Rochefort hissé sur une table et s'apprêtant à lire une liste de gouvernement; mais Ferry intervint : « le gouvernement, dit-il à Rochefort, il est constitué et vous en faites partie, venez avec nous ».

La politique orléaniste et la République. M. R. rédigea la pétition du comité de l'association des anciens élèves du lycée Henri IV qui « servit tout au moins de prétexte au rappel du duc d'Aumale ».

On voit, par cette analyse, que M. Robiquet a raison de dresser l'inventaire de ses écrits, fût-ce avec un mélancolique plaisir, et nous l'engageons à classer encore et à réimprimer ses « papiers personnels ».

A. C.

Étienne Dejean, **Un préfet du Consulat, Jacques-Claude Beugnot.** Paris, Plon, 1907, xv et 449 pages in-8°. 7 fr. 50

On n'apprécie bien un régime que si on voit du dedans ses principaux fonctionnaires à l'œuvre. L'ancienne monarchie ne commence à

être sainement jugée que depuis qu'on apprend à connaître ses intendants. La nouvelle ère, inaugurée par le Consulat, s'est surtout incarnée dans le préfet, qui ne diffère pas tellement de l'intendant. Déjà un livre, encore excellent quoique un peu ancien, de M. L. Passy a fait revivre, d'après des papiers de famille, le premier des préfets de la Seine, Frochot [1]. Voici que M. Dejean, d'après des papiers de famille également [2], mais aussi d'après de nombreux papiers administratifs des archives départementales et nationales, nous retrace l'administration du premier préfet d'un de nos grands départements industriels et agricoles, la Seine-Inférieure. Le personnage n'est pas un inconnu pour les historiens, puisqu'il a laissé des mémoires intéressants et souvent consultés. Mais il apparaît ici, sous une lumière plus crue, toute entière concentrée sur une petite période de sa longue carrière, sur les quelques mois qu'il passa auprès de Lucien Bonaparte au ministère de l'intérieur où il participa à la préparation du premier mouvement préfectoral [3], et sur les six années pendant lesquelles il géra la préfecture de Rouen (1800-1806).

Comme le dit très justement son biographe, Beugnot est représentatif. Il symbolise assez bien le personnel du gouvernement consulaire et impérial, qui sera à peu de choses près le personnel des gouvernements suivants, et il résume aussi à sa manière toute la classe sociale à laquelle il appartient, cette bourgeoisie riche qui a fait la Révolution et l'a d'abord dirigée, puis en a souffert jusqu'au jour où elle en a finalement repris la direction et touché le bénéfice avec le 18 brumaire. Il lui appartient non seulement par la fortune (25,000 livres de rente dont une bonne partie en biens nationaux), par l'aptitude aux affaires et par le goût du travail, mais encore par les prétentions littéraires et par la philanthropie spéculative qui étaient alors de mode ; il lui appartient aussi par la souplesse, une souplesse qui n'exclut pas une vanité très développée, au contraire ! Aucun entêtement en politique. Beugnot servira tous les gouvernements sans en regretter franchement aucun. Le meilleur gouvernement, c'est pour lui celui qui existe et qui l'emploie. Il a bien ses préférences, il penche pour le parlementarisme des classes dirigeantes, mais, au fond, les formes et les étiquettes politiques lui importent peu. Que le pouvoir, empire, république ou royauté, quel que soit son nom, rassure les intérêts, fasse prospérer les affaires, maintienne l'ordre, et Beugnot est content. Il n'a guère d'idées un peu arrêtées qu'en économie politique et en religion. Avec Voltaire, il pense que la religion n'a été instituée que dans l'intérêt de la société. Aussi l'église constitutionnelle, qui faisait profession de respecter l'État, a-t-elle eu toutes ses

1. Le livre de M. L. Passy a eu deux éditions, 1867 et 1874.

2. Papiers de Beugnot légués aux archives nationales par son fils et son petit-fils.

3. M. Dejean dit avec une exagération visible qu'il fut « l'organisateur des préfectures ».

sympathies. Il n'a applaudi que du bout des lèvres au Concordat qui a acheté trop cher, à son sens, le ralliement de l'église romaine. Avec Dupont de Nemours et les économistes il est partisan de la liberté commerciale et il croit que la terre est la principale source des richesses, ce qui ne l'empêche pas d'encourager l'industrie et le négoce.

Il avait tout ce qu'il fallait pour devenir un des collaborateurs de Bonaparte, dont toute la politique consistait au début à « sonder les plaies de la Révolution », c'est-à-dire, en bon français, à rassurer et à satisfaire cette bourgeoisie riche qu'effrayaient à la fois, en sens contraire, la politique jacobine des derniers temps du Directoire et les menaces de représailles des royalistes toujours en insurrection.

Les chapitres où est étudié le premier mouvement préfectoral en l'an VIII sont parmi les plus intéressants du livre précisément parce qu'on y découvre sur le vif la préoccupation essentielle du gouvernement consulaire. Ce qui dicte les choix de Lucien, presque tous ratifiés par son frère, c'est le désir d'écarter des préfectures les jacobins restés jacobins, les royalistes restés royalistes et de ne nommer que des hommes que leur fortune attacherait invinciblement à l'ordre, mais éloignerait non moins invinciblement d'une restauration, c'est-à-dire autant que possible des acquéreurs de biens nationaux. C'est dans ce sens et dans cette mesure que M. D., appréciant ces nominations, peut dire que « le loyalisme révolutionnaire de Lucien et de Beugnot fut remarquable » (p. 57) [1].

Le même esprit se retrouve dans l'administration de Beugnot à Rouen. Il s'applique par dessus tout à rassurer les intérêts : « Le maintien de la propriété, écrit-il, est le but essentiel de la société » (p. 425). Comme le fait Bonaparte à Paris, il visite les fabriques, les ports, les haras, etc. Il place de l'argent dans une sucrerie. Il compose son Conseil général des gros négociants, des gros industriels, des gros propriétaires. Il confie les places de maires aux notables de la contrée. Aussi s'entend-il très bien avec eux. Il peut régir le département comme un pacha ou simplement comme un intendant [2], personne, sauf l'archevêque Cambacérés, frère de l'archi chancelier ne le trouvera mauvais. Au début, le Conseil général a paru prendre son rôle au sérieux. Il examinait le budget départemental, il émettait des vœux. Examen illusoire, vœux inutiles! Tout ce que Beugnot ne tranche pas souverainement est décidé à Paris dans les bureaux qui corrigent jusqu'à la comptabilité communale. Le Conseil ne tarde pas à se lasser de son rôle inutile et à se résigner.

La résignation, l'acceptation du fait accompli, tel me paraît avoir été le sentiment général des habitants. M. D., qui juge en beau l'ad-

1. Beugnot qui protesta contre le 10 août et fut incarcéré sous la Terreur, n'était qu'un « rallié ». Ce caméléon fut toujours incapable de *loyalisme*.

2. A peine arrivé à Rouen, il commence par se faire pour lui-même un memento des attributions des anciens intendants.

ministration de Beugnot, s'est laissé quelque peu entraîner par sa sympathie pour l'homme[1] et par l'optimisme des papiers de famille et des documents officiels. Pour apprécier exactement la popularité du nouveau régime, il faudrait savoir ce qu'en pensaient les anciens royalistes et M. D. ne les a pas interrogés. Pour juger équitablement l'œuvre de Beugnot, il faudrait connaître un peu en détail l'œuvre de ses prédécesseurs. M. D. a bien consulté les rapports surtout politiques du policier Jacquet envoyé dans le département après le 18 fructidor et ceux du dernier commissaire du Directoire, Delaistre ; mais ces rapports ne connurent guère que « l'esprit public », comme on disait alors, c'est-à-dire surtout les opinions de fonctionnaires. L'administration centrale, qui a administré le département pendant quatre ans avant l'arrivée de Beugnot, a fait certainement quelque chose. Il faudrait connaître son œuvre pour être en mesure de dire ce qu'elle laissait à faire à Beugnot. Sans doute, les impôts rentrent mieux sous le Consulat que sous le Directoire, et les conscrits rejoignent plus facilement; mais c'est que les circonstances ne sont plus tout à fait les mêmes, la seconde coalition est vaincue, la chouannerie agonise et le gouvernement mieux servi emploie de préférence la manière forte. Sans doute, les classes dirigeantes ont été satisfaites des mesures de conservation sociale qui ont suivi le 18 brumaire. Mais il ne faudrait pas exagérer leur satisfaction. Dans ce département manufacturier, la prolongation de la guerre provoque des faillites nombreuses, des chômages douloureux. Le Conseil général, malgré sa docilité, ne peut s'empêcher d'exprimer à cet égard des plaintes assez vives en 1806, l'année même où Beugnot quitte Rouen. On sent que le régime qui d'abord avait tranquillisé les intérêts, les alarme maintenant. M. D. n'a pas dissimulé ces ombres du tableau, mais il les a reléguées un peu à l'arrière-plan.

Les pages qu'il a consacrées à la question religieuse sont parmi les meilleures, les plus neuves de tout l'ouvrage. On y touche du doigt l'énormité de la faute du Concordat. Consulté sur la conduite à tenir à l'égard des prêtres déportés, Beugnot avait répondu, le 22 prairial an IX, qu'il ne croyait pas que la rentrée des prêtres fût un moyen de consolider le gouvernement (p. 345). Et, comme pour justifier son opinion, il écrivait encore, trois ans après le Concordat, en l'an XIII : « Le département n'est pas du tout révolutionnaire; il n'a participé à aucun des excès de la Révolution; mais il n'en est que plus réellement attaché à ce qu'elle a produit d'utile et de bon. Il conserve sa froideur même pour les opinions religieuses. Il adoptera toujours sans difficulté la religion qui conviendra au gouvernement. Le culte constitutionnel y avait réussi; le Concordat y a réussi de même » (p. 347). Et Beugnot ajoutait que, sauf dans les arrondissements

1. M. Dejear a été, comme Beugnot, chef de cabinet à l'Intérieur.

maritimes du Havre et d'Yvetot, les sacrements n'étaient guère fréquentés par les hommes. « A Rouen et dans les communes voisines, le quart des femmes et un homme sur cinquante, et parmi les hommes, on ne remarque point de magistrats, de fonctionnaires publics, d'hommes influents... etc. « (p. 348). Quelle force, dans ces conditions, le Concordat avait-elle appporté au gouvernement? Beugnot naturellement n'ose se poser la question, mais ses démêlés souvent graves avec l'archevêque Cambacérès, prélat têtu et intransigeant, répondaient avec éloquence [1], Beugnot ne sentait dans le département qu'une seule opposition, celle du clergé, et l'opposition datait du Concordat !

On voit assez l'intérêt de ce livre. Personne ne pourra plus désormais écrire sur le Consulat et l'Empire sans s'y reporter. Il est riche en documents de toute sorte que M. D. s'est complu à enchâsser dans son texte. Le mouvement du récit en souffre quelquefois ; mais les érudits reconnaissants ne s'en plaindront pas [2].

Albert Mathiez.

The seigniorial system in Canada by William Bennett Munro. Longman, Green and C°, New-York, in-8°, 296 pages, 10 shellings 6 pences.

Cet ouvrage qui appartient aux *Harvard historical studies*, et qui a été publié sous la direction et avec les revenus de la célèbre université, lui fait honneur par la science de l'auteur et aussi par le soin de l'éditeur. M. W. B. Munro avait déjà abordé le sujet qu'il traite aujourd'hui dans une thèse de doctorat soutenue très brillamment en 1900 et récompensée par le prix Toppan. Devenu professeur adjoint « of government » à Harvard, il l'a approfondie et nous donne aujourd'hui le fruit du labeur de plusieurs années. Il débute par un coup d'œil général sur les lois et les coutumes qui régissaient la propriété en France avant et pendant l'expansion coloniale. On ne découvrira pas de vues neuves dans cette partie, car M. M. s'est contenté d'y résumer les manuels destinés à nos étudiants en droit,

---

1. Il y a aux Archives nationales (F 19-352) une très intéressante correspondance de Cambacérès avec Portalis. Celui-ci est traité par le prélat avec une hauteur insultante. A chaque instant, Cambacérès proteste contre les décrets impériaux et offre sa démission qui n'est jamais acceptée.

2. Quelques remarques de détail : p. 65, l. 3, il faut sans doute lire Haute-Saône au lieu de Haute-Savoie ; p. 82, Toulongeon au lieu de Toulangeon; — p. 183, je note qu'en l'an XI, il n'y avait encore que 234 écoles primaires pour les 989 communes du département et que ces 234 maîtres d'école émargeaient au budget pour la somme de 28,658 fr. 40. Pour apprécier les chapitres IX et X consacrés à la statistique du département préparée par Beugnot, il faudrait connaître à fond l'histoire économique de cette époque qui serait d'ailleurs très intéressante, puisque c'est le moment où le machinisme commence à s'installer en France. P. 249, c'est François (de Neufchâteau) et non pas Lucien Bonaparte qui a eu la première idée de faire dresser les statistiques départementales.

mais il fallait bien mettre le lecteur américain au courant. Nous arrivons ensuite en plein cœur du sujet traité avec beaucoup de talent et d'indépendance. M. M. nous permettra cependant de ne pas trouver autant de ressemblance que lui entre le système seigneurial canadien et le régime féodal. De son livre même on déduit aisément que le système adopté sur les rives du Saint-Laurent n'avait presque rien de commun avec celui qui avait régné en France pendant le moyen âge, puisque la principale charge imposée aux seigneurs coloniaux était, non de conduire à la guerre leurs tenanciers, on ne parlait pas de vassaux, mais de défricher les terres qui leur avaient été données. Sauf exception ils n'obtenaient même pas la noblesse personnelle ; au fond ce n'étaient que concessionnaires, autorisés à distribuer des lots entre les colons moyennant certaines rétributions, et exposés à voir leurs domaines repris par la couronne si, dans un délai raisonnable, ils n'avaient pas mis en culture une certaine superficie. Le jugement de Parkman (cité p. 155) que « Louis XIV aimait le système féodal, mais seulement après lui avoir arraché ses dents » est donc assez superficiel. Il est regrettable que M. M. n'ait pas songé à comparer le système français à ceux appliqués à pareille époque dans les autres colonies européennes, il y aurait eu des rapprochements à faire entre les seigneuries canadiennes, les *prazos* portugais et les *encomiendas* espagnols.

L'auteur a continué son étude jusqu'à la loi de 1854 qui a définitivement aboli le régime dans le Dominion, et cette partie mérite plus particulièrement tous les suffrages

M. W. B. Munro indique toujours ses sources, heureuse habitude qu'il serait fort à désirer de voir adopter par les autres savants anglo-saxons. De plus il décrit assez longuement (p. 253-265), dans un appendice bibliographique, les documents inédits qu'il a utilisés et dont il se propose de publier incessamment un certain nombre, et aussi les principaux ouvrages consultés. Ces derniers sont répétés dans une liste alphabétique des « matériaux imprimés » qui fait un peu double emploi avec l'appendice. Enfin les dernières pages sont consacrées à un index. Tout cela facilite fort les recherches.

A. Biovès.

L. Paul Dubois. **L'Irlande contemporaine et la question irlandaise.** Perrin et Cie, Paris, 1907, in-8°, 516 p.

Après avoir retracé brièvement l'histoire de l'Irlande, M. Paul Dubois expose la situation économique et sociale de l'île, discute la question politique et la question agraire. Dans cette partie, sans indiquer de remèdes, et ce n'était pas là son but, il laisse cependant percer des préférences étatistes qui surprendront assurément beaucoup d'Anglais, peu disposés à invoquer à tout propos l'intervention du

Dieu-État. Le tableau qu'il peint est sombre, aussi conclut-il (p. 347) : « L'Irlande, en tant que nation irlandaise distincte de l'Angleterre, va mourir. » Mais cet arrêt ne lui paraît pas sans appel, car « la cause vraie et profonde de la décadence de l'Irlande est, par delà l'oppression anglaise, une cause psychologique : la décadence mentale et morale de la nation (p. 349), et des patriotes éclairés l'ont compris. Pour régénérer leur pays ils ont entrepris de développer l'instruction, de ranimer la langue gaëlique, de faire l'éducation économique du peuple, et sur ces trois points capitaux ils ont obtenu des résultats remarquables sans qu'on puisse cependant discerner nettement l'avenir. « L'avenir, dit sagement M. P. D. (p. 494), est obscur et l'homme est mauvais prophète », et il évite de se prononcer, se contente de fournir tous les documents pour bien connaître l'Irlande au moment où ce pays est « à un point tournant de son histoire » (p. 44 et 493).

L'auteur est manifestement favorable à la cause nationale qui lui inspire des pages émues et bien enlevées, en particulier celles sur la misère de l'Ouest irlandais ; mais il est consciencieux et bien informé, il a vécu dans le pays, il a fréquenté des Irlandais de tous les partis, il a consulté beaucoup d'ouvrages, ses jugements sont généralement mesurés et les unionistes ne sauraient l'accuser de trop grandes sévérités à leur égard.

L'ouvrage se termine par un index alphabétique, malheureusement incomplet, auquel suppléent mal les sommaires. M. P. D. a mis les renseignements bibliographiques en tête de chaque chapitre, et a négligé de les réunir. Enfin on pourrait lui adresser quelques légères critiques de détail, l'abus des citations par exemple, ou des erreurs plus imputables au prote qu'à l'écrivain [1]. Mais son livre est savant et attachant ; il vient à son heure, au moment même où les nationalistes irlandais repoussent le projet Birrell inspiré par sir A. Mac Donnell, et les lecteurs de M. Paul Dubois comprendront plus aisément l'intransigeance des *home rulers*.

A. Biovès.

Général Izzet-Fuad, **Le Contact**, étude de guerre moderne, Paris, Chapelot, 1907, in-8°, 91 p., 3 fr.

Izzet Fuad pacha n'est pas un inconnu en France et les militaires n'ont pas oublié *les Occasions perdues*. Sa brochure d'aujourd'hui, que nous présente dans une lettre préface le baron von der Goltz, est une étude spécialement destinée aux cavaliers chargés de chercher, de conserver et au besoin de rompre le contact de l'ennemi. La cavalerie

---

1. P. 13, O'Conor et O'Connor : Mac Murrough et Mac Murrogh. — P. 27, lire Charles I et non Charles II. — P. 38, lire 1727 et non 1827. — P. 188, note, des *assemblements* (?) illégaux. — Id. Thom's official Director et Thom's official Directory. — P. 324, lire 1800 et non 1880, etc.

est l'arme d'origine de l'auteur, donc très qualifié pour écrire sur ce sujet, et ce ne sont pas seulement les officiers ottomans qui auront à profiter de ces quelques feuillets alertes dans lesquels les leçons de la récente guerre russo-japonaise sont relevées et commentées.

Le général Izzet Fuad a ajouté à son étude une dizaine de pages (79-91) où, sous le nom de *à bâtons rompus*, il entasse des maximes et des pensées. C'est là chose délicate et, dans l'intérêt même de l'auteur, il aurait été à souhaiter qu'il renonçât à ces lignes où il n'est pas toujours clair et où il frise parfois la banalité.

A. Biovès.

— M. Henri Clouzot a écrit dernièrement deux notices sur des artistes ou familles d'artistes poitevins. La première, qui a paru tout d'abord dans le *Bulletin du bibliophile*, forme une brochure in-8° de 26 pages ; elle est consacrée à Antoine Jacquard, graveur ornemaniste, dont la vie est peu connue, mais dont les œuvres datées se placent entre les années 1612 et 1640. Si ses frontispices d'ouvrages, ses portraits, ses compositions sur les mœurs des habitants du Nouveau-Monde sont très faibles, il montra par contre une réelle valeur dans les planches où il ne fut guidé que par sa fantaisie : les *Différents portraits pour les serruriers*, qui dénotent une très grande habileté de main et une imagination très souple, suffisaient pour tirer son nom de l'oubli. Il mérite certainement mieux d'être connu que les quelques autres graveurs poitevins du XVIIe siècle auxquels M. H. Cl. a donné quelques lignes. Sa deuxième brochure est relative aux frères Huaud, peintres en émail (Paris, Fischbacher, 1907, in-8° de 31 pages); appartenant à une famille de Châtellerault, Pierre Huaud, de religion protestante, alla se fixer à Genève vers 1630. Il y fonda un atelier qu'il laissa en 1680 à ses trois fils. Ce sont eux qui illustrèrent leur nom et méritèrent leur renommée par le talent qu'ils déployèrent dans l'ornementation des bijoux, principalement des boîtiers de montre, qui font le bonheur des collectionneurs de notre temps. Chose curieuse, ces huguenots ne craignaient pss de reproduire à foison des scènes mythologiques très décolletées et de répandre à profusion les traits de Louis XIV, le plus grand ennemi de leur religion. — L.-H. L.

— M. Fernand Mazerolle a publié dans la collection des Grandes Institutions de la France, un volume des plus intéressants sur *La Monnaie, les bâtiments, les ateliers, le Musée* (H. Laurens, éditeur, in-8° de 179 pages). Il était d'ailleurs tout à fait qualifié de par ses fonctions et ses travaux pour écrire un tel ouvrage. Le titre indique suffisamment le contenu du livre : après avoir exquissé l'histoire des anciens bâtiments consacrés jadis à la frappe des monnaies et des médailles, il raconte avec détails précis toutes les phases de la construction de l'hôtel actuel, dont les plans, comme l'on sait, ont été fournis par l'architecte Jacques-Denis Antoine. Puis il nous conduit dans les salles du Musée, nous donne un catalogue sommaire des pièces principales exposées, nous fait admirer les œuvres des plus célèbres graveurs contemporains, nous montre les collections anciennes, insiste sur les belles séries de médailles antérieures à la Révolution. Un dernier chapitre nous initie à la fabrication des monnaies autrefois et aujourd'hui, et expose quelle fut l'administration de cet établissement depuis la Revo-

lution jusqu'à l'époque actuelle. Un tableau des principaux fonctionnaires depuis le XVIe siècle (présidents de la cour et de la commission des monnaies, directeurs, graveurs généraux, etc.) complète cette étude qu'une belle et copieuse illustration achève de rendre fort agréable. — L.-H. L.

— C'est un chapitre important de l'histoire de Géorgie qu'a écrit M. Félix Holldack dans *Zwei Grundsteine zu einer Grusinischen Staats-und Rechtsgeschichte* (Leipzig, Hinrichs, 1907; 256 p. 6 M. 80). Son étude comprend 2 parties : l'une traite de la légende et de l'empire de la reine Tamara ou Thamar (1184-1211); l'autre expose le droit géorgien d'après le code de Wakhtang ou Wachtang VI, le plus illustre des successeurs de Thamar. Ce code fut promulgué entre 1705 et 1709. L'auteur a été amené à ces études exotiques par le devoir de se préparer à diriger une mission dans le Caucase. Les troubles empêchèrent l'exécution de cette entreprise; mais M. H. continua ses recherches sur l'histoire de la Géorgie. Quelque lointain que nous paraisse son sujet au premier abord, il sait le rendre intéressant par la profondeur et l'acribie qu'il y met. Le lecteur qui s'attaçhe au passé du peuple arménien, si malheureux jusqu'à ce jour, trouvera à glaner dans ce volume. Les influences perses, islamiques, voire assyrio-babyloniennes (p. 109 et 110) sont aussi relevées avec soin. Bref c'est un travail de valeur qui tient d'ailleurs grand compte des prédécesseurs français, tels que Kovalewski, J. Saint-Martin, Langlois, Gamba et surtout Brosset. — Th. Sch.

— Mme Marianne Weber, la femme du professeur de Heidelberg, a écrit une véritable histoire juridique du mariage à travers les siècles dans *Ehefrau und Mutter in der Rechtsentwicklung* (Tubingue, Mohr, 1907, 573 p. 10 M.). Son premier chapitre expose les origines probables du mariage, le second peint la situation de la femme mariée chez les anciens peuples de l'Orient et dans le monde gréco-latin, le troisième étudie à ce point de vue le droit germanique du moyen âge, le quatrième décrit le droit matrimonial moderne, le cinquième s'occupe spécialement du nouveau code civil allemand, et enfin le sixième critique l'état actuel de la question, propose des réformes et agite les problèmes du divorce, de l'union libre, des enfants illégitimes, etc. Le ton du livre est absolument scientifique, d'une gravité toute masculine, et s'élève souvent jusqu'à une sereine ampleur philosophique. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les deux pages de la conclusion. Rappelons d'ailleurs que l'auteur a déjà publié en 1900 un ouvrage sur le socialisme de Fichte dans ses rapports avec le marxisme. — Th. Sch.

— La question du délit politique et de l'extradition dans le droit allemand est traitée par M. Wolfgang Mettgenberg (*Die Attentatklausel im deutschen Auslieferungsrecht*, Tubingue, Mohr, 1906, 114 q. 3 M.) tant au point de vue historique (depuis 1832, où le terme de délit politique apparaît pour la première fois dans un décret de la Diète fédérale du 5 juillet) que dogmatique. Cette seconde partie (depuis la p. 60) étudie les faits compris dans la clause dite d'attentat, d'abord dans leur rapport avec les délits dits politiques, puis (p. 87) en eux-mêmes dans la manière dont le droit allemand les interprète. La clause a figuré pour la dernière fois dans le traité avec l'Uruguay en 1880; le seul traité conclu depuis (avec les Pays-Bas en 1896) ne la porte plus. Rappelons qu'elle est unique et n'a pas subi de développement : telle elle a été votée par le parlement belge le 22 mars 1856, telle elle fut toujours ou admise ou rejetée. En Allemagne, elle apparut d'abord dans le traité du 7 août 1858 entre Saxe-Weimar et la France. Il est à noter d'ailleurs que le traité d'extradition de l'Empire avec la Belgique porte une faute de

rédaction en parlant d'attentat contre la personne du souverain, alors qu'il est évidemment question d'attentat contre la vie. — Th. Sch.

— M. Friedrich Stein a réuni en volume (*Zur Justizreform*, Tubingue, Mohr, 1907, 109 p. 2 M.) six discours sur la Réforme judiciaire, prononcés en réponse aux critiques formulées par l'Oberbourgmestre de Francfort, M. François Adickes, qui reprochait aux juges allemands d'être des fonctionnaires et d'être beaucoup trop nombreux (10 fois plus proportionnellement qu'en Angleterre). M. Stein répond que la justice anglaise est à peine accessible aux petites gens et qu'on tend à la répandre et à la populariser, c'est-à-dire qu'on va se rapprocher en Angleterre de la situation telle qu'elle existe en Allemagne. Il récuse donc les propositions de M. Adickes comme incompatibles avec les institutions et les besoins allemands, mais le félicite d'avoir soulevé si énergiquement une question urgente, sur laquelle il est d'accord avec lui dans le but à atteindre, mais non dans les moyens à employer. — Th. Sch.

— Le 22e *Ergänzungsheft* de la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* a pour contenu un travail de M. Dimitri Kalinoff sur *David Ricardo und die Grenzwerttheorie* (Tubingue, Laupp, 1907, 140 p. 3 M. 60). La théorie de l'utilité ou de la valeur limitrophe se rattache à la distinction entre les besoins de l'existence et ceux de la civilisation, et repose sur l'observation que les besoins primaires ne sont ni très extensibles, ni très contractables, tandis que les besoins cultivés sont beaucoup plus élastiques. La limite inférieure de la satisfaction des besoins indispensables forme le minimum de l'existence, c'est-à-dire une grandeur variable selon le temps, le lieu et la personne. Cette théorie fut ébauchée d'abord par Gossen (1854), puis par Jevons, dont les mots *marginal degree of utility* furent admirablement rendus par Léon Walras l'aîné : « intensité du dernier besoin satisfait »; mais elle ne fut pleinement développée que par Karl Menger (1871). — Th. Sch.

— M. Paul Laband, de Strasbourg, vient d'éditer un ouvrage posthume de Max de Schraut : *Die persönliche Freiheit in der modernen Volkswirtschaft* (Tübingen, Mohr, 1907; 131 p. 2 M. 50). L'auteur établit d'abord le principe que la liberté personnelle est la base de la vie économique; il recherche ensuite les conséquences de ce principe sur le travail et la jouissance (le capital, autrement dit), ainsi que les rapports entre ces deux éléments; il essaie de dégager les lois de l'échange des biens, et termine par un coup d'œil sur la liberté personnelle et la science. Deux passages méritent une mention spéciale : l'un, à la fin (p. 124), sur l'abus de l'histoire, rappelle de loin les imprécations de Nietzche contre cette « créatrice d'impuissance »; l'autre, au début (p. 3), sur les dangers de l'idéalisme ou, si l'on préfère, de l'idéologie en politique, rappelle fort à propos que seules les individualités tout à fait éminentes et, de plus, particulièrement favorisées par les circonstances, peuvent conduire un peuple troublé et divisé vers des horizons nouveaux; « en l'absence de tels guides, le plus sage pour l'individu et le meilleur pour l'ensemble de la nation est de travailler à en élever la valeur morale sur les bases données et à atteindre seulement les buts immédiats, au lieu de troubler tout par la poursuite intransigeante d'un but lointain et idéal et de mettre ainsi chaque citoyen dans l'alternative de terroriser ou d'être terrorisé ». — Th. Sch.

— La grande collection de *Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwicklung und ihre Ziele*, publiée par M. Paul Hinneberg, a pour 6e fascicule de la 1re partie la *Systematische Philosophie* (Berlin et Leipzig, Teubner, 1907, 482 p. 12 M.), dont

l'introduction (*Das Wesen der Philosophie*) est de M. W. Dilthey. M. A. Riehl expose la logique et la théorie de la connaissance; M. W. Wundt, la métaphysique, M. W. Ostwald, la philosophie des sciences naturelles ; M. R. Eucken, celle de l'histoire, M. H. Elbinghaus, la psychologie, M. Fr. Paulsen, l'éthique ; M. W. Münch, la pédagogie; M. Th. Lipps, l'esthétique; enfin M. Fr. Paulsen donne la conclusion dans les *Zukunftsaufgaben der Philosophie*. Comme dans les autres volumes de cette monumentale collection, chaque étude spéciale se termine et se justifie par une notice bibliographique faite avec soin et concision, et un index final des noms propres et des termes principaux permet de se retrouver avec aisance dans l'immense matière condensée en quelques pages par d'éminents spécialistes. La collection donne réellement le tableau encyclopédique de l'état actuel des connaissances humaines et l'image de leur développement et de leur tendance. — Th. Sch.

— Le 3e fascicule des *Philosophische Arbeiten* de Cohen et Natorp, *Der Gottesbegriff bei Leibniz, Ein Vorwort zu seinem System* (Tœpelmann, Giessen, 1907, vi-137 p. 3 M. 60), est de M. Albert Goerland, qui se propose d'étudier ainsi tout Leibniz dans une série de monographies, dont celle-ci est comme une introduction. La définition de l'idée de Dieu, dit M. Goerland, fut pour Leibniz la condition première, la « prophylaxie méthodique » de tout son système. Voici la table des matières, dont le livre est dépourvu : I. Dieu et la Science. 1° Les vérités éternelles sont indépendantes de Dieu. Rien contre la raison ; 2° Absurdité de la pensée que la vérité puisse dépendre de la volonté divine ; 3° Conséquences du rapport ainsi établi entre la connaissance et la notion de Dieu. II. Dieu et la Morale : 1° La sagesse comme science du Bien est indépendante de la volonté divine ; 2° Rapport de Dieu avec les hommes en tant qu'êtres moraux. Perfection divine. III. Possibilité et réalité. Les modes de la nécessité. Effort (*conatus*) vers la réalité. Cause efficiente et cause finale. IV. Contingence du monde et idée de Messie. V. Preuve de l'existence de Dieu. A. Gradation de cette preuve : 1. Preuve a priori; 2. A posteriori. B. Degrés de la conscience critique. C. Dieu comme postulat. — Les notes indicatrices des sources prennent presque la moitié du volume. — Th. Sch.

— Jean-Nicolas Tetens, l'auteur des *Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwickelung* (1777), qui font de lui avec Crusius et Lambert un des principaux précurseurs de Kant, a été étudié surtout, au point de vue psychologique par Frédéric Harms (*Abhandl. der Kgl. Akad. der Wissensch. zu Berlin, 1878*) et, depuis, à celui de la théorie de la connaissance par M. Stœrring. Inspiré par ce dernier, un pasteur suisse, M. Max Schinz, a développé le système moral de Tetens dans *Die Moralphilosophie von Tetens. Zugleich eine Einführung in das Studium der Ethik* (Leipzig, Teubner, 1906, 152 p. 4 M.). M. S. justifie son sous-titre par ce fait que l'Éthique de Tetens, synthèse de Hume et de Leibniz (comme M. Stœrring l'a montré), mérite par sa clarté et par son exposé complet des phénomènes psychiques qui servent de point de départ à toute morale, d'être considérée comme une introduction classique à l'étude de cette discipline. Si elle n'a été tirée que récemment de l'ombre où l'ont rejetée tout de suite les écrits de Kant, c'est parce que ses théories morales n'ont pas été coordonnées par lui-même, mais sont éparses dans ses *Versuche*, où il fallait se donner la peine de les chercher longuement. Nous voilà dispensés de cette peine grâce à M. Schinz, qui a étudié d'abord les prémisses psychologiques de la morale dans une 1re partie, dont le dernier chapitre (p. 121) introduit le sujet proprement dit des valeurs morales qui sont traitées au double point de vue du principe formel de la perfection et du principe matériel de la félicité. — Th. Sch.

— M. Romundt a terminé « provisoirement » la série de ses études sur Kant par sa brochure : *Der Professorenkant* (Thienemann, Gotha, 1906, 126 p. 2 M. 40), consacrée à la dernière publication du philosophe, le *Streit der Fakultaten* (1798). Le sous-titre : *Ein Ende und ein Anfang*, est clair dans son premier terme, mais le second demande une explication. L'auteur veut indiquer par là que l'opuscule de Kant, publié d'ailleurs avant d'être complétement mûri, n'a pas encore été suffisamment expliqué et commenté et n'a de longtemps pas porté tous ses fruits; et que lui, M. R., espère provoquer par son étude un mouvement dans ce sens, qui « pourrait bien ouvrir une nouvelle époque pour la philosophie critique ». On sait que M. R. veut comme l'école de Fries, éliminer (*ausschalten*) totalement du domaine de la philosophie allemande les « soi-disants » successeurs de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Son expression étrange de *Professorenkant* (p. 53); marque l'image dénaturée de Kant, telle qu'elle apparut à travers le *riesiges Spukgebilde* d'Iéna et telle qu'elle hanta les esprits pendant plus d'un demi-siècle, à partir de 1787, date de l'arrivée de Reinhold à Iéna. Ce dernier et ses successeurs sont caractérisés avec assez d'humour (p. 55). Mais la partie la plus actuelle de la brochure est la quatrième; *Ausblick in die Zukunft* (p. 110). L'auteur cite et critique souvent Kuno Fischer et, d'une façon plus sympathique, *Die deutschen Universitäten und das Universitätstudium* de Fr. Paulsen. — Th. Sch.

— M. Hermann Nohl vient de publier les écrits théologiques de la jeunesse de Hegel : *Hegels theologische Jugendschriften nach den Handschriften der Kgl. Bibliothek in Berlin* (Tubingue, Mohr, 1907, XII-405 p. 6 M.). Cette publication, qui complète Dilthey, comprend : 1° 5 fragments sur la religion populaire et le christianisme; 2° une vie de Jésus écrite pendant le préceptorat en Suisse et qui a déjà été éditée à part l'an dernier par M. Paul Roques, professeur au lycée de Chartres; 3° p. 137-240 sur le caractère positif de la religion chrétienne; 4° une étude sur l'esprit du christianisme et sa destinée; 5° p. 343-351, un fragment final de système daté du 14 septembre 1800; 6° 13 ébauches sur divers sujets (la 12e forme le plan primitif du n° 4); enfin 7° une note de M. N. sur la chronologie de ces manuscrits, dont aucun n'augmentera ni le renom de leur auteur, ni nos connaissances historiques, ni notre fonds d'idées morales et philosophiques. Le plus important semble bien le n° 4, qui constitue le premier et le plus riche dépôt des expériences métaphysiques de Hegel et, en même temps, la meilleure introduction à sa *Phénoménologie*. — Th. Sch.

— M. Herman Siebeck, a réuni, sous le titre de *Zur Religionsphilosophie* (Tubingue, Mohr, 1907, 79 p. 1 M. 50) trois études sur le progrès de l'humanité, la religion et l'évolution, la puissance de la nature et la volonté de l'homme. La première est un discours prononcé à une fête d'Université, coupé en deux parties distinctes pour le *Lehrbuch der Religionsphilosophie* (1893) et remis ici dans son unité primitive avec quelques remaniements; la seconde est la réédition, également complétée, d'un article de la *Zeitschrift für Philosophie* (1904); la dernière est une conférence récente, augmentée aussi, mais non encore publiée. Leur lien commun, quelque peu fortuit et lâche, réside surtout dans l'idée de l'évolution et de son influence sur la destination humaine et dans la question du maintien de quelques problèmes d'ordre eschatologique connexes avec celui qu'on appelait le problème de la théodicée. En un mot, les trois « méditations » frémissent du trouble qui saisit toute âme humaine réfléchie à la vue de l'absolue indifférence des forces naturelles vis-à-vis de tout ce que nous avons coutume d'appeler le pro-

grès, le perfectionnement moral, le Bien; trouble qui s'est glacé dans ce mot fatidique : vivre, c'est être effroyablement solitaire. — Th. Sch.

— C'est un vrai manuel, non de philosophie, mais des principes philosophiques, c'est-à-dire une sorte d'introduction à toute science, un catéchisme philosophique, que M. B. Weinstein nous envoie sous ce titre : *Die philosophischen Grundlagen der Wissenschaften* (Teubner, Leipzig et Berlin, 1906. xiv-543 p. 9 M.). Ce n'est pas un catéchisme du matérialisme : malgré la grande réserve qu'il promet (p. 13), l'auteur fait p. 69 une profession de foi nettement spiritualiste. Mais tout point de vue sincère est admissible. Le livre de M. W. est d'ailleurs le produit d'un cours fait en plusieurs semestres à l'Université de Berlin pour donner aux étudiants la culture générale que l'enseignement spécialement philosophique ne peut communiquer. Il comprend trente-cinq conférences dont les trois premières servent d'introduction, les trois suivantes traitent de l'*âme*, les septième et huitième de la *connaissance*, les neuvième à douzième de la *perception*, la treizième de l'*aperception*, la quatorzième *temps* et *espace*, la quinzième *substantialité* et *causalité*, la seizième *perception interne*, etc. On trouvera p. 46 le tableau des principes (*Grundlagen*), p. 530 leur traduction en un langage rythmé, sobre et énergique, enfin p. 538 et suiv. un index clair et complet des matières traitées. — Th. Sch.

— On sait que Richard Avenarius, le professeur de Zurich, est mort dès 1896, laissant comme principal ouvrage sa *Kritik der reinen Erfahrung* (1888-90), où il étudiait les conditions physiologiques et psychologiques de la naissance et de la disparition des problèmes. Le premier tome vient d'être réédité à Leipzig (Reisland, 1907, 6 M. 222 p.) par M. Petzoldt, dont nous signalions naguère ici même la remarquable *Einführung in die Philosophie der reinen Erfahrung* (1904). Les modifications et additions proviennent surtout des notes manuscrites portées par Avenarius sur son exemplaire de la première édition. Elles furent, dès la mort de leur auteur, publiées dans la *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie* (XX, p. 393) qu'il avait fondée. En somme, aucune différence essentielle ne distingue cette nouvelle édition de l'ancienne. D'ailleurs, M. Petzoldt affirme — et nous pouvons le croire — que le livre n'a pas vieilli, malgré dix-huit ans d'existence. Rappelons que le dernier ouvrage d'Avenarius, *Der menschliche Weltbegriff* (1891), a aussi été réédité en 1905. — Th. Sch.

— M. Hœffding vient de donner la traduction allemande d'un résumé de son Histoire de la philosophie moderne et de ses Philosophes modernes, dont il se sert dans son cours propédeutique à l'Université de Copenhague (*Lehrbuch der Geschichte der neueren Philosophie*, Leipzig, Reisland, 1907. 286 p. 4 M. 50). Cet excellent manuel donne en neuf livres un tableau lucide et complet des phases successives de la pensée moderne depuis Nicolas de Cuse, Pomponace et Machiavel jusqu'à W. James, Renouvier et Mach, depuis la « découverte de l'homme naturel » et la nouvelle conception du monde de Copernic, Kepler et Galilée jusqu'aux derniers remaniements du problème de la connaissance par le néokantisme allemand, le criticisme français et les biologistes économistes, et du problème des valeurs morales par Guyau, Nietzsche, Eucken, en passant par les grands systèmes du xviie siècle, le sensualisme anglais, l'Encyclopédie et l'*Aufklärung*, les philosophies critique, romantique, positiviste, et enfin le nouvel idéalisme. L'introduction pose les quatre grands problèmes : psychologique, de la connaissance, des valeurs, de l'existence, tels que l'auteur les a développés dans ses *Problèmes philosophiques* (*Revue Critique*, 14 mars 1904, p. 219); et, à la fin du volume, un tableau donne la chronologie des principaux ouvrages depuis le *De*

docta ignorantia de 1440 jusqu'à l'*Erkenntnis und Irrtum* de Mach (1905). — Th. Sch.

— M. Georges Graue essaie de construire une sorte de monisme chrétien dans son dernier ouvrage, qui porte le titre fort exact et précis de *Zur Gestaltung eines einheitlichen Weltbildes* (Leipzig, Heinsius, 1906, 263 p. 4 M.); le choix du sous-titre n'est pas moins heureux : *Anregungen und Fingerzeige*. L'ouvrage est en effet une agréable et suggestive promenade à travers les principaux domaines de la philosophie, à la recherche d'arguments contre le monisme naturaliste et en faveur d'une conception du monde aussi moniste que possible sans doute, mais surtout à base religieuse, c'est-à-dire difficile à défendre et impossible à prouver. L'auteur déploie un grand savoir, son style est limpide, ses vues sont optimistes, trop optimistes, et c'est là le seul reproche que nous lui ferons, et qui, s'il est fondé, coupe la racine même de son argumentation : son regard est superficiel et ne va pas au fond des choses ; il semble ignorer le tragique de la vie et le néant de l'activité humaine, en un mot, avoir conservé les meilleures illusions de la jeunesse. C'est un bonheur que nous lui envions sincèrement et qui prouve que la fatalité ne s'est pas encore acharnée sur lui. Mais il y a des abîmes de l'existence que la douleur seule nous révèle : de là son optimisme plutôt commode et la facilité satisfaite qui lui permet de glisser sans arrière-pensée amère par dessus certaines ombres « mondiales », certaines antinomies et ironies du sort, et ainsi d'esquisser le tableau d'un univers assez acceptable, mais hélas, *ad usum delphini*. — Th. Sch.

— *Die drei Welten der Erkenntnistheorie* (Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1907 ; 104 p. 2 M. 80) est une étude de M. Julius Schultz (V. *Revue critique*, 1906, p. 91) destinée à préciser les limites entre la philosophie et la science expérimentale, en d'autres termes à défendre l'idéalisme kantien contre les attaques du positivisme et des philosophes de l'immanence. Le premier des trois mondes est le monde empirique ; le deuxième est celui des philosophes ; quant au troisième, M. S. le définit ainsi : *Die letzte Gewissheit ist das Erlebnis des Erlebens selber, ist der psychische Augenblick, der Inhalt jedes Momentes ; und der bildet nun die dritte Welt* (p. 91). Ou, comme il le dit à la page suivante : « Le premier monde seul est celui de la vérité, mais il n'a qu'une certitude relative et une compréhension limitée ; le deuxième est le champ de la compréhension, mais sans vérité transcendentale et sans certitude ; le troisième offre la dernière certitude, mais ni compréhension ni vérité ». — Th. Sch.

— L'Espéranto a trouvé un nouvel adversaire dans une autre langue auxiliaire internationale et artificielle, créée par un professeur du lycée d'Erfurt, M. Ernst Beermann : *Die internationale Hilfssprache Novilatin* (Leipzig, Dieterich, 1907, 211 p. 3 M.). Dès 1895, il avait publié à Leipzig sous le même titre de *Novilatin* une brochure dont celle-ci n'est guère que le développement esquissé déjà dans son « Gymnasialprogramm », *Zur Weltsprache-Frage* (Erfurt, 1901). Il entend prouver que son essai répond bien aux trois conditions posées par la Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale qui existe à Paris depuis 1900 ; il fait une critique serrée de l'Espéranto et met en relief les avantages de son néo-latin, dont il donne finalement toute une grammaire complétée par des exemples de traductions des principales langues. Toute la deuxième moitié du livre est remplie par le dictionnaire novilatin-allemand et allemand-novilatin. — Th. Sch.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sc.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 26 Août — 1907

Naville, La religion des anciens Égyptiens. — Davis, La tombe d'Hatshopsonitou. — A. Lang, Homère et son temps. — Laurand, Le style des discours de Cicéron; Les traités de rhétorique de Cicéron. — Baguenier-Desormeaux, Kléber en Vendée. — Welvert, Lendemains révolutionnaires, les régicides. — Mme de Boigne, Mémoires, II. — Ch. Schmidt, Les sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives Nationales. — Lankester, Le royaume de Nan.

E. Naville, **La Religion des Anciens Égyptiens,** — six conférences faites au Collège de France en 1905, — (t. XXIII de la *Bibliothèque de Vulgarisation du Musée Guimet*), Paris, Leroux, 1906, in-12°, III-274 p.

Naville n'a pas eu la prétention de condenser toute la religion égyptienne dans un petit volume de moins de trois cents pages : il a « choisis six points principaux dont le développement lui paraissait « propre à en donner une idée d'ensemble, malgré de nombreuses « lacunes que le peu de temps dont il disposait rendait inévitables. » Il emploie sa première conférence à définir le peuple dont il traite et à en rechercher les origines : il croit qu'il résulte d'un mélange d'éléments autochthones appartenant à une race blanche, avec un élément sémitique, arrivé, selon les uns par l'isthme de Suez, selon les autres par la Mer Rouge et Cosséir, selon d'autres par l'Éthiopie. Ce sont là des conjectures auxquelles il est permis de se livrer à condition de ne pas en tirer une histoire complète *ne varietur*, ainsi qu'on l'a fait récemment à plusieurs reprises : Naville n'a eu garde de tomber dans cet excès, et son chapitre est un bon essai, — à corrections — sur l'une des combinaisons qui ont pu donner naissance au peuple égyptien dans la très haute antiquité.

Les points de religion touchés dans les chapitres suivants, nous montrent successivement les différents modes de sépulture et les idées relatives à la vie future (Ch. II), les doctrines héliopolitaines, c'est-à-dire l'Ennéade, puis Amon le chef de l'Ennéade thébaine, et la réforme d'Aménôthès IV (Chap. III), les théories Osiriennes, et par suite le *Livre des morts* et le jugement de l'âme (Chap. IV), l'anthropomorphisme, les statues prophétiques et les religions populaires (Chap. V), enfin le Rite et les cérémonies, le culte du roi, les fondations d'édifices, et le service journalier dans les temples (Ch. VI). On voit par ce sommaire combien de questions et de faits ont été laissés de côté dont beaucoup sont d'un intérêt extrême pour la connaissance de la religion. Naville a été obligé de faire un choix et d'éliminer de

la matière, mais son choix est excellent : je regrette seulement qu'il n'ait point parlé assez de la magie. Quand donc vaincrons-nous ce préjugé qui nous pousse à négliger ces pseudo-sciences auxquelles l'antiquité s'est complue et qui ont tenu une place si grande dans sa vie ? La magie est celle peut-être qu'on dédaigne le plus, quand c'est celle qu'on devrait le plus étudier en Égypte surtout. Le mépris qu'on ressent pour elle a faussé le concept que les plus récents historiens de la religion égyptienne se sont fait d'elle ; il a rendu leurs ouvrages incomplets et jusqu'à un certain point inutiles. Du moins Naville a-t-il eu l'excuse du temps restreint dont il disposait.

Cela dit, je crois que le petit volume de Naville nous rendra grand service. Les Égyptologues y trouveront des sujets de réflexions profondes, mais ce n'est là que sa moindre utilité : l'important, c'est que le public y verra pour la première fois, exposée dans un style clair et attrayant, une grande partie des concepts et des dogmes que la religion égyptienne comportait. C'est une œuvre de vulgarisation, dans le meilleur sens du mot ; elle fera sortir la connaissance des doctrines qui y sont résumées du cercle étroit des gens du métier, pour l'introduire dans le cercle plus large du public lettré et curieux d'antiquité : y suscitera-t-il chez quelques-uns le désir de pousser plus avant et de s'associer directement à la recherche ?

G. Maspero.

Theodore M. Davis, **The Tomb of Hatshopsitu, Introduction** by Th. M. Davis, *the Life and Monuments of the Queen*, by Ed. Naville, *Description of the finding and Excavation of the Tomb* by Howard Carter, Londres, A. Constable, 1906, in-4°, xv-112 p. avec 15 planches dont plusieurs en couleurs, et 13 ill. dans le texte.

La fouille qui aboutit à la découverte du tombeau de la reine Hatshopsonîtou fut l'une des plus longues et des plus dangereuses que M. Davis eût entreprises aux Bêlân de Molouk. Rarement rencontra-t-on un couloir d'accès aussi étendu : il mesure 213 mètres de la baie d'entrée à la porte du caveau funéraire, et il était obstrué d'un conglomérat de débris si dur que dans certains endroits, les ouvriers n'avancèrent pas de plus de deux ou trois mètres par jour. L'atmosphère y devint promptement si rare et si chargée de gaz irrespirables qu'on aurait dû abandonner le travail si le Service des Antiquités n'avait pas prêté aux fouilleurs une pompe foulante et un système de tuyautage qui leur permirent d'insuffler de l'air jusqu'au fond. Et, lorsqu'on pénétra enfin dans la chambre, on la trouva envahie et comble presque aux deux tiers de sa hauteur par les boues durcies et mêlées de pierre que les orages y avaient précipitées. La sépulture, assez rude et très sommairement décorée, avait été violée de bonne heure. Moins d'un demi-siècle après la mort de la reine, les serviteurs de Thoutmôsis IV usurpèrent une partie de la menue vaisselle en

albâtre qui avait appartenu à la reine et l'adaptèrent aux besoins de son arrière petit-fils. Le mobilier fut volé, la momie fut dépouillée puis retirée de son sarcophage par les gardiens de la nécropole et jointe aux autres momies royales qu'on voulait sauver : M. Davis pense qu'elle est l'une des deux momies anonymes de femme, qui proviennent de l'une des cachettes, et je crois qu'il n'a pas tort. Il ne restait dans la chambre au moment où il y pénétra qu'un petit nombre d'objets en albâtre pour la plupart mutilés et deux superbes sarcophages gravés et peints l'un au nom de Thoutmôsis Ier, l'autre au nom de la reine. L'hypogée de Thoutmôsis avait été déblayé par M. Loret, quelques années auparavant, dans une autre région de la vallée : comment et pourquoi un sarcophage du père était-il déposé dans la tombe de la fille ? M. Davis n'a rien qui l'explique et le problème attend encore sa solution.

Tous les monuments recueillis au cours de l'exploration ont été reproduits en fac-simile et avec eux plusieurs aquarelles admirables de Carter où l'on voit les portraits de la reine, de sa mère, de Senseneb la mère de Thoutmôsis Ier, et des trois Thoutmôsis d'après les bas reliefs peints du temple voisin de Déîr el-Baharî. Naville a joint aux descriptions de Davis et de Carter une biographie de Hatshopsonîtou qui forme le gros de l'ouvrage. Il y défend avec vigueur le système de succession des trois Thoutmôsis qui avait été établi par les Égyptologues de sa génération, et auquel Sethe avait essayé de substituer un schème beaucoup plus compliqué. Il n'a pas de peine à prouver que les momuments consultés sur place fournissent des résultats fort différents de ceux que Sethe avait obtenus en étudiant des copies dans son cabinet, puis il donne la traduction in-extenso et le commentaire des documents qui se rapportent à la reine, de ceux du moins qui sont de nature à jeter quelque lumière sur son histoire. Tout n'est pas également évident dans cette vie curieuse et pour quelques épisodes qui nous sont connus par le menu, tels que les scènes du couronnement et l'expédition au Pouanît, beaucoup d'autres sont à peine indiqués par quelques allusions fugitives ou demeurent entièrement dans l'obscurité. Néanmoins, il ressort nettement de la discussion qu'il n'y a jamais eu cet entrecroisement inextricable que Sethe proposa et qui fait de chacun des trois Thoutmôsis à la fois le prédécesseur et le successeur de chacun des deux autres. Hatshopsonîtou fut proclamée Pharaon du vivant de son père, mais Thoutmôsis Ier continua de régner sans interruption, et ce fut à sa mort seulement que Thoutmôsis II monta sur le trône. Thoutmôsis III de même n'arriva au pouvoir que lorsque son père Thoutmôsis II eut disparu, et Hatshopsonîtou exerça la régence avec lui pendant plus d'une vingtaine d'années.

L'exécution typographique du volume est fort belle. M. Davis a voulu que la mise en œuvre des matériaux qu'il apportait à la science

égalât l'importance de ces matériaux eux-mêmes : il y a complètement réussi.

G. Maspero.

Andrew Lang. **Homer and his age.** Londres, Longmans, Green et Cie, 1906; XII-336 p.

Le but de ce livre, dit M. Andrew Lang dès le début du premier chapitre, est de prouver que les épopées homériques, dans leur ensemble, et à part certains passages déjà fortement suspectés dans l'antiquité, sont une peinture parfaitement harmonieuse de la vie et de la civilisation d'une seule époque. C'est poser franchement le sujet; mais je crains, je dois le dire tout d'abord, que M. L. ne se fasse illusion s'il pense avoir accumulé des preuves telles qu'elles ne laissent aucun doute dans l'esprit du lecteur. Il en est de la méthode de M. L. comme de celle des autres critiques, et ce n'est pas là un des côtés les moins intéressants de la question homérique : à des degrés divers, chacun néglige, dans une argumentation d'ailleurs très serrée, un ou plusieurs points dont une étude plus approfondie vient renverser soit l'ensemble, soit les parties principales du système proposé. Aujourd'hui qu'avec les rapides progrès de certaines branches de la philologie il devient de plus en plus difficile d'avoir la même compétence dans toutes les sciences exigées pour la critique des poèmes homériques, ces imperfections de la méthode sont peut-être plus sensibles qu'autrefois. M. L. se place trop exclusivement au point de vue archéologique. L'étude des monuments et des objets divers trouvés dans les fouilles est certainement d'un grand secours, et c'est vraisemblablement à l'archéologie qu'il est réservé de trancher la question toujours pendante de la date de composition de l'Iliade et de l'Odyssée; mais je pense aussi, et je ne suis pas le seul, que l'archéologie, pour ce qui est de l'origine même de ces poèmes, de leur structure et de leur développement, ne saurait être à elle seule en possession de tous les moyens d'appréciation. Je veux bien que M. L. nous montre, en de très intéressantes discussions, que nous avons affaire à une société bien caractérisée, nettement située dans le temps, et que le rôle d'Agamemnon, par exemple, est d'un seul jet, tout à fait d'accord avec lui-même; j'admettrai encore volontiers que, relativement à certains usages de cette société, aux cérémonies funèbres par exemple, à l'équipement des guerriers, à la construction et à la disposition des palais homériques, il y a moins de traces d'époques différentes que n'en ont voulu relever certains critiques; mais je remarque en même temps — pour me restreindre à un seul domaine — que M. L. passe légèrement sur les arguments qu'on peut tirer de la langue elle-même. Si des considérations de langue, d'élocution, de style viennent attester, ou seulement faire soupçonner des stades différents de composition et de rédaction, si dans le vocabulaire, dans

la syntaxe, dans la versification se révèlent des traces sérieuses d'une évolution qui n'a pu s'accomplir en une courte période, je suis obligé de récuser le critère archéologique; c'est-à-dire que je dois le croire employé pour prouver ce qu'à lui seul il ne peut prouver, et l'interpréter alors d'une autre manière. Il ne perd pour cela rien de sa valeur propre; mais pour qu'il la conserve entière, il est nécessaire qu'il conduise aux mêmes résultats que d'autres critères non moins importants. M. L. se complaît à mettre les critiques, principalement M. Leaf, contre lequel il polémise presque à chaque page, en contradiction avec eux-mêmes; mais les changements d'attitude des critiques relativement à certains détails prouvent seulement d'abord que la question homérique ne se résout pas par des considérations insuffisamment mûries, et ensuite que bon nombre d'hypothèses mises en avant ont dû être abandonnées. L'unité de composition des poèmes homériques, à une époque unique, par un poète unique, est également une hypothèse, et j'avoue que dans le principe c'est celle qui doit se présenter d'abord à l'esprit. Mais pour qu'elle devînt une vérité unanimement reconnue, il faudrait expliquer les nombreuses divergences de langue et d'expression, sans parler d'autres variations d'ordre archéologique auxquelles M. L. ne pense pas ou pense peu, comme celles que nous pouvons constater à propos de la conception des dieux, des manifestations du culte, de la condition des femmes, etc. Qu'on ait été trop loin, cela n'est pas niable; qu'on ait parlé d'additions et de remaniements souvent à tort, on le reconnaît également, et il est vrai que la critique homérique s'est maintes fois égarée; mais il est non moins vrai que la tendance de réaction contre cette critique a, elle aussi, dépassé le but. M. L. le dépasse lui-même, dans ce livre qui décèle tant de connaissances et tant de qualités diverses. Une époque non critique n'archaïse pas, dit-il, ajoutant que c'est une règle; mais ce n'est pas là un axiome qui puisse se passer de démonstration: n'y eut-il pas, dans ces âges mêmes, de multiples occasions d'imiter Homère, et de s'approprier en partie sa manière de concevoir les choses? Le fait que M. L. est obligé d'admettre dans les poèmes homériques des passages fortement suspectés dès l'antiquité autorise à lui seul la recherche d'autres passages suspects, et notre critique, malgré ses exagérations, est mieux outillée pour cela que la critique ancienne. J'ajoute que les comparaisons cherchées par M. L., à propos de la vie et des usages féodaux, dans nos chansons de geste, dans les sagas islandaises et jusque chez les Algonquins et les Iroquois, ne m'ont pas converti le moins du monde à sa théorie. Un vieux proverbe dit « comparaison n'est pas raison », et si l'on peut trouver, trop facilement, des analogies entre la cour de Charlemagne et la société que dépeignent les poèmes d'Homère — ce qui d'ailleurs a été fait depuis longtemps — cela ne prouve en rien que l'épopée grecque se soit conservée exactement de la même manière que les poèmes de la France médiévale.

Qu'il y ait eu des textes écrits, « pour l'usage du poète lui-même et de ceux à qui il pouvait léguer son œuvre » (p. 311), cela cadre très bien avec l'hypothèse de M. L.; mais en quoi cela ruine-t-il l'hypothèse contraire? M. L. sait, comme tout le monde, qu'un texte écrit est exposé à des additions et à des retouches aussi bien qu'un texte conservé oralement; les exemples n'en sont pas rares pour les œuvres antiques; et je croirais même volontiers, au risque de paraître paradoxal, que des gens du métier, poètes ou rhapsodes, auraient apporté plus de scrupule et de religion à conserver inaltérée une œuvre poétique transmise de génération en génération sans le secours de l'écriture. Quoi qu'il en soit, et bien que la thèse de M. Lang me paraisse ne pouvoir être acceptée, son ouvrage sera lu avec profit; il attire l'attention sur plusieurs passages du texte homérique qui n'avaient pas été appréciés jusqu'ici à leur vraie valeur; il met en juste lumière l'instabilité de quelques théories hâtivement émises, les unes en Angleterre, d'autres en Allemagne, et s'il ne convainc pas, il instruit.

MY.

Etude sur le style des **Discours de Cicéron** avec une esquisse de l'histoire du « Cursus » par L. LAURAND, docteur ès lettres. Hachette, 1907, XXXIX-388 p. in-8°, 7 fr. 50.

De **M. Tulli Ciceronis** studiis rhetoricis thesim Facultati litterarum Universitatis Parisiensis proponebat L. LAURAND. Picard, 1907, XX-116 p. in-8°, 3 fr.

Nous avions dû, il y a quelques années (en 1901), à un prêtre de la société de Jésus, M. J. Lebreton, de bonnes études sur la langue de Cicéron et sur celle de César. Voici encore d'un jésuite un très bon livre sur le style de Cicéron dans les discours, et ce nouveau livre a l'avantage de faire plus de clarté sur une des questions les plus controversées et les plus importantes du moment : comment devons-nous nous représenter la part à faire au nombre dans les discours (et non les lettres ou les traités) de Cicéron? quelles ont été chez lui en théorie, et aussi en pratique, les clausules, ou plus précisément les fins de membres de phrases et surtout les fins de phrases? Plus de la moitié de la thèse française est consacrée à exposer clairement et à discuter ce sujet où il y avait jusqu'ici tant d'obscurités et de résistances à vaincre. Grâce à M. L. les lecteurs français n'auront plus désormais le droit de l'ignorer ou de le négliger.

Les deux thèses se complètent bien l'une l'autre; mais il est sûr que la plus neuve et celle qui intéressera le plus vivement le public savant est la française. Elle contient trois livres ayant comme titres : Pureté de la langue; Le nombre oratoire (ici naturellement la partie la plus neuve); Variété du style. Dans la thèse latine cinq chapitres dont je donne ci-dessous les titres [1].

---

1. Quanti artem rhetoricam M. Tullius fecerit; Quid « antiquis » Cicero debuerit; Quid recentioribus Cicero debuerit; Quid Ciceronis in arte rhetorica

L'impression générale est excellente. On est surpris de trouver dans un travail de débutant une érudition aussi étendue, en même temps aussi saine et aussi sûre. Avec M. L. nous sommes loin de ces études de « prose métrique » contre lesquelles je protestais autrefois [1]. Ici plus d'air de mystère; bibliographie très complète; clarté telle que le moins initié peut suivre et comprendre tout ce qui est discuté [2].

Les savants et plus d'un lecteur trouveront très utiles les divers index qui terminent le volume ou le complètent [3] : liste des mots archaïques ou familiers, ou poétiques ou techniques évités par Cicéron dans ses discours, avec l'indication des auteurs ou des œuvres particulières où les mots cités se trouvent; à la p. 73, liste dressée pour la première fois des mots grecs employés dans les traités de rhétorique [4]; liste des diminutifs employés dans les discours (p. 249 et s.), donnée dans leur ordre chronologique; enfin l'index alphabétique qui termine le volume [5] rendra aussi des services.

J'ai dit que la bibliographie me paraît des plus complètes; M. L. ne se contente pas d'indiquer les ouvrages précédents; il les classe et les apprécie avec justesse. Il est tout à fait exceptionnel [6] que l'auteur nous avertisse que tel opuscule ne lui a pas été « accessible ».

La méthode est très judicieuse, et il faudrait être bien difficile pour ne pas accepter, à peu près entièrement, les conclusions de M. Laurand. Notamment tout ce qu'il dit de la réserve avec laquelle on doit appliquer ce que nous savons des clausules à la critique des textes (p. 208), est on ne peut plus sage. Je cite aussi cette excellente remarque (p. 342 au milieu) que dans notre auteur « langue et rythme, élégances ou hardiesses, tout variait... suivant les circonstances, suivant les sujets traités, suivant le point même où l'on en était dans le discours ». Lecteurs ou critiques oublient trop souvent ce fait qui est une règle de bon sens plus qu'un précepte imposé par l'art ou par la tradition. Le livre de M. L. tout entier l'appuie et la fait ressortir. Il note encore que dans l'histoire des clausules, il y a eu « appauvrissements successifs », (p. 189) et non, comme le feraient croire certaines expres-

---

proprium fuerit; Quatenus Cicero de praeceptis dicendi sententiam mutaverit (je goûte surtout ici l'effort fait pour suivre l'évolution de la pensée de Cicéron et préciser la date où se sont faits ces changements).

1. Voir la *Revue Critique* de 1901, I, p. 170.

2. Trop complète à mon sens; M. L. croit-il lui-même qu'il soit bon de se reporter à tous les ouvrages qu'il indique, et dans la liste des livres, n'en est-il pas un bon nombre qu'il n'était pas besoin de si gravement citer (p. XXII, Mérimée, Etude sur l'histoire romaine etc.; Mommsen, Teuffel, Schanz, Kühner, etc.)?

3. M. L. avait déjà fait une partie de son travail et dressé ses listes quand a paru l'étude de Zielinski. Elle lui a servi à les contrôler, et il n'en a tiré et n'en donne que les compléments qui restent utiles. Ainsi p. 168 au bas, et n. 2 etc.

4. Mais pourquoi cette liste n'est-elle pas dressée par ordre alphabétique?

5. Malheureusement assez incomplet.

6. P. 232, n. 3 fin.

sions (par exemple de Nordel : « formes primitives »), simplicité au début, puis développement et multiplicité des formes. Je pourrais aussi citer ce que M. L. dit (p. 118 et suiv.) des constructions symétriques, des antithèses et des assonances, et de l'union habituelle de ces figures ; comme résultat, notons que la rareté relative des clausules est un argument qui sert à déterminer la date du *De Inventione* (De Cic. Stud. p. 57, n. 3). J'approuve entièrement ce que dit M. L. (p. 171) des théories modernes auxquelles il a bien raison d'opposer « le point de vue purement pratique » de Cicéron. Comment croire que présentement il ne vaille pas mieux simplement constater les faits plutôt que discuter sur les diverses manières de scander?

M. L. a aussi le mérite d'établir (p. 196 et v.) très nettement le sens des mots *creticus*, *spondaeus*, *paean*, qui, chez Cicéron, désignent des pieds, et qui, seulement après lui, en sont venus à désigner tel mot formant par lui-même tel pied, ce qui est tout autre chose.

Voici les objections de détail que je ferais à telle ou telle partie. La citation de la p. 16, n. 1 porte sûrement à faux et *sonitus* n'a pas là le sens indiqué ; il ne s'agit pas dans ce passage de rythme, mais de ligne politique et d'arguments oratoires ; il suffit pour le comprendre de lire le contexte. Dans tout le chapitre de l'introduction, sur la différence qui a pu exister entre les discours prononcés et les discours publiés, M. L. ne s'aperçoit pas que les citations et les opinions contradictoires qu'il réunit, tournent tout à fait contre sa conclusion. Si Cornélius Népos constate que, lui présent, tel discours a été prononcé à peu près (iisdem *pene* verbis) tel qu'il a été publié (p. 16, n. 4 et 5), n'est-ce pas la preuve indirecte que régulièrement cette conformité n'existait pas ? M. L. parle très sagement (p. 69 en haut) de « questions insolubles » sur lesquelles il ne faut pas avoir d'illusion ; j'étendrais ce caractère à une bonne partie de l'Introduction. N'est-ce pas chercher l'impossible que de vouloir préciser avec cette rigueur la différence qui a pu exister, chez les anciens, entre les discours prononcés et les discours publiés? Avec la grande publicité moderne, avec le contrôle de l'opposition et de la presse, sommes-nous sûrs de bien savoir jusqu'à quel point les comptes rendus des journaux sont exacts et quelle est la vraie mesure de l'éloquence de nos hommes politiques? Cela peut suffire à nous édifier. Combien est contestable aussi l'hypothèse (p. 13 en haut) que « les discours publiés se semblent pas faits pour des lecteurs, mais pour les auditeurs devant lesquels ils ont été réellement prononcés ». La plupart pouvaient-ils à Rome s'en soucier ? Lit-on chez nous les discours entendus ? Et combien il est risqué de dire (p. 14) que la certitude de contrôle astreignait « l'orateur à garder au moins les apparences de l'exactitude » ? Quelques titres de chapitres sont obscurs [1]. Tout en admettant ces mots dans le texte

1. P. 25 : qu'est-ce que le vocabulaire *des citations* ? Il fallait ajouter au moins, comme dans le texte : « faites par Cicéron ».

(p. 282), je ne trouve pas très heureux (p. 277) le titre : *Satire des Jurisconsultes*. Le titre de chapitre, p. 241 : « Quelques dialogues » est incomplet, équivoque et plutôt mal choisi. Je ne sais si ce sujet avait assez d'importance pour entasser en deux pages et demie toutes ces citations. Quelques-unes, à titre d'exemple, auraient suffi. Était-il bien nécessaire de dresser, avec tant de détails, de la p. 26 à la p. 42, cette longue liste de mots dont le caractère poétique, archaïque ou familier saute aux yeux ? Que vient faire là l'expression géographique (p. 28) : Gallia *comata ?* La remarque faite : p. 57 au mil., pour *sura*, que l'occasion a seulement manqué à Cicéron de l'employer en prose, pourrait être répétée pour d'autres mots et de cet index et des autres. M. L. nous apprend (p. 36 en haut) que *nux* ne se trouve dans aucun ouvrage de Cicéron, en dehors des citations ; mais n'est-ce pas aussi l'effet d'un simple hasard ? Ne dirait-on pas la même chose de *Pol* (p. 37 au milieu) ? Et aussi de l'emploi comme du non-emploi de tels mots, tels groupes de mots ou telles constructions ? M. L. le reconnaît lui-même : p. 66, au milieu ; p. 59, n. 2, etc. P. 46 au milieu, sur le mot *Cate :* pour être suffisamment clair, il eût fallu ajouter que si l'adverbe ne se trouve que dans Plaute et dans les vers de Cicéron, l'adjectif par contre est très fréquent à toutes les époques. D'une manière générale il n'est pas bien sûr qu'on ne retourne pas contre M. L. ce qu'il a dit (p. 154 note et passim), à propos des statistiques, des limites de ce qu'elles peuvent prouver.

M. L. note soigneusement toutes les indications contestables du Handlexicon de Merguet. Ne peut-on lui objecter que cet ouvrage commode n'a pas le caractère scientifique que M. L. suppose ? On a soutenu que les Lexiques du même auteur eux-mêmes ne l'avaient pas. Le chapitre sur l'Atticisme et l'Asianisme est tellement court (à peine 5 pages) et si superficiel que l'auteur eût peut-être mieux fait de le supprimer. Les meilleurs renseignements sur la question se rencontreraient plutôt dans le reste du livre [1]. Je ne comprends pas comment p. 138 au bas, dans des essais de scansion, M. L. mêle dans la même série iambes et trochées. Ci-dessous encore quelques minuties [2].

---

1. Ainsi p. 130 en haut, sur le défaut de plusieurs Attiques de manquer (ce semble) du sens du nombre.

2. Formes peu correctes : P. 6, n. 5. *plus* fondées (lire : *les* plus...). P. 4 en haut, p. 95, p. 185 note etc. vers le haut : *dans le but* de... J'avoue très peu goûter l'épithète « *gorgianique* » ajoutée au mot « figure » : p. 140 et 141. P. 72 : après le premier exemple cité, il eût fallu ajouter : ... *nec*... idem facerem... P. 292, n. 2, l. 2, au lieu de : la *seconde* longue, lire : la *troisième* longue. P. 22, l. 6, supprimer la virgule après *tuam*. Au bas de la p. 26, les deux vers cités sont ponctués d'une manière inintelligible. P. 175 au bas : contrairement au résumé il n'y a pas dans la liste des clausules de « procéleusmatique » à l'avant-dernier pied. P. 32, l. 2 : M. L. a fait un vers faux en supprimant *suum* après *commemorans*. De la citation : p. 4, n. 2, il eût fallu rapprocher : Brutus, 44, 164 : *plura* etiam *dicta* quam scripta, quod *ex quibusdam capitibus expositis nec explicatis* intellegi potest.

Voici mon objection la plus grave : M. L. me parait s'être trop confiné pratiquement dans des vues de métrique. Un écrivain comme Cicéron ne peut être traité comme un Cyprien ou un Symmaque. Les discours débutent, nous dit-on (p. 138) par les pieds les plus différents ; ils peuvent finir de même. Mais c'est qu'en dehors du mètre, il y a ici maintes raisons tout autres qui auront fait choisir tels mots ou tels groupes de mots. Je ne fais que suivre un des développements (p. 209) de M. L. en rappelant que les clausules ne sont pas tout ; que les exceptions peuvent avoir été voulues et très justement par l'orateur pour produire quelque effet. En ce cas nous sommes toujours avertis et il nous suffit, dans la lecture, de ne pas omettre systématiquement, comme le font trop de métriciens, toutes les considérations littéraires[1].

Par la lumière portée sur certains points, on sent l'obscurité des points voisins. Je ne puis m'empêcher de signaler le problème qui vient à l'esprit quand on lit M. Laurand. Son mérite dans le présent livre est d'avoir pris comme base l'*Orator* en suivant partout Cicéron du plus près possible. Mais à côté de ce traité et chronologiguement avant lui il y a eu le *De Oratore* qui sert justement de fondement pour d'autres questions (ainsi pour ce qui regarde les plaisanteries de Cicéron, p. 224 au bas et suiv.) : comment s'expliquer que surtout en comparaison de l'*Orator*, pour ce qui concerne les clausules, le *De Oratore* soit si pleinement inutile (p. 152, n. 2) ? Jusqu'ici je n'en vois pas bien la raison.

Pour conclure sur cette thèse, je soumets au lecteur une réflexion récente de M. Stangl[2], l'éditeur du *De Oratore*, du *Brutus*, de l'*Orator* dans la collection Freytag : il déclare que, malgré les instances du libraire, il se refuse pour l'instant à faire réimprimer les cinq livres oratoires de Cicéron parce que ces éditions ne peuvent être utilement reprises que quand sera résolue au moins en partie la question du nombre oratoire, surtout dans les clausules. On devine par là quel service nous rendent des livres comme celui de M. Laurand.

La thèse latine, surtout en regard de la française, peut paraître un peu superficielle et par endroit artificielle ; mais le latin en est bon et tout y est très clair. Ici aussi la bibliographie est des plus riches, très soignée et fort exacte. Dans le détail la thèse contient d'excellentes remarques et neuves (ainsi p. 41, n. 4, sur un mot célèbre rendu à Théophraste). A louer aussi la méthode de l'auteur qui, pour bien saisir la pensée de Cicéron, rapproche constamment ses livres de rhétorique de ses autres ouvrages (p. 14 au bas ; 16 au bas) : excellent

---

1. Par la p. 313, au milieu, je vois bien que là-dessus M. L. est d'accord avec moi. Il me paraît trop oublier, dans l'application, cette remarque essentielle.

2. *Wochenschrift* du 5 juin dernier, p. 628.

moyen d'éviter les erreurs [1]. Quoique toutes ces pages abondent en chiffres et en signes de quantité, l'impression est presque partout correcte [2].

Émile Thomas.

Kléber en Vendée. Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par H. Baguenier-Desormeaux. Paris, Picard, 1907, in-8°, xxxvii et 565 p.

Kléber avait écrit des *Mémoires militaires* sur la Vendée qui étaient déjà connus dans l'essentiel. M. Baguenier-Desormeaux vient de les publier intégralement, et les chercheurs lui en auront une vive gratitude.

M. B.-D. ne s'est pas contenté de reproduire le texte des *Mémoires*, d'après le manuscrit des archives historiques du ministère de la guerre, en rétablissant l'orthographe des noms propres. Il accompagne ce texte d'une foule d'extraits qu'il a empruntés aux lettres et relations des personnages, républicains ou royalistes, qui furent mêlés aux événements, et, comme il dit, il a ainsi un peu élargi l'horizon de Kléber. Il joint d'ailleurs à ces extraits des notes, souvent très copieuses, sur les généraux et officiers que mentionne Kléber, et même sur les localités (soit dit en passant, bon nombre de ces endroits étaient difficiles à identifier et il fallait pour cette tâche un homme du pays, familier, comme M. B.-D. avec l'histoire de la Vendée et avec le parler des paysans de la contrée).

Aux *Mémoires* M. B.-D. ajoute : 1° le *Livre d'ordres* de Kléber, 2° des *Documents divers* qui forment la seconde et la troisième partie de sa publication et qu'il annote avec la même exactitude et le même soin.

Le *Livre d'ordres* renferme beaucoup de détails utiles sur les deux campagnes de Kléber en Vendée et au nord de la Loire, sur l'état de l'armée, ses marches et ses séjours.

Les *Documents divers*, au nombre de soixante, sont importants. On y remarquera un état de situation des armées républicaines en Vendée pour l'année 1793 et des pièces qui proviennent des papiers de Chateaugiron, l'aide de camp de Marceau.

Un index alphabétique des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'une carte, termine le volume. Mais il ne faut pas oublier l'introduction où M. B.-D. nous retrace brièvement les opérations de Kléber et nous expose la genèse et le caractère des *Mémoires*. On ne peut

---

1. De même dans l'autre livre : avant d'entrer dans l'étude des particularités. M. L. avait soin de considérer l'*ensemble* des discours, l'ensemble des lettres, etc. (p. 59 haut et p. 64 au mil.).

2. Pour le *De Studiis*, je note seulement qu'il eût fallu écrire partout van *Vessem* (faute ; p. 43, n. 1) et ajouter qu'il s'agit d'une thèse de Leyde. — Petite négligence de rédaction : p. 86, l. 2 et 5, les deux *conatus est*. — P. xvi haut : il n'est pas exact de porter au nom de Müller tout le Cicéron, surtout quand les traités de rhétorique seront dûs au seul Friedrich.

qu'approuver ses conclusions. Il est évident que Savary, l'auteur des *Guerres des Vendéens et des Chouans*, a été le collaborateur principal de Kléber ; il a rédigé la première partie de l'ouvrage qui contient une description du pays et des mœurs de la Vendée ; on y reconnaît son style un peu lourd, un peu prétentieux et très différent du style vif, primesautier du général, et les dissertations sur le clergé et la noblesse ne peuvent être que de lui. On peut donc dire que le premier livre des *Mémoires* est de Savary, peut-être aussi de Damas : ce sont eux qui ont ajouté, selon le mot de Kléber, à ses propres observations « les meilleurs renseignements » (p. 2). Quant au deuxième et au troisième livre (le quatrième manque), ils appartiennent à Kléber : « j'ai eu part, dit-il, aux événements qui y sont rapportés, et j'atteste la vérité de tout ce que j'y avance ». Il les rédigea hâtivement pendant ses loisirs forcés de Chateaubriant, entre le 18 janvier et le 10 février 1794, pour opposer la vérité à des rapports « boursouflés et dégoûtants de mensonges ». Mais probablement, et comme l'assure Lubert d'Héricourt en 1801 dans la *Vie* du général, la rédaction définitive des *Mémoires* fut confiée par Kléber à son aide de camp Strolz durant le blocus de Mayence à la fin de 1794 ou au commencement de 1795 ; le manuscrit porte, en effet, des corrections et additions de la main même de Kléber.

La publication de M. Baguenier-Desormeaux est fort méritoire, digne des plus grands éloges, non seulement parce qu'elle nous donne le texte entier de ces précieux *Mémoires* de Kléber, mais parce qu'elle offre dans l'introduction, dans les annexes, et surtout dans le commentaire une quantité de renseignements et de détails biographiques et topographiques (1).

A. C.

Eugène Welvert. **Lendemains révolutionnaires. Les régicides.** Paris, Calmann Lévy, 1907, in-8°, LXII et 398 p. 7 fr. 50.

Dans ce très intéressant, très captivant volume M. Welvert étudie, d'après les documents imprimés et manuscrits — qu'il cite minutieusement à la fin de chaque chapitre — le destin post-révolutionnaire de quelques-uns des plus marquants parmi les conventionnels régicides, parmi les *votants*.

L'Anacréon de la guillotine ou Barère qui fut toujours de la maison où l'on dîne.

---

(1) Lire p. 184 Habsheim, p. 244 Hochheim, p. 245 Jemeppe, p. 345 Herxheim pour *Habsteim, Ocheim, Gameppe, Ercheim*. — P. 206 Labruyère entra à l'École militaire de Paris en 1782 et non en 1775 et il fut sous-lieutenant en 1786 et non en 1783. — P. 281 Delaage ne put se distinguer à l'affaire de Grandpré, *puis* au siège de Verdun qui est antérieur à cette affaire. — P. 303 le *Denzel* cité et par Kléber et par Savary, n'a jamais figuré dans l'artillerie, et il faut lire sans doute « d'Hennezel ». — P. 310 ce fut au commencement d'avril (la capitulation est du 2) et non à la fin de mars que Tilly ramena la garnison de Gertruydenberg. — P. 415, cf. sur Beaufort notre *Charles de Hesse*, 248-250 où l'on verra qu'il ne chercha pas « à se faire passer pour le général royaliste de Beaufort. »

Un prêtre régicide ou Chasles, le père de Philarète, qui mourut, brouillé avec tout le monde.

Carnot. M. Welvert nous montre quelle fut sa politique sous le Consulat, l'Empire et la Restauration, et il juge que Carnot fut un soldat qui se crut à tort des aptitudes politiques.

Un septembriseur qui lit Virgile ou Panis qui semble avoir été protégé par un agent subalterne de la police et qui finit à Marly en lisant les classiques latins.

La conversion d'Isnard. Le fougueux Isnard s'est converti après la Terreur, il a écrit sur l'immortalité de l'âme, et il est mort à Grasse en 1825, royaliste et profondément chrétien.

Le peintre David sous la Restauration. M. W. communique une pétition de ses anciens élèves qui demandent son rappel au gouvernement de la Restauration.

L'abbé Grégoire fut-il régicide? M. W. prouve que Grégoire, malgré ses protestations, avait demandé que Louis XVI fut condamné à mort.

La fin de Merlin de Thionville. Il meurt à Paris en 1833 après avoir vécu dans l'Aisne sur son domaine de Commenchon, près de Chauny, jusqu'au commencement de 1824.

L'aventure de Tallien. On voit Tallien employé en Égypte, puis en Espagne, pensionné par Napoléon et par Louis XVIII, mourant en 1820 au milieu de l'indifférence générale.

Les papiers de Courtois. Étude très complète et attachante. On y voit que Courtois s'enfuit à tort le 9 janvier 1816 lorsque les gendarmes envahirent sa maison de Rambluzin dans la Meuse ; on cherchait Drouet qu'on ne découvrit pas ; mais on trouva une caisse pleine de papiers importants. Notons dans cet article tout ce qui concerne l'aîné des fils de Courtois qui prétendait posséder un dossier de Louis XVIII pendant la Révolution ; M. W. fait voir que les quatre lettres du comte de Provence dont Courtois fils présentait la copie, ont été fabriquées et qu'elles avaient déjà paru dans deux pamphlets de 1815.

Le Répertoire de jurisprudence. M. W. y trace un très bon portrait de Merlin de Douai, excellent jurisconsulte, politique médiocre, homme versatile et faible.

Le quatrième État. Encore un portrait fort bien peint : celui de Noël Pointe, l'ouvrier, qui voyagea, dit-on, comme représentant du peuple, à pied et le sac sur le dos. Le malheureux, petit percepteur sous l'Empire, ne put s'exiler; il partit à pied, comme autrefois ; ses forces le trahirent; il dut revenir, il fut condamné à la déportation, mais le roi lui fit grâce sur l'intercession du baron Maurice.

Le mari d'Emira. C'est Sergent, le mari d'Emira Marceau, le beau-frère de l'héroïque soldat. M. W. nous raconte son odyssée qui se termina à Nice en 1847.

Le Père Ysabeau de Vendôme. Il avait sous l'Empire un emploi dans les postes; il vécut en Belgique sous la Restauration et revint mourir à Paris en 1831.

Cette rapide analyse suffit, et quiconque s'intéresse à l'histoire de la Convention, lira volontiers le livre de M. Welvert qui offre un intérêt à la fois psychologique et historique (1).

A. C.

Récits d'une tante. **Mémoires de la comtesse de Boigne,** publiés d'après le manuscrit original par M. Charles Nicoullaud. II, 1815-1819. Paris, Plon. 1907. In-8°, 437 p., 7 fr. 50.

Dans ce volume qui, comme le premier, fourmille d'anecdotes, Mme de Boigne raconte d'abord le séjour de son père l'ambassadeur à Turin et les actes du roi Victor-Emmanuel I, qui remettait toutes choses comme avant la Révolution, excepté les impôts... parce qu'ils avaient augmenté du triple. Elle vit à Turin le futur ministre de Charles X, Polignac, et Polignac disait déjà qu'il désirait être ministre, que rien n'était plus facile que de gouverner la France, qu'il voulait seulement avoir pendant dix ans cinq ministères, affaires étrangères, guerre, intérieur, police, finances, qu'il répondrait de tout, et cela, sans se donner la moindre peine. C'est encore ce Polignac « à l'esprit si étroit » qui proposait de faire une constitution très libérale, mais de ne la promulguer que si les Français étaient sages pendant dix ans et en leur annonçant que chaque mouvement révolutionnaire, si faible fût-il, retarderait cet instant d'une année. Il proposait encore de parcourir successivement chaque province avec une colonne mobile de dix mille hommes et d'expulser par la force les acquéreurs de biens nationaux. Il refusait — mais seulement un moment — de siéger à la Chambre des pairs parce qu'il fallait prêter serment à une Charte qui reconnaissait la liberté des cultes! D'autres personnages — que Mme de Boigne a connus soit en Piémont soit plus tard en Angleterre et à Paris — sont joliment portraiturés : Bubna par exemple, ce « singulier homme » (p. 72); le duc d'Angoulême, possédé par cette idée qu'il devait au roi une obéissance sans bornes; le duc de Bourbon avec qui « habitaient toutes les inconvenances »; Talleyrand, alors amoureux de sa nièce la comtesse Edmond de Périgord; Benjamin Constant, tombé dans le mépris universel; Vaublanc

(1) P. 25 Chasles avait ajouté à son nom celui de sa femme, Halma, et c'est sous le nom de Chasles-Halma, que Philarète-Euphémon obtient en troisième au concours général de 1813 le 3e accessit de thème latin. — P. 316-319 autre argument pour prouver la fausseté des lettres attribuées à Monsieur : il suffit de lire la lettre III, du 28 décembre 1792 : est-il possible que Monsieur compte sérieusement sur « soixante montagnards de l'Assemblée », et le comte d'Artois qui est alors à Hamm en Westphalie, peut-il, comme le recommande son frère, aller « voir Pitt le plus souvent » et « rendre compte des dispositions du cabinet de Georges ou plutôt de William Pitt? »

tout confit en sottise ; Oudinot qui « ne sait que fumer, jouer, courir les petites filles et faire des dettes » ; Mme Récamier, bonne, indulgente, compatissante ; Mme de Krüdener qui dominait tellement Alexandre, et pourquoi ? parce qu'elle avait persuadé au tsar qu'il était l'homme le plus vertueux du monde, le plus puissant auprès de Dieu, et elle le faisait ainsi prier, jeûner, renoncer, et le menait comme elle voulait. Le volume est indispensable à qui veut connaître Louis XVIII, sa cour et l'état d'esprit de la première Restauration. Quel respect superstitieux de l'étiquette ! Quelle futile et niaise cérémonie que la réception de l'ambassadrice d'Angleterre ! Quel défi porté, souvent inconsciemment, aux intérêts et aux préjugés de la nation ! Que de « tracasseries », que de « petites avanies » faites imprudemment à ces d'Orléans dont Mme de Boigne est entichée ! Quelle humiliation, lors de la signature d'un acte de naissance, Louis XVIII inflige à Louis-Philippe qui, sur l'ordre répété du roi, reçoit la plume, non du chancelier, non du maître des cérémonies, mais d'un simple aide des cérémonies ! L'auteur des *Mémoires* inspire du reste la sympathie. Elle expose avec esprit l'accueil fait à Blacas par Louis XVIII et les causes du crédit de Decazes, ses fautes, la haine dont le poursuivaient les ultras. Elle a souvent des réflexions profondes, notamment sur la vie des femmes anglaises. Elle est patriote ; elle qualifie de traitres les soldats de Waterloo, mais elle est fière de leur attitude ; elle avoue qu'elle applaudit d'abord à la condamnation de La Bédoyère, mais elle a eu horreur de sa joie, elle a essayé dès lors d'abjurer l'esprit de parti. L'éditeur semble s'être mieux appliqué que dans le précédent volume ; son annotation est plus copieuse, plus soignée. On trouvera p. 47 une note excellente, mais qu'il eût fallu mettre dans l'introduction : qu'il y a toujours dans ce que raconte Mme de Boigne un fond de vérité, mais qu'elle s'en sert avec beaucoup d'esprit ou de méchanceté pour ce qu'elle croit être le bien de son parti. N'en est-il pas ainsi de tous les auteurs de *Mémoires* [1] ?

A. C.

Charles Schmidt. — **Les sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives Nationales.** Paris, Honoré Champion. 1907. In-8 de 288 pages.

On trouvera dans ce précieux petit volume : 1° une série de renseignements et de conseils pratiques à l'usage des érudits qui fréquentent

1. Lire p. 26 Starhemberg et non *Stahrenberg*, p. 94 Vietinghoff et non *Wietenghoff*, p. 137 Lavallette et non *La Valette* ; — p. 60 il fallait dire que le marquis de Rivière était aussi lieutenant-général ; — p. 63 La Bédoyère fut fait maréchal de camp, et non général de division — p. 74 Victor-Emmanuel Ier n'avait pas été « commandant des troupes » dans les campagnes contre la France et il est inexact d'appeler les Barbets qui sont, en réalité, des milices, les Vaudois du Piémont. — p. 75 Frimont est mort en 1830, non en 1831. — p. 108 Pozzo ne s'est pas déclaré en 1793 « en faveur des royalistes » ; id. Bernadotte a été nommé général en 1794, non en 1793.

le palais Soubise (organisation et historique des archives nationales, formalités à remplir pour y avoir accès, méthode pour rédiger les demandes de communications, livres mis à la disposition du public, coup d'œil sur les principales séries à consulter ; 2° l'analyse très complète et très précise des séries modernes avec le tableau des cartons et liasses, l'indication des dates extrêmes de chaque groupe de documents, des affaires qu'ils concernent et des départements auxquels ils se rapportent. Cette analyse, présentée sous forme de tableaux très clairs, n'a pu être menée à bien que grâce aux inventaires et répertoires manuscrits réservés à l'usage exclusif du personnel des archives. De temps en temps, mais trop rarement encore à mon gré, M. Schmidt accompagne ses tableaux d'indications bibliographiques sur les ouvrages qui ont commencé à utiliser les documents qu'il décrit. Bref, ce livre, qui complète et détaille les données, forcément très vagues, de *l'État sommaire* officiel, est appelé à devenir le bréviaire indispensable de tous les historiens de l'époque contemporaine [1].

A. Mz.

— M. E. Ray Lankester, président de l'Association britannique pour l'avancement des sciences et directeur des Musées d'histoire naturelle au British, réunit en volume, après les avoir adaptés à ce but, trois travaux, dont l'un fit le sujet d'une *Romanes lecture* (la p. 125 nous apprend que Romanes est un notable naturaliste) à Oxford en 1905 ; le deuxième (p. 66-158) servit de discours présidentiel à la *British Association* d'York en 1906, tandis que le troisième est un article de la *Quarterly Review*. Le titre commun est assez artificiel et même un peu gonflé : *The kingdom of Nan* (Londres, Archibald Constable, 1907, 191 p. Prix 3/6 net. Avec 56 superbes illustrations), comme on en jugera aisément par les trois sous-titres réels : *Nature's insurgent Son; The advance of Science, 1881-1906; Nature's Revenges The sleeping Sickness.* Le premier opuscule trace un tableau assez vivant des phases successives de la conquête de la nature par l'homme et justifie ainsi, le mieux des trois, le titre imposé à ce qui voudrait bien être une trilogie naturaliste ; on s'étonne toutefois de trouver au 20e et dernier chapitre *The influence of Oxford*, qui s'expliquait fort bien dans un cours professé à Oxford, mais qui ici fait faire au lecteur étranger une chute un peu rude des hauteurs les plus mystérieuses de la science préhistorique dans les bas-fonds (quelque fleuris qu'ils soient), disons dans les parterres d'un microcosme universitaire ; heureusement, un appendice (p. 62) nous fait remonter à la question de l'origine de la vie, en reproduisant une note de l'auteur insérée au *Times* du 17 mai 1903. La deuxième étude déroule les progrès des différentes branches de la science dans les 25 dernières années et marque dans un second chapitre qui est plutôt un appendice (p. 149) le rapport de ces progrès avec l'appui donné par le gouvernement anglais à leurs artisans. Enfin la troisième, sur la maladie du sommeil, essaie assez vainement de rattacher ce sujet tout spécial au titre général, en la faisant précéder de la rubrique vue ci-dessus. — Th. Sch.

---

1. M. Aulard qui ne prodigue pas les préfaces, a fait une exception en faveur de cet ouvrage.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 2 septembre — **1907**

Max Müller, Recherches égyptologiques. — Robinson, L'ancienne Sinope. — Ziebarth, Villes grecques antiques. — Terzaghi, Le style des tragiques grecs. — Stadtmüller, Anthologie de Planude, I. — Dedekind, La pourpre, 2. — G. de Sanctis, Histoire des Romains, I-II. — Gutmann, L'organisme du peuple bavarois. — Reuss, Un voyage d'affaires en Espagne en 1718. — Gailly de Taurines, Aventuriers et femmes de qualité. — Duc de Croÿ, Journal inédit, p. vicomte de Grouchy et Cottin, I-II. — Alex. Tuetey, Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution, VII. — J.-J. Rousseau, Confessions, trad. Hardt. — Dupuis, La Sambre et Fleurus. — J. Régnier, Les préfets du Consulat et de l'Empire. — Fournier, Napoléon, 2e éd. 1-2. — Lumbroso, A travers la Révolution et le premier Empire. — Ed. Bonnal, Les royalistes contre l'armée. — Symon de Villeneuve, Mes années militaires, 1856-1867. — Tunison, Antiques traditions dramatiques. — Guttmann, Oesterreich, Doering, Kertz, Suppléments aux Études Kantiennes. — Solger, Erwin, p. Kurtz. — Windelband, Préludes 3e éd. — Carra de Vaux, Newton; Thouverez, Darwin; Mentré, Cournot; d'Adhémar, Les théories de la science. — Keyserling, Le système du monde. — A. Hofmann, La validité de la morale. — Biard d'Aunet, L'aurore australe. — Segarra et Julia, Costa-Rica. — Dubois-Desaulle, La faim et l'amour.

W. Max Müller, **Egyptological Researches, Results of a Journey in 1904**, Washington, Carnegie Institution, 1906, in-4°, 62 p. et 106 pl.

M. Max Müller n'a pas eu pour visiter l'Égypte toutes les commodités qui sont à la disposition des égyptologues d'aujourd'hui : il y est venu avec peu d'argent et dans une saison où personne ne songe plus à s'y arrêter longuement. Je l'ai vu arriver au Caire en juillet 1904 et passer quelques jours au Musée, ce qui, pour n'être pas ordinaire, ne présente pas beaucoup d'inconvénients, mais il s'est rendu à Louxor en plein milieu d'août et il a passé là les mois de la plus grande chaleur, ne revenant au Caire que vers la fin d'octobre. Sans doute, nous avions fait tout ce qui était possible pour lui faciliter le tâche ; mais, malgré tout, un séjour prolongé dans les ruines à cette époque de l'année est des plus fatigants. Il déclare pourtant, dans sa préface, que les heures de solitude bénie qu'il passa alors dans les cours et dans les salles de Karnak demeureront un des meilleurs souvenirs de son existence : c'est affaire de tempérament. Le certain est qu'il y travailla sans se lasser pendant ces dures semaines : le volume qu'il vient de publier prouve qu'il y travailla bien.

Il s'était proposé de rassembler les documents qui pourraient nous faire mieux comprendre les rapports de l'Égypte avec le monde méditerranéen, c'est-à-dire de compléter et au besoin de corriger l'ouvrage

qu'il écrivit sur ce sujet, il y a près de quinze ans. Les moindres fragments de listes géographiques devaient être les bienvenus pour lui, et, à défaut de documents nouveaux, il se contenterait de faire des collations minutieuses des documents déjà signalés : il a été largement récompensé de la peine qu'il s'est donnée et ses copies seront d'une valeur inappréciable pour la constitution de certains textes très importants. Çà et là on y relèvera des attributions de date et des assimilations de peuples qui sont contestables, comme lorsqu'il assigne à la VIe dynastie un bas-relief de notre musée publié sur la planche 2, et qu'il y reconnaît la présence de Mésopotamiens [1]. Le bas-relief est de l'époque de Nectanébo, comme le prouvera la comparaison avec le morceau donné par Tigrane-Pacha au musée d'Alexandrie et que j'ai reproduit en fac-similé dans le *Musée égyptien* [2] : les soi-disant Mésopotamiens sont des Égyptiens habillés à la mode demi-grecque de l'époque. C'est là une de ces méprises auxquelles nous sommes tous sujets et qui est perdue au milieu des bonnes choses que le volume renferme. L'édition nouvelle des listes de Thoutmosis III, de Sétoui Ier, de Rhamsès II, de Sheshonq est remplie de formes inédites et de variantes excellentes. Je voudrais toutefois prémunir le lecteur contre une appréciation qui me paraît inexacte de la valeur de ces morceaux. Max Müller, constatant la négligence réelle qui s'y manifeste et la comparant avec l'exactitude qui domine d'ordinaire dans les inscriptions assyriennes, y voit une preuve de la superficialité de l'esprit égyptien par opposition à la rectitude de l'esprit sémitique. Je crois qu'ici son sens critique habituel a faibli un peu. En effet, pour que sa proposition fût juste, il faudrait qu'elle résultât du rapprochement de termes analogues, ce qui n'est pas le cas. Les documents assyriens sont des pièces d'archives, écrites sur tablettes, tandis que les documents égyptiens sont des thèmes de décoration murale destinés à couvrir des surfaces monumentales : le sculpteur serrait ou développait ses listes de peuples vaincus selon l'étendue de la paroi, et personne n'attendait de lui la précision d'un historiographe. Pour que la déduction de Max Müller fût justifiée, il faudrait que la même insouciance se retrouvât dans un rouleau d'archive répondant en Égypte aux tablettes officielles de l'Assyrie. Je pense qu'à l'examiner de près, la superficialité égyptienne ne sera pas plus réelle que le caractère vieillot de toute la civilisation égyptienne affirmé par Renan ou l'immobilité prétendue de l'art et de la religion.

M. Max Müller est venu l'an dernier en Égypte dans les mêmes circonstances qu'il y a trois ans : nous attendons de lui un nouveau recueil aussi intéressant que celui-ci.

G. Maspero.

---

1. *Egyptological Researches*, p. 9-11.
2. *Musée égyptien*, t. II, pl. XXIX B. XL, XLI et p. 84-86, 90-92.

David M. Robinson. **Ancient Sinope,** an historical account, with a Prosopographia Sinopensis and an Appendix of Inscriptions. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1906. Extr. de l'*Amer. Journ. of Philology*, t. XXVII, n° 2, p. 125-153; *id.* n° 3, p. 245-279, et du *Journ. of the Arch. Instit. of America*, vol. IX, n° 3, p. 294-333.

M. Robinson, qui était, il y a quelques années, membre de l'École américaine d'Athènes, fit en 1903 un assez long séjour à Sinope; il rapporta de ses études et de ses explorations une monographie complète de la ville et de son territoire, qu'il publia en deux parties dans l'*American Journal of Philology*. Réunies en un seul volume, ces deux parties, qui traitent du commerce, de la civilisation et de l'histoire de l'ancienne cité, sont complétées par un fascicule extrait de l'*American Journal of Archæology*, où M. R. publie toutes les inscriptions grecques de Sinope et des environs; elles sont au nombre de soixante-onze, dont vingt-sept ont été copiées par M. R. lui-même. Les n°s 72-79 sont des inscriptions latines inédites, et le recueil est complété par l'indication des inscriptions concernant des Sinopéens. Aux pages 269-279 on trouvera, sous le titre de *Prosographia Sinopensis*, une liste alphabétique de tous les noms propres des citoyens de Sinope, connus par les textes épigraphiques et littéraires. L'utilité de ce genre de travaux, qui exigent souvent de fastidieuses recherches, est indiscutable.

My.

E. Ziebarth. **Kulturbilder aus griechischen Städten.** Leipzig, Teubner, 1907, 120 p.

On a dans cet agréable petit volume la réunion de plusieurs conférences faites à Hambourg par M. Ziebarth sur d'antiques villes grecques, Théra, Pergame, Priène, Milet, Didyme, dont les fouilles et les documents épigraphiques permettent de reconstituer la physionomie. Avant de guider ses auditeurs dans les ruines, M. Z. leur a exposé quelles sont nos sources d'informations sur la vie de ces anciennes cités, et dans un dernier entretien il les a conduits jusqu'en Egypte, au milieu des nécropoles et des papyrus. Le volume est illustré de bonnes photographies, sans doute une partie de celles que M. Ziebarth a mises sous les yeux de son public; et pour peu que celui-ci ait du goût pour les choses antiques, ces promenades archéologiques, pleines de détails piquants et exemptes de pédanterie, lui ont certainement inspiré le désir de les lire après les avoir entendues. Elles sont d'ailleurs attachantes autant qu'instructives, d'autant que l'auteur donne, dans quelques chapitres, ses impressions personnelles, ayant visité plusieurs des sites qu'il décrit.

My.

N. Terzaghi. **Appunti sui paragoni nei tragici greci** (Extr. des *Studi italiani di Filologia classica*, vol. XIV, p. 415-484). Florence, Seeber, 1906.

Cet opuscule de M. Terzaghi est une bonne contribution à l'étude du style des tragiques grecs. La question a été souvent traitée; l'étude de la comparaison, en effet, ne pouvait être négligée par les hellénistes; mais M. T. se place à un point de vue spécial, et c'est ce qui fait la nouveauté de son travail; c'est ce qui en fait aussi l'intérêt, car il n'est pas de si petit détail qui n'ait son importance pour la connaissance d'une langue et de son développement. Il a étudié la comparaison dans les tragiques grecs non pour sa valeur purement littéraire, mais dans sa forme extérieure; quelles sont les particules employées par Eschyle, Sophocle et Euripide, et accessoirement par d'autres écrivains du ve siècle, pour introduire une comparaison; quelle est la nature et la signification propre de ces particules; comment l'usage en a évolué depuis Homère, tels sont les principaux points sur lesquels M. T. nous apporte une information exacte, une appréciation prudente, et des résultats scrupuleusement établis. Peut-être s'exagère-t-il la valeur de ses observations relativement à la critique des textes[1] et à la détermination de la date des tragédies; on reconnaîtra toutefois qu'il les présente avec une réserve toute scientifique. Nous retrouverons cette même réserve, j'espère, dans le travail que promet M. Terzaghi sur les formules de comparaison dans les poèmes homériques.

My.

Anthologia græca epigrammatum Palatina cum Planudea, edidit Hugo Stadtmueller. Vol. III pars prior, Palatinæ libri IX epp. 1-563, Planudeæ l. I continens. Leipzig, Teubner, 1906; vi-584 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Il n'a pas été donné à Hugo Stadtmüller d'achever la publication de son *Anthologie grecque;* il est mort au commencement de 1906, ayant eu à peine le temps de préparer cette première partie du troisième volume, qui renferme le livre IX de la Palatine (les 563 premières épigrammes), l. I de l'Anthologie de Planude. Je n'ai pas besoin de revenir sur la méthode employée; l'annotation critique est extrêmement touffue; le nombre des sigles est considérable, et il n'est pas toujours commode de s'y reconnaître, bien que M. Bucherer, le gendre de St., ait pris la précaution d'en donner l'explication au commencement du volume. La perte de St. est d'autant plus sensible qu'il sera sans doute difficile de trouver un continuateur de son œuvre; il suffit d'étudier de près quelques-unes des épigrammes jusqu'ici publiées pour se rendre compte de l'immense travail, de la

---

1. La correction proposée Euripide, *Phén.* 129 senza aver la pretesa di sanar questo luogo, dit cependant M. T.) ne me paraît pas heureuse.

patience et du soin méticuleux qui furent nécessaires pour cette édition. Une préface, nous dit-on, est demeurée inachevée; elle n'a pas été imprimée.

MY.

Dr Al. DEDEKIND. **Ein Beitrag zur Purpurkunde,** t. II, Fortsetzung der Sammlung von Quellenwerken für Purpurkunde; Berlin, Mayer et Müller, 1906, XXXII-379 p.; la pagination 262-281 est répétée.

L'ouvrage — c'est un second volume sur l'histoire de la pourpre — échappe à la critique; ce sont des réimpressions de dissertations sur la pourpre composées par divers savants. En appendice, la vie du celtisant Le Gonidec par A. Brizeux, suivie d'une traduction allemande où il y a quelques singuliers contre sens; un résumé des recherches d'Adrien Robert à la chapelle de Saint-Ninian à Roscoff, et la réimpression des comptes-rendus du 1er volume, ainsi que d'une dissertation sur le mot πορφύρεος publiée par le prof. Mulvany, de Bénarès, dans le *Journal of Philology*. On se demandera à quoi cet appendice peut bien servir.

MY.

G. de SANCTIS. **Storia dei Romani, La conquista del Primato in Italia;** tome I, XII-458 p.; tome II, VIII-575 p. (*Bibliotheca di scienze moderne*, nos 32-33). Fratelli Bocca, Torino.

M. de Sanctis publie deux tomes d'une *Storia dei Romani* : ils sont consacrés à la *Conquista del Primato in Italia* et embrassent les événements jusqu'à la mort de Pyrrhus et la prise de Tarente en 272 av. J.-C. Il y a beaucoup de bonnes choses dans ces volumes : le sujet est bien étudié, minutieusement fouillé même; la bibliographie, précise et clairement ordonnée; la critique, réservée mais pénétrante.

On se souvient qu'un des derniers grands essais d'une histoire romaine, parus en Italie, est la *Storia di Roma* de M. Pais, dont l'audacieux et radical scepticisme vis-à-vis des récits annalistiques aboutissait à faire presque entièrement table rase de toutes nos notions sur les premiers siècles de Rome. Le présent ouvrage marque une réaction contre cette méthode, contre « *la smania di negar tutto e sempre* » (I, p. 365, n. 2) [1], et si sur certains points (par ex. sur la légende de Servius Tullius, ou encore la *porta Minucia* II, p. 16, n. 5) on peut regretter que l'auteur fasse trop vite bon marché des opinions très brillantes et des explications fort ingénieuses de son devancier, il semble bien que, dans l'ensemble, ses conclusions sont plus voisines de la réalité des faits.

M. de S. s'efforce de démêler et d'isoler ce que la tradition peut contenir de certain ou de probable (I, p. 49) : c'est ainsi que pour lui non

1. Cf. les appréciations portées par l'auteur sur M. Pais, par ex. I, p. 365, n. 2; II, p. 97, n. 3; p. 131, n. 5; p. 231, n. 3; etc.

seulement Rome a été au début gouvernée par des rois, mais encore que vraisemblablement l'un de ces petits souverains s'est appelé Tullus Hostilius (la *curia Hostilia* nous a conservé son nom), un autre Tarquin.

Ce conservatisme intelligent, cette « *critica temperata* » (I, p. 225) n'a rien d'ailleurs d'un aveugle respect et M. de S. n'hésite pas à rejeter certains récits légendaires, manifestement anticipés ou inexacts (par ex. il rapporte, avec M. Richter, la construction du mur dit de Servius Tullius au IVe siècle au. J.-C.); toutefois il reste préoccupé de retrouver, même sous les falsifications évidentes des âges postérieurs, une trace plus ou moins vague de vérité historique (voir par ex. ce qu'il dit de Spurius Cassius, II, p. 11).

M. de S. a consacré en tête de son livre une longue introduction (p. 1 à 49) aux sources, puis plusieurs chapitres aux premiers habitants de l'Italie (p. 50 à 170) : c'est là une innovation intéressante. D'ordinaire l' « histoire des Romains » commence à Romulus ou à peu près. Il n'est pas sans importanee de remonter plus haut dans l'existence des tribus latines et dans celle des autres peuples de l'Italie. L'ouvrage fait une large place aux questions religieuses, économiques et sociales; il contient certaines théories et vues nouvelles (sur l'origine de la plèbe; comparaison des lois décemvirales avec le code d'Hammourabi...). A tous égards, il mérite qu'on en recommande la lecture.

A. Merlin.

Die soziale Gliederung der Bayern zur Zeit des Volksrechtes, von Franz Gutmann, Strassburg, Trübner, 1906, XII, 330 p. in-8°. Prix : 10 fr.

M. Gutmann se propose de nous fournir une analyse détaillée de l'organisme social du peuple bavarois, de son organisation juridique et surtout économique, depuis le moment où il s'est établi dans les régions de la Germanie méridionale jusqu'à celui où il a été absorbé par l'empire de Charlemagne et où ses anciennes lois et coutumes ont cessé de régir son existence journalière [1]. Ce travail fait partie de la collection des *Mémoires du Séminaire économique de l'Université de Strasbourg*; il serait lu avec plus de plaisir s'il était rédigé dans une langue plus facilement compréhensible du grand public; mais il faut avouer que le « jargon » économique de l'auteur est par moments difficile à comprendre et presque toujours dur à digérer, ce qui fait quelque peu tort à l'accueil élogieux qu'on ferait volontiers à sa science.

Le travail de M. G. se partage en quatre chapitres. Dans le premier il énumère d'abord et nous décrit les classes de la société bajuvare, les

1. C'est-à-dire jusqu'au commencement du Xe siècle. Les textes cités sont naturellement avant tout la *Lex Bajavariorum*, les *Traditiones Freisingenses* de Meichelbeck, etc.

nobles, les simples hommes libres, les serfs (*minderfreie*), les esclaves (*unfreie*). Dans le second chapitre on nous décrit la propriété commune et individuelle; ce dernier paragraphe (*Gebiet des Sonderbesitzes*, p. 33-38) donne une image vivante d'une exploitation paysanne, du VIIIe au Xe siècle, et si tout était exposé dans cet esprit, on lirait le volume avec infiniment plus de plaisir. Le troisième chapitre étudie les groupements sociaux (*soziale Klassenbildung*) et les rapports entre ces groupements ; le quatrième, le plus détaillé, — j'ajouterai le plus difficile à comprendre — s'occupe plus spécialement du citoyen libre propriétaire (*der vollfreie Grundherr*). Pour quelqu'un qui n'est pas jurisconsulte de son métier, l'ouvrage de M. G. revêt un cachet d'abstraction théorique excessivement fatiguant à la longue; rarement ses déductions juridiques se meuvent dans un cadre historique suffisamment précis. Et cependant l'on doit supposer que c'est pour les historiens qu'il a écrit, car ce sont les seuls qui puissent s'intéresser encore aux Bavarois d'antan [1].

E.

Un voyage d'affaires en Espagne en 1718. Extrait des Mémoires inédits du Strasbourgeois Jean-Everard Zetzner, par Rod. Reuss. Strasbourg, Staat. 1907. In-8°, 67 p.

Après nous avoir conté les amour norvégiennes de Zetzner et son séjour en Angleterre, M. Reuss nous retrace et résume son voyage en Espagne. Nous n'insistons pas sur les affaires embrouillées que notre Strasbourgeois eut à régler et à Madrid et à Cadix. Ce qui nous intéresse, ce sont les impressions d'un Français en 1718, ses notes sincères, naïves, sur la vie des Espagnols au temps de Philippe V. Le bon Alsacien nous fournit des détails intéressants sur la cherté de la vie, sur le trafic de l'argent (lui-même emporte en France un sac de mille piastres mexicaines), sur les faits et gestes de l'Inquisition, sur le caractère des Espagnols, gens très prétentieux, *sehr hochtrabend* et qui tiennent pourtant à leurs aises en toutes choses, sur leur gravité naturelle, sur leur immense amour-propre, sur leur jalousie insensée, sur les femmes mauresques qui répandent le « mal français », sur le tempérament ardent des Andalouses et des Castillanes. Son retour en Alsace fut plein d'aventures : il avait pris passage sur un navire marseillais et il rencontra des corsaires algériens ; il dut, pour se soustraire à la tempête, puis à des pirates de Salé, relâcher par deux fois à Gibraltar ; il vit de loin Alger qui avait « l'air gai » et qui semblait, avec ses maisons blanchies à la chaux, couverte de neige. Il était parti de Strasbourg le 16 juin, et il y rentra le 19 décembre, remerciant Dieu de lui avoir conservé vie et santé durant ce voyage si dangereux et si pénible.

A. C.

---

1. Le volume se termine par un *excursus*, dirigé contre certaines théories de M. Fastlinger, qui, en 1903, a publié un travail sur l'importance économique des couvents bavarois au temps des Agilalfiens.

Aventuriers et femmes de qualité par Gailly de Taurines. Paris, Hachette. In-8°, 356 p. 3 fr. 50 (avec 8 planches hors texte).

Quatre études composent ce volume attrayant, je dirais même amusant. M. Gailly de Taurines nous raconte d'abord une fredaine de Bussy-Rabutin, sa plus malencontreuse et humiliante « rabutinade », l'enlèvement de Mme de Miramion, qu'il est bien obligé de remettre en liberté lorsque ce mouton se défend en lion (p. 49), de cette Mme de Miramion qui devient presque une sainte et que son ancien ravisseur sollicite humblement trente ans plus tard dans sa maison du quai de la Tournelle. Vient ensuite *Poisson et Pompadour* : quelle curieuse destinée que celle du père de Mme de Pompadour, de ce « haut le pied » qui se fait homme de finance et qui meurt marquis ! L'essai *Bagatelle et ses hôtes* fait passer devant nous les élégances de deux siècles et notamment les fêtes si ingénieuses, si brillantes données au roi Stanislas par Mme de Monconseil, l'amie de Chesterfield. *La fille du maréchal de Saxe* clôt le volume : c'est Aurore, fille du maréchal et de Marie Verrières, femme de Dupin de Francœuil et grand'mère de George Sand. Les sujets que traite M. Gailly de Taurines sont connus ; mais il sait les rajeunir, les égayer, les enjoliver. Il a lu les Mémoires du temps, il a fait des recherches dans les archives — et il nous renseigne très exactement sur le premier mari d'Aurore, M. de Horne, le lieutenant de roi à Schlestadt — enfin, et bien qu'il abuse des digressions, il donne à ses récits une forme vive, alerte, piquante, et ces quatre études, d'allure agréable et légère, sont des études d'histoire sérieuse et documentée [1].

A. C.

Journal inédit du duc de Croÿ (1718-1784) publié d'après le ms. autographe conservé à la bibliothèque de l'Institut avec introduction, notes et index, par le vicomte de Grouchy et Paul Cottin. Paris, Flammarion, 1906. In-8°, tome premier, LXIV et 528 p. Tome deuxième, 527 p. 15 fr.

MM. de Grouchy et Cottin ne pouvaient publier les 41 volumes dont se compose le *Journal* du duc de Croÿ ; ils ne reproduisent in extenso que la partie relative à Versailles et à Paris, et ils nous fournissent par là, comme ils disent, d'excellents matériaux pour l'histoire du XVIIIe siècle.

Né en 1718, colonel en 1738, maréchal de camp en 1748, lieutenant-général en 1759, maréchal de France en 1783, le duc de Croÿ avança, ainsi qu'on le voit dans son *Journal*, non pas seulement par ses services, mais par ses démarches. Il fut courtisan, et plus souvent qu'il ne le dit, frappant à toutes les portes, cherchant tous les moyens de se faire connaître ; mais il n'avait pour le métier, comme il s'exprime, ni assez de bassesse ni assez de hardiesse, et il n'eut que rare-

1. Lire p. 191, Irlande et non *Islande*, p. 257, Oberkirch et non *Oberkirsch*, p. 270, 1749 et non *1789*, p. 273, Hoym et non *Hohym*.

ment la faveur insigne de tenir le bougeoir. Aussi il nous parle fréquemment de ses déceptions et de ses découragements. Que de fois il raconte qu'il est piqué, mécontent, qu'il n'entrevoit plus aucune ressource pour « tendre au grand », qu'il déplore tant de peines et de pas perdus ! Et pourtant, que de fois il retourne « reprendre le courant ! » Il se consolait de ses échecs par la pratique des devoirs religieux, par la chasse qu'il aimait passionnément, par ses projets de jardins et de bâtiments, par ses promenades dans Paris et aux environs qu'il admirait « en artiste et en philosophe », par ses voyages, par l'étude des sciences, par l'éducation de ses enfants et par la rédaction de son journal, suite de notes qu'il prenait chaque jour « comme les choses le frappaient dans le moment » et qu'ensuite il mettait au net.

Nous n'avons encore que deux volumes de la publication. Ils s'étendent de 1737 à 1771. On y trouve des renseignements d'une réelle valeur sur une foule de faits ; intrigues de la cour, bals et fêtes de Paris, séjour de notre auteur à Chantilly, description de la Trappe, réception du roi de Danemark dont « tout Paris est occupé », mariage de Marie-Antoinette, attentat et procès de Damiens que M. de Croÿ, commandant en second de Picardie et d'Artois, a interrogé dans sa prison, éloge de Mlle Clairon, la première actrice de l'Europe qui, née à Condé comme le duc de Croÿ, « fait voir que notre froid peut produire le plus beau feu ». On y trouve aussi des réflexions intéressantes sur les événements, sur la paix de 1748, « bonne et sensée, sans être brillante », sur le gouvernement qui « va au jour la journée sans grandeur ni nerf » et sur la France qui « ne fait que fronder, comme il arrive, lorsque toute subordination et principe manquent », sur la guerre de 1756, « guerre fausse qui n'avait point d'objet, car le nôtre, c'étaient les colonies et point l'Allemagne où nous mettions pourtant des armées immensément chères », sur les projets de débarquement en Angleterre qui semblent déraisonnables à M. de Croÿ, sur la guerre de Corse « un chancre qui nous mangeait ».

Le duc a esquissé, chemin faisant, de saisissants portraits : le cardinal Fleury, bon, mais timide, mesquin, peu porté aux grands coups et qui laissa nos troupes s'affaiblir ; le maréchal de Saxe, si remarquable par la clarté et la justesse des vues comme par la fermeté de l'exécution et « possédant à fond le grand de l'art de la guerre » ; Lowendhal, faux et ne songeant qu'à lui ; Belle-Isle, laborieux, entreprenant, plein d'ambition et de talent, tellement indigné de nos revers qu'il s'écrie que c'est une honte d'être né Français, tourmenté du reste par « la maladie des projets, des changements et des trop petits détails » ; d'Argenson, homme d'un esprit supérieur qui « avait fait et relevé le militaire » ; Bernis que Mme de Pompadour renvoie parce qu'il veut « voler de ses propres ailes » ; Choiseul, qui tient le roi par le plaisir, par sa hardiesse, par son ton décidé, par sa grande facilité

de travail et qui, malgré des étourderies, a eu le mérite de mettre l'armée sur un très grand pied et de réformer la marine ; le dauphin, très gros, indolent, embarrassé, engourdi ; les maîtresses de Louis XV, Mme de Pompadour et Mme du Barry.

M. de Croÿ vante le charme de la marquise de Pompadour ; il juge « fort agréable d'avoir à traiter vis-à-vis d'un si joli premier ministre dont le rire est enchanteur, et écoutant fort bien » ; mais il ajoute qu'elle fait absolument tout, qu'on ne peut rien espérer du roi sinon par elle, que par elle seule passent toutes les grâces, et, hélas ! qu' « il arriva de son temps à la France bien des malheurs de toute espèce et bien des dépenses inutiles ». Quant à Mme du Barry, il note qu'elle est belle, qu'elle a bon ton ; mais elle aussi mène tout, et c'est elle, c'est « la nouvelle dame » qui culbute Choiseul.

Les éditeurs ont mis en tête du premier volume de leur publication une excellente introduction sur la carrière et le caractère du duc de Croÿ, et ils ont annoté leur texte avec un soin très louable. Tous les personnages cités ont leur notice exacte, précise, et pour composer cette notice, les deux éditeurs ont consulté patiemment les documents de l'époque et fouillé même dans les archives des notaires. Il est rare qu'un texte soit si complètement — et si sobrement — commenté et expliqué. Il faut donc remercier MM. de Grouchy et Cottin de nous faire connaître et de nous présenter de cette façon un document d'une telle importance et d'un tel intérêt [1].

A. C.

Ville de Paris, publications relatives à la Révolution française, **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française,** par Alexandre Tuetey. Tome septième. Assemblée Législative. (Quatrième partie). Paris, imprimerie nouvelle, rue Cadet, 11, 1905. In-4°, xxxii et 528 p.

Ce septième tome de l'utile et excellent répertoire *Tuetey* comprend trois chapitres, consacrés aux cultes, à la justice et au commerce dans la Législative. L'auteur décrit dans le chapitre du clergé les pièces qui ont rapport à la nouvelle organisation ecclésiastique (traitement, pensions, sermons, paroisses, argenterie des églises), à l'évêché et au chapitre de Notre-Dame, aux églises collégiales et paroissiales, à l'évacuation des couvents d'hommes et de femmes du diocèse de Paris. Le chapitre qui traite de la justice, comprend la suppression des anciens tribunaux, la liquidation des offices de judicature et la nouvelle organisation des tribunaux. Dans le chapitre relatif au commerce sont énumérés les documents sur l'ancienne et la nouvelle administration, le tribunal et les gardes du commerce,

1. I, p. 332 « outre et voyant toutes mes espérances *outrées* », lire évidemment « frustrées ». — Il est regrettable que les éditeurs ne nous aient pas donné, au moins en appendice, le récit des campagnes de 1760 et de 1761 et notamment de la brillante affaire du pont de Westhoven.

sur les découvertes et les brevets d'invention, sur la liquidation des maîtrises et jurandes, sur les filatures de coton et les diverses industries (soieries, tannerie, papeterie, orfèvrerie), sur les poudres et salpètres, sur la manufacture de Sèvres, le service des postes, la navigation intérieure, l'imprimerie royale, etc. Une table alphabétique, très bien faite et très complète, termine le tome ; elle compte près de 160 pages en deux colonnes, et ce seul chiffre suffit à indiquer la masse des renseignements fournis. L'introduction qui, dans les volumes de M. Alex. Tuetey, est toujours un morceau de choix, a pour titre « l'Église constitutionnelle et les communautés religieuses en 1791 et 1792 ». On sait que l'organisation du culte constitutionnel à Paris causa la fermentation la plus vive. Les prêtres insermentés continuèrent l'exercice du culte dans les chapelles des communautés religieuses de femmes qui devinrent, comme dit M. Alex. Tuetey, un foyer de réaction. De là, des conflits entre les curés constitutionnels et les couvents. De là, une lutte curieuse entre le nouveau curé de la paroisse de Saint-Paul, l'abbé Brugière, et une congrégation de la rue Saint-Antoine, la congrégation des Filles-de-la-Croix-Guéménée. Conservée « parce qu'elle ne faisait pas de vœux solennels et qu'elle rendait quelques services au point de vue de l'instruction publique », cette congrégation refusait d'entretenir aucun rapport avec Brugière. Ce sont les péripéties de cette petite guerre que M. Tuetey retrace de la façon la plus claire et la plus intéressante dans son introduction, d'après les mémoires justificatifs des religieuses et la correspondance de Brugière avec le procureur-général syndic du département.

A. C.

J. J. Rousseau. **Bekenntnisse, unverkürzt aus dem Französischen übertragen** von Ernst Hardt. Berlin, Wiegandt et Grieben (G. K. Sarasin), 1907. In-8°, 869 p. 10 mark.

M. Hardt a déjà traduit nombre d'ouvrages français. Sa traduction des *Confessions* de Rousseau que nous venons de feuilleter de ci et de là, nous paraît une œuvre remarquable. D'un bout à l'autre de ce gros ouvrage, la patience du traducteur ne s'est pas lassée, et son travail est irréprochable, impeccable, ou peu s'en faut. Il commet, en effet, des fautes : qui n'en commet ? P. 10, il n'a pas compris la locution *saigner du nez* qui signifie « manquer de courage », et il traduit : « Gautier saigna du nez » par « *Gautier trug aus der Rauferei eine blutige Nase davon* ». P. 28, Rousseau dit : « Faute de pratique, nous contrefaisions du gosier la voix de Polichinelle » et M. Hardt traduit : *Aus Mangel an Uebung machten wir die Stimme des Polichinell auf dem Blasebalg nach* » : M. H. n'a pas compris le mot *pratique* qui signifie ici, non pas « exercice », mais cet instrument de fer blanc que les acteurs se mettent dans la bouche pour se faire la voix criarde, et, par suite, il n'a pas compris le mot *gosier*

qu'il a pris dans le sens de « tuyau d'orgue »- P. 76, Rousseau dit : « Je devins polisson, mais non libertin », et M. H. traduit par *Lüderjan* ce dernier mot qui signifie ici *Freidenker*. P. 82, Rousseau dit qu'un Maure causait avec lui « dans un baragouin franc » et M. H. traduit par *unverfälscht*, « sincère, véritable », le mot *franc* qui signifie ici « levantin [1] ». Mais ces fautes sont excusables. M. Hardt sait très bien le français ; il manie habilement sa propre langue et nous recommandons de tout cœur sa traduction des *Confessions*, fidèle, claire, aisée, élégante, et d'ailleurs très joliment éditée,

A. C.

Les opérations militaires sur la Sambre en 1794, bataille de Fleurus (par le commandant V. Dupuis (section historique de l'État-major de l'armée). Paris, Chapelot, 1907. In-8°, XVI et 593 p.

L'auteur a divisé son nouveau livre en douze chapitres: Nous assistons à l'exécution d'un plan défectueux, mais que les généraux français, bien que médiocres, et, comme l'avoue Duhesme « dans l'enfance de l'art militaire » (p. 144) ont le temps de corriger, grâce à l'indécision de Cobourg et à leurs propres et heureux tâtonnements. Carnot et Cobourg pensaient que la grande bataille dont dépendrait l'issue de la campagne, se donnerait dans la région d'Ypres et de Menin ; la crise se dénoua, contre toute prévision, dans les plaines de Fleurus, sur les bords de la Sambre, où une masse de troupes républicaines prélevées sur les trois armées du Nord, des Ardennes et de la Moselle vint se heurter à la principale armée autrichienne. On suit avec intérêt l'enchaînement des circonstances qui changèrent ainsi la volonté des deux adversaires, et on étudiera surtout avec profit le récit des passages de la Sambre. Il y eut, comme on sait, cinq passages. Le premier, tenté du 10 au 15 mai par Desjardin et Charbonnier, échoua parce qu'ils marchaient droit devant eux sans avoir conçu une manœuvre qui décèle quelque intelligence. Le deuxième, du 20 au 25 mai, échoua surtout parce que Charbonnier ne secourut pas Desjardin et M. D. qualifie son attitude de « néfaste ». Le troisième passage avorte pareillement, et il faut lever le siège mis devant Charleroi : deux de nos généraux étaient ivres dans la bataille du 3 juin qui décide de la retraite ! Mais l'armée de la Moselle arrive à l'aide des armées du Nord et des Ardennes et toutes ces forces sont mises aux ordres du Jourdan ; on tente une quatrième fois le passage de la Sambre, on investit de nouveau Charleroi ; le brouillard et le manque de munitions causent la défaite du 16 juin. Toutefois cet échec, comme s'exprime M. D., n'est que relatif, et le surlendemain,

---

1. P. 6, *gewissermassen*, employé deux fois en six lignes, est choquant, et, la seconde fois, il n'est pas dans le texte original. — P. 230, lire Montreux au lieu de *Moutru* (faute des éditions françaises). — P. 296 (le bonheur) « n'était dans aucune chose assignable », ce dernier mot n'est pas traduit.

18 juin, a lieu le cinquième passage de la rivière; la place, est, cette fois, véritablement assiégée, et elle se rend le 25, la veille du jour où Cobourg a résolu de livrer bataille pour la débloquer. M. D. décrit longuement cette bataille ; c'est une suite de luttes particulières, de combats juxtaposés ; les Français l'emportent parce qu'ils ont le nombre et parce qu'ils ont « réalisé de grands progrès au point de vue tactique ». Le texte de M. D. est accompagné de pièces justificatives, réparties, comme lui, en douze chapitres et qui forment la moitié de l'ouvrage. On reprochera à M. D. d'avoir conservé, de dessein prémédité, l'orthographe des vieilles cartes pour les noms de lieux; il était inutile, et il est fâcheux, agaçant de lire dans le texte *Binch* pour Binche, *Slenrieux* pour Silenrieux, *Peaumereuille* pour Pommereuil, *Montigny-les-Tigneu* pour Montigny-le-Tilleul, *Bomerie* pour Bomerée, *Jamignon* pour Jamignoul (ou Jamioulx), *Leers* pour Laire, *Marcinette* pour Marcinelle, *Ausoit* pour Daussois, etc., etc., d'autant que cette fidélité scrupuleuse de l'auteur aux anciennes cartes n'aboutit souvent qu'à reproduire les fautes du cartographe ou de l'imprimeur. Mais M. Dupuis n'a négligé aucun document; il a visité le théâtre des opérations ; il a fouillé les archives autrichiennes de la guerre ; il a joint à l'ouvrage les cartes de Cassini et de Ferraris ; et son étude qui repose principalement sur les documents originaux et contemporains — les imprimés, en somme, ne fournissent que de vagues détails — est la plus précise et la plus complète, la plus compétente et la plus technique que nous ayons sur la matière [1].

A. C.

Jacques Régnier. **Les préfets du Consulat et de l'Empire.** Edition de la « Nouvelle Revue » 26, rue Racine, Paris, 1907. In-8°, VIII-253 et VI p. 3 fr. 50.

Des critiques vont dédaigner ce petit livre. Mais bien que ce ne soit qu'une esquisse, bien qu'il pût être plus étoffé. — la période du consulat, par exemple, est écourtée — et malgré quelques fautes [2], il mérite

---

1. A l'index manquent les noms de *Fuzier* et de *Marescot*. On regrettera que les états de services des généraux aient été publiés non pas la première fois où se présente leur nom, mais plusieurs pages plus loin, et lorsqu'il a plu à l'auteur. Pourquoi nous renseigner sur des carrières connues et archiconnues, comme celles de Championnet, de Kléber, de Lefebvre, de Jourdan? Pourquoi ne rien dire sur des personnages obscurs comme *Augier*, *Daurier*, *Debrun*, *Sauviac?* A l'art. *Charpentier* manque la mention de la p. 148 (qui justement contient les états de service de ce général). De même, à l'art. *Vincent* la mention de la p. 14. Lire à l'art. *Morlot*, p. 253 et non p. 255. Il fallait citer aux art. *Fromentin* et *Moreaux* les études de Paul Marmottan et de Léon Moreaux sur ces deux généraux.

2. p. 13 Villarceaux a été le commensal de Bonaparte à sa sortie de l'école militaire de Paris, et non de l'*Ecole de Brienne* — p. 59 puisque l'auteur nomme Castellane un gentilhomme démocrate, il devait citer les *Gentilhommes démocrates* d'un descendant de ce Castellane — p. 61 lire le département de Paris, et non de la *Seine* — p. 65 ici encore, (à propos de Pontécoulant) il fallait citer un

d'être lu et consulté : l'auteur a osé aborder un sujet difficile et neuf ; il l'a traité de façon satisfaisante ; il a réussi à faire revivre, comme il dit, un aspect un peu effacé de notre histoire administrative et politique. Il retrace d'abord les premières nominations, les compétitions nombreuses, les recommandations multiples, et il montre que les préfets du Consulat furent des hommes de tous les partis. Il expose comment ils furent un instant « désorientés » (p. 35) puis « pris dans l'engrenage » (p. 46). Mais il insiste principalement sur la composition et le rôle des préfets de l'Empire : ce sont, en majeure partie, des hommes qui ont fait figure sous la Révolution et ils s'efforcent surtout de découvrir les cabales ou les complots, d'entretenir dans le peuple l'amour des institutions impériales, d'assurer le recrutement de l'armée. M. Régnier n'oublie pas les sous-préfets « fonctionnaires hybrides dont le pouvoir et l'influence variaient suivant les départements, au gré des préfets », et il reproduit à ce propos un mémoire curieux de Lezay-Marnesia qui voulait substituer aux sous-préfets sédentaires des sous-préfets ambulants (p. 114-129). Il fait bien voir l'évolution de l'Empire : le consul prenait comme préfets des jacobins et d'anciens révolutionnaires, l'empereur recrute son personnel parmi les hommes de l'ancien régime, dans l'ancienne aristocratie. Mais bientôt viennent les défaites ; nombre de préfets se détachent de Napoléon et en 1814 ils font preuve de l'inertie la plus complète ; la plupart s'empressent de se rallier aux Bourbons. Aussi les Bourbons n'ont-ils pas bouleversé l'administration ni modifié extrêmement le personnel préfectoral. Ce que l'auteur dit des Cent-jours est curieux et vrai : il y eut un changement incessant, un chassé-croisé perpétuel de fonctionnaires, et beaucoup de préfets furent hésitants, inactifs : anarchie, attente équivoque des événements, lenteur voulue à rejoindre son poste, défaut d'empressement à exécuter les ordres reçus, voilà ce

---

livre excellent, celui de Lanzac de Laborie sur *La domination française en Belgique* — p. 69 Bossi fut en effet, sous-secrétaire d'Etat, mais il fallait ajouter *en Piémont* — p. 83 de même, sur le préfet de police Dubois, il fallait citer un autre livre de Lanzac, *Paris sous Napoléon* — p. 100 « M. de Cessac qui a succédé à Lacuée ». Mais M. de Cessac et Lacuée ne sont qu'un même personnage qui a nom Lacuée de Cessac ! — p. 131 Lezay mourut « à l'occasion d'un voyage » du duc de Berry et non du duc d'*Angoulême* — p. 137 qu'est-ce que les princes d'Arberg, « souverains du Harz » ? — p. 143 « le *maréchal* Junot » ! Junot n'a pas été maréchal — p. 180 lire Balbiani et non *Balbi* — p. 184 le nom du « conventionnel *Du Châtelet* » doit être Duchastel — p. 194 Fourier n'a pas été « ministre des finances d'Egypte » (cf. p. 92). — L'index est incomplet et très mal fait ; les noms ne sont même pas rangés par ordre alphabétique, et par exemple, on y voit *Chabrol* précéder *Cambacérès*. Quelques indications bibliographiques, au bas des pages, sont bien vagues, et la *Bibliographie* (p. 249-253) consacrée aux notices des préfets, serait plus utile si elle avait été rédigée avec plus de précision et de détail, et, elle aussi, est incomplète. Enfin, lire p. 13 Ligniville, Pommereul, Flégny, p. 14 Golzart, p. 203 Regnaud, p. 217 Himbert pour *Ligneville*, *Pommereuil*, *Fligny*, *Golsart*, *Regnault*, *Imbert*.

que M. R. constate dans les préfectures (p. 225). Un instructif chapitre sur les préfets de l'Empire après l'Empire clôt le volume de M. Régnier : les uns s'exilent, d'autres se retirent, d'autres deviennent ministres, pairs, députés, conseillers d'Etat. En somme, ils « se sont distingués par leur activité et leur talent ; beaucoup ont fait oublier par la dignité de leur caractère et de leur vie les inconstances et les faiblesses de leur passé, et ce qui, dans le recul des années, a pu nous paraître cynique en leur attitude ou leur conduite, était simplement humain ».

A. C.

Napoléon Ier, eine Biographie, von August Fournier. Zweite umgearbeitete Auflage. Wien, Tempsky ; Leipzig, Freytag 1904-1905. Ier vol. XII et 328 p. 2e vol. VII et 407 p.

On connaît le *Napoléon* d'Auguste Fournier et l'on sait le succès de la première édition qui vit le jour en 1885 et qui eut l'honneur d'une traduction française. Le succès de la deuxième édition ne sera pas moins grand. Deux volumes ont déjà paru qui vont jusqu'à 1810, jusqu'au mariage de Napoléon avec Marie-Louise. M. F. n'a pas, dit-il dans sa préface, trouvé de motif de changer essentiellement l'idée qu'il avait de Napoléon et de ses actes, et, comme tout d'abord, il reste « dans le milieu », il n'est ni de ceux qui louent Napoléon avec un enthousiasme excessif ni de ceux qui le condamnent sans appel. Si l'on sent qu'il est autrichien, s'il insiste volontiers sur la bravoure de ses compatriotes, il cherche à être impartial, et lorsqu'il retrace la rupture de la paix d'Amiens, il tâche de prouver que « la faute, attribuée ici à Napoléon, là à l'Angleterre, était des deux côtés ». Remercions le de la nouvelle édition de ce livre si recommandable et si utile. Elle lui a coûté sûrement un grand labeur et elle montre avec quel soin attentif il s'est tenu au courant de la production napoléonienne. Quoi qu'il en dise, elle a autant, sinon plus de mérites que la première ; elle est moins concise, sans doute, mais elle est plus complète, elle creuse plus profondément certains problèmes, elle traite quelques points importants que la première édition n'avait qu'effleurés, n'avait même pas touchés. Enfin, elle offre, dans l'appendice de chaque volume, des *Remarques littéraires* très détaillées qui constituent une précieuse bibliographie du sujet, et des documents d'un haut prix : (dans le premier volume, des lettres inédites de Napoléon à Talleyrand en 1799 et 1800, et dans le deuxième, des lettres du même au même de 1803 à 1807, des lettres du même à Champagny en 1807 et 1808, une lettre de Stadion à Metternich du 27 décembre 1805 et une lettre de Frédéric Guillaume III à Lucchesini du 19 mai 1806, un extrait du journal de Floret en l'année 1806, et le texte du traité d'alliance de Tilsit). Lorsqu'aura paru le troisième volume, le livre — nous nous

servons d'une expression de l'auteur — ne fera donc pas une trop mauvaise figure dans le cercle brillant des œuvres dont Napoléon a été l'objet.

A. C.

Alberto Lumbroso. **Attraverso la Rivoluzione e il Primo Impero.** Milano, Torino, Roma, fratelli Bocca, 1907. In-8°, 498 p.

M. Lumbroso a réuni dans ce volume des articles et essais sur la Révolution et le premier Empire. Ils sont tous intéressants, tous écrits avec esprit et avec une connaissance merveilleuse des choses napoléoniennes. Nous ne pouvons les énumérer ici, et, non sans embarras, nous citerons les plus originaux, à notre avis, et les plus saillants ; la lettre d'Alfieri à Louis XVI, les écrits anti-napoléoniens de Barzoni — article vraiment neuf et instructif — le général Théodore Lechi et sa famille, et les séries intitulées *Stendhaliana* et *Muratiana* (à remarquer principalement dans les *Muratiana* les pages sur « le roi Joachim Murat et sa cour »). Mais tous les articles — même quand ce ne sont que des comptes rendus ou des résumés d'ouvrages récents — se lisent avec plaisir et profit, et on y louera, de même que dans les publications précédentes de M. Lumbroso, la verve de l'auteur, l'étendue de ses lectures, l'abondance et l'heureux choix de ses citations, l'ingéniosité de ses aperçus. Le ton est agréable, et l'on dirait parfois une causerie ; la science est réelle, profonde, puisée aux sources, et l'érudit italien ne recherche, pour lui prendre son expression (p. 77) que la vérité et la documentation exacte. N'a-t-il pas, n'avait-il pas une bibliothèque napoléonienne, unique au monde, composée de trente mille volumes ? J'ai dit « n'avait-il pas ? » Car, cette bibliothèque, il ne l'a plus. Noblement, généreusement, il l'a donnée à la bibliothèque de Turin, après l'incendie de 1904, et il faut lire, dans le dernier article du livre, intitulé I *miei libri*, l'adieu touchant que l'auteur adresse à ses livres, ses premiers et plus fidèles compagnons, à ses chers, très chers livres, *cari*, *carissimi libri*, qu'il avait recueillis, rassemblés, avec tant de soin et de patience, qu'il avait lus et relus avec un religieux respect, et... qu'il ne prêtera plus.

A. C.

Les royalistes contre l'armée (1815-1820), d'après les archives du Ministère de la guerre par Ed. Bonnal, lauréat de l'Académie française, membre de l'Académie d'histoire de Rome. Paris, Chapelot, 1906. 2 vol. in-8°, 406 p. et 397 p.

Sous ce titre *Les royalistes contre l'armée* M. Bonnal narre en deux volumes la conduite des Bourbons envers l'armée, à leur retour en 1815. Il expose dans le premier tome comment les royalistes préparèrent Waterloo : Clarke, toujours ministre de la guerre, recevant à Gand de précieux renseignements qui lui sont envoyés de Paris et de

la frontière ; Dumouriez assurant à Wellington que le premier contact sur la frontière du nord-est sera décisif et lui conseillant de casser après la victoire l'armée incorrigible de Bonaparte; Bourmont et d'autres passant à l'ennemi avant Waterloo ; Gordon et Gaugler joignant Wellington pendant la bataille, et il retrace ensuite ce qu'il nomme la destruction de l'armée, les proscriptions et les assassinats (Ramel, Lagarde), les condamnations (les frères Fauchet), l'espionnage, les scandaleuses promotions d'émigrés, l'organisation des cours prévôtales. Le second tome de l'ouvrage est consacré aux maréchaux et généraux. M. B. y raconte les « assassinats » de Berthier (il ne croit pas du tout à l'apoplexie), de Brune, de Ney, et le sort de Davout, de Masséna, de Suchet, de Soult, de Moncey, de Grouchy qui furent chassés de l'armée. Puis viennent les procès des généraux, de ceux de l'île d'Elbe, Drouot, Cambronne et Bertrand, de ceux de la garde, Chartran, Poret de Morvan, Lefebvre-Desnoëttes, Lallemand et Brayer, de généraux en chef, Drouet d'Erlon, Vandamme, Lamarque, Clauzel, Mouton, Decaen et autres, La Bédoyère, Mouton-Duvernet, Rigau, Debelle, Travot, Gruyer, Bonnaire, Gilly, Ameil, Barbanègre, Marchand. Les dernières pages intitulées *La politique et l'armée*, passent en revue — un peu pêle-mêle — les autres officiers supérieurs qui furent persécutés par la Restauration, Gérard, Molitor, Exelmans, Ornano, Reille, Sébastiani, Harispe, Bugeaud, futurs maréchaux, et les « généraux et colonels rayés des cadres », les amiraux qui subirent des dénis de justice, les généraux Delaborde, Morand et Radet, les lieutenants Leblant et Mietton, le colonel Séruzier (dont les Mémoires ne me semblent pas mériter la confiance que l'auteur leur accorde), Savary, etc.

Ce simple résumé suffit à montrer que l'ouvrage de M. B. renferme en ses huit cents pages de texte et de pièces justificatives une foule de particularités curieuses sur un sujet passionnant et ces deux tomes ont coûté sûrement à leur auteur beaucoup de temps et de peine, beaucoup de recherches longues, patientes, ardues dans la bibliothèque et les archives du ministère de la guerre.

M. B. a pourtant commis des erreurs. La plus grave est la suivante. Il déclare (I, p. 75, 78, 371 ; II, p. 18) qu'il y avait un traître dans les bureaux du prince d'Eckmühl, que le 24 avril Clarke reçut à Gand un rapport détaillé sur les corps français cantonnés à la frontière, que ce rapport, selon une lettre de sir Charles Stuart, était d'un chef de bureau du ministère de la guerre, Tabarié. Mais, si M. B. avait lu attentivement la lettre de Stuart, il aurait vu que les mots « Tabarié, *who is with Clarke* » signifient « Tabarié, qui est avec Clarke », et non pas, comme il traduit librement, « qui est l'homme de Clarke », et s'il avait poussé plus loin ses recherches, il aurait su que Tabarié — qui était, non pas, comme il croit, « chef des services de recrutement, états de situation des troupes, etc. », mais chef de la division des

fonds — avait rejoint Louis XVIII à Gand au moins depuis le 1er avril (cf. *Corr.* de Jaucourt, p. 256). Dès lors, le rapport du 24 avril, quand il serait de Tabarié, ne vient pas de Paris et des bureaux du ministère de la guerre. Tabarié n'a donc pas « trahi » ; il n'est pas « le traître du prince d'Eckmühl » (II, p. 164) ; il n'a pas, de Paris, soit directement, soit par des officiers et émissaires, ainsi que s'exprime M. B., « accablé d'états de situation son ami le duc de Feltre ».

M. B. juge parfois trop vite. C'est ainsi qu'il flétrit le commandant de Landau, le brave Geither — qu'il a tort de nommer *Gender* — Geither, écrit M. B., s'entendit avec l'ennemi (I, p. 149) ; il « se déclara pour Louis XVIII, congédia les gardes nationaux, confia sa place aux bourgeois et prépara par cette infamie la cession de la cité frontière à l'Allemagne de 1815 ». Voilà donc Geither taxé bel et bien d'*infamie*. Or Geither était un bonapartiste enragé ; Geither tint dans Landau le plus longtemps possible ; Geither jurait encore le 31 juillet de maintenir le drapeau tricolore ; Geither faisait chanter encore le 13 août le *salvum fac imperatorem !*

C'est ainsi que M. B. accuse le commandant de Phalsbourg, le colonel Barthélemy — qu'il qualifie de *général* (I, p. 149), d'avoir fait avec l'ennemi un accord pacifique qui n'est au fond qu'une trahison. Or, la place a été bloquée du 30 juin au 4 août, elle n'a pas cessé de tirer des coups de canon, et Barthélemy n'a fait arborer le drapeau blanc que sur l'ordre de Belliard.

En revanche, M. B. exalte la résistance de l'Alsace (I, p. 149 et 218) qui, après Waterloo, aurait couru aux armes et « infligé aux alliés une guerre de partisans restée célèbre ». Or, cette guerre de partisans fut insignifiante !

Pareillement, à propos de Brayer, M. B. rapporte avec une sorte de colère (II, p. 131) que le signalement de ce vaillant soldat fut la seule pièce existante au procès. Mais il oublie que les témoins convoqués constituèrent la procédure et qu'ils étaient au nombre de cinq, Macdonald, Digeon, Chabrol, Roger de Damas et Dard, que tous les cinq avaient vu la conduite de Brayer à Lyon, que Brayer avait menacé Macdonald de l'arrêter, qu'en marchant sur Paris, Brayer s'intitulait (comme dans ses lettres au jeune Moncey) « commandant l'avant-garde de la grande armée de l'Empereur ».

M. B. dit encore I, p. 16 que Soult « imposa un certificat de catholicisme aux officiers qui sollicitaient la croix de Saint-Louis », que « les protestants durent se contenter de la croix du Mérite militaire ». Mais les deux ordres avaient la même valeur, et Soult n'a fait que les rétablir et les reconnaître.

Et pour citer encore un exemple, faut-il croire, comme veut M. B., que les Bourbons ont *ordonné la mort de Berthier*, parce que Berthier avait vécu dans l'intimité de Napoléon et « accourait à nouveau vers lui » ? (II, p. 19) ?

Faut-il croire (I, p. 9) que les maréchaux ont été « privés de charges de cour », que Louis XVIII les « a désunis en les dispersant » ? Mais Berthier et Marmont avaient eu des charges de cour (compagnies de gardes du corps) et, si les autres furent « dispersés », les grands commandements, les gouvernements qu'ils eurent, n'était-ce pas une faveur ?

Évidemment, en certains endroits, le ton de l'auteur n'est pas celui de l'histoire impartiale et sereine. Certes, nous comprenons les vivacités, les révoltes de son patriotisme indigné. Nous sentons que les nombreuses iniquités qu'il relate n'ont pu le laisser calme et indifférent. Mais peut-être, par instants, M. B. dépasse la mesure. Il proteste qu'il « signale les culpabilités avec modération ». Est-ce être modéré que d'accuser Clarke de trahison, et faut-il qualifier de traitres tous ceux qui restèrent fidèles au serment qu'ils avaient prêté à Louis XVIII ?

Que la Restauration ait fait de grandes fautes, qu'elle ait commis des erreurs sanglantes, qu'elle se soit, dans sa fureur de réaction, abandonnée à d'excessives vengeances. Encore ne faut-il pas oublier qu'en 1815 comme en 1814 les Bourbons, liés par une constitution, offraient à la France le seul gouvernement possible. Encore ne faut-il pas les condamner implacablement et sans appel. Soyons justes. L'armée avait fait les Cent Jours. Les Bourbons ne devaient-ils pas la dissoudre? Le roi ne devait-il pas *punir?* Quel est le gouvernement qui, dans une situation semblable, n'a pas châtié, n'a pas épuré, n'a pas proscrit ? M. B. accable la Restauration sans tenir aucun compte des circonstances atténuantes, sans se rappeler que la conduite des hommes hélas ! est toujours déterminée et par les passions aveugles et par les circonstances.

Tel quel, et malgré des fautes inévitables d'ailleurs dans un gros livre où il y a tant de noms, de dates et de faits [1], malgré des outrances,

---

1. Nous ne notons pas les fautes d'impression, assez nombreuses (la plus curieuse est II, p. 158 *Vammeda* pour Vandamme). Mais voici de menues erreurs : lire I, p. 59 et 304 Beker, p. 72 Kerboux et Roesch, p. 149 Moreau, p. 233 Dalousi ; II, p. 26, Rodemaker, p. 86-87 Saint-Amans, p. 149 Rocheservière, p. 150 (et ailleurs) Clauzel, p. 169 Bertier, p. 184 Regnier, p. 212 Chancel, p. 246 d'Ollone, etc., etc., au lieu de *Becker*, *Kerbeuf*, *Réche*, *Moreaux*, *Dalhousie*, *Rodemaner*, *Saint-Amand*, *Roche-Servien*, *Clausel*, *Berthier*, *Reynier*, *Hamel(!)*, *d'Olonne*, etc., etc. Voici, en outre, quelques fautes légères : I, p. 8 Davout n'est pas « marquis d'origine ». — p. 10 le chef des Montmorency a servi, non dans les gardes d'honneur, mais dans les gendarmes d'ordonnance. — p. 18 si les Autrichiens avaient orné leurs coiffures de branches de feuillage, c'était pour se conformer à l'usage de leur armée, et non pour railler les vaincus — p. 27. Il est inexact, sinon bizarre, de dire que la Prusse exigeait en 1815 l'Alsace et la Lorraine, « pour indemniser de la mort de la reine Louise » — p. 69. Beurnonville fut emprisonné en 1793, et non en 1794. — p. 147-148. Mézières ne s'est pas si bien défendu que le croit l'auteur, et Lemoine qui y commandait, ne paraît pas à d'Ollone (le même que M. B. cite II, p. 246) avoir eu le « caractère franc, énergique et décidé » — p. 233 Dalousi était sergent, et non sergent-major, et il ne comparut pas devant

malgré des répétitions et des gaucheries de style, malgré quelque désordre, et bien qu'il eût pu être abrégé, allégé, condensé, l'ouvrage de M. Ed. Bonnal sera utile; il est plein de documents, et l'auteur a traité cette matière difficile d'une façon intéressante en accumulant des détails et des témoignages de toute sorte.

A. C.

---

un conseil de guerre qui l'aurait condamné à mort; il fut mis en prison pendant cinq mois, puis gracié et incorporé avec son grade dans une légion départementale — p. 266. Le comte Lion est, non du *Bas-Rhin*, mais de Morialmé près Philippeville — p. 270. Montélégier fut soldat en 1798, non en 1796, et aide-de-camp de Lefebvre, non de Davout — p. 382. C'est à Ligny, et non à Waterloo que Blücher courut tant de dangers — p. 384. On se demande quel est ce général *Châtain*, commandant de l'armée du Nord, dont Carnot vient examiner la conduite et qu'il destitue au mois d'octobre 1793; ce ne peut être que Houchard (qu'un lapsus de l'auteur ou une faute de l'imprimerie aura changé en *Châtain*) et Carnot ne se rendit à l'armée du Nord ni pour surveiller ni pour destituer Houchard — p. 388. Despinoy (et non *Despinois*, comme écrit toujours l'auteur II, 163, 350-355) fut mis en réforme pour sa conduite à Castiglione, et non à Marengo — II, p. 25 « le maréchal comte Brune »; Brune n'était pas titré — p. 56-57. On ne peut accorder aucune confiance aux Souvenirs du général Le Grand de Mercey — p. 82. La Vieuville était préfet du Haut-Rhin, et non du *Bas-Rhin*. — *id.* Ce n'est pas le rapport secret de l'inspecteur aux revues, communiqué par M. B., qui détermina les représailles contre Suchet, mais sa proclamation du 23 mars où il disait que l'Empereur était rentré à Paris, que sa cause était celle de la nation, que l'étranger ne devait plus influer sur la forme du gouvernement — p. 83. M. B. appelle Suchet le Davout de l'Espagne; il avouera avec nous que Davout avait, selon un mot célèbre, des formes plus acerbes et que les Espagnols ont conservé la mémoire de Suchet autrement que les Allemands ont conservé celle de Davout — p. 98. Drouot entra à l'École d'artillerie de Châlons, et non à l'École polytechnique, et ce fut à Châlons, non à Metz, que Laplace lui fit passer l'examen — p. 108. Il est exagéré de dire que Bertrand « sauva l'armée après Leipzig ». — p. 141 (comme plus haut I, p. 69) la trahison de Dumouriez est placée en 1794, au lieu de 1793 — p. 180. Il eût fallu donner les prénoms de ce Debelle, dire qu'il sortit de l'artillerie au bout de deux ans pour entrer dans la cavalerie et ajouter qu'après avoir été mis en non activité en 1809, il fut retraité en 1812 et que ce fut le 9 mars 1815 qu'au passage de Napoléon à Grenoble, il reçut le commandement de la Drôme. — p. 212. Le rapport de Barbanègre, publié par Casteig, n'est pas « inédit ». — p. 213, il fallait mentionner à côté du capitaine Schneider ce chef de bataillon Lalliez (et non *Lallier*) que M. B. cite en note. — p. 214 Larochefoucauld fit prier Barbanègre de livrer Huningue, non à l'ennemi, mais au roi. — p. 215, la garnison d'Huningue avait plus de 150 hommes valides; comme tout le monde, M. B. ne veut pas compter les trois bataillons du Haut-Rhin — p. 224. On nomme d'ordinaire Dedem ou Dedem de Gelder, le général que M. B. appelle Van de Gelder — p. 225, c'est le lendemain, et non le surlendemain de Valmy que la Convention a proclamé la République — p. 240. Sabastiani fut « chassé de son île à raison des troubles anglais », non en 1789, comme dit M. B. mais en 1793 — p. 250 M. B. confond le général *Dumoustier* avec le colonel Dumoutier; selon lui, le divisionnaire Dumoustier aurait épousé à Udine la fille de Dugommier; c'est le colonel Dumoutier, plus tard commandant d'armes à La Guadeloupe, qui a épousé à Marseille Justine Dugommier. — P. 251. Pommereul est rentré au service de France comme général en 1796, et non en 1797. — P. 253, La Poype, chef du « 2e bataillon des volontaires » ajoutez de *Seine-et-Oise*. — P. 265, Larrey fut attaché en 1792 à l'armée du Rhin, et non à l'armée du Nord; etc.

D. A. Symon de Villeneuve. **Mes années militaires, 1856-1867.** Paris, Champion, 1907. In-8°, 473 p. 7 fr. 50.

La vie militaire du second Empire est assez peu connue. Dans ses Souvenirs, M. Symon de Villeneuve en trace le tableau et simplement, sans nulle prétention, il fait revivre certains aspects de cette armée de Napoléon III où les officiers ne lisaient d'autre journal que le *Moniteur de l'Armée* et où les lieutenants ne se mariaient pas. Breton, élève de l'École préparatoire de Rennes, dirigé sur la Crimée après un examen avec commission de sous-aide-major, arrêté à Marseille par la nouvelle de la paix, envoyé à Strasbourg (1856-1857), puis au Val-de-Grâce (1858), il passe deux ans dans la province de Constantine (1859-1860) — à cette époque où « le civil n'était rien » et où « l'officier seul comptait » — une saison à la Bourboule — où il soigne, entre autres blessés de la campagne d'Italie, le lieutenant Miribel — trois ans dans l'artillerie à Toulouse et à Rennes (1851-1864), deux ans dans les dragons de l'impératrice (1864-1866), un an à Rennes au 1er régiment d'artillerie à pied, et donne sa démission comme aide-major de 1re classe à la fin de 1867. Le livre fourmille d'anecdotes et de portraits d'officiers. Quiconque connaît et aime Strasbourg, lira volontiers les pages consacrées à cette Alsace « unique au monde », à ce Strasbourg « si accueillant et si doux », à ses filles plantureuses, à ses habitants si pleins de bonhomie et de cordialité, à ses étudiants noctambules, aux savants professeurs de sa Faculté de médecine. On lira de même avec plaisir l'amusant portrait de Michel Lévy, l'organisateur du corps de santé, et le récit de l'existence que mène notre aide-major à Djidjeli, à Batna, à Constantine (il a vu et connu Lapasset, Gresley et Du Barail). La description du Constantine de 1860 est du reste un des meilleurs endroits de l'ouvrage. Une ville qu'il affectionne, qu'il aime autant que Strasbourg, c'est Toulouse, qu'il qualifie d'Eldorado et de capitale du Midi, et il remarque que Toulouse et Strasbourg étaient les deux garnisons recherchées entre toutes, celles où se trouvaient réunies toutes les joies de la terre, le vin, le jeu et les belles à foison! Notons encore les chapitres qui traitent des dragons de l'Impératrice et de leur séjour à Compiègne, et remercions l'auteur d'avoir publié une seconde édition de ce volume tiré d'abord à quarante exemplaires par séries et fragments, et uniquement destiné à la famille et aux amis. On ne peut que recommander la lecture de ce livre aussi intéressant qu'instructif à tous ceux qui goûtent l'histoire intime et qui veulent mieux connaître l'armée impériale [1].

A. C.

---

1. Quelques répétitions de ci de là. Lire p. 71 et 227 Lorencez, p. 73 Markt, p. 75 Fiéreck, p. 85 Kinzig, p. 116 Rivaud, p. 138 Meuziau, p. 170 Desmarest, p. 273 Berckheim, p. 350 Regnaud pour *Lorencey*, *Mark*, *Fierek*, *Kinsig*, *Rivault*, *Meuziaux*, *Desmarets*, *Berckeim*, *Regnauld*.

— Prouver que les influences byzantines sur l'Europe médiévale furent bien plus grandes qu'on ne le croit communément, tel est le but principal que s'est proposé M. Joseph S. Tunison en écrivant ses *Dramatic traditions of the dark ages* (Chicago, imprimerie de l'Université, et Londres, Fisher Unwin, 1907, 350 p., 1 s. 25). Une des meilleures preuves de sa thèse lui est fournie par l'exemple de Roswitha de Gandersheim, qui eut en effet pour abbesse, à partir de 1001, la princesse Sophie, fille de cette impératrice Théophano, propagatrice de la civilisation grecque à la cour des Othons. Le personnage shakespearien d'Autolykus, dans *A Winter's tale*, semble aussi d'origine orientale. Mais ici, comme en beaucoup d'endroits, l'auteur dépasse le cadre qu'il s'est fixé : il annonce qu'il va étudier les productions dramatiques (dans le sens le plus vaste du mot) de Constantin à Othon III. Au reste, son ouvrage est fait avec soin et montre une érudition de bon aloi. Il remarque avec justesse que « poème dramatique » est une tautologie. — Th. Sch.

— Aux *Kantstudien* sont venus s'ajouter des suppléments (*Ergänzungshefte*) qui doivent paraître au nombre de 2 ou 3 par an. Les 4 premiers numéros sont : 1) « Guttmann, *Kants Gottesbegriff in seiner positiven Entwickelung* (2 M. 70. Les abonnés des Kantstudien ont toujours un rabais de 25 0/0) : 2) Oesterreich, *Kant und die Metaphysik* (1906, 129 p., 3 M. 20). C'est une étude historique qui veut montrer le développement des idées du philosophe sur la notion, la méthode et la possibilité de la métaphysique, selon le système de Paulsen. 4 phases : dogmatisme métaphysique, inspiré par Wolff et Kuntzen : premier détachement de la métaphysique d'école, depuis 1760 ; retour à la métaphysique rationaliste (*Dissertation* de 1770) et développement du criticisme ; le criticisme et la métaphysique : la métaphysique immanente. — 3) O. Dœring, *Feuerbachs Strafftheorie und ihr Verhältnis zur Kantischen Philosophie* (1907, 48 p., 1 M. 20). Kant a aussi contribué à la réforme des procédures juridiques en inspirant Ans. Feuerbach, qui était, dès 1792, auditeur assidu de Reinhold à Iéna, et dont l'*Allgemeine Strafgesetzbuch* fut introduit en Bavière en 1813, faisant disparaître la torture, les peines mutilantes, les mises à mort raffinées. — 4) G. Kertz, *Die Religionsphilosophie Joh. Heinr. Tieftrunks*. Exemple de la profonde influence de Kant sur la philosophie religieuse et la théologie en général, Tieftrunk naquit en 1759 près de Rostock, fut élevé au célèbre orphelinat de Halle, puis fut disciple de Semler dans cette même ville, et mourut en 1837, « le dernier Kantien ». Rappelons que ces *Ergänzungshefte* paraissent chez Reuther et Reichard, à Berlin. — Th. Sch.

— L'*Erwin, vier Gespräche über das Schöne und die Kunst*, par K. W. F. Solger (1780-1819) a été réédité par Rudolf Kurtz (Berlin, A. Wiegandt et Grieben, 1907, 396 p., 10 M.) avec une introduction biographique qui se justifie suffisamment par ce fait que l'*Allgemeine deutsche Biographie* ne mentionne pas l'ami de Tieck et de Raumer et qu'il ne figure dans aucun recueil. Il mourut professeur de philosophie à Berlin, où son *Erwin* avait paru en 1815 et ses *Philosophische Gespräche* en 1817. Ses idées n'ont été spécialement étudiées que par Reinhold Schmidt, *Solgers Philosophie*, Berlin, 1841. — Th. Sch.

— Les *Praeludien : Aufsätze und Reden zur Einleitung in die Philosophie*, de M. Windelband, en sont à leur 3e édition (Tubingue, Mohr, 1907, 463 p. 7 m. 50), augmentée de 3 discours sur *Goethes Faust und die Philosophie der Renaissance*, *Geschichte und Naturwissenschaft*, et *Über die gegenwärtige Lage und Aufgabe der Philosophie*. De plus, l'étude de philosophie religieuse intitulée *Das Heilige* est agrandie de moitié ; et les 2 articles *Normen und Naturgesetze* et

Kritische oder genetische Methode ont été remaniés et complétés, de même qu'en partie celui *Vom Prinzip der Moral.* Le recueil se compose maintenant de 15 « préludes » — le terme est exact; car ils introduisent sans peine dans le système néokantien de l'auteur, grâce à son style clair et imagé, qui se meut avec aisance sur les limites mêmes de la connaissance humaine. Qui veut entrer rapidement au centre même de sa pensée n'a qu'à lire le dernier article, *Sub specie æternitatis,* qui apprend à l'esprit à échapper un peu au joug du temps. Ce qui nous étonne de la part d'un tel penseur, c'est qu'il puisse répéter comme une précieuse trouvaille cette phrase si banale : comprendre Kant, c'est le dépasser — comme si elle n'était pas applicable à tout philosophe et même à tout objet. — Th. Sch.

— Les nos 437 à 440 de la collection *Science et religion, Etudes pour le temps présent (Philosophes et penseurs,* couverture jaune chez Bloud, contiennent 1) baron Carra de Vaux, *Newton* (1907, 61 p.), en 4 parties : mathématiques, attraction universelle, optique, philosophie, cette dernière (la plus courte) expose sommairement la méthode, le réalisme et le spiritualisme de Newton. Sa 1re *regula philosophandi* « suppose que la nature est actuellement achevée, comme un théorème; elle exclut l'idée d'une nature qui chercherait encore son ordre ou ses lois, auquel cas, comme dans toute recherche, il devrait y avoir des efforts perdus » — 2) Emile Thouverez, *Charles Darwin* (1907. 127 p.), excellent petit ouvrage de vulgarisation qui retrace avec autant de clarté que de précision l'hérédité des Darwin depuis 1584, l'éducation de Charles, son voyage autour du monde, son séjour à Londres, sa résidence de Down, ses précurseurs (Buffon avec sa thèse de l'évolution limitée, « anneau nécessaire » dans l'histoire du système, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Milne-Edwards, Gaspard Wolff, Gœthe, Charles de Baer, enfin Herbert Spencer), l'Origine des espèces, les Variations domestiques, la Descendance de l'homme, le Darwinisme après Darwin (Huxley, Romanes, Haeckel, le néo-lamarckien Cope et le néo-darwinien Weismann). Résumé très recommandable — 3). F. Mentré, *A. Cournot* (1907, 72 p.) comme philosophe (le savant est « fait » en 4 p.) et surtout comme philosophe religieux et apologète catholique, avec sa théorie des 3 stades de l'évolution historique. « Cournot n'a pas cherché comme A. Comte à fonder une religion nouvelle calquée sur le vieux christianisme. Mais il a saisi les raisons de la permanence du catholicisme. Il ne s'est pas borné à admirer la théocratie chrétienne du moyen âge, mais il a cru que la veine de notre religion n'était pas épuisée et il a dégagé quelques motifs d'avoir foi en l'avenir ». — Le n° 446 de cette même collection (questions scientifiques, couverture rouge) donne *Les Variations des théories de la science* (2e éd. 1907, 61 p,) par le vicomte Robert d'Adhémar. La 1re partie expose assez bien les doctrines thermodynamique et atomiste; la 2e (*Qu'est-ce que la science?*) est surtout une polémique contre la brochure, du même titre, de M. Louis Baille. L'auteur est trop prolixe; ses idées gagneraient à être exposées avec plus de froideur et de concision, et aussi à s'occuper moins de personnalités. — Th. Sch.

— Le *Gefüge der Welt* du comte Hermann de Keyserling vient d'être traduit sous ce titre: *Essai critique sur le système du monde* (Fischbacher, 1907, 360 p.). Le traducteur a si bien compris sa tâche, aussi modeste en apparence qu'ardue en réalité, qu'il ne s'est même pas nommé : il mérite tous les éloges. L'auteur d'ailleurs est digne d'un tel interprète : ses idées n'ont rien perdu de leur force en passant dans notre langue. Son épilogue (*qu'est-ce que la vérité?*) se lit comme une œuvre originale; sa définition du génie reste aussi vivante. Son premier chapitre (*l'unité de l'univers*) fait regretter qu'il n'ait pas encore connu *L'évolution de la*

matière, du Dr G. Lebon. Il s'est assimilé autant Kant, Gœthe et Nietzsche que Mach, Stallo, Hartmann, Lorentz et Kleinpeter, et n'est pas moins familier avec les idées de Maxwell, Lodge, Thomson, Rutherford et lord Kelvin, qu'avec celles de Poincaré, Blondlot et même de Beaudelaire et de Remy de Gourmont. Il s'est particulièrement inspiré de son ami Chamberlain, l'auteur des *Assises du* XIXe *siècle* et cite souvent H. Faye, *Sur l'origine du monde*. Son livre est d'un penseur averti qui sait dominer son système. — Th. Sch.

— Le pasteur wurtembergeois A. Hoffmann, après avoir publié une *Ethique* en 1897, s'est vu amené par l'étude de Münsterberg, *Grundriss der Psychologie*, à étendre son sujet en examinant la question de la validité absolue de la morale : *Die Gültigkeit der Moral* (Tubingue, Mohr, 1907, 118 p., 3 marks). Il soumet d'abord à sa critique les idées de loi, de liberté, de développement, de solidarité (*Ergänzung*), d'idéal; puis, passant au travail constructif, il fixe la topographie, pour ainsi dire, de la morale et ses formes (la morale d'esclave devient chez lui *Kulturmoral*, et la morale de maître, *Originalmoral*) ainsi que ses rapports avec la philosophie, l'art et la religion. Ce livre, excellent dans le fond, est pénible à lire et aurait besoin d'être traduit en langage courant; ses idées gagneraient à être exprimées dans un style plus accessible. — Th. Sch.

— M. Biard d'Aunet a publié en volume, chez Plon, en y ajoutant deux chapitres et quelques adjonctions, ses articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes* (sept.-nov. 1906) : *L'aurore australe* (1907, 403 p.). Cet ouvrage résume les observations recueillies par l'auteur pendant son séjour en Australie, de 1893 à 1905, en 5 chapitres : la société australienne, le socialisme en Australie, la constitution australienne et son fonctionnement, la valeur et la situation matérielle de l'Australie, l'Australie vue du dehors. « *L'aurore australe* peut devenir pour les vieilles nations, selon qu'elles seront actives ou négligentes, un bienfait ou un danger. L'Australie, riche, laborieuse et peuplée, étendra son trafic, rayonnant de plus en plus loin. Si nous ne prenons part comme associés, fournisseurs, clients ou concurrents des Australiens, au mouvement qu'ils ont créé, quand il ne nous restera aux antipodes que des intérêts dits politiques, nos établissements seront commercialement annexés ». Ainsi encore un cri d'alarme, destiné sans doute à être aussi peu écouté que tous ceux qui se succèdent de toutes parts, de plus en plus pressants. — Th. Sch.

— MM. José Segarra et Joaquin Juliá racontent avec entrain et ampleur — et de belles illustrations — un voyage qu'ils ont fait à travers le Costa-Rica : *Excursion por América* (*Costa-Rica*, San José, C. R., Avelino, Alsino 1907, 633 p.) Cet ouvrage fait suite à une relation de voyage à Cuba et doit être suivi d'une autre sur le Panama. Dans le chapitre sur l'éducation et l'enseignement, on a la surprise de trouver la mention répétée de *Kindergarten*, et ailleurs (p. 171) de Daudet — Th. Sch.

— *La faim et l'amour* (Librairie de la Raison, 479 p., 3 fr. 50) est un roman de G. Dubois-Desaulle qui a « débuté par une campagne généreuse contre les atrocités des corps disciplinaires ». Au moment de finir ce roman, « il partit pour un voyage d'exploration en Abyssinie, où il fut frappé mortellement par la lance d'un assassin indigène ». Le roman décrit des mœurs qui ne sont pas belles et dont nous n'avons pas à être fiers, s'il répond à la réalité. — Th. Sch.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — **9 septembre** — **1907**

Carton, Le sanctuaire de Tanit à El Kenissia. — Sulger-Gebing, Gœthe et Dante. — Ch. Benoist, Le machiavélisme. — Michael, Cromwell. — Cassagne, La versification de Baudelaire. — Wilmotte, Trois semeurs d'idées, Gasparin, Laveleye et Faguet. — Taine, sa vie et sa correspondance. — Max Koch, Wagner. — Th. Lessing, Schopenhauer, Wagner, Nietzsche. — Benoist-Hanappier, Le drame naturaliste en Allemagne. — Lapponi, L'hypnotisme et le spitisme. — La Gipsy Lore Society. — Newman, Grammaire de l'Assentiment. — Merten, L'état présent de la philosophie. — Eucken, Les grands problèmes de la philosophie religieuse. — Romano d'Azzi, La résurrection des morts. — Perry, Hymnes et prières à Sin. — H. Müller, Études sémitiques. — Jeremias et Winckler, Le panbabylonisme. — Hehn, Le nombre sept et le Sabbat. — Weigel, Grammaire grecque et Livre d'exercices grecs. — Sakellaropoulos, La première églogue de Virgile. — E. de Marchi, Traductions de Virgile. — Horace, p. Keller et Häussner, 3e éd. — Jonas, Exercices latins, 2e éd. — Travaux de la Société philologique américaine, XXXVI. — Chroniques byzantines, XII. — Revue de l'Université d'Athènes. — Marco Polo, p. Lemke. — Rapports de Cortez, p. Schultze. — Halkin, Paul Guiraud. — Idiotikon suisse, 66-68.

Dr Carton. **Le sanctuaire de Tanit à El Kénissia,** extrait des Mémoires présentés par divers Savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1906, in-4°, 160 pages et x planches.

M. le Dr Carton, à qui sont dues tant d'intéressantes découvertes en Tunisie, vient de rendre un nouveau service à l'archéologie et à l'histoire de l'Afrique du Nord par la publication complète et minutieuse des fouilles qu'il a dirigées dans un sanctuaire punico-romain, à El Kénissia, à 6 kilomètres au sud de Sousse. Les résultats de ces fouilles, communiqués à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ont paru assez importants pour être publiés dans les Mémoires de cette Académie.

Après quelques pages consacrées à l'historique de la découverte, M. le Dr Carton décrit avec précision ce curieux sanctuaire, situé sur une déclivité légèrement inclinée, et composé essentiellement d'une enceinte rectangulaire, à l'intérieur de laquelle s'élèvent d'un côté un portique, de l'autre un bâtiment que précède un escalier monumental, sans compter divers massifs de maçonnerie et plusieurs pièces de destination assez obscure. Vient ensuite l'énumération et la description méthodique de tous les objets, déposés dans le sol du sanctuaire primitif, lampes, brûle-parfum, unguentaria, vases remplis d'ossements d'animaux, stèles, burettes en terre cuite, statuettes, au nombre de plus de 6,500. Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail

de cette partie du travail de M. le Dr Carton : nous avons été surtout frappé du soin minutieux avec lequel sont décrites les stèles votives recueillies dans ce sanctuaire ; l'indication des symboles et des représentations que portent ces stèles est précieuse pour l'histoire des cultes populaires de l'ancienne Afrique. Cette savante étude est complétée par la comparaison du sanctuaire d'El Kenissia avec les autres sanctuaires punico-romains déjà connus : le résultat le plus intéressant de cette comparaison est la conclusion qu'en tire M. le Dr Carton sur le véritable caractère d'un monument récemment fouillé sur l'emplacement de la ville de Nora en Sardaigne. L'archéologue italien, auteur de ces fouilles, M. Patroni, avait vu dans ce monument une nécropole à incinération; M. le Dr Carton démontre que c'était un sanctuaire punique tout à fait analogue par ses dispositions à celui de El Kenissia.

Le mémoire se termine par quelques pages judicieuses sur le véritable caractère de la divinité, Tanit Pene Baal, ou du couple divin, Tanit et Baal, à qui le sanctuaire était consacré, et par un essai fort ingénieux de restitution.

J. Toutain.

Emil Sulger-Gebing, **Goethe und Dante.** Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte (Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, XXXII). Berlin, Duncker, 1907, in-8° de 121 pages.

La disposition et l'intention de cet ouvrage procèdent du louable souci qu'a eu l'auteur de réagir contre les parallèles commodes et vains : avant de « comparer » et de retrouver dans l'œuvre de Goethe quelques réminiscences dantesques, il prend soin de relever toutes les mentions que le poète allemand a faites du poète italien, et il ne passe qu'ensuite aux rapprochements. Il ne serait pas inutile d'examiner les lectures qui ont pu indirectement je songe par exemple à Mme de Staël, rafraîchir à l'occasion la mémoire de Goethe en cette matière. Les rapprochements relevés par M. S.-G. sont pour la plupart conformes à ceux que les commentateurs soigneux de Faust avaient signalés : il en augmente cependant la liste d'une façon acceptable en général.

F. B.

Benoist (Charles). **Le machiavélisme**. I. *Avant Machiavel.* Paris, Plon, 1907. In-8° de 354 p.

Ce volume sera suivi de deux autres, l'un sur le machiavélisme dans Machiavel, l'autre sur le machiavélisme après Machiavel. M. B. s'est préparé très sérieusement à sa tâche par des lectures étendues ; il connaît les théoriciens, les conteurs, les chroniqueurs italiens du XIVe et du XVe siècle, ainsi que la plupart des ouvrages récents qui s'y

rapportent. Son livre est écrit de verve (v. notamment les pages sur Caterina Sforza et sur Cesare Borgia) et pourtant soigné dans le détail, témoin la correction presque irréprochable avec laquelle il imprime les citations italiennes.

Son travail repose sur une idée juste, savoir que la doctrine de Machiavel avait été pratiquée en Italie un siècle avant d'être rédigée par lui ; et, M. B. ayant spécifié qu'il ne prétendait point apporter d'idées neuves, mais tâcher de comprendre et de faire comprendre la vérité, on n'a rien à lui demander de plus. Toutefois il eût fait une œuvre plus curieuse et plus utile en montrant le pitoyable avortement des princes qui suggérèrent à Machiavel son triste système. Au tort de préconiser de mauvais moyens, Machiavel a joint l'erreur de s'en exagérer l'efficacité. M. B. décrit avec vigueur l'anéantissement de Cesare Borgia aussitôt après la mort d'Alexandre VI, mais il l'attribue à une maladie qui paralysa ses talents ; la vraie cause est que l'aversion qu'il inspirait éclata alors librement et aussi qu'avec toute sa fourberie et sa résolution, il n'était pas vraiment un homme supérieur ; presque toute sa force était d'emprunt ; il l'avait due à son père et à Louis XII ; il succomba parce que la morale prit sa revanche sur lui. Les moyens que recommande Machiavel ne servent guère en réalité qu'aux hommes qui auraient pu s'en passer et qui les ont employés dans un moment d'impatience, pour en finir plus vite. On cite toujours comme un argument en faveur du machiavélisme la dépêche falsifiée de Bismarck et le double jeu de Cavour avec le roi de Naples ; mais, même sans ces perfidies, la France eût payé son imprévoyance par une défaite et les Deux-Siciles se seraient réunies au Piémont parce que Bismarck et Cavour avaient su préparer les conditions morales et militaires de la victoire ; ils avaient mis de leur côté la force que donne la confiance d'une nation dans ses chefs.

Sur tout cela, l'opinion de M. B. paraît flottante : tantôt de malicieuses allusions aux paisibles lettrés qui, du fond de leur cabinet, admirent les beaux crimes, nous font croire qu'il n'est pas dupe du machiavélisme ; tantôt il écrit en toutes lettres que le machiavélisme est tout simplement la politique. La vérité est qu'un homme d'État doit être énergique, clairvoyant, habile, mais que la perfidie est un luxe inutile qui coûte aux grands hommes une partie de leur gloire et aux autres, la plupart du temps, le pouvoir et la vie.

Charles Dejob.

Cromwell, von Wolfgang Michaël, Professor an der Universitaet Freiburg-im-Breisgau, Berlin, Hoffmann, 1907, XI, 281, 244 p. in-18, portraits. Prix : 6 fr.

La librairie E. Hofmann, de Berlin, publie depuis quelques années une collection de biographies, intitulées « Héros de l'esprit » (*Geisteshelden*) où figurent, un peu pêle-mêle, les illustrations politiques

littéraires, artistiques, etc. qui, du seizième au dix-neuvième siècle, ont influé, plus ou moins, sur les destinées de l'humanité, depuis Christophe Colomb jusqu'à M. de Moltke. La France n'y est est représentée jusqu'ici que par les deux noms de Molière et de Montesquieu; l'Angleterre y figurait par les monographies sur Shakespeare, Adam Smith, Byron, Carlyle et Tennyson, auxquelles vient de s'ajouter la plus volumineuse de toutes — elle forme deux volumes — consacrée à Olivier Cromwell, et dûe à la plume d'un professeur d'histoire de l'Université de Fribourg en Brisgau. Cette nouvelle biographie du Lord protecteur de la République d'Angleterre n'est pas ce qu'on appelle en Allemagne un travail d'érudition; mais, sans apporter des lumières nouvelles à ceux qui connaissent bien cette époque, elle mérite de réussir auprès du grand public, pour lequel elle est écrite et je penche à croire qu'elle réussira, car elle est rédigée d'un style alerte, avec une parfaite connaissance du sujet et traite avec une égale impartialité les meneurs presbytériens et radicaux qui renversèrent Charles Stuart et ce monarque faible et entêté, rendu fourbe par sa faiblesse même. M. Michaël a surtout combattu dans son exposition la vieille tradition surannée d'un Cromwell dévoré d'ambition, et jouant sur les trétaux politiques la comédie, pieuse et repoussante d'un Tartufe homme d'Etat. Sans nous cacher ses travers et ses défauts, il apprécie généralement ses actes et ses paroles avec justesse et mesure. Pour son travail il a utilisé avant toute la grande histoire de S. Rawson Gardiner, l'édition des lettres et discours de Cromwell par Thomas Carlyle, la biographie récente de C. H. Firth, etc. L'apport de faits nouveaux est assez insignifiant. On ne voit guère à signaler, parmi les documents d'archives inédits, que la correspondance de Jean-Frédéric Schlezer, l'agent brandebourgeois à Londres, trouvée aux Archives de l'Etat à Berlin Mais ce personnage fort subalterne en était réduit aux racontars du monde diplomatique ou à ce qu'il pouvait apprendre par la fille de Henry Lawrence, président du Conseil privé sous le Protecteur, à laquelle il faisait une cour peu sincère et très intéressée afin d'avoir à mander quelque chose à l'Electeur Frédéric-Guillaume son maître [1]. Les notes bibliographiques et critiques sont rejetées à la fin des volumes, et l'ouvrage, je le répète, se lit agréablement; il ne pourra que contribuer à répandre parmi ses lecteurs une conception plus exacte de la personne et de l'œuvre de l'homme qui hâta, puis arrêta la Révolution d'Angleterre, et sut en même temps imposer à l'Europe le respect de son pays.

R.

---

1. Dans une de ses dépêches Schlezer dit assez cyniquement: *die ich noch auf diese Stunde.. nicht ohne Vorwissen der Befreundeten bei aller Gelegenheit karessire, viewol sans attachement mit einem freien.. unbekümmerten Herzen... und dieses Entretien hat mich aufs hoechste anderthalb hundert Reichsthaler gekostet.* » (T, 268).

Albert CASSAGNE, **Versification et Métrique de** Ch. Baudelaire. Paris, Hachette, 1906, 8° p. 126. Fr. 3.

Le poète des *Fleurs du mal* a subi un peu malgré lui l'autorité des Parnassiens qui lui ont imposé le dogme de la rime riche; mais si par faiblesse d'invention verbale il reste rimeur médiocre, il a cherché dans le rythme en suivant la voie de Sainte-Beuve et plus tard d'Edgar Poe, une harmonie nouvelle qu'il a demandée à l'assonance, à l'allitération, à une coupure ingénieuse de l'alexandrin, à un prosaïsme voulu interrompant le développement lyrique, à certains effets de répétitions. Ce mélange de règles suivies presque à regret et d'innovations heureuses qui caractérise la versification de Baudelaire et où se marque partout le même souci, la concentration de la pensée poétique, a été soigneusement étudié par M. C. dans un rapprochement constant avec les préceptes des théoriciens contemporains et à l'aide d'abondantes statistiques et de patientes analyses dont le détail échappe à tout compte-rendu. Je me permets de lui signaler à titre de curiosité à joindre à sa bibliographie une traduction réussie des *Fleurs du mal* par un des plus brillants représentants de la jeune école allemande, M. Stefan George (Baudelaire, *die Blumen des Bösen. Umdichtungen*. Berlin, Bondi. 1901).

L. R.

Maurice WILMOTTE, **Trois semeurs d'idées** Paris, Fischbacher, 1907, in-16, pp. XII, 352.

Ces trois « semeurs d'idées » sont Gasparin, Laveleye et Faguet. Bien que le troisième soit avant tout critique dramatique et historien de la littérature, il s'est plu trop souvent à agiter des questions de sociologie et de politique pour que son nom surprenne à la suite des deux premiers. De chacun d'eux M. W. nous a donné une étude sympathique. Elle est trop louangeuse peut-être pour Gasparin et un peu solennelle, comme il convenait en parlant de ce prédicateur laïque dont le mysticisme eût pu être souligné davantage. Mais elle est très pénétrante, bien alerte et plus critique pour Laveleye; M. W. a surtout montré tout ce qu'il devait à son maître Huet et par celui-ci à Bordas, et si un portrait complet de l'économiste dépassait le cadre modeste d'un article, du moins les idées sociales, religieuses et politiques de ce merveilleux propagandiste ont-elles été nettement présentées et suivies dans leur évolution. De M. Faguet dont l'auteur est grand admirateur, malgré quelques réserves de détail, il a tracé au crayon non moins fidèle et dans le feuilletonniste, dans l'historien de nos époques littéraires, dans le publiciste, bien mis en relief l'intrépide raisonneur, le dialecticien subtil, l'homme de goût et l'esprit curieux, clairvoyant et sincère qui d'une plume si agile et si infatigable a touché à tant de sujets et à tant de controverses.

L. R.

H. Taine, Sa vie et sa correspondance. I. Correspondance de jeunesse, 1847-1853; II. Le critique et le philosophe, 1853-1870; III. L'historien, 1870-1875; IV. L'historien (suite), les dernières années, 1876-1893. Quatre volumes in-16. Paris, Hachette, 1902, 1904, 1905, 1907.

Les trois volumes qui devaient à l'origine composer ce monument biographique sont devenus quatre volumes, et il est probable que des lettres inédites s'ajouteront encore par la suite à celles qu'ont réunies ici des mains pieuses : un appendice donne déjà à la fin du dernier tome des lettres qui, en stricte chronologie, auraient dû se placer dans le deuxième et le troisième. Du moins le fil conducteur est-il là : c'est une biographie fragmentée, qui fournit les introductions, les « soudures » et les éclaircissements nécessaires, en se conformant le plus naturellement du monde aux divisions organiques de cette probe et laborieuse existence, à laquelle il n'a manqué sans doute qu'une certaine qualité d'héroïsme pour être tout à fait celle d'un grand homme. Il n'est pas de grande vie sans renoncement : et l'on ne voit pas trop sur quel point s'est accompli, dans celle-ci, le sacrifice intérieur...

Les grands événements de cette biographie sont surtout, comme il est naturel, des crises de pensée : elles prennent une signification singulière et deviennent éminemment représentatives lorsque, autour de Taine, de profonds renouvellements intellectuels et moraux coïncident avec ces déterminations et ces examens de conscience philosophique d'un homme qui veut se mettre d'accord avec lui-même. C'est ainsi que le problème des « origines de la France contemporaine » se pose douloureusement à Taine aux heures les plus sombres de la défaite, c'est ainsi que l'insuffisance de l'éclectisme cousinien et de ses succédanés apparaît au jeune philosophe à l'heure où les systèmes du devenir et de l'unité trouvent en France de nouveaux interprètes. Et, bien que les confidences épistolaires de Taine gardent toujours une certaine réserve, ces lettres qui jalonnent un demi-siècle de vaillant labeur et de sérieuse pensée fournissent un admirable commentaire à l'étude de ses œuvres. Le normalien avide de savoir universel, le métaphysicien à la fervente ivresse spinoziste ou hegelienne, le critique appliquant avec ténacité sa rigide méthode à tous les sujets, l'historien enfin, qui trouve dans ses inquiétudes civiques le vrai aiguillon (et aussi, sans doute, quelques-unes des *œillères*) de son entreprise de reconstruction rétrospective : à travers tout cela, mais jamais d'une façon très insistante, l'homme de famille, l'ami, l'academicien : tels sont les aspects qui revivent surtout dans ces quatre volumes. On est surpris de ne rien voir, dans les lettres des dernières années, qui indique une préoccupation personnelle des questions religieuses : sans doute convient-il de ne point trop croire, désormais, aux analogies qu'il avait paru possible d'imaginer entre Taine et Pascal ! De rapides croquis, des jugements critiques au courant de la plume, de sages conseils de méthode donnés à ses proches, une curiosité sans

fièvre et une sorte de sagesse confortable font plutôt songer à un de ces Anglais savants et philosophes avec qui il se sentait tant d'affinités.

F. BALDENSPERGER.

Max KOCH, **Richard Wagner,** 1. Teil. Berlin, Hofmann, 1907. In-8°, p. 392. Mk, 4. 80.

Theodor LESSING, **Schopenhauer, Wagner, Nietzsche,** Einführung in moderne deutsche Philosophie. München, Beck, 1906. In-8°, p. 482.

I. M. M. Koch a entrepris d'écrire pour la collection des *Geisteshelden* une ample biographie de Wagner qui ne comprendra pas moins de trois volumes. Voici le premier, embrassant la période de 1813 à 1842, les années d'apprentissage du maître. Depuis longtemps la critique contemporaine allemande s'est habituée à voir dans Wagner non seulement un musicien, mais aussi un poète et un penseur original, dont l'œuvre entière mérite d'être analysée avec le même scrupule que celle des autres génies appartenant plus exclusivement à l'histoire littéraire. En étudiant Wagner de ce point de vue, M. K. ne sort donc pas de son ancien domaine et on sait qu'il s'y est acquis une réelle autorité. Ce sera le mérite de sa nouvelle biographie d'avoir dégagé avec plus de soin les rapports de Wagner avec les différents courants littéraires, artistiques ou philosophiques de son temps, et aussi d'avoir recherché les sources de chacune de ses œuvres et signalé dans les *juvenilia* les traits qui se retrouvent transformés et enrichis dans les compositions des années de maîtrise.

Les premiers chapitres fourmillent de détails sur les membres si nombreux de la famille de Wagner, surtout sur l'oncle Adolf qui représente pour lui la tradition weimarienne et romantique, sur son beau-père Geyer, sur ses sœurs ou ses beaux-frères et le monde des théâtres où vivent la plupart. Nous faisons connaissance intime aussi avec ceux qui l'enseignèrent ou le dirigèrent : à l'école d'Eisleben, il a pour maître un ancien chasseur de Lützow ; ses professeurs de la *Kreuzschule* à Dresde, à Leipzig, le philologue Apel font de lui un fervent admirateur du drame grec ; l'étudiant reçoit un enseignement solide de son maître de contrepoint Weinlig ; le directeur du *Gewandhaus*, Rochlitz, qui avait pressenti une transformation de l'opéra dans le sens même de Wagner, accueille en février 1832 sa première ouverture. Les influences les plus diverses se mêlent dans ces années d'étude : l'*Egmont* de Beethoven, le *Freyschütz* de Weber, le drame de Shakespeare, les contes de Hoffmann, les théories de la jeune Allemagne dans la personne de Laube, mais surtout la première représentation du *Faust* en 1829 et la *Muette* d'Auber ont laissé des traces profondes dans ses essais et ses œuvres de début, *die Feen*, *Rienzi* et le *Liebesverbot*. Viennent ensuite les premières

années de voyage, dix années d'ambitions vite déçues, de déboires, de travail pénible, toute une longue misère supportée d'ailleurs presque gaîment, à Würzbourg, comme simple répétiteur des chœurs, à Magdebourg, à Königsberg, à Riga, comme chef d'orchestre. M. K. a soigneusement recherché tout ce qui des œuvres dont Wagner a dirigé l'exécution a pu pénétrer son talent, comme dans les artistes qu'il a approchés, ce qu'il leur a emprunté en le transformant : un élève de Mozart, Dionys Weber, à Prague, Spontini, l'heureux disciple de Gluck à Berlin, dont le *Fernand Cortez* a laissé plus d'un écho dans *Rienzi*. De bonne heure les adversaires ne lui manquèrent pas et leur hostilité commence à accuser ce qui faisait déjà l'originalité encore incertaine du jeune maître. La fin du volume est consacrée au séjour à Paris, qui lui réservait une déception plus amère que les premières. Le biographe a peut-être souligné à l'excès l'injustice de Paris pour le débutant : sa propre patrie ne lui avait pas été plus tendre. En France comme en Allemagne, Wagner, s'il eût eu une naïveté moins robuste, se fût épargné bien des mécomptes ; d'ailleurs Paris fixa pendant trois ans le musicien jusqu'alors d'humeur si nomade. Ce séjour fut fécond en articles de critique et en dissertations théoriques : l'auteur les a étudiés avec le même soin que les productions musicales qui sauf le *Rienzi* sont secondaires et dont beaucoup d'ailleurs, comme pour celles de la période précédente, sont restées à l'état de fragments inédits.

Ce dernier biographe de Wagner qui en a eu d'excellents nous a donné une étude très nourrie et solide, pleine de rapprochements et si l'on veut, d'*excursus*, que les amis du maître ne rencontreront pas à ce degré dans Glasenapp ou Chamberlain. Les entours de Wagner n'avaient pas été certainement éclairés d'une façon aussi satisfaisante. Une copieuse bibliographie critique (p. 331-392) qui sera continuée dans les volumes suivants, permettra aux lecteurs de s'orienter dans l'énorme amas de productions que Wagner a provoqué. Je n'aurais qu'un souhait à exprimer : la forme eût pu être un peu plus souple ; la phrase est enchevêtrée et longue (il y en a d'une demi-page) et la correction des épreuves aurait dû diminuer les lapsus [1].

II. Wagner n'occupe qu'une place secondaire dans le livre de M. Lessing. Ce n'est d'ailleurs pas une étude méthodique de la pensée de Schopenhauer, Wagner ou Nietzsche que l'auteur a voulu écrire, et il ne s'est pas davantage borné à exposer ce qu'ils ont emprunté

---

1. P. 117, Poniatowski s'est noyé dans l'Elster et non dans la *Pleisse:* p. 183, le *Verschwender* de Raimund est de 1833 et non de *1834* ; p. 270, la tradition qui faisait naître Molière dans la rue de la Tonnellerie est aujourd'hui abandonnée. Lire pp. 191 et 298, Boïeldieu, p. 223, la fée Cheristane, p. 266, Gioacchimo, p. 268 et 270, le grand Opéra, p. 299, Guignol, p. 309, Elixir, p. 359, Fantin-Latour, p. 361, Carteret, p. 386, Ronsard, au lieu de *Boildieu, Cherestani, Gioachino, grande Opéra, Guignac, Elisir, Fautin L., Cartaret, Ronard.*

les uns des autres dans leur esthétique ou leur morale. Comme il le dit expressément quelque part, il s'est proposé avant tout de philosopher à la suite des trois penseurs et de familiariser ses auditeurs — son livre est une réunion de conférences remaniées ensuite — avec les principaux problèmes de la spéculation moderne. Je ne sais si ce résultat aura été atteint, car les idées agitées par l'auteur ne sont pas toujours de celles qu'un auditoire non préparé peut recueillir avec profit, et de plus sa terminologie doit laisser assez souvent des débutants dans l'embarras. Cette réserve faite, la discussion de M. L., si elle demande un certain effort d'attention, se suit avec intérêt ; elle sait en particulier dégager habilement la psychologie de ses auteurs, montre comment dans Schopenhauer, ce faux misanthrope, le pessimisme aboutit à la religion de la pitié, comment son éthique a influé sur son esthétique, qui devait trouver sa plus brillante illustration dans le drame musical de Wagner. Wagner est d'ailleurs, bien plus que les philosophes attitrés, le véritable disciple de Schopenhauer. Pour son continuateur direct, Ed. von Hartmann, et sa théorie de l'inconscient, M. L. n'a pas assez de railleries. Ses sympathies vont à d'autres pessimistes moins connus, auxquels il trouve plus d'originalité, Bahnsen et Mainlænder, ou à des disciples étrangers, Tolstoï et Spir. Elles vont plus encore à Nietzsche, et toute la seconde moitié du volume est employée à exposer et discuter sa doctrine. Rapproché un moment de Wagner, parce qu'il est comme lui parti de Schopenhauer, Nietzsche ne tarde pas à s'en séparer ; il n'a vu dans le maître de Bayreuth qu'un homme de théâtre, dans tout son effort artistique qu'un symbole de décadence, et abandonnant leur maître commun, il cherche à dégager les fondements d'une morale nouvelle. Cette éthique de Nietzsche qui a provoqué tant de commentaires, l'auteur l'étudie à son tour en dégageant toutes ses attaches dans le passé ; comme la discussion de M. L. ici et ailleurs s'ordonne volontiers autour du principe de solidarité, il lui reproche surtout de n'avoir qu'une valeur esthétique, d'être sociofuge et égocentrique, nous disons antisociale et égoïste. Malgré la position très nette que le critique adopte contre Nietzsche, il éprouve pour lui une très vive admiration, et son interprétation après tant d'autres a des droits à l'attention. Par le détail de l'argumentation, l'information abondante, les rapprochements originaux (une nouvelle source de l'*Uebermensch* est signalée, p. 425, dans les *Elemente der Metaphysik* de Deutzen), les souvenirs personnels de l'auteur, un ton assez irrévérencieux pour les autorités consacrées, un certain tour paradoxal, un mélange d'observation scientifique et d'enthousiasme lyrique (M. L. a publié aussi des recueils de vers), ce volume sur un sujet si souvent abordé mérite d'être signalé à ceux qu'intéresse l'évolution de la jeune école philosophique allemande groupée autour de Lipps, Weismann et Simmel.

L. R.

Le drame naturaliste en Allemagne, par Louis Benoist-Hanappier. Paris, Alcan, 1905. In-8°, 389 p.

M. Benoist-Hanappier a lu, non sans courage, la plupart des pièces du théâtre naturaliste allemand, et il ne se contente pas de les analyser en détail, d'analyser les œuvres de ce Hauptmann dont il admire la souplesse et qu'il regarde comme un artiste, comme un poète, comme « le seul qui ait réussi à fournir un échantillon convenable du drame naturaliste », d'analyser les œuvres principales de Halbe, de Hirschfeld, de Hartleben, etc. Il retrace le triomphe et la décadence de l'école. Il expose avec finesse les thèmes que les novateurs ont traités (thème des âmes nostalgiques, thème social, thème pathologique, etc.) et les procédés dont ils ont usé, leur technique, acteurs, caractères, langage et dialogue, interprétation. Il recherche studieusement les origines du drame naturaliste et les modèles qu'il a suivis, car « c'est du dehors que vint l'impulsion décisive, c'est à l'étranger que la nouvelle technique alla chercher tout d'abord des encouragements, et ceux dont Hauptmann s'est inspiré, c'est Tolstoï, c'est Ibsen, c'est Zola. » Il montre enfin ce que ce naturalisme contenait soit de caduc soit de durable. Évidemment, les « réalistes conséquents » avaient le scrupule de faire vrai, et et c'est pour mieux mettre les caractères en relief, pour mieux peindre le milieu, pour mieux rendre la *Stimmung* ou la sensation de l'atmosphère morale, qu'ils ont donné dans la grossièreté. Mais — et M. B.-H. n'insiste pas assez sur ce point — ils avaient aussi le désir de forcer l'attention en prenant le contre-pied de leurs devanciers et en présentant des images très crues, très noires de la vie contemporaine ; ils voulaient réagir contre la pruderie du public et même le scandaliser. En tout cas, et comme dit M. B.-H. leur effort n'aura pas été vain. Ils ont par exemple, apporté un grand soin à varier, à nuancer, à individualiser le langage. Il y a parfois dans le livre de M. B.-H. des exagérations. On lui reprochera de citer au milieu de son texte trop de mots allemands, et peut-être a-t-il trop de sévérité pour Sudermann. Mais il a fait une œuvre solide et intéressante, une œuvre qui manquait ; composée avec clarté, avec compétence, avec talent, elle contient nombre de remarques utiles, nombre d'aperçus ingénieux et quelquefois profonds [1].

A. C.

Dr Lapponi. **L'hypnotisme et le spiritisme.** Paris, Perrin, 1907, 2e édition in-18, 290 p. 3 fr. 50.

L'ancien médecin du Vatican, le Dr Lapponi, a publié une étude médico-critique sur l'hypnotisme et le spiritisme dont voici une version française. Il trace d'abord de l'un et de l'autre une esquisse

1. P. 23. Lindau n'est pas israélite : son grand-père était pasteur protestant.

historique forcément rapide (L'Allemagne y est presque oubliée : des noms connus, ceux de J. Kerner, plus tard Zöllner, Du Prel, Hellenbach et les éditeurs de la revue *die Sphinx* étaient à mentionner). Puis il définit, divise et décrit les faits se rapportant à l'hypnotisme et ceux qui relèvent du spiritisme, bien qu'il n'y ait entre ces deux ordres de phénomènes aucune corrélation. Poursuivant son analyse parallèle, il donne de l'hypnotisme l'interprétation aujourd'hui partout admise : état morbide des centres nerveux. Quant à l'explication des manifestations spirites, son opinion personnelle est plus curieuse à noter. Tout en faisant la part de l'illusion chez les spectatenrs, de la fraude consciente ou non chez les acteurs de beaucoup d'exhibitions, il n'en admet pas moins l'existence d'esprits, d'être surnaturels pouvant au besoin communiquer avec les hommes. C'est un retour à l'ancienne magie, l'auteur l'avoue de bonne grâce, et il est assez piquant de retrouver au début du 20e siècle, à la cour des papes, un adepte aussi convaincu de la vielle démonologie. La discussion du problème ne me regarde pas et elle ne serait guère ici à sa place ; mais l'argumentation de M. Lapponi paraîtra peu scientifique et peu probante. Au contraire, toute la partie relative à l'hypnotisme est un clair résumé de la question et, à ce titre, le livre qui, dans l'ensemble est intéressant, peut être recommandé aux lecteurs [1].

L. R.

— La *Gipsy Lore Society*, qui a été fondée en 1888 et a publié alors trois volumes d'une revue consacrée à l'étude des Tsiganes, mais qui a cessé toute activité depuis 1892, vient d'être restaurée et de reprendre la publication d'une nouvelle série du *Journal*. Ce périodique (*Journal of the Gipsy Lore Society*) n'est publié que pour les membres de la société, dont le siège est à *Liverpool*, *6*, *Hope Place*, et qui comprend à la fois des particuliers (parmi lesquels plusieurs Allemands) et des sociétés savantes et bibliothèques (dont aucune n'est française). Le premier cahier de la nouvelle série vient de paraître; il renferme des articles généraux, des textes en langue tsigane avec traduction, des comptes-rendus critiques, des notices ethnographiques. On y remarque, en particulier, l'étude de M. Finck sur le tsigane arménien ; ce parler est tout-à-fait distinct des autres, d'abord en ce qu'il a la morphologie de l'arménien moderne et non une morphologie propre, et en second lieu en ce que le vocabulaire est du type prâkritique ordinaire, et non du type septentrional des autres parlers tsiganes ; au point de vue de la linguistique générale, le tsigane arménien fournit un exemple remarquable d'une langue qui a la morphologie d'un idiome donné (en l'espèce, l'arménien) sans en avoir presque en rien le vocabulaire. Il n'y a guère en linguistique d'objet d'étude plus instructif que le tsigane et il est à souhaiter que la *Gipsy Lore Society* recrute un grand nombre d'adhérents et développe une large activité. — A. Meillet.

— Le principal ouvrage de philosophie religieuse écrit par le cardinal Newman, ou du moins celui où il a résumé sa doctrine en forme systématique est sa

---

1. Lire pp. 4 et 26 Spee, Eschine, au lieu de *Sprée*, *Eschyle*.

Grammar of Assent. C'est, au fond, un traité de la certitude, spécialement en matière de morale et de religion. Le sujet n'est pas exempt d'une certaine aridité, que l'auteur n'a point cherché à corriger. Il a fallu à Mme Gaston Paris un véritable courage pour entreprendre la traduction d'une telle œuvre, et une grande habileté littéraire pour la mener à bonne fin. Elle y a réussi, on peut le dire, dans la mesure du possible (*Grammaire de l'Assentiment*; Paris, Bloud, 1907; in-8°, 408 pages). L'œuvre de Newman a une valeur considérable au point de vue philosophique et à celui de la psychologie religieuse. Aujourd'hui (le livre a été publié en 1870), on y signalerait facilement des lacunes en ce qui concerne l'histoire des religions et même celle des origines chrétiennes. Le chapitre concernant « la religion révélée » ignore la critique biblique et appellerait bien des réserves. — A. L.

— Sous ce titre, un peu trop vaste : *L'état présent de la philosophie* (Paris, Amat, 1907; in-12, 118 pages), M. O. Merten, professeur à l'Université de Liège, a réuni trois conférences qui ont pour objet l'esprit critique en philosophie, les destinées de la psychologie, la conception moderne de l'État. Large exposé des questions au point de vue historique. — A. L.

— M. R. Eucken nous donne aussi trois conférences, relatives au fondement psychologique de la religion, à la religion et l'histoire, à l'essence du christianisme, sous le titre général de *Hauptprobleme der Religionsphilosophie der Gegenwart* (Berlin, Reuther, 1907; in-8, 120 pages). Philosophie originale, assez analogue pour l'esprit à celle de Newman et à celle de l'école française dite du « dogmatisme moral » (MM. Blondel, Laberthonnière, etc.), mais entièrement dégagée de la théologie traditionnelle. — A. L.

— La brochure de M. C. Romano d'Azzi sur la résurrection des morts est un pamphlet écrit avec verve, et qu'on n'est pas étonné de trouver un peu superficiel en certaines parties (*Un vasto inganno. La risurrezione dei morti*. Rome, Voghera, 1907; in-12, 142 pages). — A. L.

— Étude très consciencieuse et très soignée de M. G. Perry, sur les hymnes et prières au dieu Sin (*Hymnen und Gebete an Sin*; dans la collection de Fischer et Zimmern : *Leipziger semitische Studien*, II, 4. Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, IV-50 pages). Transcription des textes cunéiformes, traduction et notes critiques. Plusieurs de ces textes, inédits, sont reproduits en autographie. — A. L.

— Notes importantes de M. H. Müller sur divers points de philologie sémitique, la plupart en rapport avec les documents cunéiformes d'El-Amarna, et travail sur le livre du droit arménien, comparé avec le droit mosaïque (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne; III. *Semitica. Sprach-und Rechtsvergleichende Studien*: deux fascicules, 47 et 88 pages, gr. in-8; Wien, Hölder, 1906). — A. L.

— Deux brochures de polémique un peu confuse écrites pour la défense du système de M. H. Winckler sur les origines babyloniennes de la mythologie (*Die Panbabylonisten*. Der Alte Orient und die Aegyptische Religion, von A. Jeremias; *Die jüngsten Kämpfer wider den Panbabylonismus*, von H. Winckler; Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, 80 et 66 pages). Ces écrits s'annoncent comme les premiers d'une série : *Im Kampfe um den Alten Orient*. On peut souhaiter aux savants auteurs que ces exercices procurent autant de plaisir à leurs lecteurs qu'à eux-mêmes. Mais peut-être serait-il plus sage d'édifier solidement, clairement et méthodiquement la thèse. — A. L.

— Très érudite et utile étude de M. J. Hehn sur le nombre sept et les origines du sabbat (*Siebenzahl und Sabbat bei den Babyloniern und im Alten Testament*. Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, 132 pages; dans les *Leipziger semitische Studien*, *supr. cit.*, II, 5). La partie assyriologique est remarquablement traitée, on peut dire fouillée, tous les rapports idéographiques et toutes les acceptions du mot « sept » étant discutés et établis sur les textes. L'auteur croit pouvoir conclure que le caractère sacré du nombre sept n'est pas originairement en correspondance avec les sept planètes; *sibitti* signifierait étymologiquement « plénitude, totalité », et aurait désigné d'abord la somme des jours compris dans chacune des quatre phases de la lune. L'hébreu *shabbât* viendrait de l'assyrien *shabattu*, dont l'étymologie serait la même que celle de *sibitti*, avec application morale : « apaisement, satisfaction », et le verbe hébreu *shâbât* dériverait du nom. Du reste, la notion israélite du sabbat a son caractère particulier, et l'observance remonte aux origines du peuple hébreu. — A. L.

— M. Fl. Weigel, qui a donné en 1906 une édition abrégée de la grammaire grecque de Curtius-von Hartel (*Griech. Schulgramm. Kurzgefasste Aufgabe*), vient d'en faire paraître à la même librairie Tempsky-Freytag (Vienne-Leipzig, 1907) un remaniement sous un titre légèrement modifié : *Kurzgef. griech. Schulgramm. nach C.-v.H.s Schulgrammatik*. Ce nouveau volume se distingue du précédent en trois points principaux : un grand nombre de remarques, dans toutes les parties de la grammaire, ont été éliminées; la flexion du présent des verbes contractes suit immédiatement celle des verbes non contractes, au lieu de venir après la formation des autres temps; les paragraphes 135-140, sur la dérivation et la composition, ont été supprimés. L'ouvrage est ainsi plus à la portée des élèves des classes inférieures. Il en résulte, pour la disposition matérielle, que les numéros des paragraphes ne coïncident plus dans les deux grammaires; 83-84 sont les anciens 92-93, et la concordance reprend à 94; 135 = 141, et l'accord des numéros reparaît seulement, obtenu à l'aide de dédoublement et de suppressions, au paragraphe 212 fin, pour se poursuivre jusqu'au 234 et dernier. Le nombre des pages a ainsi été réduit de 176 à 162. — My.

— La 20e édition du *Griechisches Elementarbuch* de Karl Schenkl, revu par H. Schenkl et Fl. Weigel (Vienne, Tempsky, 1906; 240 p.), ne diffère pas, pour ainsi dire, de la précédente (V. *Revue* du 29 juillet 1905). Quelques phrases des exercices sont supprimées, quelques autres ajoutées, au total des modifications sans importance, qu'on trouvera principalement dans les exercices relatifs aux verbes à liquide (ex. 160-264) et aux verbes dont les temps offrent certaines particularités (ex. 183-184). Quelques titres sont également modifiés, l'édition étant adaptée à la 25e édition de la *Griechische Schulgrammatik* de Curtius-v. Hartel. Je dois dire que cette 20e édition plaît moins à l'œil que la 19e : le papier est moins bon, et les marges sont trop étroites. — My.

— M. Sakellaropoulos, professeur au Panépistémion d'Athènes, étudie, dans un article extrait de l'Ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου, quelques passages de la première églogue de Virgile (Παρατηρήσεις εἰς τὴν α' ἐκλογὴν τοῦ Βιργιλίου; Athènes, impr. Sakellarios, 1906; 7 p.). Son but, dit-il, est d'attirer l'attention des savants sur les ressemblances entre cette églogue et les *Pastorales* de Longus. Il examine entre autres questions celle de la présence d'Amaryllis à la scène, et l'hypothèse proposée il y a quelques années par Ramain, suivant laquelle, dans le vers 5, *Amaryllida* serait le sujet et *silvas* le complément de *resonare;* mais il ne se prononce pas. — My.

— Nous avons reçu deux tirages à part : E. de Marchi, *Due carmi attribuiti a Virgilio* (*Classici e neo-latini*, 1906, n° 6), Aoste, typ. Allasia, 1906; 9 pp. in-8°. Traduction en vers italiens du *Moretum* et de la *Copa*, accompagnée d'observations sur le texte. Le même, *Un enigmatico epigramma attribuito a Virgilio* (*Rivista di filologia*, pp. 87-92.) Discussion de *Catalepta*, 1, et traduction en vers italiens.

— La librairie Tempsky de Vienne (et Freytag de Leipzig) nous envoie : *Q. Horatius Flaccus für den Schulgebrauch*: herausgegeben von O. Keller und J. Häussner : mit 2 Abbildungen und 3 Kärtchen; dritte erweiterte Auflage (prix relié : 2 Mk.; 1907, xlv-325 pp. in-18). Mais nous avons reçu dans le temps une autre édition, dite aussi « troisième » édition, datée de 1903, qui avait seulement 317 pages. A la nouvelle troisième édition a été ajouté le texte du monument d'Ancyre. C'est la seule différence qui, semble-t-il, existe entre ces deux tirages d'un même texte. — P. L.

— A paru à la librairie Freytag à Leipzig la 2e édition de R. Jonas, *Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische für Untersecunda*; 1906, 132 pp. in-8°. Exercices sur la syntaxe et exercices calqués sur le *Pro Roscio Amerino*, le *De imperio Pompei*, les *Catilinaires*, les livres I et II de Tite-Live. — P. L.

— Le vol. XXXVI (1905) des *Transactions and Proceedings of the American philological association* (Boston, Ginn; Leipzig, Harrassowitz; Paris, Welter; publié en 1906; 238-cviii pp. in-8°) contient, comme toujours, deux parties annoncées par le titre. Dans la première sont neuf mémoires : I. H. A. Sanders, *The Oxyrhynchus Epitome of Livy and Reinhold's lost chronicon*. Un diagramme compliqué (p. 30) résume les conclusions de l'auteur, dont la discussion porte en grande partie sur les noms des consuls. II. C. L. Meader, *Types of sentence structure in Latin prose writers*. Essai d'application au latin de la méthode psychologique inventée par Wundt. Les auteurs étudiés sont Tacite, Sénèque, Caton, Varron, Quintilien. III. D. R. Stuart, *The reputed influence of the* Dies natalis *in determining the inscription of restored temples*. La pratique des empereurs a varié : Auguste et Tibère restaurent et n'ajoutent pas leur nom à celui du fondateur; Claude ajoute son nom; Domitien ne met que le sien. La question du *dies natalis* est complètement indépendante de cette pratique. En rappelant le nom du fondateur, les empereurs croyaient accomplir un devoir de piété. IV. Ch. E. Bennet, *The ablative of association*. Étude de la construction en latin pour chaque verbe. V. A. G. Harkness, *The relation of accent to elision in Latin verse, not including the drama*. Recherches dont le principe même est contestable. VI. S. E. Bassett, *Notes on the bucolic diaeresis*. Le nom n'est pas exact, puisque cette coupe n'est pas plus employée ni autrement dans la poésie bucolique qu'ailleurs. Étude de l'usage de cette coupe dans Homère, en vue d'une théorie sur l'origine de l'hexamètre. VII. J. C. Watson, *Donatus's version of the Terence Didascaliae*. Assez long mémoire, important non seulement pour la question traitée, mais pour l'étude de Donat et l'histoire du texte de Térence. VIII. R. S. Radford, *Plautine synigesis :* suppose que l'accent du mot joue un rôle dans la constitution métrique du vers de Plaute. IX. Françis W. Kelsey, *The title of Caesar's work on the Gallic and Civil wars :* « C. Iuli Caesaris commentarii rerum gestarum ». Travail important pour l'histoire du texte. — Les *Proceedings* donnent l'analyse plus ou moins détaillée de quarante-quatre notes dont il est impossible de transcrire même les titres ici. Les sujets sont très variés : le Faust de Gœthe, Filelfe, le futur dans les langues modernes de l'Inde, Sinope, les villas de Cicéron, Médée,

Marc-Aurèle, Pausanias, l'inscription d'Artaxerce II, l'abstraction dans la religion romaine, la *Notitia* et le *Curiosum urbis Romae*, le mètre galliambique, la gémination dans Térence, les mètres logaédiques, la langue des Indiens Yokuts en Californie, le *Roman de Galeran*, les inscriptions hittites, la strophe alcaïque; etc. Il faudrait ajouter de nombreuses notes sur des auteurs, corrections ou explications. — P. L.

— Le tome XII des Βυζαντινὰ Χρονικά (*Vizant. Vremennik*) publiées sous la direction de M. Regel (Saint-Pétersbourg et Leipzig, Richter, 1906; 592 p. plus un supplément : *Actes de l'Athos, III, Actes d'Esphigménou*, publiés par L. Petit et W. Regel, XXXIV-122 p.) contient, dans sa première partie, en russe : Marr, Arkaoun, nom mongol des chrétiens; Kurtz, deux écrits de Constantin Manassès (textes grecs; l'un est une intéressante lettre adressée à Manuel Comnène, l'autre une curieuse description d'une chasse aux grues); le même, trois lettres synodales du métropolita d'Ephèse Nicolas Mésarite (textes grecs); Redin, le portrait de Kosmas Indikopleustès dans les manuscrits russes de son ouvrage (article illustré de 14 intéressantes figures); Vasiléiev, l'origine de Basile le Macédonien; Loparev, un discours du métropolite de Mitylène Dorothéos à propos de l'attaque de Constantinople par les Turcs (texte grec). En grec : Papadopoulos-Kérameus, Contributions à l'histoire de Trébizonde (trois brefs synaxaires et une liste d'évêques); Khaviaras, notes sur l'île de Symé au temps des chevaliers de Rhodes. La seconde partie se compose de nombreuses recensions d'ouvrages se rapportant à la Grèce ancienne et surtout au byzantinisme. La troisième et dernière partie renferme diverses communications en grec et en russe, et des informations sur divers congrès qui se sont tenus en 1904 et en 1905, en particulier sur les fêtes du neuvième centenaire de Grotta-Ferrata (Palmieri, en français). Les pièces publiées dans le supplément sont précédées d'une histoire du monastère d'Esphigménou, en français. — Nous avons reçu également les deux premiers fascicules du tome XIII du même périodique. On lira dans le premier un article du savant italien N. Festa (en français) à propos d'une biographie, ou plutôt d'un éloge de Saint-Jean le Miséricordieux (l'empereur de Nicée Jean Vatatzis) naguère publié dans la *Byz. Zeitschrift*, t. XIV, par M. Heisenberg d'après un manuscrit du Vatican; M. F. y publie d'après le même manuscrit un curieux sermon composé après la prise de Constantinople, où le prêtre anonyme exhorte les fidèles au courage et à l'union. Dans le second, M. Touraïev publie (en russe) des vies de saints abyssiniens, et M. Redin coutinue ses recherches sur Kosmas Indikopleustès (russe); M. Papadopoulos-Kérameus publie divers documents grecs relatifs à Corcyre, et M. Chestakov termine (en russe) l'étude sur la langue de l'*Erotokritos* qu'il avait commencée dans le fascicule précédent. — My.

— La *Revue* a reçu l' Ἐπετηρίς de l'Université d'Athènes pour 1905-1906 (Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς, 1905-1906; Athènes, Sakellarios, 1906; 558 p.) Le volume contient, outre des articles de science pure, les dissertations suivantes qui peuvent intéresser nos lecteurs. Kontos, Διορθωτικά (sur la répétition de l'antécédent avec le relatif, et sur les fautes dues à la confusion des lettres B et K). Hatzidakis, plusieurs articles relatifs à la dérivation et à l'orthographe en néogrec; corrections et conjectures au *Weiberspiegel* publié par Krumbacher. Vasis, intéressantes remarques d'épigraphie latine; corrections au texte de Georges Acropolite publié par Heisenberg. Sakellaropoulos, sur la première églogue de Virgile (Voir plus haut). Politis, Γαμήλια σύμβολα (V. *Revue* du 7 janvier 1907). Karolidis, observations critiques sur le *Digénis Akritas* (explication et interprétation

des noms historiques et géographiques qui se rencontrent dans le poème). ÉGINITIS, la stabilité du climat de la Grèce (témoignages anciens; le climat n'est pas plus chaud qu'autrefois et n'a pas sensiblement changé). PANTAZIS, la rhétorique d'Isocrate (suite d'une dissertation publiée dans le tome XVI de l'Ἀθηνᾶ). KAKRIDIS, l'*Épidicus* de Plaute (la pièce n'avait pas de prologue, comme on l'a soutenu; la première scène en fait l'office). — Nous recevions en même temps l'Ἐπετηρίς de 1902-1903, le premier volume paru (404 p.); on y notera les articles de KAZAZIS sur Gémiste Pléthon (M. K. se fait illusion sur la valeur intellectuelle du personnage), de POLITIS sur les bas-reliefs de Mantinée, et de PANTAZIS à propos de l'édition du Περὶ ἑρμηνείας de Démétrius de Phalère par Radermacher (plusieurs excellentes corrections). — MY.

— Sous le titre *Bibliotek wertvoller Memoiren* le Dr Ernst SCHULTZE a édité quatre volumes déjà (Hambourg, im Gutenberg Verlag 1907), dont deux intéressent l'histoire de la géographie. Vol. I. *Die Reisen des Venezianers Marco Polo im 13 Jahrhundert* bearbeitet und herausgegeben von Dr Hans LEMKE 543 p. un portrait). Vol. 4. *Die Eroberung von Mexico. Drei eigenhändige Berichte von Ferdinand Cortez an Kaiser Karl V* bearbeitet von Dr Ernst SCHULTZE 642 p. portrait, croquis et plans). Les traductions ont été faites sur les textes les plus sûrs, et dans un esprit critique dont témoigne un commentaire abondant et en quelque sorte perpétuel. Cependant, la relation de Marco Polo est éclairée d'indications tant géographiques que bibliographiques plus fréquentes et plus à jour; mais la version allemande n'a rendu ni la saveur ni la naïveté de la narration originale: M. Lemke a d'ailleurs reproduit en l'améliorant, la traduction de Bürck, qui date de 1845 et qui prit pour base le texte italien de Ramusio. De même a été remaniée et au point de vue de la langue, rajeunie la traduction allemande des Rapports de Cortez par C.-W. Koppe (Berlin 1834). On regrette l'absence d'un index à la fin de chacun de ces volumes. — A.

— M. Léon HALKIN, professeur à l'Université de Liège, a publié dans le nº 2 du « Mouvement sociologique international » et tiré à part une très intéressante et solide notice sur *Paul Guiraud*; il analyse les œuvres du regretté historien et notamment l'*Histoire de la propriété foncière en Grèce* qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur et comme le « standard work » sur la matière pour longtemps encore; il insiste sur l'influence que Fustel de Coulanges exerça sur Guiraud, tout en remarquant que le disciple pratiqua la méthode du maître « avec plus de sûreté, sinon avec plus de puissance », et il montre fort bien que notre collaborateur fut enlevé « au moment où l'horizon de ses recherches s'élargissait et où son esprit s'ouvrait à une plus juste compréhension de l'infinie complexité et de la stricte interdépendance des phénomènes sociaux ». — A. C.

— Trois fascicules nouveaux (66, 67, 68) du *Schweizerisches Idiotikon* ont paru à la librairie Huber de Frauenfeld (p. 609-1088); ils sont consacrés à la lettre R et vont de *roden* à *Ring*; ils renferment, comme les précédents fascicules, des articles intéressants, par exemple, sur les noms propres *Ruedi* (Rudolf) si aimé dans le domaine alaman et *Regula* encore usité dans le canton de Zurich, sur *Reff*, *Reiff*, *Riff*, *Rufine* (avalanche), *Rueff* ou *Ruf* avec ses composés, *Regen*, *Regiment*, *Riegel*, *rügen*, *Rugg* (Rücken), *räuken* (räuchern), *recken*, *Rick*, *Rock*, *rucken* (rücken), *Rolle*, *Ram*, *Raum*, *Rim*, *Riemen*, *ruemen*, *Rumpel*, *rännen* et *rinnen*, *Rein* (Rain), *Rin* (Rhein), *Ron*, *Rün* et *rünen*, *Rand*, *Rind*, *Rinde*, *rund*, *Ranft*, *ring* (gering), *Ring*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — **16 Septembre.** — **1907**

Petrie, Les Hyksos. — Andocide, p. Blass. — Brewer, Commodien de Gaza. — Dareste, Nouvelles études d'histoire du droit, III. — La Saga de Clarus, p. Cederschiöld. — Madelaine, Contes et légendes du Bocage normand. — Gossart, Espagnols et Flamands au XVIe siècle. — Desgardins, La duchesse d'Étampes. — Annales J. J. Rousseau, II. — Dufour, Le testament de Rousseau. — Uzureau, Andegaviana, VI. — Jorga, Histoire du peuple roumain. — Musset, Correspondance, p. Séché. — Barbey d'Aurevilly, Lettres à une amie. — Académie des inscriptions.

M. Flinders Petrie, **Hyksos and Israelite Cities,** with Chapters by J. Garrow Duncan (*British School of Archæology in Egypt and Egyptian Research Account, XIIth Year 1906*), Londres, Bernard Quaritch, 1906, in-4°, viii-76 et li planches.

Les résultats de cette campagne ont été pour M. Petrie la découverte d'une forteresse qu'il croit être l'Avaris des Hyksos, et d'un temple d'époque ptolémaïque où il pense reconnaître le temple juif bâti par Onias en rivalité avec le grand temple de Jérusalem.

Les fouilles devaient couvrir en principe une aire considérable le long de l'Ouady Toumilàt : en fait elles se sont cencentrées autour de deux ou trois sites, dont les plus importants sont Tell-Yahoudiéh et Tell-Rotabéh. Tell-Yahoudiéh avait été déjà exploré plusieurs fois, et c'est de là que sont venus les curieux fragments de terre émaillée qu'on voit dans nos musées, mais quel est le site en Égypte dont on peut dire qu'il est épuisé entièrement? M. Petrie y revenant constata que la forteresse depuis longtemps connue présentait des caractères particuliers et qui n'avaient rien d'égyptien. La haute pente qui le couronne lui prouva que l'arc était l'arme des défenseurs, et le long plan incliné par lequel on pénètre dans la place par-dessus le rempart, lui montra que le système de défense ne comportait ni portes, ni constructions en briques ou en bois. Ce n'est donc pas une œuvre des Égyptiens, mais à qui l'attribuer? La poterie et les scarabées découverts dans le camp même ou au voisinage appartenant à l'âge des Hyksos, c'est aux Hyksos que M. Petrie a songé. Les tombeaux lui ont fourni le matériel nécessaire à déterminer les changements qui se produisirent, entre la XIIe et la XVIIIe dynasties, dans le style des scarabées et de la céramique, tant égyptienne qu'étrangère. L'histoire de l'Égypte pendant ce temps est des plus obscures, mais il pense l'avoir éclairée considérablement par ses observations. Il lui semble que les tribus

sémitiques de l'Asie, profitant de la faiblesse des Pharaons indigènes, s'introduisirent comme mercenaires aux bords du Nil, où plusieurs de leurs chefs, Khenzer et Khandi réussirent à se faire proclamer rois. Peu à peu, leur nombre croissant toujours, ils se soulevèrent contre les souverains indigènes, et grâce à l'habileté avec laquelle ils se servaient de l'arc, ils soumirent l'Égypte entière sans bataille : après un siècle d'incursions, de pillage et de destruction, leurs princes se substituèrent aux Pharaons, et, puisque les historiens nationaux leur accordent une place parmi les dynasties, nous pouvons croire qu'ils légitimèrent leur usurpation par des mariages avec les princesses de sang solaire : Salatis et ses successeurs immédiats continuèrent de s'appeler les chefs du désert, mais Khayân poussa très loin ses conquêtes, si bien que ses monuments sont épars de Bagdad à la Crète. Après Apôpi Ier, le centre du pouvoir se déplaça : les tribus asiatiques refoulèrent les Hyksos dans la Méditerranée, et une XVIe dynastie des rois de mer, des Pasteurs helléniques, continua de régner sur l'Égypte, puis la XVIIe dynastie ne put résister à l'invasion des Berbères et les princes thébains, expulsant les Nomades d'Asie, rétablirent l'empire des Pharaons.

C'est peut-être avoir trop confiance en une poignée de scarabées et en des débris de poterie que de leur demander une histoire aussi détaillée de l'époque à laquelle ils ont été fabriqués. Jamais l'ingéniosité de M. Petrie n'a été poussée plus loin, et ce qu'il nous dit du temple d'Onias est d'une précision presque aussi inquiétante que sa reconstruction de la période des Pasteurs. Aussi bien les théories passent ou se modifient, mais les monuments restent, et ici les monuments sont assez nombreux et assez singuliers pour assurer au livre un intérêt durable. Il n'y a point de doute que beaucoup des scarabées découverts portent des légendes hyksos : voilà le fait, et ce sera toujours un titre d'honneur à M. Petrie de l'avoir établi, quand même les explications qu'il en propose seraient écartées plus tard par la découverte d'autres documents.

G. Maspero.

Andocidis orationes edidit Fr. Blass. Editio tertia correctior. Leipzig, Teubner, 1906; XXII-124 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

M. Blass avait donné en 1880, dans la bibliothèque teubnérienne, une seconde édition d'Andocide, fondée sur le meilleur manuscrit, le Crippsianus (A). Mais plusieurs années après, en 1888, J.-H. Lipsius publia le texte de cet orateur d'après une nouvelle collation de A, en s'appuyant en outre sur un manuscrit jusque-là négligé de l'Ambrosienne (Q), qui contient, avec un choix de discours, Andocide III et IV, et qui fournit souvent d'excellentes leçons. C'est pourquoi M. B. donne aujourd'hui une troisième édition, qui diffère des précédentes

en ce que, pour les discours *sur la Paix* et *contre Alcibiade*, un certain nombre de leçons de Q ont été introduites dans le texte, et que pour les deux premiers discours M. B. a attribué plus d'autorité à la première main du Crippsianus. Nous avons ainsi, entre autres bonnes leçons, I, 4 ἀποπλεύσαντι (2e éd. πλεύσαντι), 85 πάντως (πάντες), 103 καὶ ψηφίσματα (καὶ τὰ ψ.); et d'après Q III, 24 περὶ Κορίνθου aj. devant καὶ περί, 27 πατρίαν τε (δέ), IV, 2 περιπίπτω (περιπέπτωκα), 34 τοῦδε τοῦ πράγματος (τούτου), 41 εἰς aj. devant Μακεδονίαν, etc. On notera que plusieurs de ces leçons de Q avaient déjà été conjecturées par les savants. Enfin M. Blass a scrupuleusement rétabli, pour certains mots, soit des formes, soit une orthographe plus conforme à l'usage attique de l'époque; il a cependant laissé I, 45 τοὺς ἱππεῖς au lieu de ἱππέας. Ainsi revue, l'édition ne fait pas mentir le titre; elle est, en effet, plus correcte.

MY.

Kommodian von Gaza, Ein Arelatensischer Laiendichter aus der Mitte des fünften Jahrhunderts. Von Heinrich BREWER. Paderborn, F. Schöningh, 1906. IX-370 pp. in-8°. Prix : 9 Mk.

M. Brewer a donné à son livre un titre et un sous-titre qui résument assez exactement sa thèse : Commodien, Syrien de Gaza, établi près d'Arles ou dans Arles même, y menant une vie de pénitent, laïc par conséquent, écrivait entre 458 et 466.

Deux dates s'étaient jusqu'ici partagé la faveur à peu près générale : le milieu du IIIe siècle et le début du IVe siècle, ou, plus exactement, la période qui s'étend de la fin de la grande persécution jusqu'à l'édit de Milan (305-313). MM. Jülicher et Harnack considéraient comme possible d'abaisser la date jusqu'à 350 ou 378. M. Ramundo opine pour le règne de Julien.

Personne n'avait songé à descendre plus bas. Aussitôt après la publication du livre de M. B., MM. Draeseke et Turner ont adopté son opinion [1]. Dom Morin est plus réservé et demande un supplément d'information [2].

Il faut, en effet, regarder de près.

Le premier argument de M. B. est tiré des vers 805-822 du *Carmen apologeticum*. Le poète « prédit » la prise de Rome par Alaric; mais l'esprit et les détails ne peuvent s'expliquer que par la réalisation de l'événement et l'influence des écrivains contemporains, tels qu'Augustin et Orose.

Cela est ingénieux, mais cela n'est possible qu'en introduisant des précisions absentes dans le texte. Le nom des Goths venait tout natu-

---

1. *Theolog. Literaturzeitung*, 2 février 1907, col. 80; *Journal of Theological studies*, VIII (1906), 111.

2. *Revue bénédictine*, Maredsous, XXIV (1907), 270.

rellement à l'esprit au IVe et au Ve siècle pour désigner le danger barbare. Le trait caractéristique de la prise de Rome est, d'après M. B., le suivant : « Hi tamen gentiles pascunt christianos ubique | quos magis ut fratres requirunt gaudio pleni » (v. 817-818). C'est ce que raconterait Orose, VII, 29 (p. 544 Zangemeister) : « Adest Alaricus, trepidam Romam... inrumpit, dato tamen praecepto prius ut si qui in sancta loca praecipueque in sanctorum Petri et Pauli basilicas confugissent, hos inprimis inuiolatos securosque esse sinerent ». Mais saint Augustin dit, au lieu de *loca sancta*, *loca martyrum* (*Ciu. Dei*, I, 34), et Sozomène, seulement Saint-Pierre (IX, 9). En tout cas, autre chose est de rechercher et de traiter les chrétiens comme des frères (Commodien), autre chose de respecter la vie des êtres réfugiés dans les églises (Orose). Et il s'en faut que toutes les églises aient été respectées, puisque Célestin Ier (422-432) doit relever et dédier à nouveau Sainte-Marie du Transtévère *post ignem geticum* (*Liber pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. 230, § 32); le baldaquin du Latran, don de l'empereur Constantin, fut enlevé par les Goths et remplacé sous Sixte III (432-440; *ib.*, p. 233, § 64). Quant aux personnes, elles furent fort maltraitées. Sainte Marcelle mourut à la suite des brutalités des soldats. Si les cadavres encombrèrent à ce point les rues qu'on ne put songer à les enterrer, ils ne devaient pas appartenir aux seuls païens. Quelques traits, mis en valeur dans un dessein apologétique, ne cachent pas, chez les témoins de ce grand désastre, l'horreur générale du tableau. Orose décrit la destruction des idoles, c'est-à-dire le pillage des œuvres précieuses qui ornaient le forum : Commodien parle du massacre des païens *idola uana colentes*. Il y a une différence. Orose ajoute un détail merveilleux qui montre à quel point il faut se défier de ces historiens nourris de rhétorique : « Horumque omnium abominamentorum, quod immissa per hostem flamma non adiit, *missus e caelo ignis euertit* » : c'est un ornement d'apocalypse. Le récit d'Orose se colore des souvenirs littéraires auxquels puise directement Commodien.

Les autres points de la description de Commodien n'ont pas plus de rapport avec le récit des événements de 410. L'expression du v. 814, *decreto Dei*, est tout à fait banale et n'a rien à faire avec le sentiment que la marche d'Alaric était une chose mystérieuse et irrésistible (Claudien, *Bell. Pol.*, 549, écrit en 402, donc avant 410; Socrate, VII, 10). Orose et Augustin, pour atténuer la violence des Goths, prétendent que les sénateurs furent simplement réduits en captivité et non pas tués, comme autrefois lors de la prise de Rome par les Gaulois (*Hist.*, II, 19, 13; *Ciu. D.*, III, 29). De même, dit M. B., Commodien, v. 815 : « Multi senatorum tunc enim captiui deflebunt ». Mais, si l'on regarde le contexte, on voit que, chez Commodien, la captivité des sénateurs peint l'excès des maux subis par Rome : « Nam luxuriosos et idola uana colentes | persecuntur enim et senatum sub iugo

mittunt » (819-820). Cette dernière expression est pour M. B. une allusion à la complaisance du sénat, qui dépose Honorius et proclame empereur Attale sur l'ordre d'Alaric. J'y vois simplement la répétition du v. 815 ; cf. *Instr.*, I, 18, 5 : « Mittebant capita sub numine quasi praesenti ». La captivité d'un sénateur est aussi honteuse pour Commodien que celle d'un soldat de Crassus pour Horace, un des poètes lus par Commodien (*Od.*, III, 5, et suiv.).

Enfin pour Commodien, les Goths sont des païens, *hi gentiles*, de bons païens sans doute, dont le roi apocalyptique, Apollyon, fera cesser une persécution des chrétiens, « qui persecutionem dissipet sanctorum in (« par ») armis » (v. 812). Or, au temps d'Alaric, les Goths étaient, en grande partie, chrétiens, mais ariens, et, sous Honorius, les chrétiens n'étaient pas persécutés. A cela, M. B. répond : 1° Les Goths sont, pour les écrivains ecclésiastiques et pour Commodien, Gog et Magog, ces peuples païens du Nord dont l'attaque est prédite par Ézéchiel (XXXVIII-XXXIX) : c'est l'allégorisme biblique qui entraîne Commodien à désigner les Goths comme païens. — Cela ne serait pas impossible. Mais l'hypothèse est tout à fait en l'air. Bien que l'*Apocalypse* de Jean (XX, 8) ait cité et pris à son compte la prédiction d'Ézéchiel, il n'y a pas trace de Gog et Magog dans Commodien. M. B. lui-même a tenté de faire l'histoire de ce détail d'exégèse. Le rôle apocalyptique de Gog et Magog est assez dédaigneusement attribué par Jérôme aux Juifs et aux judaïsants ; l'identification avec les Goths n'est pas antérieure à Ambroise (p. 54). Si ces données sont exactes, elles ne sont point favorables à une date tardive de Commodien, qui ne sait encore rien de tout cela. — 2° Commodien, v. 816 : « Deum caelorum blasphemant a barbaro uicti », est, pour M. B., l'écho d'accusations portées par les païens contre les chrétiens, que l'on rendait responsables des maux subis par l'Empire, et telle serait la persécution des chrétiens au moment de la prise de Rome. « Les vers 815-816 ne permettent pas de douter que l'hostilité contre le christianisme est présentée comme une hostilité morale et que Commodien lui assigne pour cause, exactement comme Orose et Augustin, le désastre éprouvé ; dès lors, on ne peut pas s'empêcher de rapporter la fin de la persécution, attribuée aux armes des Goths, v. 812, avec les auteurs cités à l'impression morale que la conduite amicale des Goths à l'égard des chrétiens (v. 817-820) devait produire sur les païens en faveur du christianisme » (p. 39) [1]. J'ai tenu à citer cette phrase, qui

1. « Unterliegt es nun auf Grund der Verse 815 f. keinem Zweifel, dass Kommodian die Anfeindung des Christentums als eine *moralische* angibt und als deren Ursache, genau so wie Orosius und Augustin, die erlittene Niederlage bezeichnet, so kann man wohl auch nicht umhin, die den arma der Goten in V. 812 zugeschriebene Beendigung der Verfolgung mit den genannten Autoren auf den moralischen Eindruck zurückzuführen, den ihr christenfreundliches Verhalten (vgl. 817-820) zugunsten des Christentumes bei den Heiden zu machen geeignet war ».

est un chef-d'œuvre d'escamotage. Commodien mentionne comme deux faits, distincts, sans lien, successifs, la persécution interrompue par les Goths et les incrépations des païens vaincus (v. 808-810 et 816). Entre les deux se place naturellement la victoire des barbares. Nous venons de voir, d'autre part, en quoi consistait « la conduite amicale des Goths à l'égard des chrétiens ». « Les auteurs cités », *die genannten Autoren*, nous rapportent bien que les païens rendaient les chrétiens responsables de la ruine de l'empire. Mais ils ne nous disent pas que c'était là une « persécution », pas plus d'ailleurs que Commodien, chez qui le mot a le sens habituel. Ils ne nous disent pas que la conduite des Goths édifia les païens à ce point qu'elle fit cesser la querelle. Ils nous disent au contraire que les accusations redoublèrent après la chute de Rome : il suffit de se reporter « aux auteurs cités », *den genannten Autoren*, à la page précédente. On ne sait qu'admirer le plus, l'audace tranquille ou la subtilité bien théologique de M. B.

Cette discussion détaillée était nécessaire. Il fallait montrer la méthode. La comparaison du récit de la prise de Rome dans Commodien et dans les historiens est un des meilleurs arguments de M. B., un des plus impressionnants. La concordance des détails vient de l'identité du thème. Elle ne va pas au-delà [1].

---

1. M. B. trouvait déjà une identification chez ses devanciers. Au v. 810 : « Quae (persecutio) cito traiciet Gothis inrumpentibus amne ». Pour Ludwig et Dombart *amne* est le Danube, et Dombart compare T. Live, XXII, 31, 7 : « Freto in Italiam traiecit ». En ce cas on attend le correspondant de *in Italiam* dans Commodien, bien plus utile au sens que *amne*. Ludwig écrivait *amnem*. On pourrait peut-être chercher dans une autre direction. Commodien se représente l'invasion comme une inondation : « Quando... *inrigat* hostis » (*Instr.*, II, 9, 1) ; « Duellum hostis subito <ubi> uenit *inundans* » (*Ib.*, 10, 1). *Inrumpentibus* me paraît complété par *amne*, et les deux mots font une métaphore. Il serait même possible que Commodien ait rattaché *cito* à *amne*, ou plutôt que *cito amne* soit un souvenir de quelque poète antérieur. Quant à *traiciet*, il peut avoir une valeur très faible. On sait que les composés remplacent souvent à cette époque les verbes simples. Les composés de *trans* ont un sens faible dans Commodien : « Qua *transeunt*, omnia uastant » (*Ap.*, 972), « partout où ils *passent* » ; « Numen... *transit* in ignem », « *va* dans le feu » (*Inst.*, I, 18, 7) ; « Debilitatos, *transigere* sese qui non possunt » (*Ib.*, II, 30, 16), « qui ne peuvent se *mouvoir* » (*agere*). Dans notre passage, *traiciet* peut bien signifier « passera, viendra ». Il est d'ailleurs indifférent pour la thèse générale que le nom des Goths soit accompagné ou non de celui du Danube. — Si on admet que *traicere*, *transigere*, *transire* sont des composés faibles, on sera conduit à supposer que dans *transfluuiat*, le préfixe a perdu de sa force : « Transfluuiat hostis, tu sub latebra <te> conde » (*Instr.*, II, 9, 10). Si *trans* n'indique plus qu'une idée générale de mouvement, *transfluuiat*, employé absolument, aura un sens voisin de *inundat*, « passe comme un torrent ». L'image est toujours la même. L'emploi absolu ou intransitif est un phénomène fréquent dans la langue de la décadence. Ici, c'est le complément de *trans* qui manquerait. Rien dans le contexte n'explique ce verbe. De quel fleuve s'agit-il ? Dira-t-on encore que c'est le Danube ? Mais l'*hostis* n'est lui-même pas déterminé. Il ne faut pas donner au style de Commodien plus de défauts qu'il n'a vraiment.

Tournons quelques pages. L'invasion des Goths n'est plus l'invasion des Goths, mais celle des Huns (pp. 56 suiv.). En effet, « puisque Commodien indique le passage du Danube par les Goths comme le signe de la fin prochaine, il est clair comme le jour qu'il partage la croyance de son temps à l'identité des Goths avec Gog. » Nous venons de voir que ce n'est pas si clair. « Cette particularité se révèle directement par l'emprunt de deux traits à l'*Apocalypse* sur l'invasion gothique : son chef a le nom d'Apollyon, v. 811 et *Apoc.*, IX, 11, et la durée de l'invasion est de cinq mois, v. 822 et *Apoc.*, IX, 10 ». Commodien a bien pu prendre tel et tel détail dans l'*Apocalypse* et laisser tel autre. L'emprunt des uns n'est pas une preuve qu'il a adopté l'autre. En fait, Apollyon et la durée de l'invasion n'ont, dans l'*Apocalypse*, aucun rapport avec Gog et Magog qui sont mentionnés deux chapitres plus loin. « Si le poète, reprend M. B., se montre dominé par l'identification des peuples scythico-gothiques avec Gog et Magog, il suit que l'expression *Gothi* (*Getae*) n'a pas chez lui un sens étroit, mais le sens large par lequel il englobait tous les peuples habitant au nord du Danube. Une preuve à l'appui de cette conclusion, c'est qu'il parle expressément des Goths franchissant le courant. Par suite, il semble qu'il n'y a aucune matière à objection à rapporter l'invasion appelée par lui « gothique » à une invasion des Huns, dans le cas où d'ailleurs cela correspondrait aux données de l'œuvre ou qui s'en dégagent ». Et voilà pourquoi votre fille est muette.

D'une série de considérations qui lui sont particulières, M. B. conclut qu'il y eut une invasion des Huns en 466 et que cette invasion est mentionnée par Sidoine Apollinaire dans le panégyrique d'Anthemius, v. 235-287 (cf. JORDANÈS, *Getica*, LII). Il y retrouve les traits de la description de Commodien. Pas tous cependant, pas le principal, la prise de Rome. Sur ce détail, M. B. garde un profond silence. Il attache au contraire une grande importance au fait qu'il n'y a pas d'empereur à Rome d'août 465 à avril 467. Ce point n'est pas très caractéristique. Car, depuis le commencement du IIIe siècle, il arrivait souvent qu'il n'y eût pas d'empereur présent à Rome. Au contraire la durée de cinq mois dont parle Commodien (v. 822 : « Mensibus in quinque trucidantur isto sub hoste ») ne concorde pas avec cet interrègne, elle est donnée comme celle d'un massacre que l'on cherche vainement lors de l'invasion de 466, elle est purement apocalyptique, comme l'a montré par un témoignage nouveau M. Heer (cité par M. B., p. 59, note; voy. d'ailleurs *Apoc.*, IX, 10).

Nous pouvons mentionner maintenant plus rapidement quelques autres synchronismes imaginés par M. B. et les difficultés qu'ils soulèvent.

Instr., II, 10 = Léon Ier *Epist.*, CLXVI et CLXVII (MIGNE, *P. L.*, LIV, 1194). — Il s'agit d'enfants enlevés. Le pape Léon suppose trois cas. Un seul peut être comparé avec celui que traite Commodien, le

cas de l'enfant baptisé qui a participé ensuite au culte païen. S'il y a eu vraiment crime d'idolâtrie, « nisi per *paenitentiam* publicam non oportet admitti », répond Léon. Les termes essentiels et connexes, idolâtrie et pénitence, ne se retrouvent pas dans Commodien, pour qui la question ne se pose pas avec cette précision. « Adultos [« devenus adultes »] hortor in aula recurrant | nascanturque quasi denuo suae matri de uentre » (v. 6-7). On ne peut savoir s'il parle d'un nouveau baptême ou de la pénitence. M. B. pense aux incursions des Vandales. Mais les Vandales étaient ariens. Aussi Léon Ier traite-t-il d'un second cas, celui des enfants qui ne savent « in qua secta sint baptizati ». Pas un mot de cela dans Commodien, et c'est cependant ce qui caractériserait au mieux le milieu du Ve siècle. Une troisième solution du pape a pour objet les enfants enlevés qui ne savent s'ils ont été baptisés C'est le cas du baptême douteux. Dans Commodien, le baptême est certain; *denuo* le prouve. Remarquons que, comme toujours, Commodien est plutôt préoccupé de morale et de responsabilité que de discipline ecclésiastique. C'est cette pensée qui domine son « instruction » : « Improperandum eis non est, licet capti uidentur. | Nec quidem excuso : ob delicta [non *dilecta*] forte parentum | fuere promeriti, ideo Deus tradidit illos... | Terribilem gentem [les païens] fugiant semperque cruentam », etc.

Instr., II, 9, 1-17 = Valentinien, *Nov.* IX, *De reddito iure armorum* 24 juin 440; éd. P. M. Meyer, p. 90, 10. — Valentinien ordonne aux populations du littoral de s'armer et de se défendre contre la piraterie de Genséric. Dans Commodien se posent des alternatives peu glorieuses dans une guerre véritable : « *Vincere* qui poterit aut *latere*, magna tropaea;... tu sub latebra <te> conde;... undique te redde tutum, tuos quoque : uicisti » (v. 2, 10, 12). Noter que c'est vaincre que de se cacher. C'est vaincre aussi que de mourir : « Tu si proeliando moreris pro terra, uicisti » (v. 8). Voilà les deux formes de la victoire. Quant à la pire honte, c'est d'être pris : « Infelix autem erit qui fuerit captus ab illis;... obisse debuerat quam ire sub barbaro rege;... si manus dederis incolumis, lege peristi » (v. 3, 6, 9). Il y a des misérables qui se livrent eux-mêmes : « Si quis se propalat hosti,... qui... occurrit tradere sese » (v. 14 et 15). Quelle est la guerre réelle où les gens courent se livrer aux mains de leurs ennemis? Toute cette pièce est allégorique; elle est pleine de métaphores militaires; on peut donc la comparer avec n'importe quelle exhortation à la défense, sauf pour ces trois traits essentiels : la fuite recommandée, la captivité considérée comme mal suprême, l'hypothèse de gens qui courent se livrer. Et ces trois traits conviennent à l'acrostiche : *Qui apostatauerunt Deo*. M. B. ne fait commencer le sujet religieux qu'aux trois derniers vers : c'est un peu tard; car déjà le v. précédent au moins (v. 17) : « Tunc uiuere uoluit, cum ipsa uita periuit », est une paraphrase de Matth., x, 39 : « Qui inuenit animam suam, perdet illam »

(voy. les passages parallèles et surtout, dans SABATIER, *Vetus Italica*, les var. patristiques de JEAN, XII, 25). Ce rapprochement, que personne n'a fait, mais qui me paraît certain, est gênant pour M. B. En revanche, je ne trouve nulle part dans Commodien l'alternative qu'il y voit : « vaincre ou mourir » : le v. 9 recommande de vaincre *en mourant* : et cela explique l'alternative du v. 2 : « Vincere aut latere »; ce n'est pas la même chose. Laissons donc tranquilles les novelles de Valentinien.

Instr. II, 21 et 22 = Valerianus de Cimiez, *De bono martyrii*, XV. — L'homélie de l'évêque de Cimiez s'applique à la fête d'un martyr déterminé (« Imitemur *sancti martyris* fidem in confessione » au singulier), et ne traite pas des martyrs en général. Elle est une réponse aux chrétiens qui disaient alors : « A quoi bon nous proposer l'imitation des martyrs, puisqu'il n'y a plus de martyrs ? ». Ce n'est donc pas une préparation au supplice. Si Valerianus ajoute : « Quibus superatis [les vices et les tentations qui menacent le chrétien] non dubie etiam illum qui summam martyrii palmam requirit possumus inire conflictum », c'est par surcroît : « nous *pourrions* (sens exact de *possumus*) subir aussi le martyre sanglant ». Mais son sujet est ailleurs et appartient aux préoccupations ascétiques et morales qui sont habituelles à cet évêque.

Instr., II, 27, sur les diacres, est rapporté à la situation ecclésiastique de la Gaule au milieu du ve siècle. — Pour cela, il faut donner au texte une rigueur qu'il n'a pas. Le v. 1 : « Mysterium Christi, zacones, exercite caste (*ou* casti) », est bien vague, s'il s'agit de préconiser le célibat, qui était au milieu du ve siècle une nouveauté romaine très mal accueillie en Gaule. On ne voit pas un homme du tempérament de Commodien prenant parti d'une manière si timide. Je crois que *caste* ou *casti* doit s'entendre de la sainteté en général. Le v. 3 : « Nolite fugere personam iudicis aequi » est, pour M. B., une recommandation faite aux diacres de reconnaître le pouvoir juridique de l'évêque. Là encore, je voudrais plus de précision dans Commodien, et M. B. fausse le sens de *fugere*. A mes yeux, ce vers est une recommandation aux diacres de ne pas se soustraire à l'obligation d'être eux-mêmes des juges équitables. Leurs fonctions d'administrateurs les mêlent à des conflits où ils ne doivent pas craindre d'être arbitres, embrassant ainsi, comme dit le v. 4, toutes les responsabilités qui découlent de leur charge (« integrate locum uestrum per omnia docti »). Sirmond a rapproché le v. 8 : « Inclinate caput uestrum pastoribus ipsi », du canon II du concile d'Angers (453) : « Vt diaconi presbyteris nouerint omni humilitate deferendum ». Le sens est analogue, bien que l'on puisse contester que *pastoribus* désigne dans Commodien les prêtres plutôt que les évêques ; la recommandation est encore générale, comme au v. 1 : il faut observer la subordination hiérarchique. Les termes, qui seuls pourraient fonder l'hypothèse d'une

dépendance des deux textes, sont très différents. Commodien emploie une métaphore tirée peut-être de la liturgie; cf. I, 32, 11 : « Tempera te Christo et *ceruicem illi depone* ». Le concile use d'une expression devenue banale à cette époque; voy. F. Bücheler, *Rhein. Mus.*, t. LXI [1906], 308 [1].

Instr., II, 25, est dirigé contre les évêques gaulois livrés à une guerre de préséance. — M. B. veut parler de la rivalité d'Arles et de Vienne, et des faits connexes. Son exposé est confus. Il eût suffi de renvoyer à Duchesne, *Fastes épiscopaux*, I, 110 suiv. (pas cité ici). Comment croire que Commodien, si maladroit écrivain qu'on le suppose, s'exprime d'une manière aussi équivoque ? M. B., qui place les *Instructions* entre 458 et 466, est bien forcé d'entendre la pièce de cette manière. Mais ce n'est pas la plus naturelle. « Praecipitis populo, quem < ipsi > in scisma misistis » (v. 3), s'applique très bien aux débuts du schisme donatiste. « Subdola pax uobis uenit : persecutio flagrat » (v. 7); s'entend bien d'une période de situation incertaine, comme les années 305-313, mais fort mal du milieu du ve siècle. L'interprétation de M. B. est une conséquence de sa thèse, elle n'en est pas une preuve, elle en est même tout le contraire. A la fin de la discussion, il cite le concile de Turin, qu'il date sans hésitation de 397; M. B. ne paraît pas se douter de l'encre qu'il a fait couler récemment, mais M. B. néglige habituellement les travaux français. Il cite au surplus un texte fantaisiste du canon I, mélange d'une phrase du canon avec une phrase du préambule, voir le texte exact, Babut, *Le concile de Turin*, p. 224. Enfin, il le cite, parce que le concile dit : *pacis bonum, contemplatione pacis*, et Commodien : *pax subdola* : « Nous avons déja vu souvent, dit-il, que Commodien connaît bien les canons ecclésiastiques ». J'ai idée qu'une autre allusion à la rivalité d'Arles et de Vienne se trouve dans le *Gloria in excelsis* : « pax hominibus ».

Instr., II, 28, est adressé au pape Hilaire. — « Il paraît tracer le portrait de Cyprien : circonstances de l'élection, abandon des biens, conduite politique, martyre, tous les détails concordent. » (Monceaux, III, p. 457). Incertitude des jugements des hommes! Je n'y vois pas aussi clair que M. Monceaux. Mais l'application faite à Hilaire par M. B. est encore moins soutenable : c'est une conséquence aussi de la thèse, non une preuve. Si Commodien s'adresse au pape, pourquoi le pluriel, *pastoribus Dei*? Comment s'entend le v. 1 : « Pastor, si *confessus* fuerit, *geminauit* agonem » ? M. B. a trouvé un rapprochement lumineux. Hilaire écrit : « Praeuia medendi semper austeritatis est lenitas, nec omnis ferro statim culpa compescitur »; et Commodien : « Terreat in primis et postea melle perungat » (v. 4). Mais il me semble que c'est tout le contraire! Il reste de la discussion de M. B. que

1. Le premier exemple de *deferre alicui* est de la Vulgate, l'expression paraît donc à la fin du ive siècle. Noter que Commodien n'use que du verbe transitif : « *obsequia* deferte », *Instr.*, II, 26, 5.

Commodien a pu s'inspirer du *De unitate* de Cyprien et inspirer l'Ambrosiastre (commentaire sur les Epîtres) : je dis inspirer, car Commodien me paraît être la source.

Instr., I, 32, est dirigé contre le préfet Arvandus.— L'acrostiche *Sibi placentibus*, avec son pluriel, annonce déjà un sujet général. C'est le thème du puissant, qui ne prévoit pas les retours de la fortune. L'application est une conséquence de la thèse de M. B. Le v. 1 se trouve faussé : « Si locus *aut* tempus fauet *aut* persona prouenit [1], iudex esto nouus ». Ce sont trois alternatives, trois voies pour arriver : le lieu (par exemple la présence à la cour), le temps (les circonstances ou la carrière), la personne (un puissant soutien). Commodien reprend plus loin en enchérissant et, cette fois, en réunissant ce qu'il a disjoint : « *Et* locus *et* tempus *et* persona tibi donatur, | nunc si tamen credis » : « Tous ces avantages, tu les réunis si tu crois ; car les vrais honneurs, les honneurs éternels, tu en es alors certain », « Tempera te Christo et ceruicem illi depone : | istic honor remanet et tota fiducia rerum ». Morale universelle susceptible d'autant d'applications que l'on voudra, donc sans caractère d'époque.

Instr., II, 29, vise le droit d'intercession des évêques, concédé par les empereurs chrétiens, source d'abus et d'exploitations. — La pièce me paraît s'adresser aux confesseurs. « Non gratis aget pro quo interceditis ullus : | ab igne qui refugit, agit in uoragine uestra. | Tunc <re>petit suppetium miser denudatus a uobis ». Le feu dont il est question n'est pas celui des supplices, mais le feu de l'enfer ou du jugement ; comme me le semble indiquer un passage parallèle, II, 2, 13-15 : « Furet ira caelestis, | ut, quacumque fugit, impius occupetur ab igne ; | suppetium nullum <tunc> erit, nec nauticae puppes ». Les vers 16 suiv. nous montrent les confesseurs cherchant des clients, c'est-à-dire des *lapsi* ou des pécheurs, pour leur vendre les absolutions, et finalement tout ce monde faisant bombance les uns chez les autres : « Inspicitis [M. B. entend : *cognoscitis*, au sens juridique] clientes [ma lecture ; *dicentes* ms., « ius dicentes », interprétation proposée par Dombart avec doute, adoptée par M. B.], quibus uos ostenditis ultro [ils vont les chercher] ; | cum ipsis et epulas capitis et pascitis ipsos [2] ».

---

1. Texte douteux ; *prouehit* Br., *prouexit* Œhler ; je maintiens *prouenit* : « Si l'appui d'un haut personnage t'échoit », cf. *Carm. ap.*, 797 : « Gloriam homini prouenisse ».

2. Il va sans dire qu'ici, comme ailleurs, tout n'est pas éclairci. L'interprétation que je propose convient au milieu du IIIe siècle ; mais je n'exclus pas l'autre date, 305-311. Après la persécution de 303-304, la même situation qu'au temps de Cyprien a dû se reproduire, car il y eut beaucoup de défaillances à réparer. Le souvenir de cette liquidation s'est perdu dans l'orage donatiste qui a absorbé l'attention des écrivains du IVe siècle. M. Ferrère, *La situation relig. de l'Afrique rom.*, p. 134, remarque que nous sommes sans renseignements sur l'Église d'Afrique pour les années 305-311, et le concile de Cirta (305) montre que déjà la

II, 5, *Catecumenis* — Concile de Néocésarée (entre 314 et 325), canon V. — Le concile prescrit de placer les catéchumènes qui pèchent parmi les pénitents, d'abord dans la catégorie des « agenouillés », puis, en cas de récidive, dans celle des « écoutants », et, enfin, de les expulser, s'ils continuent à pécher. Il n'y a pas un mot de cela dans Commodien, qui exhorte les catéchumènes à vivre sans faute et leur enseigne que leurs péchés entraîneront pour eux une peine et un dommage : peine et dommage ne sont pas déterminés et peuvent être purement spirituels. De plus, la discipline orientale n'a probablement jamais été appliquée en Occident : « La question de l'application de ce canon oriental à l'Occident, dans l'Eglise latine *qui ne connaissait pas la division des pénitents en classes*, sera laissée ici de côté », dit M. B. avec désinvolture, dans une note finale (p. 123, n. 1). — V. 8, lire : « In baptismo tibi genitalia sola tegantur (ms. : *genitali sola tenantur*) » : c'est une invitation à ne pas ajouter au péché originel des fautes personnelles.

Je laisse de côté la question d'Ammudates (I, 18), qui n'a pas grande portée pour la solution du problème.

M. B. s'attache ensuite à fixer le séjour de Commodien à Arles. Une partie de ses raisonnements découlent de la thèse sur la date. Quand on admet que Commodien peut parler des Vandales, on n'a pas grande peine à croire que *transfluuiat hostis* veut dire : « Les Vandales traversent le bras du Rhône qui protège Arles ». Dans II, 35, 6, M. B. reconnaît la formule liturgique destinée à faire faire le silence à la messe avant les lectures (ici, « pateant aures » ; cette formule caractérise, en Occident, la liturgie gallicane. Mais nous sommes trop mal renseignés sur la liturgie d'Afrique pour que nous puissions dire que cette invitation y manquait. Et quelle liturgie d'Occident n'est pas « gallicane », quand on a mis à part la liturgie romaine? Enfin, il est très probable que cette invitation, conservée dans une cérémonie préparatoire du baptême, avait aussi sa place anciennement dans la messe romaine ; voy. Duchesne, *Origines du culte*, 3e éd., p. 170. Deux gallicismes de langue sont des traces bien faibles d'une influence spéciale et ils sont discutables. *Carm. Ap.*, 891-2 : « Exsurget... | rex *ad* Oriente » paraît à M. B. valoir : *rex Orientis* ; mais on peut aussi, comme l'a fait Dombart, voir dans *ad Oriente(m)* une impropriété pour désigner le côté de l'Orient ; cf. *ad dexteram*, *ad uillam* (« aux champs »), et d'autre part certaines confusions d'emplois en grec avec παρά et πρός ; l'influence du grec, du moins à travers des traductions, doit toujours être soupçonnée chez Commodien. *Instr.*, II, 8, 15, Commodien recommande aux femmes de porter des vêtements

---

question des traditeurs occupe le premier plan. — L'acrostiche est : « Maioribus natis dico » ; ce *maioribus natis* a tout l'air d'être une traduction vaille que vaille de πρεσβυτέροις. Et c'est un autre problème.

décents « frigus ut *ostent* | aut nimium solis » : *ostare*, « ôter », gallicisme, et M. B. renvoie à Ducange, où la chose n'est pas si claire; car les exemples cités donnent une expression stéréotypée : *de uia* (ou *uiam*) *ostare*. Ducange cite aussi le scol. de Juvénal : *picturam obstant* « cachent la peinture ». Dans tous ces textes, *obstare* n'a pas le sens de « ôter », et Dombart a très bien compris la nuance de Commodien en renvoyant à Hor., *Sat.*, I, 3, 14 : « Toga quae *defendere frigus* queat », qui a peut-être inspiré le poète chrétien. En somme, ces données linguistiques sont insuffisantes pour établir une conclusion.

M. B. étudie encore les idées religieuses, les modèles, les imitateurs et la langue de Commodien. Nous ne pouvons prolonger cet examen au delà de la thèse principale. Elle soulève, au surplus, des difficultés générales qu'il faut indiquer. Commodien parle de persécution sanglante et de païens, il ne parle pas d'hérétiques. Or, s'il vivait au ve siècle, cette question de l'hérésie était la principale. Arles était entourée de barbares ariens, en attendant qu'elle tombe dans leurs mains. Comment le « sabellianisme » du poète ne s'oppose-t-il pas à l'arianisme des Goths (pour cette opposition, voy. Greg. Naz., *Eloge de Basile*, xxx)? Bien qu'on puisse trouver des répondants à la doctrine de Commodien sur la faute des anges, elle est tout de même bien étrange au milieu du ve siècle (voy. Turmel, dans la *Rev. d'hist. et de litt. rel.*, III [1898], p. 300). La manière dont Gennadius s'exprime sur Commodien ne peut guère encourager à accepter la nouvelle hypothèse [1]. Il écrivait entre 467 et 469, à Marseille, et il n'en sait pas plus long sur un poète d'Arles qui versifiait entre 458 et 466 ! Et pas un mot chez Commodien qui soit un écho de la grosse querelle du semi-pélagianisme! Si cela était, nous dirions : cela est. Mais il s'agit d'une hypothèse dont les fondements sont chancelants et d'un écrivain dont l'œuvre s'explique beaucoup mieux au commencement du ive siècle qu'au milieu du ve siècle. Enfin, la thèse de M. Brewer a contre elle la méthode même de l'auteur, ce mélange d'hypothèses, prises pour démontrées, et de raisonnements logiques déduits des hypothèses; l'emploi de la dialectique ; la substitution du syllogisme à la confrontation des textes; en un mot, toute une sophistique, dont j'ai donné quelques exemples et qui prouve que M. Brewer n'a pas reçu une éducation d'historien. Décidément, dom Morin a bien fait de réserver son jugement.

Le livre contient d'ailleurs des matériaux que d'autres pourront exploiter par une méthode plus scientifique.

Paul Lejay.

---

1. Gennadius dit que Commodien a imité Lactance. Cette assertion n'est pas un témoignage ni un renseignement de fait; elle n'est fondée sur aucune tradition, pas plus que le reste de la notice. C'est une conclusion d'érudit qu'il nous incombe de vérifier. Il me semble que M. Monceaux, III, 452, lui a donné une valeur historique qu'elle n'a pas.

Rodolphe Dareste, **Nouvelles études d'histoire du droit.** 3e série. Paris, L. Larose, 1906, x, 351 p., 8°. Prix : 9 fr.

Le savant doyen d'âge de l'Académie des sciences morales et politiques a déjà recueilli dans deux volumes précédents en 1889 et en 1902, ses études sur l'histoire du droit, disséminées dans différents recueils; il annonce dans sa préface que ce troisième « sera le dernier ». Nous y trouvons, en majeure partie, des articles publiés par le *Journal des Savants* ou la *Revue historique du droit français et étranger* et soigneusement revus; d'autres ont été rédigés à propos de publications scientifiques récentes. On les lira avec un intérêt soutenu, soit qu'il nous entretienne du Code babylonien du roi Hammourabi, ou nous parle de la loi des Homérites d'Arabie dont certains paragraphes laissent une impression bien peu juridique, soit encore qu'il examine les anciennes coutumes des tribus albanaises on discute l'histoire et la teneur de la *lex Rhodia*, soit enfin qu'il s'occupe des législations barbares (Visigoths, Burgondes et Frisons) ou qu'il traite certains points de notre vieux droit français (Le pouvoir royal sous les premiers Capétiens — Philippe de Beaumanoir — Les Établissements de S. Louis — le Parlement de Paris, juges et avocats, etc.). On trouvera partout une documentation des plus sérieuses, une exposition claire et lucide des principes et des faits, et les historiens, comme les jurisconsultes tireront également profit de ce volume qui, l'auteur nous permettra de l'espérer, ne « sera pas le dernier ».

R.

Altnordische Sagabibliothek. XII. *Clári Saga* hrsgb. von G. Cederschiold. Halle a. S., Max Niemeyer, 1907. In-8° de xxxviii-76 pp. Pr. 3 M.

La saga de Clarus, traduction d'un poème latin sans doute composé par un clerc Français et disparu sans autres traces, réunit en un même sujet trois motifs traditionnellement connus et qui se sont jusqu'à nos jours maintenus dans divers contes populaires. L'empereur d'Allemagne Tiburcius a fait venir pour son fils Clarus le plus célèbre maître de son temps, Perus. Un jour, celui-ci donne comme devoir à son royal élève une strophe à développer : sur la fille du roi des Francs, Serena, qui, célestement belle, habite en un château merveilleux. Le prince, sur cette description, s'éprend d'amour et part pour la France. Ridiculement berné aux deux premiers voyages, il réussit, à sa troisième visite, sur les indications de son maître et grâce à la complicité d'une suivante, à obtenir, déguisé et inconnu, les faveurs de la princesse. A son tour, il la soumet, toute une année durant, aux plus cruelles épreuves, avant de l'épouser... D'après le style et la langue M. Cederschiöld, fixant la date de cette traduction aux environs de 1290, l'attribue à l'évêque norvégien Lón Halldórsson pendant un séjour que celui-ci fit à Paris. Il indique dans son introduction les

manuscrits, éditions et traductions qui en existent et explique en quoi l'édition présente, destinée au public, se distingue de celle déjà donnée par lui en 1879 et qui s'adressait surtout aux spécialistes. De nombreuses notes en bas des pages facilitent l'intelligence du texte.

Léon PINEAU.

Au bon vieux temps, récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand, jeux, vieilles chansons, par A. MADELAINE. Caen, imp. Delesques (Paris, Champion), 1907. Tome Ier, in-12 de XIV-384 pages. 4 fr.

Le recueil dont M. Madelaine vient de nous donner le premier volume n'est pas seulement un recueil de contes et traditions populaires réunis par l'auteur pour la distraction de ses contemporains ; c'est un livre dans lequel le philologue trouvera une quantité de mots patois qui ne se rencontrent pas toujours dans les glossaires publiés jusqu'ici. L'historien y trouvera aussi sa part d'étude, en tenant compte, bien entendu, du fabuleux qui s'y rencontre. Si nous avions un reproche à adresser à l'auteur, ce serait de n'avoir pas toujours conservé la couleur locale du vieux langage et d'avoir par cela sacrifié un peu le fond pour la forme. Mais M. M. n'avait d'autre but que de « concentrer tout ce qui émotionnait et intéressait un pays à une certaine époque », et il nous offre une série de tableaux groupés suivant une certaine méthode : rapports du paysan avec le seigneur, les visions, les marchés avec le diable, les sabbats et les spectres, les légendes, les fées, les anciens jeux et les vieilles chansons du Bocage normand. Des travaux de ce genre poétisent l'histoire locale : ils sont, pour ainsi dire, la reconstitution psychologique de nos ancêtres, le complément indispensable aux documents écrits qui sont bien souvent lettre morte lorsqu'on n'a pas une connaissance suffisante du milieu auxquels ils s'appliquent.

Étienne DEVILLE.

Espagnols et Flamands au XVIe siècle. La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II, par Ernest GOSSART. Bruxelles, H. Lamertin, 1906, VIII, 303 p. in-8°.

On a déjà parlé ici d'un premier volume de M. Gossart, sur les débuts de la grande lutte pour l'indépendance des Pays-Bas. Ce nouveau travail, résumé substantiel, exact, embrasse en trois cents pages tout le restant de cette période *héroïque* du passé de la Néerlande, depuis le départ du duc d'Albe en 1572, jusqu'à la paix de Vervins en 1598 et même — mais fort en raccourci — jusqu'à la mort de l'archiduc Albert en 1621. Ce n'est donc pas un récit détaillé, mais une simple esquisse du développement de cette partie des Pays-Bas, qui reste espagnole, après s'être débattue avec plus ou moins de succès contre Requesens et don Juan d'Autriche, pour succomber sous la persévérance et les talents supérieurs d'Alexandre Farnèse. Sans

apporter des traits bien nouveaux au tableau de cette querelle mémorable, à laquelle participent indirectement ou directement la France et l'Angleterre. M. G., venant après tant et de si distingués prédécesseurs, a su juger équitablement les hommes et les choses de l'époque, et caractériser la décadence (qu'on a pu croire longtemps définitive) qui résulta pour les provinces méridionales de leur retour sous le joug espagnol. Le côté militaire de la lutte est un peu sacrifié au côté politique ; parmi les portraits esquissés avec plus ou moins de sympathie, on ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur fait la partie trop belle à Philippe II. Sans vouloir refaire de lui le monstre traditionnel, il est incontestable que l'homme et le souverain fut au fond très borné, et que sa fermeté si vantée ne fut trop souvent qu'entêtement et indécision phlegmatique, incapable d'action.

R.

E. Desgardins. **La duchesse d'Etampes et François I.** Paris, Champion, 1907. in-8°, 132 p. portraits et vues.

M. E. Desgardins inaugure une série d'études, qu'il sera facile de rendre longue, sur les *Favorites des Rois*, par ce volume sur la duchesse d'Etampes et François I. C'est un travail honnête de style et consciencieux, mais qui ne donne pas précisément une image très vivante de cette Anne de Pisseleu qui devint à dix-huit ans la maîtresse du roi, retour d'Espagne, et conserva sa place à la cour pendant vingt ans, non sans céder parfois sa place dans la couche royale à d'éphémères rivales, jusqu'au moment où l'avènement de Henri II ou plutôt de sa grande ennemie, Diane de Poitiers, permit de l'en chasser. L'auteur la montre en procès avec son mari, charmeuse, chicanière et cupide, favorisant, sur ses vieux jours, le mouvement de la Réforme ; on ne sait trop si elle fut « une courtisane impopulaire » ou « un cœur sensible aux bonnes inspirations », l'inspiratrice de la création du Collège de France, la rénovatrice des idées politiques et littéraires de son temps. Ce nous semble agrandir singulièrement le rôle qu'elle joua, même au temps de sa plus grande faveur.

E.

Annales Jean-Jacques Rousseau. Tome II, Genève, Jullien, 1906. 8° p. 306.
Th. Dutour. **Le Testament de Jean-Jacques Rousseau** (Février 1768). Genève, Jullien, 1907. 8° p. 18.

I. La *Revue* du 12 février 1906 a annoncé le premier volume des *Annales* et renseigné ses lecteurs sur le but que s'est proposé la *Société Jean-Jacques Rousseau* en entreprenant cette publication. Le second volume contient deux études d'importance inégale, l'une de M. E. Ritter, sur J-J. *Rousseau et Mme d'Houdetot* (p. 1-136), l'autre de M. A. Michel sur *Deux portraits de Rousseau* (p. 137-152). M. Ritter a soumis à un minutieux examen les relations du philosophe avec

Mme d'Houdetot et en particulier sa brouille avec M^e^ d'Epinay et les amis de celle-ci. Par un classement plus rigoureux des lettres, par une comparaison attentive des *Mémoires* de Mme d'Epinay avec les pièces originales, par un supplément d'information puisé dans les documents que Streckeisen et M. Buffenoir ont mis au jour, il a donné de cet épisode passablement embrouillé de la vie de Rousseau un exposé lucide et montré que la sévérité ordinaire avec laquelle la critique a jugé sa conduite dans cette circonstance a été excessive ; le principal coupable dans l'affaire fut Grimm, dont la jalousie et les indiscrétions provoquèrent chez Rousseau ces écarts d'humeur qui devaient lui coûter successivement ses plus précieuses amitiés. Des lettres en partie inédites, constituant comme un petit traité de morale écrit à l'intention de M^e^ d'Houdetot et dont certains passages sont entrés dans la Profession de foi du vicaire savoyard, terminent cette scrupuleuse étude. Avec le volume de M. Buffenoir elle mettra une précision désirable dans l'histoire assez délicate des relations de l'ombrageux philosophe avec ses amis. L'article, plus court, mais substantiel, de M. Michel nous renseigne sur un portrait de Rousseau par La Tour qui figura au Salon de 1753 et sur une maquette de Houdon que le Louvre vient d'acquérir et où il est permis de voir la forme définitive à laquelle le maître s'était arrêté pour le monument que l'Assemblée Nationale avait décidé d'élever à Rousseau. L'autre contribution importante de ce nouveau volume est la suite (p. 152-270) que donne M. Dufour à la publication des *Pages inédites de Rousseau;* il a ajouté dix morceaux à la série précédente dont la valeur semblait supérieure. Les plus importants de celle-ci sont deux actes de la tragédie de *Lucrèce* et des *Notes sur l'abbé de Saint-Pierre.* Un commentaire érudit précède l'édition de ces textes. Le nouveau volume se termine comme son aîné par une bibliographie critique (elle n'offre cette année rien de saillant) et une chronique détaillée.

II. M. Dufour a découvert dans un mss. de la Bibliothèque de Neuchâtel la minute d'un testament de Rousseau qu'il date de février 1763. Après avoir rappelé l'histoire des deux premiers testaments déjà connus de 1737 et 1758, il relève dans la correspondance ce qui intéresse ce troisième ignoré des biographes, suit les traces de la pièce pendant la vie et après la mort de Rousseau et nous en donne le texte. Rousseau y institue Thérèse Le Vasseur son unique héritière, à l'exclusion de ses parents et amis, afin de ne pas diminuer l'humble succession. De plus il demande que pour reconnaître la nature de sa maladie on fasse l'ouverture de son corps et il joint au testament une note destinée à l'instruction des chirurgiens. Cette dernière partie surtout constitue dans la trouvaille de M. D. un document important pour le critique qui une fois de plus abordera l'étude de la maladie de Rousseau.

L. R.

F. Uzureau. **Andegaviana,** 6e série. Paris, Alphonse Picard. Angers ; J. Siraudeau, 1907, 556 pages, gr. in-8o.

Parmi les érudits qui fouillent avec passion les archives de leur province et qui s'efforcent d'en reconstituer l'histoire bribe par bribe, M. l'abbé Uzureau s'est fait une place des plus distinguées. Il possède à fond l'histoire de l'Anjou, il ne lui manque que de l'écrire dans un ouvrage d'ensemble où il réunirait et classerait les matériaux épars dans ses innombrables publications. Depuis plusieurs années déjà, il a eu l'heureuse idée de réunir en volumes, sous le titre général d'*Andegaviana*, les textes, notes, articles de toute sorte qu'il publie au jour le jour dans sa revue l'*Anjou historique*. Une table des matières par ordre chronologique permet de se retrouver facilement à l'intérieur de chaque volume. La collection est aujourd'hui arrivée à son sixième tome et l'intérêt, loin de faiblir, s'accroît plutôt.

Au nombre des textes les plus importants, je signalerai la publication de l'*État historique, ecclésiastique et civil de l'Anjou avant la Révolution de 1789*, œuvre inédite de l'abbé Jacques Rangeard qui fut membre de la Constituante. L'ouvrage, composé en 1790, était resté manuscrit. M. U., qui l'a trouvé à la bibliothèque d'Angers, a fort bien fait de l'éditer, car il est très instructif et solidement documenté. On peut seulement regretter qu'au lieu de publier le manuscrit dans sa suite naturelle, du commencement à la fin, il l'ait découpé arbitrairement en tranches sous des titres de son invention (les monastères, les anciens tribunaux, les communautés de femmes, etc.). L'unité de l'ouvrage est ainsi brisée et les indications de M. U. ne sont pas suffisantes pour permettre de la reconstituer.

Un autre texte au moins aussi important et d'un intérêt général est le journal des visites pastorales faites de 1706 à 1716 par Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, dans les doyennés de Bressuire, Saint-Laurent-sur-Sèvre et Vihiers, aujourd'hui annexés au diocèse d'Angers. C'est un document de premier ordre sur l'état du clergé des campagnes dans les dernières années du règne de Louis XIV. On y voit que la réforme catholique du début du XVIIe siècle est déjà bien loin. Les mœurs cléricales sont redevenues presque aussi libres qu'au Moyen âge, au temps des fameuses visites pastorales d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen. A chaque page, Mgr de Champflour fait des constations douloureuses : le curé d'Yzernay ne porte presque jamais la soutane et va à la chasse, le curé de la Plaine voit avec trop d'assiduité une jeune veuve et fait avec elle des voyages fréquents dont les paroissiens murmurent, le curé de Notre-Dame de Trémont laisse mourir ses paroissiens sans sacrements par esprit de vengeance, le prêtre-aumônier de La Tourlandry boit souvent avec excès, le chapelain de La Crépellière, qui boit lui aussi avec excès, n'assiste presque jamais à la messe et fréquente à peine les sacrements à Pâques, ce qui est plus grave, etc. Chose curieuse, le nombre des incrédules

augmente même chez les simples paysans. A Coron, sur 1,300 communiants, il y en a bien 50 qui n'ont pas satisfait à leur devoir pascal et même depuis très longtemps pour la plupart (p. 66). Le fait n'est pas isolé. Dans d'autres communes il y a également des non-pratiquants. Et nous sommes dans la région où le soulèvement Vendéen prendra naissance !

Plusieurs textes encore méritent d'être signalés dans ce volume : les rapports du commissaire du Directoire près la municipalité d'Angers sur « l'esprit public » de la ville à la fin du Directoire et au début du Consulat; — les comptes décadaires du comité révolutionnaire d'Angers de décembre 1793 à mars 1795 ; — les procès-verbaux des fêtes civiques pendant la Révolution.

Les articles en général sont moins importants que les documents. Les plus intéressants concernent l'histoire religieuse. Ainsi, « le culte constitutionnel à Angers (1795-1802) », « la restauration du culte réfractaire après le 18 brumaire », etc.

En somme, il y a dans ce sixième volume des matériaux très variés dont les historiens de toutes les spécialités pourront faire leur profit.

Albert Mathiez.

Geschichte des rumaenischen Volkes im Rahmen seiner Staatenbildungen, von N. Iorga, Professor an der Universitaet Bukarest. Gotha, F.-A. Perthes, 1905, xiv, 402, xiii, 541 p. in-8°. Prix : 25 francs.

La grande collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte,* fondée jadis par Heeren et Uckert et dirigée aujourd'hui par M. Karl Lamprecht, publie une *Histoire du peuple roumain* de M. N. Jorga qui sera bien reçue partout, mais principalement en Allemagne où l'on ne possédait guère de travail scientifique récent sur la matière, tandis que nous avions en France l'*Histoire des Roumains* de M. Xénopol, que M. J. déclare, il est vrai, bien âprement, « à peu près inutilisable » (*fast unbrauchbar*), p. 6. Nous n'avons pas à nous prononcer ici entre les deux historiens roumains et nous ne nous reconnaissons pas d'ailleurs une compétence suffisante pour le faire; mais après lecture attentive du volumineux travail du professeur de Bukarest, nous croyons pouvoir le recommander comme un guide bien informé, d'un esprit critique, à ceux qui voudraient s'orienter sur le passé lointain et le passé récent du royaume actuel qui s'étend entre le Danube et les Carpathes, ou, pour parler plus exactement, sur certains moments de ce passé, car l'auteur n'a pas entendu rédiger un manuel complet d'histoire de Roumanie. Il s'est étendu plus volontiers, dans des tableaux d'ensemble, sur le développement écononomique et social des régions et des principautés qui ont fini par constituer la monarchie de Carol I, pensant, non sans raison, que tous les menus détails, conservés dans les annales et les chroniques du pays, pour

les siècles lointains du moyen âge ne seraient pas également intéressants pour un public étranger [1].

L'ouvrage s'ouvre par une courte introduction (8 pages), que l'on aurait désiré plus longue, sur l'historiographie roumaine. Elle est suivie d'une introduction sur la formation ethnographique des Roumains, au cours des siècles de l'antiquité, depuis les Thraces combattus par Darius et les Daces de Décébale. Il nous montre ces vastes contrées, colonisées par l'empire romain, submergées par le déluge de la grande migration des peuples, la formation des Vlaques du Pinde et des Carpathes, à l'abri de ces contreforts protecteurs, les influences slaves et tartares qui travaillent tour à tour ces populations, non de pâtres, comme le veulent quelques-uns, mais de paysans, malgré la demi-protection de leurs montagnes. Il nous montre la formation des villes et des villages roumains de la plaine et ces derniers chapitres présentent un intérêt considérable. Puis, dans la seconde moitié du XIVe siècle, commence l'histoire politique du pays. A côté de la woywodie des Vlaques se constitue la woywodie moldavienne, puis commencent à la fois des luttes intestines féroces, et ces conflits extérieurs avec les Hongrois et les Turcs, qui continuent à travers le siècle suivant, jusqu'à ce qu'au XVIe siècle, le sultan de Constantinople soit le maître réel de ces régions. L'histoire de cette période de cent cinquante ans, où s'agitent des régents barbares comme Wlad Drakul, Mircea, Alexandre Lapusneanu, est à la fois peu attrayante et très embrouillée, car les princes eux-mêmes tourbillonnent et disparaissent parfois devant nos yeux sans dates ni faits précis (I, p. 388) et la férocité des mœurs est telle [2] qu'on ne saurait s'étonner si le peu de civilisation de ces régions infortunées dépérit et disparaît.

La Turquie, une fois maîtresse des territoires roumains, c'est à Constantinople qu'on choisit les dynastes locaux chargés de les gouverner pour le maître; mais par l'influence du Phanar ce ne sont bientôt plus des enfants du pays, mais des Grecs de Stamboul, les Brancovano, les Cantacuzène, les Ghika, les Maurocordato qui occupent ces trônes branlants. Plus tard, l'influence de la maison d'Autriche et celle de la Russie vient y contrecarrer l'influence ottomane. Les mœurs s'adoucissent en se corrompant peut-être davantage; une nouvelle aristocratie terrienne se forme, mais la décadence des populations agricoles asservies devient de plus en plus profonde. Les intrigues de palais, les révolutions sont fréquentes dans ces microcosmes plus qu'à demi orientaux. Ce n'est qu'au XIXe siècle par l'influence des Roumains de Transylvanie, moins opprimés, que s'inau-

1. La préface de M. Jorga donne, avec une franchise, qui n'est pas dénuée de pointes à l'adresse des confrères dissidents, des explications sur la façon dont il comprend qu'on doive raconter l'histoire de son pays.

2. Voir par exemple l'horrible fin du prince Jean, déchiré par des chameaux en 1574.

gure la renaissance intellectuelle et matérielle des principautés. M. Jorga nous raconte plus en détail les luttes sociales et politiques qui précèdent et suivent l'année 1848, et montre comment la guerre d'Orient amena, au grand étonnement des diplomates, le réveil de la nationalité roumaine. Grâce à la tolérance des grandes puissances européennes, le colonel Alexandre Couza put se faire proclamer, en janvier 1859, premier souverain constitutionnel des principautés unies et quand il eut été renversé, sept ans plus tard, par une conspiration de palais, la Roumanie trouva dans le prince Charles de Hohenzollern, en avril 1866, le prince (devenu roi plus tard sous le nom de Karol I) qui, depuis plus de quarante ans préside aux destinées du pays et au développement plus ou moins rapide de sa civilisation.

Naturellement, les derniers chapitres de l'ouvrage seront très discutés, soit dans le pays même, selon les partis, dont ils racontent les luttes, soit au dehors, selon que l'auteur apprécie l'influence des nations étrangères sur le développement intellectuel ou les destinées politiques de ses compatriotes [1]. Plus d'un se sentira choqué de l'antisémitisme assez prononcé professé par M. Jorga [2], et qui n'est pas absolument excusé par le fait de la présence d'une population israëlite relativement très nombreuse et très active, au point de vue économique, au milieu d'une population chrétienne de huit millions d'habitants qui ne sont pas encore habitués à s'aider eux-mêmes et à se passer du « facteur » juif. Les graves troubles agraires qui ont éclaté l'année dernière sur divers points ont suffisamment montré tout ce qui restait encore à faire, et d'ailleurs l'auteur lui-même a démontré d'une manière irréfutable, dans ses derniers chapitres, que la vie économique et politique de la Roumanie contemporaine n'était rien moins qu'édifiante par certains côtés. Une civilisation trop raffinée déjà chez les couches supérieures, trop de traces et de souvenirs encore de l'antique servage, chez les masses, forment entre les citoyens un écart si considérable que les réformes à entreprendre sont presque aussi difficiles qu'elles sont nécessaires. M. Jorga ne s'est point constitué le panégyriste de son pays ; il lui a dit la vérité, dans la mesure de ses convictions personnelles ; s'il est toujours difficile d'écrire l'histoire absolument contemporaine sans s'exposer à la critique, parfois violente de ceux dont en juge les actes, nous qui n'avons d'autre désir que de nous instruire sur le passé du plus jeune royaume de l'Europe, nous devons lui savoir gré de nous avoir

1. L'on pourrait trouver, peut-être, quand on songe aux sympathies manifestées aux Roumains par nos écrivains français, Edgar Quinet, Michelet, etc., que l'auteur est parfois assez peu sympathique à la France ; voy. p. ex., II, p. 351. 354.

2. Voir surtout II, 362-363, et ce qu'il dit à propos de la déclaration sophistique de la Chambre roumaine qu'il n'y a pas de Juifs roumains « parce qu'ils sont tous étrangers ».

raconté l'histoire de la Roumanie jusqu'à la veille même du jour où son second volume fut terminé. Pour nos hommes politiques, nos journalistes et nos historiens, son travail constituera une source d'informations précieuse quand ils voudront aborder ce chapitre spécial de la grande Question d'Orient qui ne sera pas de sitôt résolue.

R.

Correspondance d'Alfred de Musset, publiée par Léon Séché. Paris, Société du Mercure de France, 1907, in-16°, de 293 p.

M. Léon Séché, pour qui les coulisses et les alcôves du romantisme n'ont plus guère de secrets, était particulièrement qualifié pour publier la *Correspondance* d'Alfred de Musset. Le présent volume comprend des lettres, inédites ou connues, qui se répartissent de 1827 à 1857, et sont adressées à près de soixante correspondants divers, dont les principaux sont P. de Musset, Mme Jaubert, A. Tattet et George Sand : un second volume, observe M. L. S., pourra être formé, dans un temps plus ou moins long, avec les lettres qui manquent encore ici, et dont on connaît l'existence. Peu de littérature « professionnelle » dans ce recueil-ci, et — en dehors de quelques-unes des lettres à G. Sand, qui échappent désormais à la disgrâce de leur édition belge — peu de cris de passion ; en revanche, du marivaudage tendre, de l'esprit sentimentalisé, de l'imprévu et du gamin à foison : et c'est le vrai Musset, au fond, celui des *Comédies* et des *Proverbes*. Les annotations de M. S., excellentes en matière de biographie et de bibliographie, ne perdraient rien à donner parfois une explication littéraire (Turandot, p. 187 ; pourquoi les termes qui « sonnent faux » p. 250 ne reprendraient-ils pas ceux de Cantel lui-même ? Lire sans doute *jonchets*, p. 185).

F. B.

Lettres de Barbey d'Aurevilly à une amie (1880-1887). Paris, Société du Mercure de France; 1907 in-16 de 214 pages.

Ces lettres, que publie une confidente anonyme, ne révèlent, en l'auteur du *Chevalier Des Touches*, ni un épistolier insoupçonné, ni un penseur secret. Mais le terrible homme de lettres que les fautes d'impressions mettent hors de lui, et qui visiblement s'intéresse à la littérature plus qu'à la vie, le rogue ironiste qui « fait claquer son fouet de roulier normand » sur le dos des gens qui lui sont antipathiques, cèdent le pas bien souvent à un tendre, on n'oserait dire à un sentimental, qui se met en frais d'amabilité et de douceur pour son « inconnue ».

F. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 août 1907.* — L'Académie accepte la donation que lui fait l'Association historique de l'Afrique du Nord, qui vient de se dissoudre. M. Cagnat, au nom de l'Association dissoute, demande à l'Académie si elle voudrait bien décider d'adjoindre les fonds à ceux de la médaille Blanchet, de façon à ce que la médaille donnée pour travaux et découvertes en Afrique puisse avoir une valeur supérieure et être décernée tous les ans. L'Académie décide qu'il en sera ainsi.

M. Cagnat fait connaître une série d'inscriptions trouvées par M. L. Poinssot, inspecteur du service des antiquités de la Tunisie, sur la chaîne de collines voisines de Teboursouk et de Testour. Ces documents sont des bornes qui indiquent la limite entre la cité de Dougga et un domaine impérial. Cette limite est marquée également par un mur en pierre sèche qui suit les crêtes des collines ; le mur se prolonge au nord jusqu'à la Medjerda ; dans cette partie, ainsi que le prouvent d'autres inscriptions, il suit l'ancienne frontière qui séparait le territoire de Carthage de celui des rois de Numidie.

M. l'abbé Louis Martin donne lecture d'un mémoire sur l'inscription cunéiforme perse d'un bilingue d'Artaxerxès II, fils de Darius (Ochus), 405-362. Cette inscription se trouve auprès du grand trilingue du palais de Darius à Persépolis, dans la nouvelle salle du musée du Louvre consacrée à l'exposition des découvertes de la Délégation scientifique en Perse.

M. S. Reinach annonce qu'il croit avoir retrouvé, sur un vase grec de la collection de M. Rome à Londres, l'image d'une Athéna de bronze exécutée vers 470 par Hégias, le maître de Phidias. La peinture de ce vase, qui est de 460 environ, représente un vieillard qui vient rendre grâces à la déesse, posée sur une colonne ionique. Une statuette du même type, en marbre, a été découverte sur l'Acropole d'Athènes ; une autre, en bronze, à Cologne. Enfin, l'historien byzantin Nicétas décrit une statue d'Athéna en bronze, détruite à Constantinople en 1203, et qui, à en juger par la description, devait être très semblable à l'original de la statue figurée sur le vase attique du ve siècle.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur les *optiones* dans le Talmud.

— *Séance du 9 août 1907.* — Sous le titre de *Mercure tricéphale*, M. S. Reinach lit un mémoire dont le sujet principal est l'explication d'un bas-relief découvert à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1871, représentant un dieu tricéphale debout. Comme le personnage est accosté d'un bouc, il est certainement identique à Mercure, ou du moins au Mercure gaulois assimilé au Mercure gréco-romain. Il avait pour pendant, dans le même ensemble, une figure de Mars, et le pourtour de ce monument était décoré de reliefs, en partie conservés, qui montrent des génies emportant et suspendant les armes de Mars. Suivant M. Reinach, il s'agit de la représentation symbolique et *loyaliste* d'un désarmement général de la Gaule, ordonné par Tibère vers l'an 15 et auquel Strabon a fait allusion. Dès cette époque, le Mars gaulois disparaît, remplacé par le Mars romain, tandis que le Mercure gaulois, dieu pacifique et protecteur du négoce, devient le dieu gaulois par excellence, peu influencé par le type classique du Mercure romain. Le désarmement de la Gaule eut cette conséquence que, lors du soulèvement de Sacrovir et de Florus, en l'an 21, on ne put armer qu'un cinquième des insurgés, et que les autres, suivant Tacite, combattirent les légions avec des épieux et des coutelas de chasse ; aussi la révolte fut-elle promptement étouffée.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur le *Livre des neuf sphères* attribué à l'auteur arabe, d'origine persane, Fadhl ben Nanbakht, qui fit plusieurs traductions du persan pour le calife Hâroûn er-Rechid. De certains renseignements il résulte que l'ouvrage devait être un traité d'astrologie appliquée aux thèmes des génitures. Peut-être faut-il traduire ce titre énigmatique : « le livre de El-Nhmtam », par « le livre des neuf sphères sur les nativités ».

M. Clermont-Ganneau propose ensuite de restituer, en tête d'une inscription trouvée par le P. Delattre à la basilique de Mcidfa, *Pancha*[*ri*], vocatif de *Pancharius*, transcription du nom grec Παγχάριος (C. I. G. 9904). Ce nom, apparenté à celui de Παγχάρης, avait été admis dans l'onomastique juive ; c'est de là peut-être qu'il a passé dans l'onomastique chrétienne d'Afrique.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 août 1907.* — M. Cagnat commence la lecture d'un mémoire sur l'état des fouilles entreprises depuis plusieurs années au camp de Lambèse par le service des monuments historiques.

M. S. Reinach étudie, chez différents peuples de l'antiquité, le scrupule religieux qui empêche le vainqueur d'utiliser pratiquement les dépouilles prises sur l'ennemi, en particulier les objets d'équipement et les armes. On les brûle, on les immerge, on les dépose en tas sur le sol dans un lieu consacré, on les suspend à un arbre ou le long d'un mur ; c'est l'origine des trophées, auxquels il est défendu de toucher et qui ne devaient subir, à Rome, aucune réparation. Le scru-

pule primitif s'atténua sous l'influence de l'amour du gain ; mais, d'une part, les objets précieux durent être purifiés avant de servir ; de l'autre, le caractère religieux du scrupule continua de s'attester par l'offrande d'une partie du butin aux dieux. Les exemples les plus concluants à cet égard sont fournis par l'histoire biblique de la prise de Jéricho ; M. Reinach en rapproche des faits analogues, rapportés par César, Tite-Live et Orose. Il montrera prochainement comment on peut expliquer, en partant de ces prémisses, la vieille légende romaine de Tarpeia.

Académie des Inscriptions et Belles Lettres. — *Séance du 23 août 1907.* — M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre de M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, qui lui offre une somme de 5,000 francs pour favoriser le développement du fonds de roulement destiné à ouvrir aux chargés de missions archéologiques quelques crédits supplémentaires leur permettant d'acquérir sur place les antiquités qu'ils pourraient rencontrer au cours de leurs voyages et explorations, particulièrement dans les pays d'Orient.

M. Choisy présente, au nom de l'auteur M. Goodyear, conservateur du musée de Brooklyn, une série de photographies d'édifices français du moyen âge : photographies prises en vue de constater les courbures des lignes ascendantes. Des fils à plomb, accompagnés d'échelles graduées, permettent non seulement de constater l'allure des lignes ascendantes, mais de mesurer les inclinaisons qu'elles présentent. Quelle que soit l'explication, il y a là des faits du plus haut intérêt et un document précieux pour l'histoire des dispositions originelles ou des déformations séculaires des édifices gothiques de France.

M. Cagnat termine la lecture de son mémoire sur les fouilles du camp de Lambèse poursuivies depuis dix ans par le service des monuments sous la direction de M. Albert Ballu. Il insiste sur l'intérêt que présentent le prætorium et les casernes.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 août 1907.* — M. Hamy donne lecture d'une étude sur le livre de la Description des pays, sorte de géographie générale rédigée en 1451 ou 1452 par le premier héraut d'armes de Charles VII, Gilles le Bouvier dit Berry, dont il suit la vie agitée depuis son arrivée à Paris en 1402 jusqu'à sa mort vraisemblablement survenue à la cour en 1455. C'est principalement entre les années 1440 et 1448 que se placent les voyages de Berry qui ont fourni les éléments de son petit ouvrage et l'ont conduit au Sinaï, d'une part, et jusqu'au cœur de l'Irlande, d'autre part. Le texte du livre est encore inédit, et M. Hamy en prépare une édition annotée, où figureront en outre un certain nombre de documents géographiques inédits ou mal connus de la même époque, comme l'itinéraire de Bruges, la table de Velletri, etc. — M. Longnon présente quelques observations.

M. Jean Capart, conservateur-adjoint des antiquités égyptiennes aux Musées royaux de Bruxelles, lit une étude sur les objets en schiste découverts dans les nécropoles de l'Egypte primitive et que l'on a voulu considérer comme des palettes à broyer le fard vert employé à la peinture des yeux. M. Capart cherche à montrer que les palettes auraient été des objets magiques qui se rattacheraient aux amulettes en forme de vases ou de gros scarabées de l'Egypte classique. Un curieux parallèle ethnographique, les *churinga* des Australiens, permet de retrouver en usage encore à notre époque des objets qui présentent avec les palettes égyptiennes des analogies au moins curieuses.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 septembre 1907.* — M. Salomon Reinach rappelle que la légende de Tarpeia, la vierge romaine qui livra le Capitole aux ennemis et périt étouffée sous leurs armes, est surtout connue par Tite-Live et Plutarque ; mais il y a un grand nombre de variantes, parfois contradictoires, et le seul fait sur lequel les historiens soient d'accord, c'est le genre de mort de Tarpeia. On montrait son tombeau sur la roche tarpeienne, et l'on célébrait un culte en son honneur. A l'époque où les Romains n'avaient pas encore de temples, la roche de Tarpeia avait été le lieu sacré où s'accumulaient, intangibles, les dépouilles prises à la guerre. Quand l'usage de former de pareils monceaux s'effaça devant celui de suspendre les armes des vaincus dans les temples et les maisons, on supposa que l'héroïne locale avait péri étouffée sous les boucliers romains, et l'on inventa des histoires pour justifier un si cruel châtiment. Comme les traîtres étaient précipités du haut de la roche tarpéienne, l'idée d'une trahison se présentait d'elle-même à l'esprit. Ainsi, selon M. Reinach, la légende de Tarpeia est un mythe né d'un rite. Le rite est celui de l'accumulation des dépouilles ; le mythe a pour objet d'expliquer pourquoi ces dépouilles forment un monceau et pèsent sur le corps de la vierge tarpéienne qu'elles ont écrasée.

M. Antoine Thomas donne lecture de sa notice sur M. Anatole de Barthélemy, son prédécesseur.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — **21 septembre** — **1907**

Naville, Le temple de Deir el Bahari, V. — Davies, Les tombes de Pentou et de Mahou. — Mallon, Grammaire copte. — Rosenberg, Le phénicien. — Brugmann, Les noms de nombre distributifs et collectifs. — Malinin, Ennéacrounos. — Aristophane, Thesmophoriazusæ et Ecclesiazusæ, p. Van Leeuwen. — Bryant, Enfance et jeunesse à l'époque d'Aristophane. — Goodspeed, Index patristique. — Preuss, Le développement des cités allemandes, I. — Saint-Hilaire, Mémoires, II, p, Lecestre. — J. Luchaire, L'évolution intellectuelle de l'Italie, 1815-1830. — Thieme, Guide bibliographique de la littérature française, 1800-1906. — Puchstein, La colonne ionique. — P. Fournier, Les fausses Décrétales. — Voretzsch, Introduction à l'étude du vieux français, 3e éd. — Heitz, Bibliotheca romanica. — Nyrop, Légendes et chants du passé, I. — K. Schmidt, Marguerite d'Anjou avant et dans Shakspeare. — Daniels, Saint-Evremond en Angleterre. — Seccombe, Le siècle de Johnson. — Prior, Dialogues des Morts, p. Waller. — E.-K. Armstrong, L'Amérique de Chateaubriand. — Vulliaud, Extraits de Ballanche. — Académie des inscriptions.

Edouard Naville, **The Temple of Deir el Bahari** (*Egypt Exploration Fund*), t. V, Plates cxix-cl, the Upper Court and the Sanctuary, Londres, 1906, in-f°, 12 p. et 51 pl.

La publication de Deir el Bahari poursuit son cours sans interruption par les soins des mêmes ouvriers, Naville pour le texte, Carter pour les dessins. Cette fois nous pénétrons dans la partie la plus intime du temple, celle où se trouvaient le sanctuaire et ses dépendances immédiates. On n'y voit plus d'inscriptions ni de tableaux historiques, mais nous sommes en pleine religion. Une grande porte en granit rose donne accès sur une cour jadis bordée de portiques, et de l'autre côté, en face d'elle, la chapelle ouvre dans la montagne. Elle était, comme le reste du monument, destinée d'abord au culte de la reine Hatchopsouîtou et de ses parèdres les dieux de Thèbes, mais les autres membres de la famille y reçurent leur part d'hommages et Thoutmôsis Ier, Thoutmôsis II, Thoutmôsis III y furent représentés ainsi que la reine-mère Ahmasi. Vers l'époque ptolémaïque, dans un temps où l'ensemble des constructions n'était déjà plus qu'une ruine dont on rencontrait les fragments dispersés par toute la nécropole, du Ramesséum au Deir-el-Chalaouît, les Thébains nettoyèrent cette partie et la restaurèrent : ils y ajoutèrent des propylées modestes et ils creusèrent au fond une chambre nouvelle qu'ils consacrèrent à des dieux plus récents. Le culte s'y continua jusque dans les premiers

siècles de notre ère, et peut-être dura-t-il jusqu'à ce que le christianisme s'empara du site pour y installer un de ses couvents.

Les sculptures de la XVIIIe dynastie ne sont pas sans intérêt. Celles qui décoraient les parois de la cour commémoraient une fête en l'honneur d'Amon du genre de celle qui est figurée sous la grande colonnade de Louxor ; toutefois c'est une statue colossale de la reine que les bateaux transportent. A l'intérieur, les rois sont en adoration devant les divinités thébaines et ils partagent avec elles l'offrande qui les nourrit. Rien de cela n'est bien nouveau, et il faut pousser jusqu'au sanctuaire ptolémaïque pour découvrir des données originales. En effet, il est dédié à deux hommes divinisés, Imouthès, fils de Phtah, et Aménôthès, fils de Hapouî. Aménôthès est ce ministre d'Aménôthès III, à qui sa réputation de magicien valut d'obtenir un culte après sa mort. Il semble que, vers le IIIe siècle avant J.-C., les habitants de Thèbes, jaloux de la popularité qu'avait conquise en Égypte Imouthès, le Memphite, voulurent opposer à celui-ci quelqu'un de leur cité. Ils choisirent Aménôthès qu'ils placèrent sur le même rang que son rival, et ils lui assignèrent plusieurs lieux de résidence, l'un près du temple de Phtah à Karnak ainsi qu'il convenait en la circonstance, et les autres dans la nécropole à Deir-el-Médinèh et à Deir-el-el-Baharî. Ici, pour mieux marquer encore le lien par lequel ils le rattachaient à Imouthès, ils modifièrent le nom Hapouî de son père en celui de taureau Apis qui est une incarnation de Phtah, comme on le sait : de la sorte, les deux personnages, étant tous les deux les enfants du même dieu, devenaient égaux et du coup la vanité thébaine était satisfaite.

Comme toujours, les dessins sont fort beaux et le texte est très correct. Le cinquième volume vaut les quatre volumes précédents : je ne puis mieux dire.

G. Maspero.

N. de G. Davies, **the Rock Tombs of El-Amarna, Part IV, Tombs of Penthu, Mahu and others** (XVIth Memoir of the *Archæological Survey of Egypt*, edited by LL. Griffith), Londres, 1906, in-4°, 36 p. et 45 pl.

Ce volume comprend la dernière des tombes qui appartiennent au groupe du Nord, celle de Pentou, et les principales du groupe méridional. Il couvre donc une partie du même terrain qui avait été exploré par les membres de la mission française, et il fait presque double emploi avec leur travail. C'est un de ces accidents dont il ne faut pas trop se chagriner : une double copie n'est jamais à regretter, surtout lorsqu'il s'agit de monuments aussi difficiles à lire que ceux d'El-Amarna. L'hypogée de Pentou ne diffère pas sensiblement des autres de son groupe : ce sont les mêmes légendes et les mêmes scènes, une visite du roi au temple d'Atonou, la remise des colliers d'or au défunt et sa réception au palais, le banquet royal. Le style

est peut-être un peu plus libre que dans les précédents, et les restes des inscriptions peuvent servir à corriger certaines fautes ou à combler plusieurs lacunes dans les inscriptions publiées antérieurement, mais on n'y rencontre rien de nouveau pour l'histoire. Le décorateur a employé les poncifs de son temps et de sa localité sans y rien introduire d'original que le nom du propriétaire et ses titres.

Le groupe du sud diffère de celui du nord par plus d'un détail. Il paraît avoir été réservé à des personnages de moindre envergure et avoir été formé un peu plus tard. Davies n'y compte que dix-neuf tombes et il attribue à « la surexcitation évidente avec laquelle Bouriant travaillait » l'indication que celui-ci donne d'un nombre plus fort : je puis l'assurer qu'il n'en est rien. Nos ouvriers ont mis à jour la façade d'une trentaine de tombes et il y en avait d'autres encore, mais comme elles étaient presque toutes à peine ébauchées, nous n'avons pas cru nécessaire de les déblayer. Les trous se sont ensablés rapidement, et ce serait, je crois, perdre son argent que de les recreuser. Il n'y avait là que les essais préliminaires d'une compagnie d'entrepreneurs que l'abandon rapide de la ville ne permit pas de pousser plus loin : la manière économique dont les syringes de ce groupe qui sont à peu près achevées sont décorées avec des moulures en plâtre est un indice de plus pour croire que ce coin de la nécropole était réservé à de petits fonctionnaires. Le plus élevé en grade commandait la gendarmerie et son nom est écrit une fois Mabhou. Comme cette orthographe prête à l'un des signes la valeur *beh* qui lui est connue par ailleurs, Bouriant et Legrain l'avaient adoptée : M. Davies préfère la vieille lecture Mahou et c'est aussi celle que j'adopterai jusqu'à nouvel ordre. Plusieurs scènes où nous apercevons le personnage faisant les rondes de police sont originales, mais le reste n'est qu'un extrait du schème adopté au groupe du Nord. Il en était de même dans les tombes voisines, celles d'Apii, de Ramsès, de Nafkhouprouhasakhpirî, de Souti, qui toutes sont à des degrés divers d'inachèvement. Plusieurs des tableaux y sont d'un ouvrier habile, mais l'ensemble ne nous apprend rien.

Les dessins sont exécutés avec la même maîtrise que ceux des volumes précédents. A force de copier les artistes d'El-Amarna, M. Davies s'est approprié leur style et on le sent : son trait est plus souple qu'au début et les proportions des figures viennent naturelles sous sa main. Peut-être a-t-il amolli quelquefois la sècheresse des contours et adouci les angles : du moins il me semble, quand je compare sa planche XXVI avec la copie que j'ai faite, il y a près d'un quart de siècle de la scène où Mahou amène des voleurs au comte de la ville. Aussi bien le faire de ces ateliers hermopolitains diffère-t-il assez de celui auquel les ateliers thébains nous ont accoutumé, pour que deux égyptologues ou deux dessinateurs puissent l'interpréter de deux façons diverses ; je dois dire pourtant que mon dessin paraît se

rapprocher plus que celui de M. Davies de la photographie qu'il a publiée d'une portion de la scène, sur sa planche XLI.

G. Maspero.

A. Mallon, **Grammaire copte avec Chrestomathie, Vocabulaire et Bibliographie,** 2e édition revue et augmentée, Beyrouth, imprimerie catholique, 1907, in-8°, xv 301-193 p.

La première édition de cette Grammaire a été épuisée en deux ans : c'est un beau succès et qui prouve combien l'œuvre était utile. Le père Mallon a tenu compte des critiques qui lui ont été faites de plusieurs côtés : il a allégé les chapitres relatifs à la phonétique et il les a rendus plus complets et plus précis tout à la fois ; il a modifié le plan en ce qui concerne les rapprochements au dialecte thébain ; il a élargi un peu la Chrestomathie. La deuxième édition est donc en progrès sur la première et il y reste bien peu à corriger matériellement. Je lui souhaite un succès aussi prompt, et je ne puis m'empêcher de souhaiter que le père Mallon entreprenne de faire pour les autres dialectes du Copte ce qui lui a si bien réussi pour celui-ci : le besoin y est grand d'une grammaire à la fois savante et claire.

G. Maspero.

J. Rosenberg. **Phönikische Sprachlehre und Epigraphik,** Wien, u. Leipzig, Hartleben, viii-173 pp., 2 pl., 2 marks.

« Le phénicien tel qu'on le parle », c'est le titre qu'on pourrait donner, sans un trop grand paradoxe, à ce petit volume de poche, coquettement cartonné, qui fait partie de la collection polyglotte de la librairie Hartleben et vient y prendre place à côté des manuels des principales langues européennes et orientales, y compris l'Esperanto et la Pansténographie. A feuilleter cet opuscule, avec ses listes de termes usuels, ses paradigmes de déclinaisons et comparaisons d'une admirable régularité, ses transcriptions phonétiques fixant toutes les nuances de vocalisation des mots, on croirait vraiment que le phénicien n'a plus de secrets pour nous et peut s'enseigner et s'apprendre en quarante leçons, et même moins. Pour un peu on s'attendrait à y trouver des exercices de conversation et des dialogues germano-phéniciens faisant le pendant de ceux du *Pœnulus* de Plaute. On est tenté de dire avec Milphio, en fermant le livre : « nullus me est hodie Pœnus Punior. » Aussi bien, est-ce en grande partie sur le punique de Plaute, et sur quelques mots et noms propres transcrits tant bien que mal par les Grecs et les Romains, que s'appuie M. R. pour exécuter ce tour de force de faire sonner à nos oreilles les textes épigraphiques qui, jusqu'ici, ne parlaient guère qu'aux yeux. Inutile de faire observer que c'est là une base bien étroite et bien précaire. Les variations mêmes et les inconséquences de l'auteur dans ses notations pho-

nétiques montrent suffisamment l'incertitude, pour ne pas dire la témérité de son essai. Celui-ci n'en est pas moins intéressant à certains égards. Sans doute, ce manuel n'apprendra pas grand'chose aux gens du métier, mais, tel qu'il est, il est propre à donner à de jeunes étudiants, ayant déjà quelque teinture d'hébreu, le goût de l'épigraphie phénicienne et à déterminer des vocations.

Il ne saurait toutefois leur tenir lieu de guides plus sérieux et de mine moins avenante. Ils feront bien de ne s'en servir qu'avec circonspection. Malgré les efforts consciencieux de l'auteur pour se mettre au courant de la science, je crains qu'il n'ait travaillé un peu vite en s'assimilant, sans bien les digérer, la grammaire de Schrœder et le *Handbuch* de Lidzbarski. Son livre s'en ressent. Je vois, par exemple, que M. R. maintient encore l'ancienne hypothèse d'un suffixe de la 3e pers. masc. sing. en *m*; c'est déjà bien assez de l'équivoque fâcheuse, mais indéniable celle-là, qu'offre en phénicien la forme en *i*, identique, du moins en apparence, avec le suffixe ordinaire de la 1re pers. — M. R. enregistre en certains endroits un prétendu participe *myhummat* = « getötet » ; c'est la une vieille erreur résultant d'une mauvaise lecture des ll. 11 et 22 de l'inscription d'Echmounazar, *ADMM HMT* = « *ces* hommes là ». L'inadvertance surprend d'autant plus qu'en reproduisant plus loin cette inscription, M. R. lit correctement *adamim himath* (tout en traduisant à tort par le singulier « jenes »). — Dans les dates le mot *SNT* est un pluriel *šanoth* « années » et non un singulier *šanth* (le singulier est toujours *šatt*). — Plusieurs mots enregistrés comme phéniciens ont été empruntés par erreur à des documents non phéniciens : tels *harus* « er ist zerstört », *abod* « verlieren », *lech* « gehe! », etc., qui jusqu'ici ne sont connus que comme moabites (stèle de Mesa). Dans les conjugaisons, *jahmol* « er wird Mitleid haben », doit être restitué à l'hébreu (thème verbal tiré du nom théophor israélite *Yahmolyahou*). — Je serais curieux de connaître à quelle source l'auteur a pu puiser son impératif *messe* (*MSH*) « salbe ! ». — *LM-BHII* est traduit par « nach meinem Ableben » ; tandis que c'est justement lecontraire : « me vivo (feci) ». — Il est inexact de dire d'une façon absolue que la 3e pers. fém. sing. du pretérit ne se distingue pas de celle du masculin. La première est souvent marquée en punique par l'addition d'un *aleph*, voire d'un *ain* vocalique, répondant au *hé* de l'hébreu et impliquant une terminaison *â*.

Dans la longue liste des échanges de lettres, il faudrait défalquer, ou tout au moins il aurait fallu distinguer des substitutions d'ordre réellement phonétique, nombre de cas qui sont ou des mauvaises lectures ou de pures fautes de lapicide. Il eût été logique aussi, au lieu de présenter sur le même plan tous les faits philologiques compilés au petit bonheur, de faire la part des divers états de la langue dans le temps et dans l'espace ; le phénicien propre, le punique et le néo-punique sont

différenciés par des particularités très importantes qui sont insuffisamment indiquées. Sur ce dernier terrain, je constate, entr'autres omissions regrettables, celle du *T* néo-punique faisant fonction de *AIT*, *AT*, particule indicatrice de l'accusatif.

Six inscriptions phéniciennes, trois puniques et six néo-puniques sont données comme exercices. Pourquoi diable l'auteur a-t-il été choisir pour ces dernières justement celles dont l'interprétation offre le plus de difficultés non encore résolues? Les traductions qu'il en risque ne justifient guère ce choix, car elles sont loin d'apporter une lumière nouvelle. Dans l'une d'elles il lit un nom propre d'une forme bien étrange, *Bonreal!* on se croirait en pleine onomastique juive occidentale du moyen âge.

CLERMONT-GANNEAU.

K. BRUGMANN. **Die distributiven und die kollektiven Numeralia der indogermanischen Sprachen** in-4°, 80 p., 1907 (extrait des *Abhandlungen* de la section historique et philologique de l'Académie de Saxe, vol. XXV, n° V.) Prix 3 mk. 60.

M. Brugmann, en même temps qu'il poursuit la composition du second volume du *Grundriss* sous la nouvelle forme, continue d'étudier certaines questions particulières dans leur ensemble; après l'expression de la *Totalité* et les *Démonstratifs*, il examine cette fois les noms de nombre distributifs et collectifs. Passant en revue les diverses manières d'exprimer la distribution dans les langues indo-européennes, il classe les moyens d'expression employés, sans retrouver aucun type qu'on ait le droit d'attribuer à l'indo-européen avec quelque certitude; l'un des plus fréquents est le type français au moyen d'une préposition : *deux à deux*, *un par un*, etc. En revanche, il existe des noms de nombre collectifs remontant à l'indo-européen; le type le plus net n'est conservé qu'en indo-iranien, en baltique et en slave : skr. *trayam*, v. sl. *troje* « groupe de trois », par exemple; un autre type est obtenu au moyen du suffixe **-no-*, c'est celui de lat. *terni* et *trini*, *bini*, etc., lit. *dvynu* « jumeaux », got. *tweihnai*; l'existence d'un type en **-ko-* est plus douteuse. La comparaison montre immédiatement que ces mots n'avaient en indo-européen aucun sens distributif; mais les emplois collectifs sont anciens, ainsi dans *trina ratio uiuendi* « triple manière de vivre », *bina castra* « deux camps » etc.; ce qui est nouveau, c'est l'emploi créé par le latin : *cameli bina habent tubera in dorso*. Telle est dans l'ensemble la démonstration de M. Brugmann, et elle semble décisive. — La publication se termine par un appendice, dû à M. Sievers, sur les emplois de *tvenn(i)r*, etc., en vieux norrois.

Au cours de sa démonstration, M. Brugmann aborde un grand nombre de questions de détail, et, dans chacune de ces discussions partielles, donne lieu d'admirer son étonnante lecture et la façon dont il suit toutes les publications récentes de tous les pays. Parmi ces

remarques de détail, on notera un rapprochement de la famille du verbe lat. *censeo*, qui en latin et en indo-iranien signifie « dire suivant un rite, réciter solennellement », avec des mots signifiant « rang, ordre »: gr. κόσμος, got. *hansa* « troupe », etc. Beaucoup des questions abordées sont de celles qui ne comportent pas de solution certaine ; là où l'on restera sceptique sur les solutions qui ont la préférence de l'auteur, on devra du moins reconnaître qu'il a examiné avec soin toutes les possibilités. — Comme d'habitude chez M. Brugmann, les formes citées sont très sûres ; p. 35, on lira arm. *erkics* « deux fois » ; la forme *erkic*, empruntée à mon *Esquisse d'une gr. comp. de l'arm. class.* est une faute d'impression (corrigée dans l'index de l'*Esquisse*).

A. Meillet.

Malinin (Alexander), **Hat Dörpfeld die Enneakrunos-Episode bei Pausanias tatsächlich gelöst, oder auf welchem Wege kann diese gelöst werden?** Wien, Alfred Hölder, 1906, S. 35 in-12.

Dans une brochure publiée à Berlin en 1901, et intitulée *Zwei Streitfragen der Topographie von Athen*, M. A. Malinin a déjà pris nettement parti contre la thèse de M. Dörpfeld sur l'emplacement de la fontaine Ennéacrounos près de la colline du Pnyx. S'il revient aujourd'hui sur le même sujet, c'est, d'une part, que l'hypothèse de M. Dörpfeld, adoptée par M. Judeich dans sa récente *Topographie von Athen* [1], tend à s'imposer à l'opinion comme une solution définitive du problème ; c'est, d'autre part, qu'il a lui-même renoncé à certaine conjecture dont il avait jadis fait usage dans cette polémique. Examinons d'abord ce second point : si, comme le veut M. M., la fontaine Ennéacrounos doit être, selon l'opinion traditionnelle, laissée dans le voisinage de l'Ilissus, la description qu'en fait Pausanias suppose une transposition, une confusion dans le texte, puisque le périégète parle de cette fontaine à propos des monuments de l'agora. Cette confusion, M. M. l'expliquait naguère par l'hypothèse de trois rédactions consécutives du passage en question. Abandonnant aujourd'hui cette hypothèse, il croit trouver ailleurs la trace d'un remaniement dans le texte de Pausanias : suivant lui, les limites de la lacune où s'est glissée à tort la notice sur l'Ennéacrounos peuvent être déterminées par le § 6 du ch. 8 (liv. I), où Pausanias parle des statues des Tyrannicides sur l'agora, et le § 5 du ch. 14 (liv. I), où il est question du temple d'Eucleia. Ce temple, en effet, dit M. M., a dû se trouver, lui aussi, sur l'agora, et Pausanias, avant l'interpolation, rapprochait cet édifice, élevé au temps des guerres médiques, du monument des Tyrannicides, restauré en 477. Cette démonstration résulte, aux yeux de M. M., de l'emploi des mots καὶ

---

1. Iw. Müller's *Handbuch der Klass. Altert.-Wissensch.*, III Bd, 2. Abt., 2 Hälfte, München, 1905.

τοῦτο (I, 14, 5), qui ne peuvent, dit-il, se rapporter qu'aux statues désignées au § 6 du ch. 8. Mais là même est, pour nous, la difficulté : quand Pausanias dit, à propos du temple d'Eucleia, ἀνάθημα καὶ τοῦτο ἀπὸ Μήδων οἱ τῆς χώρας Μαραθῶνι ἔσχον, il ne peut comparer, ce semble, ce monument qu'à un autre ἀνάθημα ἀπὸ Μήδων. Or les statues restaurées des Tyrannicides n'avaient certainement pas ce caractère. En outre, Pausanias dit que c'était un trophée de Marathon, et M. M. tire du texte des nuances bien subtiles, quand il interprète ainsi tout le passage : « Ce temple avait été, lui aussi, consacré avec le butin des Perses, mais après la bataille de Marathon, et non plus à la suite de la défaite de Xerxès. » — M. Malinin ne me paraît donc pas avoir trouvé encore le mot de l'énigme ; mais je dois ajouter que son attachement à l'ancienne identification de la fontaine Ennéacrounos avec la moderne Kallirrhoé me semble pleinement justifié. Les restes archéologiques, mis au jour par M. Dörpfeld près du Pnyx, peuvent bien provenir du temps de Pisistrate : ils n'appartiennent pas nécessairement pour cela à l'Ennéacrounos. Et, d'autre part, le chapitre où Thucydide indique l'emplacement de l'Ennéacrounos, d'après le voisinage de très anciens sanctuaires attiques (II, 15), ne permet guère de chercher cette fontaine ailleurs que dans la région de l'Olympieion et de l'Ilissus.

Am. Hauvette.

Aristophanis Thesmophoriazusae. Cum prolegomenis et commentariis edidit, J. van Leeuwen, Leyde, Sijthoff. 1904. Un vol. in-8 de XVI-156 p. Prix : 5 m.

Aristophanis Ecclesiazusae, ed. J. v. Leeuwen, 1905. Un vol. in-8 de XXII-160 p. Prix : 5 m.

Arthur Alexis Bryant, **Boyhood and youth in the days of Aristophanes** extrait des Harvard Studies in classical Philology, vol. XVIII, 1907, p. 71-122.

Nous sommes heureux d'avoir à revenir sur cette excellente édition d'Aristophane de M. J. v. Leeuwen, dont la publication est aujourd'hui terminée. Déjà, dans le numéro du 1er avril, nous en avons montré le caractère général ; nous avons indiqué par quels traits elle se distinguait de l'édition Blaydes qui l'avait immédiatement précédée. Nous voulons aujourd'hui ajouter quelques mots au sujet des deux comédies que nous venons de recevoir, les *Thesmophoriazusae* et les *Ecclesiazusae*.

Des onze comédies qui nous sont parvenues d'Aristophane, les *Thesmophoriazusae* et les *Ecclesiazusae* sont les seules sur lesquelles nous ne possédons aucun renseignement positif, nous permettant de dire à quelle date elles ont été représentées. M. v. L. place la représentation de la première de ces pièces dans l'année 411. C'est la date qu'avait indiquée Ottfried Müller, en faisant valoir comme principal argument l'allusion à la défaite de Charminos (v. 804) ; la mention du probouloi v. 808 offre un indice moins sûr, comme le dit justement M. v. L. Pour les *Ecclesiazusae*, M. v. L. admet la date de 392. La

scholie du v. 193 dit que la pièce fut représentée deux ans après l'alliance conclue entre les Athéniens et les Béotiens à propos de la guerre de Corinthe; de ce passage il faut rapprocher le fragment d'inscription CIA II, 6 et Andocide III, 18-22. A ces témoignages connus depuis longtemps, M. v. L. en ajoute un nouveau. Le commentaire de Didyme sur les *Philippiques* de Démosthène, que nous a fait connaître un papyrus, récemment publié à Berlin, contient une indication de Philochoros relative aux négociations qui aboutirent à la paix d'Antalcidas. Les premiers ambassadeurs athéniens, envoyés en Perse pour négocier, furent désavoués par le peuple et condamnés à l'exil; parmi eux se trouvait cet Épicrate qui, à cause de sa longue barbe, avait reçu le surnom de σακεσφόρος. On peut conclure du vers 71 qu'il était encore dans Athènes quand la pièce fut représentée, c'est-à-dire en janvier ou en mars 392; son exil doit se placer dans les mois qui suivirent de la même année. On ne peut donc pas mettre en 391 la date de la représentation.

Outre cette discussion, la préface des *Ecclesiazusae* contient une étude sur la situation de la femme dans la société athénienne. C'est la traduction latine du discours prononcé par M. v. L. comme recteur, lors de la séance solennelle pour fêter l'anniversaire de la fondation de l'Université de Leyde. M. v. L. dit l'essentiel sur la question et il le dit avec agrément. Nous sommes heureux de constater que l'auteur est pleinement convaincu que les femmes n'assistaient pas aux représentations comiques : « solos viros chorum effecisse, solos viros histrionum officio functos esse, solos viros spectasse certa conjectura assequi... » (p. II). C'est la thèse que nous avons soutenue ici même (n° du 13 mai 1901). Quant à ce qui concerne la thèse communiste si joyeusement combattue par le poète, M. v. L. conclut très justement en disant (p. XIV) qu'Aristophane n'a pas voulu porter sur la scène les théories d'un philosophe et qu'il n'y a rien dans la pièce qui puisse être considéré comme un emprunt à Platon; il croit, au contraire, qu'on peut indiquer dans la *République* divers passages où l'on trouve des allusions à la comédie d'Aristophane. C'était la conclusion à laquelle était arrivé en somme un savant italien M. Al. Chiapelli dans un très long article publié par la *Rivista di filologia*, II, 1882, p. 161-273.

Parmi les corrections proposées par l'auteur il nous suffira de citer : *Thesmophoriazusae*, v. 74, M. L. garde la leçon ἐμόν et ajoute με; — 910. Μενέλεῳ σε τῷ au lieu de Μενέλαον · ὅσαγ'; — 1157, καὶ est supprimé; ce mot provient très probablement du v. 1159. En revanche, il nous est impossible d'accepter le changement du v. 23. M. v. L. trouve une répétition oiseuse dans le texte traditionnel πῶς... ὅπως. Les anciens étaient beaucoup moins rigoristes que nous sur ces répétitions; un peu plus bas, v. 78-80, on trouve ἐπεί construit avec un autre ἐπεί dont il dépend. Au v. 162, καὶ Ἀλκαῖος est une restitution due à

Aristophane de Byzance et acceptée dans nos manuscrits ; les anciens textes donnaient κἀχαΐος. La conjecture de Fritzsche, adoptée par Blaydes, χὠ Κεῖος, c'est-à-dire Simonide, mérite l'attention. La correction du v. 80, un passage difficile entre tous, est très intéressante ; mais l'explication paléographique donnée par l'auteur n'est guère acceptable. Aux vers 855 et 857, je dois signaler une restitution curieuse du début de l'*Hélène* d'Euripide. Cf. encore v. 290, 656. — *Ecclesiazusae*, v. 86. προκαταλαβεῖν est très probable ; de même, v. 758, ἀλλ' ἀποφέρειν ; cf. encore 78, 173. Le commentaire reste toujours la meilleure partie de l'ouvrage. Nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit là-dessus. Signalons seulement le commentaire du v. 22 des *Ecclesiazusae*, qui fournissait un des meilleurs arguments aux savants qui admettent la présence des femmes aux représentations comiques.

L'étude de M. A. Bryant sur l'enfance et la jeunesse à l'époque d'Aristophane est un travail qui est fait avec soin. On comprend cependant que, dans une étude si courte, l'auteur ne puisse qu'effleurer les diverses questions qu'il fait entrer dans le cadre de son sujet : l'enfance et la constitution de la majorité, l'éphébie, la crise de l'éducation amenée par l'enseignement des sophistes, les divers exercices, les études qui constituaient une bonne éducation, etc.

Albert Martin.

Index patristicus siue clauis Patrum apostolicarum operum, ex editione minore Gebhardt Harnack Zahn lectionibus editionum minorum Funk et Lightfoot admissis. Composuit Edgar J. Goodspeed. Leipzig. Hinrichs, 1907. VIII-262 pp. in-8°. Prix : 3 Mk. 80.

M. Goodspeed a partagé le texte des Pères apostoliques entre ses élèves et leur a fait dresser les fiches de tous les mots. L'index, qui est sorti de ce travail, est un simple index de mots, avec la liste de toutes les références, même pour les mots dits insignifiants, comme καί. On peut regretter que M. G. n'ait pas tenté de faire plus et de joindre à chaque chiffre un fragment du texte. Il y a en ce genre un index modèle, celui d'Horace par Zangemeister. Mais je n'ignore pas les difficultés que présente un travail de ce genre, qui n'est plus mécanique, et aussi l'étendue et les frais qu'il impose à l'éditeur. Nous devons donc nous contenter de ce qu'on nous donne, très heureux de l'avoir. Les chiffres renvoient aux divisions par chapitres et paragraphes de l'édition Gebhardt-Harnack-Zahn. Quelques divergences avec les éditions Funk et Lightfoot sont relevées dans l'introduction. Les fragments de Quadratus et des presbytres n'ont pas été dépouillés. Les mots sont cités dans la forme du texte et les formes sont classées dans l'ordre grammatical. Au surplus, M. Goodspeed a pris pour modèle l'*Index homericus* de Gehring. L'impression est d'une netteté parfaite. Autant qu'un usage assez court m'a permis d'en juger, elle est correcte et le relevé est exact et complet. Bon instrument de travail.

Paul Lejay.

Die Entwickelung des deutschen Staedtewesens, von Hugo Preuss. Band I. Entwicklungsgeschichte der deutschen Staedteverfassung. Leipzig, B. G. Teubner, 1906, XII, 379 p. 8° Prix : 6 fr.

Le livre de M. Preuss ne présente aucun appareil érudit et c'est précisément pour cela peut-être qu'on le lit non seulement sans fatigue, mais même avec plaisir, alors que le sujet qu'il traite, assurément intéressant par lui-même, avait perdu passablement, et depuis longtemps, de son attrait par suite des discussions interminables et parfois violentes qui se sont élevées et se continuent en Allemagne entre historiens et jurisconsultes sur les origines et le développement des cités germaniques au moyen âge. On a répandu tant d'encre et tant de fiel sur la matière, que c'est un vrai soulagement de parcourir le présent volume, où l'auteur, sans prodiguer les invectives ou les ironies à des collègues dissidents, sans accumuler les citations de sources, sans se perdre en d'innombrables détails, arrive à nous donner une idée précise de ces organismes urbains qui ont fait avant tout la grandeur de la civilisation allemande du XIIIe au XVIe siècle. Malgré l'absence de cet *apparatus criticus* cher aux érudits, et que je suis loin d'ailleurs de dédaigner, on se rend compte en le lisant qu'on n'a point à faire à un dilettante, mais à un savant compétent, à un homme du métier. Mais ce qui fait surtout l'intérêt de l'ouvrage de M. P., c'est qu'il ne l'a pas arrêté au seuil de l'histoire moderne, comme le font la plupart des auteurs qui se sont occupés de ce chapitre de l'histoire constitutionnelle du Saint-Empire-romain. Il a continué son récit non seulement à travers la période de réaction absolutiste du XVIIe et du XVIIIe siècle, mais encore à travers la majeure partie du XIXe. C'est donc une histoire complète du régime municipal allemand à travers les âges que M. P. a exposée brièvement et clairement dans les cinq chapitres de ce volume.

Dans le premier, il nous fait assister à la naissance de la cité, qui vient se grouper autour de la résidence de l'évêque ou de la *pfalz* du souverain ; il nous montre la formation lente et combattue souvent avec acharnement des organes administratifs, puis politiques, qui la feront prospère et bientôt puissante, lorsqu'ils seront devenus les vrais centres économiques du pays. Dans le second chapitre nous suivons l'épanouissement démocratique de la plupart de ces cités par le régime des villes libres, leurs luttes pour arriver à jouer un rôle politique, puis leur refoulement à l'arrière-plan par les seigneurs territoriaux grandissant à leur tour, et qui, après avoir écrasé les couches rurales, compriment de plus en plus efficacement la société urbaine. Avec le troisième chapitre nous arrivons au développement complet du principat, devenu dominant surtout au point de vue économique, depuis le triomphe de la Réforme. Les guerres du XVIIe siècle achèvent la ruine politique des grandes villes et l'anéantissement de l'autonomie administrative des villes non libres (*civitates mixtae*), gouvernées par

une mesquine oligarchie bourgeoise, entièrement subordonnée elle-même aux fonctionnaires royaux, électoraux ou ducaux. Grâce à l'apathie croissante de la bourgeoisie, à l'absolutisme ingénu des gouvernements princiers, le régime municipal s'est momifié; il a cessé quasiment toute activité collective. C'est l'état des villes allemandes vers le temps de Frédéric II.

La révolution vient donner un choc terrible et salutaire à cet état de choses lamentables. Fonctionnaire lui aussi, mais fonctionnaire de génie, le baron Charles de Stein rêve de vaincre cette bureaucratie toute puissante, en l'employant à se démolir elle-même, et à secouer, de concert avec elle, le joug de la féodalité qui pèse encore sur le royaume de Prusse. C'est à ses efforts que sont dûs, d'abord l'Édit du 9 octobre 1807, puis la *Staedteordnung* du 19 novembre 1808, qui reste provisoirement un essai (*ein Torso*) incomplet, par suite de l'antipathie qu'elle excite en haut lieu, par suite de l'indifférence de la bourgeoisie elle-même et enfin à cause de l'exil subit du ministre, proscrit par Napoléon. D'ailleurs comment les vieilles libertés communales germaniques pourraient-elles refleurir et se développer dans un pays où la liberté politique n'existe pas, ou des provinces entières, celles de l'Est, ont un cachet à moitié slave? Même quand après la Révolution de Juillet, on opère la revision de la *Staedteordnung* (en 1831), cette revision se fait dans un esprit plutôt réactionnaire; de nouvelles tentatives de réforme se produisent, avant et après 1848, sans plus de succès, dans les différents états de la Confédération germanique; elles sont réitérées au sein du nouvel Empire allemand, jusqu'au moment où la législation de 1906 marque enfin un progrès décisif. A partir de ce moment des problèmes nouveaux se posent et vont s'agiter entre les masses démocratiques des grandes villes et les classes bourgeoises; nous entrons dans l'ère du *selfgovernment* et du socialisme municipal.

M. Preuss nous promet un second volume, qui nous initiera à la connaissance des détails de l'activité municipale contemporaine, d'après les lois en vigueur; sans doute il n'aura pas un caractère historique aussi prononcé que le premier, mais s'il est écrit avec la même netteté de style et la même lucidité de pensée, il ne pourra manquer, lui aussi, d'être intéressant et sera le bienvenu.

R.

Mémoires de Saint-Hilaire. Tome deuxième, Paris, Renouard, 1906. In-8°, 445 p.

M. Léon Lecestre vient de publier pour la Société de l'histoire de France le tome deuxième de ces *Mémoires* dont nous avons déjà parlé. Ce nouveau volume embrasse les années 1680-1697 et contient, comme le précédent, une série de passages qui avaient été supprimés dans l'édition de 1766 et qui sont rétablis ici d'après les manuscrits;

mais dans la plupart des cas ils n'ont guère d'importance et les coupures semblent avoir été faites principalement pour abréger le texte. L'intérêt du récit de Saint-Hilaire repose d'ailleurs, avant tout, sur le détail de ses campagnes en Flandre, en Allemagne et en Italie, qui nous sont racontées dans ce second volume jusqu'à la paix de Ryswik. Les pièces justificatives ne seront publiées qu'avec le troisième et dernier volume, consacré à la guerre de la succession d'Espagne. Peut-être n'était-il pas indispensable de réimprimer dans son ensemble une œuvre aussi volumineuse, dont l'auteur se déclarait « convaincu de son ignorance » et « sachant par une connaissance assez distincte de lui-même, qu'il n'avait pas les talents nécessaires pour une si grande entreprise ». Mais il semble bien qu'il ait voulu être impartial, qu'il a « soigneusement observé toutes choses » et son jugement peut être utile pour les actions militaires du règne de Louis XIV. Çà et là même, Saint-Hilaire risque « quelques portraits des principaux ministres... qui ont gouverné l'État sous le Roi », « ce dont, dit-il, je me serais pourtant dispensé si j'avais la moindre pensée que cet écrit pût devenir public » et ces croquis sont parfois assez réussis.

R.

Julien Luchaire. **Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830**. Paris. Hachette, 1906, 8°, XVII-337 p.

M. L. s'est donné pour objet d'étudier les conditions matérielles et les caractères généraux du mouvement des idées en Italie pendant la Restauration.

Sa première partie forme trois chapitres : conditions de la vie intellectuelle, grandes influences, « importation et production intellectuelles ». L'étude est limitée à la Toscane *exclusivement*. Restriction arbitraire et choix singulier : l'auteur convient que l'on n'imprimait pas autant à Florence qu'à Milan par exemple, et il lui semble que « d'une façon générale on y est moins actif qu'ailleurs ». Il essaie bien de justifier sa préférence, mais ses raisons sont extrêmement faibles et vagues (p. XV-XVI). Le vrai motif, c'est que M. L. connaît et aime surtout la Toscane. C'est le fait d'un homme de goût, mais cela ne peut faire que Pepe, Mazzini, Cavour ou Garibaldi, non plus que Foscolo, Monti ou Manzoni soient Florentins, Livournais ou Siennois. Certes la Toscane est « un pays unique » mais c'est à Turin et à Naples que la Révolution éclate en 1821. Donc, titre trop large ou travail incomplet. L'information est faite avec l'imprimé seulement, sauf quelques pièces des archives de Florence, surtout les rapports des Censeurs, qui donnent les titres des livres autorisés dans le Grand-duché. Mais les autres ? M. L. dit plusieurs fois qu'il n'y avait pas de contrebande ni de presse clandestine, mais il n'en donne pas la preuve, et cela ne vaudrait quand même que pour un vingtième des habitants de la péninsule, un dixième de son territoire. Du reste, en Toscane

même, on ne lisait pas que des nouveautés. Quelle place tenaient dans les lectures les auteurs du XVIIIe siècle, les poètes de la Renaissance, les textes anciens? Ne lisait-on pas aussi des journaux, italiens ou étrangers? lesquels, et combien? Rien là-dessus, qu'une phrase et bien vague (p. 32). Sur l'enseignement, une page et demie; sur la situation économique, seize lignes (p. 46).

La 2e partie est un exposé assez intéressant des idées et des tendances dominantes chez les plus connus des littérateurs de l'époque. M. L. a lu de près les œuvres principales des plus notoires poètes, historiens, philosophes — des poètes surtout. Il donne de leurs œuvres une analyse clairvoyante et assez complète. Mais il ne va guère au-delà. Une étude, ou même un essai sur « l'évolution intellectuelle de l'Italie », semble comporter autre chose. Même si l'on s'en tient aux ouvrages qui ont paru de 1815 à 1830, ce qu'ils contiennent importe moins que l'effet qu'ils ont produit, ou du moins n'importe pas davantage. La période qu'étudie M. L. est celle précisément où se forme l'esprit et le caractère de ceux qui feront la révolution de 1848 et « l'affranchissement » de 1859-60. En 1830, Gioberti et d'Azeglio ont 29 ans, Arese, 25, Garibaldi, 23, Rattazzi et Mazzini, 22, Cavour, 21, Montanelli (qui précisément est Toscan) 18. Nous voyons bien chez M. L. ce qu'il est *possible*, à la rigueur, qu'ils aient lu ou entendu dire, mais *au fait*, qu'en ont-ils connu et pensé? Qu'en ont connu et pensé ceux qui furent comme eux, les acteurs de la Révolution? Ce n'est pas très facile peut-être à préciser ni à découvrir même. C'est surtout un travail qu'on ne peut faire vite. Mais n'est-ce pas ce qui importe surtout pour faire comprendre « l'évolution » de l'Italie?

R. Guyot.

Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906, par Hugo P. Thieme, professeur-adjoint de français à l'Université du Michigan. Paris, Welter, 1907. In-8°, VII et 510 p., 25 fr.

Il faut reproduire le sous-titre pour donner l'idée de ce travail. D'après ce sous-titre, on trouve dans l'ouvrage les prosateurs, poètes, auteurs dramatiques et critiques avec indication : 1° pour chaque auteur, du lieu et de l'année de sa naissance, et, s'il y a lieu, de sa mort; 2° pour chaque ouvrage, de son format, de son éditeur et de la date de sa première édition; 3° à la suite de chaque auteur, des références, des critiques littéraires parues, soit sous forme de livre, soit dans les revues et journaux, tant en France qu'à l'étranger.

La tâche était immense. Pourtant M. Thieme s'en est bien acquitté, et il mérite notre reconnaissance.

Ce n'est pas qu'il soit impeccable. Loin de là. Il a commis nombre d'erreurs — la plus grave sans doute est d'avoir cru qu'il n'y a qu'un Funck-Brentano et d'attribuer à Théophile les œuvres de Frantz

(p. 160) — des noms de lieux sont mal orthographiés; des dates sont inexactes; des ouvrages sont omis et des références faussement attribuées. Nous rejetons en note les fautes que nous avons remarquées en feuilletant l'ouvrage, et, évidemment, ce ne sont pas les seules [1].

Un problème délicat à résoudre, et le plus délicat de tous, comme remarque l'auteur, c'était le choix des noms qu'il fallait admettre dans ce *Guide bibliographique;* l'auteur a consulté là-dessus plusieurs littérateurs distingués, mais il y a des noms qu'on s'étonnera de ne pas trouver, et, par exemple, pourquoi n'admettre, des trois Reinach, que Joseph et Salomon, et avoir oublié Théodore? pourquoi oublier le vicomte d'Avenel, les deux Croiset, Anatole Leroy-Beaulieu, Luchaire, Nolhac, Emile et Georges Picot, Rocquain, Welschinger, et pour remonter plus haut, Aignan, Azaïs, Bignon, Cormenin, Duvergier de Hauranne, Flourens, Geoffroy (le critique de l'Empire), Jacquemont, Marc-Michel, Magnin, Laurent Pichat, Naudet, Ternaux? pourquoi oublier Napoléon écrivain ?

Le grand mérite de la publication, c'est évidemment le stock de références qu'elle apporte (voir notamment les art. Balzac, Comte, Dumas, Hugo, Taine, etc.). M. Thieme cite non seulement les livres et périodiques français, mais les livres et périodiques des autres nations selon l'ordre chronologique. Cette liste de titres, quand elle offrirait des

---

1. P. 2 (art. Achard) lire Belle-Rose et non *Belle rose* — p. 3 pourquoi imprimer « Mme Adam *dite* La Messine »? Ce nom est celui de son premier mari — p. 5 Paul Albert est né à Thionville, non à Paris — p. 6 Mme Allart est morte à Montlèry, non à *Montbéry* — p. 12 (art. Art Roë) mentionner le premier volume des *Etudes sur les armées du Directoire* qui est de 1905 — p. 16 (art. Aulard) le *Recueil des Actes du Comité* compte dix-sept volumes, non *trois*, et *Paris sous le Consulat*, trois, et non *deux* — p. 26 Baour est mort en 1854, non en 1850 — p. 38 il fallait mettre l'auteur de l' « Hist. de la Fronde », non à *Beaupoil*, mais à Sainte-Aulaire, comme Guignard à Saint-Priest et Guilbert à Pixérécourt — p. 74 l'ouvrage de Chantelauze est consacré, non au *père de la chaire, confesseur de Louis XVI*, mais au père de La Chaize, confesseur de Louis XIV — p. 84 (art. Chuquet) on a omis les *Etudes d'histoire*, 2 vol. et placé un troisième volume, *la Retraite de Brunswick* avant *Valmy* qui est le second. — p. 169 la référence relative au romancier Auguste Geoffroy se rapporte à J. L. Geoffroy, le célèbre critique des *Débats* — p. 195 l'édition des *Œuvres* de Hoffman a paru en 1829, non en 1828, chez Lefebvre, non chez Lefebure — *id.* les deux citations de périodiques sur Hoffman ont trait hélas! à l'Allemand Hoffmann. — p. 267 (art. Masson), titre transcrit selon l'usage, *Hugon de Basseville* au lieu de Hugou de Bassville, et le volume est de 1882, non de 1883 — p. 269 manque à l'art. Mazade la mention de la *Corresp.* de Davout, 4 vol. 1885. — p. 281 les *Principes de législation forestière* sont d'un Henry Michel qui n'est pas l'auteur de *L'idée de l'état* — p. 295 pourquoi n'avoir pas indiqué l'édition complète des *Œuvres* de Mme de Montolieu? — p. 317 une partie des références de l'art. Edmond Picard concerne le Picard précédent, l'auteur de *La petite ville*. — p. 409. (art. G. A. Thierry) manque *Conspirateurs et gens de police, le complot des libelles* qui a paru en 1903 — p. 417 (art. Tourneux) manquent deux études de 1887 (chez Monnier) : *Mérimée comédienne espagnols et chanteur illyrien* et *Nerval prosateur et poète* — p. 422, il fallait dire à quelle édition est parvenu le Vapereau ou

lacunes [1], est très précieuse. M. T. a dépouillé complètement, nous dit-il, 170 revues et en partie une centaine d'autres, et il traite de 850 auteurs environ.

On lui reprochera peut-être de ne pas indiquer l'importance de ces références. Mais la chose est impossible; il faudrait à cette besogne un temps infini et la compétence de plusieurs hommes; d'ailleurs, ainsi que dit encore M. T., les opinions diffèrent. Il s'est donc résigné à citer les revues importantes, et à mentionner le nombre de pages des articles : c'est déjà beaucoup, et on doit lui en savoir le plus grand gré.

A la dernière heure, il a eu l'idée de joindre à son livre une seconde partie consacrée aux ouvrages sur l'histoire de notre langue, de notre littérature et de notre civilisation. Mais il n'a pas tort de voir dans cette seconde partie un simple essai. Elle rendra sans doute des services; elle est nettement divisée; toutefois elle ne peut être complète, et il faudrait, pour plus de clarté, la subdiviser encore. En tout cas, le chapitre 15, intitulé *La police, l'armée* semblera bien insuffisant; il ne contient que quinze numéros !

Citons aussi (p. 499-510) la table des matières de quelques ouvrages de critique littéraire : on tirera profit de cet appendice, et, de fait, M. T. nous avertit que ses auteurs ne sont « traités qu'au point de

---

Dict. univ. des Contemporains. — p. 438 pourquoi dire que Charles Wagner est né à Château-Salins, *Allemagne*, et avoir dit plus haut que les deux Darmesteter, qui sont aussi de Château-Salins, qu'About et Arthur Arnould qui sont de Dieuze, naquirent dans la *Meurthe?*

Voici encore quelques fautes d'impression ou d'inattention légères, mais regrettables dans un manuel de renseignements. — p. 10 (art. d'Arlincourt) lire Mérantais et non *Mérantris* — p. 13 Assollant, non *Assolant* et Quaterquem, non *Quaterquam* — p. 52 (art. Blowitz) Oppert pour *Opper*; — p. 58 (art. Bourges) Manosque pour *Manosques*, p. 61 (art. Brillat-Savarin) Belley pour *Bellay*, p. 75 (art. Charpentier et Chasles) Eure-et-Loir pour Eure-et-*Loire*; p. 83 (art. Cherbuliez) Noirs pour *Noires* et du Choquard pour *de* Choquard; p. 84 (art. Chuquet) prussienne pour *prussien* et Chapelot pour *Chapelet*; p. 93 (art. Coolus) Romain pour *Romains*; p. 86 (art. Clédat), lire Le Change pour *Change*: p. 99 (art. Craven) de la Ferronays pour *de* Ferronays; p. 118 (art. G. Deschamps) Melle pour *Mell;* p. 119 (art. P. Desjardins) Oberthur pour *Oberthier;* p. 121 (art. Donnay) Paris pour *Pagis*; p. 159 (art. Franck) Liocourt pour *Siocourt*; p. 160 (art. Fustel) Polybe pour *Polype*; p. 163 (art. L. Gautier) et 289 (G. Monod) Le Hâvre pour *Hâvre;* — p. 170 (art. Gidel) Gannat pour *Gamat*; p. 238 (art. Larchey et à propos de Fricasse) du sergent pour *du régent*; p. 280 (art. Mézières) Rehon pour *Rahon*; p. 317 (art. Piedagnel) Barbizon pour *Barbezon*; p. 345 (art. G. Renard) Amillis pour *Amilis;* p. 347 (art. Reybaud) Paturot pour *Paturat:* p. 387 (art. Sorel) les traités pour *le traité*; p. 391 (art. Staël) M. de Guibert pour *M. Guibert;* etc., etc.

1. C'est ainsi qu'il fallait citer à l'art. Andrieux le travail de P. Ristelhuber, *Les contes en vers d'Andrieux, suivis de lettres inédites* (Charavay frères, 1882); à l'art. Chénedollé les pages de Merlet dans son *Tableau de la litt. fr.* I, p. 436-447; à l'art Jouy la notice d'Etienne Charavay dans la *Rev. française* 14 nov. 1892, p. 410-420; à l'art. Lemercier le livre de G. Vauthier (1886); à l'art. Pixérécourt le travail de Parigot sur le drame d'Alex. Dumas; etc.

vue littéraire »; mais alors, pourquoi nous citer des études et articles de pure archéologie, de philologie, de linguistique?

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est indispensable à tous les studieux de la littérature française, et quelles que soient ses lacunes et ses fautes, inévitables du reste, il faut admirer le patient et consciencieux labeur de M. Thieme et l'ingéniosité avec laquelle il a su faire tenir, grâce à de commodes abréviations, tant de renseignements dans si peu de pages. C'est surtout aux chercheurs que le professeur américain a destiné son travail, et tous les chercheurs s'uniront à nous pour le féliciter et le remercier.

A. C.

— M. Puchstein essaie d'expliquer la genèse de la colonne ionique par des modèles égyptiens et assyriens employés dans l'architecture légère (*Die ionische Säule*, Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, 55 p. et 59 gravures). L'art égyptien fournit des exemples de baldaquins soutenus par de sveltes colonnettes que surmontent des fleurs de lotus ou de papyrus « stylisées », parfois aussi des chapiteaux composites où se montrent, avec d'autres éléments, les volutes ioniques. Une colonnette avec chapiteau à volutes paraît dans un relief assyrien du IXe siècle, également comme support d'un baldaquin. On trouve en Assyrie le premier modèle d'une base de colonne, sous l'aspect d'un bulbe écrasé; M. Puchstein croit cet élément d'origine syrienne (hittite) et en signale de lointains dérivés à Baalbeck. L'art grec tira de là une conception toute abstraite et rationnelle, « *von orientalischer Abstammung, aber griechischer Prägung.* » Mémoire intéressant et suggestif. — S. R.

— Dans une *Étude sur les fausses Decrétales*, tirage à part de la *Revue d'histoire ecclésiastique* (Louvain, 1907, 121 p. 8°). M. Paul Fournier, doyen de la faculté de droit de l'Université de Grenoble, a repris certains points de la longue controverse engagée autour de ces documents, principalement l'examen du lieu de naissance et de la date de l'apparition des fausses Décrétales, et l'attitude prise à leur égard par le Saint-Siège quand elles se produisent dans l'histoire. Le mémoire de M. F. est divisé en cinq chapitres. Dans le premier, l'auteur examine le but poursuivi par le compilateur du recueil, et conclut que, rigoureusement orthodoxe dans le domaine de la foi, il visait une réforme de l'Église. Le chapitre II s'occupe de la date qu'il faut assigner à son travail; il ne peut pas avoir été terminé avant 848, pas après 856, et M. F. penche pour la fin de l'année 852. Quant à la patrie des F. D. — c'est la matière du troisième et du quatrième chapitre —, l'auteur après avoir discuté les deux opinions courantes qui désignent les provinces ecclésiastiques de Mayence et de Reims, conclut qu'il n'y a « pas ombre d'une raison sérieuse » pour la première (p. 41) et « aucune raison décisive » pour la seconde (p. 58). Il faut chercher, d'après lui, du côté de Tours. « Les fausses Décrétales conviennent à la situation de la province de Tours entre 846 et 852 mieux qu'à la situation d'aucune autre province » (p. 83). — Pour ce qui est du Saint-Siège, déjà Nicolas I a connu les F. D. « mais sa conduite, dans les affaires de l'Église, n'en a pas été profondément modifiée. » — R.

— M. C. Voretzsch nous envoie la troisième édition de son *Einführung in das Studium der altfranzœsischen Sprache* (Halle, Niemeyer, 1907; in-8° de xvi-306 p.), qui vient, au bout de bien peu de temps, remplacer la seconde (sur celle-ci voy. *Revue critique*, 1904, I, 453). Tenant à justifier ce succès, il a fait complètement recomposer son ouvrage et l'a soumis à une sérieuse refonte. Bien des passages ont été, conformément aux indications de la critique, précisés ou développés; le tableau de l'évolution phonétique du latin vulgaire (p. 140 ss.) a été enrichi de nouvelles indications chronologiques, la Bibliographie allongée, non seulement d'une liste de *Hilfsmittel* qui n'était peut-être pas indispensable, mais aussi d'une série de renvois à la récente « littérature » grammaticale, que j'avais moi-même réclamés et qui permettront aux étudiants de se faire des questions traitées une idée plus personnelle et plus complète. Ces diverses additions ont grossi le volume d'une trentaine de pages. L'ouvrage serait, dans son genre, absolument parfait si un *index rerum* permettait de retrouver tout de suite, dans cette exposition dispersée, le renseignement dont on a besoin. — A. J.

— La maison Ed. Heitz de Strasbourg continue la publication de sa *Bibliotheca romanica* (française, italienne, espagnole et portugaise), qui vise à mettre aux mains d'un public étendu, en des brochures à bon marché (le numéro à 50 centimes), les textes soigneusement établis des chefs-d'œuvre. Des introductions historiques et bibliographiques précèdent chaque ouvrage : le soin avec lequel la plupart sont faites les distingue avantageusement des besognes de librairie à quoi se réduit souvent ce genre de travaux. Dante, Camoens, Racine, Musset, etc. ont déjà fourni matière à plusieurs numéros; Prévost, Balzac, Stendhal vont avoir leur tour. Regrettons que nul éditeur français n'ait eu cette initiative : reconnaissons-y du moins une manifestation de l'œuvre « médiatrice » de l'Alsace. — F. B.

— M. Nyrop a entrepris de publier, sous le titre général de *Fortids Sagn og Sange* (Köbenhavn, Gyloendalske Boghandel, 1907), une série de fascicules — 2 par an — qui raconteront sous une forme populaire les légendes les plus caractéristiques du moyen âge, en résumant les transformations, en recherchant les origines historiques, mythiques ou traditionnelles. L' « anneau de la morte » commence la série : contrairement à l'hypothèse de Gaston Paris, M. Nyrop en ramène le lieu d'origine d'Allemagne en Norvège. — F. B.

— M. Karl Schmidt étudie le caractère de Marguerite d'Anjou dans l'histoire et dans Shakespeare (*Margareta vor Anjou vor und bei Shakespeare*. Collection Palestra. Mayer et Muller. Berlin, 1906, 286 pp.) Il cite successivement le témoignage des chroniqueurs favorables à la maison de Lancastre, des chroniqueurs favorables à la maison d'York, des chroniqueurs français, des historiens du temps des Tudors et d'Élisabeth. On aperçoit ainsi comment certains épisodes de la vie de Marguerite, tels que Shakespeare les raconte, ont été imaginés. Le travail de M. S. est consciencieux et complet. — Ch. Bastide.

— La thèse de doctorat d'Université de M. W. M. Daniels (*Saint-Evremond en Angleterre*. Versailles. Luce, 1907, 183 pp.) témoigne d'une érudition sérieuse et, mérite assez rare dans ces sortes de travaux, est écrite en un style agréable. Bien entendu, on pourrait y relever quelques légères incorrections et des impropriétés (p. ex. le *politique*, p. 8, pour le *politicien*), ce sont fautes vénielles sous la plume d'un étranger. M. D. est remonté aux sources (papiers de Desmaizeaux, manuscrits du Musée britannique et du *Record Office*) et a trouvé de l'inédit. Certains

points obscurs dans la biographie de Saint-Evremond ont été ainsi tirés au clair. La seconde partie du livre, où l'auteur cherche à préciser la part d'influence de Saint-Evremond en Angleterre, est plus discutable. Il semble bien établi que Saint-Evremond, comme plus tard Voltaire, a beaucoup plus emprunté aux Anglais qu'il ne leur a prêté. — Ch. Bastide.

— M. Thomas Seccombe publie une édition revue et corrigée de *The Age of Johnson*, l'un des manuels les plus remarquables de la collection intitulée *Handbooks of English Literature* (London, Bell., 1907, 366 pp. 3 s. 6 d). Rien d'essentiel n'a été omis dans ce petit livre, les faits très nombreux et très variés ont été groupés suivant leur importance, et l'on sent que tout l'ouvrage est écrit pour justifier les conclusions exposées dès l'introduction, ce qui retient l'attention du lecteur de la première à la dernière page. Voici les principales idées générales, les « thèses », pourrait-on dire, de M. Seccombe : la conception qu'on se fait de la littérature anglaise dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est complètement fausse, elle est le reflet d'un état social qu'on a calomnié à plaisir, il faut n'y voir ni monotonie, ni laideur, ni prosaïsme. Là où l'on ne croit trouver qu'un classicisme décadent, M. S. nous montre tout le romantisme en germe ; cette société qu'on se représente comme brutale et égoïste, médite les réformes dont le XIXe siècle s'est vanté. — M. S. est au courant des derniers travaux publiés non seulement en Angleterre ou en Allemagne, mais en France, il cite MM. Angellier, Morel, Chevrillon. Il est regrettable qu'il ait laissé passer des fautes d'impression dans ses citations françaises : *Journal étrangère*, XXX ; *bête noir*, p. 2. Le François du Jon (Junius) dont il est question p. 10 est le fils du contemporain d'Isaac Casaubon ; il naquit à Heidelberg en 1589 et mourut à Windsor en 1677. L'*Etymologicum Anglicanum* fut publié à Oxford en 1753. *Candide* n'a pas paru en 1757 (p. 318), mais en fév. 1759 (Bengesco, I, 444). A corriger p. 315 *Rerum Italicorum*, etc. J'ignorais enfin que *correctitude* (p. 133) existât même en anglais. — Ces petites remarques n'enlèvent rien à la valeur d'un livre qui doit rendre de grands services aux étudiants. — Ch. Bastide.

— M. A. R. Waller achève la publication des œuvres de Prior (*Dialogues of the Dead and other Works*. Cambridge. University Press. 1907, in-8°, 416 pp. 4 s. 6 d. Cf. *Revue critique*, 14 avril 1906). Le second et dernier volume est de la plus haute valeur pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature anglaise au XVIIIe siècle : on y lira pour la première fois les *Dialogues des morts* souvent mentionnés par les contemporains et une foule de poésies inédites : vers de société, satires politiques, ballades, chansons, traductions. C'est dans la bibliothèque du marquis de Bath, détenteur actuel des papiers de Prior, que M. W. a fait ces précieuses découvertes; et M. W. n'a pas tout publié ; s'il a compris dans son choix quelques poésies en français, il a laissé de côté un grand nombre de vers latins. Les manuscrits de Prior ont permis d'établir l'authenticité de deux satires (publiées dans le premier volume) dont le poète avait refusé d'avouer la paternité. Apparemment il avait appris, pendant son séjour dans les ambassades, la valeur des démentis diplomatiques. Mais le manque de sincérité de Prior est intéressant parce qu'il rend suspectes les déclarations que les hommes de lettres de son temps ont pu faire relativement à leurs œuvres : que vaut le témoignage d'un Swift ou d'un Bayle quand il s'agit de leur attribuer quelque pamphlet compromettant ? Le travail de M. Waller mérite les plus chaleureux éloges. — Ch. Bastide.

— Dans un tirage à part des *Publications of the Modern Language Association*

of America (t. XXII), Mlle Emma Kate Armstrong résume l'état actuel de la question si controversée du voyage de Chateaubriand en Amérique (*Chateaubriand's America*). Elle s'en tient en général aux résultats proposés par M. Bédier, c'est-à-dire à un minimum de crédit accordé à l'illustre voyageur; même les emprunts qu'elle fait, chemin faisant, à la thèse de M. Stathers sont plutôt défavorables à la véracité de René. Il eût été de bonne guerre de faire état de quelques-unes des répliques, et aussi d'indiquer tout ce qui, en cette matière, se trouve dans l'*Essai*, c'est-à-dire dans un ouvrage écrit *avant la gloire*, avant la manie de l'attitude et de l'arrangement. D'autant que Mlle A. apporte deux arguments favorables au voyageur : la ville de Salem n'existait pas en 1791, et le fameux itinéraire du retour doit donc être interprété dans son sens le plus large : la lettre du marquis de La Rouërie, dont le texte est donné ici, a été reçue par Washington. — F. Baldensperger.

— M. P. Vulliaud donne dans la petite collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse* publiée chez Bloud et Cie une anthologie de Ballanche (*Pensées et Fragments extraits des œuvres et des manuscrits inédits, avec une introduction*, 1907; in-16 de 61 pages). Cinq divisions, *Philosophie et Religion*, *Philosophie de l'Histoire*, *l'Homme et la Société*, *la Parole*, *Politique*, se répartissent un choix de citations assez varié, qui ne suffirait pas à permettre une reconstruction du système de Ballanche, mais qui illustre, sur un certain nombre de sujets d'apologétique et de philosophie, la pensée du « Socrate lyonnais ». — F. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 septembre 1907.* — M. Haussoullier donne l'explication d'un chiffre grec qui se trouve dans un papyrus récemment découvert en Egypte et qui figure très fréquemment dans les inscriptions milésiennes.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur les fouilles de la *basilica majorum*, dans le terrain de Meidfa, à Carthage. Cette basilique, dont le plan comportait neuf nefs comme celle de Damous-el-Karita, était, dans toute son étendue, occupée par des sépultures. Au milieu de la grande nef se trouvait « la confession », petite chapelle de forme carrée, avec absidiole, qui renfermait les corps des saints, notamment ceux de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Tout a été ruiné et dévasté à une époque fort ancienne; cependant le P. Delattre est parvenu à reconstituer la décoration intérieure, mosaïques, chancel, pilastres sculptés, etc. Des milliers de fragments d'inscriptions ont été recueillis, ainsi qu'un bon nombre d'épitaphes entières ou faciles à compléter. M. l'architecte Blondel a dressé un plan de la confession, et M. Henry Bourbon en a exécuté des photographies.

M. Omont donne lecture d'un mémoire du R. P. Delehaye sur les légendes grecques des saints militaires.

M. le comte Alexandre de Laborde rappelle que la bibliothèque Sainte-Geneviève possède un manuscrit de la Cité de Dieu de saint Augustin qui a été illustré après 1473 par un artiste tourangeau de l'école de Jean Foucquet. Ce volume ne porte d'autre marque de possession que cette légende plusieurs fois répétée : *Va hativeté m'a brulé*. M. de Laborde a trouvé le nom dont cette devise est l'anagramme : c'est celui de Mathieu Beauvarlet qui, de 1450 à 1481, fut notaire et secrétaire du roi, et receveur général des finances. Très riche et très influent, il mourut avant 1500. On sait d'ailleurs qu'il était en relations avec plusieurs bibliophiles éminents de son temps.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — **30 Septembre.** — **1907**

R. de Riess, Atlas de l'Écriture Sainte. — Borchardt, Le tombeau de Naousirri. — Capart, Un tombeau de la VIe dynastie. — La Didaché, Les Symboles, La messe de Pâques, Les ordonnances de Wittemberg et de Leisnig, Les chants d'église de Luther, p. Lietzmann. — Les dévotions antiques, p. Wünsch. — Les papyrus d'Assouan, p. Staerk. — Krumbacher, Un anneau byzantin. — Gerland, Beaudouin I et Henri. — P. Champion, Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans. — Dom Le Noir, Preuves de la maison d'Harcourt. — Issleib, Maurice de Saxe prince évangélique. — Castelain, Les Discoveries de Ben Jonson. — Jusserand, Ben Jonson et Shakspeare. — Tschamber, La campagne de Turenne. — La guerre de 1870-71, par la Section historique de l'État-major : Châlons, Sedan, Gravelotte. — Lorin, L'organisation professionnelle et le Code de travail. — Joubert, Le traité franco-siamois. — Leclère et Des Marez, Vanderkindere. — Le Séminaire historique de Louvain. — Académie des inscriptions.

R. de Riess, **Atlas Scripturae sacrae**, etc. 2me édit. par C. Rueckert ; viii-26 pp. in-fo, 10 cartes ; marks 6,80. Herder, Fribourg en Brisgau.

Les divers travaux didactiques du feu chanoine R. de Riess sur la géographie de la Terre-Sainte, dont j'ai eu l'occasion de parler à plusieurs reprises dans la *Revue critique*, jouissent en Allemagne d'une estime méritée, surtout dans les milieux catholiques. Leur succès est attesté par les éditions successives dont plusieurs d'entre eux ont été l'objet. L'auteur est mort sans avoir eu la satisfaction de pouvoir publier lui-même une seconde édition de son *Atlas scripturæ sacræ*, qui, paru en 1896, traitait la matière spécialement au point de vue de la Vulgate. Cette tâche a été confiée à M. Rueckert, professeur à l'université de Brisgau. Il s'en est acquitté de son mieux en faisant subir à la première édition les améliorations et modifications qu'il a jugé nécessaires. C'est ainsi, par exemple, que la nomenclature de l'index a été augmentée d'un bon quart. En cela, il ne peut être que loué sans réserves. Sur d'autres points le nouvel éditeur a pris sur lui d'introduire des changements graves, aussi bien dans le texte que dans les cartes. On aurait aimé savoir si, de son vivant, de Riess les eût tous ratifiés. Par exemple M. Rückert se prononce résolûment pour la localisation de l'Emmaüs évangélique à Qoubeîbé, ce qui fera grand plaisir aux Franciscains, et il met le Mont Sion à la colline de Nebi Daoûd. De Riess, au contraire, laissait prudemment la question encore ouverte pour Emmaus, et, quant à Sion, il se ralliait à la théorie moderne qui place celle-ci à la colline basse du Temple, au lieu dit Ophel. Ce mouvement si marqué de retour à l'étroite tra-

dition monastique, répond-il aux idées dernières de l'auteur défunt, ou bien est-il l'effet des opinions personnelles du nouvel éditeur ? On est d'autant plus fondé à se le demander que cette évolution coïncide avec l'apparition, sur le feuillet de garde de la seconde édition, d'un *imprimatur* archiépiscopal qui ne figurait pas sur la première. C'est là, sans doute, un bon passeport aux yeux de la clientèle spéciale à laquelle s'adresse l'ouvrage ; mais ce n'est pas une garantie scientifique. Espérons qu'il n'a pas été obtenu au prix de certaines concessions sur le fond de doctrine.

CLERMONT-GANNEAU.

L. BORCHARDT, **Das Grabdenkmal des Königs Ne-user-re (Siebente Wissenschaftliche Veroffentlichung der Deutschen Orient-Gessellschaft)**, mit 142 Abbildungen im Text, 24 schwarzen und 4 farbigen Blattern. Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1907, in-4°, 184 p. et 28 pl.

L'ensemble des monuments qui formaient le tombeau d'un Pharaon de l'empire memphite est publié ici pour la première fois. Il comprenait des propylées dans la vallée, au pied de la colline libyque, une chaussée en maçonnerie qui conduisait des propylées sur le plateau, la chapelle funéraire, la pyramide même avec ses dépendances, le tout appartenant à un roi de la Ve dynastie du nom de Naousirrì. Les fouilles, qui ont duré trois années, de 1901 à 1904, ont été dirigées par M. Borchardt pour le compte de la Société allemande de l'Orient : il a eu pour auxiliaires plusieurs savants ou architectes, Decker, Völz, Möller, Dotti, Böhden, qui, se succédant sans interruption sur les lieux, ont pu relever les moindres particularités de la construction et recueillir jusqu'aux moindres fragments d'inscriptions ou de bas-reliefs.

Il faudrait insérer ici l'une au moins des vues générales que le Dr Borchardt a introduites dans son ouvrage pour expliquer de manière intelligible ce que ce long labeur a produit. Presque partout les parties hautes des monuments avaient disparu et il ne subsistait plus que des arasements de murs, des pavements, des morceaux de colonnes, des débris de bas-reliefs : l'étude minutieuse des lieux a permis à l'architecte qu'est M. Borchardt de restaurer sur le papier les édifices, et le rapprochement des pièces de sculpture lui a rendu pour la plupart le décor de tableaux peints qui recouvrait les murs. La chapelle funéraire d'Ounas nous avait enseigné que les maîtres-maçons de l'âge memphite employaient la colonne à chapiteau orné de feuilles de palmier : les propylées et le temple de Naousirrì nous ont restitué de bons exemples de colonnes à chapiteaux dits en bouton de lotus. Les scènes sont pour une moitié au moins identiques à celles que nous connaissions par des monuments à peu près contemporains tels que la chapelle d'Ounas, ou très postérieurs tels que la Salle des Fêtes

d'Osorkon : ce sont les cérémonies solennelles qui accompagnaient la divinisation du Pharaon de son vivant, processions et évolutions de hauts fonctionnaires, sacrifices, défilés des nomes qui apportent l'offrande. Des tableaux s'y mêlent, qui sortent de cette donnée et qui nous révèlent des faits inconnus jusqu'à présent ou simplement soupçonnés. Le roi, en forme de lion, terrasse ses ennemis et les tue, et parmi eux on aperçoit non seulement des Libyens et des Nègres, mais des gens du Pouanît et des Asiatiques : toute la série des types ethniques qu'on est accoutumé de rencontrer dans les monuments du second empire thébain est déjà établie.

Il y a çà et là un peu d'incertitude dans plusieurs de ces reconstructions, et l'on pourrait suggérer d'autres arrangements de divers morceaux. Ce qui est incontestable, c'est la beauté de la plupart des fragments. Nous croyions bien connaître la sculpture de la Ve dynastie, parce que nous en apercevions dans les tombeaux des particuliers, mais ces fragments du temple de Naousirrî leur sont bien supérieurs. Examinez les photographies qne le Dr Borchardt en publie, surtout celles qui représentent les peuples étrangers culbutés par le roi-lion : on y remarque la même habileté de main et la même recherche anxieuse du détail que dans les mastabas, mais avec une vigueur et une largeur d'exécution qui leur sont propres. Ce sont les qualités de l'école memphite, sans ses défauts de mollesse et d'idéalisation un peu banale. Ces caractères ne sont pas aussi marqués dans les tableaux cérémoniels, probablement à cause des effets de symétrie et des gestes multipliés que le rituel exigeait : ils n'y manquent point pourtant. Aussi bien presque tout ce que nous possédions jusqu'à présent sortait-il des ateliers particuliers : nous voilà maintenant en présence des ateliers royaux, et nous constatons la différence. Je l'avais notée déjà à propos de l'École thébaine, mais je ne m'attendais pas à voir mes idées sur ce point confirmées aussi en ce qui concerne la memphite. Il est malheureux que les morceaux aient été dispersés dans plusieurs musées : leur rapprochement dans une même salle aurait fait ressortir nettement les divergences que j'ai signalées entre eux, et, d'autre part, les points communs qu'ils présentent lorsqu'on les compare avec les morceaux qui ont été enlevés daus les hypogées privés de la même éqoque à Sakkarah.

La tâche entière, fouilles et impressions, a été accomplie avec amour : cela se sent à chaque page. Le volume est plutôt descriptif. M. Borchardt a voulu avant tout mettre les objets découverts et les faits recueillis sous les yeux de ses lecteurs : la restitution et la part qu'elle renferme de conjecture ne viennent qu'en second lieu. Les architectes et les archéologues jouiront sans réserve de la publication, les philologues purs en seront moins contents, car elle ne renferme presque rien pour eux. Ce n'est pas que les inscriptions fissent défaut à l'origine, dans les bâtisses du roi, dans celles de la reine et des

princesses, ou dans celles des grands fonctionnaires qui furent enterrés autour de la pyramide, mais il n'en reste plus que des lambeaux : on y distingue les formules habituelles, mais sans nouveautés pour le vocabulaire ou pour la grammaire. Aussi bien, elles seraient complètes qu'elles n'ajouteraient pas beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage. Ce qui lui assure une valeur plus qu'ordinaire, c'est, ainsi que je l'ai indiqué en commençant, qu'il nous met dans les mains, non plus une portion isolée d'un tombeau royal, mais un tombeau complet, appartenant à un Pharaon dont la place est déterminée exactement dans la série des Pharaons. Hier encore, nous soupçonnions l'aspect que ce genre de monument présentait et les lois qui avaient présidé à l'agencement de ses membres ; aujourd'hui, nous le savons à quelques détails près, grâce aux fouilles de la Société d'Orient et au livre où M. Borchardt a exposé le résultat de ses fouilles.

G. Maspero.

J. Capart, **Chambre funéraire de la VIe dynastie aux Musées royaux du Cinquantenaire**, Bruxelles, Vromant et Cie, 1906, in-4°, 26 p. et V planches.

Ces fragments acquis par M. Capart ont été remontés au Musée de Bruxelles : ils provenaient de Sakkarah, probablement sans qu'on sache de quel endroit précis de la nécropole. M. Capart croit qu'ils appartenaient à un mastaba du type de ceux que Pétrie a découverts à Dendérah, et c'est possible, mais il pense que ceux-ci à leur tour sont du même genre que ceux que j'avais trouvés il y a vingt-cinq ans auprès de la pyramide de Papi II : le rapprochement me paraît douteux et il vaut mieux ne pas insister. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les débris du tombeau bruxellois sont de la VIe dynastie, et qu'ils rentrent dans la catégorie nouvelle alors des tombeaux dont la chambre funéraire était décorée : les autres mastabas de Sakkarah et ceux de Dendérah y rentrent également, mais avec des variantes telles que leurs dispositions intérieures ne peuvent être comparées que très sommairement.

Les inscriptions fournissent le nom d'un certain Marou, surnommé Bebi, qui était le féal de Mérésouphis Ier, et qui n'avait d'autres titres que ceux d'ami unique, administrateur des bois royaux, lecteur, et scribe de la barque, sans doute de la barque du Pharaon ; on voit d'ailleurs le décor habituel, les greniers, les pièces du trousseau du mort, une liste très longue des objets mobiliers et des provisions. M. Capart a très clairement analysé ces documents. Il a dégagé les variantes qu'ils présentent avec les documents analogues, et il a déterminé le sens de plusieurs mots encore mal définis : bref, il a tiré tout le parti possible de textes qu'on a étudiés plusieurs fois déjà, et il a réussi à en extraire des indications nouvelles. C'est une bonne contribution à l'étude de l'offrande funèbre, et dont il faudra

tenir grand compte, le jour où l'on voudra constituer une édition critique des formules et des énumérations qu'elle comportait.

Les planches sont très nettes. M. Capart a répandu partout dans son texte sa connaissance profonde de la bibliographie égyptienne : son œuvre, bien conçue, a été utilement exécutée.

G. MASPERO.

Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Uebungen herausgegeben von Hans LIETZMANN :

Nr. 6. **Die Didache,** mit kritischem Apparat her. von H. LIETZMANN; zweite Auflage; 16 pp.; 1907; prix : 0,30 Mk.

Nr. 17-18. **Symbole der alten Kirche**, ausgewählt von H. LIETZMANN; 32 pp.; 1906; prix : 0,80 Mk.

Nr. 19. **Liturgische Texte, II, Ordo Missae secundum missale romanum**; her. von Hans LIETZMANN; 23 pp.: 1906; prix : 0,40 Mk.

Nr. 20. **Antike Fluchtafeln**, ausgewählt und erklärt von Richard WUENSCH; 28 pp.; 1907; prix : 0,60 Mk.

Nr. 21. **Die Wittenberger und Leisniger Kastenordnung**, 1522, 1523; her. von H. LIETZMANN; 24 pp.; 1907; prix : 0,60 Mk.

Nr. 22-23. **Die jüdisch-aramaeischen papyri van Assuan,** sprachlich und sachlich erklärt von W. STAERK; 39 pp.; 1907; prix : 1 Mk.

Nr. 24-25. **Martin Luthers geistliche Lieder,** her. von Albert LEITZMANN; 31 pp.; 1907; prix : 0,60 Mk.

Bonn, A. Marcus et E. Weber; petit in-8°.

La collection dont M. Lietzmann a eu l'heureuse idée se poursuit régulièrement et, chaque année, s'accroît de fascicules intéressants. Cette fois, les nouvelles brochures prouvent quel large horizon M. L. veut embrasser et quelle variété de services il peut rendre.

Voici d'abord un ancien fascicule qui reparaît en seconde édition (1e éd., 1903). Cette réimpression n'est pas un nouveau tirage, mais une refonte qui met la documentation de la *Didaché* au courant. M. L. a supprimé les leçons du remaniement copte (Schenoudi) et a rempli la place gagnée par une reproduction du document X, publié en 1905 par M. Schermann. Peut-être ne serait-il pas inutile de prévenir le débutant que l'astérisque désigne une leçon corrigée ensuite par la première main. P. 4 et 5, dans l'apparat du texte latin, les renvois aux lignes sont inexacts.

A la même classe de documents que la *Didaché*, on peut rattacher le recueil de symboles. Il est divisé en quatre parties : 1° anciens renseignements sur les symboles (Justin, Irénée, Tertullien, Cyprien, Novatien, Clément d'Alexandrie, Origène, Denys d'Alexandrie, Alexandre d'Alexandrie); 2° symboles occidentaux (Rome, Milan, Aquilée, Ravenne, Turin, Carthage; Priscillien, symbole espagnol du VIe s., liturgie mozarabe; Riez, Toulon, sacramentaire gallican; Reichenau; Bangor, *Book of deer*); 3° symboles orientaux (Césarée, Jérusalem, Cypre; Antioche, *Constitutions apostoliques*, Nestoriens; Arius, Macaire); 4° symboles conciliaires (Nicée, Antioche, Sirmium,

Nice en Thrace, Constantinople, Chalcédoine ; Nicée-Constantinople). De brèves indications historiques, des variantes tirées par M. L. des sources, des textes de comparaison font de cette brochure un manuel portatif qui dispensera souvent de recourir au livre de Hahn, auquel M. L. renvoie d'ailleurs exactement et qu'il rectifie quelquefois.

Le petit recueil de M. Wünsch a pour but de montrer dans quelle mesure les religions de l'Ancien et du Nouveau Testament ont joué un rôle dans les « dévotions ». Il comprend les textes suivants : AUDOLLENT, nos 41, 208, 241, 242, 271, 247 ; *C. I. L.*, III, p. 961. Ces textes sont très abondamment commentés. La brochure de M. Wünsch doit être recommandée aux étudiants comme une excellente introduction à l'étude de ce genre de documents et comme une initiation à un chapitre curieux de l'histoire religieuse.

Les papyrus araméens d'Assouan ont été une révélation. Il suffit de renvoyer à l'étude importante de M. Clermont-Ganneau qui a paru dans cette revue l'an dernier (1906, II, 341 suiv.). M. Staerk publie un texte vocalisé, pour rendre ces documents accessibles aux étudiants, et il accompagne le texte d'un double commentaire, sur la langue et sur le fond. Un glossaire contient les termes qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de Gesenius [1].

Trois autres fascicules de la collection nous font descendre à l'époque moderne. L'un donne le texte de la messe de Pâques avec les rubriques d'après le missel romain ; l'autre réunit les deux ordonnances de Wittemberg (24 janv. 1522 et de Leisnig (en Saxe ; 1523), qui ont été les premières tentatives d'organisation de l'Eglise réformée ; enfin la troisième brochure présente les poèmes de Luther dans l'orthographe originale et dans l'ordre de leur première publication. Les deux dernières brochures ont une annotation destinée à en faciliter la lecture. Il est à peine besoin de remarquer qu'elles pourront servir aux germanistes autant qu'aux théologiens comme la brochure de M. Wünsch doit être mise aux mains des philologues classiques.

Nous souhaitons à M. Lietzmann de poursuivre sans arrêt sa collection. La nécessité d'une seconde édition de la *Didaché* prouve que le succès lui vient et nous nous en réjouissons.

Paul LEJAY.

Ein serbisch-byzantinischer Verlobungsring von Karl KRUMBACHER (Separat-Abdruck aus den Sitzungsberichten der Bayer. Akademie der Wissenschaften, 1906, III). München, 1906, G. Franz (J. Roth). Pp. 421-452. 1 planche.

Cet anneau porte une inscription en deux vers de douze syllabes :

Μνῆστρον Στεφάνου Δουκικῆς ῥίζης κλάδου
Κομνηνοφυὴς ταῖν χεροῖν Ἄννα δέχου.

---

1. Voy. l'art. récent de M. DOLLER, dans la *Theologische Quartalschrift*, 1907, p. 497.

C'est l'anneau de fiançailles d'Étienne Radoslav Dukas, roi de Serbie (1228-1234) et d'Anne Comnène, fille de l'empereur Théodore l'Ange Comnène Dukas de Thessalonique (1222-1230), qui s'opposait à la fois à l'empereur latin de Constantinople et à l'empereur grec de Nicée. Aucun autre anneau byzantin ne peut être rapporté à un personnage précis, aucun autre ne peut être daté sûrement, aucun autre n'a d'inscription métrique et ne peut être considéré avec certitude comme un anneau de fiançailles. M. Krumbacher commente l'inscription au point de vue de la langue et dresse un petit catalogue des anneaux byzantins connus. Ce catalogue permet de compléter l'article *Anneaux* de dom Leclercq dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne ;* en revanche, comme le reconnait M. Krumbacher en post-scriptum, dom Leclercq mentionne quelques anneaux qui ne lui étaient pas connus.

P. L.

Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, Erster Theil : Geschichte der Kaiser Balduin I und Heinrich, 1204-1216, von Dr Ernst Gerland. Homburg von der Hoehe, Selbstverlag des Verfassers, 1905, VI, 264 p. in-8°. Prix : 8 fr. 15.

Nous avons reçu ce volume depuis assez longtemps déjà, mais comme c'est le tome second d'une *Histoire de la domination franque en Grèce*, dont le premier sera consacré à la quatrième Croisade proprement dite et à la prise de Constantinople, nous avions attendu pour l'annoncer que celui-ci eût également paru. Cette publication se faitant attendre, nous voulons signaler cependant cette monographie sur les règnes de Baudouin I et Henri à l'attention de nos lecteurs, d'autant qu'elle forme un tout, qui se lit avec intérêt et présente un tableau vivant des luttes incessantes des conquérants latins avec les Grecs indépendants et les peuples slaves voisins, et de leurs rapports avec les Vénitiens et les Turcs pendant les douze années dont notre volume embrasse l'histoire. M. G. a fait, on le voit, des études approfondies sur son sujet; il s'est d'ailleurs servi des manuscrits de Karl Hopf; malheureusement mutilés, au dire de l'auteur, par feu Louis Streit, et qui, après avoir passé depuis par différentes mains, ont fini par trouver un asile à la Bibliothèque royale de Berlin. On se rendra compte en suivant les explications critiques de l'auteur, des difficultés, ou plutôt de l'impossibilité pour les champions féodaux de l'Église catholique de fonder quelque chose de durable dans ce coin de l'Europe orientale, où Byzantins, Turcs et Slaves, quelques brouillés qu'ils fussent eux aussi, les regardaient pourtant comme l'ennemi commun [1].

R.

---

1. M. G. ne laisse guère de place pour la légende de Baudouin, revenant de captivité dans son pays natal. Fait prisonnier à la bataille d'Andrinople, le 14 avril 1205, il a très probablement été assassiné quelques mois plus tard par le roi Bulgare Kalojan.

Pierre Champion. **Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans.** Paris, Champion, 1907, in-8° de 91 p. avec 18 fac-similés.

Selon M. Pierre Champion, le manuscrit fr. de la Bib. Nat. 25458, qui contient les poésies de Charles d'Orléans et de sa petite cour de Blois, aurait été exécuté sous les yeux mêmes du prince et contiendrait quelques lignes de sa main. Que le mot « autographe » convienne à un tel manuscrit, c'est ce que l'on pourrait contester. Mais il importe peu : ce n'est là qu'une impropriété d'expression qui s'explique sous la plume d'un auteur fier de sa découverte. Y a-t-il même dans ce manuscrit quelques lignes écrites par le poète ? Je n'oserais l'affirmer, l'écriture des passages que M. Ch. lui attribue me paraissant assez différente des trois spécimens de son écriture authentique qu'il met sous nos yeux. Je suis au reste trop peu expert en paléographie pour me prononcer et suis tout disposé à me ranger, sur ce point, à l'opinion des juges autorisés qui voudront sans doute étudier la question, non sur des fac-similés médiocrement réussis, mais sur les originaux eux-mêmes.

Mais cette question encore me paraît d'importance secondaire. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est si ce manuscrit a bien été exécuté sous la direction du prince ; et cela, M. Ch. me paraît l'avoir nettement démontré : le recueil témoigne manifestement des soins donnés par un auteur à son œuvre ; les reprises, les retouches y sont nombreuses ; des pièces, ou séries de pièces, y ont été intercalées après coup, troublant l'ordre primitif. Ce manuscrit était donc difficile à lire. Aussi a-t-il été mal lu : des numéros d'ordre destinés à guider le lecteur ont été négligés ; des rubriques se rapportant à certaines pièces ont été appliquées à d'autres. Ces fautes ont été commises tout d'abord par les scribes des autres manuscrits de Charles d'Orléans — lesquels, selon M. Ch., dérivent tous de celui-ci [1] — et ont passé de là dans nos éditions. Une édition critique, faite directement sur le manuscrit 25458 est donc un travail qui s'impose : voilà la conclusion — aussi importante que solide — qui se dégage du travail de M. P. Champion.

Malheureusement ce travail si intéressant n'est pas toujours aisé à lire. Pour se rendre un compte exact de la disposition du manuscrit, il faut aller jusqu'aux « conclusions », où M. Ch. a condensé ses recherches ; il eût dû nous dire tout de suite, et en une fois, quelles sont les parties qu'il attribue à Charles d'Orléans, à Villon, à Meschinot, combien de mains on peut y reconnaître, etc. ; une table du manuscrit, dressée page par page, eût surtout beaucoup simplifié sa tâche, de même qu'elle eût économisé le temps du lecteur [2].

A. Jeanroy.

---

1. C'est là un fait important, et qui eût mérité d'être mis en pleine lumière.

2. Çà et là, quelques traces de hâte dans la rédaction : M. Ch. fait successivement commencer la partie la plus récente du recueil aux pages 144, 318 et 482

Dom le Noir. Preuves généalogiques et historiques de la maison de Harcourt, publiées par le marquis d'Harcourt, avec une lettre de M. Léopold Delisle. Paris, H. Champion, 1907, gr. in-8, de xlix-343. 74 pages, fac-simile, (papier vergé 30 fr., papier de Hollande 50 fr.).

C'est à la suite d'un libelle présenté au mois de mars 1716, au duc d'Orléans par le président de Novion que le bénédictin dom J. L. le Noir de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, entreprit ce travail pour réfuter une grossière erreur, due plutôt à la malveillance qu'à l'ignorance de l'auteur du libelle qui prétendait que Henri de Harcourt, duc, pair et maréchal de France, qui vivait alors, n'était pas un vrai de Harcourt, et qu'il descendait d'un bâtard de cette maison. De la Roque avait déjà publié sa volumineuse *Histoire généalogique* lorsque le savant bénédictin entreprit son recueil de *Preuves*, et s'il se reporte à cet ouvrage, c'est plus pour en contrôler et corroborer les assertions (p. i, iii, xxiii) que pour s'en servir à l'appui de sa thèse qui ne repose que sur des documents originaux ou sur le témoignage d'auteurs contemporains. Il ne donne, le plus souvent, que des extraits et des notices, mais ses extraits sont d'une rigoureuse exactitude, reproduisant les termes mêmes de l'original, jusqu'à l'orthographe. On sait avec quel soin Dom le Noir rédigeait ses notices; nous en avons la preuve dans sa correspondance avec Moreau, que nous avons récemment publiée. Un recueil du genre de celui dont il est ici question, exigeait de la part de son auteur une connaissance absolue des textes : le courtisan devait s'effacer devant le savant ; il écrivait, non pas l'apologie d'une maison à laquelle il était obligé, mais un recueil de preuves d'après des pièces d'archives.

Le manuscrit original de Dom Le Noir appartient aujourd'hui à M. le marquis d'Harcourt qui a bien voulu, sous le haut patronage de M. Léopold Delisle, le faire imprimer. En dehors des archives de la Chambre de Paris et de Rouen auxquels le savant bénédictin fit de très nombreux emprunts, on trouve dans son travail des citations extraites du trésor des chartes, registres des mélanges, des pouvoirs, layettes d'Orléans, de Harcourt, de Navarre, de Normandie, d'Alençon, coffre de Bretagne, des registres du Parlement; du cartulaire de Philippe-Auguste; les registres de l'Echiquier de Rouen; des Tabellionages de Beuvron, de Bretteville-sur-Laize, de la vicomté d'Auge, des sergenteries d'Argences, Frouard et Varaville; des archives et cartulaires des abbayes de Bonport, de Fécamp, Jumièges, Saint-

---

(p. 23, 46 et 49) : il s'agit sans doute, dans le premier passage, de la première section seulement. — Si c'est bien le ms. 1104 qui a « servi de base » aux deux éditeurs de 1842, comment Champollion-Figeac (l'un d'entre eux) a-t-il « suivi le manuscrit de Grenoble » (p. 87) ? Il eût été bon aussi de nous dire quel progrès l'éd. d'Héricault marque sur celles-là et si elle se rapproche davantage du ms. original. La ballade attribuée à Villon porte-t-elle : Parfont conseil *exilium* (p. 14) ou *eximium* (p. 25 et 26) ?

Evroult, Saint-Ouen-de-Rouen, Saint-Sauveur-le-Vicomte, Saint-Taurin-d'Evreux, Saint-Wandrille; la collégiale de La Saussaye: la chronique du Bec: Guillaume de Jumièges; du registre d'Eudes Rigaud; des chroniques de Froissart et de Monstrelet, etc. L'ordre chronologique a été seul suivi, d'où quelque confusion : l'auteur a cru y remédier par un abrégé généalogique placé en tête des preuves (p. I-XLIX) avec des indications renvoyant à ces dernières à chaque proposition énoncée.

Mais cette volumineuse compilation ne suffisait pas à l'auteur. Il y ajouta un dictionnaire géographique et historique des fiefs, terres et seigneuries possédés en différents temps par cette maison. Ce dictionnaire occupe 74 pages d'une pagination spéciale à la fin du volume. Il contient des textes entiers de documents qui n'ont pas trouvé place dans les *Preuves* et qui offrent un réel intérêt, non seulement au point de vue historique et nobiliaire, mais surtout au point de vue de la géographie féodale de la Normandie.

L'éditeur a cru devoir conserver la physionomie originale du manuscrit. On ne saurait le lui reprocher ; pourtant nous aurions préféré voir substituer la numérotation en chiffres arabes à celle des chiffres romains employés par dom Le Noir, cela eut facilité les recherches, surtout dans le dictionnaire qui renvoie aux 438 extraits dont se composent les *Preuves*.

Quoi qu'il en soit, on remerciera M. le marquis d'Harcourt d'avoir fait les frais d'une publication qui rendra de grands services aux historiens normands en les mettant à même de tirer parti de nombreux documents, peu ou imparfaitement connus ou même entièrement inédits et d'autant plus précieux que beaucoup des originaux n'existent plus. C'est aussi un tardif hommage rendu à la mémoire de Dom le Noir : le mérite du bénédictin n'a pas été suffisamment apprécié parce que ses travaux sont peu connus et que la grande collection qu'il avait formée, est mystérieusement conservée par une famille qui se fait scrupule de la communiquer.

Etienne Deville.

Issleib, **S. Moritz von Sachsen als evangelischer Furst 1541-1553**, Leipzig, A. Barth, 1907, 513 p. in-8° (Prix : 4 fr. 35).

Cette étude fait suite à un travail précédent du même auteur sur la Jeunesse de Maurice de Saxe (1521-1541). Elle est écrite dans le but avoué « d'amener les historiens à juger Maurice d'une façon plus exacte » comme prince évangélique, et par suite l'auteur se trouve assez fréquemment en désaccord avec certains de ses prédécesseurs qui ne regardent pas précisément le jeune duc et futur électeur comme un modèle de pitié ni de foi luthérienne. M. Issleib affirme qu'il ne s'est mis du côté de l'empereur contre ses cousins de la branche ernes-

tine, que parce que Charles-Quint lui a promis verbalement qu'il n'aurait point à combattre ses coreligionnaires et ses parents. S'il avait réellement été naïf au point de croire à de pareilles promesses, il aurait été d'une inintelligence rare, mais cela n'est aucunement prouvé et l'on peut dire tout au plus qu'il a fait semblant de le croire parce que cela rentrait dans ses plans politiques. Il faut être bien décidé d'ailleurs à voir en lui un chrétien sans reproche pour se laisser impressionner par les prières publiques ordonnées par Maurice au début de la guerre de Smalkalde ou par sa correspondance édifiante avec le bon électeur Jean-Frédéric et avec son propre beau-père, Philippe de Hesse (p. 153-154). « Il a dû subir des calomnies bien outrageantes pour lui », s'écrie l'auteur, p. 183. Peut-être ; mais tout ce qui se disait alors sur sa conduite peu chevaleresque, n'était pas calomnie, et la politique réaliste du prince pouvait à bon droit scandaliser les protestants fervents de l'époque.

Par contre, M. Issleib a raison d'appuyer sur ce point que Maurice de Saxe, après avoir porté un coup dangereux au protestantisme allemand en 1546, l'a sauvé cinq ans plus tard. Sans lui, peut-être pas de défaite à Mühlberg, mais certainement pas de traité de Passau, ni de paix de religion d'Augsbourg. Seulement il s'agirait de prouver d'abord, pour lui en savoir vraiment gré, que l'écrasement de la ligue de Smalkalde aurait été possible sans son concours ; il s'agirait de prouver surtout qu'en prenant les armes contre son suzerain, contre son allié et bienfaiteur de la veille, il a été poussé par sa conscience de « prince évangélique » et non pas par les mêmes vues égoïstes qui l'avaient fait agir d'abord en sens contraire. C'est là tout le problème, car tout le monde est d'accord pour le reste, et la valeur politique du personnage n'est pas en question ; mais l'auteur n'a pas fourni, à notre avis, la preuve que l'habile et téméraire jouteur, indifférent aux moyens pourvu qu'il arrivât au but, ait été réellement le champion zélé de sa foi, comme on nous le présente ici.

R.

Castelain, **Ben Jonson, Discoveries, a critical edition.** Paris, Hachette, s. d. 162 p.

Jusserand, **Ben Jonson's views on Shakespeare's art** (extrait de Bullen, *Stratford on Avon Shakespeare*, vol. X), 1907.

Les *Discoveries*, qui ont longtemps passé pour un ouvrage original et où certains critiques ont même voulu découvrir l'essence du génie de Ben Jonson, sont un recueil d'extraits librement traduits des anciens et de certains auteurs de la Renaissance. C'est ce que prouve l'excellent travail de M. Castelain. Il a eu le mérite et la patience de rechercher non seulement dans Quintilien et Aulu-Gelle, mais dans Scaliger et Vives la source où Jonson a puisé ses réflexions sur les hommes et les choses. Qu'on ne dise point que c'est faire seulement œuvre

d'érudit, il n'était pas inutile de retrouver les procédés de travail du grand comique; on sait, grâce à M. C., que Jonson utilisait ses recueils de citations dans la composition de ses poèmes, on soupçonne que plus d'une d'entre elles n'est qu'une mosaïque de traductions et d'adaptations. Or Sidney Lee a prouvé que la plupart des sonnets anglais du XVIe siècle sont imités des Italiens. C'est mettre en cause l'originalité des lyriques anglais. On entrevoit les conclusions qu'on peut tirer d'un travail comme celui de M. C. A notre avis, ces plagiats qui nous font songer aux poètes latins lorsqu'ils démarquent les Grecs leurs modèles, n'entachent pas l'originalité de Jonson; peu importe la provenance des matériaux dont il s'est servi, s'il a su les mettre en œuvre et marquer l'édifice nouveau de l'empreinte de sa personnalité. Nous ajouterons même que l'inspiration poétique est parfaitement conciliable avec ces emprunts; niera-t-on la sincérité de Corneille, lui refusera-t-on du souffle, parce qu'un vers ou deux frappés au coin de son génie, sont des réminiscences de Lucain? Ce n'est pas Jonson, c'est certains de ses critiques peu perspicaces qui sont atteints par les découvertes de M. Castelain.

Quelques pages des *Discoveries* sont d'ailleurs de Jonson lui-même, par exemple son fameux jugement sur Shakespeare. A ce propos nous signalons ici l'étude très complète de M. Jusserand sur l'idée que Jonson se faisait de son illustre contemporain. A lire les citations que donne M. J., on croit entendre l'écho des critiques classiques du XIXe siècle. Avec la meilleure volonté du monde, Jonson ne parvient pas à comprendre. J'aime à croire que l'indifférence de Shakespeare à l'égard de ces observations parfois très vives, était surtout narquoise : il devait constater chez son ami et rival un manque de finesse qui l'amusait. Son silence ne rend que plus irritant le mystère qui enveloppe sa personnalité.

Ch. Bastide.

Der deutsch-franzoesische Krieg von 1674-1675 nach urkundlichen Quellen bearbeitet von K. Tschamber. Hüningen, Weber, 1906, 268 p. in-8°, cartes.

L'auteur, instituteur à Huningue et auteur d'une histoire de cette petite ville de la Haute-Alsace, parue il y a quelques années, a voulu raconter dans le présent volume la célèbre campagne de Turenne en Alsace et sur les bords du Rhin depuis les préliminaires de la campagne dans la province jusqu'à la mort du grand général. Tentative un peu bien ambitieuse peut-être, après les très nombreux travaux spéciaux consacrés à cette campagne en général ou à des épisodes particuliers de cette lutte qui dura de 1674 à 1675, et dont beaucoup ont une valeur scientifique durable et plusieurs des dimensions plus considérables que l'ouvrage de M. Tschamber. Peu de périodes de l'histoire d'Alsace ont été aussi discutées que celle-ci, tant au point de vue politique que militaire, par les historiens du pays, comme par

ceux de la France et de l'Allemagne, par les civils comme par les militaires. Après Beaurain et Peter, Gérard et Choppin, Pastenacci, Lümkemann, Kortzfleisch et P. Müller, il était difficile de trouver du nouveau, qui fût à la fois exact et intéressant. Ce n'est pas que l'auteur ne se soit mis consciencieusement à l'ouvrage; s'il a réellement parcouru tous les volumes et les brochures énumérées dans sa *Bibliographie* — et nous n'avons aucune raison d'en douter — on ne peut que louer son zèle et sa patience, encore que bon nombre des écrits qui y sont cités, ne puissent à aucun titre figurer parmi les *sources* d'une étude scientifique. M. T. a même consulté quelques dossiers dans certaines archives allemandes, par exemple à Ludwigsburg et Stuttgart, mais je crains bien que ses trouvailles sur ce point n'aient été plutôt fâcheuses pour lui, car trouvant parmi des papiers sans grand intérêt (états de présence de certains régiments, comptes militaires), d'autres pièces de nature différente, telles que gazettes et feuilles volantes, expédiées par des fonctionnaires subalternes, bruits, vrais ou faux, circulant dans le public, il s'est imaginé un peu naïvement qu'il y avait là des renseignements inédits de haute importance, encore qu'il n'en retrouvait pas la trace ailleurs. Il aurait dû se dire qu'une *zeitung* saugrenue, pour être déposée dans un *Staatsarchiv*, n'est pas forcément un document historique probant ; il n'aurait pas relevé par exemple, comme un fait particulièrement curieux à mentionner, la fuite panique de Louis XIV et de sa cour vers Brisach, à la suite d'un raid inopiné des Impériaux et des Espagnols dans la Haute-Alsace. Je veux bien admettre que le bailli de Hornberg a cru réellement ce racontar, inséré dans son rapport du 9 septembre (p. 22) mais qui n'est pas plus vrai que celui du bailli de Bretten, qui, le 13 septembre, mande que les Français « ont rasé Colmar jusqu'aux fondements » alors qu'ils n'avaient fait qu'en démolir l'enceinte. Mais M. T., avec un peu de réflexion, aurait constaté *qu'aucune* source — je ne dis pas française, mais même les sources allemandes, les plus hostiles au roi de France — ne sait rien d'un fait pareil, ni les Notes de Reisseissen, ni la Chronique de Walter, ni les chroniques colmariennes extraites par Rathgeber, ni la grande compilation du *Theatrum Europaeum*, dont le vol. XI, paru à Francfort en 1682, raconte avec tous les détails l'histoire des années 1672-1679, et spécialement l'itinéraire de Louis XIV en août et septembre, à travers l'Alsace (p. 530-531), et qui est dédié à l'Electeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, le grand adversaire de la France à ce moment et le héros de M. T. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'un fait aussi glorieux pour les troupes alliées, aussi mortifiant pour le Grand Roi n'eût pas été raconté partout, s'il s'était vraiment produit? Il devra se résigner à rayer de son récit de la campagne ce fameux *Vorstoss* qui mit en fuite la cour royale, et amena sa retraite nocturne derrière les murs de Brisach. Au point de vue de l'histoire politique, il y aurait plus d'une

observation à faire sur ce que dit l'auteur de l'attitude des princes allemands et des petits États de l'Alsace. Tout le récit s'inspire trop des tendances néo-patriotiques qui ne cadrent pas toujours avec la réalité et même avec ce que M. T. avoue lui-même quand il dit par exemple que la plupart des États de l'Empire ne se joignirent que contraints (*gezwungen*) à l'Empereur pour cette campagne de 1675 (p. 213). L'impression produite par la conduite des alliés, Brandebourgeois, Hessois, Brunswickois, Impériaux, etc., ne fut rien moins que favorable, même auprès des cités alsaciennes les moins sympathiques à Louis XIV, et les chroniqueurs contemporains du pays ne se sont pas fait faute de la marquer dans leurs écrits.

Sur bien des points de détail j'aurais à présenter des observations à l'auteur dont je ne méconnaîs pas le désir sincère d'arriver à la vérité, mais qui manque de sens critique. C'est une légende apocryphe que celle du Grand Electeur, jetant dans le Rhin l'épée du prince Emile, son fils, mort à Strasbourg pendant la campagne, en repassant ce fleuve; c'est une excentricité de faire dire à Louis XIV, d'après je ne sais quel pamphlet contemporain : *O wie beisset mich der Tod des Turenne*! au moment où il apprend la catastrophe de Sassbach. Par contre, il lui arrive de traiter de légende fabuleuse la trahison de Contarini à Dachstein (p. 194), alors qu'elle seule explique son suicide à Strasbourg, raconté par Walter dans sa *Chronique strasbourgeoise*, p. 123. Mais il est inutile de s'arrêter à ces menus détails, le travail de M. T., quelque consciencieux qu'il soit, ne pouvant remplacer ses nombreux prédécesseurs et ne marquant pas, à mon avis, un pas sérieux en avant dans l'historiographie de cette époque [1].

R.

Publication de la Section historique de l'État-major de l'armée. **La Guerre de 1870-71,** fasc. IX, journées du 7 au 12 août, la retraite sur Metz et sur Châlons, 1903, in-8°, 252 et 364 p., 8 fr.

— Fasc. X, journées du 13 au 23 août. La retraite sur Châlons, 1905. In-8°, 49 p.

— Fasc. I. Organisation et projets d'opération. La marche sur Montmédy. 1906. In-8°, 227 et 357 p. avec cartes, 10 fr.

— Fasc. II. Nouart et Beaumont, 1906. In-8°, 243 et 343 p. avec cartes, 10 fr.

— Fasc. III. Sedan, 1907. In-8°, 390 et 479 p., avec cartes, 10 fr.

— Fasc. I, journées des 13 et 14 août, bataille de Borny, 1903. In-8°, 252 et 363 p., avec cartes, 10 fr.

— Fasc. II, journées des 15 et 16 août. Bataille de Rezonville, 1904. In-8°, 615 et 553 p., avec atlas, 18 fr.

---

1. Disons seulement encore que les Mémoires de deux voyages en Alsace que l'auteur cite sous le titre bizarre de « *Memoiren Engel-Dollfus* » ont été édités par M. Joseph Coudre et non par M. Engel-Dollfus; que l'auteur cité p. 7 s'appelle *Hunkler* et non *Hungler*; que, p. 63, c'est *S. Altesse de Trèves* et non pas *S. A. de Trevori* qu'il faut lire; etc.

— Fasc. III, journées des 17 et 18 août. Bataille de Saint-Privat, 1905. In-8°, 791 et 529 p., avec atlas, 25 fr.
Paris, Chapelot.

La section historique de l'État-major poursuit infatigablement son grand travail sur la guerre de 1870-71, et depuis notre dernier article, elle a fait paraître huit fascicules nouveaux, ou plutôt huit volumes, quelques-uns très gros, accompagnés pour la plupart de documents annexes et d'atlas, et il nous faut les annoncer, ne fût-ce que sommairement, après avoir dit, une fois pour toutes, que chaque volume est aussi complet que possible, et que si le principal mérite de la publication consiste dans la reproduction et la mise en œuvre des documents de nos archives françaises, les auteurs du travail n'ont rien négligé au dehors. On ne peut que répéter que cette suite d'études fait le plus grand honneur à la section historique de notre état-major et qu'elle constitue désormais la source principale, essentielle.

Le IXe fascicule de la première partie relate l'émotion produite par les deux défaites de Frœschwiller et de Forbach, le désarroi du grand quartier-général français, les mouvements rétrogrades de l'armée du Rhin, le commandement en chef transmis à Bazaine.

Le Xe est consacré à la retraite de l'armée d'Alsace sur le camp de Châlons (13-23 août) et à la marche de la IIIe armée et de l'armée de la Meuse qui n'ont pas encore rétabli le contact.

Vient alors une série de trois volumes, relative à l'armée de Châlons. On nous retrace dans le premier volume de la série l'organisation de cette armée qui manque de cohésion, d'homogénéité et même d'instruction, les mouvements qu'elle entreprend pour exécuter le plan téméraire de Palikao, les hésitations de Mac-Mahon. On sait que le maréchal avait décidé dans l'après-midi du 27 août de se porter vers le Nord pour se soustraire à l'ennemi, et cette décision eût évité à la France le désastre de Sedan ; mais le ministre le somma de dégager Bazaine, et, contre son gré, Mac-Mahon reprit le mouvement vers Metz. « Mieux valait, dit l'auteur du fascicule, n'obéir qu'aux considérations militaires et se retirer sur Paris ; il en jugea autrement, et il partage avec le ministre la responsabilité de la catastrophe ; il ne se méprenait pas sur le danger et il s'écria : *eh bien, allons nous faire casser les reins* ! ».

Non pas que l'armée fût perdue dès le 28 août ; elle pouvait encore, le 30 au soir et même le 31, se dérober à l'étreinte de l'adversaire. Mais, comme on nous le montre dans le deuxième fascicule, Mac-Mahon ne pensa pas à « percer le rideau », à attaquer résolument les forces les plus rapprochées de lui : au lieu de chercher à se glisser devant elles en évitant tout combat, il aurait dû, en effet, les assaillir, et, sans doute, après avoir constaté qu'elles étaient égales aux siennes et qu'elles seraient supérieures le lendemain, il aurait reculé sur Mézières et au prix de quelques affaires d'arrière-garde, sauvé l'armée

de Châlons. Il marcha donc vers Carignan et Montmédy pour mettre la Meuse entre lui et les Allemands; mais Failly se laissa surprendre le 30 août à Beaumont et bien qu'il ait invoqué, pour se justifier, la fatigue de ses troupes, il ne prit même pas les précautions les plus élémentaires. En tout cas, la défaite de Beaumont rendait le péril évident, et Mac-Mahon ne pouvait nier qu'il ne fût acculé à la frontière belge avec une armée dont un quart était désorganisé et le reste passablement découragé. Il prit le parti de se reporter vers l'ouest et de gagner Mézières, puis Paris. Par malheur, il garda dans la journée du 31 août une quiétude, une inaction qui « demeure un sujet de légitime étonnement. » Il voyait les troupes harassées; il croyait n'avoir devant lui que le corps du prince royal de Saxe; il s'imaginait, comme Palikao l'avait affirmé, qu'il avait un jour d'avance sur le prince royal de Prusse.

Le troisième et dernier fascicule de l' « Armée de Châlons » traite de *Sedan*. Situation des deux armées au matin du 1er septembre, combats sur la Givonne, blessure du maréchal, le commandement passant à Ducrot, puis à Wimpffen, la bataille se déroulant dans tous ses détails à Floing, à Illy, à Givonne, à Bazeilles, la capitulation qui s'impose, la marche de Vinoy, voilà ce que nous trouvons dans ce fascicule. On y remarquera certaines considérations de l'auteur. Comme dans toutes les batailles, les Français déploient prématurément leurs forces, ils n'utilisent pas des points d'appui naturels, ils ne font pas de manœuvre offensive, ils méconnaissent l'union des armes dans le combat. Ils sont d'ailleurs démoralisés par les défaites antérieures, par leur retraite, par leurs marches incohérentes, par l'infériorité de leur artillerie, car « c'est le canon seul qui les délogea du calvaire d'Illy, et Sedan fut moins une lutte qu'un écrasement ». Pouvaient-ils échapper à la capitulation? Non; quoi qu'on aie dit, le désastre final pouvait être « retardé, mais non point évité ». Ducrot seul entrevit le danger; aussi, lorsqu'à 8 heures du matin il prit le commandement, il prescrivit, non la retraite immédiate sur Mézières, mais la concentration préalable de l'armée sur les hauteurs d'Illy et de Fleigneux. On ne doit donc pas discuter si la retraite sur Mézières était exécutable ou non; Ducrot ne l'a pas ordonnée; il voulait masser l'armée sur une autre position. Sans doute, comme le fait observer l'auteur du fascicule, il aurait fini par être débordé et rejeté en Belgique; toutefois « il substituait l'action à l'immobilité, non pas l'action aveugle et folle, mais l'action raisonnable émanant d'une volonté réfléchie autant qu'énergique ». Il faut enfin retenir le jugement sur Vinoy : selon notre auteur, le général fut timide dans la journée du 1er septembre, mais dans ses opérations de Mézières à Montcornet il montra de l'énergie et un remarquable esprit de décision; il ne perdit pas confiance et ne désespéra pas.

Revenons maintenant à l'armée de Metz à laquelle sont consacrés trois fascicules : *Borny*, *Rezonville*, et *Saint-Privat*.

On notera dans le fascicule relatif à Borny l'opinion de l'auteur sur cette bataille. On sait que le général de Goltz attaqua de son propre chef les Français pour retarder leur mouvement de retraite, et certes ce fut un « acte de haute initiative », l'acte d'un vrai soldat tombant sur un ennemi qu'il cherche à joindre depuis longtemps et qui va se dérober encore une fois. Mais, en réalité, la retraite des Français ne fut pas retardée par cette brusque agression : Bazaine avait entassé son armée sur une seule route et l'encombrement était tel que rien ne pouvait plus ralentir le mouvement rétrograde des Français. On peut même dire que Borny, étant un demi-succès, se transforma en une victoire aux yeux de nos troupes, et que cette affaire aurait « pu nous rapporter les fruits d'un succès, tant est grande la part du moral à la guerre ». Mais Bazaine ne sut pas profiter de l'enthousiasme du soldat et il ne donnait que des « ordres inexécutables où perçaient son irrésolution et son insuffisance ».

Les deux fascicules suivants, *Rezonville* et *Saint-Privat*, sont les plus importants et les meilleurs de la publication. « Cette partie, lisons-nous dans un organe compétent (*Journal des sciences militaires*, août, 310) est sans contredit la plus remarquable, et la sûreté de la documentation, la maîtrise de la rédaction révèlent dans leur auteur un écrivain militaire de premier ordre ». L'éloge n'est pas excessif. Le récit de la bataille du 16 août est le plus complet, le plus solide, le plus minutieusement exposé, le plus clairement et judicieusement commenté que nous connaissions. L'auteur montre bien que, du côté des Français, il n'y eut ni combinaison ni action offensive d'ensemble, qu'il n'y eut que résistance passive, que combat de mousqueterie. Il rend hommage à l'esprit offensif qui animait les Prussiens, à la ténacité qu'ils déployèrent pour atteindre leur but coûte que coûte, tout en ajoutant que le succès, la conquête, par exemple, du plateau au sud de Rezonville, « ne fut rendu possible, à la suite des erreurs du commandement prussien, que par la passivité du commandement français ». Il admire Alvensleben, son esprit d'entreprise, sa brutale ardeur, et l'effort énergique de ce IIIe corps qui attira au combat les forces françaises et leur fit croire à l'attaque d'une armée; mais « la voie était pleine d'écueils, et elle fut aplanie par l'apathie de Bazaine ». Mentionnons encore divers épisodes : la charge des hussards de Brunswick qui faillirent prendre le général en chef[1] (p. 323) ; la charge de Bredow, charge mémorable, héroïque qui, sans influer sur les projets de Bazaine, dispersa une partie de notre infanterie, désorganisa notre artillerie, permit aux Allemands de gagner un peu de terrain aux abords de la grande route et rehaussa leur moral parce qu'ils comprirent qu'ils avaient évité un danger, qu'ils sortaient d'une

1. P. 323, l'officier d'ordonnance qui vint dire à Bourbaki « assurez la retraite, le maréchal est prisonnier! » était, croyons nous, le futur général Vanson.

période de crise: la charge d'Auerswald qui fut « un très réel succès *local* en détournant le feu d'un adversaire menaçant et en lui imposant, à la pointe de ses sabres, une réserve dont l'on pouvait craindre qu'il ne se départit »; la « grandiose » rencontre de Ville-sur-Yron où la cavalerie française, au lieu d'être réunie en masse, formait « un groupement hétérogène de divisions, de brigades et de régiments placés sous des commandements différents ». Au reste, d'un bout à l'autre du récit, on voit, comme s'exprime l'auteur, que Bazaine ne visait qu'à se maintenir sur la défensive la plus absolue; que pourtant ses vaillants bataillons prononcèrent d'eux mêmes, en arrivant sur la ligne de bataille, une offensive vigoureuse, mais que cette offensive, mal coordonnée, mal préparée, venait se briser dès l'abord sous le feu du canon; que pour nos généraux, repousser une attaque était « le *summum* du but qu'ils devaient atteindre ».

Mêmes éloges à faire du fascicule *Saint-Privat*. On nous montre que la pénurie de vivres et de munitions qui décida Bazaine à se replier le 17 août, était plus apparente que réelle et qu'il avait résolu de rester sous Metz; on nous rappelle son rôle dans la journée du 18 et l'incroyable conduite de ce général rentrant à son quartier sans se soucier de la terrible partie qui se joue dans le moment même à Saint-Privat; on nous décrit longuement et de la façon la plus circonstanciée, la plus exacte, le combat de Saint-Privat ainsi que les combats de Gravelotte et du plateau d'Amanvillers, et on cite, on résume, on discute tous les travaux sur la matière, et les *Historiques* de nos régiments, et les Mémoires de nos officiers, et la relation du grand État-major prussien, et Kunz, et Fritz Hoenig. En somme, et comme dit l'auteur, si Moltke n'avait pas exécuté une géniale et décisive manœuvre, il avait, au fur et à mesure que se déroulaient les événements, « toujours su racheter par une remarquable logique déductive les hésitations ou même les erreurs qu'il avait commises la veille ». Mais il faut tenir compte de la « faible capacité manœuvrière » de l'adversaire, tenir compte de l'impéritie de Bazaine : que dire d'un commandant en chef qui n'intervient dans la bataille du 18 août que pour surveiller le pointage de quelques canons sur le Saint-Quentin et envoyer au 6e corps deux batteries et vingt caissons [1]?

A. C.

---

1. Quelques renseignements sur la publication ne seront peut-être pas inutiles. Elle forme quatre séries : 1° *Les opérations en Alsace et sur la Sarre* dont une nouvelle édition paraît déjà, en cinq fascicules (I. 28 juillet-2 août; II. 3-5 août; III. et IV. 6 août; V. 7-23 août). — 2° *Les batailles autour de Metz* en trois fascicules (*Borny, Rezonville, Saint-Privat*). — 3° *L'armée de Châlons* en trois fascicules (*Marche sur Montmédy, Nouart-Beaumont, Sedan*). — 4° *L'armée du Nord* en quatre fascicules (*Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume, Saint-Quentin*).

L'organisation professionnelle et le Code du travail. Étude sur les principes du Catholicisme social, par Henri LORIN, président de l'Œuvre d'études des Catholiques sociaux. 1 petit vol. in-18 1-68 p. Bloud et Cie éd. 1907.

L'auteur de ce petit livre nous transporte dans un domaine où la discussion est malaisée. « L'idée d'équivalence fraternelle, écrit-il, au nom de laquelle les réformes sociales nous paraissent nécessaires, ne vient ni de l'étude de la nature, ni du spectacle du monde physique, ou de la mêlée humaine... Une société d'hommes n'est vraiment humaine qu'à condition de s'organiser en conformité des *règles chrétiennes* de la justice. » Et pour définir cette justice il fait intervenir Dieu et ses desseins sur la dignité égale de ses enfants, qui doit être sauvegardée dans le salariat par ce qu'il appelle l'obtention par tout travailleur du *salaire vital*. Son exposé est une série d'affirmations se rattachant à cette origine sacrée, et qui toutes supposent le patron-capitaliste pouvant de son plein gré fixer la quotité du salaire et les conditions du travail. Il devient ainsi une sorte de distributeur de la justice divine et il doit être rappelé ou forcé à ses devoirs par l'État. Mais pourquoi ce rôle est-il plutôt attribué aux capitalistes-entrepreneurs qu'à l'ensemble des consommateurs dont, en somme, les prix de vente des produits dépendent ? — Il y a dans le petit manuel de M. L. une méconnaissance des principes économiques même élémentaires qui ôte toute portée pratique à ses conclusions. C'est facile d'organiser sur le papier une *Cité de Dieu*. Elle pourrait être aussi bien collectiviste qu'interventionniste à la façon qu'indique M. L. Tout dépend du point de départ qu'on se pose à soi-même hors de l'observation des faits réels : mais par là même qu'on part de l'abstrait on reste dans l'abstrait, comme quand l'auteur dit que « le salaire idéal représenterait adéquatement l'effet de la causalité afférente au salarié (?) », — ou on tombe dans l'arbitraire, quand, pour fixer le « salaire vital » obligatoire, on veut « constituer les organes publics nécessaires à sa mise en pratique et en prévenir les violations par des sanctions efficaces. » Un Code du travail édifié sur « les idées directrices » chères à M. L. serait certainement inefficace à établir la justice sociale, mais il aurait vite désorganisé toute production.

E. D'EICHTHAL.

— L'étude de M. Joseph JOUBERT, *Le traité franco-siamois du 23 mars 1907*, in-4°, 24 pages, parue dans la *Revue française de l'Étranger et des Colonies* en mai 1907, est un rapide commentaire de la récente convention. Après avoir résumé les relations antérieures de la France et du Siam, l'auteur reproduit le texte du nouveau traité et des deux protocoles qui en sont les corollaires. Il en montre les avantages pour les deux parties, il signale le prix dont la France a payé la restitution des anciennes provinces cambodgiennes, il insiste enfin sur l'influence japonaise à la

cour de Bangkok ; selon lui, cette influence décroit parce que l'ambition envahissante du Japon a déjà rebuté le roi Chula-Long-Korn et ses sujets. Tant d'importantes questions à peine effleurées, mériteraient une étude plus approfondie. — A. Biovès.

— M. M. Léon Leclère et G. Des Marez, professeurs à l'Université libre de Bruxelles, ont consacré dans la *Revue de l'Université* et fait tirer à part (Liège, 1907, 64 p. in-8°, une notice nécrologique et bibliographique sur *Léon Vanderkindere (1842-1906)*, le jurisconsulte, l'homme politique, l'historien surtout qui, de 1872 à la veille de sa mort, professa, avec un égal succès, l'histoire de l'antiquité, celle du moyen âge et des temps modernes, les institutions de la Grèce et de Rome, et celles de la Belgique, etc. Puissant remueur d'idées, ayant acquis une grande influence sur la jeunesse académique, Léon Vanderkindere s'est occupé de bien des choses encore, d'ethnologie et de philosophie, de méthode historique et de linguistique ; il a écrit des drames et des manuels scolaires. Mais le champ le plus fécond de son activité scientifique fut l'histoire de la Belgique au moyen âge et celle de son organisation politique et sociale. C'est le *Siècle des Artevelde* qui restera le plus connu des travaux si nombreux sortis de la plume du savant mort en novembre 1906. — R.

— Le nouveau *Rapport général sur les travaux du Séminaire historique de l'Université catholique de Louvain*, pour l'année académique 1905-1906 (Louvain, Van Linthout, 1907, 80 p. in-18) vient de nous parvenir. Nous y signalerons les comptes-rendus détaillés sur le travail de M. l'abbé Lecourt, relatif aux controverses entre du Plessis-Mornay et le cardinal du Perron ; sur l'étude du P. Moreau d'Andoy, sur la vie économique d'une abbaye (celle de Villers) au XIIe et au XIIIe siècle ; mais il faut relever surtout l'analyse très détaillée des recherches de M. Fierens sur les écrits des zélateurs de la règle aux premiers temps de l'histoire franciscaine et où l'on résume les polémiques si vives dans les derniers temps sur ce sujet. — R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 septembre 1907.* — M. Salomon Reinach, président, annonce que M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, a reçu de M. Gabriel Leroux une lettre concernant la découverte, à Délos, d'un vaste édifice à colonnes, rectangulaire, long de 57 m. sur 35 de large, dont le type diffère de celui des constructions helléniques connues jusqu'à présent. On se demande si ce n'est pas le prototype hellénistique de la basilique romaine, dû à des influences alexandrines. Les fouilles, qui ont fourni un très grand nombre d'inscriptions, continuent.

M. Maurice Croiset donne lecture d'une scène d'une pièce de Ménandre retrouvée en Égypte par M. Gustave Lefebvre et qui a pour titre : *Les plaideurs qui ont recours à un arbitre.*

M. Cagnat communique en seconde lecture son mémoire sur les fouilles entreprises à Lambèse depuis dix ans environ sous la direction du service des Monuments historiques.

M. Henri Omont continue la lecture du mémoire du R. P. Delehaye sur les légendes grecques des saints militaires.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1907

Dom Cabrol, Les origines liturgiques; Introduction aux études liturgiques; Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, IX-XI. — Bourciez, Précis historique de phonétique française, 3e éd. — Cahiers de doléances des bailliages : Bridrey, Cotentin, I; C. Bloch. Orléans, II; Boissonnade, Angoulême et Cognac; Étienne, Vic; G. Laurent, Châlons-sur-Marne. — Chr. Maréchal, Lamennais et Lamartine. — Ab der Halden, Nouvelles études de littérature canadienne. — K. Francke, L'idéal allemand. — Dilthey, Vie et poésie. — Geiger, Annuaire de Gœthe, XXVIII. — Stapfer, Études sur Gœthe. — Bastian, Bible des ballades allemandes. — Barthel, Le fort de Cannstadt. — Dissel, L'Ara Pacis. — Knoke, Les Romains en Allemagne. — Bruno, La guerre samnite. — L. Schmidt, Les peuplades germaniques, III. — Kern, Instructions des cours allemandes aux XVIe et XVIIe siècles. — Lemos, Amatus Lusitanus. — Wenck, Trois lettres de Muratori. — Viénot, Lettres de Berdot à Faber. — H. Fischer, Dictionnaire Souabe, 17-18. — Dhetel, Annales de Saint-Jean de Losne.

Les origines liturgiques, conférences données à l'institut catholique de Paris en 1906 par dom Fernand Cabrol, abbé de Saint-Michel (Farnborough). Paris, Letouzey et Ané, 1906; VIII-373 pp. in-8°. Prix : 6 fr.

Introduction aux études liturgiques, par dom Cabrol. Paris, Bloud, 1907 ; 171 pp. in-12.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie publié sous la direction de dom F. Cabrol. Fascicules IX, *Antiphone dans la littérature grecque-archimandrite*; fasc. X, *Archimandrite-Athènes*; fasc. XI, *Athènes-azymes*. Paris, Letouzey et Ané, 1906-1907. Tome Ier, col. 2465-3274; fig. 820-1158. Petit in-4°. Prix : 5 fr. le fascicule.

Les conférences de dom Cabrol s'adressaient à un public assez mélangé et dont la culture était fort inégale. Il faut tenir compte de cette circonstance pour juger le livre, de ton souvent familier, au style un peu large parfois et flottant, aux digressions apologétiques. Et, après tout, ces caractères sont peut-être de nature à le faire lire.

P. 66-67, la page où dom C. essaie de décrire le paganisme est fort contestable. Le paganisme gréco-romain ne se résumait pas en un pur fétichisme. « Il n'y a pas dans le paganisme de véritable vie intérieure » : cela est vrai, à condition de ne pas parler des mystères; « en somme, pas de vraie religion ». C'est une question de définition. Tout ce développement est un peu hâtif et trahit une connaissance superficielle de l'antiquité. La question des influences possibles du paganisme sur le christianisme, sur le culte en particulier, se ressent

de ce défaut. On parlerait plus justement si l'on traitait du milieu païen, plutôt que du paganisme considéré comme je ne sais quelle pièce isolée de la société ancienne. Dom C., p. 64, cite quelques lignes brèves et peu exactes de M. Harnack, dans son livre populaire, *Das Wesen des Christentums*; que n'a-t-il lu et médité les pages si pleines et si justes du même auteur sur les mystères, sur les besoins qui, vers l'ère chrétienne, s'étaient révélés dans les âmes et que les religions fermées et doctrinales des initiés prétendaient satisfaire, dans *Die Mission*, I, 2e éd., p. 23 suiv.? N'est-il pas aussi bien significatif que l'exorcisme, autant que nous le sachons, s'est introduit dans les cérémonies du baptême d'abord en Afrique, le pays d'élection de la *defixio* au moins à l'époque impériale (p. 160)? Et quand Celse reproche aux prêtres chrétiens d'avoir en mains des livres barbares contenant des noms de démons en jargon incompréhensible (p. 161), ne pensons-nons pas aussitôt aux noms barbares (orientaux) des tablettes de plomb : *Semesilam damatameneus lésnnallelam laikam ermoubelê iakoub ia iôerbêth iôpakerbêth êômalthabêth allasan*? Que dom C. lise la petite brochure de M. Wünsch, *Antike Fluchtafeln* ou feuillette le recueil de M. Audollent. P. 82, je crois que « la prière *inarticulée* du glossolale » est une expression peu exacte. On pourrait encore faire des réserves sur la façon dont l'auteur place le symbole de saint Athanase parmi les œuvres du IVe et du Ve siècle (p. 87), dont il vieillit quelques sacramentaires ou adopte sans réserve l'identification de la pélerine de Gamurrini avec Etheria (même observation à faire sur les passages correspondants de l'*Introduction* où le nom de M. Clermont-Ganneau n'est pas même cité).

Mais à côté d'assertions contestables, nous avons des aveux comme celui-ci : « Tous les plus magnifiques rites du pontifical ne sont plus guère compris aujourd'hui que par les archéologues, et par tous ceux qui, d'un effort d'imagination, sont capables de revivre la vie antique » (p. 13). Mais dom C. résume agréablement les travaux de ses devanciers; il donne une idée générale et juste, dans l'ensemble, des origines liturgiques, de la composition liturgique, des familles de rite, des éléments historiques de la messe et du baptême, de la formation du calendrier. Il cite quelques textes bien choisis. Il amorce la bibliographie du sujet. Enfin, dans une seconde partie, il groupe des essais d'un caractère plus scientifique : sur le premier des calendes de janvier et la messe contre les idoles[1], sur la liturgie mozarabe (espagnole) et le *Liber ordinum*, sur les origines de la messe et le canon romain, etc.

Parmi ces appendices, deux sont dus à un confrère, dom Marcel Havard. L'un montre que les auteurs de messes au VIe, au VIIe, au VIIIe siècle, ont découpé de larges morceaux dans des écrivains ecclésiastiques. Ce procédé n'a rien de surprenant si l'on songe que les

1. Entre autres résultats intéressants, noter une étude sur *uetustas* pris au sens de paganisme, p. 209.

anciens n'ont jamais été très scrupuleux en pareille matière, mais surtout que, à cette date, le plagiat est la forme générale de la littérature. Césaire d'Arles est un exemple fameux et même un théoricien de cette méthode, qu'il recommande aux prédicateurs ; un peu plus tard, Eloi de Noyon est un second exemple bien conuu. Il y en a d'autres. Dans la barbarie générale, le plagiat est la forme normale de la culture. A ce procédé, on pourrait rattacher sept messes dites *missae sancti Augustini*, que l'on trouve à la fin d'un recueil d'Alcuin. La première contient des extraits d'Augustin ou des livres qui lui sont attribués. Mais l'ensemble de ces messes concorde avec des messes du rit mozarabe. C'est ce que met bien en lumière dom Havard dans une étude spéciale. Ce groupe de textes est-il l'œuvre d'Alcuin ? On en a douté (Gaskoin, *Alcuin*, p. 232, note). C'est le sort de ces livres de s'accroître avec le temps. Alcuin, l'ennemi de l'adoptianisme espagnol, a dû avoir entre les mains les livres de culte de la péninsule : c'est une raison, mais aussi une difficulté, comme l'avait vu dom Cabrol (p. 216). Les raisons par lesquelles dom Havard défend l'attribution à Alcuin. sont faibles et vagues. S'il fallait chercher auprès de Charlemagne un prélat au fait des usages espagnols, pourquoi ne pas nommer Théodulphe, le Goth, l'introducteur en France de la recension espagnole de la Vulgate ? Le titre de *missae Augustini* s'explique peut-être par celui que le missel mozarabe donne à la première messe et qui convient à toutes : *Missa quo se sacerdos Deo commendat in angustiis*. Une faute de copie ou un accident a pu altérer le dernier mot à la fin de la ligne. Un collectionneur savant, reconnaissant dans la première messe des bribes augustiniennes, a fait une fausse conjecture et attribué le tout à l'évêque d'Hippone. Je soumets l'hyothèse à Dom Havard[1].

L'Introduction aux études liturgiques est divisée en deux parties ; bibliothèque liturgique, la méthode. La deuxième partie n'est guère que la reproduction souvent littérale d'une conférence des *Origines*. La première est une liste raisonnée des textes et des œuvres, siècle par siècle. Il suit de là que la plupart des éditions de textes figurent deux fois, à la date du texte et à celle de l'édition. Un index permet d'ailleurs de se retrouver facilement[2]. Ce petit volume rendra les plus grands services. P. 16, il fallait citer l'édition récente des *Constitutions apostoliques* par Funk.

Enfin le *Dictionnaire* complète l'œuvre de dom Cabrol et reçoit ses travaux de détail. Avec les trois fascicules mentionnés le premier

---

1. P. 25, l. 10 lire : *paléographie* ; p. 87 et suiv., *Praesidius* ; p. 119, l. 5 du bas : *trahissent* ; p. 143, note : *p. 91* ; p. 333. n. 2 : *dessin* ; p. 350, note 2, l. 4 : qui ne se retrouve *pas* ; p. 353, n. 2, l. 7 : *article* ; p. 359, n. 1, l, 2 : *admis*. Dans la table, la plupart des chiffres des pages sont faux.

2. Les fautes n'y sont pas rares : *Bäumer*, six références, je ne trouve pas 28, 35 et 141 ; *Brightman*, lire 94 au lieu de 93 ; *Duchesne*, lire 20 pour 21, 142 pour 141 ; *gallicane* (liturgie), lire 128 pour 127.

volume est terminé. Il est de poids. Aussi les éditeurs ont-ils décidé de le diviser en deux parties et fait les frais d'une réimpression pour les pages de la coupure. Cela est parfait. Les divisions : tome I, 1re partie, tome II, 2e partie, sont des hérésies bibliographiques. Mais pour un recueil comme celui-ci, elles sont excusables. Il était difficile de prévoir l'étendue d'un volume. Réservons notre sévérité pour les éditeurs qui, d'avance et de gaîté de cœur, décident pour leurs entreprises cet échafaudage de subdivisions. Le volume est accompagné d'une table détaillée des articles. Je crois n'être pas étranger à cette disposition. Mais les critiques sont insatiables. Je réclame maintenant une table des gravures, une table sommaire, en attendant le répertoire général et copieux que nos petits-neveux, à l'achèvement du dictionnaire, demanderont des petit-fils des éditeurs. Car, c'est le point faible de ce recueil : heureux ceux d'entre nous qui verrons la lettre Z. Il a fallu quatre ans pour faire l'A.

Dom Cabrol a mis en tête du volume une préface sobre et précise, telle qu'il convenait. Il éclaircit certains points que le programme initial laissait indécis, comme les limites chronologiques, fixées désormais à Charlemagne pour l'archéologie, poussées jusqu'au moment présent pour la liturgie. Mais surtout cette préface contient une bibliographie des sources.

Après avoir commencé par quelques chicanes, je tiens à reconnaître en terminant l'activité de dom Cabrol et la maîtrise avec laquelle il dirige l'usine de Farnborough. Ouvriers et patron sont assurés de la reconnaissance de nombreux travailleurs isolés [1].

Paul Lejay.

---

1. Voici la liste des articles parus dans les trois derniers fascicules : Antiphone dans la liturgie grecque (très long article ; 18 subdivisions), Archieraticon, Assemani (L. Petit) ; Antium, Aoste, Apamée, apocalypse, apocryphes, apothéoses privées, Apronien (cimetière d'), Apt, Aquila, Aquilée, arbres, arche, archevêque, archidiacre, archiprêtre, architecte, architrave, Arch-Zara (catacombe d'), arcosolium, area, Arezzo, ariens (églises des), Afrikanda, Aringhi, aristocratiques (classes), Aristote, Arles (archéologie, épigraphie, mss.), armateur, arpenteur, Arras, Arsenal (bibliothèque de l'), Ascension (dans l'art), ascia, Ashburnham (Pentateuque d'), assesseurs, Assomption (archéologie), Astère d'Amasée, Astorga, astres, Athanase, Athènes (32 subdivisions), Athénogène, athlète, Atripalda (cimetière d'), Aubespine (G. de l'), Auch, aucupium, Augustin (compositions épigraphiques), Auriol, autel, Autun, Auxerre, Auzia, Avenches, Aveugles (miracles des), Avignon, avocats, Avranches (dom Leclercq) ; — apa, Athribis (G. Lefebvre) ; — apertio aurium, aubes baptismales (P. de Puniet) ; — apocrisiaire, apomyrisma, archimandrite (19 subdivisions), argia (Pargoire) ; — apodeipnon, apodosis, apolysis, apolyticon, astérisque (Pétridès) ; — apologies, Aquilée (liturgie), Ariens, Ascension (fête), Assomption (fête), Avent, azymes (F. Cabrol) ; apotactiques et apotaxamènes (Lambert) ; apôtres (origines du culte des) (Zimmermann) ; — aquamanile, arca, arcula, Arevalo, Arles (concile), aube, Augustin (messes d'), aumusse, autocephali ou acephali, Azevedo (E. d') (W. Henry) ; — aquariens (Batiffol) ; — Aurélien (Gastoué).

E. Bourciez, **Précis historique de phonétique française,** 3e édition. Paris, Klincksieck, 1907. in-12 de xxxvii-259 pages.

Cette troisième édition n'est pas, comme la précédente, parue il y a sept ans, le fruit d'un remaniement complet et ne compte guère qu'une dizaine de pages de plus que celle-ci. Néanmoins elle en diffère en bien des points, car l'auteur a tenu à la faire profiter de ses lectures et de ses réflexions : « J'ai introduit çà et là, dit-il, des changements de détail multiples, visant surtout à être clair et à présenter les faits d'une façon méthodique... J'ai touché aussi à certains points de doctrine sur lesquels mes idées se sont modifiées ». Parmi ces « points de doctrine », sur lesquels M. Bourciez présente des vues nouvelles, je signalerai notamment l'évolution du suffixe *-arius* (§ 39), celle de *e* long en *i* après une gutturale (§ 59) et la réduction de *ll* à *l* entre voyelles (§ 186). — A signaler enfin l'addition de quelques « Indications bibliographiques » fort sommaires, mais largement suffisantes pour les étudiants. Nous ne doutons pas que la nouvelle édition de ce manuel exact et précis ne retrouve le succès si mérité des deux premières.

A. Jeanroy.

Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française, publiée par le ministère de l'Instruction publique :

Emile Bridrey. **Cahiers de doléances du bailliage de Cotentin (Coutances et secondaires) pour les États généraux de 1789.** Tome I, Paris, imp. nat., 1907, gr. in-8° de 808 pages.

Camille Bloch. **Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans,** t. II, Orléans, imp. orléanaise, 1907, gr. in-8° de 514 pages.

P. Boissonnade. **Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angoulême et du siège royal de Cognac,** Paris, imp. nat., 1907, gr. in-8° de 555 pages.

Charles Etienne. **Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy**. Première série, **Département de Meurthe-et-Moselle.** Tome premier, **Cahiers du bailliage de Vic**. Nancy, Berger-Levrault, 1907, gr. in-8 de xxxvi et 774 pages.

Gustave Laurent. **Cahiers de doléances du bailliage de Châlons-sur-Marne...** Epernay, Henry Villers, 1906, gr. in-8 de xxxii et 872 pages.

Avec le désir louable de justifier son existence et d'épuiser les crédits votés par le parlement, la commission de l'histoire économique de la Révolution française a hâté ses publications de documents. En moins d'un an, six gros volumes ont paru dans la seule série des cahiers de 89. La quantité y est, mais il faut avouer que c'est parfois aux dépens de la qualité. Une collection de ce genre, éditée aux frais de l'État, doit répondre à toutes les exigences de la méthode scientifique, tant pour la recherche et l'établissement des textes que pour leur commentaire philologique, juridique et historique. Or, les volumes parus sont assez disparates. Chaque éditeur s'est fait une idée particulière de sa tâche et l'a réalisée à sa guise, avec un succès inégal.

De semblables recueils, qu'on ne recommencera pas de sitôt, doivent être aussi complets que possible. Tous les cahiers d'un même ressort ont dû être recherchés partout où il y avait quelque chance de les rencontrer, non pas seulement dans les dépôts locaux, mais aussi aux archives nationales. M. Bridrey, qui de tous les éditeurs de cette série est sans contredit le plus expérimenté, l'a fait avec beaucoup de sagacité et de bonheur pour les bailliages du Cotentin. Il a pris la précaution, qui était indispensable, de nous tenir au courant par le détail de ses fouilles dans tous les dépôts et de consigner leurs résultats négatifs ou positifs. M. Bloch, qui ne publie que les documents qu'il a rencontrés dans les archives départementales et municipales d'Orléans, n'a pas retrouvé les cahiers des paroisses des six bailliages secondaires d'Orléans ainsi que les cahiers des corporations de la ville de Meung, et c'est une grosse lacune de sa publication. M. Bloch a-t-il recherché les cahiers disparus aux archives nationales, dans les mairies des campagnes, dans les greffes? C'est très probable, mais comme il ne nous donne à cet égard aucune précision, son silence laisse planer un doute sur la nature et l'étendue de ses investigations. M. Laurent n'a guère puisé, lui non plus, qu'à une seule source, les dépôts de Châlons, mais il a fait du moins de nombreuses explorations dans les mairies du département. S'il ne lui manque que quatre cahiers de paroisses, tous les cahiers des corporations de la ville chef-lieu sont cependant en déficit. Il est vrai que M. Laurent essaie d'expliquer cette disparition importante en prétendant que ces cahiers de corporations n'ont jamais existé. Tous ses raisonnements ne peuvent prévaloir contre l'affirmation catégorique contenue dans le cahier général de la ville de Châlons, où il est dit que ce cahier général a été « fait et arrêté sur les cahiers de plaintes et doléances... remis par les députés des corps, communautés et bourgeois. » (p. 21). Les cahiers de corporations ont donc bien existé et peut-être existent-ils encore. M. Laurent ne nous dit pas qu'il les ait recherchés aux Archives nationales. Le recueil de M. Boissonnade est de tous le plus incomplet et on s'explique mal que la commission ait entrepris une publication aussi fragmentaire. La plus grande partie des cahiers des paroisses de l'Angoûmois qui existaient encore en 1868 au greffe du tribunal civil d'Angoulême, ont aujourd'hui disparu. Du moins, ces documents avaient été analysés et résumés par un érudit local, Charles de Chancel, dans un livre paru en 1847. Je ne comprends pas pourquoi M. Boissonnade n'a pas cru devoir reproduire les résumés de Chancel, à défaut des originaux perdus.

Il ne suffit pas que les recueils soient complets, il faut aussi qu'ils ne comprennent que des documents authentiques. Très sagement, la commission avait mis les éditeurs en garde contre la tentation de publier de pseudo-cahiers, de simples projets, etc. M. Boissonnade cependant, dans le dessein sans doute de grossir un recueil un peu

maigre, y a inséré des documents, qui offrent un réel intérêt pour le commentaire des cahiers proprement dits, mais qui sont dépourvus de tout caractère d'authenticité. Ce sont des mémoires, parfois sans dates et non signés, qui n'ont été délibérés dans aucune assemblée régulière, de simples pièces à consulter par conséquent. (Cf. p. 71, 96, 155.)

Il est d'une bonne méthode de préférer l'original à la copie. Il arrive pourtant que M. Boissonnade reproduise, précisément pour ces pseudo-cahiers, la copie au lieu de l'original, pour cette raison sans aucun doute que l'original a déjà été publié avant lui tandis que la copie est inédite.

On comprend que les éditeurs se soient bornés à analyser les données des procès-verbaux d'assemblées, ces procès-verbaux étant conçus sur un formulaire commun, mais ces analyses et ces résumés devraient toujours être distingués du texte par des caractères spéciaux. C'est ce qui n'a pas été fait dans le recueil de M. Boissonnade.

MM. Bridrey, Bloch et Etienne transcrivent toutes les signatures, aussi bien celles qui accompagnent les procès-verbaux d'assemblées que celles qui suivent les cahiers. Il est regrettable que les autres éditeurs n'aient pas adopté la même règle et qu'ils aient fait un choix parmi les signataires des cahiers. Les signatures ont une autre utilité que d'authentiquer le texte, elles permettent des comparaisons et des observations critiques. Quand tous les signataires du procès-verbal ne se retrouvent pas au bas du cahier, il y a des chances pour que ce soit là l'indice d'une opposition dans l'assemblée. La mention des présidents et de leur profession est aussi très utile, car il est important de savoir si le président a été nommé député ou non, s'il a exercé sur la rédaction du cahier une influence, etc. MM. Bloch, Boissonnade, Etienne, Laurent donnent toujours le nom et la profession des présidents. M. Bridrey, par ailleurs si attentif, ne les donne que de temps en temps.

Pour se conformer aux instructions officielles, les éditeurs ne respectent pas l'orthographe des cahiers, ils la corrigent et ils la rajeunissent. La commission explique qu'elle a voulu offrir des textes lisibles à la généralité des lecteurs. Mais, combien de lecteurs parcourent ces énormes recueils? Ceux qui auront ce courage ne se seraient pas laissés rebuter par des fantaisies graphiques qui ont d'ailleurs leur pittoresque. L'orthographe des cahiers était à respecter, d'abord parce qu'elle nous renseignait jusqu'à un certain point sur le degré d'instruction des rédacteurs, ensuite parce qu'elle conservait les formes du parler populaire et régional. Je ne vois pas pourquoi les textes publiés n'auraient qu'un intérêt économique, pourquoi les linguistes ne pourraient pas être appelés à s'en servir. J'ajoute que le respect absolu

du texte aurait encore cet avantage de permettre de contrôler les lectures ou les versions des éditeurs [1] !

Il est rare que tous les cahiers d'un bailliage soient restés inédits. Les cahiers d'ordres, les cahiers des villes ont été publiés dans la grande collection des *Archives parlementaires*. Beaucoup de cahiers de paroisses et de corporations ont paru dans des revues locales. Les éditeurs, afin de ne pas rompre l'unité de leur publication, devaient-ils réimprimer les textes déjà connus? Ils ont fait à la question des réponses différentes. M. Bridrey a démontré que les publications antérieures étaient inexactes et fautives. Il a pu, par suite, les considérer comme non avenues et il a tout réimprimé. M. Etienne, au contraire, s'est abstenu de reproduire les cahiers des ordres déjà publiés dans les *Archives parlementaires*. M. Bloch a réimprimé les textes de ces mêmes *Archives parlementaires*. M. Boissonnade, en règle générale, n'a publié que de l'inédit et ne s'est départi de cette règle qu'en faveur de simples projets ou de mémoires particuliers.

Les éditeurs n'ont pas suivi de règle invariable pour le groupement des textes. MM. Étienne, Laurent, Bridrey ont mis les cahiers bout à bout dans chaque bailliage par ordre alphabétique des paroisses. M. Bloch au contraire a réparti dans des groupes distincts les cahiers qui ont été confectionnés sous la présidence du même homme de loi. Il semble qu'il y aurait eu avantage, puisque la convocation s'est faite dans les cadres judiciaires, à respecter partout les circonscriptions judiciaires (châtellenies, justices, etc.) existantes à l'intérieur de chaque bailliage. C'est ce qu'ont fait avec succès MM. Sagnac et de Saint-Léger pour les cahiers de la Flandre maritime. C'est ce qu'a fait aussi M. Boissonnade pour les cahiers de l'Angoumois.

La partie la plus délicate de la tâche des éditeurs était le commentaire du texte. Comme le dit excellemment M. Bridrey (p. 60), une publication de ce genre manquerait son but si elle n'était pas un instrument de travail, c'est-a-dire si elle ne contenait pas en elle-même « tout ce qui peut faciliter, amorcer même au besoin l'étude historique future ». L'éditeur devait tout d'abord, puisqu'aussi bien la valeur documentaire des cahiers a été contestée, nous faire connaître tout ce qui permet de se faire une idée précise des influences générales ou locales qui ont présidé à leur rédaction. Comment déterminer les influences générales sinon par une comparaison attentive du texte des cahiers avec le texte des brochures, avant-projets, formulaires, qui circulaient dans toute la France au moment de la convocation? M. Bloch a eu raison de résumer dans son introduction celles de ces brochures qu'il a retrouvées dans les bibliothèques d'Orléans. Il est seulement regrettable qu'il n'ait pas poussé la comparaison dans le

1. M. Laurent s'étonne par des *sics* répétés de bizarreries graphiques qui ne font qu'enregistrer des prononciations locales.

détail. M. Boissonnade ne parle guère dans son introduction de ces formulaires généraux que pour en nier l'influence. Il est seulement dommage qu'il ait oublié d'apporter à l'appui de ce jugement radical le moindre commencement de preuve [1]. M. Étienne, dont l'introduction est presque toute entière consacrée à l'historique du bailliage de Vic, ne dit rien de la question pas plus que M. Laurent. M. Laurent n'a même pas recherché à la Bibliothèque nationale les brochures qui sont nommément citées dans les cahiers qu'il publie, par exemple le *Vœu de la Raison à Louis XVI* (p. 35) et les *Questions proposées au Tiers-État* (p. 52).

Les influences locales, qui se sont exercées sur la rédaction des cahiers, ont en général un peu plus frappé les éditeurs que les influences générales. Mais il s'en faut qu'ils aient apporté le même soin à les mettre en lumière. M. Bridrey est celui qui y a le mieux réussi. Il a eu l'excellente idée de dépouiller aux archives nationales la correspondance des baillis et de l'intendant qui contient de nombreux renseignements sur les gros et menus incidents de la campagne électorale. Il s'est efforcé de nous faire connaître la personnalité des principaux *meneurs* et il a résumé le résultat de ses patientes et minutieuses recherches dans des notes biographiques d'un grand intérêt. Les autres éditeurs, à part M. Boissonnade, n'ont pas utilisé la correspondance des baillis qui se trouve aux Archives Nationales.

Il n'est pas indifférent de savoir si les députés envoyés par les paroisses au bailliage ont été choisis parmi les plus fort imposés ou parmi les plus faibles. M. Bloch, dans son premier volume, avait eu la bonne idée de faire suivre le nom de chaque comparant du chiffre de sa cote d'impôts. Il y a renoncé dans son second volume qui comprend surtout des cahiers d'ordres et des cahiers de corporations. Il était pourtant intéressant de savoir si les corporations ont choisi leurs délégués parmi les maîtres riches ou parmi les pauvres.

Les cahiers touchent à une série d'institutions locales aujourd'hui très mal connues. Le devoir de l'éditeur était de nous renseigner sur ces institutions, comme aussi sur les habitudes financières et administratives, sur la jurisprudence appliquée par les tribunaux locaux, etc. C'est à cette seule condition que certains vœux, certaines plaintes deviennent pleinement intelligibles. Mais il va de soi que des annotations de ce genre exigeaient de l'éditeur des compétences spéciales comme une connaissance approfondie de l'histoire régionale. M. Bridrey, qui est un juriste très informé, s'est ici encore distingué. Mais il n'a pas eu beaucoup d'imitateurs. M. Étienne a supprimé toute annotation critique, pour cette raison inattendue qu'elle serait « déplacée » (!) (p. VII). Il a préféré nous donner une longue liste bibliogra-

1. M. Boissonnade écrit cette phrase surprenante, qui aurait demandé à être étayée par des faits positifs : « Si le bourgeois, le légiste, le lettré ont tenu la plume, c'est l'artisan (*sic*), c'est le paysan qui ont presque toujours dicté » (p. 8).

phique des sources où pourront être puisés les éléments du commentaire critique qu'il a volontairement supprimé. Les notes de MM. Laurent et Boissonnade, qui sont assez nourries, rendront des services, mais elles n'ont pas toujours un rapport direct avec le texte qu'elles illustrent.

Le meilleur moyen de juger de la valeur documentaire des cahiers, c'est de vérifier les affirmations de fait qu'ils contiennent. Pour permettre cette vérification, tout au moins en matière d'impôts, la plupart des éditeurs ont donné, paroisse par paroisse, le rôle des impositions. Mais M. Bridrey seul, grâce à une enquête très fouillée dans les journaux de rentes et de recettes des abbayes et du domaine, dans les déclarations des bénéficiers en 1790 et dans les terriers des seigneurs, a réussi à évaluer, à côté des impôts royaux, les redevances ecclésiastiques et féodales. Ces données sont absolument nécessaires pour apprécier équitablement les rôles des tailles et des vingtièmes que donnent seuls les autres éditeurs.

D'excellentes tables analytiques des matières terminent les recueils de MM. Bloch et Boissonnade, un glossaire, malheureusement beaucoup trop court, le recueil de M. Étienne. Les autres éditeurs promettent aussi des tables et des glossaires pour leurs prochains volumes.

En somme, la publication témoigne en général de plus de bonne volonté que de méthode. Il serait à souhaiter qu'à l'avenir la commission presse un peu moins ses collaborateurs et s'efforce de mettre un peu plus d'unité dans leur travail. Le commentaire des cahiers — inséparable à mon sens de leur publication — exige des connaissances et même des compétences étendues et variées, beaucoup de patience et des recherches approfondies. Une telle besogne ne peut pas se faire à heure fixe et le personnel nécessaire pour la mener à bien ne s'improvise pas.

Albert Mathiez.

Christian Maréchal. **Lamennais et Lamartine**. Paris, Bloud, 1907, viii et 380 pages in-16.

Faute de bien discerner l'influence de Lamennais, nous connaissons mal le xixe siècle. M. Maréchal s'est proposé de redresser nos jugements. Aussi, après avoir étudié Victor Hugo et Lamennais, Sainte-Beuve et Lamennais, il prétend aujourd'hui que Lamartine n'a vraiment imité que Lamennais.

Pourtant les jugements qu'ils ont portés l'un sur l'autre ne permettent pas de supposer entre eux les rapports d'un maître et d'un disciple. Le maître, en effet, parle du disciple avec une sévérité surprenante : « il est possédé par la passion de devenir un homme politique, comme ils disent, mais l'étoffe manque pour cela. Il a du reste le caractère noble, mais l'âme sèche, avec l'esprit, les habitudes et les penchants aristocratiques » p. 313). Le disciple est choqué par le

caractère du maître : « son esprit, excessif en tout, ne se combine jamais avec le mien, modéré par bon sens et par praticabilité [1] » (p. 321). Peut-être M. M. se serait-il aperçu que Lamartine n'est pas de l'école de Lamennais, si, au lieu de faire une juxtaposition continuelle de petites phrases, il eût examiné dans leur ensemble les œuvres mêmes.

D'ailleurs quelques rapprochements sont instructifs. Nous citerons l'influence du livre *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* sur l'hymne *Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve*. Avec Lamennais, Lamartine demande la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel [2]. Notons encore que comme le Croyant de Lamennais, Jocelyn s'adresse au peuple en paraboles (p. 309-310). Ici l'action de Lamennais est d'autant plus apparente que Lamartine n'aimait pas les symboles et qu'il finit par y renoncer totalement.

D'autre part, beaucoup de rapprochements sont insignifiants [3]. Enfin certaines idées ont pu être rencontrées ailleurs. Mais M. M. ne veut pas entendre parler « d'idées courantes à une époque et présentes un peu partout. » (p. VIII). Je le veux bien aussi. Néanmoins quand les mêmes idées, les mêmes expressions se retrouvent chez Châteaubriand, chez Quinet, chez Cousin, chez Lamennais enfin, affirmer que Lamartine les reçoit de l'un d'eux, c'est donner à penser que l'on ne connait pas les autres.

Pour démontrer que Lamartine est l'homme d'un seul livre [4]. M. M. avec une dextérité rare, escamote les divers auteurs que connut et imita notre poète : Bonald, de Maistre (p. 3), Pascal (p. 106), Dante (p. 142 n.). En réalité Lamartine est tellement incapable de s'en tenir à un seul auteur qu'il n'envisage jamais un écrivain qu'au milieu d'un groupe. Cousin lui apparait précédé ou escorté de J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Ballanche, Jouffroy, etc. (*Nouv. Confidences*, IV-XVI). Dédaigneusement il nomme « l'abbé de Lamennais et consorts » (p. 177). Non seulement il réunit divers auteurs en un groupe, mais il réunit divers groupes ensemble; car il aime les larges conciliations de l'éclectisme.

---

1. M. M. n'ignore point ces jugements, puisqu'il les cite, et ce n'est pas un de nos moindres étonnements que de constater à chaque instant le désaccord des textes et du commentaire.

2. Dans les *Paroles d'un Croyant*, comme dans la *Chute d'un Ange*, l'Ange du Seigneur apparaît au sage troublé par le problème du mal et le rassure (p. 339). Mais l'idée est différente. Lamennais nous montre les méfaits du Despotisme (*Paroles d'un Croyant*, XI), et Lamartine prouve que le mal « dans l'œuvre de Dieu, ne se voit que d'en bas ».

3. Lamartine était capable de trouver tout seul cette idée que « le bonheur n'est pas de ce monde » (p. 76).

4. Lamennais suffit à tout, « Et déjà Lamartine trouvait dans le *Cours* de Lamennais le sujet de la *Chute d'un ange* » (p. 329). Or le *Cours* est de 1830-1831 et la *Chute d'un ange* est le premier épisode des *Visions* dont le plan était arrêté dès le 12 décembre 1823 !

Il importe donc de noter les divergences de Lamennais et de Lamartine. Aux yeux de M. M., depuis les *Méditations*, quand Lamartine parle de raison, il désigne le plus souvent la raison générale de l'*Essai sur l'Indifférence*. Ainsi *Politique rationnelle* signifierait politique de la raison générale (p. 224). Or cette expression signifie politique démocratique et laïque [1]; « La raison publique » [2] désigne la souveraineté collective du *Contrat social;* et jamais davantage la raison individuelle de Lamartine ne se dressa en face de la raison générale [3]. Formellement, au nom de *sa raison*, il repousse « le règne matériel du Christianisme » [4]. D'ailleurs, tout en rompant avec les Théocrates, il déclare sa politique évangélique, et tout en sauvegardant les droits de l'individualisme, invoque la raison générale, chaque fois qu'elle corrobore sa propre raison. Encore une fois, il est éclectique.

Méconnaissant le rationalisme des *Méditations*, M. M. explique par l'influence de Lamennais l'évolution religieuse de Lamartine. Or la rupture de Lamartine avec le catholicisme était depuis longtemps facile à pressentir, et de plus elle est d'un autre ordre que celle de Lamennais. Alors que Lamennais en 1832 ne rompait qu'avec le Pape, et conservait une philosophie catholique, Lamartine se séparait non seulement du Pape mais du Christ. C'est pourquoi les rapports qu'établit M. M. entre la *Chute d'un Ange* et l'*Essai d'un Système de Philosophie Catholique* n'existent pas. Lamennais pose d'abord le principe de la Déchéance, puis trouve dans le Mystère de la Trinité l'explication de notre être. Cette philosophie est franchement catholique [5]. Au contraire Lamartine dans la VIIIe Vision de la *Chute d'un Ange* laisse dans l'ombre les dogmes de la Déchéance et de la Trinité. Il ne songe même qu'a nier la Révélation catholique au profit de la révélation naturelle [6].

---

1. Lamartine. Œuvres complètes. Ed. 1860-63, tome XXXVII, p. 359-363.

2. Id., p. 365, p. 378.

3. Id. « La conscience du juste est d'airain, elle a, à elle seule, une voix plus forte que son siècle », p. 361. Cf. pp. 356, 357.

4. Id. p. 384. M. M. ne voit dans cette déclaration que la précaution politique d'un candidat qui craint le reproche de cléricalisme (p. 249).

5. » Nulle philosophie ne saurait exister, être vraie, si elle n'admet toutes les vérités de l'ordre de la foi. » (*Essai d'un syst. de Ph. catholique*, p, 12).

6. Dans les détails apparaissent mille divergences. Chez Lamennais la théorie de la Création est très nette. Lamartine évite de prendre position ; et il emploie le mot *émaner* dans le sens où Lamennais l'employait dans l'*Essai sur l'Indifférence* (p. 332) et non dans le sens nouveau du *Cours* (Essai d'un Syst. de Ph. cath., p. 46) — Lamennais trouve « absurde d'imaginer une spiritualisation complète dans l'univers, » (id. p. 193. n.) et c'est précisément la théorie de la VIIIe Vision de la *Chute d'un Ange* — Lamennais tient à l'éternité du châtiment comme à l'éternité de la récompense (id. p. 240). Lamartine déclare impie la pensée du supplice infernal. Remarquons enfin que dans ce parallèle entre le *Cours* et la *Chute d'un Ange* les seuls extraits significatifs sont empruntés à l'*Essai sur l'Indifférence* ou aux *Paroles d'un Croyant!* Il est donc inutile de supposer que Lamartine eut connaissance de ce *Cours* inédit.

La *Chute d'un Ange* contient non seulement une métaphysique mais une sociologie. Constatons encore combien en politique Lamartine est loin de Lamennais. Ennemi de tout despotisme, l'auteur des *Paroles d'un Croyant* appelle en outre avec Babeuf l'avènement du communisme. Théocrate ou Doctrinaire, devenu Démocrate, Lamartine fera des avances aux Socialistes, moins pour aller à eux que pour les gagner à soi. Lamennais l'avait parfaitement deviné. Il écrivait à son disciple Boré : « laisse-le faire comme il l'entendra son parti social qui ne sera jamais qu'un arrière bâtard du vieux parti doctrinaire. » (p. 313) Aussi, tout en rêvant d'améliorer la condition des masses, tout en représentant les Dieux de la *Chute d'un Ange* comme les Rois des *Paroles d'un Croyant*, Lamartine ne prétend point faire, après Lamennais, une satire déguisée de la monarchie de son temps (p. 352) — la *Chute d'un Ange* est véritablement un tableau de la période antédiluvienne — ni l'apologie de la politique révolutionnaire. En effet la révolte qui termine le poème échoue honteusement, parce que le peuple n'a point les vertus qui manquent aux rois. Lamartine n'avait pas la naïveté de croire que tout serait pour le mieux, quand le despotisme serait renversé et le communisme établi.

Certes Lamartine a lu les divers ouvrages de Lamennais. Il en accepta quelques principes, en retint quelques phrases ; mais il ne pensait point d'après Lamennais. M. M. qui excuse de bonne grâce les prétendues erreurs de ses devanciers, croit avoir découvert la vérité. Cette prétention est d'autant plus périlleuse qu'il s'agit d'un poète dont la pensée fuyante est si difficile à préciser que ceux qui jusqu'ici l'ont essayé ne le faisaient qu'avec prudence et tremblement.

Marc Citoleux.

Charles ab der Halden. **Nouvelles études de littérature canadienne française.** F.-R. de Rudeval, Paris, 1907, in-18 jésus, xvi et 380 pages, 4 fr.

L'Académie française a couronné en 1905 la première série de ces Etudes, dont M. ab der Halden publie aujourd'hui la deuxième, et dont il nous annonce la troisième.

A côté d'une digression un peu longue sur la protection des droits d'auteur dans le Dominion, la préface de ce second volume contient des allusions qu'on n'entend bien qu'après la lecture des pages consacrées à M. Chapman. Le livre lui-même comprend un essai sur les chansons populaires canadiennes, une esquisse de la jeune école de Montréal et sept monographies d'écrivains. La plus détaillée (p. 49-185) est celle d'Arthur Buies, personnage fort curieux, mais dont l'œuvre ne paraît pas mériter tant d'honneur. Sa vie agitée a séduit M. H. qui se complait à identifier ce bohême avec un des volontaires enrôlés parmi les Mille de Garibaldi. La littérature reste étrangère à

ceci et malgré l'intérêt de certaines pages de M. de Fonvielle, citées en appendice, on ne peut s'empêcher de songer encore à une digression.

M. H., poète lui-même, étudie de préférence, dans le reste de l'ouvrage, ses émules canadiens. Il se montre d'une grande sévérité, d'une sévérité un peu excessive pour celui qu'on a proclamé le poète national de la Nouvelle France. « M. Chapman, dit-il (p. 263), est pris par quelques-uns pour un maître, et c'est là le danger ». Ses critiques, justes au fond, eussent gagnées à être plus modérées de ton et peut-être l'auteur est-il trop moderne pour bien pénétrer l'inspiration de M. Chapman et des poètes d'outre-France qui appartiennent à la vieille école. Leurs sentiments sont pour lui des anachronismes; il n'a que mépris pour ceux qui écoutent « résonner dans leurs âmes les cloches obstinées de la ville d'Is » (p. XII); leur mentalité a trop échappé à l'influence des philosophes; leur poésie ignore trop « les symbolistes qui ont tout simplement rénové la poésie française » (p. 303) !

M. H. réserve ses faveurs aux jeunes, et nous reconnaissons bien volontiers que nombre de vers ciselés par MM. Lozeau et Nelligan sont charmants. Cependant, sacrer ce dernier, devenu fou à vingt ans, le seul génie poétique du Canada (p. 317) nous semble beaucoup pour un talent plein de promesses, mais sitôt arrêté [1].

Nous avons trop oublié que M. H. déclare ne vouloir accueillir « que les seules rectifications de fait » (p. XIII). Il nous permettra de lui signaler quelques légères défaillances dans la forme généralement très soignée de ses études. Qui déclare (p. 109) « la simplicité la qualité suprême », a mauvaise grâce à écrire (p. 279) « les quarante-deux premières (Goutelettes de Pamphile Le May) sortent du puits de Sichem », pour dire qu'elles sont inspirées par l'Ancien Testament; ou encore, en peignant la folie de Nelligan (p. 375), « le poète voit peut-être dans sa prénombre intellectuelle scintiller de fantasques phosphènes ». Ses plaisanteries manquent parfois de sel et nous n'aimons ni « le logis où il était descendu, si nous osons employer cette expression en parlant d'une chambrette située sous les toits » (p. 42); « ni : « on ne pose pas un gobelet au clou, sauf si ce gobelet est en argent, et qu'on se trouve momentanément gêné » (p. 217); ni : « au réveil de 1850 succédait une nouvelle attaque de béri-béri » (p. 286). Pourquoi à propos du Transcontinental évoquer Philéas Fogg et Passe-partout (p. 94)? Enfin, après avoir approuvé les efforts des Canadiens pour proscrire les anglicismes, pourquoi justifier les coupables en baptisant Montalembert « le *leader* du catholicisme libéral » (p. 62), ou en décorant un album du nom de *sketchbook* (p. 222)?

1. Nous ne pousserions pas d'ailleurs l'admiration jusqu'à louer avec M. H. des vers comme celui-ci :

La Ville de l'amour imprenable des Vierges.

Mais voici qu'à notre tour, — l'exemple est contagieux, — nous nous laissons entraîner à une sévérité, qui, maintenant, nous paraît injuste pour le travail consciencieux et, en somme, très agréable de M. Ch. ab der Halden.

A. Biovès.

Kuno Francke, **German Ideals of to-day,** and other Essays on German Culture. Boston and New-York. Houghton, Mifflin and Company, 1907, in-8° de VIII-341 pages, 1 dollar 25.

L'éminent professeur de littérature allemande à l'Université Harvard ne dissimule pas l'intention « franchement propagandiste » qui l'a incité à réunir ces essais : il les destine à un public étranger, surtout américain, et à ces « observateurs extérieurs de l'Allemagne contemporaine que commettent l'erreur de croire que notre vitalité nationale est absorbée par l'entreprise industrielle et l'expansion commerciale. « D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, l'effort intellectuel du temps présent est loin d'occuper, même matériellement, la plus grande partie de ces pages. L'actualité et la signification persistante de Gœthe, de Schiller, de l'ancien idéalisme germanique, l'importance que n'a pas cessé d'avoir, depuis un siècle et demi, le principe évolutionniste pour la critique allemande, le sens de la vie intérieure dans la sculpture du moyen âge, l'avantage qu'il y a à rattacher l'étude d'une littérature à l'histoire de la civilisation : autant de sujets plutôt rétrospectifs qu'actuels, où l'auteur des *Social Forces* se joue avec son habituelle aisance à manier les idées générales, à mettre en valeur la citation caractéristique, le détail significatif. Et d'autre part, ce sont surtout des promesses d'avenir, des symptômes plutôt que des faits, qu'il relève dans le « néo-romantisme » de l'Allemagne présente : une ère nouvelle de vraie grandeur littéraire lui semble annoncée par de nombreux signes avant-coureurs. Si bien que le présent authentique n'est guère représenté que par quelques analyses de drames et de livres contemporains, — Hauptmann, Widmann, Paulsen, — et par l'indication des idées, justice sociale ou politique, efficacité sociale en pédagogie, universelle sympathie en art et en littérature, qui semblent à l'auteur les forces idéales latentes qui dirigent les énergies de sa lointaine patrie. Et qui donc en somme, n'en dirait pas autant de la sienne ?

F. Baldensperger.

W. Dilthey, **Das Erlebnis und die Dichtung. Vier Aufsätze.** Leipzig, Teubner, 1906. In-8°, 405 p. 5 mark 60.

M. Dilthey se montre dans ces quatre études à la fois historien et psychologue. Les trois premières sont connues : elles reparaissent aujourd'hui avec quelques modifications et additions. Dans la première, portrait de Lessing, jugement sur ses œuvres dramatiques, sur

ses rapports avec les critiques, ses devanciers et ses contemporains, sur son « combat avec la théologie », sur sa philosophie. Dans la deuxième, suite de vues pénétrantes sur le génie de Gœthe et parallèles ingénieux du poète avec Shakspeare, Rousseau et Schiller. Dans la troisième, appréciation de Novalis chez qui l'auteur ne voit ni confusion ni désordre d'idées, et l'on sait combien cette étude, parue en 1865, citée encore et consultée aujourd'hui, témoigne de perspicacité et de profondeur. La quatrième étude, sur Hölderlin, est neuve. On peut la regarder comme le meilleur travail sur le sujet. Elle offre une délicate peinture de ce caractère si compliqué, et développe avec autant de finesse que de clarté les divers états d'âme de l'auteur des *Hymnes*, d'*Hypérion* et d'*Empédocle*. M. Dilthey compare joliment son héros à Gœthe, à Mœrike, à Nietzsche, et il analyse les procédés de sa lyrique, la beauté et l'harmonie de ce « style achevé » comme nul ne l'avait encore fait.

A. C.

Gœthe-Jahrbuch, hrsg. von L. Geiger, XXVIII Band. Frankfurt a. M. Rütten et Loening, 1907. In-8°, V et 364 p. (avec le 20e compte rendu de la Société de Gœthe en appendice).

L'*Annuaire de Gœthe* de cette année renferme dans sa première partie (*Inédit*), une lettre de Cornélie à Mme de la Roche, du 12 août 1773, des lettres de Michel Beer à Gœthe (1824-1828), des lettres d'Auguste et d'Odile de Gœthe, écrites pendant leur séjour à Berlin (1819), des lettres de Gœthe au libraire Frommann (1822-1831), d'importants « schèmes » pour la continuation de *Dichtung und Wahrheit*[1], une pièce de huit vers datée par le poète du 15 février 1822, une étude fort intéressante et neuve de L. Geiger sur Gœthe et le botaniste Martius, une lettre de Gœthe au conseiller Semler (17 janvier 1828); — dans la deuxième partie (*Etudes*), le discours prononcé par A. Sauer à l'inauguration du monument de Gœthe à Franzensbad, des *Études sur Faust* par R. Petsch, *Gœthe et la salle des antiques de Mannheim*, par J.-A. Beringer, *Gœthe et Pestatozzi*, par K. Muthesius, les *Rapports de Gœthe et de Schiller avec Matthisson*, par D. Jacoby, *J.-H. Oberreit*, par Th. Stettner; — dans la troisième partie (*Mélanges et bibliographie*) vingt-cinq notes qu'on ne peut énumérer ici et qui concernent, entre autres sujets, la première représentation du *Mahomet* à Berlin en 1810, Gœthe et Gleim, une visite de Théodore Schacht à Gœthe, la maison de Lotte à Wetzlar. Un portrait de Cornélie qui appartient à M. Koetschau, est en tête du volume qui, comme les tomes précédents, fait honneur à M. L. Geiger, directeur de la publication, et un de ses plus zélés et savants collaborateurs.

A. C.

---

1. Lire p. 26 (paragr. 20) 23 July et non *13*.

Paul STAPFER, **Études sur Gœthe.** Paris, Colin, 1906. In-8°, 291 p. 3 fr. 50.

Ce livre, justement dédié à Ernest Lichtenberger, « le maître de toutes les études sur Gœthe », comprend les quatre études parues déjà dans un volume qui fut publié en 1881 à la librairie Fischbacher sous le titre *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques* (*Gœthe et Lessing*, *Gœthe et Schiller*, *Iphigénie en Tauride*, *Hermann et Dorothée*) et deux préfaces, écrites, l'une en 1885, pour la réimpression du *Faust* traduit en français pour la première fois par Albert Stapfer (édition Jouaust avec illustrations de Jean-Paul Laurens), l'autre en 1886 pour la traduction de *Werther* publiée par Mme Bachellery. Les six études témoignent non seulement d'une grande connaissance du sujet, mais, est-il besoin de le dire ? d'un jugement sûr, d'un sentiment délicat et pénétrant de la beauté littéraire, d'une critique ingénieuse et sagace qui tâche « d'éclaircir et de mettre en ordre les inventions plus ou moins confuses du génie » (p. 278) ; on remerciera M. Paul Stapfer de les avoir réunies toutes les six en un volume.

A. C.

Deutsche Balladenbibel für die höheren Schulklassen Frankreichs und die mittleren Deutschlands, hrsg. von R. BASTIAN, Gymnasiallehrer. A Paris, chez l'auteur, 1, rue Cassini, 1906, petit in-8°, 283 p.

Le titre est un peu prétentieux. La Bible des ballades allemandes! Et l'éditeur assure que ce doit être un recueil de ce qu'il y a de meilleur, un « livre favori ». Il a fait, en effet, un très bon choix, et il a, paraît-il, suivi, en faisant ce choix, la méthode d'Ernest Lichtenberger — à qui il dédie son livre — il n'a pas été guidé par des « motifs subjectifs », il n'a inséré que les ballades « typiques », celles que le jugement de la critique déclare telles. Il a commis quelques fautes — que nous indiquons dans une note [1] — et il n'a pas toujours, dans son commentaire, éclairci les passages obscurs, élucidé les difficultés réelles; il croit expliquer un mot, surtout un nom d'animal ou de plante, en donnant la traduction latine; il abuse des notes géographiques. Mais cette publication allemande, due à un Français, a été faite avec soin et conscience; elle est joliment imprimée; on la feuillette avec plaisir, et elle peut rendre des services à la jeunesse.

A. C.

---

1. P. 16, lire Walh ou Walch au lieu de *Wahle*. — P. 18, *Kittel* est-il un « mot slave » ? — P. 31, est-il exact de dire qu'en 1805, à la mort de Schiller, « la principale force de Gœthe fut brisée » ? — P. 36, l'auteur croit que *Leids* dans l'expression *ein Leids* est un génitif, employé pour l'accusatif *Leid;* ce n'est pas autre chose que l'adjectif neutre (*ein Leides*). — P. 90, l'auteur traduit *Vögel die in ihrer Hut*, par « oiseaux, qui, dans leur nid » ; il devait traduire : » oiseaux qui à son abri » (à l'abri du tilleul, *Lind'*, cité dans les vers précédents). — P. 141, on nous cite Henri d'Ofterdingen et la guerre de la Wartburg, comme si l'un et l'autre

— Il vient de paraître un nouveau fascicule de la grande publication relative aux fouilles du *limes* germanique : *Der Obergermanisch-Raetische Limes des Romerreiches*. Il est consacré à la description du fort de Cannstatt et a pour auteur M. W. Barthel (76 pages et IX pl.). Comme les précédents, il forme un tout à part. Le fort, en lui-même, n'est pas très important; mais on y a trouvé beaucoup de menus objets, surtout des marques céramiques. — R. C.

— M. Karl Dissel vient de publier une dissertation sur l'*Ara Pacis Augustae*, sous le titre *Der Opferzug der Ara Pacis Augustae* (Hambourg, 1907). Après avoir rappelé les circonstances dans lesquelles l'Ara Pacis fut construite et dédiée, l'auteur expose comment les divers fragments aujourd'hui connus de cet autel ont été découverts, puis dispersés, et il essaie, après beaucoup d'autres, d'en reconstituer l'aspect général. Il y a, dans cet essai, des observations ingénieuses, dont il convient de tenir compte, même après l'ouvrage capital que Eugène Petersen a consacré à ce monument. M. Dissel semble connaître la bibliographie allemande et italienne de son sujet; mais, comme beaucoup de ses compatriotes, il ignore ou feint d'ignorer les travaux français. Il ne sait pas, par exemple, ou il affecte de ne pas savoir que M. Courbaud, dans son livre sur le *Bas-Relief Romain*, paru en 1899, s'est occupé longuement des sculptures de l'*Ara Pacis*. Il nous est impossible de ne pas protester contre cette ignorance, voulue ou non en Allemagne, des ouvrages français d'archéologie ou d'histoire ancienne. — J. T.

— On sait que M. le professeur Knoke, directeur du *Ratgymnasium* d'Osnabruck, étudie avec passion l'histoire des campagnes romaines en Germanie à l'époque d'Auguste. Il croit avoir retrouvé l'emplacement de plusieurs camps de légions, l'endroit exact de la défaite de Varus et les *pontes longi* mentionnés par Tacite. Ses découvertes ont été et sont encore vivement contestées par plusieurs savants allemands, entre autres par Schuchhardt. L'opuscule, intitulé « *Neue Beiträge zu einer Geschichte der Römerkriege in Deutschland* » est une nouvelle riposte du professeur Knoke à ses contradicteurs. Il y expose longuement les origines et les péripéties des discussions provoquées par ses premiers travaux; puis, il apporte à l'appui de ses affirmations antérieures quelques trouvailles récentes de poteries et de fragments de métal, qui, d'après lui, ne peuvent dater que de l'époque romaine. Nous nous bornerons à signaler ce nouvel épisode d'un conflit, qui est loin de présenter de ce côté-ci du Rhin, l'intérêt que semble lui attribuer M. Knoke. — J. T.

— M. Bianca Bruno a publié dans les *Studi di Storia Antica*, (fascic. VI) un travail critique fort complet sur la troisième guerre samnite (Rome, Loescher, 1906). La période étudiée comprend les années 304-290 avant J.-C. L'auteur suit pas à pas les récits de Tite-Live; il en critique les invraisemblances et s'efforce de retrou-

---

avaient réellement existé. — P. 152, la note sur *scheren* se trouve déjà à la p. 22. — p. 169 *just* est employé avant le XVIIIe siècle. — P. 180, *hell*, en ce sens, « ne se laisse ramener à rien d'exact », mais on peut l'expliquer en se rappelant le sens du renforcement qu'a pris notre mot *pur* et les expressions *der helle Haufe*, le gros des troupes, et *der verlorene Haufe*, les enfants perdus. — P. 200 (note sur Gravelotte), il fallait écrire « in dessen Nähe » et non *in der Nähe desselben*, puisque le verbe est à la fin. — P. 208, la note sur *gerochen* devait être à la p. 188. — P. 229, on nous dit que *Panier* vient du latin *pendo* et dans une note précédente, p. 102, on nous dit qu'il vient du français *bannière*. — P. 261 « ein Heer von 500.000 an Wildheit alles übertreffende Reiter », lire übertreffenden Reitern.

ver les faits exacts qu'a dénaturés volontairement ou non la tradition romaine. Les événements les plus importants que M. B. B. passe en revue sont : le siège de Bovianum (298), le *tumultus gallicus* et la coalition des Italiotes contre Rome (295), les batailles de Sentinum et d'Aquilonia (295-294), les derniers épisodes de la guerre samnite. L'opuscule est d'une lecture intéressante ; il devra être consulté par les historiens qui voudront s'occuper désormais de cette partie de la lutte entre Rome et les populations de l'Italie centrale. — J. T.

— La troisième livraison de l'*Histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples* que publie M. L. Schmidt, vient de paraître dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* de Sieglin (Berlin, Weidmann, 1907, p. 233-366). Elle renferme, en trois chapitres, l'histoire des Visigoths pendant la période où ils sont groupés autour de leur capitale gauloise, Toulouse, l'histoire des Gépides, des Hérules, des Rugiens et des Turcilinges ; l'histoire enfin des Lyges ou Lygiens (dont la branche principale furent les Vandales) jusqu'à l'établissement de la souveraineté de ces derniers en Afrique. L'auteur y continue l'exposition critique de ces mouvements migratoires si peu connus dans certains de leurs détails, interprétant les textes avec une assurance qui étonnera parfois les esprits plus timorés et ne craignant jamais de contredire certains de ses devanciers. Sans doute il sera contredit à son tour par des affirmations non moins catégoriques, sur plus d'un point litigieux, mais l'étude attentive de son travail ne peut qu'être utile, ainsi que nous l'avons déjà dit, à tous ceux qui s'occupent de la décomposition finale de l'Empire romain d'Occident. — E.

— Nous avons rendu compte, avec quelque détail, du premier volume des *Deutsche Hofordnungen des sechzehnten und siebzehnten Jahrhunderts*, éditées par M. Arthur Kern. Le second tome vient de paraître (Berlin, Weidmann, 1907, XVI, 263 p. in-8°; prix : 11 fr. 25) ; il embrasse un choix de règlements des cours de Saxe, de Hesse, de Bade, de Bavière, de Wurtemberg, d'Ansbach, etc. qui appartiennent à peu près tous au xvie siècle, tandis que son prédécesseur était consacré presque exclusivement aux cours de l'Allemagne septentrionale. Pourtant on ne remarquera pas de bien grandes différences entre les mœurs du Sud et du Nord. Citons, comme assez curieuses, l'instruction spéciale pour le *leibbarbierer* du duc Guillaume V de Bavière (p. 221-222) et celle du margrave George-Frédéric d'Ansbach ; ce dernier croit nécessaire de défendre aux seigneurs de sa suite de se faire accompagner aux chasses princières par des femmes de mauvaise vie (p. 242). Les notes historiques explicatives auraient pu être fournies d'une façon un peu moins parcimonieuse. — R.

— M. Maximiano Lemos a fourni une contribution intéressante à la fois pour l'histoire de la médecine et celle des Juifs au xve siècle en écrivant son livre sur Juan Rodrigue de Castello Branco, plus connu sous son nom de savant *Amatus Lusitanus* (*Amato Lusitano, A sua vida et a sua obra.* Porto, Tavares Martins, 1907, 242 p. in-8°). Né en 1511 en Portugal, mort à Thessalonique en 1568, Amatus fit de longs voyages à travers l'Europe, séjourna longtemps en Italie et se fit connaître surtout par ses commentaires sur Avicenne et Dioscoride, au sujet desquels il eut de longues polémiques avec Mattioli. Son confrère portugais l'a suivi à travers les péripéties nombreuses de sa carrière, terminée à l'abri du croissant, et nous initie à ses travaux scientifiques avec un intérêt sympathique pour l'homme et son œuvre. — N.

— Dans le volume des *Travaux historiques publiés en l'honneur du 25e anniversaire de l'enseignement du professeur Giacinto Romano* (Pavia, Fusi, 1907, in-4°) M. le professeur K. Wenck, de Marbourg, a mis au jour trois lettres inédites de L. A. Muratori, adressées par le célèbre érudit italien à un jeune et savant orientaliste de Dantzig, Gabriel Groddeck, mort prématurément et fort oublié de nos jours. Sa correspondance, inédite aussi, se trouve entre les mains de M. W. et les extraits qu'il en donne montrent combien il fut apprécié de son vivant (1672-1709). Le commentaire biographique joint à ces documents est une contribution fort intéressante à l'histoire des relations suivies des érudits et des *dilettanti* de toutes les contrées de l'Europe et de toutes les religions, dès la fin du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècle. Nous y relevons les noms de Montfaucon, J. A. Fabricius, Rostgaard, Louis Picques, l'abbé de Longuerue, Jablonski, etc., etc. — R.

— M. John Viénot, en publiant la *Correspondance* du médecin Léopold-Emmanuel Berdot, adressée durant l'année 1748 au ministre plénipotentiaire de la cour de Stuttgart à Vienne, M. Guillaume-Eberhard de Faber (Montbéliard, tirage à part des Mémoires de la Société d'émulation, 1907, 74 p. in-8°, portr.) n'a pas prétendu mettre au jour un document d'une importance historique majeure. Mais on rencontre dans la chronique hebdomadaire que le bon docteur expédie à l'ex-directeur de la chancellerie de sa ville natale, bien des traits amusants pour le tableau des mœurs d'une petite ville de province de langue française, placée sous la domination d'un prince allemand, vers le milieu du XVIIIe siècle. L'histoire politique elle-même du règne de Louis XV y trouvera quelques détails intéressants et l'on ne peut que remercier M. Viénot, qui a retrouvé ces lettres chez des descendants de Berdot, en Alsace, de les avoir publiées, en y ajoutant quelques notes nécessaires. — R.

— Le dictionnaire souabe de M. H. Fischer (*Schwäbisches Wörterbuch*. Tübingen, Laupp. 3 mark le fasc.) poursuit sa publication par fascicules trimestriels avec une régularité qui fait le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur. Les fascicules 17 et 18 vont de *Fasandel* à *verrotten* (*f* et *v* naturellement réunis sous la même lettre) et comprennent les colonnes 962-1279. Le 19e est annoncé pour l'automne de 1907. Nous constatons avec plaisir l'avancement rapide de cet ouvrage essentiel pour l'étude des dialectes alamans, dans lequel la science du fond et le soin de l'exécution justifient pleinement les subventions accordées par l'État de Wurtemberg. — P. D.

— La librairie Champion met en souscription, au prix de 30 francs, un ouvrage de M. Philippe Dhetel : *Annales historiques de la ville de Saint-Jean-de-Losne* (Côte-d'Or), ancien duché de Bourgogne, depuis ses origines jusqu'en 1789 d'après les archives départementales et communales, avec pièces justificatives, documents inédits, cartes, portraits, vues et monuments. L'ouvrage paraîtra en un volume in-4° de près de 1000 pages, avec planches et illustrations ; il ne sera tiré qu'à 300 exemplaires numérotés et imprimés par la Maison Protat Frères, de Mâcon.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — **14 Octobre.** — **1907**

Gilliard, Quelques réformes de Solon. — Tertullien, De praescriptione haereticorum, p. P. de Labriolle. — Piquet, Précis de phonétique allemande. — Sautai, Les préliminaires de la guerre de succession d'Autriche. — Desbrière, Trafalgar. — E. Picard, La campagne de 1800 en Allemagne, I. — Ch. de Valicourt, La conquête de Valence. — Sauzey, Les Saxons dans nos rangs. — Azan, Rocquancourt et les Écoles militaires. — L. Passy, Mélanges scientifiques et littéraires, IV et V. — Normand, Le monument de Crécy. — G. Renard, Le socialisme à l'œuvre. — Lettre de M. Edmond Bonnal et réponse de M. Arthur Chuquet. — Schnürer, La charte de Quierzy. — Mulder, Dietrich de Nieheim et sa chronique. — Sastrow et Schweinichen, Mémoires, p. Goos. — Catalogue des Manuscrits de Dresde, III. — Jean Lemoine, Mme de La Fayette et Louvois. — Escande, L'Égalité. — Boucaud, L'épanouissement social des droits de l'homme. — Lauris, Avignon révolutionnaire. — Catalogue Rosenthal n° 121. — Catalogues Marinis V et VI. — Poèmes latins couronnés à Amsterdam.

Gilliard (Charles), **Quelques réformes de Solon,** essai de critique historique. Lausanne, Bridel, 1907, 1 vol. in-8, de 324 pages.

Ce livre, dédié à M. le professeur Meylan-Faure, de Lausanne, est sans doute l'œuvre d'un débutant; le titre même en est presque trop modeste, et plus d'une fois, dans le cours de l'ouvrage, l'auteur, plutôt que de paraître proposer une solution personnelle, déclare se borner à l'exposé de théories courantes; dès les premières pages de son travail (p. 15), il exprime l'idée qu'il n'aura pas perdu sa peine s'il réussit à faire connaître au public français les résultats des recherches historiques et sociales de M. Pœhlmann. Tout cela fait honneur à la conscience de M. Gilliard, et témoigne d'un juste sentiment des difficultés; mais il y a mieux pourtant dans ce livre qu'une étude consciencieuse de quelques questions isolées : sous une forme un peu timide, cet essai éclaire d'un jour assez vif le sujet même que l'auteur s'est défendu de traiter, l'œuvre entière de Solon.

Le législateur, il est vrai, n'apparaît pas ici avec cette auréole de gloire qu'il garde encore dans nos manuels classiques : on y chercherait en vain le prétendu fondateur de la démocratie athénienne, organisant, pour ainsi dire, d'un seul coup de baguette, les assemblées politiques et les tribunaux, les magistratures et tout le gouvernement d'Athènes; mais c'est que les réformes politiques de Solon, ignorées des Athéniens eux-mêmes jusqu'à la fin du ve siècle, et depuis lors exaltées surtout par l'admiration suspecte des orateurs attiques, se dissipent, ou peu s'en faut, dès qu'on leur applique les règles d'une

enquête sévère : ni l'Assemblée, ni le Conseil, ni l'Aréopage, ni l'Héliée, ni l'Archontat, ni aucun autre organe de la constitution athénienne ne semble avoir été profondément modifié par Solon; l'institution même des quatre classes censitaires, qui portent son nom, ne lui appartient pas en propre : elle est antérieure à ses réformes. Voilà ce que la critique historique a découvert depuis une quinzaine d'années, grâce au traité d'Aristote sur la constitution d'Athènes, et voilà ce que M. Gilliard expose à son tour, en s'inspirant des ouvrages bien connus de Kaibel et de Wilamowitz, de Beloch, de Busolt et de beaucoup d'autres. Aussi bien les travaux dus à l'érudition française ne sont-ils pas oubliés dans cette étude : les noms de Fustel, de Dareste, de Perrot, de Guiraud, de Babelon, se rencontrent presque à chaque page. Que subsiste-t-il donc, après tout cet effort critique, des célèbres réformes de Solon? Ce qui subsiste a encore une importance capitale, et c'est dans l'ordre économique et social que Solon a vraiment ouvert des voies nouvelles, a joué un rôle décisif à Athènes. Venu dans un moment de crise aiguë, de lutte acharnée entre les anciens propriétaires du sol et les pauvres, il a su prendre des mesures énergiques, qui ont mis fin à un état de choses suranné : il a supprimé la contrainte par corps, et assuré ainsi la liberté individuelle; il a créé la liberté de tester, et par là soustrait la propriété foncière aux entraves traditionnelles qui en gênaient l'usage; il a enfin aboli les redevances et les dettes qui avaient fini par réduire à la misère, à la servitude ou à l'exil, toute une classe de petits propriétaires libres. Par ces mesures révolutionnaires, il a rompu une fois pour toutes avec les coutumes du « moyen âge » grec, avec les liens « féodaux » qui s'opposaient au développemeut politique, industriel et commercial d'Athènes. Voilà en quoi consiste la fameuse Σεισάχθεια, qui demeure la réforme essentielle de Solon.

Am. Hauvette.

Tertullien, **De praescriptione haereticorum,** texte latin, traduction française introduction et index, par P. de Labriolle. — LXVIII-114 pp. in-12, Paris, Picard, 1907.

La collection des *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, dirigée par MM. Hemmer et Lejay, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : M. de Labriolle, qui y avait déjà édité le *De paenitentia* et le *De pudicitia* de Tertullien, nous donne cette fois le célèbre *De praescriptione haereticorum*. Dans une introduction très copieuse et très claire, M. de L., après avoir donné quelques renseignements sur la vie de Tertullien (I) examine successivement : la date du *De praescriptione*, qu'il place vers 200, avant la conversion de Tertullien au montanisme (II). la méthode de discussion de l'auteur, fondée sur le principe juridique de la « prescription » (III), l'origina-

lité de cette méthode (IV), sa valeur intrinsèque (V), son influence sur les apologistes postérieurs (VI), et les raisons de son succès (VII). Toute cette étude est appuyée sur une connaissance étendue du mouvement théologique, tant moderne qu'ancien. — Le texte est celui de l'édition de Rauschen, sauf quelques endroits où sont utilisées des corrections de Van der Vliet (notamment (XXV, 3 et XL, 8), et une conjecture personnelle, d'ailleurs ingénieuse (XLIV, 4 : *agnoscent, suam potius <quam> culpam et suorum, <culpam eorum> qui nos non ante praestruxerunt*). — La traduction est claire et vive, encore qu'elle affaiblisse parfois, par un certain délayage, la subtilité et la concision de l'original [1]. — Des *Notes critiques et explicatives*, placées en tête du texte, en élucident toutes les difficultés importantes et présentent d'intéressants rapprochements avec les autres textes de la littérature chrétienne primitive. — Un index termine l'ouvrage, et contient de précieux renvois aux écrits juridiques ou grammaticaux qui peuvent éclairer le texte de Tertullien. — Au total, cette publication, aussi consciencieuse que commode à consulter, rendra à coup sûr les plus grands services [2].

René Pichon.

Précis de phonétique historique de l'Allemand, par F. Piquet. Paris, Klincksieck, 1907 ; xv-240 pp. in-12, cart. prix : 3 fr. 50.

M. Piquet nous dit n'avoir rien mis dans cet exposé de l'histoire des sons allemands qui ne soit connu, et, il l'espère, assuré. Il a eu le mérite, en s'acquittant de cette œuvre utile, de dégager nettement les points essentiels de la méthode phonétique et historique, d'exposer clairement les faits, et aussi, sans sortir de son sujet, d'ouvrir des vues sur bien des domaines voisins : avant tout sur la philologie germanique et la grammaire comparée. Il nous laisse ainsi entrevoir, tout en se bornant strictement à l'exposé des notions techniques indispensables, combien de connaissances accessoires seraient nécessaires à qui voudrait approfondir le sujet dont il présente un traité élémentaire, à la portée des étudiants même peu pourvus de latin, et pratiquement utile pour l'enseignement de la langue allemande.

Le sujet propre du livre est traité en tenant compte à la fois des plus récents progrès de la phonétique expérimentale et des données

---

1. Par exemple, II, 2 : *dum sunt, habent posse, et dum possunt, habent esse*, devient : « tant qu'elles existent, elles disposent de ce pouvoir, et tant qu'elles ont ce pouvoir, elles ont aussi l'existence ». — VII, 6 (*omnia retractantem ne quid omnino tractauerit*), M. de L. ne tient pas compte de l'antithèse que forme, à lui seul, l'emploi des deux temps différents. — XXII, 3 : *parum simplices* signifie « trop peu francs », et non « trop subtils ». — XXIV, 4 : *uiderint* ne signifie pas « qu'ils y prennent garde ! » ; c'est une formule ironique de renvoi, comme *ualeant*.

2. L'impression est généralement correcte. Je note cependant : p. xxxi, l. 20 subtibilité ; — p. 18, l. 13, *scrupulositam* ; — p. 54, l. 18, *praecepterat*.

historiques sur l'évolution des sons allemands. La partie descriptive de son ouvrage est claire et pratique : le mode d'articulation de chaque son allemand y est l'objet d'une analyse exacte et détaillée. D'autre part, l'adoption très heureuse d'une prononciation consacrée par l'autorité d'un ouvrage presque officiel (*Deutsche Bühnenaussprache*) évite à l'étudiant l'embarras de choisir entre les prononciations locales et populaires insuffisamment fixées et unifiées : ce qu'il pourrait y avoir de trop conservateur dans la prononciation littéraire de l'allemand au théâtre est du reste corrigé par une étude parallèle des dialectes, moins développée, mais suffisante dans une phonétique de l'allemand littéraire.

Au point de vue historique. M. P., sans traiter un sujet qui n'est pas le sien, croit, avec raison, devoir donner des notions très sommaires de grammaire comparée et de linguistique générale. Dans l'histoire particulière des sons depuis l'indo-européen jusqu'au haut-allemand moderne, il ne néglige aucune source d'information, depuis le témoignage des mots germaniques cités isolément par des auteurs latins, jusqu'à la chronologie des variations de l'orthographe allemande : cette partie est spécialement instructive et précise en ce qui concerne le détail des transformations des sons en moyen-haut-allemand ; pour l'étude des textes appartenant à cette période, le livre de M. P. sera un précieux instrument de travail.

Faut-il contester quelques expressions qui ont dépassé ou trahi la pensée de l'auteur ? Ainsi : « L'alphabet n'a aucune valeur à l'égard de la phonétique... Les lettres sont... sans relation avec les sons » (p. 26). L'alphabet a bien au contraire une valeur, qui est relative, mais toute notation, même phonétique, n'a une valeur absolue qu'au moment précis où l'on fixe cette valeur par une « convention » ; ensuite les sons changent, et le linguiste doit interpréter les représentations graphiques des sons qu'il veut reconstituer : M. P. tout le premier en donne assez d'exemples intéressants pour qu'il soit inutile d'insister. M. P. emploie un vocabulaire grammatical entièrement français, ce qui, je l'espère, n'a plus de quoi étonner personne : en même temps, s'adressant à des étudiants d'allemand, qui pourront pousser un jour leurs études dans des ouvrages d'outre-Rhin, il donne les traductions allemandes : rien de mieux. Je ne sais s'il est heureux de dire « métaphonie ou inflexion » (p. 108), l'inflexion me paraissant être généralement un terme scolaire qui désigne le *signe* graphique de la métaphonie. Mais je ne comprends pas que M. P. ait laissé subsister le terme de « Rückumlaut » pour désigner un phénomène qu'il reconnaît lui-même n'avoir pas eu lieu, ni d'autre part qu'il soit plus sévère pour le mot « fracture » (p. 108) qui, malgré une métaphore contestable, désigne commodément un ordre de faits assez bien défini. Ces légères réserves n'atténuent point la valeur d'un ouvrage dont l'utilité pratique est

encore augmentée : au début, par une carte des dialectes allemands, au cours de l'ouvrage, par de nombreux renvois (les différentes parties se complètent très efficacement), à la fin, par des tableaux résumant l'origine et l'histoire des sons allemands, une classification des verbes forts en séries apophoniques, enfin un index des mots allemands, français et latins cités au cours de l'ouvrage. C'est essentiellement un livre utile à l'étudiant et au professeur d'allemand.

P. Doin.

Capitaine Maurice Sautai. **Les préliminaires de la guerre de la succession d'Autriche** (publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée). Paris, Chapelot, 1907. In-8°, XIII et 633 p.

D'après son Avertissement, M. Sautai entreprend un récit de la campagne de Bohême en 1741 et il a voulu auparavant, dans un premier volume — le volume que nous annonçons — exposer les causes de la guerre de la succession d'Autriche. Il avait un excellent devancier, l'auteur de *Frédéric II et Marie-Thérèse;* mais il a repris le sujet à nouveau, il l'a minutieusement étudié et il faut le féliciter de l'étendue de ses lectures et de ses recherches; son ouvrage est composé avec le plus grand soin et une extrême conscience. On louera particulièrement l'emploi qu'il a fait des dépêches originales — non du texte des Mémoires — de Belle-Isle, du mémoire qu'il attribue à Valory, du mémoire de Blondel et surtout des mémoires de ce Chavigny dont il prise avec raison l'habileté, les vues profondes et le vigoureux langage. On regrettera toutefois qu'il abuse des citations et qu'il écrive d'un bout à l'autre du volume *Terring* le nom du ministre bavarois Törring[1]. Mais le livre solide, puissamment étayé sur des pièces d'archives, se lit avec intérêt; la narration se déroule clairement; les portraits tracés par l'auteur ont du relief; le style même a de la tenue et de l'ampleur. On remarquera surtout les pages où M. Sautai montre comment, sous la pression de Belle-Isle et de Frédéric — de ce Belle-Isle qu'il suit du regard avec appréhension et comme avec effroi, de ce Frédéric qu'il devine exempt de scrupules et qu'il qualifie « faux en tout, même dans ses caresses » — comment le timide et hésitant Fleury se laisse aller peu à peu à combattre la Pragmatique et à faire une guerre qu'il voulait d'abord éviter à tout prix. Pareillement, on notera tout ce qui concerne le voyage, ou plutôt la course que fit à travers l'Allemagne, ce Belle-Isle, ce « boute-feu politique », si audacieux, si entreprenant, si actif : on voit fort bien que la lutte a été, comme disait Marie-Thérèse, suscitée par le maréchal et que le petit-fils de Foucquet fut, selon le mot de Saint-Simon, l'âme

---

1. P. 102, comment La Bruyère a-t-il pu tracer son « effrayant tableau » *en 1711*, puisqu'il est mort en 1697? — Lire p. 149 Vallière pour *Valière* et p. 377, Wess au lieu de *Wass*.

unique de tout, ou, suivant l'expression de Fleury, l'inventeur et l'acteur de cette glorieuse scène.

A. C.

La campagne maritime de 1805. **Trafalgar**, Par Edouard Desbrière, chef de la Section historique (publié par la Section historique de l'État-major de l'armée). Paris, Chapelot, 1907. In-8°, VII et 389 p.

Ce livre est la conclusion, très remarquable, du travail, très remarquable, lui aussi, que M. Desbrière a publié naguère sur les projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques, et l'auteur a eu raison de le composer, puisque Trafalgar eut sur les événements une si considérable influence, puisque cette bataille « contribua à donner au problème de la descente sa forme définitive. »

Dans la première partie de l'ouvrage, M. D. expose les faits qui amenèrent Trafalgar : Villeneuve parti pour les Antilles afin d'entraîner à sa suite les forces anglaises et de les devancer dans la Manche; Nelson le cherchant sur les côtes d'Égypte, gagnant à son tour les Antilles, devinant que l'adversaire retourne en Europe et dépêchant le *Curieux* à Plymouth; l'Amirauté ordonnant sur-le-champ aux escadres qui bloquent Rochefort et Le Ferrol de s'unir et de se porter au-devant de Villeneuve; Calder qui commande ces escadres livrant le combat indécis du cap Finisterre et se dérobant le lendemain; Villeneuve, désirant joindre Calder et lui donnant la chasse — ceci est un point acquis par M. D. — mais arrêté par un changement de vent, gagnant alors le Ferrol, puis Cadix, au lieu d'exécuter l'ordre de Napoléon, de rallier l'escadre de Rochefort et d'entrer dans la Manche. Tout cela (que nous relatons sommairement) est raconté par M. D. avec de nombreux détails, clairement du reste et de façon intéressante. Il insiste particulièrement sur le désarroi des Français et la méthode des Anglais. Napoléon, dit-il à peu près, donna des ordres et des contre-ordres qui ne répondent pas à la situation et qui, entremêlés d'erreurs, forment un véritable imbroglio; malgré la lenteur des communications et les difficultés de transmission, il veut tout diriger de Paris et il prescrit constamment l'inexécutable; ses amiraux n'ont pas un mot d'ordre général, un plan d'ensemble, n'ont pas l'initiative, l'audace, la volonté de profiter des occasions favorables. L'Amirauté, au contraire, commande à tout le monde de couvrir l'entrée de la Manche, et d'eux-mêmes, les amiraux anglais exécutent la consigne, viennent d'eux-mêmes protéger leur pays contre l'invasion menaçante. Et, à vrai dire, comme remarque l'auteur, quel avantage stratégique a le bloqueur sur le bloqué, puisqu'il peut toujours se concentrer, peut toujours être le plus fort sur le point qu'il choisit! Ajoutez — et M. D. n'insiste pas suffisamment sur

ce point — que l'inexpérience de nos équipages est manifeste; Villeneuve a de mauvais officiers et de mauvais matelots; il se plaint que ses capitaines soient peu exercés aux combats et aux manœuvres d'escadre. On ne peut nier qu'il ait été faible et indécis. Mais il savait trop que les forces anglaises se réunissaient contre lui; il savait trop que, même numériquement inférieures, elles l'emporteraient, non certes par la bravoure et l'énergie, mais par l'adresse, par l'expérience, par le tir de l'artillerie. C'est pourquoi nous serions indulgent pour le malheureux Villeneuve; il craignait avec raison « confusion » et « désastres », et on peut affirmer sans hésitation que s'il n'eût pas été vaincu à Trafalgar, il eût été vaincu à Ouessant ou ailleurs.

La seconde partie du livre concerne cette bataille de Trafalgar, la dernière de nos grandes batailles navales et qui donna définitivement aux Anglais l'empire de la mer. Villeneuve a ordre de se rendre à Naples — bien que sortir de Cadix, ce soit s'exposer à une bataille et que Napoléon n'ignore pas que les Anglais ont devant Cadix des forces supérieures. Peut-être l'empereur croit-il que Villeneuve ne sortira pas, et d'ailleurs il l'a remplacé par Rosily. Mais lorsqu'il sait la nomination de Rosily, lorsqu'il apprend que Napoléon doute de sa bravoure, Villeneuve, désespéré, décide de combattre, et il succombe. M. D. a raconté longuement la bataille. Il a eu à sa disposition des documents anglais et espagnols que ses devanciers n'ont pas connus; il a, en outre, une profonde connaissance des choses maritimes; il s'est entouré des avis les plus autorisés, et il a pu, de la sorte, faire la lumière sur plusieurs épisodes obscurs, résoudre certaines questions très importantes de tactique navale, réfuter des idées erronées qu'on avait jusqu'à présent sur les procédés appliqués par Nelson. On disait, par exemple, que les Anglais avaient dû leur victoire à l'attaque en colonnes, et les Russes ont adopté ce dispositif dans la bataille récente de Tsu-Shima. M. D. prouve que l'art de Nelson à Trafalgar fut un compromis entre l'attaque en colonnes et l'attaque de front. Il détermine par le contrôle des journaux de bord la place des navires de la flotte franco-espagnole dans leur ordre de marche. Il se prononce nettement contre Dumanoir qui garda trop longtemps une attitude passive, et il ne croit pas que ses quatre vaisseaux auraient changé l'issue de la lutte. Il fixe, après avoir étudié le livre des signaux de la marine anglaise en 1799, le sens des ordres donnés par Nelson. Il rend hommage à Nelson : avant Trafalgar, Nelson déploya une rare prévoyance et à Trafalgar, il sut concentrer au point décisif les forces de sa division; mais M. Desbrière reconnaît hautement les mérites du second de Nelson, Collingwood, qui devina — dans ses lettres du 18 et du 19 juillet — le plan de Napoléon et qui, à Trafalgar, remporta avec sa division un succès écrasant.

A. C.

La campagne de 1800 en Allemagne, par le commandant Ernest Picard (publié sous la direction de la section historique de l'État-major de l'armée). Tome I. Le passage du Rhin. Paris, Chapelot, 1907. In-8°, 509 p.

Ce n'est qu'un premier volume et il ne comprend que le passage du Rhin. Mais M. Picard a voulu être complet, et il a résumé ou reproduit, soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives (p. 371-509), tout ce que les archives de la guerre renferment sur le sujet. L'ouvrage comprend deux parties : *la préparation* (p. 1-236) et *le débouché* (p. 237-368). Dans la première partie, M. P. expose le dénuement de l'armée du Rhin et ses réorganisations successives; il fait connaître, dans un chapitre intéressant et assez original, les chefs de cette armée et son esprit; il retrace les premiers projets d'opérations et le plan de campagne définitif. On sait d'ailleurs que M. P. avait déjà touché ce point dans son *Bonaparte et Moreau* et il remarque fort bien que le plan proposé par Bonaparte, plus décisif, plus sûr, n'était pas adapté au caractère de Moreau : mieux valait — et c'est ce que Dessolle fit ressortir et ce que Bonaparte sut comprendre — mieux valait laisser faire Moreau, le laisser agir avec lenteur, mais avec succès, sans éclat, mais sans revers (p. 168-169). La seconde partie du volume nous transporte sur les bords du Rhin : M. P. décrit les marches des Français, les incertitudes de Kray — que Moreau avait prévues et qui ne permettaient guère à « l'ennemi d'être en force nulle part » (p. 313) — les mouvements des Autrichiens qui gardent à peu près la défensive et font, selon le mot de Bülow, tout ce que Moreau attend d'eux. Le récit, si technique qu'il soit et bien qu'il entre dans le menu détail des opérations, est d'ailleurs clairement disposé, clairement écrit et on ne peut reprocher à l'auteur que de légères fautes de transcription ou d'impression [1].

A. C.

Comte Charles de Valicourt, **La conquête de Valence par l'armée française d'Aragon.** Paris, Chapelot, 1907. In-8°, 61 p.

Cette étude, accompagnée de cartes et de vues du pays, est non moins attachante qu'instructive. M. de Valicourt connaît la région et

1. Il y a pourtant une faute grave : p. 98, Gouvion Saint-Cyr, le maréchal de France, sorti des volontaires de Paris, est confondu avec le Gouvion qui sortait de l'artillerie et qui commandait les volontaires de la Drôme. Lire aussi, p. 5, l'empereur d'Allemagne et non l'empereur d'*Autriche* et écrire, p. 7, Wickham, p. 14, Kastel, p. 234, Coethen, p. 248, Reinhart, p. 275 et 277, Triberg, p. 280, Girard, p. 303, O'Donnell et Coëhorn, p. 344, 354, 368 Reichlingen (ou plutôt Rheinklingen), etc. au lieu de *Wickam*, *Cassel*, *Goethen*, *Rheinart*, *Tryberg*, *Gérard*, *O'Donel*, *Cohorn*, *Rheichlingen*, etc. P. 348-349, à propos de la prompte reddition du fort de Hohentwiel on pouvait rappeler que dans la guerre de Trente Ans, de 1635 à 1644, Conrad Wiederhold défendit ce poste, qui fut assiégé cinq fois, sans jamais capituler.

il l'a parcourue, il la décrit avec soin. Il a consulté, non seulement les relations françaises, mais les récits espagnols. Au plus, peut-on lui reprocher, de ci, de là, un peu d'emphase (il dira, par exemple, p. 33, de Suchet, haranguant les cuirassiers, que le maréchal « convie ces hommes de fer au banquet de la victoire »). Mais on lit avec grand intérêt et grand profit les pages consacrées par l'auteur à la forteresse de Sagonte ou Sagunto qu'il fallait emporter pour atteindre Valence : courageuse résistance d'Andriani, escalade du 28 septembre 1811 repoussée, assaut du 18 octobre repoussé pareillement, bataille livrée le 25 par le général Blake qui tente de secourir la place et qui subit une déroute complète, les défenseurs de Sagonte, découragés, épuisés, acceptant la capitulation au lendemain du désastre. Maître de Sagonte, Suchet se rend maître de Valence ; il occupe la rive gauche du Guadelaviar, il passe la rivière, il remporte un nouveau succès à Mislata (26 décembre), il investit Valence de tous côtés, il refoule dans la ville le général Blake qui cherche à traverser les lignes, il établit des batteries, il arrive à trente mètres du mur d'enceinte, il jette des bombes, et le 9 janvier 1812 Valence capitule. Mais, comme remarque M. de Valicourt, au lieu de profiter de l'effet moral qu'avait produit la victoire de Suchet, au lieu de marcher sur Cadix, les troupes d'Espagne durent envoyer un contingent à la Grande Armée.

A. C.

Commandant Sauzey. **Les Allemands sous les aigles françaises. Essai sur les troupes de la confédération du Rhin, 1806-1813. III. Les Saxons dans nos rangs.** Paris, Chapelot, 1907. In-8°, VI et 265 p.

Après Francfort et les Badois, voici les Saxons. Comme dans les deux volumes précédents, M. Sauzey a consciencieusement étudié son sujet, et il expose, d'après les sources imprimées, les campagnes auxquelles prirent part les Saxons : 1807 (combat de Glatz, siège de Danzig, bataille de Friedland), 1809 (combat de Lintz et bataille de Wagram), 1812 (Kobrin, Pruszana, Poddubny, Biala, Wolkowysk, Kalisch, La Moskowa, etc.), 1813 (Bautzen, Grossbeeren, Juterbock, Leipzig). Il juge que les Saxons se sont toujours battus avec courage lorsque les Français étaient en nombre à leurs côtés, mais qu'abandonnés à eux-mêmes, en corps séparé, ils eurent souvent des défaillances (p. 44), qu'ils furent « peu brillants » durant la campagne de 1809 (p. 62), toutefois qu'ils montrèrent en 1812 discipline, endurance, intrépidité dans les batailles et combats et qu'ils surent alors supporter « des fatigues inouïes dans un pays inhospitalier et sous le climat le plus inclément. » (p. 197). La défection des Saxons à Leipzig que l'auteur qualifie de « déshonorante perfidie » (p. 225) n'est peut-être pas suffisamment expliquée et élucidée; M. S. aurait dû traiter ce point à fond et complètement; il ne suffisait pas de consulter Odeleben. Mais le livre est fait avec soin ; il contient des docu-

ments en grand nombre, et tout ce qui concerne la campagne de Russie et notamment la bataille de La Moskowa, la retraite, le rôle de Thielmann [1], mérite de très vifs éloges. Ajoutons que l'auteur, très compétent d'ailleurs sur ces questions, a joint à son travail un excellent chapitre sur l'uniforme des Saxons de 1806 à 1813 et que la valeur de sa publication est rehaussée par de belles illustrations, uniformes, portraits et plans.

A. C.

Paul Azan, **Le colonel Rocquancourt et les Écoles militaires**. Paris, Chapelot, 1907, in-8°, 60 p.

Le colonel Rocquancourt, sous-directeur, puis directeur des études à Saint-Cyr, a publié un *Cours d'art et d'histoire militaires* et en 1840 et en 1841 deux remarquables brochures où il dit qu'il faut défendre Paris, non à Paris, mais en Champagne entre l'Aisne et l'Yonne et qu'une enceinte continue est inutile. « Si Dieu, écrivait-il, est pour les gros bataillons, il n'est pas pour les grandes murailles, et une enceinte continue pour Paris serait la boîte à Pandore. » Il ajoutait même qu'en cas de siège, la désunion serait dans Paris, que les partis y lutteraient, que chacun « reniant la patrie, chercherait à bâtir son triomphe sur les ruines de la cité. » M. Azan a trouvé un mémoire très curieux que Rocquancourt rédigea en 1830 sur les Écoles militaires et il a jugé que ce travail présentait un réel intérêt et méritait d'être imprimé. Il y a, en effet, dans ces pages nombre de choses utiles. Rocquancourt laisse percer quelque animosité contre l'école de La Flèche. Mais il veut établir l'harmonie dans les corps d'officiers, éviter tout malentendu entre l'armée et la nation, perfectionner l'éducation militaire. Il désire la réforme des programmes; on a, selon lui, sous la Restauration, négligé de parti-pris les mathématiques, l'histoire et la géographie au profit d'un « fatras de subtilités et de mots ». Il demande qu'on renvoie de Saint-Cyr, à la fin de chaque trimestre, les élèves qui ne donnent aucun espoir de réussite. Il souhaite qu'on veille avec un soin extrême au recrutement des instructeurs et professeurs de l'École. Il voudrait que tous les officiers passent par Saint-Cyr, que l'École soit ouverte aux sous-officiers et aux soldats. Rocquancourt, dont M. A. reproduit le mémoire en son entier, n'est pas toujours très clair et il y a dans la suite de ses idées un peu de confusion. M. Azan a eu soin de résumer le texte dans un chapitre préliminaire, et le lecteur lui saura gré de cette « introduction », ainsi que de la publication du travail, car, évidemment, Rocquancourt était un officier distingué, plein d'expérience, formé par l'étude de l'histoire et très versé dans la matière qu'il traitait.

A. C.

---

1. On regrettera toutefois que l'auteur n'ait pas connu le *Thielmann* de Petersdorf (Leipzig, Hirzel, 1894).

Louis Passy. **Mélanges scientifiques et littéraires.** Paris, Alcan et Masson, 4e série, 1904. In-8°, 531 p. 5e série, 1907. In-8°, 642 p.

M. Louis Passy, député et membre de l'Institut, est en même temps secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, et, en cette qualité, il lit des études à cette Société ou bien il consacre des notices à la mémoire des membres disparus. On trouvera études et notices dans ces deux séries, la quatrième et la cinquième, des *Mélanges scientifiques et littéraires*. Les notices sont de deux sortes: ou elles sont courtes, ce qui ne les empêche pas d'être bonnes et de fixer, si brève que soit l'esquisse, le souvenir de tel ou tel savant; ou elles sont longues, et constituent des portraits en pied, comme celui de Wolowski que M. P. nomme avec raison un vaillant et inlassable ouvrier dans le métier de la vie, celui de Lecouteux, le praticien de Cerçay, celui d'Albert Desjardins, celui d'Aimé Girard, celui de Schatzmann, de Risler. Les études comprennent ou des comptes-rendus ou de véritables études. Les comptes-rendus sont des tableaux annuels des travaux variés de la Société, intitulés *L'année agricole*, étendus d'ailleurs, pleins de détails, et qui, si on les rapproche et les met ensemble, offrent l'image complète des progrès accomplis par l'union de la pratique et de la science. Dans les études M. Louis Passy traite avec ampleur et compétence des sujets fort intéressants. Il montre, par exemple, dans l'étude *l'agriculture devant la science*, la diversité des matières qui s'imposent à l'attention d'un écrivain agricole et qui se rattachent à la fois et aux sciences naturelles et aux sciences politiques et sociales. Il retrace la crise alimentaire de 1811 et de 1812 dans le Vexin normand ou encore les mouvements de la population dans le département de l'Eure. Il reproduit un important mémoire de la Société royale d'agriculture, le mémoire dans lequel, en 1789, elle exposait à l'Assemblée nationale les vœux et les plaintes des agriculteurs. Félicitons M. Louis Passy de son activité, des efforts constants qu'il consacre à la propagande de l'agriculture scientifique et souhaitons que l'auteur de *Frochot* résume longtemps encore devant ses confrères l'histoire de l'année agricole.

A. C.

Les monuments et souvenirs tchèques en France par Charles Normand. I. Le monument de Jean de Luxembourg, La Croix de Bohême près de Crécy. Paris, Aux bureaux de l' » Ami des Monuments et des Arts » 98, rue de Miromesnil, 1907. In-8°, 48 p.

Cette jolie plaquette, précédée d'un très ressemblant portrait de Louis Leger, est dédiée à cet « ardent et infatigable propagateur de l'œuvre bienfaisante d'union franco-tchèque ». M. Ch. Normand y raconte l'inauguration du monument qui a été naguère érigé dans la plaine de Crécy à Jean de Luxembourg et aux Français tués le

26 août 1346 en combattant les Anglais [1]. Il reproduit les toasts et discours prononcés à cette occasion par le bourgmestre de Luxembourg, par le maire de Prague, par le regretté Jules Lair, par Louis Leger, par d'autres encore. On remarquera parmi ces allocutions celle de Louis Leger, président du Comité central de l'œuvre, qui a su, en excellents termes, rendre hommage « au seul roi qui soit mort pour la France » et exprimer la sympathie, l'affection de la France pour le Luxembourg et la Bohême. « Nous savons aujourd'hui, a dit Louis Leger, quel était le cri de guerre du roi Jean sur le champ de bataille de Crécy; ce cri était *Prague*, le nom de la ville hospitalière que tant de liens rattachent à la France et qui nous a donné tant de témoignages d'amitié, le nom de la ville qui, au moyen âge, jouait dans l'Europe centrale un rôle analogue à celui de Paris en Occident, qui eut pour reine une princesse du sang de France, qui doit à Mathias d'Arras l'un de ses plus beaux monuments. »

A. C.

Le Socialisme à l'œuvre. Ce qu'on a fait. Ce qu'on peut faire, par Georges Renard et plusieurs collaborateurs, 1 vol. in-12 I-VII, 1-493 p. Éd. Cornély, éd. 1907.

C'est un bien vaste programme qu'a voulu remplir ici M. G. Renard avec ses collaborateurs MM. Berthod, Fréville, Landry, Mantoux et Simiand.

Lui-même parle du « champ immense qu'ils ont parcouru », il faudrait parfois dire : effleuré. Quand on jette un coup d'œil sur la table des matières, on s'aperçoit que c'est tout l'ordre social, économique et moral que les auteurs ont tâché de sonder, où ils ont recherché ce qui devait être transformé, — et en quoi devaient consister les transformations — pour aboutir à un socialisme dont la devise serait : « maximum de bonheur pour tous et maximum de justice entre tous ». Cet idéal, les auteurs sentent qu'il ne pourrait être réalisé d'un coup de baguette, et ils ne travaillent pas comme ils le disent pour l'an 3000 : mais ils savent déjà que pour y parvenir, « il faut universaliser la propriéte, non pas en la morcelant, mais en réduisant la propriété privée aux objets d'usage personnel, en déclarant indivises les autres propriétés et en partageant entre tous les membres de la Société... le revenu de ce patrimoine collectif — que d'autre part, pour assurer en même temps la vie et le progrès de la Société entière, il faut régler la production sur la consommation, en augmentant la première afin d'augmenter la seconde. »

Les conclusions du livre sont, on le voit, franchement collectivistes et elles ne donneraient guère d'intérêt ni d'originalité au volume, si celui-ci, se différenciant de tant de ses congénères, n'abordait dans un esprit qu'on pourrait appeler *Fabien* (d'après l'école

---

1. Lire p. 10, Charles et non *Richard* Joret.

anglaise de même nom qui n'est pas d'ailleurs citée, je crois, par les auteurs), l'examen des nombreuses et immenses questions que soulève le plan de réformes qu'il contient. Cet esprit *Fabien* consiste à partir de la réalité, à tâcher d'interpréter dans le sens des possibilités futures les faits nouveaux même à leur début, et à conclure des demi-réalisations à des réalisations plus complètes.

Le difficile est d'appliquer la méthode avec clairvoyance et sans se laisser entraîner, pour passer du présent au futur, par des préférences de sentiment ou de doctrine. L'école Fabienne anglaise n'a pas été à l'abri de ces entraînements et je ne puis dire que les auteurs du présent volume les aient habituellement évités. Loin de là, les conclusions collectivistes auxquelles ils sont arrivés et qu'ils mettent en relief dès le début de leur livre, le prouvent. Mais ils ont eu du moins le mérite de passer en revue successivement et une à une les institutions sociales et économiques qu'ils voudraient corriger, et rien que le fait de cet examen méthodique et analytique les a forcés à reconnaître presque dans chaque cas, les racines profondes que ces institutions avaient dans la nature humaine telle qu'elle est. Supposée réformée, dans un État déterminé, par l'éducation démocratique et rationnelle, ce qui est déjà une hypothèse fort lointaine et incertaine, cette nature humaine se retrouve dans la vaste Société internationale dont chaque pays est actuellement plus ou moins étroitement solidaire et dont il ne peut, vu l'enchevêtrement des intérêts, détacher ni ses mœurs ni ses règlements. A chaque moment, dans la discussion des réformes désirables, les auteurs viennent se buter contre la difficulté des organisations étrangères et la nécessité, pour résoudre les problèmes, d'arrangements internationaux encore bien peu à prévoir. Ce sont ces contacts forcés avec la réalité qui font le véritable intérêt de ce volume où l'habitude de l'analyse chez les auteurs les a amenés sur bien des points à des réserves, ou à des accommodements peu en honneur habituellement chez les écrivains socialistes. Il aurait suffi qu'ils appliquassent plus à fond la méthode critique et en tenant encore plus compte des faits réels et de la valeur des mots, pour qu'ils modérassent beaucoup leur programme réformiste. Tout en secouant le joug de Marx, ils ne se détachent pas assez de ses prémisses : l'infériorité forcée et toujours croissante des salariés vis à vis du capital. Ils opposent *un* travailleur isolé et faible au capitaliste pourvu de richesse acquise : c'était bon au temps de l'interdiction des grèves et des coalitions, et n'est plus vrai en temps de syndicats et d'unions ouvrières. Toute la base du socialisme ouvrier s'écroule si l'on veut bien tenir compte de ce changement complet survenu dans les rapports du travail et du capital. Elle s'écroule encore plus si, au lieu d'attribuer les fruits de la production au travail, on veut, comme le font nos auteurs, — dans un esprit plus vraiment collectiviste — les répartir à la collectivité entière. Là commencent des difficultés

que M. Renard et ses collaborateurs ne parviennent pas naturellement à résoudre et au milieu desquelles ils se contentent d'indications bien vagues. Qu'est-ce que la collectivité? Le groupe, la commune, la province, l'État, l'Europe, l'humanité? La véritable, la seule justice serait que ce fût l'humanité : sans quoi certains groupes deviennent monopoleurs vis-à-vis des autres et les exploitent. Naturellement, les auteurs ne vont pas jusque là et se contentent, sur des bases mal définies, d'un partage entre l'État et les communes. D'ailleurs, ce partage ne porte pas sur tous les biens. Les auteurs empruntent à A. Menger — sans le nommer — ses idées sur la distinction des biens, et se livrent comme lui à un opportunisme difficile à faire passer dans la pratique. On pourrait aisément montrer combien dans leurs différentes combinaisons sociales la justice, qu'ils invoquent comme pôle directeur, est à chaque instant au moins aussi sacrifiée que dans l'organisation actuelle. Ainsi, quand ils arrivent à la rémunération des fonctionnaires sociaux, ils relèguent aux derniers rangs les moins capables et donnent la prééminence suivant les services rendus. C'est d'une bonne administration : mais en quoi est-ce juste? Il faudrait pour être juste, récompenser le mérite, c'est-à-dire l'effort et non les dons gratuits de la nature. En mettant courageusement l'intérêt social en relief comme but à atteindre par l'organisation sociale, les auteurs se condamnent à laisser dans bien des cas l'injustice au cœur de celle-ci. Resterait à examiner si par suite du trouble apporté, dans l'activité productrice des hommes, par le collectivisme même limité, elle ne porterait pas pour les victimes des fruits encore plus amers que ceux d'aujourd'hui. C'est là le point de vue d'où il faut envisager les institutions humaines : sans quoi avec les meilleures et les plus généreuses intentions les réformateurs sèmeraient plus de désirs de justice, mais feraient lever plus de misère. Le très grand progrès de notre temps, c'est qu'il ne conçoit pas l'intérêt social sans l'amélioration du sort des plus nombreux comme facteur essentiel. C'était la devise de Saint Simon. Par là, on peut dire que le socialisme est entré dans nos veines, et l'intérêt que nous lui portons vient de l'intensité de ton avec lequel il proclame son but : mais, dès qu'il passe aux réalisations, il prête le flanc à la critique. Par la composition même de leur livre, nos auteurs ont facilité la tâche de celle-ci en lui montrant nettement les points faibles de leurs reconstructions. Par là, ils rendent un sérieux service aux études sociales qui ne trouvent trop souvent devant elles que des attaques véhémentes contre l'ordre actuel et des vues d'ensemble très vagues et indéterminées sur l'avenir.

Eugène d'Eichthal.

LETTRE DE M. EDMOND BONNAL

Paris, le 20 septembre 1907.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié dans la *Revue critique* du 2 septembre (n° 35) un article sur mon ouvrage « Les Royalistes contre l'Armée, 1815. » Je n'ai pas à le discuter. Mais en signalant ma prétendue erreur pour quatre généraux que j'accuse de trahison envers la France, vous trouverez juste que je fournisse, dans la présente lettre, les preuves de leur culpabilité. Ce sont : Tabarié, Geither, Barthélemy, Clarke.

I. La feuille des états de service de Tabarié porte : « 1815, Armée Royale en Belgique et en France, du 1er mai au 2 octobre ». Ceci tranche tout débat. Il ne suivit pas Clarke à Gand, il resta au ministère pendant quarante jours pour y recueillir les renseignements dont je l'accuse, qui avaient comme destinataires Wellington et Blücher.

II. Le général Geither conclut, le 14 août, « un arrangement » avec l'ennemi, à Landau. Qui le raconte? Le major prussien de Damitz, d'après les documents du général Grolman, quartier maître général de l'armée prussienne en 1815. Cet officier conclut : « Cela dura ainsi jusqu'à la paix définitive, où Landau devint forteresse de la Confédération. » Geither oublia le cri de guerre de 1793 à l'armée du Rhin et Moselle sous Hoche : « Landau ou la mort! »

III. Phalsbourg, son gouverneur, passa à Louis XVIII sur la proposition des alliés. Les ruses de guerre, en voilà un exemple. Par exception, ceux-ci se retirèrent, ce qui ne détruit nullement la responsabilité d'un gouverneur qui n'a ni à discuter, ni à négocier avec l'ennemi.

IV. Deux généraux, de Vaudoncourt et Paixhans, ont, les premiers, accusé Clarke de trahison pour 1813 et 1814. Je l'accuse de n'avoir rien préparé pour la défense du Rhin, malgré l'ordre impérial donné par M. de Bassano le 8 septembre 1813 qui insistait sur l'artillerie et les vivres dans les places fortes. En décembre, l'Empereur, doutant de sa fidélité, faisait de Drouot le ministre de la garde dont il lui enlevait la direction. La défense de Paris fut oubliée, atteste Vaudoncourt qui l'incrimine même dès 1811. En 1814, son attitude louche s'accentua dans la nullité de l'organisation en vue d'une bataille probable pour le 25 mars. — Sur la campagne de France, écoutons le général Paixhans. Il déclarait, en 1834, que Napoléon aurait pu la terminer à son avantage, soit le 26 février où il aurait détruit l'armée de Schwartzenberg, soit le 2 mars en infligeant à l'armée de Blücher un désastre égal, s'il avait eu à sa disposition un équipage de ponts. L'empereur les avait demandés, jamais Clarke ne les fournit. Enfin, lorsque vint le 30 mars, il déserta et passa à l'ennemi.

C'est à raison de ces faits que je vous prie, Monsieur le Directeur, d'insérer la présente lettre qui importe à mon honorabilité dans votre *Revue*.

Veuillez en agréer tous mes remercîments.

Ed. Bonnal.

RÉPONSE DE M. ARTHUR CHUQUET.

Selon M. Edmond Bonnal, j'aurais commis quatre erreurs « pour quatre généraux » qu'il accuse de trahison envers la France. Des quatre personnages dont il s'agit, deux seulement, Geither et Clarke, sont généraux; Tabarié est inspecteur aux revues, et Barthélemy, colonel; mais passons et venons aux quatre points de la lettre de M. Bonnal.

I. Le premier point est relatif à Tabarié, homme très intelligent et grand travailleur, qui fut longtemps chef du personnel. M. B. prétendait dans son livre que

Tabarié, resté au ministère de la guerre, envoya de Paris un rapport que Clarke reçut à Gand le 24 avril et qu'il accabla d'états de situation son ami le duc de Feltre. Pourtant, lui avais-je dit, Tabarié était à Gand avec Clarke le 22 avril, comme le prouve la lettre du lieutenant-général Stewart de ce jour-là, *Tabarié who is with Clarke*, « Tabarié qui est avec Clarke ». — Personne, en effet, ne traduira ces mots, comme fait M. B., par « Tabarié qui est l'homme de Clarke ». — Bien mieux, disais-je encore, Tabarié était à Gand le 2 avril, comme le prouve une lettre de Jaucourt datée de Gand, 2 avril (*Corr.* de Jaucourt, p. 256) : « Tabarié est ici ». Et je n'ajoutais pas d'autres témoignages : celui du *Moniteur*, 29 avril : « M. Tabarié est à Gand » — celui du ministre Davout écrivant à Napoléon le 4 mai : « On sent chaque jour la nécessité de nommer un chef du personnel ; Tabarié est décidé à ne pas revenir » (Davout. *Corr.* n° 1666) — celui du *Journal universel de Gand*, 14 avril : « Le roi a maintenant avec lui trois de ses ministres, le duc de Feltre, le comte de Blacas, le comte de Jaucourt. Il a appelé dans son Conseil le comte de Lally et le vicomte de Chateaubriand. Le duc de Raguse, le duc de Bellune, plusieurs officiers généraux, M. Tabarié, se trouvent aussi en ce moment à Gand.» Mais M. B. a, depuis notre article, découvert l'état de service de Tabarié, et il y a lu que Tabarié était à l'armée royale du 1er mai au 2 octobre. « Ceci, dit-il, tranche le débat», et il conclut que Tabarié est resté à Paris au ministère de la guerre pendant quarante jours (du 20 mars au 1er mai) et que de Paris, des bureaux mêmes, il a pourvu Clarke de renseignements. Je connaissais l'état de service et le dossier, malheureusement très incomplet, de Tabarié. M. B. a tort de s'en étayer. Si, d'après cet état de service, Tabarié appartient à l'armée royale du 1er mai au 2 octobre, c'est que, durant les mois de mai, de juin, de juillet, d'août et de septembre, il a été soldé par le gouvernement de Gand et sur les fonds particuliers de l'armée royale. Aussi, sur les *États d'appointements* du ministère de la guerre, à Paris, son nom, omis depuis le mois de mai, ne reparaît-il qu'en octobre. Il figure, en revanche, sur les *États* arrêtés à la fin de mars et d'avril par Davout — parce que le ministre espère encore le retour de cet homme indispensable — mais sa signature manque, et on lit au lieu et place de cette signature les mots *quittance jointe*. Ce qui signifie que Tabarié s'est fait payer, à son retour d'émigration, les mois de mars et d'avril, et ce qui prouve, une fois de plus, puisqu'il n'a pas signé les *États*, qu'il n'était pas durant ces quarante jours au ministère de la guerre.

II. A propos de Geither, le défenseur de Landau, — qu'il ne nomme plus *Geuder* — M. B. cite Damitz : « Geither conclut le 14 août un arrangement avec l'ennemi ; cela dura ainsi jusqu'à la paix définitive où Landau devint forteresse de la Confédération. » Je cherche vainement dans ces mots les preuves de la trahison de Geither, et M. B. a oublié de traduire et de citer cette phrase décisive de Damitz qui justifie Geither : « Ainsi étaient remplies les conditions qu'on avait posées en haut lieu ». Si M. B., au lieu de feuilleter Damitz, avait étudié d'un peu plus près l'histoire de l'année 1815, il saurait que Landau dépendait de l'armée du Rhin commandée par Rapp, que Rapp conclut le 22 juillet un armistice qui s'étendait à toutes les places d'Alsace (ainsi qu'à Phalsbourg), que Rapp fit le 31 juillet prendre la cocarde blanche à son armée. Et M. B. accable Geither qui refusa de reconnaître l'armistice et qui ne fit arborer le drapeau blanc que le 15 août! Il dit dans son livre que Geither « congédia les gardes nationales, confia la place aux bourgeois et prépara par cette infamie la cession de Landau. » Pauvre Geither! Le gouvernement licencie l'armée, licencie les gardes nationales mobilisées, licencie les troupes de ligne. Et Geither qui, sur l'ordre du gouvernement, doit licencier la garnison, gardes nationales d'élite et troupes de ligne, et laisser par suite à la garde nationale sédentaire le service de la place, Geither qui, sur l'ordre du lieutenant-général Dubreton, successeur de Rapp, cesse le 15 septembre tout commandement, Geither est un infâme!

III. Le gouverneur de Phalsbourg n'a pas, comme dit M. B., passé à

Louis XVIII sur la proposition des alliés, et je ne vois pas là un exemple des ruses de guerre. M. B. se contente trop de phrases vagues, d'à peu près, et, là encore, sans nous le dire, il s'est borné à lire Damitz. « On bloqua Phalsbourg, écrit Damitz, et du moment où le commandant se déclara pour Louis XVIII, la forteresse fut laissée entièrement libre ». Voici, du reste, les faits que M. B. n'a pas daigné chercher et connaître. Le colonel Barthélemy, gouverneur de Phalsbourg, était un bonapartiste ardent ; il ne désespéra pas après Waterloo, tout comme Geither ; il fait une vigoureuse sortie le 4 juillet et subit le lendemain un bombardement; il renvoie le 6, sans les écouter, et un trompette et un parlementaire ; il repousse le 11 un armistice ; il refuse le 17 un paquet apporté par un courrier ; il ne reconnaît pas l'armistice conclu par Rapp en déclarant que Phalsbourg ne dépend pas de l'armée du Rhin ; il tiraille sur l'ennemi jusqu'au 1er août ; il n'arbore le drapeau blanc que le 3, sur l'ordre de Belliard qui commande à Metz et de Heudelet qui commande à Nancy ; il signe le 5 avec le général-major russe Berdiaieff une convention militaire qui fixe la ligne de démarcation des deux partis, et l'étranger n'entre pas dans Phalsbourg. Et M. B. dit dans son livre qu'il y eut trahison!

IV. Je refuse de suivre M. B. sur ce terrain. J'ai écrit qu'on ne pouvait accuser Clarke de trahison en 1815 : Clarke était ministre de Louis XVIII, il garda le serment prêté à Louis XVIII. M. B. assure que Clarke trahissait en 1813 et en 1814 : cela n'est pas de notre sujet ; revenons, s'il vous plaît, à la question ; il s'agit ici, non des deux années 1813 et 1814, mais de 1815, des Cent Jours, du voyage de Gand, et j'ai dit et je dis encore que ceux qui suivirent Louis XVIII à Gand, comme fit Clarke, n'étaient pas des traîtres. M. Bonnal connaît-il la réponse de Clarke à la lettre que Davout lui fit écrire, ainsi qu'à Tabarié et à d'autres, pour les engager à revenir ? Qu'on me permette d'en citer quelques mots : « J'ai toujours été homme d'honneur et bon Français, et je ne puis devenir l'ennemi de mon pays. Mais je manquerais à l'honneur et à ma qualité de Français, et si je servais désormais Bonaparte. J'ai accompli dans toute leur étendue les engagements que j'avais jadis contractés avec lui jusqu'à ce que l'acte qu'il signa en avril 1814 me rendît ma parole. Peu après, le Roi, oubliant le passé, me nomma pair ; je lui prêtai serment. Nommé ensuite chevalier de Saint-Louis, je prêtai au Roi un nouveau serment. Enfin, comme ministre, j'ai prêté entre les mains du Roi un troisième serment. Je serais le plus méprisable des hommes si je violais un seul de ces serments. »

Arthur Chuquet.

— M. Gustave Schnürer a publié dans les *Etudes historiques de Fribourg*, et en tirage à part, une étude critique sur le texte intitulé *Pactum sive promissio facta per Pipinum patricium Stephano secundo pontifici*, et publié pour la première fois, en 1804, par Fantuzzi dans les *Monumenti Ravennati*. (*Das Fragmentum Fantuzzianum*, von G. Schürer und Diomedes Ulivi. Freiburg, Gschwend, 1906, 128 p. in-8°; prix : 3 fr. 50). C'est pour faire honneur au premier éditeur, que Troya, dans son *Codice diplomatico longobardo*, a baptisé, cinquante ans plus tard, du nom de *Fragmentum Fantuzzianum* ce prétendu texte de la charte de Quierzy, de 754, qui se rattache à l'intervention du roi franc contre Aistulphe en Italie et à la création des États de l'Eglise. On est assez généralement d'accord que le document est faux; mais il est intéressant d'étudier les antécédents et les motifs de ce faux et là-dessus les avis diffèrent passablement en relisant chez M. Schn. ce que Scheffer-Boichhorst, Ficker, Martens, Veiland, etc. en ont dit, et le problème

paraît d'autant plus délicat à résoudre que le texte ne nous est conservé que par une copie de la fin du xve siècle, dans un recueil aux Archives de Venise. Notre auteur conclut que ce n'est pas un faux *complet*; la charte de Quierzy a été vraiment dressée, mais elle fut interpolée entre 1774 et 1781, alors que Charles et Adrien étaient en dissentiment sur l'étendue des concessions territoriales faites au Saint-Siège sans que l'auteur prudent ose imputer ce maquillage à la curie romaine. M. Diomède Ulivi, prêtre roumain et élève de l'Université de Fribourg, a aidé l'auteur dans son travail critique, en collationnant surtout les textes du *Fragmentum*, retrouvés depuis Fantuzzi. — R.

— Le R. P. W. J. Mulder, de la Compagnie de Jésus, a entrepris d'étudier à fond pour ses compatriotes la vie et les œuvres de Thierry de Nieheim (ou Nyem), connu comme chroniqueur de l'époque du Grand Schisme. (*Dietrich von Nieheim, zyne opretting van het Concilie en zyne Kronick*, Amsterdam, van der Vecht, 1907, XXV, 215; XXIX, 68 p. in-8°.) Après les nombreux savants qui se sont occupés déjà de l'auteur du *de Schismate* et des *Historiarum sui temporis libri tres*, après Erler, Chroust, Finelle, Goeller, Lindner, Sauerland, etc., M. Mulder a, dans une série de chapitres, examiné la carrière du clerc westphalien, devenu l'employé de la Chancellerie pontificale d'Avignon, l'évêque élu de Verden, ses écrits polémiques, ses brochures consacrées à la réforme de l'Église. Quand le vieux fonctionnaire de la curie mourut à Maestricht en 1418, il avait encore vu cesser le schisme et le nouveau pape Martin V pacifier la chrétienté, mais personnellement il avait perdu toute influence et son rôle politique était fini. La seconde moitié du travail est consacrée à la Chronique de Thierry de Niem, dont M. M. a étudié divers manuscrits, et dont il publie neuf fragments encore inédits. Son livre intéressera donc à la fois les historiens de l'Eglise et les écrivains qui s'occupent de l'histoire générale du quinzième siècle. — R.

— La *Revue* a déjà rendu compte de deux volumes de la *Bibliothek wertvoller Memoiren*, publiée par M. E. Schulze à Hambourg, librairie Gutenberg (n° 36, p. 196). Voici un nouveau volume, le 2e de la collection, qui contient, sous le titre *Bourgeoise allemande et noblesse allemande au* xvie *siècle*, les Mémoires de Barthélemy Sastrow et de Hans de Schweinichen. M. Max Goos qui édite ce volume, a remanié le texte à l'usage du grand public, laissant de côté tout ce qui lui paraît long et superflu, réduisant en petites phrases les lourdes périodes, changeant les expressions lorsque l'exige la clarté ou le bon goût, suivant, comme il dit, cette loi, que l'œuvre doit être intéressante de la première à la dernière page, et qu'elle ne s'adresse pas aux historiens de profession, qui, eux, recourront aux originaux. On lit du reste avec intérêt les Mémoires de Sastrow et de Schweinichen ; le premier a vu de près les grands événements du xvie siècle et il trace de curieux portraits; quant au second, qui n'a pas le talent de Sastrow, il raconte nombre d'anecdotes sur les trois princes silésiens qu'il a servis, notamment sur l'aventureux Henri XI. — A. C.

— Nous recevons le troisième volume du Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Dresde (*Katalog der Handschriften der koen. oeffentlichen Bibliothek zu Dresden*. Leipzig, Teubner, VI, 538 p. in-8°, prix 18 fr. 75 c.), édité par M. Louis Schmidt. Il renferme l'énumération des manuscrits relatifs à l'*alchimie* et à la *magie* (N); des manuscrits *espagnols* (Oa); *italiens* (Ob); *français* (Oc); *anglais* (Od); et *slaves* (Oef). Suivent différents groupes de *Varia*, renfer-

mant des écrits et des collectanées de théologie, de médecine, d'économie politique, etc., depuis des textes de Pères de l'Église jusqu'à des règlements militaires du XVIIIe siècle, dans un étrange pêle-mêle (P. R. RB); enfin, il y a les rubriques concernant les manuscrits et documents relatifs à l'histoire saxonne (Q. RA RC RD). Si l'on n'en devait juger que par ce troisième volume, on ne pourrait dire que la Bibliothèque royale de Dresde renferme des trésors bien rares; dans les différents chapitres énumérés, seul l'historien local du passé saxon trouvera des documents utiles à consulter; les princes de la maison de Wettin ont préféré collectionner, à travers les siècles, et selon leur tempérament, les bons crus, les belles femmes et les tableaux de maîtres; évidemment les manuscrits les ont moins attirés. Signalons pourtant parmi les textes français une belle *Apocalypse* avec des miniatures, provenant de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne. Malheureusement l'exemplaire du tome III parvenu à la *Revue critique* est incomplet de la feuille 9 (la feuille 8 s'y trouvant *deux* fois), de sorte que la plupart des manuscrits français, dont quelques-uns seraient peut-être encore à signaler, nous sont restés inconnus. — E.

— M. Jean LEMOINE a fait tirer à part l'intéressant et si neuf article qu'il avait publié dans la *Revue de Paris* du 1er septembre sur *Madame de la Fayette et Louvois* (24 p.). On sait qu'elle avait obligé Louvois en mariant la fille du ministre au petit-fils de La Rochefoucauld. Nous la voyons se jeter, après la mort de La Rochefoucauld, dans un véritable tourbillon de sollicitations et de requêtes de tout genre en faveur de ses enfants, surtout de son second fils, et de la duchesse de Savoie. Son second fils, entré dans l'armée, est en toute occasion protégé par Louvois; il obtient un régiment à vingt et un ans et lorsqu'il fait des sottises à Strasbourg, il n'est ni remplacé ni déplacé. De même, c'est encore Louvois qui, sur la demande de Mme de La Fayette, intervient auprès du roi et prend en main les intérêts de Madame Royale, humiliée et traitée avec peu d'égards par son fils Victor-Amédée. — A. C.

— La brochure de M. J.-J. ESCANDE *L'Égalité* (Paris, bibliothèque coopérative laïque et républicaine, 1907; in-8 de 73 pages) est d'un brave homme qui voudrait voir tous ses semblables couler le plus parfait bonheur. Le tableau de son paradis terrestre manque seulement de couleur et de pittoresque. M. J.-J. E. s'efforce avec trop de sagesse de garder le juste milieu entre toutes les doctrines. Il répudie l'immobilité et il répudie la violence. Il croit dur comme fer au Progrès et que la société a une mission à remplir, etc. Le document est à joindre au dossier de la religion laïque. — A. MZ.

— A l'occasion de la réunion de la deuxième conférence de La Haye, M. Charles MIRET (sans doute un pseudonyme) souligne âprement la contradiction qui éclate entre le pacifisme oratoire des gouvernements et l'augmentation croissante des dépenses militaires (*Nostradamus et la Conférence de La Haye*, Paris, Ollendorf s. d., 24 p.). Le ton est d'une ironie facile et par suite fatigante. A la fin, une fantaisie un peu grosse : le texte, article par article, des résolutions, qui seront bientôt adoptées par le Congrès de la guerre à outrance réuni aussi à la Haye. — A. MZ.

— *L'Épanouissement social des droits de l'homme* de M. Charles BOUCAUD (brochure n° 443 de la collection Bloud, *Science et Religion*, in-8 de 71 pages) présente d'une façon claire et précise un bon résumé philosophique et juridique de

la thèse des catholiques sociaux. Catholique, M. B. s'efforce avec beaucoup de subtilité de justifier les vœux monastiques ; il défend la liberté de l'enseignement, combat le divorce et le collectivisme, etc. Social, il réclame la suppression des ateliers de famille, du travail de nuit, des ingrédients insalubres, il veut le repos hebdomadaire, etc. — A. Mz.

— A l'occasion de la restauration du palais des papes et de l'exposition historique organisée par la municipalité d'Avignon, un érudit très informé qui se cache sous le pseudonyme de Pierre Lauris, a eu l'heureuse idée de condenser en une brochure populaire, claire et vivante, l'histoire délayée en de gros volumes, de la réunion à la France de la ville d'Avignon et du Comtat Venaissin (Pierre Lauris, *Avignon révolutionnaire*, Cavaillon, Mistral, 1907, 67 pages, in-8). Bien qu'aucune référence n'accompagne le texte, on sent que la documentation est solide et sur certains points originale. Les dernières pages sont remplies par des notices biographiques, précises et nourries, sur les principaux révolutionnaires d'Avignon. — A. Mz.

— La librairie Ludwig Rosenthal (Munich, Hildegardstr., 16) a publié sous le n° 121 un catalogue intitulé : *Musik, Kirchengesang, weltliche Musik, alte seltene Musikwerke, Autographen, Manuskripte, Mozart, Wagner, Liszt :* 1782 n°s, 146 pp. Parmi les imprimés très curieux, se trouve Christ Hegendorff, *Encomium ebrietatis,* dont la bordure de titre, représentant des anges musiciens, est l'œuvre de Cranach, et est reproduite comme frontispice du catalogue. Un manuscrit du XIe-XIIe siècle est un missel, probablement à l'usage de Brixen, avec des neumes (n. 954). Les autographes de musiciens modernes proviennent en partie des papiers de W. A. Gottschalg, organiste de la cour à Weimar (Berlioz, Dingelstedt, Hoffmann von Fallersleben, Liszt, Moschowski, R. Schumann, C. M. Widor, etc.); en outre, il faut signaler le manuscrit d'un concerto de Mozart et celui d'une œuvre de jeunesse de Wagner. — S.

— Nous avons reçu les catalogues V (*Livres anciens*) et VI (*Incunables et livres à figures*; 242 n^os^, XVI-93 pp.) et un supplément au cat. V (*Ouvrages modernes*). de la librairie T. de Marinis à Florence, 3, via Vecchietti. Le catalogue n° VI est précédé de documents inédits pour l'histoire de l'imprimerie à Naples au XVe siècle et contient la description, avec gravures, d'un grand nombre de livres précieux, surtout d'origine italienne, et de quelques manuscrits.

— La brochure annuelle de l'Académie des sciences d'Amsterdam contient les poèmes suivants (*Rufius Crispinus, carmen praemio ornatum in certamine poetico Hoeufftiano*; *accedunt sex carmina laudata*; Amestelodami, apud Io. Muellerum, MCMVII; in-8°) : 1° J. Pascoli, *Rufius Crispinus* (16 pp.); 2° J. Pascoli, *Vltima linea* (13 pp.); 3° F. X. Reuss, *Excidium Correrianum* (la catastrophe de Courrières; 15 pp.); 4° P. Rosati, *Rusticatio* (15 pp.); 5° Ed. San Giovanni, *Ancilla* (19 pp.); 6° Fr. S. Alessio, *Duo magi* (17 pp.); 7° A. Zappata, *Lampadephoria* (21 pp.).

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — **21 octobre** — **1907**

Lea, Histoire de l'inquisition en Espagne, III. — Le Glay, Théodore de Neuhoff, roi de Corse. — Maugras, Lauzun. — Lenôtre, Mémoires sur la Révolution, Massacres de septembre, Les fils de Philippe-Égalité, La fille de Louis XVI. — Bourgeois et Clermont, Rome et Napoléon III. — Académie des Inscriptions.

Henry Charles Lea. **A history of the Inquisition in Spain.** Vol. III. New-York Macmillan, 1907. In-8°, xi-575 p.

Dans la première partie de ce volume (livre VI) [1], l'auteur poursuit et termine l'étude de la « pratique » inquisitoriale, comprenant l'application de la torture et les règles générales de la procédure (accusation et défense). Le livre VII concerne les jugements et les peines ; le livre VIII énumère et délimite les « sphères d'activité » de l'Inquisition, à savoir les convertis juifs, les Morisques, les protestants, les auteurs de divers délits de plume ou de parole. Toutes ces questions sont exposées avec une lucidité parfaite et toujours d'après des documents originaux, dont un très grand nombre encore inédits.

La torture, que l'Inquisition rendit générale et presque quotidienne en Espagne, répugnait à l'esprit indépendant des Espagnols. Alphonse X, bien qu'admirateur du droit romain, n'en voulut point en Castille ; en Aragon, il fallut les ordres exprès du pape Clément V pour que la torture fût employée en 1311 contre les Templiers. Toutefois, lorsque s'organisa l'Inquisition espagnole, l'usage de la torture avait déjà prévalu dans les cours séculières et M. Lea, avec son impartialité habituelle, insiste sur le fait que la torture inquisitoriale fut d'ordinaire moins cruelle et mieux réglée que celle des tribunaux laïcs de la même époque. Souvent, en effet, les registres de l'Inquisition nous apprennent qu'un accusé soumis à la torture n'a rien confessé ; cela serait-il admissible si le zèle des bourreaux n'avait pas été contenu, s'ils avaient eu pleins pouvoirs de sévir par tous les moyens? Il est vrai — M. L. le concède dans un autre passage — que les parents de la victime pouvaient secrètement payer les bourreaux, pour les empêcher de trop bien faire leur métier. Sur cette question

1. Voir, sur les deux précédents volumes, *Revue critique*, 1906, I, p. 300-308; 1907, I, p. 213-217.

comme sur beaucoup d'autres, qui se rapportent à la procédure inquisitoriale, nous sommes assez mal informés, car, tandis que l'Inquisition pontificale du moyen âge produisit toute une littérature de manuels, l'Inquisition espagnole, dans l'intérêt de sa redoutable puissance, ordonna le silence et s'enveloppa d'obscurité.

La loi romaine défendait de torturer un accusé qui avouait, dans le dessein d'obtenir de lui qu'il dénonçât ses complices La Rome pontificale, dès 1252, autorisa ce procédé barbare ; plus tard, Paul IV et Pie V obligèrent même les inquisiteurs à y recourir. Aucun aveu n'était censé complet s'il ne comprenait une dénonciation ; même l'impénitent ou le relaps, voué aux flammes, pouvait être torturé avant d'être brûlé s'il refusait de désigner ses complices. Il était permis aussi de torturer des témoins non accusés lorsqu'ils variaient dans leurs dépositions ou qu'ils contredisaient gravement d'autres témoins.

Nobles, ecclésiastiques, hommes libres, esclaves, tous étaient passibles de la torture. La vieillesse et l'enfance n'en exemptaient pas. A Tolède, Isabel de Jaen, âgée de 82 ans, subit cinq tours de corde, s'évanouit et n'est rappelée à la vie qu'à grand'peine. A Valence, une fille de 13 ans, Isabel Madalena, accusée de pratiques islamiques, est torturée, refuse d'avouer et n'en reçoit pas moins, avant d'être renvoyée, cent coups de fouet. D'autres fois, les juges étaient plus cléments et se contentaient de placer les enfants et les vieillards en présence des instruments de torture ; cela suffisait à délier les langues.

C'était un principe que la torture ne devait pas mettre en péril la vie du patient ou l'intégrité de son corps. On n'en torturait pas moins des femmes enceintes, des mères allaitant leurs enfants, des hernieux, des manchots (encore au XVIIIe siècle!). Vers 1710, un homme de Valence, trois fois torturé et condamné aux galères, voit sa peine commuée parce qu'il est devenu infirme *por la violencia de la tortura*. Un second malheureux a le bras gauche brisé ; une femme de soixante ans a un orteil arraché par la *balestilla* (1643).

Un autre principe général interdisait de *réitérer* la torture. On éludait ce principe en prétendant qu'on la *continuait*. Quand une femme — ce qui arrivait souvent — perdait connaissance à la première application des cordes (*garrucha* , ou au début du supplice de l'eau, on la soignait, on la rappelait à la vie, et dès que le médecin était consentant, on *continuait* l'une ou l'autre opération.

La durée de la torture dépendait du bon plaisir des juges ; elle pouvait sembler suffisante au bout d'une demi-heure, ou se prolonger pendant deux heures et plus. Nous possédons, à cet égard, des documents irrécusables, les procès-verbaux des secrétaires. Les hurlements des victimes, leurs supplications, leurs protestations d'innocence, leurs demi-aveux sitôt rétractés, enfin, quand les cordes ou l'eau ingurgitée ont fait leur œuvre, les confessions et les dénonciations consécutives, tout cela est narré avec une froideur qui exclut le

soupçon d'inexactitude. La confession, pour être valable, devait être réitérée vingt-quatre heures plus tard hors de la chambre de torture; mais c'était là encore une hypocrisie, car celui qui rétractait sa confession était aussitôt soumis à la *continuation* de la torture. Un auteur du XVIIe siècle exprime l'opinion que la torture ne peut être *continuée* trois fois, tout en avouant que l'avis contraire a des partisans; M. Lea a trouvé, dans les documents, des exemples d'une double rétractation avec triple infliction de tourments. Si Miguel de Castro, en 1644, ne fut pas torturé trois fois, c'est qu'on s'aperçut, après la deuxième épreuve, qu'il avait perdu des doigts, arrachés par les cordes, et qu'un de ses bras était disloqué. Là-dessus, on ordonna qu'il fût livré au bras séculier; la menace du feu le décida à confesser tout ce qu'on voulait et à désigner des complices. Sa confession étant reconnue valable, il fut condamné à la prison perpétuelle et au port du *sanbenito;* en outre, il reçut cent coups de fouet pour avoir révoqué deux fois ses aveux.

Si la torture était impuissante, si la victime refusait obstinément de s'accuser elle-même, le tribunal avait le droit et l'habitude de s'inspirer des « faits de la cause » et d'infliger une peine quelconque au récalcitrant. Les cas d'acquittement pur et simple sont très rares; l'Inquisition n'aimait pas à reconnaître une erreur, même évidente. Elle n'aimait pas non plus avouer qu'elle eût recours à la torture; dans plusieurs sentences, il est dit mensongèrement que la confession a été obtenue sens contrainte; ailleurs, il est seulement question d'une *cierta diligenzia* dont on a usé pour l'obtenir. Charge très grave pour la conscience des inquisiteurs! Ils savaient l'infamie de leur procédure, mais ne s'y tenaient pas moins.

Le procès inquisitorial dérive, dans une large mesure, des procédés de la confession auriculaire. Il ne visait pas à la justice, mais à l'aveu. Tout accusé était réputé coupable et traité, par suite, comme un pécheur qui devait chercher à sauver son âme en avouant ses fautes et en subissant sa peine. Ainsi s'expliquent toutes les horreurs de la prison préventive où l'accusé, pendant des mois et même des années, ne savait même pas quelle accusation pesait sur lui; ainsi s'expliquent la dissimulation des noms des témoins, l'altération systématique des témoignages, les obstacles apportés à la défense, les pièges infiniment subtils de l'interrogatoire, le but n'étant pas de découvrir la vérité, mais d'acculer la victime à l'aveu. En principe — la procédure inquisitoriale est pavée de bons principes — le secours d'un avocat était accordé; mais ce n'était là qu'une fraude, du moins à partir du XVIe siècle. L'avocat était désigné et payé par le tribunal; il lui était interdit (1522) d'avoir aucune relation avec les enfants ou la famille de l'accusé; ce n'était qu'un espion de plus auprès de lui. Depuis 1580, les avocats sont des *familiers* de l'Inquisition, qui ne peuvent causer avec leurs clients qu'en présence d'un inquisiteur et

d'un secrétaire, chargé de rédiger un procès-verbal de l'entretien.

L'Inquisition espagnole, comme l'Inquisition pontificale, n'épargna pas plus les défunts que les vivants. Un mort condamné pour hérésie, même trente ou quarante ans après son décès, était déterré, ses ossements jetés au feu ; on le brûlait en effigie et ses biens étaient confisqués, alors même qu'ils étaient sortis par aliénation de sa famille. A deux autodafés de Tolède, en 1485 et en 1490, on brûla en effigie plus de 400 morts, représentés par des mannequins costumés en juifs ; puis leurs noms furent proclamés à la cathédrale et les héritiers reçurent sommation de comparaître dans les vingt jours pour remettre aux officiers royaux les biens confisqués. Les enfants et les héritiers de l'accusé défunt avaient qualité pour défendre sa mémoire au cours du procès et faire comparaître des témoins à décharge. Les actions de ce genre deviennent rares à la fin du XVIe siècle et tombent en désuétude au siècle suivant.

Au point de vue de la peine, l'Inquisition différait essentiellement des cours séculières en ce que les juges de ce tribunal infligeaient des châtiments à leur fantaisie. Si l'hérésie impénitente entraînait toujours le bûcher et la confiscation, les peines réservées aux moindres crimes n'étaient fixées par aucune loi. La variété de ces *penas extraordinarias* était infinie : prison à temps ou à vie, galères, verges, port du *sanbenito*, exil, confiscation, amende honorable et abjuration en public, toutes pénalités qui peuvent être cumulées ou aggravées par des mesures accessoires, telles que la destruction d'une maison, la pratique de nombreux jeûnes, la récitation d'interminables prières, etc. L'Inquisition médiévale prescrivait souvent de lointains pèlerinages ; ce mode d'expiation était ignoré de l'Inquisition espagnole. Toute condamnation, même légère, entraînait pour la victime et pour ses descendants des incapacités qui les empêchaient de gagner leur vie ; les préjugés populaires, sans cesse exaltés par l'Inquisition et la solennité des autofadés, contribuaient à faire de tout condamné un paria, de tous les les siens des mendiants ou des vagabonds.

L'Inquisition, on le sait, ne portait contre personne la peine de mort : elle « relâchait » le coupable et le remettait au bras séculier, en le recommandant même à son indulgence. Les apologistes de l'école de Joseph de Maistre, qui partent de là pour décharger l'Inquisition de toute responsabilité dans la longue orgie de chairs grillées où se délecta son orthodoxie catholique, ces apologistes sont de mauvaise foi ; car la seule préoccupation des gens d'Église était d'éviter une *irrégularité* canonique (*ecclesia horret a sanguine*) et ils surent toujours faire du pouvoir civil le ministre de leurs féroces vengeances. Par moments, on oubliait la comédie, on jetait le masque ; ainsi l'Église accordait une indulgence à quiconque apportait du bois pour le bûcher et Léon X, dans sa bulle *Exsurge Domine*, compta parmi les hérésies de Luther d'avoir soutenu que la

crémation des hérétiques était contraire à la volonté du Saint-Esprit.

Au moyen âge, l'Inquisition pontificale ne faisait brûler que les hérétiques impénitents; celui qui se rétractait, même au moment suprême, était admis à réconciliation. L'Inquisition espagnole fut plus rigoureuse; même la confession ne sauvait pas toujours du bûcher. Sur un point, toutefois, elle se montra moins cruelle : le condamné était généralement étranglé avant d'être brûlé.

Après l'expulsion des juifs (suivie, sous Philippe III, de celle des Morisques) qui, n'ayant pas reçu le baptême, ne pouvaient être considérés comme hérétiques, l'Inquisition trouva son gibier favori dans les catholiques descendants d'infidèles qu'elle soupçonnait de pratiques juives ou musulmanes. Que ce soupçon ait été souvent justifié, cela ne fait pas doute; les *marranes* étaient des convertis imparfaits. En 1715 encore, on découvrit à Madrid même une association secrète de vingt familles juives, qui possédaient un rabbin et une synagogue; en 1727, toute une communauté morisque fut dénoncée à Grenade et poursuivie avec la dernière rigueur. Mais les annales de l'Inquisition abondent en exemples de malheureux qui furent dépouillés, emprisonnés, envoyés aux galères ou brûlés pour un simple geste, pour un acte sans conséquence interprété comme un retour vers leur passé familial. A Tolède, en 1567, Elvira del Campo, descendante de juifs convertis, mais catholique très pieuse, fut signalée par ses servantes comme s'abstenant de manger du porc. Arrêtée, elle répondit qu'elle agissait ainsi par ordre des médecins, à cause d'une maladie que lui avait donnée son mari. Deux fois torturée, elle avoua qu'à l'âge de onze ans elle avait entendu dire à sa mère, morte bientôt après, qu'il fallait observer le sabbat et s'abstenir de porc. Elvira fut condamnée à trois ans de prison, au port du *sanbenito* et à la perte de tous ses biens. Combien d'autres, suspectés sans meilleures preuves, pourrirent dans les geôles de l'Inquisition ou montèrent sur ses bûchers!

L'importance du protestantisme en Espagne a été fort exagérée; mais comme il offrait à l'Inquisition un champ d'action nouveau, au moment où les judaïsants se faisaient rares, M. Lea a pu dire qu'il a beuacoup contribué à la maintenir; la puissance qu'elle conserva pendant tout le XVIIe siècle vient surtout de là. En outre, l'horreur de l'hérésie nouvelle qui avait conquis une partie de l'Europe eut pour effet que l'Espagne s'isola de plus en plus et que le moyen âge put s'y prolonger jusqu'à nos jours.

Un des chapitres les plus piquants de ce volume concerne la censure des livres. Elle avait été établie, comme institution d'État, par Ferdinand et Isabelle; l'Inquisition en prit la charge pour empêcher la diffusion des idées luthériennes (1521); dès 1527, elle délivrait des permis d'imprimer. En 1547, la Suprema fit reproduire un index de livres prohibés, composé en 1546 à l'Université de Louvain; elle en

publia un plus ample en 1551 et d'autres jusqu'en 1782. Les livres confisqués devaient être brûlés ou, s'ils n'étaient dangereux qu'en partie, maculés (*borrados*). Une pragmatique de 1558, au nom de Philippe II, porta la peine de mort et de confiscation contre tout libraire ou tout particulier qui conserverait un livre condamné par l'Inquisition; tout libraire devait posséder un exemplaire de l'index et le tenir à la disposition du public. La pratique inquisitoriale fut plus clémente; les délinquants furent molestés, réduits à la misère, mais on leur laissa la vie. L'Inquisition ne se borna pas à élever une barrière contre les publications suspectes du dehors; elle exerça un contrôle si tyrannique sur la production littéraire de l'Espagne qu'elle l'étouffa. Le seul fait de posséder des livres exposait à des enquêtes dont les conséquences pouvaient être graves. L'Inquisition nommait des *revisores de libros*, autorisés à entrer dans toute bibliothèque privée, dans toute librairie; naturellement, ces individus abusaient de leurs fonctions pour extorquer de l'argent aux libraires. Les arrivages de l'étranger étaient l'objet d'une surveillance si vexatoire que les navires évitaient les ports espagnols; on fouillait partout, dans les ballots de marchandises, dans les tonneaux, pour découvrir des livres prohibés. Les éditions de la Bible en langue vulgaire inspiraient une terreur particulière; non seulement l'index de 1640 les prohibe, mais il interdit les extraits, les résumés d'histoire biblique; la Bible figure à côté du Coran et d'autres livres islamiques parmi ceux dont les possesseurs doivent être dénoncés à l'Inquisition.

Les œuvres des arts plastiques et même les produits industriels n'échappaient pas au zèle inquisitorial. En 1649, la Suprema prohiba l'usage des rasoirs et des couteaux dont les manches portaient des images du Christ, de la Vierge ou des instruments de la Passion. Les *Caprichos* de Goya furent poursuivis en 1803; il fallut l'intervention de Charles IV pour sauver l'artiste. Le 2 octobre 1815, la Suprema approuva un décret du tribunal de Madrid ordonnant à tous les coiffeurs d'enlever de leurs devantures les bustes en cire de femmes décolletées; le mouchoir de Tartufe ne suffisait pas à l'Inquisition.

Atque utinam his potius nugis tota illa dedisset
Tempora!...

En somme, de quelque point qu'on envisage son action, l'Inquisition a été le fléau de l'Espagne et les milliers de faits particuliers classés avec tant de soin par M. Lea rendent cette conclusion de plus en plus évidente. Il n'y a pas, dans l'histoire, d'exemple plus frappant des méfaits de l'oppression théocratique; elle ramena un des plus beaux pays du monde à un état voisin de la barbarie. « Si quelqu'un, dans la postérité, ose jamais dire que dans le siècle où nous vivons, les peuples de l'Europe étaient policés, on vous citera pour prouver qu'ils étaient barbares, et l'idée que l'on aura de vous est telle qu'elle

flétrira votre siècle et portera la haine sur tous vos contemporains. » Ainsi parlait Montesquieu aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal ; ces lignes vengeresses pourraient servir d'épigraphe à la grande œuvre de l'historien de Philadelphie.

Salomon Reinach.

La fin d'une Société. **Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette,** par Gaston Maugras, Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Guizot. Huitième édition. Paris, Plon. 1907. In-8°, 550 pp. 3 fr. 50.

La fin d'une société. **Le duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV,** par Gaston Maugras. Ouvrage couronné par l'Académie française. Onzième édition, Paris, Plon, 1907. In-8°, VIII et 469 p. 3 fr. 50.

Ces deux volumes déjà connus et qu'à notre honte, nous n'avions pas encore lus, viennent de paraître en édition populaire à la librairie Plon [1], et nous pouvons encore les apprécier ici.

Ils offrent des longueurs. Sans doute M. Maugras veut faire revivre tout ensemble et Lauzun et la société de l'époque ; mais il s'attarde à peindre les figures des contemporains, à raconter les événements du siècle, et il a beau dire plusieurs fois (I, 35, 42 ; II, 33) qu'il ne donne que de légères esquisses ; au milieu des incidents de cour, des intrigues et des amourettes, des chasses et des bals, des descriptions de toilettes nous perdons souvent de vue ce séduisant Lauzun-Biron. A quoi bon sept à huit pages sur la mort et les funérailles de Louis XV ? Pourquoi narrer le sacre de Reims puisque Biron n'y assiste pas ? Pourquoi retracer si longuement les mœurs de 1775, le voyage de Joseph II, les causes de l'insurrection des colonies d'Amérique, le séjour de Franklin à Paris, le camp de Newport, l'affaire du collier ?

Dirons-nous aussi que les deux volumes renferment trop de citations, biens choisies sans doute, intéressantes, piquantes, charmantes, et qui, par instants, font trop ressortir le style négligé de l'auteur, car, qu'il nous pardonne ce jugement, M. M. écrit quelquefois, comme son héros (I, p. 111), au courant de la plume et à la diable ?

Enfin, il y a des trous, comme on dit. L'auteur s'est complu à suivre Lauzun dans les années de sa jeunesse et il n'insiste pas assez sur les derniers actes de sa vie. Dans le récit de la campagne de Corse qui, en certains endroits, est très circonstancié, il dit simplement que Paoli fut chassé de Corte et obligé de s'embarquer, et il ne cite même pas la bataille décisive de Pontenovo. Il passe trop vite sur les desseins de Catherine, sur la conquête du Sénégal, sur les mémoires militaires de Lauzun relatifs à la Turquie, aux Indes, aux troupes légères. Il ne dit pas que Lauzun (voir une lettre de Mercy du

---

1. Hélas ! on n'y trouve pas le « délicieux portrait » promis dans la préface, p. VII.

18 mars 1777) voulait obtenir de la reine des lettres qui le missent à couvert des poursuites de ses créanciers. Il ne dit pas que Biron fit à l'armée du Nord changer à l'insu de son supérieur Rochambeau le plan d'opérations pour commander le principal détachement qui entrerait en Belgique, remporter à lui seul un grand succès et enlever le bâton de maréchal. Il ne dit pas que Biron, si brave qu'il fût et bien qu'il eût du sang froid à l'occasion, n'était pas, comme en témoignent Lafayette, Dumouriez et Latour-Foissac, grand militaire. Il a été trop indulgent pour Lauzun-Biron.

Mais les fautes sont rares [1] et en somme, ces deux volumes ont eu un vif succès, et ils l'ont eu parce qu'ils foisonnent d' « histoires de femmes », parce qu'ils sont agréables, attachants, et, ajoutons-le, faits avec savoir et avec soin. Ce n'est pas le seul mérite de M. M. d'avoir jeté les anecdotes à pleines mains. Il a eu raison de se fier aux *Mémoires* de Lauzun et de leur emprunter beaucoup : ce qui prouve qu'ils sont authentiques, c'est qu'ils sont inachevés, c'est qu'ils sont précis, pleins de détails minutieux et de petits faits dont les Souvenirs du temps et les documents d'archives (notamment en ce qui concerne la princesse Czartoryska) confirment l'exactitude. M. M. a consulté nombre d'ouvrages imprimés et de documents manuscrits — et, à ce propos, on pourrait lui reprocher de ne pas citer toujours ses références, car c'est se moquer que d'alléguer que le livre aurait été

1. Il n'y en a guère que dans le second volume. P. 113 Saint-Germain qui succéda à du Muy (et non *de* Muy) n'était pas un « homme médiocre. » — P. 114 Luckner (et non *Lückner*, cf. 446, 448, 449 n'était pas alors *maréchal*. — P. 303 il est exagéré de dire que Fersen avait, au retour d'Amérique, presque perdu sa beauté ; Dumouriez qui le voit pour la première fois en 1793, lui dit : « j'aurais dû vous reconnaître à votre belle figure. » — p. 325 l'auteur devrait se méfier des *Souvenirs* de Mme de Créquy. — p. 383 « Mirabeau était malade à *l'hôpital* de Malte qu'il habitait à Paris », lire évidemment « l'hôtel ». — P. 404 le collègue de Biron et d'Alquier s'appelait Boullé et non *Bouillé*. — P. 432 la Morency n'avait pas encore eu, à cette époque « une liaison avec Hérault de Séchelles ». — P. 437 les soldats blessèrent Chaumont, mais ne le « pendirent » pas. — P. 448 je salue au passage une phrase tirée de mon *Valmy* et qui n'a pas de guillemets (la phrase sur Biron et l'Alsace) ; mais je la cède volontiers à l'auteur. — P. 456 il fallait citer Ritter avec Carnot, Coustard et Prieur, et le duc d'Aiguillon n'était pas le 16 août au camp de Wissembourg — p. 458, il fallait dire que Biron est « condamné à l'inaction » parce qu'il a dû fournir des renforts à Kellermann. — P. 460 ce n'est pas « dans le courant de novembre », c'est le 16 décembre que Biron est nommé à l'armée du Var (et non des Alpes). — P. 473 Biron, « dès sa première entrevue avec Pache, lui avait très vivement reproché d'avoir désorganisé l'armée du Rhin » ; il le lui avait reproché auparavant dans plusieurs lettres (16, 22, 28 novembre, 22 décembre). — P. 476 il n'y a pas alors d' « empereur d'Autriche » et l'anecdote contée par Desgenettes n'est pas exacte, car Napoléon et Joseph étaient en Corse, et non à Fréjus, « dans les derniers jours de 1792 ». — Lire p. 175, 180, 389, 435, 471, 472, 479, 487, 492, 517, 521, 522, 527, 540, Mieszkowski, Saliceti, Nieuport, Rutant, Jagot, Labourdonnaye, Lachevardière, Lecointe, Choudieu, Renouard, pour *Miewkowski, Salicetti, Newport, Rutaut, Yagot, Labourdonnais, Lachevaudière, Lecomte, Chandieu, Renourd.*

déparé (sic) par des renvois incessants. Mais il a puisé largement dans les dépôts publics et les collections particulières. On lit avec plaisir et profit tout ce qu'il a écrit sur la désastreuse journée de Borgo, sur quelques épisodes de la guerre d'Amérique, sur la passion de Lauzun pour Mme de Coigny et sur l'hostilité de la marquise contre Marie-Antoinette, sur Nigretta ou la duchesse de Fleury, sur certains plans de Lauzun qui propose, par exemple, en 1787 de conquérir l'Égypte ou d'empêcher l'Angleterre d'y prendre pied. Enfin, M. Maugras nous montre dans Lauzun, non pas, comme on l'a répété à satiété, le type du lovelace et du roué, mais un homme généreux et chevaleresque qui connut l'amour dans ce qu'il a de plus tendre et de plus délicat ; Lauzun, a dit Fersen, avait l'âme la plus noble et la plus honnête.

A. C.

Mémoires et documents historiques publiés par ordre du S. A. R. le prince Albert I de Monaco. **Théodore de Neuhoff, roi de Corsé,** par André Le Glay. Paris, Picard, 1907, in-8°, XII et 447 p. 7 fr. 50.

Ce livre, d'ailleurs très joliment imprimé, orné de portraits et de gravures, est le meilleur sur le sujet, et il restera. Non seulement, il est bien composé, écrit avec clarté, souvent avec esprit et avec verve ; non seulement, il contient des pages pittoresques, dramatiques, amusantes ; mais l'auteur a consulté tous les imprimés ; il a fait la chasse aux documents et cette chasse a été la plus heureuse du monde : à Paris, à Gênes, à Turin, il a trouvé des pièces inédites d'un très haut prix (nous ne citerons ici que les renseignements si précis sur le séjour de Théodore à Tunis). Tout le monde connaît Théodore de Neuhoff, ce baron de Westphalie, ce roi éphémère qui reçoit à Venise l'aumône de son compatriote Candide. M. Le Glay a très bien peint ce personnage qui n'est pas un homme d'action, qui est un conspirateur, doué d'imagination, mais dénué d'énergie et même de bravoure, qui ne sait que mentir et qui fuit ou négocie ou écrit au lieu de se battre, fin toutefois, insinuant, parlant avec aplomb et facilité, et que les Anglais finissent par regarder comme lâche et inutile. Il nous le montre faisant ses premières armes à la cour du Régent, puis employé par Gœrtz, Alberoni et Ripperda, très bon comme agent secret et interlope, toujours prêt à de basses intrigues et à de louches besognes, criblé de dettes en tout pays et usant de son ingéniosité pour dépister les créanciers qui le harcèlent et le traquent. C'est donc la figure d'un aventurier cosmopolite ou, selon son expression, d'un courtier marron de la diplomatie du XVIIIe siècle que M. Le Glay a réussi à faire revivre. Mais il retrace en même temps une foule d'épisodes et d'événements de cette époque : les différents états d'âme des Corses, toujours inconstants et prompts à un revirement,

croyant en Théodore parce qu'ils ont besoin à cet instant de croire en quelqu'un, se laissant d'abord amuser par des lois, des titres de noblesse et la fondation d'un ordre de la Délivrance, puis, selon leur coutume, se jalousant et se disputant entre eux, et bientôt passant de leur engouement irréfléchi à la révolte lorsque manquent et les sequins et les secours de l'étranger; les inquiétudes excitées par le débarquement de Neuhoff à Aléria et l'Europe se demandant quelle puissance protège ce baron qui n'a fait que « filouter » des trafiquants de Tunisie, comme il soutire plus tard de l'argent à des juifs de Hollande; les négociations qui s'engagent entre Gênes et Versailles et qui déterminent la première expédition française et préparent de loin l'annexion de l'île; la politique tragi-comique de la Sérénissime République à qui des gens sans aveu offrent de tuer l'adversaire ou de livrer ses secrets; les rapports du roi soit avec la cour de Turin, soit avec François de Lorraine, soit avec des Hollandais, qui par deux fois le commanditent et qui spéculent sur sa couronne et transforment sa royauté en une entreprise commerciale. Les pages qui suivent la fuite de Théodore et son départ de Corse en 1736 offrent, ce semble, moins d'intérêt que les précédentes; elles se lisent, à cause de la foule des incidents et des personnages, avec moins d'agrément, et l'auteur aurait peut-être dû, dans cette seconde partie, serrer le récit. Mais quel piteux rôle Théodore joue de nouveau en 1738 et en 1742! Quelle curieuse figure que celle de la sœur Fonseca! Quel rusé diplomate que Horace Mann! Et quelle fin misérable que celle de Neuhoff, faisant des dupes, trouvant en prison le gîte et le pain, et mourant chez un pauvre ravaudeur! Deux appendices (notes sur des pamphlets et sur le colonel Frédéric qui se prétendait le fils de Neuhoff) ainsi que des pièces justificatives terminent ce volume qui fait grand honneur à M. Le Glay [1].

A. C.

Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits, par G. Lenôtre.

1. **Les Massacres de septembre**, in-8°, 340 p.
2. **Les fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur**, in-8° 306 p.
3. **La fille de Louis XVI**, Marie-Thérèse Charlotte de France, duchesse d'Angoulême. Le Temple, l'échange, l'exil, in-8°, 309 p.

Paris, Perrin, 3 fr. 50 le volume.

Cette collection mérite le succès qu'elle obtient. M. Lenôtre ne reproduit pas seulement des Mémoires; il les assemble et les groupe;

---

1. Je ne partage pas l'opinion de l'auteur sur le livre de Boswell qui « renferme peu de détails ». Il y a beaucoup de choses dans les p. 63-69 de la *Relation* de cet Anglais (je me sers de la traduction française de 1769) et c'est là sans doute que le jeune Bonaparte a puisé l'idée de la lettre qu'il a fait écrire par Théodore à Walpole.

il réunit les souvenirs qui traitent d'un même sujet et les donne soit intégralement, soit par extraits, et pour rehausser la valeur du volume, il ajoute des documents inédits. L'idée est ingénieuse ; elle a été, bien qu'avec un peu de hâte, fort bien exécutée.

Le premier volume a trait aux *Massacres de septembre*. M. L. divise sa matière en trois chapitres, selon les trois prisons principales : Force, Abbaye, Carmes. Dans le premier chapitre, extraits des Mémoires de Weber, des récits de Pauline de Tourzel et de sa mère, et des *Souvenirs d'un vieillard* (parus en 1842 et signés Jovin), de la relation de Maton de la Varenne ; dans le deuxième, extraits de Méhée et de Jourgniac de Saint-Méard ; dans le troisième, relations des abbés Berthelet, Vialar et Saurin. A la fin, sous le titre « le dossier des massacreurs », des pièces inédites tirées des dossiers de la police et datant des deux enquêtes menées, l'une en l'an III, l'autre en l'an IX, contre les tueurs de septembre ; on y trouve, comme dit l'éditeur, nombre de détails vus et quelques dépositions de témoins, quelques portraits d'égorgeurs qui complètent le tableau. On pourrait reprocher à M. L. de ne pas distinguer assez nettement ses propres notes de celles de ses textes et de ne pas avoir toujours rétabli l'orthographe des noms propres. Mais le choix est bien fait, très intéressant pour le grand public, et on accueillera volontiers certains renseignements topographiques ainsi que les plans et les gravures [1]

Le titre du deuxième volume, *Les fils de Philippe-Égalité pendant la Terreur* peut être critiqué, puisqu'on commence par nous donner le *Journal* du duc de Chartres, lequel a rapport aux années 1790 et et 1791, et non à la Terreur. Mais l'introduction se lit avec agrément, et l'éditeur reproduit, outre le *Journal* du futur roi des Français, un précis de la translation de Philippe-Égalité, Conti et Beaujolais de Paris à Marseille d'après les documents des archives, le récit que le duc de Montpensier nous a laissé de sa captivité de quarante trois mois (1793-1796), quelques pages de Gamache, serviteur dévoué des d'Orléans, sur le voyage de Philippe-Égalité de Marseille à Paris et sur le régime de la Conciergerie, et un ensemble de pièces relatives au départ des trois princes d'Orléans (Chartres, Montpensier et Beaujolais) pour l'Amérique. Encore un volume qui, malgré quelques fautes, et bien que l'auteur ait cité comme inédits des documents déjà reproduits par Ternaux (*Terreur*, VII, 461-470), est très habilement composé [2].

---

1. Il n'y a pas, dans ce volume, de table des plans et des gravures. Lire p. 21 Vauchelle pour *Vochel* et p. 22-23 Bachmann pour *Backmann*. P. 130, 137, 141, 196 (cf. p. 21-30) il fallait imprimer Rulhière et non *Rhulières* ou *Rhulière* (après avoir commandé la garde à cheval et le guet de Paris, il était colonel de la gendarmerie nationale), p. 193 Buob (pour *Buoh*) — p. 177 on nous dit que la relation de Méhée a été sans doute écrite après thermidor ; Méhée dit très nettement dans l'avant-propos à ses concitoyens qu'il s'attaque à Billaud et à Barère.

2. P. 60 c'est en mars, non en *février*, que les troupes furent repoussées de Belgique — p. 64 Bernazais n'était pas aide-camp de Dumouriez — p. 83 une malen-

Le troisième volume, *La fille de Louis XVI*, est le meilleur, le plus amplement informé, le plus original et celui qui a coûté le plus de peine et de temps à l'éditeur. M. L. décrit dans l'introduction le Temple et la vie qu'y mène la jeune princesse. Puis il donne ses textes: le récit de la visite que Harmand de la Meuse fit au Temple et une foule de documents sur les relations de Mme Royale et de cette Mme de Chanterenne qui apparaît à la prisonnière comme une bonne fée, sur l'échange de la princesse, sur son voyage, son séjour à Huningue et à Vienne. Il ne manque pas de reproduire le précieux mémoire écrit par Madame et donné à sa chère Renète. Lui-même a refait une partie de la route que suivit celle que Benezech et Bacher nommaient la fille du dernier roi des Français; il est descendu à Huningue, à l'hôtel du *Corbeau*, et il s'est abouché avec Tschamber, l'historien local; il est allé à Riehen et il a visité la maison baillivale où les prisonniers furent mis en liberté; il imprime du reste trois relations inédites de la scène de l'échange, une note du bourgmestre bâlois Bourcart, le rapport de Bacher et des lettres de Wickham; il y ajoute le récit qu'un des échangés, Quinette, nous a fait de ses dernières heures de captivité. Citons encore les pièces que M. Lenôtre nous communique à la fin du volume : lettres de La Fare et de Madame. L'histotorien montre comment la princesse était bien prisonnière à la Hofburg de Vienne, comment elle y devint méfiante, revêche pour jamais, jusqu'à écrire à ceux qui l'avaient servie avec le plus de dévouement des billets du style le plus aigre et le plus dur, comment la cour d'Autriche songeait à la marier avec un archiduc et comptait demander à la France la dot de la fille de Louis XVI, énumérait parmi les « droits et répétitions » de Madame, les terres de Rambouillet et de Saint-Cloud ! [1]

A. C.

---

contreuse virgule fait du conventionnel Moyse Bayle deux personnages (*Moyse, Bayle*). — p. 90 M. L. s'étonne à bon droit que Montpensier soit arrêté à Nice le 8 avril sur un décret rendu à Paris le 6; mais il a ignoré que le Comité de sûreté générale avait, dès le 1er avril, prescrit cette arrestation — p. 106 lire « conversation » et non *conservation*, p. 111 Saint-Trond et non *Saint-Tron*, p. 185 Voulland, et non *Vouland*, p. 299 Wandsbeck et non *Vaudsbeck*. C'est surtout dans le *Journal* du duc de Chartres qu'il y aurait à relever des fautes d'impression et de transcription; il faudrait écrire p. 24 Lassigny et Lachése pour *Cassigny* et *La Chèze*, p. 25 Comeyras pour *Connugras* (il y avait pourtant dans le texte de 1800 *Commegras* qui facilitait la correction), p. 30 Conard et Issaurat pour *Conad* et *Issenrah*, p. 53 Damonville pour *Bamonville*, p. 58 Sternheim pour *Sternham* (il y a pourtant Sternheim dans l'original, c'est un roman de Mme de La Roche). On regrettera que certains paragraphes, certaines phrases de ce *Journal* (cf. p. 245 et 246 de l'édition originale) aient été omis sans raison.

1. Il y a cette fois une table des gravures, et ces gravures, au nombre de treize, seront les bienvenues. P. 49 une curieuse inadvertance : M. L. cite parmi les échangés « les cinq représentants et le maître de poste Drouet », il sait aussi bien que nous que Drouet est au nombre des cinq représentants — p. 87 on dit à cette époque « l'empereur d'Allemagne » et non l'empereur d'*Autriche* — p. 114 et

Émile Bourgeois et É. Clermont. **Rome et Napoléon III.** Etude sur les origines et la chute du second Empire, avec une préface de Gabriel Monod. Paris, Armand Colin, 1907, xvii et 370 pages in-8°.

Deux études symétriques, dues à deux auteurs différents, réunis par la préoccupation commune de montrer l'importance, à leurs yeux décisive, de l'occupation de Rome sur la naissance et sur la chute du second empire, composent ce volume. La première, qui doit être un mémoire pour le diplôme d'études historiques, est un récit diplomatique de l'expédition de Rome de 1849, la seconde détermine la place prépondérante qu'a tenue la question romaine dans l'échec des alliances projetées par l'Empire, de 1868 à 1870. Un exposé, bref et nourri, de la convention de septembre 1864, fait d'après Thouvenel, sert de pont entre ces deux morceaux de résistance.

M. Clermont s'est efforcé de montrer comment, sous l'influence des intrigues ultramontaines qui circonvenaient le pouvoir, l'expédition de Rome a *dévié* de son objet primitif qui était d'empêcher les puissances catholiques, Autriche, Espagne, Naples, de détruire la liberté à Rome et d'y rétablir l'absolutisme pontifical. Si le Prince-Président et ses ministres ont bombardé Rome et détruit la République de Mazzini, ce serait par un concours de circonstances, qu'ils n'avaient pas prévu. Le parti catholique les aurait trompés par le moyen des agents dévoués qu'il avait dans la diplomatie et les aurait entraînés, pour ainsi dire en dépit d'eux-mêmes, jusqu'à commettre la lourde faute qui pesa si cruellement sur les destinées de l'Empire et de la France.

Je dois le dire, si ingénieusement présentée qu'elle soit, cette thèse ne me semble ni démontrée, ni démontrable. Les textes produits, loin d'affaiblir la responsabilité propre du parti républicain modéré — plus catholique encore que républicain — qui était au pouvoir, l'aggravent plutôt. Il n'est nullement besoin de faire intervenir les intrigues ultramontaines, d'ailleurs très réelles, pour expliquer le développement des faits qui portent en eux leur logique et présentent même un enchaînement remarquable. En refusant de reconnaître la République romaine, la Constituante s'était placée dans l'alternative ou de permettre aux autres puissances catholiques de restaurer le pape ou de le restaurer elle-même. Quand Odilon Barrot, soutenu par Jules Favre [1],

---

ailleurs, pourquoi dire *de* Bacher et non Bacher tout court ? — p. 215 il fallait dire que ce Fenouillot est le frère du Fenouillot de Falbaire, l'auteur de l'*Honnête criminel* — p. 222 les noms de quelques « échangés » sont-ils exacts, et ne faut-il pas lire Villemur, Postel, Cardone, Crottel, Dosda, au lieu de *Vilmar*, *Portet*, *Cordonné*, *Crotté*, *Dorta* ? D'ailleurs l'endroit où fut arrêté Maret, est, non pas Novale, comme on voit partout, mais *Novate*. — p. 223, lire de même Kufstein et non *Kustain*. — p. 225 ce Muger ne serait-il pas le Mergez cité p. 222 ? — p. 230 lire Ormont et non *Ormond* et p. 239 Lörrach et non *Lorrach*. — p. 250-251 La Fare n'était pas encore cardinal, il ne le fut qu'en 1823.

1. Le même Jules Favre qui, devenu ministre de la Défense nationale, ne voudra pas chagriner le pape, en accordant aux Italiens l'abrogation de la convention de septembre.

proposa l'expédition à l'assemblée, s'il invoqua surtout l'argument national (la nécessité d'empêcher l'Autriche de dominer dans la péninsule), il ne dissimula pas son intention arrêtée de rétablir la monarchie pontificale, qu'il aurait voulu seulement recouvrir d'un vernis libéral. Comment restaurer le pape sans employer la force? Une partie des soi-disant républicains libéraux qui avaient voté l'expédition s'effarouchèrent cependant des premiers coups de feu (affaire du 30 avril) et prétendirent que, par cette violence, l'expédition était détournée, *déviée* de son but. L'ordre du jour, volontairement équivoque [1], qu'ils firent voter, le 7 mai, laissait en réalité les mains libres au gouvernement, puisqu'ils n'y avaient pas spécifié que l'expédition aurait un but autre que celui avoué dès le premier jour, le rétablissement du pape. Il est difficile d'admettre qu'O. Barrot et ses alliés aient cru sérieusement à la possibilité d'obtenir par persuasion, de la République romaine un suicide total et volontaire. Sans doute, il y a la mission de Lesseps! Lesseps envoyé à Rome après le vote du 7 mai, parvint après des négociations très laborieuses, à faire signer à Mazzini un traité qui permettait aux troupes françaises d'occuper librement les états romains. M. Clermont veut que Lesseps, qui fut immédiatement désavoué, rappelé, puis destitué, n'ait fait que se conformer aux instructions reçues de son gouvernement. Il aurait ainsi réussi à réaliser la pensée primitive des républicains qui avaient voté l'expédition et cette pensée n'avait donc rien de chimérique, ni d'hypocrite! Je ferai d'abord observer à M. C. que le traité Lesseps, même s'il avait été ratifié et exécuté, non seulement n'aurait rien résolu, puisqu'il laissait en suspens la question capitale, la restauration du pape, mais même n'aurait fait que compliquer les choses et les envenimer. Le traité faisait un devoir à la France de concourir à la défense du territoire romain (art. 1 et 3) et de ne s'immiscer en rien dans l'administration du pays (art. 2). Or, une troupe espagnole venait de débarquer à Terracine, l'armée française allait-elle la jeter à la mer? Les auteurs de l'expédition avaient-ils prévu dans leur plan la guerre avec les puissances catholiques? Enfin, comment rétablir le pape « sans s'immiscer en rien dans l'administration du pays »? J'avouerai ensuite à M. C. qu'il me semble évident, à moi comme au Conseil d'État qui a jugé Lesseps, que cet agent, loin d'avoir scrupuleusement suivi ses instructions, en a au contraire constamment transgressé la lettre et l'esprit. Il n'est besoin pour s'en convaincre que de relire la note que lui remit Drouyn de Lhuys : « Le but que nous nous proposons, c'est tout à la fois de soustraire les États de l'Église à l'anarchie qui les désole et d'empêcher que le rétablissement d'un pouvoir régulier n'y soit attristé et même

1. En vain Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, demanda à la Constituante une indication nette. Il ne put l'obtenir. Cf. p. 51 les explications embarrassées de l'auteur de l'ordre du jour, Sénard.

compromis par une aveugle réaction, etc. ». Soustraire les États de l'Église à l'anarchie, était-ce autre chose que renverser la République? rétablir le pouvoir régulier, n'était-ce pas rétablir le pape que le gouvernement français ne cessait de regarder comme le souverain légitime de Rome?

Le tort de M. de Lesseps, comme celui de M. C., a été de prendre au sérieux une mission de façade [1]. Dans sa préoccupation de démontrer que ce sont les intrigues ultramontaines qui, au dernier moment, ont fait échouer la mission Lesseps et *dévié* l'expédition, M. C. représente Drouyn de Lhuys hésitant longtemps à rappeler Lesseps, ne s'y décidant qu'à la dernière minute et quittant aussitôt le ministère pour n'avoir pas à soutenir les reproches de duplicité que ne manquerait pas de lui adresser son agent injustement frappé. L'hypothèse me paraît bien romanesque. Drouyn de Lhuys blâma formellement Lesseps dès qu'il eut connaissance de ses premières négociations (p. 110) et, dès qu'il connut son projet de traité, il décida de le rappeler. La lettre même que cite M. C. pour prouver le contraire en fait foi. Cette lettre du 28 mai enjoignait à Oudinot d'attaquer Rome et ajoutait : « Dans le cas où des négociations nouvelles viendraient à s'ouvrir, ce serait *encore* lui [Lesseps] qui devrait les suivre. » Si le rappel de Lesseps n'avait pas été dès ce moment décidé en principe, le mot *encore* ne s'expliquerait pas. D'ailleurs, on connaît la dépêche envoyée à Oudinot le même jour. Elle a été publiée par Balleydier et elle contient l'ordre de rappel. Contre l'authenticité de ce texte, qu'il a tort de ne pas reproduire, M. C. n'invoque aucune raison péremptoire (cf. appendice, p. 345). Ce qui fut décidé, en outre, le lendemain (29 mai), ce ne fut pas le rappel, ce fut le rappel *immédiat*.

Si je ne suis pas d'accord avec M. C. sur l'interprétation à donner aux textes et aux faits, je n'en suis que plus à l'aise pour louer, comme il convient, son travail très méritoire. Il a dépouillé les archives avec beaucoup de conscience et produit des documents importants. Son récit est clair, méthodique, intéressant, la critique aiguisée, quand son imagination ne l'égare pas.

Les alliances ébauchées par l'Empire à la veille et au début de la guerre de 1870 n'étaient guère connues jusqu'ici que par les confidences intéressées faites, au cours de leurs polémiques rétrospectives, par les hommes d'État qui les négocièrent, Gramont, Beust, le prince Napoléon, E. Olivier, etc. M. Emile Bourgeois a rassemblé tous les documents épars ainsi mis au jour, il en a vérifié l'authenticité et la date, il les a rapprochés, critiqués, complétés par des pièces nouvelles extraites des archives du quai d'Orsay, et, ce travail préliminaire

1. M. Debidour, qui n'est pas cité une seule fois au cours de ce volume, me semble dans le vrai quand il représente cette mission comme une manœuvre, au moyen de laquelle L. N. essayait de se ménager une retraite au cas où les élections qui étaient toutes proches tourneraient mal.

accompli (dont il a exposé la méthode et les résultats dans des appendices très utiles), il a composé le récit chronologique des faits en ayant soin d'y enchâsser les principaux textes qu'il commente à mesure. On voit le grand service qu'il a rendu. Il a constitué les éléments essentiels du dossier scientifique d'une question dénaturée à plaisir par les apologies personnelles et maintenue dans une obscurité voulue par les intérêts nationaux et les raisons d'État.

M. B. sait mieux que personne que son dossier n'est pas complet, qu'il y manque au moins les pièces des chancelleries italienne et autrichienne. Il a cru cependant que les documents en sa possession étaient assez nombreux, assez probants pour lui permettre d'asseoir des conclusions fermes. Certaines de ces conclusions me paraissent dès maintenant acquises, en présence de certaines autres je ne puis me défendre de quelques doutes.

Ce que M. B. a mis hors de conteste, avec un luxe de preuves écrasant, c'est la criminelle folie de Napoléon III et de ses ministres qui, en juillet 1869 comme en juillet 1870, ont volontairement sacrifié les intérêts de la France aux intérêts temporels du Saint-Siège. La preuve est faite désormais qu'à la veille de la guerre, le gouvernement français a refusé d'évacuer Rome et d'exécuter la convention de septembre, condition que l'Autriche et l'Italie mettaient à leur alliance. Il est établi qu'au lendemain de la déclaration de guerre, Gramont et Emile Olivier ont refusé avec une superbe indignation de faire droit à la demande de l'Autriche qui voulait faire insérer dans le traité sur le point d'être signé une clause permettant aux Italiens d'occuper les États romains que la nécessité nous forçait alors d'évacuer.

Mais M. B. considère aussi qu'en 1869, le retour à la convention de septembre, qu'en 1870, l'abandon complet du pape, furent les seules conditions, les conditions nécessaires et suffisantes, mises par l'Autriche et l'Italie à la formation de la Triple alliance qui nous eût sauvés. Il ne croit pas qu'il faille chercher l'explication de l'échec des négociations ailleurs que dans cette cause unique. C'est ici que je lui demanderai la permission de poser quelques points d'interrogation. D'après lui (p. 22), les premières propositions d'alliance « vinrent de Paris *naturellement* » (juillet 1868). MM. E. Olivier et Debidour affirment au contraire que c'est Beust qui prit l'initiative du projet de traité. M. B. a sans doute de bonnes raisons pour être d'un avis opposé, mais il ne les donne pas. La chose n'est pas sans importance, car le projet préparé aux Tuileries différait essentiellement du projet de la Hofburg. L'un prévoyait une alliance offensive, l'autre une alliance défensive et « purement pacifique » (Beust). Or, c'est le projet autrichien qui, d'après M. B. lui-même, aurait été ratifié en juillet 1869 si la France avait seulement consenti à évacuer Civita Vecchia et Beust prétend que ce projet ne renfermait qu'un seul engagement précis : « la promesse réciproque de ne pas s'entendre

avec une tierce puissance à l'insu l'une de l'autre » (p. 229). Il y a loin de cette promesse assez vague à une alliance véritable et il est peut-être permis de se demander — c'est une supposition que je fais — si les ministres de Napoléon III ne laissèrent pas tomber la négociation précisément parce qu'ils trouvaient qu'elle ne rendait pas assez. On peut admettre dans ce cas que la signature d'un traité si inoffensif ne valût pas à leurs yeux le sacrifice qu'on leur demandait à Rome.

Si c'est l'Autriche qui a pris l'initiative des négociations, dans le but évident de se prémunir contre les entreprises du pangermanisme et de l'irrédentisme, on s'explique que ce soit elle aussi qui ait essayé de renouer la conversation, un moment interrompue et clôturée par les lettres impériales de septembre, vides elles aussi de tout engagement sérieux. On s'explique que l'Autriche ait envoyé à Paris l'archiduc Albert en mars et avril 1870. Il est impossible que cette mission de l'archiduc, bientôt suivie d'une mission parallèle du général Lebrun à Vienne, n'ait pas fait l'objet de pourparlers diplomatiques, dont trace devrait rester aux archives du quai d'Orsay. M. B. a certainement fait des recherches à ce sujet. Comme il n'en dit rien, devons-nous croire qu'elles ont été infructueuses ? En tout cas, il est une chose qui me frappe, c'est que la mission de l'archiduc n'était pas purement militaire, mais diplomatique aussi. Le *plan* rédigé de sa main suffit à le prouver [1]. Il mettait comme condition à la coopération italo-autrichienne que la France prendrait seule l'initiative des hostilité et qu'elle laisserait à ses alliés éventuels un délai de six semaines pour transformer leur neutralité en médiation armée. Ne peut-on pas penser que c'est cette condition *sine qua non*, peut-être autant que la question romaine, qui a empêché avant la guerre la conclusion de tout traité ? Un fait au moins tendrait à le faire croire. Le conseil militaire réuni aux Tuileries, le 19 mai 1870, à la veille du départ du général Lebrun pour Vienne, fut unanime à déclarer que « la première des conditions à obtenir, c'était que les trois gouvernements s'engageraient à accepter ou à déclarer la guerre et à mobiliser leurs armées, *le même jour* », ce qui impliquait une alliance d'un tout autre genre que celle qu'offrait l'Autriche.

En un mot, voici le doute que je soumets à M. B. au sujet des négociations antérieures à la guerre : leur échec n'aurait-il pas été causé, indépendamment de la question romaine, par la divergence fondamentale qui séparait les cabinets de Vienne et de Paris sur la conception même de l'alliance qu'ils voulaient conclure ?

Quant aux négociations reprises au moment de la déclaration de guerre, il ne me semble pas non plus absolument démontré que la

1. Ce plan a été publié par le général Lebrun dans ses *Souvenirs*. Il a été étudié par M. Jules Tessier dans une brochure intitulée : *Le plan de l'archiduc Albert et le projet de triple alliance austro-franco-italienne en mars-juin 1870*. Caen, Delesques, 1903. M. B. ne cite pas cette étude.

question romaine fut aussi l'unique cause de leur échec. Ce qui est démontré, c'est que, du fait du refus de Napoléon III d'abandonner le pape (de ratifier l'article 7 du projet), la conclusion du traité se trouva retardée d'une semaine environ (du 26 juillet au 2 août). Mais, des textes produits par M. B., il résulte que l'Autriche et l'Italie renoncèrent toutes les deux à l'article 7, abandonnnèrent leurs revendications sur Rome et que, le 4 août, la signature du traité ne tenait plus qu'à ceci, c'est que la France continuait d'exiger l'entrée en ligne *immédiate* de ses alliés tandis que l'Autriche, fidèle au plan de l'archiduc Albert, maintenait la nécessité d'un délai. (Cf. p. 329-330.) La négociation n'aboutit pas, parce que le lendemain se livrait la bataille de Frœschwiller. Ce n'est donc pas la question romaine qui a empêché définitivement la signature de l'accord, c'est encore une fois la conception particulière que l'Autriche se faisait de l'alliance et c'est surtout notre première défaite.

On peut, on doit même se demander si, au cas où cet instrument diplomatique eût été signé à temps, par exemple dès le 26 juillet, il aurait lié d'une façon suffisante l'Autriche et l'Italie à notre sort. M. B. le croit évidemment quoiqu'il ne s'en explique pas très nettement. J'éprouve, je l'avoue, à cet égard quelque scepticisme. Que contenait en somme le traité qui se négociait avec une telle hâte? M. B. n'a pas retrouvé son texte, mais il a pu du moins en reconstituer le sens. Il renfermait vraisemblablement une déclaration commune de neutralité armée de l'Autriche et de l'Italie avec garanties réciproques de territoire, l'obligation de ne pas traiter séparément avec une tierce puissance, la *possibilité* d'une demande de médiation à adresser à la France et à la Prusse et, au cas où cette demande serait rejetée, la mise sur pied de corps d'armée et l'*étude* combinée d'un plan de campagne. Cette simple énumération montre combien eût été fragile la valeur d'un tel acte, qui offrait à ses signataires tant de ressources, tant de moyens honnêtes pour reculer, ajourner et se défiler!

Deux jours après Frœschwiller, le 7 août, Visconti-Venosta écrivait au comte Arese une lettre intime, dont M. B. suspecte trop facilement la sincérité, mais qui m'apparaît d'une gravité extrême : « ... *Pour avoir l'air de faire quelque chose*, et aussi pour rejeter sur nous un peu de sa responsabilité, elle [l'Autriche] proposa un traité entre l'Autriche et l'Italie. C'était un traité de neutralité, et l'Autriche se *réservait ensuite d'en faire sortir la paix ou la guerre. Le traité en lui-même ne signifiait rien*. Ce qui eût été important, c'eût été de savoir les vraies intentions de l'Autriche, si *elle avait réellement l'intention de se mêler au conflit*... etc. » (p. 365). Tout est là, en effet. M. B. ne met pas en doute la bonne volonté, la loyauté de l'Autriche. Les « vraies intentions » de Beust lui paraissent celles mêmes que Beust exprimait au cabinet des Tuileries. Mais comment ne pas être aussi méfiant que Visconti-Venosta, que M. B. lui-même

nous représente comme un véritable ami de la France et un des artisans déterminés du traité?

Le jour même où Visconti-Venosta prononçait sur les intentions de l'Autriche ce jugement si sévère, Gramont mandait à M. de Malaret, notre ambassadeur à Florence, cette nouvelle qui, si elle était vraie, jetterait sur la politique autrichienne un jour encore plus défavorable : « j'ai appris du général Fleury (notre ambassadeur à Pétersbourg), à qui l'Empereur Alexandre en a donné la preuve, que, sur ses conseils, la Prusse a garanti à l'Autriche l'intégrité de ses provinces allemandes. Ceci explique pourquoi l'Autriche est si réservée et n'a paru s'allier à l'Italie que pour l'arrêter. » (p. 316). Il est imposible de rejeter ce témoignage de Gramont pour cette raison unique et sommaire que Gramont avait intérêt à créér une légende pour se défendre. Le 7 août, il n'était encore accusé par personne et ce n'était pas auprès de Malaret qu'il aurait songé à plaider. Ses affirmations d'ailleurs sont vérifiables. Les papiers, les dépêches de Fleury ont-elles gardé trace de la confidence dont parle Gramont? Si le tsar a réellement donné à la Prusse le conseil dont il est question, trace doit en être restée dans les archives prussiennes et russes. Si la Prusse a garanti dès le début d'août à l'Autriche ses provinces allemandes, la chose est consignée dans quelques papiers de Berlin ou de Vienne. Tout se saura donc un jour. En attendant, suspendons prudemment notre jugement!

Je ne crois pas en effet que la commission récemment formée pour publier les documents diplomatiques français concernant la guerre de 1870 puisse trouver au quai d'Orsay la clef de tous les problèmes. Le mérite, qu'on ne saurait exagérer, du livre de M. Émile Bourgeois sera du moins d'avoir provoqué la création de cette commission et de lui avoir préparé à l'avance un programme de travail.

Albert Mathiez.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 septembre 1907.* — M. Senart donne lecture d'une lettre de M. Chavannes, datée de Long men, à 15 kil. au S. de Ho-nan fou, où il rend compte de sa visite aux grottes du défilé de ce nom, décorées de statues et de bas-reliefs bouddhiques avec dédicaces.

L'Académie décide que l'élection d'un associé étranger, en remplacement de M. Sophus Bugge, décédé, aura lieu le 6 décembre.

M. Alfred Merlin communique une note sur les fouilles pratiquées par M. le capitaine Gondouin dans les mines d'*Uchi Majus*, près de Teboursouk. Ces recherches ont amené la découverte de nombreux textes épigraphiques dont l'un couronnait l'attique d'un arc de triomphe érigé par la cité en mémoire de son élévation au rang de colonie sous Sévère Alexandre, en 230, et dont un autre, gravé sur une colonne, est relatif à la répartition d'un *castellum* entre des *coloni* et les *Uchitani*.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 octobre 1907.* — M. le professeur Frazer, de Cambridge, auteur de l'ouvrage de religion com-

parée *Le rameau d'or*, lit une note sur la prohibition biblique de faire cuire un chevreau dans le lait de sa mère. Cette interdiction paraît avoir fait partie du décalogue primitif des Hébreux. Elle a probablement pour origine une idée superstitieuse de *sympathie* : la vache ou la chèvre pouvaient être lésées par l'acte de faire bouillir leur lait. Certains peuples pasteurs de l'Afrique actuelle admettent encore une connexion magique de ce genre entre la vache et son lait; bouillir le lait, c'est rendre la vache stérile. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Henri Omont fait une communication sur les portraits des rois de France peints dans le Recueil historique de Jean Du Tillet. Il démontre que les portraits qui ornent le manuscrit original, dédié à Charles IX et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, ne sont pas des figures de fantaisie, mais la reproduction fidèle de monuments iconographiques anciens : statues tombales des rois de France, etc. — M. de Lasteyrie présente quelques observations.

Le R. P. Jalabert présente, au nom du R. P. Ronzevalle, de l'Université de Beyrouth, des photographies et des estampages d'un monument phénicien récemment découvert et propose une interprétation de l'inscription qui l'accompagne. — Il présente, ensuite, en son nom personnel, une étude sur une inscription grecque de l'époque arsacide (175/6 de J.-C.) découverte dans la région de Dêr ez-Zôr, sur l'Euphrate. L'auteur de cette dédicace est un certain Lysias qui porte les titres de *stratège*, d'*épistate* de la ville; il faisait, de plus, partie de la catégorie honorifique des *premiers amis* (*du roi*) et des *somatophylaques*, titres qui se retrouvent dans plusieurs royaumes hellénistiques, mais qu'il est curieux de rencontrer encore à une époque aussi basse.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 octobre 1907.* — M. Pottier annonce le décès de M. Furtwængler, professeur à l'Université de Munich, mort à Athènes en se rendant à Egine pour y continuer les fouilles.

M. Clermont-Ganneau, revenant sur une inscription phénicienne communiquée à la dernière séance par le R. P. Ronzevalle, en propose une lecture et une traduction toutes différentes. C'est la dédicace d'un trône divin offert à la déesse Astarté par un de ses adorateurs et destiné à être placé dans l'oratoire domestique de celui-ci. Le texte insiste sur la présence réelle de la divinité dans l'intérieur du sanctuaire.

M. Pognon, consul général de France, communique la découverte d'une inscription importante pour tous ceux qui s'occupent d'études bibliques parce qu'il y est question du Bar-Hadad fils de Hazael, roi d'Aram. L'inscription est une sorte de proclamation par laquelle Zakir, roi de Hama et de Loache au VIIIe s. a. C., fait savoir à tous ceux qui la liront que le dieu Baal-Chamaïn l'a comblé de faveurs et lui a permis de triompher de Bar-Hadad et de ses nombreux alliés. Bar-Hadad est appelé Ben-Hadad dans le Livre des Rois. — M. Clermont-Ganneau insiste sur l'importance du monument étudié par M. Pognon.

M. Maspero fait une communication sur les fouilles et les restaurations de monuments qui ont été faites avec succès cette année à Karnak, à Edfou, au Ramesséum, à Sakkarah, dans la Vallée des Rois. Malheureusement la nécessité, reconnue par les ingénieurs, de relever de sept mètres au moins le plan d'eau du barrage d'Assouân a mis en danger et Philæ elle-même et d'autres temples de la Nubie. Grâce à l'appui du conseiller des travaux publics, Sir William Garstin, le service des antiquités a obtenu un crédit de 1,600,000 francs, dont moitié sera consacrée à l'exploration systématique des ruines ou des cimetières et dont le reste passera à la consolidation des monuments. M. Maspero espère que la consolidation, très difficile, et qui doit être terminée en quatre ans, s'accomplira dans des conditions satisfaisantes, et que les temples ainsi repris en sous-œuvre pourront affronter avec sécurité l'épreuve redoutable à laquelle ils vont être soumis.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de proposer un sujet pour le prix ordinaire, dans l'ordre des études du moyen âge. Sont nommés MM. Delisle, Meyer, Thomas et Valois.

M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — **28 Octobre.** — **1907**

WILCKEN, Le songe de Nectonabo. — CHABOT, Inventaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale. — CID KAOUI, Dictionnaire français-tachelhit et tamazirt. — SAÏD BOULIFA, Manuscrits berbères du Maroc. — STUDNICZA, Kalamis. — Jordan, Topographie de Rome, I, 3, p. HUELSEN. — AUBRY, Les ténors français dans les motets du XIIIe siècle. — NICOLAY, Napoléon au camp de Boulogne. — SOUBIES et CARETTE, Les républiques parlementaires. — DAREMBERG, Les grands médecins du XIXe siècle. — Le 6e congrès de l'Institut de sociologie, les luttes sociales. — SHAW, Deux pièces de théâtre. — JONES, Poésies enfantines en transcription phonétique. — FUSCO, Les vues de Flaubert sur l'art. — Académie des inscriptions.

U. WILCKEN, **Der Traum des Königs Nektonabos** (Extrait des *Mélanges Nicolle*), Genève, 1905, in-8°, 18 p.

Le *Songe de Nectonabo* appartient à cette catégorie de contes égyptiens dans lesquels les dieux interviennent directement comme personnages : s'il était complet, nous aurions peut-être un récit qui rentrerait dans le cycle de ceux par lesquels débute le roman d'Alexandre du Pseudo-Callisthènes. M. Wilcken s'est moins inquiété de la matière populaire que de la forme littéraire, et il nous a donné un texte critique du texte où les difficultés que présente le manuscrit de Leyde sont écartées ou résolues. L'ensemble du document ainsi traité est devenu compréhensible d'un bout à l'autre, et l'identité de quelques-uns des personnages a été reconnue pour la première fois : par exemple, la belle avec qui le sculpteur Petisis entre en rapport se trouve être la fille d'un parfumeur, et le personnage contre lequel le dieu Onouris porte plainte devant Isis, n'est pas un grand-prêtre Samaous, mais le roi lui-même. Wilcken pense que ce conte a été connu dans le cercle des reclus du Sérapéum de Memphis et qu'il a été transcrit par l'une des personnes attachées à ce cercle : c'est là, — si le fait se confirme — une observation qui a bien son prix pour l'histoire de la littérature populaire de l'Égypte.

G. MASPERO.

J.-B. CHABOT, **Inventaire sommaire des Manuscrits coptes de la Bibliothèque Nationale** (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*, septembre-décembre 1906). Paris, Champion, 1906, in-8°, 21 p.

Peu de personnes connaissent les richesses accumulées dans le fonds copte de notre Bibliothèque Nationale. L'inventaire de l'abbé Chabot leur donnera l'idée de ce qu'elles sont et il encouragera peut-être quelques savants à porter leur attention sur une littérature

où il reste tant de documents inédits à utiliser. On conçoit qu'il y ait peu à dire d'une brochure aussi courte ; je me bornerai à la compléter par quelques renseignements sur l'origine des dernières acquisitions. C'est en 1882 qu'ayant vu entre les mains d'un marchand du Caire de très beaux fragments de manuscrits coptes, je les fis acheter par l'Institut français; je m'inquiétai en même temps d'en rechercher la provenance, et il ne me fut pas difficile d'apprendre qu'ils avaient été trouvés au Deir Amba-Chenoudah par un moine qui les avait vendus à mon marchand. Je tâchai donc de nouer des relations directes avec le couvent, et grâce à l'obligeance de M. Frénay, directeur du moulin français d'Akhmîm, je sus bientôt qu'on avait découvert dans une partie des bâtiments à laquelle on accède par un couloir caché, une chambre pleine de vieux livres. Comme les musulmans, les Coptes répugnent à penser qu'un papier sur lequel le nom de Dieu est écrit peut être foulé aux pieds ou souillé d'une manière abominable : ils enferment ceux de leurs livres qui deviennent hors d'usage dans des chambres secrètes où ils les oublient. Le dépôt que M. Frénay me signalait devait donc contenir les débris de la bibliothèque du Monastère, et comme les manuscrits des collections du XVIIIe siècle, notamment ceux de la collection Borgia, avaient été acquis au Déîr par les Franciscains de la mission d'Akhmîm, je pensai que nous avions grand chance de retrouver là les portions manquantes de ces manuscrits. Une première tentative pour se les procurer que fit l'Institut français, échoua par la faute de celui qui fut chargé de l'opération, et, nous n'aurions rien eu si M. Frénay n'était de nouveau venu à notre secours. Il acheta au moine, pour une somme minime, une caisse qui contenait les plus beaux spécimens de la cachette, des volumes presque entiers, ou des feuillets chargés de miniatures, comme ceux qui furent arrachés à un exemplaire illustré des Épîtres de S. Jean ; puis, à différentes reprises, il réussit à obtenir des lots moins importants. Cependant, le bruit s'en étant répandu, les marchands et les voyageurs se mirent en campagne, et le premier résultat de leur intervention fut de relever les prix : les feuillets, qui valaient d'abord cinquante centimes ou un franc montèrent rapidement à deux francs, puis à cinq, puis à vingt. La prompte action de M. Xavier Charmes et la libéralité de M. Léopold Delisle me permirent d'assurer à la Bibliothèque la moitié au moins de ce trésor : le reste s'est dispersé dans les différentes bibliothèques de l'Europe. J'ajouterai qu'en 1906, des réparations ayant été faites au Déîr par les soins de l'administration des Wakfs, une chambre de débarras nouvelle fut exploitée par les ouvriers, et qu'il en sortit, outre des cuivres superbes, une masse considérable de manuscrits. Le service des Antiquités saisit quelques centaines de feuillets qu'il remit au patriarcat copte jacobite du Caire, puis, quand la surveillance archéologique des travaux lui fut retirée, des livres entiers et des centaines de fragments parurent sur le mar-

ché. C'est à cette dernière trouvaille que se rattachent les manuscrits signalés, il y a quelques semaines, comme ayant été achetés à Edfou par le marchand Mohammed Mohareb et apportés en Angleterre par Röstafjœll : il semble même que les manuscrits en dialecte nubien n'aient pas d'autre origine.

G. Maspero.

S. Cid Kaoui. **Dictionnaire français-tachelhit et tamazir't** (Dialectes berbères du Maroc). Paris, E. Leroux, 1907, 248 p. in-16, 12 fr.

L'auteur ne prend pas la peine de nous faire connaître où il a recueilli les matériaux de son dictionnaire, mais, dans la préface, il nous apprend que « trois principaux dialectes berbères sont parlés au Maroc; la Tamerrokit (?) dans les montagnes du Rif, la Tachelhit dans la région de Sousse (*sic* pour la région du Sous) et la Tamazir't dans le Sud et à l'Est ». Les dialectes parlés dans la région du Rif n'ont jamais porté le nom de *Tamerrokit* qui n'a aucun sens, et l'auteur montre son ignorance en ajoutant qu'ils « ressemblent beaucoup au kabyle du Djurdjura ». C'est de la force de la *Grammatica rifeña* du P. Sarrionandia dont je rendais compte dans la *Revue critique* du 31 décembre dernier. Cette préface nous donne une idée de la valeur du dictionnaire. S'il ne renferme pas, comme le précédent dictionnaire tamacheq du même auteur, des énormités comme la traduction en touareg de mots tels que « agonie, baguenauder, canonner, se décarémer, palpablement [1] ». Il est rempli de traductions douteuses, d'expressions fabriquées en plaquant un mot berbère sur un mot français, et d'inexactitudes. J'en citerai quelques exemples : P. 37, « autoriser est traduit par *efk*, *ouch* : ces deux mots n'existent pas simultanément dans le même dialecte, et d'ailleurs, ils signifient « donner » et non « autoriser ». P. 59 « conséquence » est traduit en tachelhit par « *aneggarou* litt. la fin », ce qui est inexact : *aneggarou* signifie « le dernier », et du reste, au mot « fin » (p. 110) l'auteur ne donne que *taneggarout*. P. 62, « se cotiser » *efk lh'ek'* ; il faudrait dire *elh'ak'k'* et de plus, cette expression signifie seulement « donner le droit ». P. 109, « se fiancer » est rendu par « demander une femme (*ekht'eb tamr'art*) : les fiançailles sont cependant distinctes de la demande en mariage. P. 128, « mévente »(?) est traduit par *aznaz lekhçaret* littér. « la vente de la perte » (?) ou *azenz n terzé*. Il est évident que l'auteur a voulu traduire mot à mot « vente à perte ».

Ce vocabulaire ne peut donc pas être consulté avec confiance ni rendre aucun des services qu'on aurait pu en attendre.

René Basset.

---

1. Je relève cependant (p. 45) un adverbe « langoureusement », traduit par *serrekhfet nouellen* ce qui veut dire proprement « avec la douceur des yeux » ou par *soudbal éoouallen* (*sic*, pour *nouallen*) dont le sens est « avec l'action des yeux de se farder.

Saïd Boulifa, **Manuscrits berbères du Maroc.** Paris, I. N. 1905, in-8°.

Après des médiocrités sur les dialectes berbères du Maroc, comme les ouvrages du P. Sarrionandia et de M. Cid Kaoui, je suis heureux d'avoir à signaler un travail vraiment sérieux.

Dans la dernière mission de M. de Segonzac au Maroc, M. Saïd Boulifa, répétiteur de kabyle à l'École supérieure des Lettres d'Alger, était chargé de ce qui concernait la linguistique et la sociologie berbères. La présente publication montre comment il a réussi à remplir sa tâche. Outre des documents relatifs aux dialectes de l'Atlas, il a pu, pendant un séjour à Merrâkech, se procurer trois manuscrits berbères, écrits en caractères arabes comme ceux que possèdent les Bibliothèques Nationales de Paris et d'Alger.

Ce sont :

1° La paraphrase berbère de la *Bordah* du Cheïkh El Bousiri, dont j'ai donné un spécimen dans mes *Manuscrits des Zaouyas de Ain Madhi et Temacin ;* le texte arabe renferme des vers interpolés.

2° Le second manuscrit contient un certain nombre de qaçidât, sur le Mi'râdj, sur la mort du Prophète, les devoirs religieux du Musulman, suivies de plusieurs légendes : l'histoire de Salomon, celle de Jésus et de la vieille femme, celle de Temim ad Dari, celle de Job, celle de Bilal, celle de Sidi 'Abder Rah'man Mas'oud. Comme les premières légendes existent en aljamiado et en arabe, et comme leur rédaction date des xve-xvie siècles, on peut conclure que la version berbère n'est pas antérieure à cette époque.

3° Un traité religieux intitulé *H'aoudh*, connu déjà par la description de M. de Slane à la suite de sa traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun et sa publication avec traduction française par M. Luciani. L'auteur se nommait Moh'ammed ou' Ali Aoussis.

Les manuscrits berbères sont rares, aussi doit-on féliciter M. Said Boulifa d'en avoir augmenté le nombre, d'autant plus qu'il est à même, par sa connaissance de la langue, d'en tirer le meilleur parti possible.

René Basset.

Franz Studniczka. **Kalamis,** ein Beitrag zur griechischen Kunstgeschichte. Sächsische Abhandlungen, tome XXV, n° IV. Un vol. in-4°, pp. 1-104, avec 13 planches et 18 figures dans le texte. Leipzig, Teubner, 1907.

Ce livre était commencé lorsque parut, dans les *Jahreshefte* de 1906, l'article de Reisch sur le même sujet, qui concluait à l'existence de deux Calamis, le contemporain de Myron et le maître de Praxias. Cette thèse nouvelle, appuyée d'arguments très forts et très précis, était de celles auxquelles il est difficile de ne pas souscrire, mais Reisch, entraîné par l'ardeur de sa démonstration, avait démesurément grossi la part du petit-fils et réduit d'autant celle de l'aïeul-

S. accepte bien, en ce qu'elle a d'essentiel, la théorie de son prédécesseur, mais il la critique dans le détail et s'efforce de la mettre au point. Il croit à l'existence de deux sculpteurs de la même famille et du même nom, mais le grand homme des deux reste pour lui, comme il l'était pour les Anciens, le sculpteur du ve siècle, celui qui travaillait pour Pindare et collaborait avec Onatas.

Calamis le jeune garde à son actif un Apollon de marbre conservé à Rome dans les jardins de Servilius, une Euménide placée entre deux Erinyes de Scopas, peut-être l'Asklépios imberbe de Sicyone, enfin et surtout la Sosandra (p. 14). Celle-ci est une simple mortelle et ce point seul nous avertit que l'œuvre est du IVe siècle. Aucune des identifications proposées ne peut convenir à la statue louée par Lucien en termes assez précis. Peut-être est-ce la danseuse voilée, motif bien connu et dont nous possédons de nombreuses répliques en terre cuite outre quelques exemplaires de marbre, parmi lesquels est un torse crétois, aujourd'hui à Ny Carlsberg. La tête Farnèse et une protome du musée des Thermes peuvent donner quelque idée du visage et l'original serait bien du IVe siècle, non du ve, comme on le croit volontiers.

Calamis l'ancien (p. 38) serait béotien d'origine ; le nom est connu dans la région et il travaille pour Pindare et pour Tanagra. C'est en 466 seulement (p. 41) qu'il collabore avec Onatas pour l'ex-voto d'Hiéron, dédié par Deinomène : il exécute les figures d'accompagnement et est peut-être l'élève d'Onatas. En 462, il modèle pour Pindare le Zeus Ammon. Les enfants en prière consacrés à Olympie par Agrigente sont plus malaisés à dater : S. estime (p. 46) qu'ils se rattachent à la guerre soutenue contre Douketios et qu'ils sont de 451 av. J.-C. La Nike sans ailes, ex-voto des Mantinéates à Olympie (p. 48), rappelle le xoanon archaïque d'Athènes et les monnaies de Terina ; elle serait donc de 460 au lieu de 362 et personnifierait le synœkismos de Mantinée au ve siècle. L'Hermione de Delphes fait penser, comme l'Alcmène, aux figures de Polygnote : peut-être l'Hermione (?) est-elle le symbole de la paix avec Sparte, conclue en 450. De même (p. 54) l'Aphrodite de Kallias a dû être consacrée par le Lakkoploutos et il est possible qu'elle se rattache à l'ambassade de Suse et à la convention de 448. Le quadrige (p. 60) aurait eu pour base le soubassement dit d'Agrippa et rappellerait un monument antérieur détruit en 480, le char qui commémorait la victoire de Clisthènes sur les Béotiens et les Chalcidiens : c'est en 446 (?) que C. l'aurait refait et Praxitèle l'Ancien (?) y a peut-être ajouté un Apollon Patroos (?), ce qui expliquerait la collaboration prétendue de C. et de Praxitèle (?). L'Apollon Alexikakos (p. 64) est postérieur à 445, date extrême de la carrière de C., mais il ne devait pas d'abord s'appeler de ce nom et ne l'a reçu qu'en 430, lors de la peste d'Athènes. Quant à l'Apollon colossal exécuté par Apollonie du Pont et rapporté sur le Capitole en 72 par Lucullus, il doit (?) dater de 450 environ, à peu près comme la

Parthénos, commencée en 447 : l'Apollon du palais Pitti (pl. 10) peut donner quelque idée du colosse. L'Hermès de Tanagra (p. 72) est imberbe et cependant du ve siècle. Quant au Dionysos de marbre fait pour la même ville, rien n'empêche qu'il soit du même temps, comme le montrent, entre autres, l'Eros Soranzo à Saint-Pétersbourg et un beau bronze du Louvre, mal interprété, semble-t-il, par H. de Villefosse. Ainsi (p. 80), C. travaille bien de 466 à 445 environ. C'est un contemporain de Myron et qui vit à une époque de transition, intermédiaire entre l'archaïsme et l'art libre de Phidias. C'est un bronzier, mais qui, à l'occasion, sculpte le marbre et pratique peut-être la sculpture chryséléphantine. Il ne représente guère que des dieux, en dehors des orants d'Agrigente et des cavaliers d'Hiéron ; les divinités qu'il figure sont jeunes et imberbes, et même ses chevaux sont au repos, d'où le caractère paisible et comme humain de son talent. Les Anciens le trouvaient moins primitif que Canachos ou que Callon et Hegesias, mais Myron, quoique son contemporain, passait pour plus libre et moins archaïque. On peut trouver singulier qu'il soit, à côté de Callimaque, comparé à Lysias, tandis que Polyclète et Phidias sont rapprochés d'Isocrate, mais S. essaie d'expliquer ce jugement par les habitudes de la critique ancienne. Il resterait (p. 90) à nous faire quelque idée de cet art si apprécié et que nous ne pouvons, faute de réplique certaine, juger à sa juste valeur. L'Apollon Alexikakos n'est représenté, ni par l'Apollon de Cassel (Pythagoras), ni par l'Apollon Choiseul-Gouffier ou par l'Apollon du palais Pitti (Critios). Peut-être la belle statue trouvée dans le Tibre et conservée aujourd'hui au musée des Thermes peut-elle être attribuée à C. Si elle n'est pas de Phidias, ce qui reste douteux, il n'est pas impossible qu'elle soit de C., tandis que la statue de Cherchel représenterait (?) l'Aphrodite de Kallias. Du moins c'est dans cette voie qu'il faudrait chercher et nous ne trouvons guère que de ce côté le λεπτότης et la χάρις de C.

Cette brève analyse montre que, malgré l'ingéniosité de S. et la subtilité de son esprit, le sujet continue de rester mystérieux et que la personnalité du maître, même dédoublée, demeure « insaisissable ». Du moins une partie des ténèbres qui l'enveloppent se dissipe-t-elle peu à peu et S. n'aura pas peu contribué à fortifier la thèse de Reisch par l'analyse pénétrante qu'il a faite de la Sosandre.

A. de Ridder.

H. Jordan, **Topographie der Stadt Rom im Altertum**. Erster Band, dritte Abtheilung, bearbeitet von Ch. Huelsen. Berlin, Weidmann, 1907, xxiv-709 p., XI pl.

Tous ceux qui se sont occupés de topographie romaine connaissent les volumes de H. Jordan intitulés *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*. Cet ouvrage, qui comprenait un tome I en deux parties et un tome II, était resté jusqu'ici incomplet, interrompu par la mort de

son auteur, et sur les quatorze régions de la Rome impériale, une seule, la huitième (Capitole, Forum, Forums impériaux), avait été étudiée en détail (Tome I, 2), après une série de considérations générales sur le sol, le climat, les diverses transformations de la cité, les diverses transformations de la cité, les fortifications de Servius et d'Aurélien, etc., qui remplissent la première subdivision de ce même tome.

M. Hülsen vient de terminer la tâche que s'était assignée Jordan, en publiant une troisième partie du premier tome. Ce livre considérable, qui contient plus de 700 pages et dont l'intérêt est de premier ordre, est « du commencement à la fin » (p. VII) l'œuvre de M. H., à qui les notes et indications manuscrites laissées par Jordan n'ont pu servir que dans une très faible mesure.

Il est superflu de rappeler la compétence et l'autorité de M. H. en ces questions de topographie romaine; un long séjour à Rome en a fait un véritable *civis romanus* et ses assertions, scrupuleusement mûries et contrôlées, nous apportent les vues d'une science appuyée sur un examen minutieux des vestiges de l'antiquité, une critique judicieuse des textes anciens et une connaissance approfondie des œuvres modernes, grands ouvrages ou modestes récits de fouilles. On souhaiterait difficilement une documentation plus étendue, un exposé plus précis, en même temps que des conclusions mieux étayées et plus mesurées.

M. H. parcourt les treize régions où Jordan n'avait pas eu le loisir de mener le lecteur. Les parties les plus développées du livre sont celles qui sont consacrées au Palatin (région X, p. 29 à 111) et au Champ de Mars (région IX, p. 472 à 621). Dans cette promenade, M. H. s'est efforcé de suivre le principe adopté par Jordan et de faire une place aussi large que possible aux aperçus historiques à côté des descriptions topographiques; parfois la *geschichtliche Uebersicht* prend assez d'ampleur pour occuper un chapitre entier, qui sert d'introduction aux suivants où sont étudiés un à un les divers mouvements avec les détails de leur répartition sur le terrain, de leur distribution intérieure, des recherches qui y ont été exécutées depuis la Renaissance, de tout ce que nous en pouvons savoir; ailleurs les différents édifices sont groupés selon l'ordre chronologique et passés en revue suivant la date de leur construction; partout l'histoire domine, explique et vivifie la topographie, et c'est là une excellente méthode.

Des plans nombreux et à échelle suffisante permettent de suivre aisément le fil des dissertations; parmi ces planches, il faut réserver une mention spéciale aux trois tableaux où M. H. nous a livré, pour la première fois, quelques-uns des résultats obtenus lors de l'installation récente des fragments de la *Forma Urbis Romae* au palais des Conservateurs et montré assemblés, autant qu'ils peuvent l'être, les

morceaux du plan de marbre qui concernent le *Circus Maximus* et l'Aventin (p. 136), le Théâtre de Marcellus (p. 512), les *Saepta Julia*, le *Porticus Divorum*, le *Serapeum*, les Thermes d'Agrippa au Champ de Mars (p. 568). Un copieux index alphabétique, embrassant les trois tomes du premier volume, en facilitera beaucoup le maniement.

Pourquoi M. H., bien qu'il se défende dans sa préface d'y songer, ne nous donnerait-il pas maintenant une réédition des deux premières parties de ce volume, parues l'une il y aura bientôt trente ans (en 1878), l'autre il y en a plus de vingt (en 1885)? Celle-ci surtout, où se trouve la topographie du Forum, est aujourd'hui complètement démodée après les découvertes récentes, qui ont renouvelé de fond en comble les notions archéologiques et historiques sur ce quartier, un des plus importants de la ville antique, et son insuffisance actuelle est d'autant plus sensible et d'autant plus regrettable que M. H. nous met en main, dans le même ouvrage, un livre si bien au courant, sur les treize autres régions de la Rome impériale.

A. Merlin.

Pierre Aubry, **Recherches sur les ténors français dans les motets du XIIIe siècle**. Paris, Champion. In-8°, 40 p.

Le « ténor » est un chant donné, liturgique ou populaire, qui sert de base à un motet, ou composition profane à plusieurs voix. Dans ces pénétrantes recherches, M. Aubry étudie deux manuscrits : celui de Montpellier (Bibliothèque universitaire, H, 196) qui contient la musique seule, avec un ou deux mots d'*incipit*, et le manuscrit d'Oxford (Bibl. Bodléienne, Douce 308) qui contient les paroles sans la musique. Par la confrontation de ces documents, M. Aubry arrive à rapprocher de sa mélodie originale, le texte d'une de nos vieilles chansons populaires. Le travail est très ingénieux et conduit avec beaucoup d'élégance.

J. C.

Fernand Nicolay. **Napoléon Ier au camp de Boulogne.** Paris, Perrin, 1907, 8° écu. II-455 p., 5 fr. (illustré).

M. N. est Boulonnais et propriétaire d'une partie des terrains où fut établi le camp de Boulogne. D'où ce livre sur le séjour de Napoléon. Ce n'est pas une étude sur le projet et la tentative de débarquement. Cette question, la seule qui ait un véritable intérêt historique, n'est examinée — bien superficiellement — qu'à la fin, à propos des travaux du commandant Desbrière, que M. N. ne paraît pas avoir lus très attentivement. Le volume est un mélange singulier d'anecdotes de tout genre, se rapportant soit au séjour de Napoléon à Boulogne, soit à sa vie en général, de détails minutieux — oiseux même — sur sa maison, son mobilier (vase de nuit compris), ses domes-

tiques (Roustan en particulier), avec des développements archéologiques, des esquisses de psychologie, des souvenirs personnels à l'auteur (même une « rêverie » symbolique, p. 65), des réflexions littéraires ou philosophiques, des parallèles à la Montesquieu (ch. X : la flotte de Napoléon et la flotte de César comparées). Il y a des anecdotes curieuses et instructives (p. 40, pp. 70-7, sur les soins de Napoléon pour les soldats), mais M. N. les prend de toutes mains sans citer ses auteurs, et il reproduit ou ajoute de nombreux détails sûrement imaginaires. Il ne sait pas, ou ne veut pas critiquer les témoignages ni les textes, et il reproduit p. 240 une prétendue lettre de Napoléon à Champagny qui ne peut pas être authentique, Champagny n'étant pas encore ministre à cette date du 21 juillet 1804. Il réimprime bien inutilement la plupart des lettres de Napoléon écrites de Boulogne, sans avertir qu'il les prend tout bonnement dans la *Correspondance*, et en ajoutant même qu'elles « proviennent soit des archives nationales et des ministères, soit encore de collections privées ». Enfin il se lance dans des digressions et des aperçus rétrospectifs sans rapport avec le sujet et où parfois se glissent des affirmations singulières : on lit p. 33 que Claude Chappe trouva le principe de la télégraphie électrique, mais que « de son temps l'*insuffisance des courants* ne lui permit pas d'arriver à un résultat ».

Les lecteurs qu'amusent les anecdotes et qui ne cherchent dans les ouvrages d'histoire que délassement et curiosités trouveront sans doute dans ce volume de quoi se satisfaire. M. N. s'est ingénié à les contenter. Il s'est informé soigneusement, par exemple, de l'épitaphe de Roustan, et aussi du sort réservé aux casques de Duguesclin et de Bayard (?) où Napoléon puisa les croix de la légion d'honneur lors de la première remise des décorations. On chercherait vainement dans son livre un plan arrêté, des questions importantes posées, discutées, résolues, avec critique et méthode. Mais cela, comme dit Kipling, est une autre histoire.

R. Guyot.

Les Républiques parlementaires. — *La République démocratique*, par MM. Albert Soubies et Ernest Carette. Paris, Flammarion, 2 vol. in-8°, 1906-1907.

MM. Albert Soubies et Ernest Carette ont entrepris une étude générale des *Régimes politiques au* xxe *siècle*. Si tout le monde, disent-ils, reconnaît l'existence de deux formes de gouvernement, la République et la Monarchie, les publicistes modernes s'accordent à distinguer, dans la République, trois régimes différents :

1° Le régime républicain démocratique où le peuple exerce, par lui-même et non par délégués, une part des fonctions du gouvernement et des Assemblées ; tel est le régime de la Confédération suisse. C'est l'objet de leur second volume, qui vient de paraître.

2° Le régime républicain représentatif où le peuple exerce le pouvoir par délégués, mais où Gouvernement et Assemblée sont solidarisés par un cabinet nommé par le chef du pouvoir exécutif ou Président, mais responsable devant les Chambres ; tel est le régime dont le type classique est offert par la constitution des États-Unis.

3° Le régime républicain parlementaire où le peuple exerce le pouvoir par délégués, mais où Gouvernement et Assemblée sont solidarisés par un cabinet nommé par le chef du pouvoir exécutif ou Président, mais responsable devant les Chambres ; tel est le régime sous lequel nous vivons. C'est l'objet de leur premier volume paru l'an dernier.

Mais si l'on a ainsi, en droit constitutionnel, jeté les fondements de la classification des régimes, on n'a pas encore fait de droit constitutionnel descriptif sur les bases de cette classification. C'est ce que les deux auteurs tentent de réaliser aujourd'hui, d'abord pour le régime dont relève l'organisation politique de notre pays. Dans leur second volume qui, comme il a été dit, étudie le régime républicain démocratique dans le seul type qui en existe et que nous offre la Suisse, ils relèvent les différences qui existent entre la constitution helvétique et la Constitution française républicaine. Ils constatent que l'élection du chef de l'Etat par le peuple ne suffit pas à imprimer à l'ensemble du régime le caractère démocratique. Ce caractère ne saurait résulter que de l'intervention directe du peuple dans l'exercice du pouvoir exécutif ou du pouvoir législatif. Or, ce seul Etat, la Confédération suisse, a jusqu'ici admis cette intervention directe. Les auteurs font remarquer que le mot *démocratie* n'a pris le sens où on l'emploie aujourd'hui que vers la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire de régime comportant une action directe du peuple. Ce qu'il y a encore d'original dans la Constitution suisse, c'est que les pouvoirs y sont si peu séparés que le gouvernement n'est que le comité exécutif des Assemblées et que le Président de la Confédération n'est que le chef élu par les Chambres d'un Cabinet issu également de leurs suffrages.

Les livres de MM. Soubies et Carette sont très utiles à ceux qui s'occupent de matières politiques et de droit constitutionnel. Les auteurs y ont ajouté des index alphabétiques qui permettent des recherches rapides et pratiques.

H. W.

Georges Daremberg, **Les grands médecins du XIXe siècle.** Paris, Masson, 1907. In.8°, 252 p.

Il ne faut pas croire que tous les illustres médecins du XIXe siècle figurent dans ce livre. On n'en trouvera que quelques-uns. L'introduction nous prévient que les médecins dont parle Daremberg, sont ceux dont il a « fréquenté les personnes ou les œuvres pendant quarante

ans ». Encore deux d'entre eux, ceux-là mêmes qu'il a le mieux peints, Pasteur et Littré, ne sont-ils pas, à proprement parler, des médecins. Quoi qu'il en soit, on remarquera dans cette suite d'études que l'auteur connaît à merveille et la vie et les travaux des maîtres qu'il nous présente, et, nous dit-il, il les a tous écoutés et admirés, excepté Jenner et Broussais. Il nous montre donc dans Pasteur l'homme et le savant, l'homme simple et bon, le savant infatigable qui fut le premier expérimentateur de ce temps, qui « promena la flamme révolutionnaire à travers la vieille médecine » parce qu'il était chimiste et non médecin, qui fit ses grandes découvertes grâce à une longue patience, grâce à sa ténacité, par une série d'observations incessantes et d'interprétations minutieuses. A Pasteur succède son plus ancien et le plus autorisé de ses élèves, Duclaux, qui répandit les idées pasteuriennes et les fixa dans la science générale. Viennent ensuite dans cette galerie de portraits les fondateurs de la médecine expérimentale, Jenner et Claude Bernard; les créateurs de l'anatomie pathologique, Cruveilher, Donné et Virchow qui remua tant d'idées bonnes ou fausses, mais fécondes; les créateurs de la pathologie nerveuse, Duchenne de Boulogne, ce petit homme de génie qui avait l'air d'un vieux sacristain, et Charcot, qui démontra que l'hystérie avait ses formes classiques et qui mit de l'ordre, de la précision, de la clarté dans une foule de questions jusqu'alors confuses; les cliniciens, Broussais à qui Daremberg reproche d'avoir « abaissé la médecine et débilité ses contemporains par ses saignées, ses sangsues, sa diète, ses tisanes et ses éternels émollients », Andral qui combattit et détrôna cet « Hercule du Val de Grâce », Béhier dont « l'enveloppe rugueuse cachait une grande délicatesse d'esprit et des trésors d'affection »; l'oculiste Giraud-Teulon qui introduisit dans l'étude de l'œil les principes de la physique mathématique. La dernière étude du volume, intitulée « les historiens de la médecine », est consacrée à Littré que Daremberg connut à Mesnil-le-Roy et qu'il décrit comme un homme petit, vigoureux, aux cheveux longs, noirs et embroussaillés, aux énormes sourcils abrités par de grosses lunettes. On accueillera volontiers cette étude sur l'œuvre médicale de l'auteur du *Dictionnaire*. Elle est très complète, et la traduction d'Hippocrate [1], celle de Pline, les nombreuses publications où Littré, à l'aide des lumières de la science moderne, éclaircit des faits merveilleux de l'antiquité et du moyen âge, les vues si nettes qu'il avait sur les choses de la médecine, tout cela est exposé d'une façon très intéressante et vivante. Le livre a été imprimé après la mort de Daremberg et c'est un confrère et ami de l'auteur, le docteur Ali Chuquet, qui a corrigé les épreuves. Daremberg, dit très bien M. Ali Chuquet dans l'avant-propos, a su

1. Remarquons toutefois que le texte d'Hippocrate n'a pas été constitué avec autant de rigueur et de méthode que le croit Daremberg.

« avec ce style clair et attrayant qui lui était particulier, faire apparaître la personnalité et fixer le caractère scientifique » de plusieurs de nos grands médecins.

A. C.

Annales de l'Institut international de Sociologie. T. XI : Les Travaux du 6e Congrès, 1906, Londres. Les luttes sociales, 1 vol., in-8°, 1-558. Giard et Brière, éd. 1907.

Il est regrettable que le 6e Congrès de l'Institut de sociologie n'ait pas débuté par la communication de M. Landry sur les « Luttes sociales d'après Otto Effertz ». Les idées de ce dernier, même élucidées par leur commentateur, restent fort obscures et contestables : mais au moins il avait tâché d'introduire quelques définitions et quelques distinctions dans le sujet des « luttes sociales » qui précisément a été adopté comme thème par le Congrès. C'est un soin que n'ont pas pris les divers orateurs qui se sont succédé dans la discussion. Si M. Landry avait commencé, on aurait probablement été amené à critiquer les formules qu'il présentait, et il en serait résulté un peu de lumière et d'ordre dans la controverse. Malheureusement il est venu le dernier, et les congressistes qui l'ont précédé se sont combattus dans une étrange obscurité de terminologie. Lutte pour la vie, lutte contre la nature, lutte au sein de la même espèce, lutte d'une espèce contre l'autre, darwinisme social, « luttes de classes », défilent sous les yeux du lecteur, confondus dans la même rubrique de « luttes sociales » et donnent lieu à de vives polémiques entre congressistes (par exemple M. Novikow contre MM. Lester Ward, Gumplowicz, Xenopol, etc.), où ces derniers concluent à la fatalité et au bienfait historique des guerres, tandis que le premier déclare « qu'il ne faut pas permettre un seul instant de soutenir au nom de la Sociologie cette proposition que sans l'homicide collectif l'homme ne serait jamais sorti de la barbarie ». — « C'est là, écrit M. Novikow, un véritable blasphème contre notre science, et nous, réunis ici en congrès international, nous devons répudier solennellement une doctrine pareille ».

Le Congrès, hâtons nous de le dire, n'en a rien fait, et il a eu raison, n'ayant ni à répudier, ni à sanctionner, mais à discuter. M. Novikow, nous venons de le rappeler, a trouvé beaucoup d'adversaires. Mais ceux-ci, en général, n'ont pas suffisamment séparé le présent et l'avenir possible de l'humanité de son passé. La sociologie historique a le droit de se désintéresser du futur; mais il faut qu'elle le dise nettement [1] et qu'elle ne laisse pas supposer qu'elle étend aux siècles à venir

---

1. M. de la Grasserie l'a fait, mais aussitôt après avoir déclaré que le passé appartient seul à la sociologie, il affirme en termes vagues que la loi de la *solidarité* s'interférera avec la loi de la lutte sociale ou individuelle, et qu'elle ne

ce qu'elle a observé et constaté aux temps anciens. Là encore les distinctions posées en germe dans la communication de M. Landry auraient pu servir à établir des lignes de démarcation entre les luttes pour la destruction, pour la domination ou pour l'exploitation, qui ont des caractères bien différents, et dont les dernières, comme nous le voyons à mesure que la civilisation humaine progresse, remplacent peu à peu les premières et se transforment en concurrence pacifique avec division des fonctions et régime contractuel. Comprendre tout cela sous le terme « luttes sociales » d'où, sur le terrain économique et politique, on tire les « luttes de classes » [1], c'est s'exposer à jouer sur les mots sans grand profit pour la science, mais non sans péril pour la paix civique.

Eugène D'EICHTHAL.

Bernard SHAW. **John Bull's other Island and Major Barbara, also How he lied to her Husband.** Constable. London, 1907, LIX-293 pp. 6 s.

La réputation de M. Shaw commence à passer le détroit. Ses débuts qui remontent à 1880, furent cependant assez retentissants. Journaliste agressif et polémiste ardent, il devait rencontrer le succès en Angleterre. Comme conférencier socialiste, puis comme critique et auteur dramatique, il excite le scandale et l'admiration. Il a une heureuse facilité qui lui a permis d'écrire déjà quinze pièces de théâtre. Le volume que nous avons sous les yeux — le dernier en date — renferme deux grandes comédies en cinq actes précédées de longues introductions, plus une farce en un acte. La farce est une bluette exquise et sans prétentions, mais elle ne prête pas à de grands développements. Il vaut mieux en venir aux introductions où il est question de tout sauf de théâtre : le goût de M. S. pour le paradoxe s'y étale à l'aise ; on dirait des articles de M. Stead revus par un ironiste et corrigés par un écrivain ; car M. Shaw est irlandais, ses rêves l'enchantent et il y croit juste assez pour qu'un auditoire anglais s'en émeuve et s'en indigne. Des sociologues de profession ont discuté avec lui, il leur a jeté à la tête des arguments qu'ils se sont donnés une peine infinie à réfuter. Son système est d'une simplicité banale : la société actuelle se régénérera par l'argent, le seul crime à punir est la pauvreté, conséquence de l'imprévoyance, de l'incapacité, de la paresse ; sus aux humbles et aux faibles, gloire aux énergiques, gloire aux forts ! Si M. S. n'était pas irlandais, il ajouterait la conclusion de

---

détruira pas mais neutralisera en partie la force. « Lorsqu'en vertu de celle-ci un élément social va être réduit à diminuer au delà de la juste mesure (?) ou à disparaître, l'autre loi le relève aussitôt, et ainsi de cette double loi... naît un équilibre aussi bienfaisant que rationnel... » Il faudrait dire pourquoi et comment.

1. M. Halperine a de bons arguments, tirés des faits, contre la doctrine de la « lutte de classes ».

style sur la supériorité des Anglo-Saxons. Ce qui est nouveau dans l'exposé de ces idées, c'est la verve, l'humour, le don de la satire. L'attentat de Madrid, l'affaire de Denshawaï ont inspiré à M. S. des pages d'une ironie admirable. On comprend que le lecteur anglais atteint dans ses préjugés les plus chers, se rebiffe et fasse une belle réclame à l'audacieux Irlandais. Bien entendu la thèse de M. S. ne résiste pas à l'examen : l'homme d'État qui traiterait de « beau geste » un crime anarchiste, devrait être jugé incapable d'exercer ses hautes fonctions. Aucun ministre sensé ne songerait un seul instant à confier à un Tolstoï le gouvernement d'une colonie à peine pacifiée, mais le choix d'un Cromwell serait extrêmement judicieux : là où une application littérale du Sermon sur la Montagne risquerait de faire couler des flots de sang, quelques réminiscences de l'Ancien Testament ne seraient pas hors de propos.

Mais à quoi bon discuter les hors d'œuvre, arrivons au mets principal. M. S. auteur comique serait sans reproche s'il ne soumettait ses pièces à correction à M. S. sociologue. Si le dramaturge trouve une « situation », le réformateur social veut la subordonner à une théorie. Toutes les fois qu'un personnage commence à vivre et à parler naturellement, le mauvais génie de l'auteur intervient pour « placer » un long et ennuyeux développement qui arrête et retarde l'action. Aussi la composition de ces comédies est-elle déconcertante. Prenons pour exemple la première pièce, la plus importante, *John Bull's Other Island*. Elle doit montrer le caractère et les aspirations de l'Irlande contemporaine, décrire ses misères et en indiquer le remède. A vrai dire, sur ces questions très spéciales, le livre de M. Paul-Dubois nous renseignera avec plus de précision qu'une pièce de théâtre. Mais M. S. a décidé d'écrire une « pièce à thèse ». A l'acte premier deux ingénieurs, l'un anglais, l'autre irlandais, projettent dans une région éloignée de l'Irlande une lucrative opération financière dont les détails restent vagues. Voici l'acte II, l'Anglais arrive en Irlande et tombe amoureux d'une Irlandaise. Il n'est plus question de l'opération financière. Évidemment le premier acte a été ajouté après coup pour permettre au sociologue d'écrire une conférence sur l'état de l'industrie irlandaise. Acte III : un siège parlementaire est vacant dans la circonscription : l'Anglais pose sa candidature; les progrès de sa cour auprès de l'Irlandaise sont momentanément arrêtés. Nous avons oublié l'opération financière. Acte IV : l'automobile du candidat écrase un cochon. Fragments de dialogue sur l'humour et ses effets. Les Irlandais riront de l'incident mais voteront pour l'Anglais qui reste sérieux. Arrive l'acte V, on reparle de l'opération financière qui consiste à bâtir un hôtel pour touristes anglais. Comptons : le projet d'hôtel, l'intrigue avec l'Irlandaise, la candidature électorale, en tout trois pièces différentes, plus une petite farce : l'accident d'automobile. Évidemment les Anglais ne comprennent pas comme nous

la composition d'une pièce de théâtre. Heureusement le fini du détail rachète ces défauts. Il y a dans certains portraits de second plan, les deux curés, le meunier, le paysan, le manœuvre, une vérité d'observation merveilleuse. Et ce ne sont pas des caricatures comme l'ingénieur anglais ou des porte-voix de polémiste comme l'Irlandais, mais des personnages en chair et en os. Là où les dissertations des ingénieurs nous font bâiller, la conversation exquise du curé, disciple de saint François d'Assise, avec une sauterelle évoque tout un côté du caractère irlandais. Ajoutez à ces qualités dramatiques le charme d'un style de premier ordre, souple, net, brillant. Si M. S. n'avait pas gardé de sa jeunesse un certain ton impertinent peu convenable chez un écrivain mûri, nous n'aurions aucune restriction à faire aux éloges que mérite la forme. M. S. s'irrite quand les critiques parlent d'inspiration étrangère, nous nous contenterons donc de le comparer à des écrivains anglais, c'est un Swift moins brutal, un Thackeray moins convaincu, il rappelle surtout Goldsmith, il a le même genre d'humour sournois, il éprouve le même plaisir à mystifier, il aime enfin faire le même étalage de son savoir ; Goldsmith aspirait à être naturaliste parce qu'il avait lu Buffon, M. S. qui est journaliste, est au courant de tous les mouvements de réforme sociale.

Ch. Bastide.

D. Jones, **100 Poésies Enfantines en trancription phonétique.** Teubner, Leipzig, 1907 ; 106 pp. in-12, prix 1 m. 80.

Voilà une bonne application du système de M. P. Passy et de l'Association Phonétique Internationale. Cette transcription, établie avec grand soin d'après un texte « lu à haute voix par des personnes françaises », reproduit de préférence la prononciation familière, et même populaire. Mais je regrette, d'une part, que l'auteur n'ait pas observé une règle constante à l'égard des *e* muets et des liaisons, d'autre part, que le texte choisi soit en vers. Quelles que soient les fluctuations de notre langue familière, c'est peut-être donner aux étrangers, à qui ce livre est destiné, une fausse idée de la versification française, que de leur permettre d'établir des principes prosodiques tels que ceux-ci :

1° le nombre des syllabes n'importe nullement en vers français.

Ex. : (p. 17) Les trois brav'(es) comme un seul lièvr'(e)
Tourn'(ent) et rapport'(ent) la fièvr'(e)

2° La prononciation de l'*e* muet est facultative.

Ex. : (p. 11) dix livr*es de* pain ; (p. 36) avant d'sauter l'pas.

3° Les liaisons sont facultatives et l'hiatus licite. Ex. : (p. 55) il étai*t* affable et doux ; (p. 56) il mouru (t) un vendredi.

J'ajouterai que même la prononciation familière me paraît observer bien des liaisons négligées par les « personnes françaises » mentionnées dans la préface, notamment : (p. 12) j'allais à l'école; (p. 10) se lever à six; (p. 38) et se sont mis à danser; (p. 55) Mais il ne manqua de rien. Ces réserves faites, la notation est exacte et le livre destiné à rendre des services aux étrangers. A signaler p. 48 un curieux essai de reconstitution, par M. P. Passy, de la prononciation contemporaine d'une poésie de Charles d'Orléans.

P. D.

— En 176 pages sous le titre de *La Filosofia dell' arte in G. Flaubert* (Messine, Trinchera, 1907), M. Ant. Fusco nous donne un extrait d'un ouvrage qu'il prépare sur la critique littéraire en France dans la deuxième moitié du XIXe s. Il estime originales, élevées, profondes les vues de Flaubert sur l'art. Bien des gens ne seront pas de son avis et verront moins de profondeur que d'orgueil blessé dans les assertions violentes où se répandait l'auteur de *Madame Bovary*. Mais on feuillettera volontiers les analyses qu'en donne M. F. et on admirera la conscience avec laquelle il se prépare à son ouvrage d'ensemble. Il connaît nos critiques contemporaines aussi bien que nous les connaissons. — Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, — *Séance du 18 octobre 1907.* — La prochaine séance, par suite de la date de la séance publique des cinq Académies, est fixée au mercredi 23 octobre.

La commission chargée de proposer des sujets pour le prix ordinaire soumet à l'Académie trois sujets, parmi lesquels le suivant est adopté : « Étudier la miniature carolingienne et dresser un catalogue de ses monuments ».

M. S. Reinach étudie un passage de Tite Live où il est question d'une épidémie causée par des matrones romaines qui fabriquaient des drogues empoisonnées Quelques-unes, sommées d'en boire, moururent sur le champ ; leurs complices furent arrêtées et condamnées. Suivant M. Reinach, le récit de Tite Live est un arrangement qui laisse entrevoir l'histoire authentique. Des femmes, soupçonnées d'avoir déchaîné une épidémie, ont été soumises à l'ordalie du poison, coutume juridique souvent constatée chez d'autres peuples, notamment aux Indes et en Afrique. — M. Reinach examine ensuite l'affaire des Bacchanales, au cours de laquelle des milliers de femmes furent mises à mort sans procès, parce que le Sénat romain accusait de crimes inouïs ceux qui célébraient en Italie les mystères de Bacchus. Ces accusations étaient sans fondement. Le Sénat proscrivait les Bacchanales dans un intérêt politique et, pour justifier ses rigueurs, répandait d'horribles calomnies contre ses victimes.

M. Leroux, membre de l'École française d'Athènes, fait une communication sur un monument découvert à Délos, la salle hypostyle, située non loin du Port Sacré, et dont la superficie dépasse 1,840 mètres carrés. Elle développait sur le Port Sacré une longue façade dorique. A l'intérieur, c'était une sorte d'agora couverte, dont une forêt de colonnes supportait la toiture. Ces colonnes sont disposées sur 9 rangées de 5. Un ordre dorique court tout autour de la salle : un ordre ionique, d'une plus grande hauteur, en occupe le milieu. Le toit était surélevé dans sa partie centrale. C'est par ce trait surtout que le monument annonce la basilique romaine; à d'autres égards, il s'en distingue encore nettement. Il marque l'acheminement vers l'Italie d'un type architectural inconnu à la Grèce classique et dont il faut chercher l'origine en Orient. La construction de l'édifice peut être placée vers l'an 111 a. C.

M. Ernest Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — **4 novembre** — **1907**

JUNKER, Grammaire des textes de Dendérah. — Appendix Vergiliana, p. ELLIS. — Quintillien, I, p. RADERMACHER. — Gottfried de Strasbourg, Tristan, p. MAROLD. — GIGON, La révolte de la gabelle en Guyenne. — MONNIER, Venise au XVIIIe siècle. — DEYMES-DUMÉ, Les doctrines politiques de Robespierre. — MORANE, Paul I avant l'avénement. — SALOMON, William Pitt, II. — BILLARD, La conspiration de Malet. — MARCÈRE, L'assemblée nationale de 1871, II. — LEVASSEUR, Questions ouvrières et industrielles en France sous la troisième République. — Lettre de M. Christian Maréchal et réponse de M. Marc Citoleux. — CROCE, Extraits d'Imbriani. — WEITNAUER, Ossian dans la littérature italienne. — Primo LEVI, De Léon XIII à Crispi. — Académie des inscriptions.

H. JUNKER, **Grammatik der Denderatexte.** Leipzig, Hinrichs, 1906, in-4°, VIII-207 p.

La première question qui surgit à propos de cet ouvrage est de savoir jusqu'à quel point il peut y avoir une véritable Grammaire des textes de Dendérah. M. Junker paraît se l'être posée, car il avoue dans sa très courte introduction, qu'il n'y a pas unité de langue entre toutes les inscriptions pas plus qu'unité d'origine : on y rencontre des extraits du formulaire des Pyramides ou du *Livre des Morts*, et d'autres qui proviennent de Rituels d'âge divers, sans parler des pièces qui ont été composées par le clergé de l'endroit au cours de la construction, c'est-à-dire vers le milieu ou la fin de l'époque ptolémaïque. La seule unité qui soit possible pour tant de documents disparates, c'est l'unité d'écriture, encore souffre-t-elle des exceptions çà et là. M. Junker pense, — et je le crois volontiers avec lui, — que les scribes qui présidèrent à la décoration des salles essayèrent — de parti-pris ou d'instinct ? — d'imposer une couleur uniforme au langage, mais qu'ils y réussirent mal. De fait, ils emploient des paradigmes, celui du temps passé en *ne*, par exemple, qui n'existaient plus dans la langue courante, ainsi que le prouve l'usage du démotique. Somme toute, Dendérah, considéré comme document grammatical, se présente à nous dans les mêmes conditions où serait un recueil de textes latins qui réunirait côte à côte des fragments des Chants saliens, de la loi des XII Tables, d'Ennius, de Cicéron, de Tacite, de Claudien, le tout copié et ramené autant que possible à une même orthographe par un contemporain de Fortunat : il n'y

aurait pas *une* Grammaire latine de cette collection, mais autant de grammaires qu'il y aurait de siècles représentés. De même, il n'y a pas une seule Grammaire des textes de Dendérah, mais des Grammaires en aussi grand nombre que les périodes auxquelles les décorateurs ont emprunté la matière de leurs inscriptions.

Est-ce à dire pour cela que le traité de M. Junker soit un paradoxe ingénieux? Non certes : il répond à une réalité historique. Si ce livre énorme qu'est le temple de Dendérah ne contient pour la plupart que des redites de livres plus anciens, elles ont été accommodées par des gens qui parlaient une langue fort distincte de celle dans laquelle ils ont été conçus et qui pratiquaient un système graphique assez particulier : tout en transcrivant ce vieil égyptien, ils y glissaient, sans le vouloir le plus souvent, des tournures qui appartenaient à leur routine journalière, et les mots y prenaient dans l'écriture la figure qui répondait à leur son récent. Si, par exemple, le verbe *être*, *devenir*, y est exprimé parfois par *khopir*, à l'ancienne, comme en vertu de certaines lois phonétiques son *-r* final s'était amui de longue date et son *kh-* initial amolli en *sh-*, on le rencontre très souvent écrit *shope* ainsi qu'il se prononçait. De même, la préposition *ᵉrᵃ*, *vers*, est introduite tantôt avec sa valeur antique où *r* médial est conservé, tantôt avec sa valeur moderne *e*, où *r* n'existe plus. Partout, dans la constitution des noms, des adjectifs, des verbes, de la syntaxe, des faits nouveaux se sont glissés qui, par les variantes de l'orthographe, permettent à l'observateur de surprendre les modifications du langage. Évidemment ces empiètements du parler gréco-romain sur le parler d'autrefois ne se sont pas produits assez forts pour changer du tout la physionomie de l'ensemble : il reste pour le fond une compilation en égyptien antique de plusieurs siècles dépareillés, mais les altérations qu'il a subies de la sorte ne lui impriment pas moins des allures spéciales qui méritaient d'être notées.

M. Junker a établi les cadres de cette langue artificielle sur ceux de la langue réelle, tels qu'Erman les a conçus. C'est un avantage, en ce sens qu'on peut suivre plus aisément le développement des idées de l'école berlinoise sur la Grammaire, depuis la XIIᵉ dynastie sans interruption jusque et y compris les temps coptes : les mêmes procédés appliqués tout du long nous permettent de mieux saisir les points forts et les points faibles de la doctrine. Il me semble néanmoins que M. Junker en a été gêné dans plus d'un endroit, et qu'il aurait gagné à ne pas s'attacher à elle trop strictement. La phonétique n'aurait-elle pas été allégée singulièrement s'il avait tenu compte du fait que, dans le système ptolémaïque le signe de l'*aigle*, pour ne parler que de celui-là, répond généralement à une voyelle véritable et que, par suite, il peut être supprimé à volonté partout, excepté à l'attaque des mots, où son omission aurait pu paraître la chute réelle d'une syllabe? Si les scribes d'alors employaient *pᵃk* pour *pᵃgá*, ou récipro-

quement *gah^es* pour *g^ah^es* et *hap* pour *h p*, cela vient uniquement dans le premier cas de ce que, la voyelle finale du mot étant tombée dans la prononciation, il n'y avait plus besoin de dessiner l'*aigle* qui la représentait naguère, dans le second cas de ce que, le mot ayant une voyelle médiale, l'*aigle* qui représentait celle-ci a été intercalé à sa place. Je ne multiplierai pas ici les exemples, car je compte revenir sur ces points dans un journal où je pourrai citer les hiéroglyphes à mon aise : j'ai voulu seulement indiquer le genre de critique auquel une adhésion trop stricte aux théories de l'école expose M. Junker.

Cela dit, il faut ajouter que cette *Grammaire* est un bon livre et qui vient à son heure. L'attention, qui s'était détournée des textes ptolémaïques depuis une quinzaine d'années commence à se reporter sur eux : la *Grammaire* sera une aide excellente pour ceux de nos jeunes gens qui voudront les interpréter.

G. Maspero.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. **Appendix Vergiliana** sive Carmina minora Vergilio adtributa. Recognovit et adnotatione critica instruxit, R. Ellis, litterarum latinarum professor publicus apud Oxonienses. Oxonii e typographeo Clarendoniano, In-12. Praef. v-xv. Le reste non paginé.

Le nom seul de M. Ellis, en tête de ce livre, réjouira les latinistes ; en souvenir de l'*Ætna*, sujet tout voisin, en souvenir aussi de la grande et célèbre édition de Catulle, de tant d'autres travaux, sur les prosateurs comme sur les poètes, ils aborderont avec plus de confiance la lecture de cet *Appendix Vergiliana*, si médiocrement conservée et sûrement si peu lisible. Beaucoup de lecteurs regretteront aussi que le cadre de la Bibliothèque n'ait pas permis à M. E. de joindre au texte le commentaire si utile, si plein de choses qu'ils trouvent d'habitude dans ses livres.

La nouvelle édition contient, sauf l'*Ætna*, les poèmes habituellement réunis sous le titre d'*Appendix Vergiliana*. En tête une préface où sont reproduits les témoignages des anciens sur les petits poèmes de l'*Appendix*. Entre le texte et les notes quelques rapprochements avec Virgile ou avec des documents intéressants du moyen âge, sans aucune prétention d'ailleurs à être complet. Très rares, trop rares notes explicatives. Noter, pour les mots géographiques rares, d'heureux emprunts aux sources grecques (Etienne de Byzance, l'Anthologie) ou latines (Méla, Pline) ; de bons rapprochements avec d'autres poètes : Stace, Grattius, Callimaque, Apollodore, etc.

Pour la documentation manuscrite le progrès est considérable et le livre fera date : mss. nouveaux, bien classés, bien utilisés ; l'apparat de M. E., le plus clair, le plus complet qui existe, servira justement de base à tous les travaux ultérieurs. Le service que nous rend M. E. est d'autant plus méritoire que pour certains poèmes la tradition était

particulièrement pauvre, notamment dans la *Ciris*. D'accord avec Ribbeck et avec Baehrens, M. E. préfère le *Bruxellensis* aux autres manuscrits pour la seconde série des poèmes; il déclare nettement (p. x au bas) que c'est presque uniquement sur ce manuscrit qu'il a établi sa recension. Dès qu'il s'agit de M. E. je n'ai pas besoin d'ajouter que le livre est au courant et que tout ce qui a paru d'utile a été utilisé; c'est ainsi qu'on trouvera cités à l'occasion les derniers travaux : Skutsch, Ganzenmüller, Housman, etc.

Ce n'est pas qu'avec tous les secours, ici les difficultés disparaissent ou diminuent nettement, même en apparence. Rien de pareil n'était possible. Le nouveau livre ne dispensera même pas de recourir aux précédents. Dans la route, où l'on avait les noms de Bährens, Ribbeck, Leo, et récemment Curcio, voici simplement un nouvel effort, si l'on veut, un autre gîte d'étape; nous ne pouvions compter toucher le but. Du moins l'on s'efforce de nous y acheminer.

L'édition est suggestive, s'il en fut jamais. Les conjectures y abondent, dans les notes et même un peu trop dans le texte; d'où le sentiment d'incertitude quelque peu pénible que laisse la lecture. Si l'on s'en étonnait, nous répondrions que, conservateur décidé dans ses premiers livres, M. E. avait le droit de faire ici des concessions à l'autre système de critique; n'était-ce pas une manière de voir du pays?

Sur bien des points sans doute on pourra ne pas partager l'avis de l'éditeur. M. E. reste lui-même souvent indécis et il avoue aussi avoir changé d'avis; il ne se dissimule certainement pas que bon nombre de ses conjectures nouvelles iront rejoindre le flot des anciennes. Donc on ne devra mettre en compte que celles qui sont heureuses. Il n'en manque pas [1].

Remarquer l'excellente correction du livre. C'est un mérite appréciable en un texte où ne devait manquer sans doute aucune espèce de difficultés.

E. T.

M. Fabi **Quintiliani** Institutionis oratoriae libri XII. Edidit Ludovicus Radermacher. Pars prior libros I-VI continens. MCMVII. Lipsiae in aedibus Teubneri.

Nos éditions de Quintilien n'ont pas très bonne réputation; aussi attendait-on avec quelque impatience celle qui était destinée à remplacer le Bonnell dans la Bibliothèque de Teubner. Préparée d'abord par Ferd. Becher [2], elle a été faite en partie sur ses notes; en voici le

---

1. A titre d'exemples je cite : Catal. XIII, 6 : *qua mas sim* (cod. qua adsim); Cul. 116 : *chorus* (= choros); id. 221, *lurent* (Ω, arent, M. /arent); Cir. 477 : saliunciferamque (cod. salutiferam que), etc.

2. M. Becher est mort à Berlin en mai 1901. — C'est M. Becher qui, le premier, a découvert l'importance de certaines leçons du *Vallensis* et des mss. du même groupe pour la critique de Quintilien. Voir son programme du gymnase d'Aurich, 1891 sur le Xe livre.

premier tome dédié à Buecheler. L'auteur, M. Radermacher, professeur à l'université de Munster, a étudié autrefois à Bonn ; Usener l'avait associé à une de ses publications sur Denys d'Halicarnasse ; il est connu par des travaux sur Philodème, sur les rhéteurs grecs et sur de nombreux auteurs latins [1]. M. R. a le dessein de traiter, dans un livre spécial, de la critique de Quintilien. Il ne donne ici qu'une esquisse de son système, que j'analyse brièvement.

Lorsqu'il s'est agi d'entreprendre l'édition nouvelle, les savants qui s'en occupaient avaient bien compris que leur effort devait se porter sur la question des manuscrits; il fallait contrôler les manuscrits connus, en découvrir, s'il se pouvait, de nouveaux, et avant tout les classer. Il y avait eu ailleurs, notamment chez nous, en ce sens des essais plutôt malheureux. L'ouvrage de M. Fierville sur le premier livre [2] n'est pas sans mérite ; mais l'on aurait dû, en France, publiquement reconnaître le manque de critique et de méthode de l'auteur, et son impuissance à aboutir à un classement. Ceci est dit nettement ici et c'est même de là qu'on part. Les recherches de M. R. ont porté plus loin. Grâce à l'aide de l'Académie de Berlin, le nouvel éditeur a pu voir à Rome et utiliser les manuscrits du Vatican [3]. Quand pour plusieurs manuscrits, M. R. n'a pu les collationner, il en a obtenu des photographies. Enfin il est arrivé à distinguer, à côté des deux classes connues de mss. A (Ambrosianus), B (Bernensis, et Parisinus de Notre-Dame) une autre classe de mss. qu'il appelle celle des *Vallenses*. C'est la généralization et la mise en pratique de la découverte de Becher. Nous trouvons d'abord dans ces manuscrits maintes bonnes leçons dont les éditions faisaient honneur bien à tort à Regius et aux humanistes; elles remontent bien plus haut et proviennent d'une source perdue, parfois meilleure que AB. Comme preuve de cette supériorité, nous avons, outre les variantes elles mêmes, un témoignage ancien, à savoir l'accord assez fréquent des *Vallenses* avec le grammairien qui nous a conservé des extraits de Quintilien, Julius Victor. Le manuscrit principal de ce groupe, le Parisinus 7723, xe s. qui a appartenu à Laurent Valla, et qu'on dit être de sa main, était connu antérieurement, et Spalding cite plusieurs fois ses leçons [4]. M. R. ne considère pas ce manuscrit isolément ; il le rattache à d'autres manuscrits provenant d'une source semblable : Paris. 7725, Vaticanus 1765, tous deux du xve s., et le correcteur d'un ms. de Zurich du xie ou xiie siècle.

---

1. M. R. a commenté quelques passages de Quintilien (I, 5, 55 et 59 ; I, 6, 13 et IV, 3, 14) dans le Rheinisches Museum de 1905, p. 241 et s.

2. Didot, 1890.

3. Pour la classe B, M. R. a collationné un nouveau Vaticanus du xve s., qui n'est qu'un ms. mixte; M. R. en a tiré cependant d'utiles indications.

4. M. R. signale, à l'occasion, les corrections et conjectures de Valla. Le ms. a été retouché par plusieurs mains qu'il n'est pas facile de toujours distinguer.

Grâce à ces mss., nous avons le moyen de contrôler d'une manière continue les deux autres classes. C'est un contrôle qui doit sans doute s'exercer avec prudence puisqu'il y a, dans les Vallenses, des traces fort nettes d'interpolation. Mais par là une lumière nouvelle est jetée sur le texte où nous voyons désormais beaucoup plus clair.

Sur la question de savoir auquel des deux mss. A ou B, il faut donner le premier rang, M. R. s'abstient de décider d'une manière générale; il croit que c'est plutôt une question d'espèce. Il admet qu'en certains cas, la leçon de A a une élégance suspecte et qu'il faut lui préférer celle de B. C'est dans B aussi que les clausules sont le mieux observées. L'Harleianus découvert par Peterson, et qui sert à suppléer aux lacunes de A, sera employé au tome II.

Un groupe de savants s'est associé à M. R. dans la préparation de l'édition. M. Vollmer a aidé l'auteur dans la correction des épreuves, et l'on trouvera au bas des pages plusieurs conjectures suivies de son nom. De même pour ceux de Kroll, de Sudhaus, etc. [1]. L'apparat critique est sobre, très clair, très simple, et l'on voit bien, du premier coup d'œil, le caractère des sources différentes du texte : A d'abord, au dessous B, et, plus bas encore, le ms. intermédiaire P. Peu de conjectures, soit de M. R. soit d'autres savants, ceci dit à l'avantage du livre. Les notes d'interprétation sont très rares (p. 242, 1). Je goûte surtout les notes générales qui relèvent une faute habituelle dans un groupe de mss. (par ex., p. 151, 7).

En somme, cè Quintilien est vraiment nouveau, très soigné et mérite tous les éloges [2].

Émile Thomas.

Gottfried von Strassburg : Tristan, hgb. von Karl Marold, Dr phil. und Professor am königl. Friedrichskollegium zu Königsberg i. Pr. I Teil. Text, mit 2 Tafeln (Teutonia, 6. Heft), Leipzig, Eduard Avenarius, 1906. In-8°, LXVI-282 pp. 10 m.

Parmi les *desiderata* formulés par les germanistes revenait le plus souvent le vœu d'une édition critique du *Tristan* de Gottfried. Grâce au dévouement de M. Marold qui a consacré de longues années à ce

---

1. Dès que M. R. écrit en toutes lettres *Spalding*, *Kroll*, *Meister*, *Iw. Müller*, pourquoi ne pas écrire de même (p. 118 et p. 139) le nom entier de *Sudhaus* ?

2. Additions à l'Errata de la fin : Il eût fallu, p. x au milieu, après le mot *semel*, indiquer le passage : VI, 3, 80. Au milieu de la p. XI, lire : equi*dem*, et à la ligne suivante, *nu*mero. Je ne m'explique pas pourquoi Capperonnier et Rollin, cités à l'apparat (p. 23, 3; 40, 10; 150, 13; 334, 9) ne le sont pas p. XI-XII parmi les éditeurs. D'après la *Tabula siglorum*, on croirait que le ms. de Zurich (T) n'est employé ici que pour ses corrections ; et cependant la première main est citée p. 142 et 189. P. 87, à la note sur la l. 21, *et* avant *libri* devait être en caractères droits. Les variantes p. 75, 2 et p. 274, 23 sont indiquées d'une manière équivoque. P. 276, 22, lire : *o*riginem. — J'aurais voulu plus de clarté dans certaines références (ainsi p. 145, 6).

difficile et peu attrayant labeur, ce vœu est maintenant réalisé. Si la minutieuse étude des manuscrits faite par M. Marold n'a pas abouti à une constitution du texte bien différente de celle que nous possédons dans les éditions de Bechstein et de M. Golther, elle a cependant eu comme heureuse conséquence un certain nombre de corrections de détails. Mais ce n'est pas le seul fruit de ce labeur. Grâce à lui, on sait aujourd'hui quelle est la valeur relative des manuscrits et on en connaît la filiation plus exactement qu'on ne l'avait fait. On a notamment une idée plus précise du manuscrit de Florence et de son histoire. Enfin l'indication des variantes, abondantes surtout au début, mais toujours suffisantes, fournit un important moyen d'études.

M. Marold, constatant des lacunes d'une certaine ampleur et d'un certain caractère dans le manuscrit d'où dépend *M*, suppose que Gottfried a pu écrire son *Tristan* par morceaux isolés et sans respecter l'ordre des aventures. Il ne me paraît pas que cette thèse soit assurée par les seules raisons qu'invoque aujourd'hui M. Marold. Mais si, dans le commentaire qu'il donnera plus tard, il parvient à étayer son opinion, il est clair que ce fait devra être sérieusement pris en considaration par la critique et le *Tristan* étudié à la lumière de ce jour nouveau.

Dans l'index des noms propres, M. Marold explique le mot énigmatique *setmunt* (12221) par *Septimer*. Je ne sais si cette interprétation est juste. Récemment, M. Wallner prétendait dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie* (XXXIX, 224 s.) que par *setmunt* il fallait entendre la locution française « les sept monts », en sorte que le sens du passage serait : « mon cœur est transporté plus haut que les sept monts ». Cette opinion ne semble pas admissible. D'abord la traduction de M. Wallner « *so schwingt sich mein Herz gleich höher als sieben Berge* » ne rend pas « *sô wirt mîn herze... grœzer danne...* ». Et puis l'image n'est pas connue en français, ni même bonne en soi. Mais si Gottfried n'a pu dire que son cœur se gonflait de joie, au point de ressembler à « sept monts », peut-être a-t-il songé à le comparer au vaste monde. La fin du vers serait à rapprocher de « cest mont » que l'on trouve dans le poème de Thomas :

> — Del mal me peise, » Ysolt respont,
> « Plus que d'altre mal en *cest mont...* » (Bédier, v. 697 s.).

Mais il faut songer que Gottfried n'a pas trouvé « cest mont » dans le poème français, à l'endroit correspondant à son vers 12221, puisque ce passage est original, et qu'il serait très étrange que le poète allemand eût ajouté un déterminatif au mot français « mont ». Cette question reste donc posée — et d'ailleurs une quantité d'autres qui sollicitent l'attention de M. Marold, dont nous attendons le *Commentaire* avec une impatience que justifient les qualités qu'il a révélées dans la première partie de son *Tristan*.

F. Piquet.

S. C. Gigon. **La révolte de la gabelle en Guyenne, 1548-1549.** Paris, Champion. In-8°, IX-298 p.

Peu de travaux égalent en intérêt celui de M. Gigon. Tandis que la plupart des historiens, séduits par le côté tragique et pittoresque des événements de Bordeaux, n'ont guère traité que de la fin de l'insurrection, M. Gigon en a étudié les origines, telles qu'elles apparaissent dans les pays à marais salants, en Saintonge, puis en Angoumois, avant de s'étendre dans le Bordelais. Il lui restitue son vrai caractère de vaste soulèvement rural, analogue par certains côtés au *Bundschuh* de la Haute-Allemagne. Certains des textes qu'il cite sont à cet égard significatifs, particulièrement les si curieuses lettres par lesquelles le « coronel de la commune de Guyenne, donné par le vouloir de Dieu », somme les villes de lui ouvrir leurs portes. Cette insurrection, d'ailleurs, n'est pas dirigée contre l'institution monarchique. Les « Articles des habitants et communes de Guyenne demandez au Roy » le 12 août 1548 en sont la preuve : c'est un vrai cahier de paysans où sont passés en revue non seulement les abus de la gabelle, mais ceux des autres taxes, toutes les « nouvelletez » pour recouvrer argent ; ce cahier condamne la pénalité des offices et les excès des gens d'armes, mais implore la grâce royale.

Si la documentation de M. Gigon est complète en ce qui concerne l'inédit, il n'a peut-être pas suffisamment passé en revue tous les imprimés. Il aurait trouvé un assez bon récit de la révolte dans l'histoire d'Henri II de Thomas Cormier. Adriani l'aurait aidé, sans doute, à éclaircir le problème des rapports entre les insurgés et les réformés (dont il parle p. 195) [1].

Sur la question de savoir si les chefs insurgés ont été en relations avec l'Angleterre, les textes cités par M. G. lui-même (p. 146) sont plus graves qu'il ne semble l'admettre. Il n'y a pas eu complot, assurément, mais le gouvernement anglais semble bien avoir eu des agents à Bordeaux [2].

Henri Hauser.

Monnier (Philippe). **Venise au XVIIIe siècle.** Paris, Perrin, 1907. In-8° de 412 p., 5 francs.

M. M. résume d'abord ce qu'avait été Venise, puis étudie soigneusement l'attrait qu'elle gardait encore, le prestige qu'elle continuait à exercer durant sa décadence. Il décrit l'humeur légère de la cité jadis héroïque qui ne veut plus être que charmante, ses fêtes, son carnaval, sa manière d'entendre la villégiature et le plaisir; viennent ensuite

1. Le P. Lelong (n° 17644) cite une description de la rébellion en France en 1548 (en allemand), Berne, 1549, in-8°.

2. P. 219, entrée du connétable : il suffit, dans de Thou, de corriger « VII br. » en IX br. ».

des chapitres sur Gasparo Gozzi, sur Carlo Gozzi, sur la musique, la peinture, la comédie, les aventuriers, sur les diverses classes de la population. Rarement on a apporté autant d'érudition dans un ouvrage destiné au grand public et même au public mondain; car, si c'est aux historiens que l'auteur a pensé en préparant son livre, c'est aux lectrices des Revues décadentes qu'il a songé en écrivant. Sa verve, son élégance, quand elles ne dégénèrent pas en argot, tournent à la manière. Il dira de l'aventurier du XVIIIe siècle : « Ce fils de la fortune et de l'occasion, qui va, vient, se détourne, se retourne, essaie de tout, garde un pied partout et retombe toujours sur ses pieds, ce personnage souple et fuyant, à part et en marge, sans lieu comme sans milieu, sans état comme sans racine, dont l'œuvre est la vie, et dont la vie est un roman, est chez lui à Venise. » Et ce serait très bien si un peu de simplicité reposait de ce brillant, et s'il n'arrivait pas à M. M. d'exagérer tour à tour en deux sens opposés pour forcer les contrastes. Mais le savant véritable se reconnaît à la qualité de son érudition qui n'est pas moins solide qu'étendue; quand même le livre ne finirait pas par dix-sept pages compactes de bibliographie, on devinerait dès le premier chapitre les vastes recherches qu'il a coûtées. Les vues pénétrantes ne manquent pas. (V. p. 81-82 sur les hauts et bas des courtisanes vénitiennes, p. 99, sur la souplesse avec laquelle les femmes du peuple à Venise attrapent les façons des grandes dames et p. 329, d'autre part, sur l'impuissance de Goldoni à donner à ses personnages nobles les manières du grand monde.) Il a, de plus, ménagé aux lecteurs sérieux une surprise agréable, c'est de quitter le badinage au dernier chapitre où il ne s'amuse plus de la corruption du XVIIIe siècle, et montre ce qu'il advient d'un peuple qui ne veut plus se battre. On est de cœur avec lui quand il s'écrie que Venise n'est pourtant pas rayée de la carte des nations et que sa honteuse abdication de 1797 a été vengée par sa glorieuse résistance de 1848.

Charles DEJOB.

Les doctrines politiques de Robespierre, p. J. DEYMES-DUMÉ, avocat à la cour, docteur en droit, ès-sciences politiques et économiques; Bordeaux, Michel et Forgeot, éditeurs. 1907. Un vol. in-8° de 227 pages.

L'auteur définit ainsi son livre, dès la première page : « Cette étude est une contribution à l'histoire des idées politiques et sociales. Son but unique est d'exposer les systèmes et d'analyser les thèses politiques de Robespierre. »

Le programme était intéressant et vaste. Mais M. D.-D. ne l'a point réalisé. L'histoire de la pensée politique de Robespierre est encore à faire. M. D.-D., en effet, aborde ce sujet complexe et délicat avec une documentation insuffisante et une méthode incertaine. Il n'a point de

préparation historique ; il ignore la critique des sources et il accepte, sans contrôle, toutes celles qui s'offrent à lui. Non pas toutes cependant ; il prétend faire un choix, mais le choix est si malheureux, ou le hasard si perfide, qu'il rejette celles qui sont précisément les meilleures et les plus sûres. Il refuse toute autorité à Louis Blanc et à Ernest Hamel ; mais il accueille dans sa *Bibliographie* les fantaisies des Goncourt ou de M. Ch. d'Héricault. On devine le résultat de cette étrange méthode. L'ouvrage est semé d'erreurs, de citations mal interprétées ; les lacunes sont innombrables ; et, ayant refusé d'ajouter foi aux seuls historiens sérieux, M. D.-D. cite ingénûment, à diverses reprises, les *Mémoires* de Robespierre, qu'il croit authentiques. Dès lors, tout le plan de l'ouvrage s'écroule de lui-même, parce que les bases manquent. L'effort de l'auteur est presque tout entier perdu.

Néanmoins, on rencontre de temps à autre, quelque développement intéressant. L'étude de la formation intellectuelle de Robespierre (chap. I), et l'analyse de ses idées sur la représentation politique (chap. VI), sur le pouvoir constituant (chap. VII), sur la puissance législative (chap. VIII), offrent un intérêt réel. Mais ce sont là, en définitive, des éléments épars, mal coordonnés, et dont l'enchaînement logique n'est pas assez sensible. L'acheminement de Robespierre à l'idée républicaine eut mérité une étude profonde et minutieuse. C'est là un des côtés les moins connus de l'évolution morale de Robespierre. Ceux qui en ont parlé ont fait preuve d'une telle ignorance ou d'une telle partialité que le problème est encore entier. M. D.-D. s'est contenté de l'effleurer et cependant il n'en était point de plus captivant, parmi ceux qui rentraient dans le cadre de son travail. Là encore, il ne s'est point assez défié de ses sources, et cette absence d'esprit critique l'a conduit à des analyses superficielles, vagues et contradictoires.

Charles VELLAY.

Paul Ier avant l'avènement (1754-1790), par Pierre MORANE ; librairie Plon. 1907, 1 vol. in-8° avec portrait.

Entre la destinée du grand-duc Paul de Russie et celle d'Hamlet, prince de Danemark, il y a des rapports saisissants que relève M. Pierre Morane dans un livre nouveau qui traite de la jeunesse de Paul Ier. L'historien paraît s'être largement documenté. Il a, en effet, utilisé avec certains documents inédits du Ministère des Affaires Étrangères, les ouvrages ou Mémoires de K. Waliszewski, Fédor Golovkin, Kobeko, Soloviev, Bilbassov, Porochin, Wassiltchikov, Choumigorski, Soukhomlinov et Czartoryski, ainsi que les livres d'Albert Sorel, Anatole Leroy-Beaulieu, Schilder, Benckendorff, Haumant, etc. et particulièrement l'important *Recueil de la Société d'histoire de Russie*, les Archives russes et les Mémoires de Catherine II. Dans huit

chapitres intitulés : « L'enfant et les drames de la Cour. — Le rival de Catherine II. — Le premier et le second mariage. — Le voyage en Europe. — Les épreuves de la trentième année. — La Cour à Gatchina. — L'Avènement » M. Pierre Morane a retracé les premières années du grand-duc, le conflit naissant et s'accentuant peu à peu entre la mère et le fils, le mariage de Paul avec Wilhelmine de Hesse et la mort si brusque de cette princesse, le second mariage avec la princesse Sophie de Wurtemberg, le voyage des jeunes époux à Vienne, Venise, Rome, Naples, Paris, Bruxelles, Saardam et Stuttgard, les tristesses de leur retour, les griefs de Catherine contre eux, ses nouveaux débordements et ses folies amoureuses, les étrangetés du caractère de Paul et ses tendances à un despotisme jaloux, les vains efforts de son amie, Catherine Nélidov, pour le ramener à une vie plus calme et plus régulière, le sinistre trépas de Catherine II et le drame de ses obsèques qui a quelque chose d'une mise en scène réaliste du Jugement dernier.

L'intérêt de cette étude ne réside pas seulement dans l'examen et l'éclaircissement d'un problème de psychologie historique. L'auteur a voulu encore scruter le milieu orageux et tragique où s'est écoulée la jeunesse du grand-duc Paul. Il en a fait revivre les intrigues politiques et galantes, la licence sceptique et grossière, les passions violentes et brutales, en même temps qu'il a évoqué les douces physionomies des deux femmes de Paul, la douce Nathalie Alexiéevna et la généreuse Marie Féodorovna. Il y a ajouté une autre figure romanesque, celle de Catherine Ivanovna Nélidov, la demoiselle d'honneur de la grande-duchesse qui, touchée de la détresse du prince, avait entrepris de le soutenir dans ses épreuves, d'embellir sa vie, de ramener la paix en son âme troublée, en l'entraînant vers l'idéal. Le récit de cette union purement mystique, qui se termine par la retraite de Catherine au couvent de Smolna, n'est pas un des moindres attraits du livre de M. Pierre Morane, bien présenté et bien écrit. Il y a pourtant, çà et là, quelques prétentions au style et certains abus de *concetti* qui donnent, par moments, à l'œuvre l'allure d'un roman. Mais que le lecteur se rassure, le livre est vraiment bien documenté.

H. W.

Félix Salomon, **William Pitt der Jüngere.** II. Teil; die politische Wirksamkeit. Leipzig, Teubner, 1906, in-8°, xiv-600 p.

La deuxième partie du William Pitt de M. S. paraît, après un assez long intervalle. Le premier volume, publié en 1901, était une étude générale sur les principes directeurs de l'activité politique de Pitt, constamment influencée, selon M. S., par les doctrines économiques d'Adam Smith et les exemples de lord Chatam. Le présent volume

est un récit de la vie politique du ministre anglais depuis son entrée au Parlement jusqu'à la déclaration de guerre à la France. Ce récit, extrêmement complet et minutieux, est appuyé sur une documentation très abondante et dont la majeure partie avait échappé même au meilleur des biographes de Pitt, lord Stanhope. Les *Chatam papers*, conservés à Londres au Record office, les correspondances diplomatiques du même dépôt, les papiers Auckland au British Museum, la correspondance de lord Westmoreland à Dublin sont les principales sources où M. S. a puisé. Mais il a utilisé également les documents prussiens du *Geheimer Staatsarchiv* de Berlin et des Affaires Étrangères à Paris. Son livre témoigne donc d'un effort très considérable et qui n'avait pas été fait jusqu'ici pour une biographie. On pourra discuter la thèse d'après laquelle M. S. retrouve l'application des doctrines d'Adam Smith dans toute la diplomatie de Pitt après 1785 ; on ne pourra ni la négliger, ni méconnaître la force de ses arguments. L'exposé des négociations diplomatiques, notamment des discussions qui précédèrent le traité de commerce franco-anglais de 1786 et la triple-alliance de 1787 est neuf et intéressant ; on remarquera également l'exposé de l'affaire de Nootka-Sound. Le dernier chapitre, sur la rupture avec la France, semble dénoter une connaissance trop peu approfondie des publications et documents français. On sera frappé aussi de la rareté des renseignements sur l'opinion publique et les mouvements populaires en Angleterre et au dehors, ainsi que du peu d'usage qui a été fait des journaux anglais du temps. D'une façon générale, M. S. paraît s'en tenir trop exclusivement aux documents manuscrits émanés des hommes d'État ou des diplomates. On retrouvera aussi, quoiqu'à un moindre degré, la composition compacte et le style chargé d'abstractions qui rendaient singulièrement pénible la lecture du premier volume. Toutefois ce travail, extrêmement consciencieux et complet, est propre à rendre de très grands services, et il est à souhaiter que M. S. publie bientôt sa troisième partie, dont l'importance sera certainement plus grande, eu égard à l'époque qui en fera le sujet et à la grande quantité de documents de premier ordre, encore inutilisés, que l'auteur aura l'occasion de produire.

R. G.

Un interrègne de quelques heures, la nuit du 23 octobre 1812. **La Conspiration de Malet** par le Dr Max Billard. Paris, Perrin. 1907. In-8°, 198 p. 3 fr. 50.

Ce livre était-il bien utile ? Fallait-il traiter encore ce sujet après les études de Grousset, de Hamel, de Duruy, de Guillon, de Lenôtre, de Maurice Dumoulin ? Et, pour le traiter à nouveau, ne fallait-il pas le couler à fond, lui consacrer un ouvrage plus abondant, plus nourri, et vraiment complet ? Au reste, quoiqu'il ait fouillé les cartons des Archives Nationales, M. Billard n'apporte rien de nouveau. On trouve

même dans son travail des taches et des erreurs qu'il aurait pu éviter. Il croit, par exemple, à tout ce que Nodier a conté sur les Philadelphes. Il ignore le livre de Le Barbier sur Lahorie. Il ne semble pas se douter des sérieux mérites de Pasquier ni se douter même que Pasquier a écrit des *Mémoires* qui contiennent un récit très intéressant, très profitable de la conspiration Malet. Il se sert d'expressions bien risquées lorsqu'il compare Malet à Catilina ou encore à Harmodius et à Aristogiton (quoiqu'en un autre endroit il assure que Malet n'était pas un de ces républicains « prêts à tout immoler pour venger la liberté »). Le titre lui-même est-il exact? « Un interrègne de quelques heures! » Napoléon a-t-il cessé de régner pendant cette échauffourée ? Enfin, M. Billard prend parfois un ton désinvolte, moqueur et qui messied. Il dira de Boutreux qui faisait des vers et habitait une mansarde, que le pauvre jeune homme « creusait dans les nobles champs de l'intelligence le sillon de la poésie » et « habitait les frontières célestes », que Boutreux, lisant la proclamation aux troupes, poussait des « *ut* de poitrine ». Il dira que Piquerel vit Soulié tout bouleversé : « Soulier était pourpre... il était blanc... il était vert ». Il dira que Frochot « se sentait petit devant Soulier comme Monsieur Perrichon devant le Mont-Blanc », que Frochot préparait tout à l'Hôtel de ville pour l'installation du nouveau gouvernement « avec une grâce de gentilhomme », « avec une grâce charmante », que Malet était « un sportman de coup d'Etat. » M. Billard professe pour M. Lenôtre l'admiration la plus vive, et après M. Lenôtre qui a écrit le premier acte de l'affaire Malet, il a voulu retracer l'épisode entier; qu'il ne cherche pas trop à l'imiter [1].

A. C.

M. de Marcère. **L'Assemblée Nationale de 1871**, t. II. La présidence du maréchal de Mac-Mahon. Paris, Plon, 1907, in-16, IV-290 p. 3 fr. 50.

M. de M. a eu l'intention et garde l'illusion d'écrire un récit historique impartial : son avant-propos et son premier chapitre le montrent. Mais à mesure qu'il se rapproche davantage de l'époque actuelle, il lui devient plus difficile d'y réussir, et le présent volume n'a vraiment presque plus le caractère d'une œuvre d'histoire.

M. de M. avait, nous dit-il, pris des notes au fur et à mesure des

1. P. 2, la Grande Armée de 1812 est-elle partie « hurlante d'enthousiasme » ? — P. 6, on nous dit qu'à la suite de son attitude hostile envers le Consulat et l'Empire, Malet fut relégué sous les ordres de Championnet, à l'armée « d'Italie »; cela est bien vague et d'ailleurs inexact. — P. 9-10, Lahorie est né à Javron, et non à *Gavron*, il s'engagea en 1793, et non en *1783*, et il devint général, et non *chef* de brigade en 1800. — P. 15, lire Marescot et non *Malescot* et n'est-il pas exagéré de dire que Desmarest *s'illustra* à Nerwinde ? — P. 180, qu'est-ce que *Bougis* près Saint-Amand? — P. 183, lire Chastenay et non *Chastenet*.

évènements, et mis par écrit notamment ses conversations avec les personnages importants du gouvernement. Il est bien dommage qu'il ne se soit pas borné à publier ces notes, en les complétant au besoin par les souvenirs qu'il aurait conservés. La conversation avec Thiers, sur les essais de *fusion* avant 1870, rapportée p. 37 et suiv.. montre quel aurait pu être l'intérêt d'une pareille publication. Mais M. de M. a préféré nous donner un récit développé des principaux évènements politiques de 1873 à 1875. On y trouve bien quelques impressions personnelles intéressantes, p. ex. sur le procès Bazaine et sur les salons politiques après le 24 mai. Mais la plus grande place est occupée par des développements généraux inspirés à l'auteur par les événements contemporains : ses opinions actuelles, bien différentes de celles qu'il professait jadis, s'y donnent libre carrière, souvent avec violence et dans un style, où l'on ne reconnaît plus sa manière ordinairement concise, correcte et élégante (p. 118, 159, 172, etc.). Il y a même (p. 216 et suiv.) tout un chapitre sur « l'entrée de Jules Ferry et de Littré dans la Franc-Maçonnerie » dont les matériaux ont été fournis, nous dit une note, par le désormais fameux abbé Tourmentin, « secrétaire général de l'association anti-maçonnique de la rue de Grenelle ». Beaucoup d'autres passages, relatifs par exemple à Mme Adam (98-102), à Mme de Martel (64), à M. Rochefort (133) ne peuvent servir qu'à renseigner sur les opinions actuelles de l'auteur : ce n'est pas, semble-t-il, l'objet qu'il s'était proposé au début de son travail, ni ce que le lecteur était en droit d'espérer.

R. Guyot.

E. Levasseur, **Questions ouvrières et industrielles en France sous la troisième république.** 1 vol. gr. in-8°, I-LXXII et 1,968 p. A. Rousseau éd., 1907.

Avant de dire tout le bien que je pense de l'œuvre nouvelle de M. Levasseur, qui est le couronnement de son immense entreprise, l'histoire générale des classes ouvrières [1], j'aurai le courage de lui adresser un reproche : Pourquoi avoir fait de ses *Questions ouvrières et industrielles sous la troisième république*, un aussi énorme volume, de plus de 1,000 pages ? Si la république est réputée une et indivisible, les livres qu'on consacre à son histoire ne le sont pas : l'ouvrage de M. L. aurait, avantageusement pour le lecteur, fourni matière à deux volumes.

Mais je n'insiste pas et je préfère indiquer en quelques mots au lecteur ce que contient ce tome copieux. Tout d'abord une excellente préface où l'auteur dit clairement ce qu'il a voulu faire. On y sent la grande impartialité de l'écrivain, l'émotion contenue du patriote, la largeur de vues du libéral, la netteté de principes de l'économiste qui

1. V. notre compte rendu des précédents vol. *Revue critique*, 16 février 1905, n°6.

a vérifié dans l'histoire contemporaine ce que la libre initiative des individus et les développements de la science ont ajouté à la richesse publique.

L'auteur n'a pas fait un récit chronologique des événement économiques depuis 1870 jusqu'à nos jours; mais après avoir rappelé sommairement la succession des faits politiques, il a porté son examen sur deux grandes divisions : les choses, puis les hommes, étudiant dans la première les progrès de l'industrie, la tranformation des moyens de communication, le développement du commerce intérieur et extérieur, et, ensuite, dans la seconde, abordant les questions relatives à la population, à sa répartition, à son augmentation, le développement de l'instruction sous ses diverses formes, l'évolution des doctrines économiques et socialistes, les lois ouvrières, les salaires et le coût de l'existence, la fortune et la répartition des revenus des individus, les grèves et les syndicats, les coopératives, les trusts, les institutions de prévoyance, enfin la condition réelle des travailleurs dans l'atelier et hors de l'atelier.

On voit combien le champ est immense. M. L. l'a parcouru avec l'aisance d'érudition et de documentation dont il a donné la preuve dans sa monumentale histoire des classes ouvrières jusqu'en 1870. Il avait à lutter ici contre une profusion de renseignements qui n'est pas moins périlleuse en matière d'histoire que la pauvreté des sources. A citer trop de documents on risque de transformer un livre historique en simple répertoire. D'autre part ces documents, éparpillés dans les innombrables recueils officiels ou autres, sont intéressants à retrouver réunis, et l'auteur a conscience qu'il rend un grand service aux travailleurs en les reproduisant, au moins par extraits. Dans quelle mesure un écrivain doit-il donner satisfaction à chacun de ces besoins, une histoire suivie et résumée, ou une énumération de faits et de documents : c'est affaire, pour le décider, au tempérament de l'auteur et aussi au goût du lecteur.

Celui-ci ne cherchera pas évidemment dans l'ouvrage de M. L. une lecture d'instruction rapide sur la série d'ensemble des faits économiques contemporains; mais grâce à une excellente table des matières, à une bonne division des chapitres, il trouvera aisément une accumulation de renseignements précis sur le sujet qui l'intéresse spécialement. Et s'il lit les conclusions de l'auteur en mainte partie de son livre, notamment dans la *Préface* et dans l'*Épilogue*, il saura la pensée de l'historien sur la période d'humanité si remplie malgré sa brièveté relative, qui a été l'objet de son étude. Il lira par exemple comme conclusion d'une longue et minutieuse étude du salaire et du coût de la vie, que d'après l'opinion finale de M. L., « le salaire s'est amélioré et le niveau du bien-être de la classe ouvrière a beaucoup monté en France depuis trois quarts de siècle, et qu'il monte encore ». « Le salariat, ajoute l'auteur, est un contrat très légitime, nécessaire

même... L'ouvrier peut aspirer à autre chose : mais il n'a pas à se plaindre du résultat général que ce régime a produit pour lui au XIXe siècle. » Sur la répartition des capitaux et des revenus individuels M. L. a résumé avec précision les travaux des statisticiens antérieurs et en a présenté les résultats avec beaucoup de clarté. J'aurais voulu qu'il insistât plus encore qu'il ne l'a fait sur la nécessité de distinguer dans ces données statistiques ce qui est indication de valeur relative, c'est-à-dire de droits ou de délégations de droits des uns sur les autres, et constatation de véritables richesses soit sous forme de capitaux fixes soit sous forme d'objets de consommation. M. L. dit bien, mais peut-être un peu brièvement : « La richesse est une chose matérielle, la valeur est une relation.... Une nation vit de produits. » La confusion entre les deux concepts s'établit à chaque instant dans un grand nombre d'esprits, et nous en avons encore vu trop de preuves dans les récentes discussions touchant l'impôt sur le revenu. Au fond ce sont des inventaires en nature qui seuls pourraient donner une idée nette de la richesse réelle d'une nation : les espèces métalliques devraient figurer dans un cadre spécial de cette nomenclature. Tous les autres articles seraient certificats des droits de chacun sur cette richesse, tantôt positifs, tantôt négatifs (actifs ou passifs) et ne devraient pas être considérés comme des éléments de richesse proprement dits — sauf ceux qui seraient des créances sur des biens à l'étranger. Il faudrait faire des distinctions analogues pour les revenus. Et si on les faisait, une grande partie des conclusions qu'on étend des variations de la fortune des particuliers à celles de la richesse nationale tomberaient ou n'auraient qu'une importance très réduite. M. L. n'est pas dupe de ces confusions, mais on ne saurait trop mettre le lecteur en garde contre une source d'erreurs ou de malentendus trop fréquents.

Eugène D'EICHTHAL.

LETTRE DE M. CHRISTIAN MARECHAL ET RÉPONSE DE M. MARC CITOLEUX.

Saint-Omer, 17 octobre 1907.

Monsieur le Directeur,

Je regrette que M. Citoleux ait cru devoir adopter pour défendre sa thèse contre mon livre, la forme d'un compte rendu critique. Car, laissant ignorer à son lecteur qu'il est à la fois juge et partie dans la cause qu'il prétend instruire, il l'expose à prendre des appréciations tendancieuses pour l'expression d'une critique impartiale et désintéressée. Je dois donc rappeler, pour justifier l'obligation où je me trouve de répondre à son article du 7 octobre dernier, qui vient de m'être communiqué, qu'il est l'auteur d'un livre sur la *Philosophie de Lamartine*; et comme il résulte de mon *Lamennais et Lamartine* que Lamartine n'a pas de philosophie, il reste sans doute peu de chose de la thèse de M. Citoleux, si du moins la mienne est l'expression de la vérité. Voilà donc le lecteur averti que M. Citoleux tient la place, à lui seul, de tous ces *devanciers* dont j'ai eu l'impardonnable

audace, ainsi qu'il s'en plaint avec amertume, de prétendre redresser les jugements ; et l'on devinera sans peine pourquoi *le jugement* de M. Citoleux se dresse aujourd'hui contre moi.

A vrai dire, il m'a rendu malaisée la tâche de remettre les choses au point, car sa négligence embrouille tout. Il commence par m'opposer deux fragments de lettres, l'un de Lamennais sur Lamartine, l'autre de Lamartine sur Lamennais ; je les ai tous deux cités et commentés dans mon livre (p. 313 et 321), où M. Citoleux les a recueillis; mais tandis que j'ai pris soin de les situer à leur date et de les environner du commentaire biographique qu'ils comportaient, M. Citoleux les isole, comme s'ils étaient tombés du ciel tout exprès pour le tirer d'affaire. S'il avait pris la peine d'en examiner le contexte, il se fût épargné d'abord l'étonnement qu'il manifeste en note sur le prétendu désaccord des textes et du commentaire dans mon travail ; surtout, il n'eût pas laissé ignorer à ses lecteurs ce dont j'avais pris soin d'informer les miens, que le premier de ces jugements date de l'époque où, à la suite de la publication des *Paroles d'un Croyant* qui ruinaient pour longtemps le projet de parti social tant caressé par Lamartine, il y eut plusieurs mois de refroidissement entre ce dernier et Lamennais ; le texte invoqué ne signifie donc pas autre chose qu'un mécontentement passager. Quant au second fragment, il constate un fait que j'ai mis partout en lumière : Lamartine ne *se combine* jamais avec Lamennais ; il se borne à le suivre quelquefois de loin, et à le démarquer en adaptant ses idées aux exigences de son esprit idéaliste et très positif à la fois. Peut-être si M. Citoleux qui me reproche de *juxtaposer de petites phrases*, avait joint à la connaissance des œuvres de Lamartine une science plus approfondie de la vie des écrivains dont il parle, il se fût dispensé de *juxtaposer* au début de son compte rendu ces deux *phrases* qui prouvent précisément le contraire de ce qu'il aimerait tant à démontrer.

J'aime à croire qu'il se serait aperçu aussi que je n'ai pas attendu le conseil un peu naïf qu'il m'en donne pour *examiner dans leur ensemble* les œuvres de Lamartine et celles de Lamennais. Il est vrai qu'uniquement préoccupé de défendre son in-octavo, il n'a pas eu la liberté d'esprit d'y songer, Que de maladresses la tâche difficile qu'il s'est donnée là lui impose ! Il oublie que la science n'a pas seulement recours aux faits prérogatifs, mais à l'accumulation des petits faits, elle-même caractéristique et souvent décisive ; il oublie que si les mêmes idées, les mêmes expressions se retrouvent chez Chateaubriand, chez Quinet, chez Cousin, chez Lamennais enfin, ce qui me décide à déclarer que Lamartine les reçoit de l'un d'eux, ce n'est pas la simple constatation des analogies entre les expressions ou les idées, mais surtout une enquête biographique que j'ai le droit de déclarer minutieuse et complète ; et peut-être aura-t-il la surprise de m'entendre bientôt démontrer que Châteaubriand et Cousin ont dû beaucoup à Lamennais. Il se figure que j'ai voulu prouver que Lamartine est l'homme d'un seul livre, tandis que j'ai dit et redit qu'il est l'homme de beaucoup de livres, sans doute, mais aussi *d'un seul penseur* ; enfin, sous l'obsession de son idée fixe, il s'oublie jusqu'à avancer que « j'escamote avec une dextérité rare les divers auteurs que connut et imita notre poète ». En vérité ! déclarer en tête de mon ouvrage que l'influence de Lamennais fut préparée chez Lamartine par celle de Bonald et de Maistre, c'est *escamoter* l'influence de Bonald et de Maistre; montrer que les fragments de Pascal traduits dans l'*Ode à Byron* sont empruntés sans exception à des citations de l'*Essai sur l'Indifférence*, c'est *escamoter* l'influence de Pascal; et rappeler dans une note l'influence du Dante, c'est *l'escamoter* ! On croit rêver.

Revenons aux réalités. M. Citoleux se trouve entraîné dans la partie de son compte rendu où il s'efforce — et pour cause — de découvrir des divergences entre Lamennais et Lamartine, à de lourdes erreurs d'interprétation. Il voit par exemple dans la *Politique rationnelle* la politique *démocratique et laïque*. Voilà de gros mots, par le temps qui court. Mais il faut s'entendre : la politique, aux yeux

de Lamartine, en 1831, n'est démocratique que dans la mesure où elle applique « *la raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique* à l'organisation des sociétés modernes. » C'est dire qu'elle est démocratique au sens exact, où l'*Avenir* prenait ce terme, et dans la mesure où elle exprime *la raison générale* telle que Lamennais l'entendait à la même époque. Il ne l'a pas toujours entendue ainsi, et M. Citoleux semble ignorer que la conception en avait évolué chez lui de l'*Essai sur l'Indifférence* à l'*Avenir*, et par une conséquence naturelle, chez Lamartine des *Méditations* à la *Politique rationnelle*. Qu'elle rappelle maintenant, dans une certaine mesure, chez l'un et chez l'autre, la souveraineté collective du *Contrat social*, il y a de bonnes raisons pour cela, et je me réserve de les donner ailleurs; mais qu'elle la désigne, c'est ce que je conteste formellement, et ce que nul écrivain au courant du mouvement philosophique et religieux du XIXe siècle français n'oserait certainement affirmer. Aussi quand M. Citoleux prétend que, jamais plus qu'à cette époque la raison individuelle de Lamartine ne se dressa contre la raison générale, il m'en coûte de le dire, mais il montre seulement qu'il confond « *le siècle* » avec la raison générale, et qu'il ignore la distinction mennaisienne entre la raison individuelle et la raison de l'individu généralisée; dans les deux cas on peut dire *ma raison*, mais en des sens bien différents. Or, c'est la raison généralisée qui seule chez Lamartine comme chez les rédacteurs de l'*Avenir*, repousse la théocratie. Qu'il convienne maintenant à M. Citoleux, pour des motifs que j'ignore, de qualifier de laïque toute politique qui n'est pas théocratique, l'épithète importe peu : mais il ne saurait faire que cette politique *laïque* n'ait été celle de Lamennais avant celle de Lamartine.

J'oserai donc méconnaître le soi-disant *rationalisme* des *Méditations*, et garder mes positions, pour gênantes qu'elles soient à quelqu'un. Est-ce ma faute, au reste, si M. Citoleux, que l'expérience n'a pas instruit, et qui commentait récemment les *Méditations* et les *Harmonies* avec le *Cours de Littérature*, se montre tellement négligent de la chronologie des écrits dont il parle, qu'il avance sans hésiter des propositions de ce genre : « Alors que Lamennais en 1832 ne rompait qu'avec le Pape et conservait une philosophie catholique, Lamartine se séparait non seulement du Pape, mais du Christ. » Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs en moins de mots. En 1832 Lamartine n'avait pas rompu avec le Pape; la rupture n'eut lieu qu'à l'occasion des *Affaires de Rome*, en 1836 ; pareillement, à cette date, Lamartine n'avait pas rompu avec le Pape, encore moins avec le Christ, puisque, comme je me suis attaché à le montrer dans mon chapitre sur *Lamennais et le Voyage en Orient*, par la citation de textes inédits et caractéristiques, Lamartine, professant alors le catholicisme le plus orthodoxe, confessait à lady Stanhope sa soumission « à ceux que le Christ a faits les héritiers de sa doctrine », c'est-à-dire à la hiérarchie catholique.

Aussi je ne m'étonne point que M. Citoleux aperçoive de nombreuses divergences entre l'*Essai d'un système de Philosophie catholique*, qui est de 1830-1831, et la *Chute d'un Ange*, qui est de 1838. Croit-il donc que d'une époque à l'autre les idées de Lamennais ne s'étaient pas transformées? Avec un peu plus de réflexion il eût compris qu'en 1838 Lamartine reproduisait la métaphysique de l'*Essai d'un système de Philosophie catholique*, sous réserve des modifications considérables que l'évolution de la pensée de Lamennais y avait déjà introduites et dont les relations avec son auteur lui permettaient d'être journellement informé : c'est donc à mi-chemin entre l'*Essai d'un système de Philosophie catholique* et l'*Esquisse d'une Philosophie* qu'il faut alors chercher l'inspiration métaphysique de Lamartine, et c'est bien en effet sous cet angle qu'elle m'est apparue, et que je me suis efforcé de la présenter [1].

---

1. Par exemple, M. Citoleux en m'objectant la présence du dogme de la Déchéance dans l'*Essai d'un Système de Philosophie catholique* et son absence dans la *Chute d'un Ange*, oublie que si ce dogme est encore présent dans les *Paroles d'un*

Restent la sociologie et la politique de la *Chute d'un Ange*; j'y ai montré l'inspiration non seulement des *Paroles d'un Croyant*, mais encore et surtout du *Livre du Peuple*. Ici encore, mon critique discerne de soi-disant divergences qui n'existent que dans son imagination. L'auteur des *Paroles d'un Croyant*, ennemi du despotisme comme Lamartine, n'appelle pas plus que lui l'avènement du communisme, puisqu'il ajoute spécialement un chapitre à son livre (le nouveau chapitre x) pour y défendre le droit de propriété. Et nul n'ignore que si la révolte du peuple échoue honteusement dans *la Chute*, parce que le peuple n'a pas les vertus qui manquent aux rois, c'est, dans l'esprit du poète, un avertissement, quelque chose comme son *Livre du Peuple* et sa *Politique à l'usage du Peuple*, son premier effort, dis-je, pour, à la suite de Lamennais, concourir à cette éducation sociale et morale du quatrième état, à laquelle l'auteur des *Paroles* dévouera désormais toutes ses énergies.

Que reste-t-il donc des objections de M. Citoleux? Pas plus qu'il n'existe de philosophie de V. Hugo, il n'existe de philosophie de Lamartine. Et sans doute il est fâcheux que M. Citoleux ait eu l'idée de consacrer tout un volume à traiter un sujet qui n'existe pas, et que sa *prudence* ne l'en ait pas détourné, ou du moins le *tremblement* dont il nous parle, empêché. Mais qu'y puis-je?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Christian MARECHAL.

RÉPONSE DE M. MARC CITOLEUX.

Monsieur le Directeur,

Je laisserai mon livre et mon article se défendre seuls. Je me félicite toutefois de voir M. M. m'accorder que « Lamartine ne se combine jamais avec Lamennais »; et je n'en demande pas davantage. M. M. prétend avoir mis partout ce fait en lumière. Je croyais au contraire qu'il n'avait eu d'autre préoccupation que de montrer « la pensée sociale, politique, philosophique et religieuse de Lamartine, à partir de 1817, refléter exactement celle de Lamennais » (Préface p. 3).

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs et respectueux sentiments.

Marc CITOLEUX.

— M. Ben. CROCE, le célèbre érudit napolitain, réimprime un certain nombre de *morceaux critiques ou satiriques de Vitt. Imbriani* (Bari, Laterza, 1907), moins intéressants pour les jugements émis que pour le courage avec lequel l'auteur aborde de vastes questions. La division que fait Imbriani de la littérature italienne en trois périodes: l'intuitive, l'imaginative, la fantastique, n'a rien de bien instructif. Son mépris pour Cervantès, pour Ferruccio, pour Théodore Koerner, n'est pas racheté par son excessive admiration pour Giov. Berchet. On hésite à croire avec lui que Dante ait été entraîné par l'exiguité de sa fortune et par ses dettes à commettre les concussions pour lesquelles il fut condamné; mais il est certain qu'Imbriani concevait noblement la portée de la critique littéraire. Ses articles de jeunesse offrent, de plus, un curieux témoignage de l'état d'esprit où vivaient

---

Croyant, il aura disparu en 1840 de l'*Esquisse d'une Philosophie*. Je crains aussi que M. Citoleux n'ait oublié de relire l'*Avertissement des Nouvelles éditions* de la *Chute d'un Ange*, avant de découvrir à Lamartine l'intention de rompre, dans son poème, avec le Christianisme.

les professeurs italiens vers 1860 ; ils aident à comprendre comment s'est formé Carducci. Tantôt, en effet, Imbriani attaque violemment ses collègues (p. ex. p. 38, 104) ; tantôt il se répand en digressions politiques (seulement il débute par où Carducci a fini ; il est monarchiste et anti-démocrate, v. notamment p. 44 et 107) ; surtout il déteste le christianisme qu'il accuse d'avoir hébété l'homme et dont il déclare saisir avec joie toute occasion nouvelle de le haïr. — Charles Dejob.

— Le titre de la dissertation de 72 p. présentée par M. K. Weitnauer à l'Université de Munich en 1905 pour obtenir le grade de docteur, en indique l'objet : *Ossian in der italienischen Litteratur bis etwa 1832, vorwiegend bei Monti.* L'auteur étudie l'accueil fait à la traduction italienne de Macpherson, l'impression durable que Foscolo en ressentit malgré lui ; surtout il cherche les traces d'imitation littérale chez Monti ; sur ce dernier point, il est inégalement heureux : les rapprochements qu'il veut établir aux p. 32-3 sont moins certains que ceux qu'il relève dans les pages suivantes. Il conclut d'ailleurs très sagement en disant que, sauf dans l'*Entusiasmo melanconico* et l'*Elegia prima* (1778) où règne la tristesse calédonienne, Monti n'a emprunté à Macpherson que des noms, des images, des comparaisons. Il donne à la fin un catalogue d'expressions créées par Cesarotti et une bibliographie de l'influence d'Ossian en Italie. — Charles Dejob.

— M. Primo Levi publie, revue et augmentée, sa brochure *Da Leone XIII a Fr. Crispi : il card. Hohenlohe nella vita italiana* (Turin-Rome, Société éditrice nationale). Cette brochure de 50 p., uniquement consacrée aux dernières années du cardinal, n'apprend rien de bien nouveau ; c'est un épisode de la campagne diplomatique qui a abouti à la Triple Alliance, mais elle est curieuse, parce que c'est un témoignage de plus que la mémoire de Crispi rentre en faveur auprès de beaucoup d'Italiens distingués. Le card. Hohenlohe se proposait deux objets : lutter contre l'influence de la France au Vatican et rapprocher l'Italie de l'Allemagne. M. P. L. est fier d'avoir été, à ce double égard, son cher et affectionné collaborateur ; il aime dans le cardinal son antipathie pour Léon XIII ami de la France et sa tendresse pour Crispi : « La guerre stupide et infâme que certains soi-disant patriotes font à Crispi » écrivait le cardinal le 9 février 1895 « me met en rage. Il faudrait les envoyer tous dans quelque île d'Australie » ; et, dans l'intimité, il buvait à Crispi, et promettait, en riant, de le prendre pour secrétaire d'État le jour où il serait pape. — Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 octobre 1907.* — Au nom de la Société des sciences de Semur, M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, communique les photographies de deux sculptures gallo-romaines récemment découvertes dans les fouilles d'Alésia qu'il dirige. L'une, se rapportant à Epona, est remarquable par sa conservation qui est excellente et surtout par le type nouveau, qu'elle fait connaître, de cette déesse équestre. Sur l'autre sculpture sont représentés deux personnages assis : un dieu nu, barbu, portant une bourse, sans doute Mercure, qui apparaîtrait ainsi pour la seconde fois sur les monuments de cette sorte, et une déesse indéterminée, drapée, tenant une corne d'abondance et une patère.

M. Emile Chatelain donne lecture de sa notice sur M. Eugène Müntz, son prédécesseur à l'Académie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — **11 Novembre.** — **1907**

Giron, Légendes coptes. — Mommsen, Écrits juridiques, III. — Ronsard, Le Livret de Folastries, p. Van Bever. — M. Masson, Fénelon et Mme Guyon. — P.-E. Girod, Les subsistances à Dijon à la fin du XVIIIe siècle. — Caumont La Force, L'architrésorier Lebrun gouverneur de Hollande. — Young, Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Écosse. — Bonet-Maury, France, christianisme et civilisation. — Les questions actuelles de politique étrangère en Europe. — Fèvre et Hauser, L'Europe. — Azan, La frontière algéro-marocaine. — S. Reinach, La Gaule personnifiée. — Horace, p. Weidner. — V. Giraud, Les idées morales d'Horace. — La Conjuration contre Nicolas V, p. Lehnerdt. — Angot, Le missel de Barbechat. — Perdrizet, L'art symbolique du moyen-âge et les verrières de Saint-Étienne à Mulhouse. — Révélations de sainte Gertrude. — Le Pileur, Mme de Miramion. — Académie des inscriptions.

Noël Giron, **Légendes coptes. Fragments inédits,** avec une *Lettre à l'auteur*, par M. Eugène Revillout. Paris, Geuthner, 1907, viii-80 p.

Les Coptes étaient grands amateurs de contes fabuleux ou drôlatiques, tout comme leurs ancêtres païens des âges pharaoniques, mais le hasard ne nous a conservé que des fragments de leur littérature légère, partie en arabe dans les différents *Livres des Merveilles* où les écrivains musulmans ont recueilli ce qu'ils croyaient être l'histoire authentique du pays, partie en langue indigène, dans le Roman d'Alexandre ou dans les légendes édifiantes qui faisaient les délices de leurs monastères. On sait quel rôle les magiciens et les dieux jouent dans les contes de l'Égypte païenne : dans ceux de l'Égypte chrétienne, les dieux sont devenus des démons et les pontifes ou les nécromants ont cédé la place à des moines ou à des évêques, mais le fond est demeuré sensiblement le même. M. Giron a relevé très ingénieusement la continuité de cette tradition dans la préface qu'il a mise en tête de son petit volume, et la lecture des morceaux qu'il publie est bien faite pour confirmer son observation : ils sont malheureusement fort mutilés et il faut parfois un certain effort d'imagination pour en rétablir le sens général. Deux d'entre eux sont le développement de thèmes fournis par l'Ancien Testament, l'*Entretien d'Eve et du Serpent*, puis *le Sacrifice d'Abraham*, mais les trois autres racontent des épisodes de la vie monastique, *l'Histoire de Marina*, *l'Histoire des filles de Zénon*, et *l'Histoire de la fille de l'Empereur Basilisque*. Les faits et gestes de Marina ont passé en Occident et on les trouve racontés dans *la Légende dorée* :

c'est la femme qui voulant entrer dans un monastère, revêt des habits d'homme, est accusée par la suite d'avoir séduit une jeune fille et d'en avoir eu un enfant, avoue le péché dont elle est incapable, meurt après une longue pénitence, et n'est reconnue innocente qu'après sa mort lorsqu'on lave son corps afin de l'ensevelir. La donnée du dernier conte est scabreuse : il s'agit en effet d'une fille d'empereur qui pour s'excuser d'une grossesse illégitime laisserait croire qu'elle a été mise dans cet état par l'opération du Saint-Esprit : la fin n'existe plus et nous ne savons pas comment l'affaire se termina. Le texte de M. Giron est bien constitué et sa traduction française rend agréablement la tournure de l'original : c'est, somme toute, un bon début et qui promet.

G. Maspero.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen. Dritter Band. Juristische Schriften, Dritter Band. Berlin, Weidmann, 1907-xii-632 pp. in-8°. Prix : 15 Mk.

Ce troisième volume termine le recueil des mélanges juridiques de Mommsen. M. Kübler a groupé les articles suivant la nature des sujets : les personnes (protection de la liberté, *libertini serui*, les affranchis dans le service public à Rome, la loi Visellia, *Latium maius*, inscriptions de Pamphylie, hérédité du décurionat, situation juridique des professeurs athéniens dans l'Empire romain, corporations romaines, institution pieuse de Nerva [fondation d'un capital pour le *funeraticium* de la plèbe], *Collegium arkarum diuarum Faustinarum*, commentaires de divers documents romains); les obligations (*Nexum*, les débuts à Rome de la vente et de la location); les biens (sur les termes *mancipium*, *manceps*, *praes*, *praedium;* sur l'histoire de l'emphytéose, décret de Commode pour le *saltus Burunitanus*, l'administration des domaines ecclésiastiques sous Grégoire-le-Grand); le droit d'héritage (la lex Voconia et Juvénal, i, 55, l'institution d'héritier *ex certa re*, le droit sépulcral romain); la forme et les instruments juridiques (le taux de l'intérêt demandé par Brutus, les tablettes du banquier pompéien Caecilius Jucundus, la souscription et « l'édition » des documents juridiques, *Constitutiones corporis munimenta*, le mode de conservation et de publication des lois et des sénatusconsultes, bas relief représentant l'action de déférer un testament au préteur); procédure (situation du tribunal du préteur, le jour intercalaire *bisextum*, le Calendrier romain, *leges iudiciariae* du viie siècle jusqu'à la loi Aurelia, *iudicium legitimum*, *actio popularis*, inscription de Cos ; droit des chrétiens et des juifs et affaires particulières (le délit de religion, les Actes de Pilate, la situation juridique de saint Paul, le procès du chrétien Apollonius sous Commode). A ces articles ont été joints la dissertation inaugurale, le mot de regret sur le jeune Ed. Philippi, des comptes rendus,

une notice nécrologique sur Pernice, deux discours inédits sur la tâche de la science historique du droit et sur la signification du droit romain.

Comme dans les volumes précédents, les articles ont été mis à jour, au moins pour la bibliographie et pour l'exactitude des textes. Cette revision a surtout porté sur deux articles concernant l'édit de Venafrum, que Mommsen avait connu imparfaitement, et les tablettes de Caecilius Jucundus, dont Zangemeister a donné une édition récente dans le *Corpus*. Mais il suffit de parcourir le bas des pages pour voir entre crochets apparaître des références nouvelles ou corrigées, ou de véritables additions.

Un double index, des matières et des noms, des références, clôt le volume. On ne sera pas obligé d'attendre la fin des *Gesammelte Schriften* et l'index général.

Tous ces soins prouvent avec quelle attention et quelle activité la publication a été conduite. Elle fait la plus grand honneur au dévouement et à la science de M. Kübler. Sa préface caractérise, en quelques traits sobres et justes, l'œuvre juridique de Mommsen. Il fait surtout ressortir son admirable continuité : un compte rendu écrit à vingt-six ans contient en germe la grande œuvre de la vieillesse, le *Strafrecht;* le caractère historique de ces écrits qu'anime et conduit secrètement une théorie et, l'on pourrait dire, une philosophie ; le sens de l'évolution, qui fait remonter Mommsen de notions juridiques romaines aux lointains préhistoriques ou le conduit, au delà de l'âge classique, dans les milieux chrétiens et presque en plein moyen âge. Et, en effet, si Mommsen n'avait eu que sa surprenante connaissance des textes, il n'eût été qu'un grand érudit. C'est par l'idée que son œuvre a dépassé le niveau des travaux ordinaires d'académie.

Quatre années ont suffi pour mener à bonne fin le recueil des œuvres juridiques. Nous espérons que la suite, déjà entamée avec un volume d'œuvres historiques, paraîtra aussi rapidement.

Paul Lejay.

Pierre de Ronsard, **Le Livret de Folastries,** nouvelle édition publiée par M. Ad. van Bever; Paris, Société du Mercure de France, 1907. In-18 de 276 pp.

I

Le *Livret de Folastries* de Pierre de Ronsard est une œuvre fort libre qui fut, dès son apparition (1553), sinon censurée et interdite, en tout cas mise officieusement à l'index. Dans la *Revue de la Renaissance* de juillet 1902, M. P. Laumonier a conté cet épisode, et nous n'avons rien de mieux à faire que de renvoyer à son récit.

Il résulta que le *Livret de Folastries* disparut pour ainsi dire, et que les exemplaires n'en sont pas précisément communs. Brunet en mentionne un. Un autre, selon M. Laumonier, se trouvait à la Bibliothè-

que Mazarine, et n'y est plus. Enfin, M. Van Bever nous en a signalé un à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Même aventure, et plus grave, advint à la réimpression du *Livret* exécutée en 1862. Elle fut, en même temps que dix-sept autres publications de l'éditeur Jules Gay, l'objet d'un jugement du Tribunal correctionnel de la Seine en date du 22 mai 1863, ordonnant la « destruction » des exemplaires saisis et de tous ceux qui pourraient l'être ultérieurement. Sur les 102 exemplaires du tirage, s'il en reste en circulation douze ou quinze, c'est assurément tout ce que l'on peut dire.

Or il a paru, en février dernier, à la librairie de la Société du Mercure de France, un in-18 de 276 pages dont voici l'intitulé : Pierre de Ronsard. *Livret de Folastries*, publié sur l'édition originale de 1553, et augmenté d'un choix de pièces d'expression satyrique et gauloise tirées des éditions originales, avec une notice et des notes par Ad. Van Bever. Portrait de Ronsard (d'après un tableau du Musée de Blois). — MCMVII.

Dans sa Notice, M. Van Bever est naturellement amené à parler de la réédition moderne antérieure à la sienne, et il le fait en ces termes : « L'ouvrage... n'a pas, malgré l'affirmation du publicateur, été réimprimé sur l'édition originale. Ce n'est qu'une reproduction de l'édition apocryphe de 1584... »

M. Van Bever, on le voit, est fort catégorique. Nous sommes obligés de lui dire qu'il se trompe ici, du tout au tout.

Il suffit, pour le prouver, d'un examen comparatif des éditions de 1553, de 1862, — et de 1907.

L'exemplaire de 1553 conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote B. L. 6561 Réserve (et non 6581) est un petit in-8 de 72 pages en tout.

La page 1 (non chiffrée), dont le verso est en blanc, contient le titre :

Livret de folastries | A Ianot Parisien | *Plus quelques Epigrames grecz* | *et des Dithyrambes chan-*|*tés au Bouc de E. Iodelle* | *Poëte Tragiq.* | (En épigraphe un distique de Catulle ; puis la marque du libraire.) | Avec Privilege | A Paris | Chez la veufve Maurice de la porte | 1553.

Pages 3 et 4 : A Ianot Parisien.

Pages 5 à 42 : Première Folastrie ; Folastrie II ; Folastrie III ; Folastrie IIII ; Folastrie V ; Folastrie VI ; Folastrie VII ; Folastrie VIII, Le Nuage ou L'yurongne.

Pages 42 à 57 : Dithyrambes A la pompe du Bouc de E. Jodelle, poëte tragiq.

Pages 58 à 67 : Traduction de quelques Epigrames grecz.

Page 68 : Sonet.

Page 69 : L. M. F. (sonnet).

Page 70 (non chiffrée) : Faultes aperceües en l'impression des Folastries.

Page 71 (non chiffrée) : Extraict des Registres du Parlement (privilège).

Page 72 (non chiffrée) : Achevé d'imprimer le vingtiesme iour d'auril 1553.

L'édition de 1862 a pour titre :

Le Livret de Folastries. A Ianot Parisien. *Recueil de poésies de Ronsard, le prince des poëtes de son temps. — Réimpression textuelle faite sur l'édition de 1553, et augmentée de plusieurs pièces ajoutées, soit dans l'édition de 1584, soit dans celle intitulée les* Gayetez, *de Ronsard.* — Paris, chez Jules Gay, éditeur, quai des Grands Augustins, 25. 1862. (Paris, typ. Simon Raçon et comp., rue d'Erfurth, 1. — Tiré à 100 ex. numérotés, plus deux sur peau vélin).

Il faut reconnaître tout de suite que le sous-titre est maladroit. Il a une apparence d'inexactitude. Aucune pièce n'est intercalée dans la réimpression textuelle elle-même. Seulement dans l'Avant-Propos, on donne les deux pièces qui accrurent l'édition de 1584, puis deux odelettes tirées des *Muses Gaillardes ;* enfin, le titre de quelques-unes des *Gayetez* est indiqué et suivi de la citation de trois des épigrammes dont s'enrichit plus tard la *Traduction de quelques Epigrames grecz.*

Mais laissons de côté ces pages v à xx qu'occupe l'Avant-Propos, et ne nous inquiétons que de la Réimpression textuelle.

La première page (verso blanc) contient le titre original.

Les pages 3 à 58 reproduisent, en resserrant un peu, les mêmes pièces que 1553, très exactement, et dans le même ordre (moins observé par M. Van Bever), et sans oublier, au-dessous du titre de la Folastrie VIII, le sous-titre : Le Nuage ou l'Yurongne.

Deux feuillets non chiffrés donnent : l'un, au recto, l'*Extraict des Registres du Parlement*, au verso l'*Achevé d'imprimer* ; l'autre, au recto, une table des matières de la réédition, Avant-Propos compris.

Ici, faisons observer que le Privilège n'existe pas dans l'édition de 1584, non plus que, forcément, l'Achevé d'imprimer (omis dans le volume de M. Van Bever).

C'est donc bien sur l'exemplaire de 1553 que Jules Gay a pris et le Privilège et l'Achevé d'imprimer. Ceci nous dispense déjà de nous préoccuper du texte de 1584, et nous sommes en droit d'agir ainsi, pourvu que Gay ne s'écarte pas du texte de 1553, étant donné aussi qu'il ne fait pas intervenir dans sa réimpression textuelle les deux pièces ajoutées sans grande raison en 1584.

L'éditeur de 1862 ne reproduit pas la table d'errata de 1553. Et cela se comprend. Il l'a rendue inutile en exécutant dans le texte qu'il donne, conformément à la volonté du poète, les corrections indiquées.

Quant à M. Van Bever, il ne paraît pas avoir accordé l'attention

désirable à ces *Faultes aperceües en l'impression des Folastries*. Ainsi, Folastrie IV, l'imprimeur avait mis :

Les boucs barbus qui l'agueterent
Paillars, sur les cheures monterent,
Et ce Iaquet contr'aguignant,
Alloient à l'enuy depignant.

L'errata indique : *depignant*, lisez *trepignant*. Gay corrige. M. Van Bever corrige de même; mais il ajoute cette note : « Le texte donne ce mot : *depignant*, dont le sens précis nous échappe. »

L'édition de 1862 suit fort religieusement celle de 1553.

Première Folastrie, elle donne :

Ny les trop sales broquards...

C'est bien la leçon de 1553. La leçon :

Ny les outrageux brocars...

ne se lit pas dans l'original. M. Van Bever n'a pu la trouver que dans les *Gayetez*.

Folastrie VII, l'édition de 1862 donne les leçons :

Ie te salue ombre d'Homere...
Pour bien iuger de ce vieillard...
Que l'aigle horriblement bourrelle...
Me tournasse dans les antrailles...

L'édition de 1907, celles-ci :

Je te salue ô bon Homere...
Pour bien entendre ce vieillard...
Que l'aigle sans cesse bourrelle...
Me tournasse par les entrailles...

C'est l'édition de 1862 qui est conforme à celle de 1553.

Est-ce à dire qu'elle soit irréprochable ? Elle contient un petit nombre de divergences, que l'on est obligé de relever à la loupe, il est vrai, lettres et signes changés, qui ne devraient pas l'être, puisqu'il s'agit, en fait, d'un *fac-simile*. Mais c'est pousser bien loin, sans doute, la minutie, et, de ces fautes, nous n'en avons vu que deux ou trois qui ne soient pas vénielles.

Folastrie IIII, 1553 donne :

Robine tira de son sein
Un gros quignon buret de pain,
Qu'elle auoit fait de pure aveine
Pour tout le long de la sepmaine :
Et le trempant au iust des aux
Et dans le brouet des poureaux,
De l'autre costé reculée,
Mangeoit apart son eculée.

Gay imprime : *au iust des eaux*, ce qui est absurde, et : *Mangeant*, ce qui fait que le second membre de la phrase reste en l'air. M. Van

Bever maintient heureusement *au jus des aulx* ; mais, par une rencontre singulière, il introduit aussi le participe : *Mangeant*, en la place de l'imparfait : *Mangeoit.*

Une autre erreur de Jules Gay réside en la disposition hétéroclite qu'affecte chez lui le début de l'*Épigrame* : *De Posidippe*, *Sur l'Image du Temps*. De deux alexandrins, il semble faire quatre vers, de huit, de quatre, de huit, et de quatre syllabes. Il est trompé par une fausse rime. Sur l'imprimé de 1553, il est aisé de voir qu'il ne s'agit que de coupures typographiques nécessitées par une grande lettre initiale et par des lignes trop longues pour la justification.

Qui et d'ou est l'ouurier ? du Mans.
Son nom ? le Conte.
Et mais toy qui es-tu ? Le Temps
qui tout surmonte.

Cela doit se lire en suivant. Le *qui* de la dernière ligne n'a point de capitale indiquant un commencement de vers. On se demande comment le même dessin défectueux peut se retrouver dans le volume de 1907, alors que Blanchemain lui-même avait su s'en garder.

Jules Gay (ou l'homme de lettres qu'il a chargé de préparer l'édition, — peut être Paul Lacroix), M. Van Bever, et d'ailleurs Prosper Blanchemain, sont d'accord pour écrire ainsi le premier vers des *Folastries*, ou des *Gayetez :*

A qui donrai-ie ces sornettes...

Et M. Van Bever ajoute : « *Donrai-je,* pour *donnerai-je.* Les différents textes que nous avons collationnés portent tous par erreur : *donnai-je.* »

Pourtant, si tous les textes concordent (y compris le texte princeps, qui se lit en effet : *A qui donnai-je...*), est-on bien sûr que ce soit une « erreur », et que Ronsard n'ait pas voulu dire réellement : *A qui ai-je donné...* ? Ce sens pourrait bien se défendre. Ronsard, il est vrai, emploie plus loin le temps présent. On peut voir là une incohérence de construction, mais ne trouverait-on pas assez aisément la semblable ? Et même, cette interprétation : « A qui ai-je donné, dans ma pensée, ces sornettes ? A toi ; donc je te les livre... » est-elle si exorbitante ? Fût-elle entachée de subtilité, elle évite de corriger Ronsard.

Une autre hypothèse est très plausible. Il se peut que Ronsard ait écrit : *donnai-je* pour : *donne-je*, afin de faire sentir la prononciation de la finale de *donne*. N'écrivons-nous pas aujourd'hui *donné-je* pour la même raison, bien que la forme affirmative soit *je donne*, sans accent aigu ? Nous aurions là, comme souvent à cette époque, un cas d'orthographe phonétique, sans plus.

En realité, s'il y avait eu *Faulte en l'impression* de 1553, cette faute n'aurait-elle pas été *aperceüe*, se trouvant au premier vers ?

M. Van B. avait donc le devoir de reproduire : *donnai-je*, puisque c'est le texte princeps, non rectifié dans la table d'errata du poète.

Le même devoir, il est vrai, incombait d'abord à Jules Gay. Y avoir manqué constitue l'une des quatre ou cinq distractions qui empêchent sa réimpression textuelle d'être parfaitement textuelle. Mais il demeure évident qu'elle est la seule qui ait été, n'en déplaise à M. Van Bever, vraiment exécutée sur l'original.

JACQUES MADELEINE.

II

Les remarques de M. J. Madeleine sont fort judicieuses et entièrement fondées. D'une part, M. Van Bever est loin d'avoir reproduit fidèlement, quoiqu'il le déclare à plusieurs reprises (au titre; p. 35, note 2 ; p. 37) l'édition princeps des *Folastries*. D'autre part, l'auteur de la réimpression de 1862, qu'il blâme d'avoir annoncé faussement une reproduction textuelle de l'édition princeps, n'a point trompé son lecteur. Paul Lacroix (c'est très vraisemblablement lui, car il était alors conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal et eut sous les yeux l'exemplaire que M. Van B. a « découvert ») l'a fait comme il l'a dit; et sa réimpression, sans être irréprochable, est incontestablement supérieure à celle de 1907. Pour donner une excellente réédition des *Folastries* de 1553, il suffisait de corriger les erreurs historiques de l'Avant-propos de P. Lacroix et les fautes de lecture, d'ailleurs peu nombreuses, qui ont subsisté dans son texte. M. Van B. en a bien corrigé quelques-unes ; mais il a, par contre, augmenté leur nombre dans des proportions invraisemblables. Nous avons le pénible devoir de relever les principales.

A. ERREURS HISTORIQUES :

Page 6. L'édition de 1587 des Œuvres de Ronsard n'a point paru trois ans après sa mort, puisqu'il mourut le 27 déc. 1585. Comme elle fut achevée d'imprimer le 24 déc. 1586, il n'y eut en réalité qu'un an d'intervalle entre la mort du poète et l'apparition de la première édition posthume de ses Œuvres. — Page 39, note 1, V. B. fait encore mourir Ronsard en 1584, un an trop tôt.

Page 6. L'expression « les témoignages habiles de l'âge mûr » ne correspond à rien de réel, non plus que la critique faite par V. B. de l'édition de 1584, à la p. 22. Les suppressions et retouches que Ronsard a fait subir à son œuvre ne sont le résultat ni d'une hypocrisie, ni d'un ramollissement ; elles ne furent pas dictées par des considérations morales ou religieuses, mais par des scrupules d'artiste. A ce sujet Blanchemain, sur la foi de Pasquier, de Colletet et même de S. Beuve, s'est lourdement trompé.

Page 8. L'ode de 1555 : *Ma douce jouvence est passée*, est une simple paraphrase d'Anacréon; il n'y faut pas voir l'expression de la

vérité historique, à moins que ce ne soit le regret de la jeunesse que ressent après trente ans tout homme qui aime la vie. Ronsard n'était que demi-sourd, et encore de façon intermittente, comme le sont les neuro-arthritiques ; c'est en lui le littérateur qui a dit à 31 ans : Adieu fillettes ; mais l'homme ne l'a pas dit avant 60 ans.

Page 11. Lemaire de Belges (et non pas *des* Belges) est mort en 1524 (et non en 1547). V. Stecher, *Notice* de l'édition de ses œuvres, p. LXXIX, note 2 et LXXXVIII, note 1 ; E. Langlois, *Recueil des Arts de Seconde Rhétorique* (1902), Introd., p. LXXIV, note 1.

Page 17. Ce n'est pas dans une hôtellerie de Poitiers que Ronsard fit la connaissance de Du Bellay. Il faut laisser à Binet la responsabilité de cette légende. — Denisot, en 1548, n'était pas au collège de Coqueret, mais en Angleterre, où il achevait l'instruction des princesses Seymour (et ceci n'est pas un *on-dit*, c'est certain. V. Chamard, *Thèse française*, 1900, et Cl. Jugé, Thèse sur Denisot, 1907).

Page 18, note 1. Ce n'est pas Bertrand Berger qui est l'auteur des *Dithyrambes au bouc de Jodelle*. C'est Ronsard, comme je crois l'avoir prouvé dans une Thèse actuellement déposée en Sorbonne. V. B. reproduit encore pp. 28 et 87 cette autre légende accréditée par Binet.

P. 18, note 2. Guy Pacate ne fut pas sacristain de l'abbaye de Couture, que V. B. confond avec le village de Couture, lieu de naissance de Ronsard, — mais de l'abbaye de *la* Couture, au Mans.

Page 18, note 4. Ce n'est pas à *Abel* de la Hurteloire que Ronsard adressa une ode de 1550, mais à *Jean* de la Harteloire. Blanchemain s'est trompé sur le prénom, et la forme Harteloire est la vraie leçon, qui se lit dans les *Bacchanales* en 1552 et 53 (cf. *Annales Fléchoises* de mai 1906, p. 189).

Page 19, notes 2 et 3. Il ne s'agit pas d'Ange Capel dans les *Bacchanales*, mais de son frère aîné Guillaume Capel. Voir le *Lazare de Baïf* de Lucien (et non pas Jacques) Pinvert, trad. fr. p. 111, et les *Epithètes* de Maurice de la Porte, articles Cappel et Aurat.— Il ne s'agit pas de Jacques de Lignery dans la même strophe des *Bacchanales*, mais de son fils Claude, auquel Ronsard adressa en 1552 une ode de son *Cinquième livre*. Voir *Rev. d'Hist. Litt. de la Fr.* 1905, p. 243.

Page 20. Ronsard n'avait pas *trop* écouté les conseils de Peletier du Mans, mais *trop peu*. S'il les avait suivis, il aurait rompu moins brutalement avec l'école Marotique, il aurait été moins obscur, moins alexandrin, et aurait évité ainsi sa disgrâce deux fois séculaire.

Page 27. Ce n'est pas en février 1552, mais en février 1553 qu'on joua la *Cléopâtre* et l'*Eugène* de Jodelle, et qu'il faut placer par conséquent la fameuse scène du bouc : la meilleure preuve c'est que l'*Eugène* contient des allusions à des événements qui se sont passés dans la seconde moitié de 1552 ; Baïf a d'ailleurs daté ses propres *Dithyrambes au bouc de Jodelle* de l'année 1553.

Page 29, note 5. Paschal est mort en 1565 (et non en 1635). Il rentra à Paris et se joignit à la Brigade en 1549 (et non pas lors de la formation de la Pléiade, qui est postérieure de 4 ou 5 ans). Il publia le « tombeau » de Henri II en 1559 (et non en 1550).

Page 33 (au bas). Si les *Folastries* datent du séjour de Rons. à Coqueret, elles n'ont pas pu être écrites après les *Amours* de 1552. Il faut choisir entre ces deux hypothèses ; c'est la deuxième qui est la bonne, comme le prouvent certains faits de la vie de Rons. En l'adoptant on évite la contradiction.

Page 34, note 2. O. de Magny n'est pas un poète lyonnais. Il est né à Cahors, devint le secrétaire de son compatriote Hugues Salel, et se rattache directement à l'école parisienne de 1550. Il n'a fait que passer à Lyon, se rendant en Italie à la suite de l'ambassadeur Jean d'Avanson.

Page 35. Je n'ai dit nulle part que les *Folastries* furent un objet de réprobation pour *tous* les amis du poète. J'ai montré au contraire que la grande majorité de ses amis et de ses ennemis de la veille applaudirent à sa nouvelle manière. Les stoïciens qui froncèrent le sourcil, comme dit P. des Mineurs, furent L'Hopital, Morel, Denisot, Rob. de la Haye.

Page 39. Pourquoi tant d'aversion pour la réimpression de 1584 ? Pourquoi est-elle « très médiocre » ? En quoi son imprimeur est-il plus à blâmer que ceux qui l'ont imité ? En 1862 et en 1907 le même fait n'a-t-il pas eu les mêmes causes, ou l'amour de la vérité, ou l'espoir d'un succès facile ? Il est vrai que M. Van Bever n'est pas moins acerbe à l'égard de son autre devancier, l'éditeur de 1862. Alors ?

Page 56. La note 1 contient une double erreur, dont la source est l'Avant-propos de l'édition Gay. 1° Le ton de la *Folastrie II* est diamétralement opposé à celui de la *Harangue* et de l'*Exhortation*. 2° La *Harangue* est de 1553 et l'*Exhortation* de 1558 : on ne peut donc pas dire qu' « elles furent écrites à la même époque ».

Page 60, note 3. Cette pièce, réimprimée dans mon *Ronsart gaulois*, — ainsi que les deux sonnets des pp. 104 et 105, et l'odelette de la p. 107 : *Du grand Turc je n'ay souci*, — avait reparu en 1557 dans la 2e édition parisienne de la *Continuation des Amours*.

B. Erreurs philologiques et typographiques.

Nous laisserons de côté tous les passages qui diffèrent de l'édition princeps, soit par les mots, soit par l'orthog. M. J. Madeleine a indiqué les plus grosses différences de texte (il y en a bon nombre d'autres). Quant à l'orthog., M. Van Bever avoue qu'il l'a délibérément rajeunie et unifiée. C'est un système fort soutenable ; nous ne lui en ferons donc pas un grief. Mais il devait alors être conséquent avec lui-même, et écrire p. 59 *fraudés* au lieu de *fraudez* ; p. 95 *cou-*

leuvrée au lieu de *couleurée ;* p. 159 *vais* au lieu de *vois ;* p. 188 *liez* au lieu de *liés*. Cette vieille orthogr. ne peut manquer de dérouter le lecteur, prévenu par ailleurs qu'on la lui a rajeunie. En outre, ce système une fois adopté, on devait franchement renoncer à indiquer par des crochets les différences orthographiques ; ou bien, au lieu de les signaler toutes, quelles qu'elles fussent, de la même façon, on aurait dû distinguer d'une part les lettres absentes par des crochets, d'autre part les lettres constituant une orthog. différente par des caractères italiques. Mais ce sont là des fautes vénielles auprès de celles-ci :

Il faut lire, p. 58, 6e vers, effrayer les *poules*, au lieu de les *foules ;* p. 61, dernier vers, Et *qu'il eust* plus, au lieu de Et *qu'il n'eust* plus ; p. 73, *T'oyant* plaindre, au lieu de *T'ayant ;* p. 74, Traistre *m'a* rendu, au lieu de Traistre *n'y a* rendu ; p. 79, après Tu voulais dire bon Homere, un vers a été omis : Que l'on doit faire bonne chere. — Il faut lire, p. 80, Et de mille autres *jeux*, au lieu de mille autres *yeux*. — P. 84, le 20e vers a un pied de moins (*un* pour *une*) ; p. 85, le 3e vers a un pied de trop (le premier *de*). — P. 84, dernier vers, et 85, douzième vers, lisez *ny* au lieu de *n'y*.

Il faut lire, p. 88, 2e vers, *j'oy* au lieu de *j'ai ;* p. 91, *Voy-te-cy*, au lieu de *Voy-je-cy*, et au milieu de la page :

> L'horrible vent de ton oracle,
> J'entens (= je veux dire) l'esprit de ce bon vin nouveau,
> Me tempeste le cerveau,

au lieu de : L'horrible vent de ton oracle J'entens ; (qui est une fausse leçon de Blanchemain, VI, 380). Au XVIe s. *j'entens* signifie le plus souvent je comprends, je veux dire ; et l'on emploie *j'oy* pour signifier je perçois par l'ouïe (cf. pour ce sens du mot *entendre* pp. 51, 79, 91 et 113).

Il faut lire, p. 96, dernier vers, mes *ongles*, au lieu de mes *angles ;* p. 97, 6e vers, Qu'un *panier* enclot, au lieu de Qu'un *premier* enclot ; p. 103, Le bouc *ronge-vigne*, au lieu de *rouge-vigne ;* p. 105, 3e vers, *bienheuré*, au lieu de *bienheureux ;* p. 110. Des atomes, *ni s'* Epicure, au lieu de *ni d'* Epicure (s' = si, comme à la p. 209, 5e vers), P. 113, la première épigramme est une pièce strophique, composée de trois quatrains, qu'il fallait séparer. Il faut lire, p. 114, Si mesurer *tu n'as* pouvoir, au lieu de *tu as* pouvoir ; p. 115 Qu'il *sauve* ou donne la mort, au lieu de Qu'il *sonne ;* p. 117 Tel peint *au* naturel, au lieu de *du* naturel ; p. 119, 1er vers, *fumeux* au lieu de *fameux*. Et je ne parle pas des fautes de grec qui sont restées en tête des Épigrammes.

La réimpression du *Livret de Folastries* est terminée à la p. 117. A la suite viennent 150 pages de pièces diverses, qui, dit M. Van Bever dans son Introd., sont « de même esprit » que les *Folastries* (d'esprit *satyrique*, c'est-à-dire gaillard, gaulois, licencieux ; ce mot a besoin d'explication, car V. B. le prend, ainsi que le mot la *satyre*,

p. 37, dans un sens très particulier qu'il n'a pas au XVIe siècle, qu'il n'a plus aujourd'hui, et qu'on ne trouve guère que dans les recueils du XVIIe s. intitulés : le *Parnasse satyrique*, le *Cabinet satyrique*, etc). Ces pièces diverses ont d'ailleurs paru sous des titres fort différents, Odes, Sonnets, Poëmes, Épigrammes, et appartiennent à la vieillesse aussi bien qu'à la jeunesse et à la maturité de Ronsard. Quelques-unes même n'ont jamais paru de son vivant et sont d'une authenticité très douteuse; mais il importait peu; il suffisait qu'elles eussent une allure pornographique (c'est le terme qui de nos jours a remplacé *satyrique*) pour entrer dans la collection. Nous ne contestons pas à V. B. le droit qu'il avait de donner cet appendice alléchant au *Livret* de 1553. Notons seulement que c'est précisément l'un des griefs qu'il articule contre les réimprimeurs précédents, et regrettons surtout que son volume continue à porter le titre général de *Livret de Folastries* jusqu'à la dernière page, véritable trompe-l'œil, qui est sans doute involontaire.

Puis les erreurs continuent aussi. Page 176, note 1. La réimpression des *Œuvres poëtiques de J. Peletier du Mans* n'a pas été faite « par mes soins ». Je suis seulement l'auteur de l'Introduction et du Commentaire. Puisque M. Van Bever voulait bien signaler une de mes réimpressions, il pouvait renvoyer son lecteur, pour l'ode de Ronsard *A J. Peletier*, au texte que j'en ai personnellement publié dans la *Revue d'Hist. Litt.* de 1902, p. 37 (premier article d'une série sur la *Chronologie et les Variantes des poésies de Ronsart*).

Page 204. Il n'est pas certain que Corydon désigne Amadis Jamin. L'auteur du *Temple de Ronsard* distingue Corydon d'Amadis parmi les serviteurs de Ronsard ; d'après ce pamphlet, dont l'auteur présumé, Grévin, devait savoir à quoi s'en tenir, et d'après les odes du *Bocage* de 1554, il semble que Corydon ait été un « valet cuisinier » plutôt qu'un « page ». En tout cas Ronsard n'a jamais désigné Jamin avec la qualité de « page » dans aucune des œuvres qu'il lui a adressées. Voir dans les *Annales Fléchoises* de 1906 mon étude sur les relations de Ronsard et de Jamin.

Page 210, note 1. C'est seulement dans les éditions posthumes que cette odelette porte le titre absurde : *Ode geniale* (c'est-à-dire matrimoniale ou conjugale) *à Janet peintre du Roy*, reproduit par Blanchemain, tome II, p. 351. Ronsard l'a écrite à l'occasion du mariage d'un paysan Vendômois. — Page 234, notes 1 et 2. L'ode *A Remy Belleau* a paru d'abord dans la *Nouv. Contin. des Amours* (1556). Ronsard n'a pas voulu dans les premiers vers adresser une critique littéraire au traducteur d'Anacréon, mais seulement un doux reproche bachique à son ami. Il a voulu dire : Tu bois trop peu pour un homme qui a traduit Anacréon. — Page 250. Le sonnet *A Loys de Bourbon* a paru d'abord en 1565 dans les *Eclogues et Mascarades*, et non en 1578. L'erreur vient de Blanchemain (tome I, 426), qui l'a publié encore

au tome V, 324-25, en le datant de 1567, sans se douter que le début : Magnanime Seigneur..., n'était qu'une variante.

Les fautes d'impression sont plus graves.

Il faut lire p. 130, dernier vers, l'*asne de Silene*, au lieu de l'*ase de Silence* ; p. 153, *Je*, Berger, plein de vitesse, au lieu de *Io*, Berger ; p. 157, Chaqu'*un* d'une gaye voix, au lieu de chaqu'*une*, qui rend le vers faux ; p. 158, premier vers, *pressées*, au lieu de *dressées* ; 13e vers, *Par* la place, au lieu de *Pas* la place ; p. 159, 7e vers, *qu'on n'oublie* au lieu de *qu'on oublie* ; p. 161, De Dorat la voix *sucrée*, au lieu de *sacrée* ; p. 169, Sus, sus, *vivons*, au lieu de *vivans* ; p. 171, *Secoure* aux vents ores tu dois, au lieu de *secours* (c'est un vieil infinitif, pour secouer, dont le participe était *secous*) ; p. 172, dernier quatrain, *Silene*, au lieu de *Silence* ; p. 175, avant-dernier vers, Les temples *met* l'Alleman à mepris, au lieu de Les temples l'Alleman [1] ; p. 182, J'ai connu *seur* ami d'epreuve, au lieu de *pour* ami d'epreuve ; p. 187, treizième vers, des *baisers*, au lieu de *des baisez* ; même page, la dernière strophe est doublement mutilée ; il faut lire : Car, en lieu de *six*, adonques J'en demanderay *plus qu'onques....* ; p. 189, sixième vers, nous *mourrons*, au lieu de nous *mourons* ; p. 193, avant-dernier vers, *playe*, au lieu de *plage* ; p. 194, Ma teste *de tes* onguents teinte, au lieu de *des* onguents ; p. 196, onzième vers, *font* au lieu de *fond* ; p. 210, onzième vers, *hardi*, au lieu de *hardie* ; p. 212, le deuxième vers est faux (*temps* est de trop) ; p. 213, le huitième vers est défiguré ; il faut lire : *Dedans* cette *grand* coupe d'or ; p. 214, cinquième vers, *Silene*, au lieu de *Silence* ; quatorzième vers, Volontiers *bon* cheval, au lieu de Volontiers cheval ; p. 215, dernier vers, *Entrelacés*, au lieu du singulier ; p. 216, *Pour qui* gardes-tu tes yeux, au lieu de *Pourquoi* ; à la strophe suivante, je te *verrai*, je n'*avourai* (le futur au lieu du conditionnel) ; p. 219, Amour n'oserait *par* ses ruses, au lieu de *pas* ses ruses ; p. 224, deuxième vers, *Pres ce* bon vin, au lieu de *Pres de ce* bon vin ; p. 235, deuxième strophe, les deux points doivent être placés après *montaigne* (c'est la vraie leçon, la seule acceptable) ; p. 245, douzième vers, il faut lire *Ha*, au lieu de *Ian* ; p. 246, seizième vers, *jureur*, au lieu de *fureur* ; p. 249, deuxième vers, Vous en *serez* marché (c'est-à-dire marqué), au lieu de Vous en *ferez* marché ; p. 261, avant-dernier vers, *Par* me voir, au lieu de *Pour* me voir.

Ailleurs on lit cœur pour chœur ; traiste pour traistre ; on pour ou ; de pour des ; viel pour vieil ; caquetée pour caqueter ; ces pour ses ; Agmien pour Agnien ; Bassard pour Bassar ; Eubolien pour Euboulien ; Lynéan pour Lyéan ; Dionisos ou Dyonisos pour Dionysos ; peut pour peux ; nourris pour nourrir ; du pour de ; armeurces

---

1. Dans cette même page une strophe est coupée en deux par un large blanc, et chacun de ses tronçons est rattaché aux strophes voisines.

pour armeures ; eu pour eut ; la pour ta ; caquette pour caquettes ; des soubz et des sus, pour dessoubz et dessus ; nom pareil pour nonpareil ; abroyant pour aboyant ; oublieux pour oblivieux ; dou pour doux ; mont pour monts ; glaçon pour glaçon ; quelle pour qu'elle ; inimitiée pour inimitié (ce qui fait le vers faux) ; des pour de, ou pour les ; espris pour esprit ; ma mie pour m'amie ; mesmes pour mesme ; peché pour pechés ; une épigramme grecque, pour un épigramme grec (du masculin au XVIe s.).

Et nous en passons ; et nous ne comptons pas les erreurs de ponctuation provenant de points et de virgules absents, superflus ou mal placés. S'il y avait quelque chose à rajeunir et améliorer, c'était la ponctuation, qui est arbitraire et déroutante. Contentons-nous de relever en terminant quelques-unes des notes destinées à éclairer le sens des mots. P. 46. « Les Sœurs Thespiennes, filles de Thespius ou Thestius. Elles étaient cinquante... » Or, il s'agit des *neuf* Muses, qui avaient un temple près de Thespies. — P. 48. « Vasquine, lire Basquine ». — P. 61. N'a refusé son hatelier. « Natelier ou nastelier, atelier ». — P. 62. Catin, qui le berlan tenait Au premier joueur qui venait. « Berlan ou brelan, jeu fort ancien. Ici lieu de débauche ». — P. 69. Robine tira de son sein Un gros quignon buret de pain. « Buret, beurré ». — P. 158. Et les pasts dont l'ancienne Memphienne Festoya le mol Romain. « Pasts, pâtés ». — P. 216. Ton test n'aura plus de peau. « Test, tétin ».

La réédition de M. Van Bever a deux mérites qui sont indéniables : 1° Elle a répandu à 1,500 ou 2,000 exemplaires un portrait peu connu de Ronsard, très réaliste et vivant, bien supérieur aux portraits laurés, officiels et conventionnels. 2° Elle nous a appris que la Bibliothèque de l'Arsenal possédait un exemplaire du *Livret de Folastries* primitif, que nous y avions vainement cherché parce qu'il ne figure pas parmi les œuvres de Ronsard, mais aux Anonymes. De cela nous le remercions. Mais, à part ces mérites, sa réédition, faite avec trop de hâte et trop peu de soin, ne peut être vraiment utile ni aux profanes, ni aux initiés. Œuvre de vulgarisation, ayant des intentions scientifiques, elle a manqué son double but.

Paul LAUMONIER.

Maurice MASSON. **Fénelon et Mme Guyon.** Documents nouveaux et inédits. Paris, Hachette, 1907, XCV-379 pp. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Très curieux volume. En 1767-1768, Jean-Philippe Dutoit-Mambrini, pasteur piétiste vaudois, publiait dans une nouvelle édition des *Lettres chrétiennes et spirituelles* de Mme Guyon la correspondance secrète de Fénelon avec son amie. L'édition était médiocre. Dutoit n'y avait cherché que la « doctrine » et l'édification : car il était un fervent disciple. Le désordre et la maladresse de la publication, et

sans doute le jour où elle plaçait les deux correspondants firent hésiter l'abbé Gosselin qui rejeta ces lettres hors de la *Correspondance générale de Fénelon* comme non authentiques. Personne n'y prit plus attention, ou l'on fit le silence. En 1892, M. Eug. Ritter en rééditait trente-huit, les déclarant authentiques, et Brunetière, dans son article *Fénelon* de la *Grande encyclopédie*, penchait fortement dans le même sens.

Il ne peut plus y avoir de doute après la démonstration que nous donne M. Maurice Masson. Le style, les allusions, les expressions mystiques très particulières, la doctrine, tout prouve l'authenticité. Si ces lettres sont d'un faussaire, il a été fort habile, si habile que les auteurs seuls paraissent avoir pu réussir un tel pastiche. On ne voit pas bien quel but un faussaire aurait visé. Dutoit est à l'abri des soupçons et d'ailleurs parfaitement incapable de ce tour de force. Enfin, argument décisif, la correspondance contient des allusions et des mentions qu'on ne pouvait inventer en 1768. Entre les documents découverts depuis cette date, inconnus nécessairement d'un faussaire, et les lettres, il y a une série de concordances qui ne s'expliquent pas dans l'hypothèse d'une falsification.

Ce qui pouvait jeter le discrédit sur ces lettres, c'étaient d'abord le désordre et la négligence de la publication faite par Dutoit. M. Masson s'est donné beaucoup de peine pour retrouver l'ordre des lettres, pour déterminer les dates, pour dévoiler les allusions. Il a entouré les lettres d'une annotation très précise. A la suite des lettres, on trouvera les poésies qu'échangeaient Fénelon et Mme Guyon, dont Voltaire a rendu célèbre un couplet, sans le comprendre. En tête du volume, on lit un fragment inédit d'autobiographie de Mme Guyon, tiré des manuscrits de Saint-Sulpice, et qui n'est pas le moins curieux du livre.

Les lettres que nous avons ici ne sont qu'une petite partie de la correspondance échangée entre les deux amis, de 1688 à 1694. Elles paraissent devoir être placées en 1688 et 1689. Ce n'est pas qu'après la condamnation les relations cessèrent. Mais, non seulement rien n'est resté de cette nouvelle correspondance, mais la trace en est à peine saisissable (voy. p. LXVI-LXVIII et p. 360, note).

Quel est le caractère de cette correspondance? Elle est celle de deux amants spirituels qui s'aiment en aimant Dieu et dont le Dieu n'est guère que leur propre amour, mais avec des nuances et des délicatesses, avec une ingénuité et une inconscience qui rendent les mots ordinaires grossiers et brutaux. M. M. a consacré une grande partie de son introduction à analyser ces relations. Il y a mis une subtilité et une finesse aussi ténues que les fils mêmes qu'il avait à débrouiller. On peut penser ce que l'on veut de Mme Guyon. Elle fut, sans doute, à demi folle, et cette folie est commune à tous les mystiques, à peine diversifiée par les tempéraments. On retrouverait les mignar-

dises et les enfantillages de l'amie de Fénelon chez saint François de Sales. Mais l'intervention de Mme Guyon a été bienfaisante. Comme saint François de Sales encore, Fénelon a été le dirigé de sa dirigée. Le phénomène est constant dans le catholicisme. Toute intimité spirituelle entre directeur et dirigée a pour effet de mettre le directeur en la puissance de la dirigée. Il se forme alors des sentiments et des liens d'une nature semblable à l'amour et qui, certes, n'ont rien de charnel. Le christianisme a produit là quelque chose de nouveau, il a enrichi l'âme humaine. Apporter dans l'étude de ces phénomènes un scepticisme ricaneur, c'est commencer par se mettre dans l'impossibilité de comprendre. Cette action de la femme explique que Mme Guyon ait pu renouveler la piété, les idées, la vie de Fénelon. Comme le dit M. M., « elle a assoupli et nuancé une âme déjà très riche et très diverse; de celui qui, sans elle, n'aurait été qu'un homme d'esprit, cette demi-sainte, demi-folle a fait un type d'humanité ».

M. M. a aussi très bien pénétré le caractère des deux correspondants. Il a rendu ce qu'a de mystérieux l'âme de Mme Guyon, aux profondeurs un peu troubles, qui se fait deviner plutôt que connaître. Il a mis en lumière divers traits du tempérament de Fénelon, surtout son inconscient défaut de sincérité, sa souplesse un peu gasconne. Il faudrait ajouter, comme correctif, que dans l'affaire du quiétisme, Bossuet, qui n'était pas gascon, se montra parfois bien « fénelonien ».

M. Masson termine par un triple index : index grammatical et sémantique, vocabulaire mystique, noms propres. Ces tables témoignent encore du soin, je dirais presque de la tendresse (un peu amusée), avec laquelle tout le volume a été préparé.

A.

P.-E. Girod. — **Les Subsistances en Bourgogne et particulièrement à Dijon à la fin du** xviiie **siècle** (1774-1789) (n° 4 du tome de la *Revue bourguignonne*, publiée par l'Université de Dijon).

Ce mémoire de diplôme d'études est une étude consciencieuse des mercuriales des marchés de Dijon pendant les dernières années de l'ancien régime et un dépouillement méritoire de la correspondance des autorités administratives et judiciaires (intendant, subdélégués, élus, officiers municipaux, parlement, etc.). On y voit quelles appréhensions constantes la question des subsistances causait au pouvoir et au public dans une province pourtant riche en blé qui produisait en moyenne plus qu'elle ne consommait. On assiste aux revirements de la politique alimentaire des ministres en fonctions : politique libérale avec Turgot et Calonne, protectionniste et interventionniste avec Necker. Mais tout cela n'est pas bien neuf. Ce qui est plus important, c'est l'étude de l'émeute d'avril 1775 à Dijon.

M. Girod a bien montré que cet épisode fameux de la « guerre des farines » a été très fortement exagéré et que rien ne permet de supposer que les ennemis de Turgot aient provoqué un mouvement populaire qui ressemble à tous les autres de son espèce et dont les causes paraissent toutes naturelles.

Pour mériter pleinement son titre, le mémoire aurait dû embrasser l'étude des mercuriales des pays producteurs (Semur, Saulieu, etc.) et des marchés de la Saône. Le récit est parfois languissant et la critique pas toujours sans reproche. Condamner la politique de Necker du seul point de vue de la Bourgogne est peut-être injuste. Inversement les conclusions qui terminent l'étude de l'émeute d'avril 1775 auraient gagné à être plus fermes dans leurs affirmations.

A. Mz.

Marquis de Caumont La Force. **L'architrésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande** (1810-1813). Paris, Plon, 1907, 8° v-379 p.

Ce travail est le développement d'un mémoire présenté par l'auteur à l'examen de sortie de l'Ecole des Sciences politiques en 1902. Il retrace la partie la plus importante de la carrière de Lebrun, dont le rôle dans l'histoire de la Révolution et de l'Empire est assez effacé. M. de C. s'est servi pour écrire ce livre de documents de première main : les lettres de Napoléon à Lebrun, dont il possède les originaux, en partie inédits ; celles de Lebrun à Napoléon, ainsi que la correspondance de Réal, de Villiers du Terrage et autres, conservées aux Archives nationales, enfin les lettres échangées entre Lebrun et Cambacérès, communiquées par les héritiers de ce dernier. En outre M. de C. est suffisamment au courant de la littérature du sujet, il a lu et utilisé d'importants travaux récemment parus en Hollande, comme celui de Mlle Naber. Il y a donc là presque tous les éléments d'une excellente étude sur la domination française en Hollande, comparable à celles qui ont paru récemment sur les départements hanséatiques ou sur le Grand-Duché de Berg.

Malheureusement, soit par excès de modestie, soit par crainte de rebuter le grand public, M. de C. n'a pas essayé une étude complète de la question, qu'il n'a abordée que par certains côtés et d'une manière qui semble un peu hésitante. Les premiers chapitres paraissent indiquer qu'il s'est proposé uniquement d'écrire un fragment de biographie, tandis que les derniers se rapportent à toute l'administration française et qu'il n'y est plus question de Lebrun que par occasion. Cette incertitude dans le plan gêne visiblement le travail de l'auteur. Elle le conduit par exemple à traiter beaucoup trop brièvement et sans explications suffisantes la question du blocus continental. Le chapitre qui porte ce titre est beaucoup trop bref ; M. de C. s'est servi principalement pour l'écrire des lettres de Lebrun ; mais le gouver-

neur général procède constamment par allusion à des faits ou à des textes connus de ses correspondants, et que le lecteur ignore : ainsi on nous parle sans cesse d'un droit de 50 o/o sur les denrées coloniales sur lequel aucune explication n'est donnée. La question du régime douanier de la Hollande et de ses conséquences économiques n'est pas suffisamment tirée au clair, et c'est cependant là, comme l'a montré le livre de M. Schmidt, le point capital qui a déterminé les sentiments des populations soumises ou annexées à l'Empire.

Par contre, la dernière partie, où le récit de l'auteur est constamment soutenu par les textes qu'il avait sous la main, notamment le volumineux rapport de Réal, est beaucoup plus claire et plus complète. Le fait principal qui s'en dégage est la facilité relative avec laquelle la domination française fut acceptée et maintenue. La modération de Lebrun, apôtre constant de la « manière douce » à l'encontre des autres agents, y est probablement pour beaucoup; mais il y a certainement d'autres causes, d'ordre matériel, qu'on aurait voulu voir dégagées plus nettement.

Il serait injuste de ne pas louer le soin qui a été apporté à ce travail. Les textes sont reproduits selon une méthode excellente avec des références complètes et exactes; les lettres inédites de Napoléon ont été imprimées in-extenso à l'appendice; les jugements sont en général modérés et justes, le ton de l'exposé parfaitement impartial, le style clair et non dépourvu d'élégance, sans viser à l'effet... Il est dommage que ces qualités n'aient pas été appliquées plus complètement à un sujet mieux défini et mieux ordonné. Toutefois, ce travail est d'un bon exemple. Il serait à souhaiter que tous les détenteurs de papiers de famille importants fussent aussi bien préparés que M. de Caumont à en entreprendre la publication [1].

R. Guyot.

Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Écosse par Thomas Pettigrew Young. Paris, Hachette, 1907, in-8°, xi-408 pages.

L'auteur a voulu, dit-il, combler une lacune en écrivant l'histoire de l'enseignement préparatoire aux cours des Universités. Fidèle à son programme, il étudie seulement les enseignements primaires et secondaires, mais nous regrettons que pour plus de clarté il n'ait pas retracé à part l'histoire de chacun, ou qu'il ne l'ait fait que par périodes, ce qui oblige le lecteur à des efforts de mémoire pour revenir d'un sujet à l'autre.

M. Y., ainsi qu'il l'avoue par les deux dates (de 1560 à 1872) inscrites sur la couverture, a entendu surtout développer la part qui revient, dans l'éducation nationale, à l'Église presbytérienne, depuis

1. Les épreuves ont été revues avec soin. Il faut lire p. 265 Spala*to*, et p. 318 Leipzig.

le jour où elle devint maîtresse de l'Écosse jusqu'à celui où les écoles lui échappèrent définitivement. Lui-même parle (p. 257) de « ses préjugés protestants » et ne cache pas l'admiration, le culte qu'il a gardés pour Knox, ses disciples et leurs successeurs. Ces sentiments le rendent peut être un peu injuste pour les adversaires qu'ils ont rencontrés, en particulier pour l'esprit et la culture celtiques. Mais ses efforts manifestes pour rester impartial augmentent encore le mérite d'un ouvrage très savant et très documenté. Malheureusement M. Y. n'a pas évité des longueurs parfois fatigantes, comme, par exemple, le chapitre IV où, après avoir signalé les tentatives pour l'adoption d'une « grammaire uniforme », il s'étend complaisamment sur les latinistes qui successivement ont essayé de refondre l'œuvre de Despautère.

Si M. Young était notre compatriote, nous pourrions relever dans son ouvrage beaucoup d'incorrections, mais oublions son titre d' « ex-lecteur à l'Université de Dijon » pour ne nous souvenir que de sa qualité d'étranger, et de l'honneur qu'il nous a fait d'écrire dans notre langue.

A. Biovès.

G. Bonet-Maury, **France, christianisme et civilisation**. Avec une préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Hachette, 1907, VIII-313 pp. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce livre, M. Bonet-Maury montre l'œuvre des missions et l'œuvre de la France par les missions. Il décrit le rôle civilisateur des missions chrétiennes, rôle scientifique, rôle moral et social ; l'extension de l'influence française par les missionnaires. Il insiste surtout sur la lutte contre l'esclavage. Il raconte les premiers efforts tentés en Afrique avant Lavigerie, l'intervention des rois de France et des congrégations; le mouvement anti-esclavagiste du XIXe siècle et les luttes entreprises contre la traite et encore ici l'action continue de la France. Le dernier chapitre paraît d'abord s'éloigner du sujet : mais le congrès religieux de Chicago et les projets de réunion des Églises sont aussi des phases de la guerre à l'intolérance pour la civilisation. La préface de M. A. Leroy-Beaulieu déplore la politique anti-religieuse qui prive la France d'un moyen puissant d'influence. Mais l'intolérance est générale. Les rêves généreux qui trouvaient leur aliment dans le parlement des religions et les projets d'union sont maintenant dissipés. La curie romaine veut que l'Église se renferme dans un farouche et étroit isolement. Elle a respiré l'air du nouveau siècle, quoi qu'elle en ait. Cet air ne souffle ni la liberté ni la tolérance. A quoi l'on pourra répondre que cela n'excuse pas les fautes des gouvernements laïcs, et nous n'y contredirons pas.

L. S.

Les questions actuelles de politique étrangère en Europe, Paris, Alcan, 1907, in-16, 9 cartes, 296 p., 3 fr. 50.

On connaît les conférences organisées à la Société des anciens élèves de l'École libre des sciences politiques, on sait le juste succès qu'elles ont obtenu et on ne peut que se féliciter de les voir imprimer aujourd'hui. C'est en somme la réalisation du vœu exprimé par le très éminent directeur de l'École, M. A. Leroy-Beaulieu : « Je désirerais, disait-il le 13 mai 1907, que des conférenciers choisis parmi vous, faisant une sorte d'extension universitaire, allassent entretenir nos grandes villes, l'élite de nos populations françaises, de la situation et de la politique des principales puissances de l'étranger. » En attendant les orateurs, le livre vient donc donner « des leçons pratiques de politique et de patriotisme ». Nous ne pouvons qu'y applaudir et engager tous ceux qui ont la sagesse de ne pas s'hypnotiser sur leurs seuls intérêts immédiats, de lire avec soin ce volume ; ils y auront plaisir et profit. Le danger était pour les conférenciers disposant d'un temps fort restreint pour traiter le sujet immense confié à chacun, « de se perdre dans des généralités vagues », et nous constatons qu'ils ont su l'éviter. Sans doute ceux qui suivent avec quelque attention la politique étrangère ne trouveront pas ici des vues entièrement nouvelles, mais il faut plutôt féliciter les auteurs de n'avoir pas recherché l'originalité au détriment du bon sens. En pareils sujets, c'est déjà beaucoup d'exposer les questions avec autant de science et de clarté.

Depuis que ces conférences ont été faites, certains événements, comme la dissolution de la deuxième Douma, l'accord anglo-russe, le renouvellement du compromis austro-hongrois, ont déjà apporté à la situation des changements dont MM. R. de Caix, A. Tardieu, G. Louis-Jaray, R. Pinon et R. Henry tiendraient certainement grand compte s'ils parlaient aujourd'hui ; mais comme aucun d'eux n'a eu la prétention de prédire l'avenir, leur œuvre ne perd pas son intérêt du jour au lendemain.

Il faut hautement louer les organisateurs de ces conférences du choix des conférenciers si brillament justifié par le succès. Les séances ont été présidées par MM. R. Millet, A. Ribot, F. Charmes, A. Vandal, A. Leroy-Beaulieu qui chaque fois ont répondu et développé les points qui leur paraissent mériter une mention particulière.

Il y aurait outrecuidance à insister sur l'intérêt de ces discours : ils sont dignes du talent universellement reconnu à leurs auteurs. Souhaitons tous que la deuxième série annoncée réunisse une pléiade aussi brillante.

A. Biovès.

Leçons de géographie : l'Europe, par MM. Joseph Fèvre et Henri Hauser, Alcan, Paris, 1907. In-16, 735 p., 184 gravures et cartes, 4 fr.

Dans cet ouvrage destiné aux écoles normales primaires et à la pré-

paration au brevet supérieur, les auteurs n'ont pas suivi servilement les *directions pédagogiques*. La raison pour s'écarter de l'ordre conseillé par le programme, qui veut d'abord « une description générale au point de vue physique » afin d'éviter de recommencer pour chaque État de nouvelles leçons « sur la nature et le relief du sol, l'atmosphère, le régime des eaux, les côtes et les îles », est le désir louable « de rattacher à la géographie physique les phénomènes humains de tout ordre ».

Après une esquisse de l'Europe en général, ils divisent leur sujet en régions naturelles : méditerranéenne, alpestre, centrale, nord-ouest, orientale, et ils font suivre chaque tableau d'ensemble de l'étude des nations chez lesquelles les caractères du groupe prédominent. Cette méthode n'est certainement pas sans inconvénients, mais en somme elle est rationnelle et peut donner de bons résultats pédagogiques.

Ce qui mérite une approbation sans réserve, c'est l'extension donnée au dernier chapitre : « l'Europe dans le monde », où les auteurs ne se contentent pas de traiter des grandes voies continentales comme le prescrit le programme, mais insistent sur la vie économique de l'Europe et sur sa place dans le monde.

Cet ouvrage est appelé à rendre des services non seulement aux étudiants, mais aux instituteurs eux-mêmes qui y trouveront les matériaux nécessaires pour la préparation de leurs classes, de leurs cours d'adultes et de leurs conférences du soir.

A. Biovès.

La Frontière Algéro-Marocaine au début de 1907 par Paul Azan. Tonnerre. Bailly Puyfagés, 1907, in-8°, 28 pages.

Cette brochure, rédigée avec le soin et la conscience qui caractérisent le capitaine Azan, a perdu de son intérêt depuis l'occupation d'Oudjda et surtout depuis les événements de Casablanca. Cependant comme la question de la frontière algéro-marocaine se posera, inéluctable, à un moment donné, ce travail sera bien accueilli par tous ceux qui étudient l'épineux problème du Maroc. Dès maintenant il faut leur signaler les vues du capitaine Azan sur nos relations avec le Sultan et ses rivaux : dans les lignes tracées au sujet du Rogui ou de Bou-Amama, on trouverait l'indication de la conduite qu'il serait sage d'adopter à l'égard de Moulay-Hafid.

A. Biovès.

— M. Salomon Reinach a publié la première image certaine de *La Gaule personnifiée*, dans l'art gréco-romain en dehors de trois médiocres monnaies (Paris, 1907, pp. et 1 pl.; tirage à part sans référence; 1 fr. 50). Cette image, avec l'inscription ΓΑΛΛΙΑ, provient d'une mosaïque trouvée à Zeugma sur l'Euphrate et appartient maintenant au musée de Berlin. « C'est une forte femme, à l'attitude assurée, au regard hardi, couronnée de tours comme Cybèle » et M. Reinach rappelle Claudien, XXII, II, 240. — P. L.

— Nous avons reçu : *Q. Horatius Flaccus fuer den Schulgebrauch herausgegeben von* Andreas Weidner; zweite Auflage mit der Vita Suetonii und dem Monumentum ancyranum bearbeitet von Rudolf Franz; mit 12 Abbildungen; Leipzig, Freytag, Wien, Tempsky; 1907 : 295 pp. et un plan. La 1re édition date de 1896. Outre les additions indiquées dans le titre, le texte a subi des retouches en un sens plus conservateur et diverses corrections ont été apportées à l'introduction. Ce volume omet quelques pièces : *Odes.*, I, 25; II, 5; III, 15, 20, 27; IV, 10, 13; *Epodes* 3, 5, 8, 12, 14; *Sat.*, I, 2, 8; II, 4, 7. — P. L.

— Vient de paraître à la librairie Bloud et Cie, dans la collection des Philosophes, Penseurs et grands Ecrivains : *les Idées morales d'Horace*, par Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg : deuxième édition; petit in-12 de 64 pages. Il est clair que dans ce milieu Horace fait nombre; son nom sert d'enseigne; le critique ne paraît pas, ou ne veut pas paraître s'en douter; il prétend trouver des idées morales jusque « dans les plus intraduisibles de ses œuvres », aussi dans la satire, I, 2 (p. 9); c'est montrer certes beaucoup de bonne volonté; nous penserons tout bas : où la morale va-t-elle se nicher? Mais une fois en quête de motifs d'édification, les bonnes gens en sèmeraient eux-mêmes sur la pierre plutôt que de revenir bredouilles. — Voilà pour le fond : malgré quelques jolies pages, je ne trouve pas que le style ni la forme de la plaquette réussisse à le faire passer; P. 23, note, l. 2 : lire Grata; p. 24 au milieu : Lollius; p. 43, note, tacitum. Le nom de Friedlaender est estropié, p. 61. — E. T.

— Dans la Bibliothèque de Teubner vient de paraître : *Horatii Romani Porcaria*, seu de conjuratione Stephani Porcarii Carmen cum aliis ejusdem quae inveniri potuerunt carminibus primum edidit ac praefatus est Maximilianus Lehnerdt. Accedit Petri de Godis Vicentini de Conjuratione Porcaria dialogus e codice Vaticano erutus (xvi-77 p. in-12. 1 m. 20). L'éditeur avait préludé à ce livre par un article des Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum de 1903, I, p. 108-121. Le double récit en vers, puis en prose de la conjuration contre Nicolas V, et les petits vers, rarement obscurs, qui y sont joints mettent en relief l'entourage du pape et les idées de son temps. Si l'on y trouve force lieux communs, description des enfers, monologues et discours et tous les thèmes connus, on ne peut, d'autre part, s'empêcher d'être frappé de la facilité de l'auteur et de l'élégance de son latin. Voilà des humanistes dignes de leur réputation. La publication est fort soignée. P. 41, 28, lire, At non. P. 42, 56; lire : Fixit. P. 8, 139, la virgule doit être placée avant *tenerum*. — E. T.

— M. J. Angot nous apporte l'histoire d'un manuscrit qui a bien failli sortir de France pour toujours : *Le missel de Barbechat*, xiie *siècle, d'après une correspondance et une notice de M. Léopold* Delisle (extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*); Nantes, Dugas; Paris, Champion, 69 pp. in-8°; prix : 2 fr. Ce manuscrit est intéressant pour l'étude de la liturgie et pour l'histoire locale. M. Angot publie la description rédigée par M. Delisle, diverses pièces farcies, et le calendrier, le tout accompagné de notes savantes. Mais le plus curieux est l'histoire moderne du précieux volume. Il appartenait à la fabrique de Barbechat (Loire-Inférieure), qui le fit mettre en vente par le curé pour un peu plus de 150 fr. Le libraire parisien, venu exprès en automobile (l'automobile joue un grand rôle dans le pillage actuel des églises), le revendit 700 fr. à M. Rosenthal, de Munich, qui en demandait 7,000 fr. Les Bénédictins de Solesmes, croyant encore le manuscrit à Barbechat, en offraient au curé 10,000 ou 12,000 francs. Sur les représentations de M. Delisle, M. Rosenthal lui envoya

le volume par retour du courrier : M. Delisle était encore administrateur de la Bibliothèque nationale; il arrangea l'affaire, un peu aux dépens de sa bourse personnelle. On doit, en tout cas, féliciter M. Rosenthal de sa conduite délicate; ce n'est pas la première fois qu'il se dessaisit d'un manuscrit, mis indûment dans le commerce. — S.

— M. Paul Perdrizet a fait devant la société industrielle de Mulhouse une conférence qu'il publie dans le *Bulletin* de cette société (mai 1907) : *L'Art symbolique du Moyen âge, à propos des verrières de l'église Saint-Etienne à Mulhouse*; Leipzig, C. Beck, 1907; 24 pp. in-8° et deux planches. M. P. définit le symbolisme du moyen âge qui a sa racine dans l'interprétation allégorique de l'Ancien-Testament, interprétation en quelque sorte codifiée par saint Augustin pour le monde latin (sur la nécessité de ce procédé, voy. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, I, 177). Cette méthode a pour objet de faire de l'Ancien-Testament une figure anticipée du Nouveau. Elle passe dans l'art, où elle inspire les émailleurs mosans du xii° siècle, les verriers et les dessinateurs de tapisseries. A la fin du moyen âge, elle se raffine, se complique, se charge d'éléments étrangers, en un mot elle s'altère. M. P. aurait pu montrer que cette perversion du symbolisme coïncide avec la décadence de la scolastique : de part et d'autre même recherche de la subtilité, même travail laborieux pour renouveler et fausser les formules. Le produit principal de cette décadence est le *Speculum humanae saluationis*, dont les exemplaires, manuscrits et incunables, se multiplient au xiv° et au xv° siècle. C'est à ce document que s'est référé l'auteur des verrières de Mulhouse, ainsi qu'en font foi les deux planches, reproduisant, l'une, quatre sujets des verrières, l'autre, les quatre sujets correspondants d'un manuscrit du *Speculum* (Munich 23,433). M. P. attribue le *Speculum* à Ludolphe le chartreux, l'auteur de la *Vie du Christ*; le *Speculum* étant de 1324, cette hypothèse explique pourquoi Ludolphe a pu le copier textuellement sans indication de source vers 1340. M. P. résume donc, dans cette conférence, les recherches qu'il a entreprises en vue d'une réédition du *Speculum*. Il le fait avec clarté et une vue remarquable de l'ensemble de l'histoire. « Je me demande, au moment où nous rééditons le *Speculum*, quel accueil le catholicisme réserve à ce pauvre livre dont il s'est délecté jadis. Je crains qu'il ne fasse grise mine à ce revenant. Et je me dis qu'il n'est pas mauvais, après tout, que les vitraux de Mulhouse ornent aujourd'hui une église réformée : ils témoignent à leur manière que le catholicisme n'est pas exempt de ces variations dont il a toujours fait reproche au protestantisme » (p. 20). J'ignore ce que le « catholicisme » pourra répondre. Mais l'historien doit remarquer que cette imagerie convient à la scolastique du xiv° siècle et que l'un des éléments les plus notables du luthéranisme est cette même scolastique, si déformée par l'abus des subtilités et par les querelles d'école. Le luthéranisme, est, lui aussi, pour une part, un produit de la décadence philosophique du moyen âge. — P. L.

— La librairie religieuse de H. Oudin (Paris et Poitiers) donne une nouvelle édition « revue et corrigée » de : *Le Héraut de l'amour divin, Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de saint Benoît, traduites sur l'édition latine des Pères bénédictins de Solesmes ;* 1907; 2 vol. in-12 ; xlvii-348 et lxi-396 pp. La préface résume les résultats consignés dans l'édition bénédictine. Au moment où l'étude des phénomènes mystiques paraît entrer dans une voie scientifique, cette réimpression ne peut manquer d'être bien accueillie. — M. D.

— Le docteur L. Le Pileur, médecin de Saint-Lazare, a publié d'abord dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de la médecine* (1906, t. V), puis en brochure :

Madame de Miramion (1629-1696), notice sur sa santé et sa vie intime (Paris, Champion, 1907; 50 pp. in-8°; prix : 2 fr.). Madame de Miramion est « une des plus grandes femmes de bien qui ait peut-être existé ». Elle fonde ou règle une multitude d'œuvres, Enfants trouvés, les Miramionnes, la Salpêtrière, le Refuge, Sainte-Pélagie, les Filles de la Providence, etc. Elle est de cette pléiade admirable qui organise en France, au XVIIe siècle, pour la première fois, d'une manière rationnelle et méthodique, le service des malheureux. C'est au cours de recherches historiques sur les repenties que le Dr Le Pileur a rencontré Mme de Miramion. Sa vie par l'abbé de Choisy, son parent, est assez précise pour qu'on puisse discuter sur son tempérament et ses maladies. Des faits qu'il groupe, le Dr Le Pileur conclut que Mme de Miramion fut une nevrosée dont les accidents peuvent se résumer « en un seul mot, hystérie ». Il explique comment ces symptômes ont pu coexister avec l'activité la plus grande, avec l'exercice d'une intelligence merveilleusement lucide et pondérée, avec un caractère à la fois sérieux et gai, avec un esprit d'entreprise et une multiplicité d'occupations qui dépassent presque les forces humaines, avec un talent d'administrateur qui se trouve aussi bien à l'aise dans la lutte contre les disettes de 1662 et de 1694 que dans l'organisation de l'Hopital général (Salpêtrière). Tous ces traits, réunis par le docteur Le P., confirment, en quelque sorte, le diagnostic. C'est dans ce surcroît d'activité qu'a versé et s'est satisfait l'énervement de ce tempérament maladif. Aussi le docteur Le Pileur n'a-t-il pas assez d'éloges pour les prêtres qui dirigèrent la conscience de Mme de Miramion, s'opposèrent obstinément à ses rêves de cloître, la maintinrent dans le courant de l'énergie active et la vie du monde. « Ces hommes de bon sens, en la détournant du cloître, la sauvèrent de la grande hystérie, mais l'arrêtèrent peut-être sur le chemin de la béatification. Si elle avait eu le même directeur que sa contemporaine Marie Alacoque, il est présumable que son mysticisme eût tourné autrement » (p. 29). Ces conclusions n'intéressent pas seulement le cas de Mme de Miramion. D'autres saints personnages ont aussi fait preuve d'activité et d'intelligence lucide et on objecte généralement ces qualités à l'interprétation médicale de leurs accidents extatiques. Je pense surtout à sainte Thérèse. Il est intéressant d'apprendre d'un médecin qu'il n'y a pas opposition. — A.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 octobre 1907.* — L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de dresser une liste de candidats aux places vacantes de correspondants. Sont élus MM. Delisle, Boissier, Alfred Croiset, Héron de Villefosse, Barbier de Meynard et Leger.

M. Léon Dorez établit que les peintures du magnifique Psautier exécuté à Rome en 1542 pour le pape Paul III et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, sont l'œuvre d'un artiste français, Vincent Raymond, de Lodève, qui travailla pour la chapelle et la sacristie pontificales depuis le règne de Léon X jusqu'à celui de Jules III, et peut-être plus tard encore. M. Dorez croit avoir trouvé d'autres œuvres du même peintre : il les publiera prochainement à la suite des miniatures du Psautier de Paul III, avec un essai biographique sur Raymond.

M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie féodale de la monnaie. — M. Viollet présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — **18 novembre** — **1907**

Sethe, Les annales de Thoutmôsis III. — Baillet, Les noms de l'esclave en Égyptien. — Herzfeld, Samarra. — Chaine, Grammaire éthiopienne. — Hermathena, XXXI. — Horace, trad. Bardt et Staedler. — Tertullien contre Praxeas, p. Kroymann. — A. Grenier, Habitations gauloises et Villas latines dans la cité des Médiomatrices. — Les Proverbes d'Alfred, p. Skeat. — D'Avenel, Prêtres, soldats et juges sous Richelieu. — Hermant, Mémoires, III, p. A. Gazier. — Lamprecht, Histoire d'Allemagne, III, 1-2. — Gendarme de Bévotte, La légende de Don Juan. — Huchon, Crabbe. — Haumant, Tourguénief. — Ch. de Lacombe, Journal politique p. Hélot, I. — Mgr de T'Serclaes, Le pape Léon XIII. — Académie des inscriptions.

Kurt Sethe, **Urkunden der 18 Dynastie** (4te Abtheilung der **Urkunden des Ægyptischen Altertums** herausgegeben von Georg. Steindorff), fasc. 7-12, Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, p. 549-936.

La publication des *Urkunden* continue avec régularité. Elle couvre maintenant tout le règne de Thoutmôsis III, et la liste des documents qu'elle contient ferait à elle seule un article étendu. J'ai donc choisi l'un des plus importants pour me rendre compte de la manière dont le texte avait été établi, les *Annales de Thoutmôsis III*, et je l'ai étudié avec soin. M. Sethe avait déjà à sa disposition plusieurs éditions antérieures, et de plus, il avait lui-même examiné les murailles de Karnak qui portent l'inscription. Quelques-uns des suppléments qu'il propose pour remplir les grandes lacunes, m'ont paru singulièrement hardis, et je doute fort qu'ils correspondent à la rédaction originale ; toutefois, comme M. Sethe a soin de les indiquer de telle manière qu'on ne les puisse confondre avec les portions conservées, l'inconvénient n'est pas grand. Le procédé a d'ailleurs l'avantage de montrer clairement l'une des façons dont on peut comprendre des lambeaux de phrases qui, dans leur état actuel, sont à peu près inintelligibles : c'est un bon commencement à cette restauration complète des *Annales* qu'il faudra bien entreprendre un jour ou l'autre.

Comme toujours, l'autographie est très lisible, et le volume est aisé à manier : l'habitude a rectifié ce que l'écriture hiéroglyphique de M. Sethe avait d'indécis. Le règne entier de Thoutmôsis III s'y

trouve, classé selon les idées ; mais, les théories passent tandis que les textes restent, et les textes ici sont fort corrects : on ne pourra pourtant les proclamer définitifs que lorsque, le déblaiement de Karnak étant achevé, nous n'aurons plus l'espoir de déterrer des fragments qui nous permettent de restaurer les inscriptions aujourd'hui incomplètes.

G. Maspero.

Jules Baillet, **Les noms de l'esclave en Egyptien** (tirage à part du *Recueil*, t. XXVII-XXIX), Paris, Champion, 1906, in-4°, 72 p.

Lorsqu'on ouvre un dictionnaire hiéroglyphique, on est frappé du nombre considérable de mots qui semblent avoir été usités pour rendre exactement le même concept : c'est ainsi qu'on lit dans l'excellent *Glossaire* d'Erman, *bk* (*bjk*) « Diener, Knecht », *ḥn* (?) « Diener, Sklave », *śdm* « Diener », *šmsw* « Diener », et ainsi de suite. Il devait y avoir pourtant des différences d'emplois entre tous ces termes, au moins à l'origine, et l'étudiant se trouve embarrassé en présence de bien des textes où ils se rencontrent avec une valeur exacte que le *Glossaire* ne lui permet pas de soupçonner. Les traductions larges et vagues étaient excusables aux débuts de la science, lorsque nous avions assez à faire de dégager la signification générale des phrases, sans nous inquiéter encore de préciser le détail : elles ne suffisent plus aujourd'hui et le moment est venu de recueillir et d'examiner avec soin ces prétendus synonymes jusqu'à ce que nous ayons déterminé le sens rigoureux de chacun d'eux. La monographie de M. Jules Baillet sur les noms de l'esclave, la première qu'on ait essayé de faire en ce genre, est donc la bienvenue, et j'espère qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres. Il y a réuni vingt et une expressions qui servent à désigner des individus placés dans la main ou sous la dépendance d'un supérieur et qui appartiennent soit à la domesticité urbaine, soit à la famille rurale : il cite pour chacune d'elles tous les exemples qui se sont présentés à lui dans ses lectures, et il s'efforce de déduire du contexte la nature des offices qu'elles désignaient, par conséquent l'équivalent qu'ils ont dans notre langue. Pour reprendre ceux que j'ai énumérés plus haut, les *bakouou* seraient à ses yeux les gens qui travaillent pour plus grands qu'eux, les « serviteurs », les *honou* ceux qui travaillent sous des ordres, les « esclaves », les *sotmouou* ceux qui écoutent les ordres, les « domestiques », les *shamsouou* ceux qui suivent le maître, les « suivants et collectivement la suite ». Je n'affirmerai pas que M. Jules Baillet ait découvert là ni partout la contrepartie réelle du vocable égyptien : il a essayé de la dégager, et, indiquant à d'autres la bonne voie, il a bien mérité de notre science. Son mémoire est à lire attentivement, et qui l'étudiera en tirera grand profit.

G. Maspero.

E. Herzfeld, **Samarra.** V-92 pp., 8 pl. in-4°. Behrend, Berlin, 1907. 16 marks.

Créée en l'an 836, pour ainsi dire d'un coup de baguette, par le caprice d'un calife abbaside, qui d'ailleurs obéissait peut-être aussi à certaines nécessités politiques, la ville de Sâmarrâ ou Sourra-men-ra[1] a eu une existence aussi brève que brillante. Dans la pensée de son fondateur Moʿtasem, la nouvelle cité, établie par lui à grands frais sur la rive orientale du Tigre, à une soixantaine de kilomètres au nord de Baghdad, devait remplacer celle-ci comme capitale de l'islam. En 876, c'est-à-dire quarante ans après, cette espèce de Versailles musulman était abandonné par le calife Moʿtamed, et la ville d'Abou-Djaʿfar el-Mansour et de Haroun er-rechîd avait reconquis sur son éphémère concurrente le rang qu'elle devait garder désormais jusqu'au jour où elle succomba, en 1258, sous les coups de Houlagou Khan. Dans ce court espace de temps Sâmarrâ ne vit pas moins de huit califes se succéder, dans ses murs ou près de ses murs, avec des destinées plus ou moins tragiques. Plusieurs de ces successeurs de Moʿtasem rivalisèrent avec lui de prodigalité en élevant, soit dans la ville même, soit dans la région, de somptueux édifices.

De ces constructions Sâmarrâ a conservé quelques restes offrant cet intérêt particulier pour l'archéologie arabe de se trouver datés en raison même des conditions historiques qui ont présidé à la naissance et à la mort de la ville.

Ce sont ces restes dont M. Herzfeld nons offre aujourd'hui une consciencieuse étude. Comme il le reconnaît lui-même, elle est loin d'être définitive ; elle demanderait à être complétée par des fouilles. Néanmoins ses levés superficiels et ses photographies nous apportent, faute de mieux, des renseignements qui seront les bienvenus, sur le palais du calife et la grande mosquée. On remarquera surtout ce minaret colossal, à rampes héliçoïdales (voir l'excellente photographie reproduite à la pl. 3) qui se dresse à l'extérieur de la mosquée et rappelle d'une façon frappante la zikkourat babylonienne. La ressemblance est telle que c'est à se demander si ce minaret n'aurait pas eu par hasard, non seulement pour modèle, mais pour noyau même quelque construction antérieure. La tradition arabe avoue elle-même, et des témoignages non arabes, assez tardifs il est vrai, semblent indiquer que Sâmarrâ a été bâtie sur l'emplacement d'un site antique. L'endroit, tout au moins, était occupé par un couvent chrétien que le calife acheta de ses tenanciers à beaux deniers comptants.

Je ferai même observer, en passant, que ce dernier fait pourrait rendre compte dans une certaine mesure d'une particularité curieuse. Yaqoût signale, parmi les images (peintes ou sculptées) décorant un des plus beaux palais de Sâmarrâ, la représentation d'une église avec ses

1. Ce nom de fantaisie (« est joyeux qui la voit ») est peut-être le produit d'une étymologie populaire jouant sur quelque toponyme antique.

moines. Cette représentation, peu en harmonie avec les préjugés musulmans, n'aurait-elle pas quelque rapport avec la cession dont je viens de parler?

Il est fâcheux que Sâmarrâ ne nous ait pas encore livré le moindre petit bout d'inscription. Espérons que des recherches ultérieures, plus approfondies, lui feront rompre ce silence quelque peu surprenant. M. Herzfeld y a suppléé en interrogeant avec beaucoup de soin tous les auteurs arabes qui nous parlent de Sâmarrâ. Il n'a pas consacré moins de quarante pages à cette partie importante de son travail. Il s'est efforcé d'appliquer les données ainsi recueillies à l'étude du terrain et il a même (pl. 8) essayé de reconstruire sur cette base le plan de la ville et de ses environs, en s'appuyant surtout sur la description très détaillée de Yaʿqouby qui, écrivant cinquante-cinq ans seulement après la fondation de Sâmarrâ, a dû la voir déjà désertée sans doute, mais à peu près intacte [1].

Sâmarrâ, du reste, semble être à l'ordre du jour. Je me reprocherais en terminant cet article de ne pas signaler, avec tous les éloges qu'elle mérite de son côté, l'excellente étude que vient de lui consacrer le général de Beylié dans la *Revue archéologique* (juillet-août 1907, pp. 1-18, pl. V-X). Ses levés, faits sur place, avec l'habileté qu'on lui connaît, et ses photographies viennent heureusement contrôler et, sur plus d'un point, compléter les documents publiés par M. Herzfeld. On appréciera surtout, à ce dernier égard, ses relevés de la mosquée d'Aboudolaf qui, située à une quinzaine de kilomètres au nord de Sâmarrâ, sur la même rive du Tigre, a échappé aux investigations de l'explorateur allemand [2] Cette mosquée présente les plus étroites affinités avec celle de Sâmarrâ et, mieux conservée en certaines parties (piliers des portiques intérieurs), elle aide à en comprendre les dispositions disparues. Elle est également pourvue d'un minaret extérieur à rampes héliçoïdales, qui, bien que d'un peu moins haute stature, est le frère jumeau, ou plutôt peut-être le frère cadet de celui de Sâmarra et appartient comme lui à la famille des zikkourats babyloniennes.

CLERMONT-GANNEAU.

Grammaire Éthiopienne, par M. CHAINE. Beyrouth, 1907. In-8°, 12 pages.

Notre pays a été l'un des initiateurs des études éthiopiennes; on avait cependant fini, dans ces derniers temps, par leur témoigner, en France, une lamentable indifférence. Sur ce point encore, nous nous

1. Je doute fort que, dans le passage cité p. 68, le mot *ghoroûs* doive être pris, comme le veut M. H., au sens de « vignes ». L'usage de la langue, et le contexte même, indiquent plutôt qu'il s'agit de plantations d'arbres fruitiers.

2. Il n'en parle que par ouï-dire et incidemment, en lui donnant le nom, probablement peu exact, de *Abû Delif*.

étions, grâce à Dillmann, Prœtorius, etc., laissés devancer par l'Allemagne. Nous ne possédions même pas jusqu'à ce jour une grammaire éthiopienne (Gheez) publiée dans notre langue. Si brillant qu'il soit, l'enseignement oral donné par M. Joseph Halévy, à l'école des Hautes Études, ne peut s'adresser qu'à un nombre restreint d'auditeurs et ne peut tenir lieu d'un ouvrage spécial de vulgarisation, dont la publication était désirable au moment où nos universités provinciales, devenues plus autonomes, tendent à reprendre une activité qui leur a fait trop longtemps défaut.

C'est à ce desideratum que répond une intéressante publication de l'Université de Beyrouth, institution française qui n'a pas tardé à devenir le centre le plus important de l'activité intellectuelle dans le Levant. Nous devons à l'un de ses professeurs, M. Chaine, une excellente *Grammaire éthiopienne*, conçue dans un esprit à la fois scientifique et pratique, dont la méthode permettra aux étudiants d'arriver facilement à la lecture raisonnée des textes écrits dans la langue liturgique, on pourrait presque dire : classique, de l'Abyssinie. Elle aidera à satisfaire la curiosité qui s'attache à cette région particulièrement intéressante de l'Afrique, restée si longtemps séparée du monde civilisé, bien qu'elle n'ait jamais cessé de lui appartenir.

L'ouvrage est divisé d'une façon simple et logique, suivant un ordre conforme à nos habitudes grammaticales, méthode qu'on tend à sacrifier aujourd'hui à une prétendue profondeur germanique, qui n'est trop souvent que de l'obscurité. La phonétique, la morphologie, la syntaxe sont traitées avec le plus grand soin et appuyées d'une très appréciable abondance d'exemples, parfaitement choisis et témoignant d'une longue et sérieuse étude des textes, en même temps que d'une réelle observation pratique. L'étude des particules, si essentielle lorsqu'il s'agit de la langue éthiopienne, où elles constituent à peu près tout l'appareil syntactique, ne laisse rien à désirer. Parfois même, l'auteur a trouvé d'instinct des observations qu'on ne retrouverait que chez les professeurs éthiopiens, à qui une très longue tradition orale a donné des notions très exactes, sous une apparence quelque peu empirique. Ici encore, M. Chaine a multiplié les exemples et grandement varié les citations; plus de cinquante auteurs mis à contribution lui ont fourni environ douze cents exemples, qui permettent de se rendre un compte exact des formes et du génie de la langue éthiopienne.

Cette étude est encore facilitée par une petite chrestomathie, un glossaire et une bibliographie. M. Chaine y a ajouté un fascicule, imprimé à part pour faciliter les recherches, contenant les paradigmes et une table raisonnée des matières.

C'est avec le plus vif intérêt que nous avons lu cet ouvrage, et, en en félicitant M. Chaine, nous sommes heureux de voir une grammaire éthiopienne, écrite en français, mise à la disposition de nos

étudiants, que rebutaient trop souvent l'aspect rébarbatif des ouvrages publiés en des idiomes avec lesquels on n'est pas nécessairement familiarisé.

C. Mondon-Vidailhet.

Hermathena, a series of papers on literatur, science and philosophy, by members of Trinity college, Dublin. N° XXXI. Dublin, Hodges, Figgis et C°; Londres, Longmans, Green et C°. 1905, Vol. XIII. pp. 269-596.

Ce volume est d'un contenu aussi varié que les précédents. M. Fr. Blass apporte son concours aux savants de Dublin par 20 pages de discussion sur le Commos des *Choéphores*. M. Tyrrell adhère, avec restriction, aux conclusions de M. Zielinski sur la clausule métrique dans Cicéron et croit, à l'encontre de M. Bornecque, qu'il n'y en a pas trace dans la correspondance. M. E. St. Robertson traite de l'histoire ancienne de l'Inde; M. J. P. Mahaffy, de l'histoire du « Sizarship » à Trinity College : sujets fort éloignés! M. H. J. Lawlor reste à Trinity en parlant de la collection des procès-verbaux de visite qui sont conservés à la bibliothèque. M. T. K. Abbott publie de nouvelles notes sur le dictionnaire irlandais-anglais de Coney. M. J. S. Reid continue ses savantes observations sur les lettres à Atticus et s'occupe ici du livre II. M. J. G. Smyly établit quelques-uns des rapports entre le calendrier macédonien en Égypte et le calendrier égyptien : séparation jusqu'après l'inscription de Rosette (9e année d'Épiphane); après cette époque abandon du calendrier macédonien, sauf pour les noms de mois qui sont rapprochés, jusqu'à la 16e année de Philométor; et après cette date, une période pour laquelle on n'a pas de renseignements; puis, une nouvelle période d'assimilation. M. R. Ellis propose une quantité de conjectures et d'observations à l'*Histoire auguste*. M. A. A. Burd entend le *Magnum nomen* de Lucain (« stat Magni nominis umbra ») du nom de Pompée *Magnus*. Cette interprétation me paraît éclairer un passage d'Horace, *Sat.*, I, III, 41-42 : « Vellem... isti | errori *nomen* uirtus posuisset *honestum* ». On a été assez embarrassé par cette phrase. J'ai proposé : « La vertu eût donné son nom honorable ». Il est très possible qu'il faille entendre ; « le nom d'honnêteté », ce qui revient au même pour le sens général, mais explique autrement *nomen honestum*. Nous aurions là un tour adopté pour rendre « le nom de... » : les Latins avaient une grande répugnance pour la construction *nomen Petri*, et ne l'ont employée que tard et rarement (voy. Riemann, *Synt. lat.*, § 92). L'emploi de l'adjectif n'est pas plus extraordinaire, au fond, que dans *horrea Sulpicia*. M. J. Bury parle de Navarin. M. F. R. M. Hitchcock étudie et explique le texte des lettres d'Ignace d'Antioche. Un nouvel article sur la littérature de l'Irlande est donné par M. E. Gwynn, « Caithréim Conghail Cláí-

ringhnigh ». Nous passons de là à la *Divine comédie* avec M. H. S. Verschoyle. M. R. Ellis fait quelques remarques et des corrections au Περὶ ὕψους du Ps. Longin. M. Fr. Purser traite de la méthode en géométrie élémentaire ; M. R. A. P. Rogers de la « deduction of space from time ». On nous communique des lettres de Henry Bradshaw sur la typographie en Irlande. M. F. W. O'Connell, traite du « Midnight Court » de Brian Merriman. M. A. R. Eagar publie des pensées sur la métaphysique. M. Ch. Exon suppose que le génitif latin en *-ai* (*uiai*) est sorti d'une addition de l'*ī* de la déclinaison en *-o* au vieux locatif en *-ai*, d'où *uiai-y-ī*, *uiayyi*, qui pouvait être prononcé avec un *a* bref. M. E. H. Alton donne deux notes sur l'hymne homérique à Déméter, v. 22-23, et sur Euripide, *Hipp.*, 295. Des comptes rendus terminent le volume, parmi lesquels il faut remarquer, à cause de leur importance, celui de l'édition Sharpley de la *Paix* d'Aristophane et celui de l'édition Lindsay de Plaute.

P. L.

Die Sermonen des Q. Horatius Flaccus. Deutsch von C. Bardt. Dritte vermehrte Auflage. Berlin, Weidmann, 1907. Prix : 4 Mk.

Horaz Iamben-und Sermonen-dichtung. Vollständig in heimischen Versformen verdeutscht von Karl Staedler. Berlin, 1907. Prix : 3 Mk.

La traduction de M. Bardt omet seulement dans le premier livre, la satire viii (Priape) et dans le second, les satires iv (Catius) et viii (le Festin ridicule). Celle de M. Staedler est complète, comme l'indique le titre, et ne gaze même pas les passages naturalistes de l'original. Toutes deux ont leurs qualités, autant qu'en peut juger un étranger. Celle de M. Bardt paraît exacte et pondérée, mais un peu languissante. Celle de M. Staedler condense parfois le texte. Mais, elle est énergique, pittoresque, vivante. Elle suit merveilleusement les mouvements rapides et les sauts brusques du style d'Horace. Elle se modèle mieux sur la phrase ou plutôt sur l'effet que produit le type latin de chaque phrase. Je ne dois pas cacher que je l'ai lue avec grand plaisir et que je lui donnerais la préférence. Ces deux traductions sont, en tout cas, des tentatives fort intéressantes, et on peut les recommander aux « sciences-langues vivantes », qui désirent avoir une idée d'Horace.

P. L.

Tertullian aduersus Praxean. Herausgegeben von E. Kroymann (Sammlungen ausgewählter kirchen-u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften herausg. unter Leitung von G. Krüger). Tübingen, Mohr (Paul Siebeck), 1907. xxiv-88 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Kroymann a publié l'an dernier ce traité de Tertullien dans le *Corpus* de Vienne. C'est donc le même texte, à part une douzaine de changements indiqués p. 65 (voir aussi l'errata). Sous le titre : *Zur*

Textkritik, M. K. donne un apparat simplifié avec quelques explications. Il y a là aussi quelques suggestions nouvelles. Ainsi, ch. 11, M. K. propose de combiner les deux leçons des manuscrits : « Potuit (*ita saluus sim*), *si uoluisset*, deus pennis hominem ad uolandum instruxisse ». On aurait là un exemple à noter de la formule de protestation avec *ita*. Au ch. 27, *et pariundum* est mis entre crochets, comme dans l'édition de Vienne ; mais, dans les observations, M. K. propose de lire : *ad pariundum*, ce qui produit un cliquetis de mots assez vraisemblable. On doit regretter, et cette critique s'étend à la grande édition, que M. K. n'ait pas pris le parti de subdiviser les longs chapitres en paragraphes, comme l'avait fait M. Preuschen pour d'autres traités. Il est impossible actuellement de donner une référence précise. Car le système de la référence à la page et à la ligne d'une édition donnée n'est pas scientifique.

M. Kroymann a fait précéder son texte d'une assez longue introduction où la situation historique et le débat dogmatique sont exposés avec clarté et précision [1]. Comme les autres volumes de la collection, celui-ci a un index des passages de l'Écriture et un index de mots très détaillé. Le livre rendra service à qui voudra étudier le modalisme et les origines du conflit de Tertullien avec la grande Église.

Paul Lejay.

Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices, Étude sur le développement de la civilisation gallo-romaine dans une province gauloise, avec plans, par Albert Grenier (*Bibliothèque de l'École des hautes-études*, fasc. 157). Paris, Champion, 1906. 199 pp. in-8°. Prix : 6 fr.

Le sujet choisi par M. Grenier comme thèse de l'Écoles des hautes études est en partie nouveau. Il témoigne du besoin, qui se fait de plus en plus sentir, de coordonner et de grouper les données archéologiques, qui risquent d'être sans portée tant qu'elles restent isolées et dispersées.

Après un chapitre préliminaire sur la cité des Médiomatrices, M. G. traite des huttes gauloises dont la partie souterraine et inférieure a donné naissance aux mardelles, trous généralement circulaires, souvent aujourd'hui remplis d'eau. Les mardelles sont au nombre de 5,000 dans la cité étudiée et les débris qu'on y trouve permettent de se faire une idée des cabanes qui les surmontaient.

La conquête romaine introduit dans le pays la villa. M. G., à la suite de Vitruve et aussi de Columelle, distingue et étudie séparé-

---

1. M. Kroymann croit avec Zahn que le pape visé par Tertullien au chapitre 1 est Victor, et non Éleuthère. Il a vu, au surplus, les difficultés de cette chronologie. Voy. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, I, p. 278, note 1. — P. VIII, si « routinier », par lequel M. K. essaie de traduire Πραξέας, « der Macher », est un mot allemand, il n'y a rien à dire. Mais, si c'est le mot français, c'est un contre sens issu probablement d'une confusion avec l'expression « vieux routier ».

ment la villa rustique, véritable centre d'exploitation agricole, et la villa urbaine, destinée surtout à offrir un séjour de villégiature au propriétaire La première est décrite par Caton et les autres théoriciens latins de l'économie rurale. L'étude de M. G., fondée sur des plans et des données réelles, est comme un commentaire de ces écrivains. Car le plan de la villa latine, à cour centrale, a été transporté sans correction sous le climat rigoureux des Mediomatrices. Il semble que les propriétaires étaient des gens du pays ; ils copièrent servilement les usages des conquérants méridionaux. Ces villas sont tantôt isolées, tantôt rapprochées de manière à former un *uicus* (*uicus Sarauus* sur le milliaire du Donon), circonscription religieuse et administrative. La plupart de ces villas paraissent être du IIIe siècle, ou plutôt leur dernier état est de cette époque, qui est celle de leur destruction (insurrection des Bagaudes). Mais certaines datent de la renaissance constantinienne. D'autre part, nous n'avons le plus souvent que les ruines des plus récentes : sous une villa du IIIe siècle, on a retrouvé les substructions d'une plus petite avec un denier de la République, des pièces d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Faustine (p. 107).

La *uilla urbana* est une habitation luxueuse à laquelle se joignent les bâtiments nécessaires à l'exploitation. Dès lors le plan n'en est pas uniforme comme pour la villa rustique. Il dépend du caprice du propriétaire. M. G. a étudié quatre de ces établissements. Ils ont une architecture et une décoration assez riches et témoignent de la prospérité qui peu à peu a produit ces demeures.

M. G. montre enfin dans l'abbaye médiévale la survivance de la grande villa romaine.

Onze plans et une carte permettent de suivre facilement les descriptions. Le livre se recommande à tous ceux qui ont à s'occuper de l'économie rurale des anciens ou des effets de la colonisation romaine. Il serait à souhaiter que l'on tente d'autres ouvrages analogues ou mieux que l'on groupe pour la Gaule, par exemple, tous les renseignements du même genre. Un des faits qui m'ont toujours frappé, c'est la fréquence et l'extrême dispersion des débris antiques. « Il a suffi, dans toutes les régions du pays messin, de la présence d'un archéologue actif et intelligent, pour faire sortir de terre de nombreux restes de villas » (p. 111-112). Ce que dit M. Grenier peut être généralisé. On ne fait guère dans notre sol de fouilles un peu profondes sans trouver quelque chose. Il serait temps, sinon de faire des recherches coûteuses, au moins de rassembler toutes les mentions de vestiges antiques que nous ont laissées les auteurs les plus divers et de rendre utiles par le simple rapprochement les travaux de nos sociétés provinciales [1].

P. L.

1. P. 56, n. 1, lire : *Wilmanns*.

The Proverbs of Alfred. re-edited from the manuscripts by the Rev. Walter W. Skeat; Oxford, Clarendon Press, 1907. XLVI+94 pp. in-16. Prix : 2 s. 6 d.

Le roi Alfred, auteur et source de toute science et de toute sagesse en Angleterre, c'est à cette conception que se rattachent les « Proverbes » ou conseils de morale pratique en vers à lui attribués, dont les manuscrits lui sont en fait postérieurs de trois siècles et demi. Le texte de M. Skeat est établi avec grande exactitude sur l'ensemble des manuscrits et tient compte des trois éditions des Proverbes parues auparavant. Les deux manuscrits principaux (A. Jesus Col., et B. Trinity Col.) sont donnés parallèlement in extenso, les autres leçons en note. L'introduction contient une jolie étude de sources, surtout un bon exemple de méthode dans la correction d'un manuscrit dû à un scribe normand qui lisait difficilement l'anglais et avait dressé au bas de la première page une table d'équivalents normands pour les caractères spécialement anglais *w*, *g* (= y), *th*. L'exactitude avec laquelle il se réfère à cette table laisse naturellement à désirer et fournit à l'éditeur l'occasion de nombreuses corrections sûres. Des relevés grammaticaux et métriques dans lesquels apparaît nettement le caractère de transition de la langue et de la versification, des notes sur toutes les difficultés de texte, avec les conjectures nécessaires à l'intelligence des passages corrompus et absurdes, un glossaire avec références très complètes, nous permettent de considérer cette édition d'un texte assez court, mais curieux et important pour l'étude de la langue, comme un instrument de travail très sûr et indispensable à l'étude du moyen anglais.

P. Doin.

Prêtres, soldats et juges sous Richelieu. Étude d'histoire sociale par le vicomte G. d'Avenel, Paris, Colin. 1907, 372 p. in-18. Prix : 4 fr.

Dans ce nouveau volume, comme dans celui précédemment annoncé dans la *Revue* (*La Noblesse française sous Richelieu*), M. le vicomte d'Avenel nous offre, remaniés et rendus plus accessibles au grand public, une série de chapitres de son grand ouvrâge sur *Richelieu et la monarchie absolue* auquel l'Académie française décernait le prix Gobert en 1889. On y trouve un texte, très agréablement écrit, duquel on a rigoureusement banni les moindres renvois aux sources, ce qui empêche les vérifications comme aussi la discussion de certains détails douteux ; mais l'absence de références n'empêche pas, j'ai hâte de l'ajouter, qu'on ne sente partout la très solide documentation de l'auteur. M. d'Avenel nous entretient successivement, comme l'indique déjà le titre de son travail, de l'Église, de l'armée, de la magistrature sous Louis XIII, ou, pour parler comme lui, sous Richelieu qui, de fait, était assurément le plus monarque des deux. On apprend à connaître, dans les neuf premiers chapitres, le haut et le bas clergé,

son organisation officielle, ses ressources matérielles, la renaissance catholique amenée par les œuvres nouvelles et les congrégations, les rapports de l'Église avec l'État, etc. [1]. Sept chapitres sont consacrés à l'armée, à son recrutement, son équipement, sa discipline, son intendance et son corps d'officiers. Sept chapitres également présentent au lecteur, en tableaux vivants, les cours suprêmes et les magistratures inférieures, parlements, présidiaux, justices seigneuriales. Nous passons en revue tout le corps d'armée de Thémis, avocats, procureurs et huissiers, les gens de la police et les commissaires de la justice criminelle. Nul doute que ce nouveau volume de l'historien et économiste normand ne trouve, comme il le mérite, de nombreux lecteurs, d'autant plus que pour le moment, la vogue s'attache fort heureusement à l'histoire des institutions plutôt qu'à celle des négociations et des batailles.

R.

Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université, sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle (1630-1663). Publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques avec une introduction et des notes par A. GAZIER. Tome troisième (1656-1657). Paris, Plon, 1906, 618 pp. in-8°.

Ce troisième volume des *Mémoires* d'Hermant comprend cinq livres (XIV-XVIII) et embrasse les deux années 1656 et 1657. On y trouvera les incidents provoqués par la publication des *Provinciales*, les délibérations de l'assemblée du clergé et de la faculté de théologie, l'affaire des curés de Rouen, le miracle de la sainte Épine, la suite des démêlés de Retz avec ses vicaires généraux, la pression exercée par Mazarin et la cour tant sur la faculté que sur l'assemblée du clergé, l'ordre du roi donné à Mlle de Roannez de sortir de Port-Royal et toute l'histoire de son enlèvement, la distinction du fait et du droit, etc. Hermant, dont la plume est infatigable, ne fait pas que rapporter des faits et des conversations. Il transcrit de nombreuses pièces et nous a ainsi conservé quantité de lettres et de documents inédits, jusqu'à des pièces de vers (voir l'éloge plus ou moins satirique de l'assemblée du clergé, p. 425). Les feuilles volantes et les brochures pleuvaient : Hermant les mentionne et en fait souvent des extraits, les sauvant pour nous, car ces imprimés sont introuvables. On voit dans ce volume commencer la persécution de Port-Royal. L'intérêt devient plus vif à mesure que la publication se poursuit.

A.

---

1. Les deux chapitres consacrés aux protestants sont un peu moins bien étoffés que les autres, et l'auteur, admirateur passionné du grand cardinal, parle sur un ton un peu bien optimiste de l'attitude de Richelieu à l'égard des dissidents.

Karl Lamprecht. **Deutsche Geschichte.** Dritte Abteilung : Neueste Zeit. Erster Band. Freiburg i. B., Heyfelder, 1906, 8°, p. 729. — Zweiter Band. Berlin, Weidmann, 1907, 8°, p. 516 (vol. VIII et IX de la série).

Dans le dernier volume de l'*Histoire d'Allemagne* signalé par la *Revue* l'auteur avait terminé l'étude de la période individualiste; il vient d'aborder maintenant avec ces deux nouveaux volumes la période subjectiviste. Nous n'en sommes, il est vrai, qu'au seuil encore, et ce n'est guère que d'un « présubjectivisme » qu'il s'agira dans cette partie de l'ouvrage. Une longue introduction s'applique à résumer l'évolution de la phase antérieure, à donner de la suivante une esquisse suffisante, à détacher tout ce qui sépare cette nouvelle période des précédentes. La méthode historique que représente M. Lamprecht a besoin de ces résumés, de ces fréquents regards en arrière et en avant, car ils portent en quelque sorte la thèse de l'historien ; aussi sans se contenter de la place naturelle que leur offrait une exposition ou une conclusion, les a-t-il multipliés au cours de son récit. Le développement s'en trouve un peu retardé, mais ces raccourcis d'une évolution particulière sont d'un très vif intérêt, parce qu'ils sont toujours, malgré leur concision, infiniment nuancés.

C'est la bourgeoisie moderne, la bourgeoisie moyenne, qui est le représentant de la période subjectiviste. C'est donc par elle que M. L. devait commencer son étude, en montrant à quelles nouvelles conditions économiques, par suite des transformations qu'avaient subies le commerce et l'industrie, elle doit son avènement. Cette société nouvelle a une vie psychique nouvelle. Elle a pris l'habitude de se mieux connaître, de s'analyser, de sentir davantage sa personnalité et tous les besoins ou aspirations de l'être moral, du sujet, elle est, en un mot, ouverte à un subjectivisme encore mêlé d'éléments étrangers, mais assez marqué cependant pour se traduire dans une façon originale de sentir et de juger, et plus profondément encore dans une philosophie nouvelle. Les conceptions assez flottantes de Herder, le système plus rigoureux de Kant, la métaphysique qui sert de fondement au classicisme de Gœthe et à celui de Schiller constituent dans le huitième volume un chapitre des plus pénétrants. Le suivant, consacré à la poésie, dont l'historien suit la phase tour à tour sentimentale, révolutionnaire et classique, est moins neuf, mais il est utile néanmoins de le signaler au lecteur, parce que la critique ordinaire l'a jusqu'ici habitué à recevoir de cette évolution une explication trop exclusivement littéraire ; M. L. restreint par exemple la part de l'influence de Rousseau beaucoup plus que ne l'avaient fait la majorité des historiens de la littérature. Dans le chapitre des arts plastiques et de la musique on lira de curieuses pages sur un commencement de peinture impressionniste et une analyse très poussée de Mozart et de Beethoven, du second surtout, qui est le plus parfait représentant, pour cette période, du subjectivisme dans l'art musical.

Le neuvième volume est consacré à exposer les transformations sociales et politiques que subit l'Allemagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il passe d'abord en revue les conceptions nouvelles que les théoriciens se sont faites du problème de l'État, et aussi du problème de l'éducation qui parut à ces générations plus impérieux. Les faits mêmes qui ont amené la chute de l'ancien ordre de choses, renoncement à l'Empire pour l'Autriche, effondrement militaire pour la Prusse, sont plus rapidement retracés. Au contraire l'historien s'est arrêté plus longuement et avec raison sur tout ce qui en touchant à la constitution des classes, soit dans le régime urbain, soit dans le régime rural, dans la réorganisation administrative ou militaire, devait profondément influer sur la vie économique de la nation. Les réformes que la rénovation de la Prusse, après la catastrophe d'Iéna, avait en partie suscitées, surtout les projets et les actes de Stein, sont analysés en détail. Les impulsions vinrent d'ailleurs du dehors également : les guerres de l'indépendance ont fait naître deux sentiments des plus caractéristiques de l'époque subjectiviste, le nationalisme et le libéralisme. De cette dernière période de l'histoire d'Allemagne dont il n'est pas besoin de faire ressortir l'importance à des lecteurs français, M. L. a donné un récit sobre et vivant et qui par le ton patriotique et l'exaltation du rôle de la Prusse rappelle Treitschke, mais avec un sens plus juste des nuances. L'auteur s'est fait d'ailleurs une trop haute conception de ses devoirs d'historien pour sacrifier à un effet dramatique la vérité de la démonstration.

En commençant l'étude de la période subjectiviste, M. L. nous introduit dans la dernière des trois grandes époques de l'histoire d'Allemagne, l'époque contemporaine, au sens large du mot. La plus grande abondance des sources, d'une part, et de l'autre la répercussion de plus en plus multiple des faits historiques qui en forment la trame ont rendu la tâche de l'historien plus délicate. Le soin qu'il a pris de faire saisir tous les liens unissant notre époque, qui apparaît d'ailleurs à l'auteur comme une seconde phase de subjectivisme, avec la première ne fait pas le moindre mérite de ces nouveaux volumes. Mais malgré l'intérêt qu'ils présentent à titre de synthèse, bien des pages valent d'être signalées. J'en cite quelques unes au hasard : sur les débuts de Hambourg, les origines du Kantisme, le contraste de la transformation du régime économique dans l'ouest et l'est de l'Allemagne, sur la Thuringe, Weimar et Iéna à propos de Gœthe et de Schiller, dont l'inévitable parallèle reste original, sur le soulèvement du Tyrol et les corps francs en Prusse, et bien d'autres encore [1].

L. R.

---

1. Vol. VIII, p. 28, un vers du Faust est mal cité ; p. 165, l'édit de Potsdam du Grand Electeur est du 29 et non du 19 octobre ; les historiens du Refuge, comme le si consciencieux Tollin, sont moins affirmatifs sur le succès des manufactures

Georges Gendarme de Bévotte. **La légende de Don Juan;** son évolution dans la littérature des origines au romantisme. Paris, Hachette, 1906, in-8° de xx-547 pages.

Depuis l'article consacré par les *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville aux « changements » du *Festin de Pierre* [1] (il y a là, sans doute, le premier rudiment d'une étude comparative sur ce sujet, et on pourrait en faire état à ce titre), la bibliographie don juanesque s'est accrue dans d'énormes proportions, à mesure surtout que de nouveaux écrivains ou de nouveaux artistes frappaient d'une empreinte différente la médaille du grand séducteur. Il faut savoir gré à M. Gendarme de Bévotte d'avoir entrepris de coordonner les innombrables études de détail, articles de revues, livres et dissertations, qui ont élucidé (et parfois embrouillé) les points principaux de cette longue histoire internationale. C'est ici un premier volume, qui prend à ses origines les plus discernables la légende de don Juan, qui l'abandonne provisoirement après Byron, et qui, par conséquent, suit les réincarnations et les avatars de son héros à travers les imitations italiennes, les adaptations françaises et Molière, la Restauration anglaise, les *Hauptactionen* et les *Puppenspiele* allemands et autrichiens, les précurseurs du romantisme dans le *Sturm und Drang*, — sans parler des « impasses » où la légende n'aboutit pas à des renouvellements, comme la Hollande, imitatrice de nos auteurs comiques. Surtout quand une œuvre notoire, une modification consacrée du personnage de Don Juan se présentent et qu'une analyse psychologique développée est justifiée, M. G. de B. se meut assez à l'aise dans ce vaste sujet; quelques séducteurs illustres de la série prennent une vie plus intense, à voisiner ainsi avec les portraits de leurs ancêtres ou de leurs descendants et à se trouver expliqués par un commentaire qui corrige l'ancien procédé à la Saint-Marc Girardin par le rappel des milieux et des conditions ethniques et historiques.

Il y a beaucoup à dire, en revanche, au sujet de la valeur documentaire de l'ouvrage. D'abord, M. Farinelli — que M. G. de B. remercie d'ailleurs très loyalement dans sa préface — peut revendiquer à juste titre sa bonne part des lauriers tressés à l'auteur; ses deux articles du *Giornale storico* sont à la racine de ce gros livre. M. de B. se sépare, il est vrai, de M. Farinelli sur un point important, l'origine même de la légende de Don Juan, que celui-ci est disposé à considérer comme importée en Espagne, tandis que M. de B. a « acquis la conviction » qu'elle est née dans ce pays, au moins dans ses parties essentielles. Mais l'opinion de M. Farinelli était toute conjecturale; celle de

fondées par les protestants français en Prusse; p. 215, J.-J. Rousseau n'a pas habité la *forêt de Saint-Germain*, l'auteur a voulu dire Montmorency; p. 527, un lapsus : Schiller arrive à Leipzig en 1785, et non en 1795. Vol. IX, p. 195, le général de Courbière n'était pas *Neuchâtellois* : il est né en Hollande et la famille est originaire du Dauphiné.

1. Dans l'édition de Paris, 1740, t. III, p. 40.

M. de B. est une « conviction », non une démonstration, et la question reste sensiblement entière jusqu'à nouvel ordre, en dépit des rattachements plus ou moins ingénieux que M. de B. propose avec des choses et des œuvres espagnoles.

« La légende forme un tissu sans discontinuité..... et c'est la suite de cette trame qu'il nous a paru tout d'abord intéressant de rechercher et de reconstituer avec précision ». Cette continuité à peu près déterminée sur tous les points est, en effet, ce qui permet de prendre dans un sens assez strict ce terme d' « évolution » qui figure au sous-titre du livre et dont il faut user avec prudence. Mais que dire, dès lors, du procédé qui consiste à passer de la Régence aux virtuoses pervers de la fin du XVIIIe siècle, en insérant un examen de *Clarisse Harlowe* et de Lovelace qui devance de près de cent pages le chapitre consacré au Don Juan anglais du XVIIe et du XVIIIe siècle? Que dire surtout de l'escamotage qui réserve le *Don Juan* de Mozart pour un second volume, et qui laisse ainsi à peu près « en l'air » l'interprétation si décisive que Hoffmann donne à la légende ? Même pour les *Stürmer und Dränger*, le *Don Juan* de Mozart était mieux qu'une œuvre que, sous prétexte de musique, on risquait de juger intellectuellement indifférente, et ce n'est pas la « partie musicale » seule (p. 416) que Nicolas Vogt empruntait au maître autrichien : « quand le Don Juan de Mozart, a écrit ce dramaturge, parut sur la scène, lui qui avait tant d'analogies avec le personnage du docteur Faust, je me proposai de faire une pièce qui réunît ces deux héros. » D'une façon générale, les affinités qui, au gré de cette génération préromantique, attirent l'un vers l'autre les deux sujets, ne semblent pas mises dans leur vraie valeur (p. 412) : le personnage de Faust tendait à souhaiter des plaisirs amoureux variés (voir le *Faust* de Klinger) et à *donjuaniser* à sa manière, bien avant que l' « idée d'absolu » ou la révolte, consciente et appliquée, de l'esprit se fussent manifestées chez Don Juan.

Un ouvrage aussi considérable et dont l'auteur devait se faire l'hôte de plusieurs littératures successives, ne pouvait manquer de présenter de nombreux fléchissements dans l'information et dans la transcription de tant de titres, de dates, de citations en langues diverses. Mais il y aurait eu lieu de donner une liste d'*errata*, car il y en a beaucoup [1].

---

1. C'est *du neveu* de Don Pedro Tenorio qu'il est question à la note 1 de la p. 23; lire 1761 p. 40, 1883 p. 47, note 1, 148 p. 203, note 4 (et l'anecdote se rapporte à l'an 1664); Zehentner p. 42 et 43, Ofensitzer p. 392, *San Diego*, p. 30, note 2, Chailley, p. 185, note 2, Bolte *passim ;* rectifier le titre donné p. 429, note 1 ; corriger, p. 250, « Richardson s'est proposé d'analyser un certain état moral de l'aristocratie anglaise à la fin du XVIIIe siècle [1748], comme Molière avait représenté les mœurs d'une partie de la noblesse française au milieu du XVIIe siècle [1665]. » Un grand nombre d'indications bibliographiques donnent l'impression de fiches mal rédigées ou mal transcrites : p. 37, note 1, p. 45, note 3, et, dans l'index bibliographique, les articles Helbig, Schädel, Singer, Burgtorf, Lüder, Fagerström, etc.

Et quelques-unes de ces erreurs dénaturent fâcheusement un titre ou une intention : M. G. de B. écrit (p. 39 et 40) *poema* pour *poena*, *latinae* pour *ligatae ;* où l'édition des *Grands écrivains* disait que la pièce de Dorimon fut « sans doute » jouée à Lyon en novembre ou décembre 1658, il supprime cette formule dubitative et renvoie aux *Mémoires de Mlle de Montpensier* qui n'en disent rien (p. 112) ; où M. Farinelli rappelait que Goethe, écrivant à Zelter, faisait allusion à un opéra sur Don Juan qui avait grand succès l'année de son séjour à Rome, il transcrit : « En 1788, Goethe, alors à Rome, écrivait à Zelter que l'on y jouait tous les soirs un opéra (p. 311) » : or, la lettre de Goethe est du 17 avril 1815. La traduction des citations, correcte en général, laisse passer cependant quelques contresens [1]. Enfin, des travaux importants sur des points primordiaux ou connexes sont ignorés : ceux de Texte pour le succès de *Clarisse Harlowe* (p. 249, note), de M. Stiefel pour l'influence espagnole en Angleterre (p. 333, note 2), l'article de M. Toldo sur *Molière en Italie* dans le *Journal of comparative literature* de 1903, avec quelques indications précieuses.

En somme, en dehors même des questions que leur nature soumet à la controverse — celle des origines de la légende, celle de la qualité sociale de Tartufe et de ses analogies avec Don Juan (p. 201 et 220), celle du degré d'émancipation égoïste que comportait la vie anglaise au XVIIe siècle (p. 326) — il y a bien des objections à faire à la méthode et aux résultats de M. G. de B.; mais c'est un mérite qui n'est pas mince, et qu'il convient de proclamer, que de s'être attaqué à un sujet de cette importance et de cette ampleur.

F. Baldensperger.

R. Huchon. **Un poète réaliste anglais G. Crabbe** (1754-1832). Paris, Hachette, 1906, pp. IX-686 : 10 francs.

La monographie de M. Huchon sur le poète Crabbe mérite les plus vifs éloges : il sera difficile aux futurs biographes du poète de faire autre chose que d'emprunter à M. H. Celui-ci a remonté aux sources, il a fait des découvertes qui ont dû lui être bien agréables, il a poussé le scrupule jusqu'à visiter les lieux où le poète naquit et grandit. La partie critique n'est pas moins bonne : le ton en est mesuré, indulgent comme il convient sans tomber dans l'éloge outré. Afin de montrer combien les événements avaient influencé les créations du poète, M. H. a cru bon de ne point séparer la vie et l'œuvre ; cette méthode de composition a l'inconvénient d'interrompre une narration vive et intéressante. La vie de Crabbe, en effet, permet d'étudier l'Angleterre à la fin du XVIIIe siècle, il fut à la fois le protégé de Burke et un humble pasteur de campagne, il fréquenta la plus haute société tout

---

1. Les plus piquants sont ceux des pages 336 où *to cast a sheep's eye* est traduit par *absorber un œil de mouton* ; 387 : *ledigen Standes* par *vacante ;* 389 : le quiproquo *wo kommen Sie her* manqué par la traduction *De qui descendez-vous?*

en gardant le contact avec le bas peuple dont il était sorti. Peut-être souhaiterait-on que la biographie eût été un peu condensée ; à force de vivre avec son personnage, M. H. a fini par s'intéresser aux plus minces détails de son existence. Ce qui est significatif chez Crabbe, c'est qu'il contribua, probablement sans le savoir, à la révolution romantique : tout en restant, quant à la forme, fidèle à l'école de Pope, il innovait singulièrement par le choix de ses sujets. Prenez l'*Enlèvement de la boucle* de Pope, supprimez le merveilleux qui en fait le principal charme, substituez aux grands personnages qui en sont les héros, un matelot, un contrebandier, un ouvrier de la campagne, répandez dans tout le poème le réalisme de certaines descriptions et ajoutez le sentiment de compassion pour les humbles que Pope ne pouvait éprouver et vous aurez une idée des poésies de Crabbe. C'est du Wordsworth moins le lyrisme, moins la conception philosophique de la nature, moins la profondeur d'observation. Aussi Crabbe a-t-il subi le sort qu'on réserve aux auteurs de transition, on l'a presque oublié ; le public est injuste et malavisé ; en se privant de lire le *Registre de Paroisse* et les *Contes du Château*, il se prive de la société d'un homme de bien qui sent très fortement ce qu'il dit. Peut-être le livre de M. H. et l'excellente édition de M. Ward, que nous avons signalée ici même, rendront-ils à Crabbe un peu de sa popularité passée, car il fut beaucoup lu, surtout par les admirateurs attardés de l'école classique ; la *Revue d'Edimbourg* ne l'opposait-elle pas à Wordsworth, alors dans le plein épanouissement de son génie [1].

Ch. Bastide.

---

1. Nous ajoutons quelques remarques faites en lisant : P. 72 ss., on trouverait facilement dans Shakespeare des constructions analogues à *joy-feign'd*. V. Abbott, § 374 (p. ex. *grim-look'd* night) et Schmidt, *Lexicon*, p. 1417 a. — P. 139 : Pourquoi traduire les titres de revues anglaises : *Revue mensuelle, critique?* passe encore pour *Revue d'Edimbourg*, titre auquel on est habitué, mais comment faire, si l'on veut être conséquent avec soi-même, pour traduire *Gentleman's Magazine, Quarterly Review* ?— P. 222 : Les rapports de Crabbe et des philanthropes méritent plus qu'une brève mention. M. Cestre (*Révol. et poètes anglais*, passim) ne voit dans la poésie de Crabbe que des lieux communs. Il serait bien près de l'accuser de manquer de sincérité. La question à résoudre est celle-ci : jusqu'à quel point les bourgeois, les poètes philanthropes, dont l'humanitarisme avait sa source dans le sentiment religieux, étaient-ils démocrates? — P. 275, en parlant « d'orthodoxes » et de « libéraux » à propos de Crabbe, M. H. commet un énorme anachronisme dont il se rend compte d'ailleurs. On peut parler du « libéralisme » de Dean Stanley, de Bishop Colenso, on ne peut pas se servir de ce terme en parlant de Sydney Smith ou de Crabbe ; entre les uns et les autres, il y a tout le mouvement scientifique du XIXe siècle ; Crabbe paraît avoir été, comme les membres les plus distingués du clergé anglican au XVIIIe siècle, un « latitudinaire ». Saisissons l'occasion pour signaler l'étude pénétrante que M. H. a faite dans son livre sur la religion de Crabbe (pp. 267 sqq.). — P. 660, la bibliographie est très complète, elle signale avec raison l'influence de Crabbe en Russie. — P. 687 : une faute d'impression peu importante : *Woodbrige*. Disons à ce propos que l'exécution typographique du volume est très soignée. Il contient un portrait de Crabbe et le fac-simile d'une lettre à Burke.

Émile Haumant. **Ivan Tourguénief.** Paris, A. Colin, 1906, in-12 de IV-313 pp. et 2 phot. 3 fr. 50.

C'est un livre consciencieux, prudent et incolore, qui facilitera une bonne vulgarisation, mais ne revèle aucun point de vue nouveau. La disposition en est quelque peu naïve : d'un côté *toute* la biographie ; de l'autre *toute* la critique, absolument comme si l'œuvre et la vie étaient étrangères l'une à l'autre. et comme s'il était nécessaire d'avoir enterré l'écrivain pour bien comprendre à quel genre littéraire il s'est consacré. Beaucoup de notes ; un grand nombre d'entre elles demeurent inutiles, faute de renvois précis. Tourguénief nous apparaît dans ce livre comme environné de je ne sais quelle atmosphère attristante : cela tient à la grisâtre uniformité du ton, qui relève du rapport, plutôt que de la critique littéraire. On dirait que M. H. a peur d'une envolée d'admiration : en tout cas, il omet de consacrer au style du plus grand prosateur russe la page nécessaire que tous attendaient.

En résumé, un livre honnête et au courant, qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'écrire dans une langue aussi négligée, mais qu'il sera du moins certainement utile de feuilleter [1].

J. Legras.

Journal politique de Charles de Lacombe, député à l'assemblée nationale, publié pour la Société d'histoire contemporaine par A. Hélot, t. Ier. Paris, Alph. Picard, 1907, in-8°, XLVIII-328 p.

Ch. de Lacombe, mort en 1904 à soixante-douze ans, est surtout connu comme publiciste. Sous l'Empire, il avait donné de nombreux articles, d'abord à l'*Ami de la Religion*, puis au *Correspondant*, dont il refusa la Direction, mais où il collabora jusqu'à sa mort. Il a laissé aussi une *Politique de Henri IV*, un peu oubliée, et une vie de Berryer, en 3 volumes, parue en 1895. Il appartenait à l'opinion légitimiste et catholique la plus accentuée. Mais il avait conservé des liaisons étroites avec des hommes du centre droit et du centre gauche. Il fréquentait les princes d'Orléans et était en relations excellentes avec Thiers. Il dut à cette circonstance de jouer un rôle assez important dans l'Assemblée nationale, où il représenta le département du Puy-de-Dôme. Son journal, écrit chaque soir et qui ne paraît pas avoir été retouché plus tard, commence au 15 février 1871. Il s'arrête dans le présent volume au 26 décembre 1874. Peu de faits importants s'en dégagent qui ne soient connus. Mais on

---

1. P. 16 rétablir *Burschenschaft* au féminin. — P. 8. *Moumou* est, par erreur, cité comme un conte faisant partie des *Zapiski Okhotnika*. — P. 64. M. H. se demande pourquoi les médecins avaient envoyé Tourguénief à Dijon. En voici la raison, que je tiens du comte Tolstoï : Tourguénief avait un rhume, et il alla chercher, en compagnie de son grand ami, au sud de Paris, un climat plus chaud que celui de la capitale. Il faut avouer qu'il tombait bien!...

y suivra avec beaucoup d'intérêt les négociations de la droite avec Thiers jusqu'au 24 mai (v. notamment des curieux détails sur une réception à la Présidence, p. 162), Charles de Lacombe ayant précisément été chargé par ses amis d'entraîner le Président de la République vers la solution monarchique du problème constitutionnel. Surtout on y verra de près la constitution du ministère de Broglie, les intrigues et les hésitations des chefs de la droite avant l'échec de la *fusion*. Lacombe était, sans se l'avouer lui-même, assez sceptique sur les intentions conciliantes du comte de Chambord. Il n'en témoigne pas moins son désespoir et sa colère à la lecture de la fameuse lettre sur le drapeau blanc (p. 219). A noter aussi les discussions précédant le vote du septennat, le projet de nommer régent le duc d'Aumale et les motifs de son refus, donnés par le prince de Joinville (p. 226). Lacombe juge assez bien les hommes de son parti, il est modéré dans la forme, sévère quand il le faut. Pour ses adversaires, il est correct dans les termes, mais visiblement incapable de comprendre leur façon de penser (v. p. 181 et 183, sur les enterrements civils). Quelques mots curieux sont recueillis par lui au cours de ses conversations : Broglie dit (p. 246) « Je me serais retiré si j'avais mon équivalent à la chambre, mais je n'ai pas d'équivalent. » Et Thiers (p. 145) : « Je voudrais une seconde chambre élue par le suffrage universel, mais prise dans des catégories : généraux, membres de l'Institut. Il y a là-dedans bien peu de voyous ; on aurait une chambre conservatrice. »

Le texte est édité avec soin. On paraît y avoir fait des coupures (p. 125, 225, etc.) l'éditeur ne dit pas pourquoi. Quelques lettres, surtout du comte de Falloux, ont été intercalées à leur date dans le Journal et les appendices reproduisent une lettre intéressante de Lacombe au comte de Chambord, et ses principaux discours. Les notes sont soignées, mais souvent trop brèves. On aimerait à trouver des références aux passages correspondants des *Souvenirs* de Thiers, par exemple, du livre de Chesnelong et d'autres recueils analogues.

R. Guyot.

Le pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique et sociale par Mgr de T' Serclaes, protonotaire apostolique, avec une introduction par Mgr Baunard. Tome troisième. Lille, Paris, Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie; 1906, xvi-730 pp. in-4°. 23 portraits et gravures. Prix : 10 fr.

Ce volume comprend la fin du pontificat, de 1894 à 1903. Les volumes précédents ont paru, il y a une dizaine d'années, du vivant même du héros. Donc histoire officielle, sous tous rapports. L'auteur ne s'en cache pas. En parlant des événements racontés dans son livre, « on y trouvera le sens de ces événements, tel qu'il apparaissait aux

veux de Léon XIII, plus encore que leur histoire objective... Ce livre, en un mot, a été écrit au point de vue de Léon XIII lui-même ». (p. 713) [1]. Nous voilà prévenus. Mais un tel livre est un document lui aussi. En dépit de son caractère, la note paraît assez juste, pour qui veut bien accepter le point de vue catholique. Qu'on l'épluche aux passages délicats, affaires de France, attitude vis à vis du Quirinal, question des ordinations anglicanes, américanisme, question biblique, le ton est d'une réserve toute diplomatique, l'exposé reste impersonnel. Le livre produit l'effet d'une circulaire diplomatique, je répète le mot, grave et pondérée. L'éloge n'est pas dans les phrases, mais dans les faits. M. T' Serclaes s'est abstenu de toute comparaison avec le présent pontificat. Ce n'est pas sa faute si ses lecteurs feront le rapprochement, et si son récit, soigneusement éloigné de toute espèce d'allusion, est une éloquente critique du « nouveau cours ».

L. S.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 novembre 1907.* — MM. Paul Fournier et Théodore Reinach écrivent pour se porter candidats à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Jules Lair.

M. Delisle communique une lettre dans laquelle M. Seymour de Ricci montre comment il est arrivé à reconnaître à la Bibliothèque nationale une petite collection de rondeaux français qui avait été dérobée à cette bibliothèque il y a plus d'un demi-siècle et avait été incorporée dans un volume de la collection Barrois.

M. Dieulafoy fait une communication sur les monuments latino-byzantins des Asturies. Il s'est attaché à étudier les monuments construits sous l'inspiration des princes chrétiens à mesure qu'ils refoulaient les musulmans. Il montrera, dans son travail, l'influence des arts musulmans, influence qui s'affirma plus tard sous la double forme mudejar et mozarabe, et surtout combien dans ces premières églises est apparente et dominatrice l'action directe de la Perse sassanide aux dépens de laquelle s'était en partie formée elle-même la civilisation musulmane.

M. le comte Paul Durrieu lit une note sur le manuscrit des Statuts de l'Ordre de Saint-Michel récemment dérobé à la Bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye. D'après ses recherches, ce manuscrit a été exécuté entre 1548 et 1550 pour le cardinal Charles de Lorraine, alors chancelier de l'Ordre. Deux très belles miniatures illustrent le livre. Pour l'une d'elles, l'artiste s'est inspiré du Saint-Michel de Raphaël, aujourd'hui au Musée du Louvre, en introduisant à l'arrière-plan une vue du Mont-Saint-Michel, qui était le siège officiel de l'Ordre depuis sa fondation en 1649. L'autre miniature montre la tenue d'un chapitre des chevaliers de Saint-Michel, sous la présidence du roi Henri II. On y trouve le souvenir d'une sorte de restauration de l'Ordre qui fut opérée en 1548, avec le concours très actif de ce même cardinal de Lorraine pour qui le volume a été illustré. En outre, les têtes des personnages sont des portraits très finement traités. En s'aidant des tableaux et des dessins contemporains, M. Durrieu a pu identifier sûrement la plupart des acteurs de la scène, reconnaissant parmi eux, avec le roi Henri II et le cardinal Charles de Lorraine, Antoine de Bourbon-Vendôme, qui fut le père de Henri IV, son frère le comte d'Enghien, son cousin le prince de la Roche-sur-Yon, le duc Claude de Guise, le connétable de Montmorency, et plusieurs autres hommes illustres du temps.

Léon Dorez.

---

1. Les chapitres ont dû être écrits au cours des événements; voir p. 29, une note qui indique que la rédaction est de 1901. Les épreuves des deux premiers volumes et de la moitié du troisième ont été lues par Léon XIII.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — **25 Novembre.** — **1907**

NAVILLE, La XIe dynastie au temple de Deir-el-Bahari. — L. de BEYLIÉ, L'architecture indoue en Extrême-Orient. — Regestes des pontifes romains, p. KEHR, II. — DURELL, La conception de l'Église au IIe siècle. — Ph. DE FÉLICE, L'autre monde. — GOLTHER, Tristan et Isolde. — STEMPLINGER, La lyrique horatienne depuis la Renaissance. — MIROT, Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI. — HAUSER, Les sources de l'histoire de France au XVIe siècle. — A. GAZIER, Jeanne de Boisgnorel et Christophe de Beaumont. — J. d'USSEL, La défection de la Prusse en 1813. — Albert THOMAS, Histoire socialiste, X, le second Empire. — KARSTEN, Commentaire de Donat. — Lettre de M. C. Maréchal. — STROBL, Deux manuscrits de Kreuzenstein. — STEPHAN, Herder à Bückebourg. — BARTELS, Schiller, L'idéal et la vie. — SCHIEMANN, L'Allemagne et la politique en 1906. — KAPPSTEIN, Édouard de Hartmann. — JAMES, L'expérience religieuse.

E. NAVILLE, **The XIth Dynasty Temple at Deir el-Bahari**, Part I, with Chapters by H. R. Hall, and E. R. Ayrton (being the XXVIII Memoir of the *Egypt Exploration Fund*), Londres, Kegan Paul, Quaritch, Asher, Henry Frowde, 1907, in-4°, VIII-75 p. et XXXI pl. dont plusieurs en couleurs.

Ce n'est que le premier d'une série de mémoires où seront décrites ou commentées les fouilles faites dans la moitié méridionale du vallon de Deir el-Bahari, par Naville et par ses collaborateurs pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*. Elles ont commencé en 1903 et elles ont été terminées au mois de mai de la présente année 1907 : elles ont donné des résultats très importants pour l'histoire du premier empire thébain.

On savait depuis cinquante ans bientôt qu'un des rois Montouhotpou de la XIe Dynastie avait construit là un temple considérable : Mariette en avait signalé les architraves dès 1858, et j'avais en 1883 découvert, contre la paroi de la montagne, deux tombeaux dont l'un contenait le sarcophage d'une reine Tmomou, mais on était loin de soupçonner l'existence d'un monument aussi curieux que celui dont Naville a ramené les débris au jour. C'est, en effet, le tombeau-type des souverains du premier empire thébain, le mastaba carré ou rectangulaire, coiffé d'une pyramide. La pyramide a été détruite complètement par les carriers qui exploitèrent la nécropole à diverses époques, et peut-être le temple voisin de la reine Hatchopsouîtou a-t-il eu le meilleur de ses dépouilles. On accédait au sommet du mastaba sur lequel elle s'élevait par une rampe tournée vers l'Est : un portique de co-

lonnes entourait la base, une cour bordée de portiques s'étendait entre elle et la montagne, et dans le fond de cette cour, à l'Occident, un couloir s'ouvrait qui descendait à travers la roche vive jusqu'à une salle étouffée où une niche de granit et d'albâtre attend — un mort ? un dieu ? — on ne sait quoi encore. Des tombeaux de princesses surmontés de chapelles étroites flanquaient le côté Est de la cour, et des sculptures soignées recouvraient le soubassement. Dans quel rapport cet ensemble de constructions se trouvait-il avec le souterrain découvert par Carter, il y a quelques années ? La chambre à laquelle ce souterrain aboutissait et qui contenait la statue carienne d'un Pharaon, avec un appareil funèbre et des offrandes, paraît être située exactement au-dessous de la pyramide, dans une position analogue à celle du caveau où reposait l'Apis d'Aménôthès III au Sérapéum, et il y a lieu de croire qu'on voulut d'abord y ensevelir la momie du Pharaon, mais on changea brusquement d'intention et elle n'est à proprement parler qu'un cénotaphe. Le tout devait constituer, au moins dans ses parties visibles, un monument un peu barbare de structure et de coloris, mais puissant, singulier, et en complet accord d'effet général avec la statue du souverain.

Il était difficile de restaurer le décor avec les milliers de fragments répandus sur le sol et dont beaucoup ne dépassent pas les dimensions d'un gros caillou roulé. Madame Naville s'est vouée pourtant à la tâche ingrate de reconstituer les chapelles des princesses, et elle y a réussi en partie. Sa reconstruction toutefois ne prendra place que dans le second volume : dans celui-ci, Naville et Hall se sont attachés surtout à dégager de la masse des matériaux insignifiants ceux qui nous fournissent quelques renseignements sur les destinées de la XIe Dynastie. On lisait Nebkhroôurâ le prénom de Montouhotpou enseveli en cet endroit, mais Naville a prouvé qu'on le devait entendre Nebhapouîtrâ, et il a réussi à grouper autour de ce souverain quelques-uns des princes de sa race mieux qu'on n'avait fait jusqu'à présent. Comme tout le monde il place en tête de la liste l'Antouf mentionné sur la stèle du Caire, puis, après celui-ci, trois rois de Haute Egypte dont une stèle du Musée de Londres assure la succession : Antouf Horouahônoukhou, dont il fait Antouf II, Antouf III Hor-nakhîti-nebtapounofvi, et un Montouhotpou Ier Hor-sânoukhouiabtaouî. Il admet ensuite, mais sans en rechercher l'ordre, deux Montouhotpou Nebhapouîtrâ qui seraient Montouhotpou II et III, un Montouhotpou IV Nebtaouirâ, un Montouhotpou V Sânoukhkarâ, plus un dernier Montouhotpou qui est surnommé Sakhânirâ et peut-être Doudoumosou Dadnofvika : un second Doudoumorou a été découvert à Edfou l'an dernier qui, en ce cas, appartiendrait à la même série. Tout cela est encore incertain, et Naville, plus prudent que Breasted en pareil cas, le reconnaît volontiers. Il lui semble pourtant que le Montouhotpou de Deir el-Bahari, celui qui a pour cartouche Nebhapouitrâ, deuxième

du surnom, est très probablement le premier de sa famille qui régna sur l'Egypte entière, de la Nubie aux rivages de la Méditerranée : il cite même à ce sujet un fragment d'inscription où ce prince se vante d'avoir vaincu les Asiatiques. D'autres légendes nous font connaître des femmes de son harem, épouses, sœurs ou filles, et beaucoup des officiers de sa cour : le monde officiel de ce temps-là commence à entrer dans l'histoire.

Les planches sont très bonnes, celles surtout qui reproduisent la vache déjà fameuse qui fut trouvée dans la chapelle de Thoutmôsis III. Les destinées du monument ne s'arrêtent pas en effet à la XIe dynastie, mais elles se poursuivent jusqu'aux derniers temps de l'empire thébain. Je les exposerai à propos du second volume que Naville annonce comme devant paraître prochainement.

G. Maspero.

Général L. de Beylié, **L'architecture indoue en Extrême-Orient**; illustrations de Tournois et Doumenq. Paris, Leroux, 1907, 416 pp. gr. in-8°.

Cet ouvrage a pour but de donner une idée d'ensemble des diverses architectures de l'Inde et des pays soumis anciennement à son influence. Il comprend six chapitres, Inde, Cambodge et Champa, Siam et Laos, Birmanie, Java, Ceylan. Mais il donne autre chose qu'un exposé en quelque sorte matériel des faits. M. le général de Beylié fait œuvre d'historien en cherchant à déterminer les influences, à définir l'origine des éléments de l'architecture indoue, à reconnaître le cercle de son action et les mélanges que l'exportation d'un style produit sur un sol nouveau. Au début, il constate l'influence des matériaux, ou plutôt de la seule matière employée, le bois, qui explique l'emploi méthodique des voûtes en encorbellement et des loggias ou balcons couverts. Cette constatation est une occasion pour M. de B. de faire une étude intéressante de l'emploi de la loggia dans diverses architectures. A partir du IIe siècle avant notre ère, l'Inde commence à employer la pierre et la brique; mais les plus anciens monuments de ce genre, dans l'Indo-Chine et l'Insulinde, ne sont pas antérieurs au VIe siècle de notre ère. M. de B. suit alors les tranformations que subit l'architecture indoue suivant les pays où elle s'implante. A partir du VIe et du VIIe siècle, l'influence de la Chine paraît dans les édifices à toits superposés et à crochets. M. de B. y voit une adaptation chinoise du style indou du Nord (Népal). Un appendice, dû à M. Duroiselle, résume l'histoire de Pagan. Le sujet, plus développé, doit former le premier chapitre de l'histoire de la littérature en Birmanie.

Le livre est illustré de 366 gravures qui sont excellentes. Quelques-unes sont empruntées à des publications antérieures modernes. D'autres, et ce ne sont pas les moins curieuses, reproduisent d'anciens documents conservés au cabinet des estampes. Mais la plupart de ces gravures sont nouvelles et reposent sur des photographies prises par

M. de B. ou pour lui. M. le général de Beylié met ainsi à la disposition des archéologues un abondant musée. Ce qui est un attrait du livre, en est aussi un des mérites les plus sérieux.

S.

Regesta pontificum romanorum. Iubente regia societate Gottingensi congessit Paulus Fridolinus Kehr. *Italia pontificia*, vol. II, Latium. Berolini, apud Weindmannos. MDCCCCVII. XXX-230 pp., gr. in-8°. Prix : 8 Mk.

Nous avons annoncé l'an dernier le premier volume des nouveaux regestes et indiqué le plan et le caractère de la publication (*Revue*, 1906, II, 284). Nous nous réjouissons de voir le second volume paraître sans tarder. Il comprend le Latium ecclésiastique, c'est-à-dire l'ancien patrimoine de saint Pierre, « depuis Aquapendente jusqu'à Ceperanum », comme disent les privilèges impériaux : les patrimoines de l'Église romaine, les évêchés d'Ostie, Porto, Silva Candida, Albano, Tusculum, Palestrina, Sabine, Tivoli, Velletri, Terracine, Segni, Anagni, Ferentino, Alatri, Veroli, Nepi, Sutri, Civita Castellana, Orte, Gallese, Toscanella, Bagnorea, Castro, Orvieto et les évêchés qui se rattachent aux précédents; suivent trois *loca incerta*, la basilique de Saint-Pierre *in fundo Paciniano* sur la voie « Trivana », Sacrosa et Castrum Palatiolum.

Chaque diocèse et, dans chaque diocèse, chaque établissement, sont pourvus d'une notice très brève qui donne les dates et les faits. Ainsi, p. 34, on voit que le castrum de Pratica, établi sur le site de l'ancienne Lavinie, a été concédé par Marin II aux moines de Saint-Paul de Rome, a été envahi par les Baronzini au XIIe siècle, puis est devenu la propriété de la famille Capranica, est enfin devenu un fief des Borghèses. Chacun de ces états est appuyé d'une référence. On comprend quelle mine de renseignements positifs devient le recueil de M. Kehr pour quiconque doit toucher à l'histoire ou à la géographie de l'Italie chrétienne, d'un pays où les complications et les changements de régime font un écheveau perpétuellement embrouillé [1]. La bibliographie est aussi soignée et aussi complète que dans le premier volume; elle rendra de grands services. Une addition désirable est celle d'une carte.

Mais l'objet propre de M. K. est le catalogue et l'analyse des pièces. Son recueil réalise sous ce rapport un grand progrès, comme les chiffres suffisent à le prouver. Ce volume contient 677 numéros dont 290 seulement se retrouvent dans les divers Jaffé. M. Kehr faciliterait les références, si le numéro de la pièce, dans la table du volume, était répété entre parenthèses en tête de l'analyse.

Paul Lejay.

---

1. Les fonctionnaires de l'Église romaine s'y trompent les premiers. Albinus et Cencius confondent la *ciuitas Castellana* de la Tuscie romaine (Civita Castellana) avec la *ciuitas Castelli* d'Etrurie (Città di Castello) (Kehr, p. 185).

The historic church, an essay on the conception of the Christian church and ministry in the Sub-Apostolic age, by J. C. V. Durell. Cambridge, at the university press, 1906. xxiv-328 pp. in-12. Prix : 5 sh.

M. Durell cherche à définir la conception que l'on avait de l'Église au IIe siècle. Il interroge Clément de Rome, Ignace, Polycarpe, la *Didaché*, l'Épître de Barnabé, Hermas, Aristide, Papias, la seconde épître attribuée à Clément, Justin, l'auteur du martyre de Polycarpe, les écrivains anti-montanistes, l'épitaphe d'Abercius (reproduite en frontispice), Denys de Corinthe, Méliton, Polycrate, Théophile d'Antioche, Hégésippe, Irénée, l'épître à Diognète, le fragment de Muratori, les canons d'Hippolyte, les données conservées sur la hiérarchie la plus ancienne à Alexandrie. Dans cette enquête, les textes les plus importants sont traduits. Le tout n'est pas essentiellement nouveau. Mais l'exposé est clair et sérieux. Il résume bien les faits envisagés du point de vue d'un ecclésiasticisme modéré et anglican.

P. L.

Philippe de Félice, **L'autre monde, mythes et légendes, le purgatoire de saint Patrice**. Paris, Champion, 1906. 195 pp. in-8e. Prix : 6 fr.

Le volume de M. de Félice étudie le mythe du purgatoire de saint Patrice, puis l'autre monde, l'autre monde en Egypte, en Chaldée, chez les Hébreux, en Grèce et à Rome, chez les Celtes et en Irlande, chez les chrétiens. L'auteur aurait gagné à moins étendre son enquête et à concentrer ses efforts sur quelques points. Il n'est pas toujours bien au courant. Il ne paraît connaître ni le livre de M. Blochet sur les sources orientales de la *Divine Comédie* ni l'édition Thurston de la vision du moine d'Eynsham (*Analecta Bollandiana*, t. XXII [1903], p. 225). Il cite une édition périmée de la *Realencyclopädie für protestantische Theologie*. Mais il a pris la peine d'aller au Lough Derg et de visiter l'île du Purgatoire. Il a lu et résumé un grand nombre de publications sur le sujet. Il expose avec clarté et agrément le résultat de ses recherches. Le livre contribuera certainement à répandre la connaissance de ces légendes hors du petit cercle des curieux, des folkloristes et des philologues.

P. L.

Wolfgang Golther, **Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen Zeit.** Leipzig, S. Hirzel, 1907. In-8e, 465 pp., 8, 50 m.

Longtemps on a cru que la légende de *Tristan* avait été formée, par cristallisation autour d'un « noyau » ancien, d'une quantité de récits, lais, contes, fabliaux. Le « noyau » aurait été l'histoire des amours adultères de Tristan, qui aurait attiré à elle et se serait agrégé de multiples épisodes. Conçus sous forme poétique, ceux-ci se seraient fondus dans le roman ancien et auraient ainsi constitué de toutes

pièces l'œuvre définitive. Ce procédé de formation, également admis pour les chansons de geste, que l'on pensait être un « chapelet » de cantilènes, expliquait les diversités d'aspect des versions différentes du poème : les unes accueillant les récits de caractère populaire, les autres prenant leur bien dans la poésie courtoise. Cette théorie a fait son temps. Plusieurs savants, dont G. Paris, l'avaient abandonnée, mais la preuve n'était pas faite de son inexactitude. Deux critiques de nationalité différente viennent presque en même temps, de démontrer que les poèmes conservés de *Tristan* dérivent tous d'une œuvre primitive profondément méditée, logiquement composée, harmonieusement développée et finie, à tous égards. M. Bédier a tenté de dégager la matière du texte ancien en comparant très minutieusement les versions qui en sont issues [1]. M. Golther vient de faire à peu près le même travail, quoique plus brièvement.

D'accord pour le résultat final, les deux savants diffèrent d'opinion sur quelques points assez importants. Il faut noter surtout que, selon M. Golther, l'épisode du jugement de Dieu et de la lutte contre le géant Urgan — qui se trouvent chez Thomas — appartenaient au texte primitif, dont les exclut M. Bédier. Selon M. Golther encore, l'histoire des faulx n'appartient pas aux données celtiques, et, enfin, la *Folie Tristan* est une végétation parasite indépendante du poème ancien, comme par exemple le *Moniage Tristan*.

Ces désaccords entre deux savants également sagaces et prudents ne sauraient ébranler notre foi en la solidité de leur thèse. Ils montrent cependant que la porte reste ouverte à certaines inquiétudes au sujet de la nature du *Tristan* ancien et surtout des apports faits par le folklore, l'antiquité celtique [2], etc., à l'auteur de ce poème.

La question de l'*Ur-Tristan* n'est pas la seule, ni même la plus importante qu'ait étudiée M. Golther. Il a consacré une partie de ses efforts à découvrir les variantes que présentent les versions diverses de la légende à l'époque médiévale et à en rendre raison. Cette caractéristique des « romans » anciens de *Tristan* est des plus instructives et l'auteur a d'autant plus droit à notre reconnaissance que ce travail était très fastidieux. De plus, M. Golther a analysé et apprécié les œuvres modernes inspirées de la légende de *Tristan*. Cette revue, forcément rapide, suffit cependant pour orienter le curieux. Est-il besoin d'ajouter que, wagnérien enthousiaste et éclairé, M. Golther a su dire des choses profondes autant que captivantes sur le *Tristan* de Wagner [3]?

F. Piquet.

---

1. J. Bédier, *Le roman de Tristan par Thomas*, II. Paris, Société des anciens textes français, 1905.

2. V. par exemple sur Tristan porcher dans les *Triades* celtiques les opinions opposées de M. Bédier (p. 159) et de M. Golther (p. 241).

3. A la liste des allusions faites au moyen âge à la légende de Tristan (p. 211),

Das Fortleben der horazischen Lyrik seit der Renaissance. Von Eduard Stemplinger. Mit 9 Abbildungen im Text. Leipzig, Teubner, 1906. XVIII-476 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

Cet ouvrage comprend deux parties. La première est une vue générale du sujet, la survivance de la lyrique horatienne depuis la Renaissance. M. Stemplinger montre la faveur accordée à Horace dans les littératures modernes, indique les tentatives de mettre Horace et ses amours sur la scène ou d'en tirer des romans, énumère et caractérise les parodies et les travestissements modernes de ses odes, mentionne brièvement les plus anciennes traductions et se contente de compter les autres (100 traductions complètes des odes en français, 90 en anglais, 70 en allemand et 48 en italien). Les deux derniers paragraphes de cette introduction, Horace dans la musique, Horace dans l'art, sont très intéressants. M. S. a fait des recherches sur les plus anciens textes musicaux et en reproduit quelques-uns dans la seconde partie.

Cette partie est la plus étendue. Pour chacune des odes, M. S. donne une bibliographie des traductions isolées, il cite des extraits des traductions et les imitations éparses des passages particuliers, il reproduit en texte harmonisé les mélodies écrites pour l'ode. Les gravures donnent une idée des illustrations qui ont interprété à diverses époques le texte d'Horace.

M. S. était particulièrement préparé à cette tâche par une série d'articles sur les rapports avec Horace et l'antiquité que présentent Du Bellay, Ronsard, Rapin, Opitz, J. J. Rousseau, Herder, Wieland, Schiller. Son livre est curieux et prouve à quel point Horace a été lu par les modernes. La littérature française occupe une grande place dans ce recueil. Les textes sont cités très correctement [1]. Il a fallu beaucoup de temps pour les recueillir et ils témoignent des lectures étendues de l'auteur. L'éditeur a imprimé avec beaucoup de soin ce volume agréable [2].

Paul Lejay.

M. Golther aurait pu ajouter celle qu'on trouve dans l'*Apollonius de Tyr* de Henri de Neustadt (Singer, 1906) aux vers 14995 ss. — A la p. 85, M. Golther admet que le remaniement d'Eilhart qui a été conservé a subi l'influence de Gottfried. Je suis de cet avis. Mais il serait bien nécessaire qu'une étude approfondie vînt mettre en lumière les exactes relations du remaniement d'Eilhart et du *Tristan* de Gottfried.

1. Il faut lire *Dubois*-Guchan, p. VII et passim, non *Dubuis* ; p. 303, au v. 2 de la citation de Regnier : *narguant;* p. 474, à l'index, *Sainte*-Beuve.

2. Les gravures reproduisent les scènes tirés de l'Horace de Locher (1498), le plus ancien Horace illustré; des *Emblemata* de Van Veen, un élève de Rubens (1607); de la grande édition de Didot l'aîné (1799); du *Bilderatlas* de Frommel, Catel, etc. (1829); de l'édition Didot, de 1855; de celle du comte Siméon, de 1874; enfin de la traduction partielle en dialecte de la Haute-Bavière que M. Stemplinger lui-même a publiée avec des gravures de Schmidhammer (1905).

Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1383), leurs causes, leurs conséquences, par Léon Mirot. Paris, A. Fontemoing, 1906, XIII, 242 p., in-8°.

L'auteur, archiviste aux Archives Nationales, avait déjà abordé le même sujet, il y a une dizaine d'années, comme thèse de l'École des Chartes, sous le titre : *La crise financière de 1380 à 1383*. Il l'a repris ici avec des développements nouveaux. M. Mirot commence par nous orienter soigneusement dans sa préface sur la valeur des sources, imprimées et manuscrites, utilisées par lui, chroniques françaises et étrangères, mandements royaux, livres de compte, sentences judiciaires, etc. Dans le corps de son récit il nous donne un tableau vivant de la réaction, passablement violente, qui se produisit, à la mort de Charles V, contre la politique du feu roi, et celle de ses conseillers, contre l'activité des États-Généraux, considérée comme plus ou moins révolutionnaire par les directeurs du souverain nouveau ; il nous expose les différentes phases de cette réaction qui aboutit à l'écrasement des oppositions municipales.

Le conflit fut amené par l'ordonnance de Charles V; il abolissait les *aides*, condamnant indirectement de la sorte toute la politique de son règne, soit par compassion pour « le pauvre peuple », soit par crainte du jugement de Dieu. Cette politique, sans être précisément belliqueuse, et visant avant tout à la protection du royaume, avait pourtant coûté gros, et ses sujets, tout protégés qu'ils fussent contre l'Anglais, n'en avaient pas moins été épuisés par les lourdes charges imposées à leurs épaules. Au début du nouveau règne on n'avait pas osé contredire aux volontés dernières du défunt et les conseillers de Charles VI lui avaient fait rendre, le 16 novembre 1380, un nouvel édit abolissant les aides et subsides quelconques « imposez, cueilliz et levez depuis nostre prédécesseur le roi Philippe », à la demande des États-Généraux et assemblées provinciales. Mais dès la fin de 1381, les besoins de la cour et ceux de l'État provoquèrent une réaction qui devait nécessairement aboutir à quelque tentative de mesurer les forces populaires contre celles de la royauté ; le XIVe siècle étant le siècle des mouvements démocratiques un peu partout en Europe, en Angleterre comme en France, à Florence comme aux Pays-Bas. Quand les villes se sentirent derechef foulées, quand le duc Louis d'Anjou fit revivre les anciens impôts, les insurrections urbaines éclatèrent au printemps de 1382; la « merdaille » résiste et se met à piller. Le jeune roi doit venir en personne à Rouen, couper des têtes et supprimer les franchises de la cité; puis c'est le soulèvement des *maillotins* à Paris, étouffé par un compromis et ce n'est qu'en automne, alors que la chevalerie française triomphe, le 27 novembre, à Roosebecke, de l'armée démocratique flamande d'Artevelde que le mouvement est définitivement enrayé. Les aides sont partout rétablies dans les pays de langue d'oïl, à la fin de 1382, mais non sans quelques tentatives de résistance, réprimées d'une

façon cruelle (à Orléans surtout) en janvier et en mars 1383. Deux causes peuvent être assignées à ce triomphe relativement facile de la royauté ; d'une part, le groupement des forces vives du royaume autour de la royauté était trop avancé déjà pour qu'on pût aisément le briser ; d'autre part les unités révoltées étaient sans aucun point de contact entre elles, elles étaient influencées ou dirigées par des personnages bien trop *amateurs* en faits d'idées révolutionnaires, pour qu'elles pussent l'emporter sur le pouvoir central, appuyé par la féodalité ; elles ne proclamaient aucun principe supérieur et commun ; elles devaient donc forcément succomber dans ce conflit et le monarque l'emporter sur elles. C'est à ces conclusions fort raisonnables et que nul, sans doute, ne voudra contredire, qu'aboutit la consciencieuse étude de M. Mirot.

R.

Les sources de l'histoire de France, XVIe siècle (1494-1610) par Henri HAUSER, professeur à l'Université de Dijon. I. Les premières guerres d'Italie, Charles VIII et Louis XII (1494-1515). Paris, A. Picard et fils, 1906, XX, 197 p. in-8°. Prix : 5 francs.

C'est une tâche de plus en plus ardue de colliger et de classer toutes les sources de l'histoire d'un pays, à mesure que l'on descend le cours de cette histoire et qu'on s'approche de l'ère moderne. Quand les laïques de tout rang succèdent aux hommes d'Église, quand l'imprimerie facilitant l'éclosion et la multiplication de la pensée humaine, incite davantage les uns à noter ce qu'ils ont fait, et les autres à s'intéresser au récit de ce qui se passe autour d'eux, la pénurie de textes des premiers siècles du moyen âge se change rapidement en abondance et bientôt en profusion plutôt gênante pour le critique. On comprend que M. Henri Hauser, succédant à M. Aug. Molinier dans la rédaction des prochains volumes de cette belle bibliographie des sources de l'histoire de France, ait éprouvé une certaine anxiété et trouvé la tâche « particulièrement redoutable » (p. x). C'est que la période qu'il doit traiter est passablement longue (elle embrasse cent seize années) et qu'elle est riche en événements très dissemblables, dont il lui incombe de scruter également toutes les sources, alors que peu d'historiens ont pu l'étudier à fond, d'un bout à l'autre, avec une égale autorité, tant ce sont deux champs de travail différents que les guerres d'Italie dans la première moitié du siècle, et les guerres de religion dans la seconde [1] !

---

1. J'avouerai en passant que je regrette, pour ma part, que M. H. n'ait pas suivi son impulsion première en arrêtant sa part du grand labeur à la date de 1598. La signature de la paix de Vervins et de l'Édit de Nantes marque tout autrement la fin d'une période distincte de notre histoire que la mort de Henri IV. Les années qui s'écoulent de 1598 à 1610 n'appartiennent pas seulement au XVIIe siècle, au point de vue chronologique, mais forment, par tout leur contenu, le prélude naturel à la guerre de Trente Ans.

M. Hauser a divisé l'ensemble de la période qu'il doit traiter en quatre grandes sections : 1° les premières guerres d'Italie ; 2° François Ier et Henri II ; 3° les premières guerres civiles ; 4° la Ligue et Henri IV. C'est à la première qu'est consacré le présent fascicule. Il y énumère d'abord les *sources générales* de la période, puis les *sources spéciales* qui nous permettent de connaître tel ou tel fait. C'est dans cette seconde rubrique qu'il a rencontré — et que ses successeurs rencontreront de plus en plus — la grande difficulté de sa tâche. Le XVIe siècle est l'époque des plaquettes, des feuilles volantes, de ces gazettes éphémères, prédécesseurs et remplaçants de nos journaux modernes ; elles sont innombrables, encore que beaucoup, sans doute, aient disparu à jamais. On ne peut évidemment songer à les consigner toutes dans un ouvrage de ce genre, encore moins à les apprécier, en discutant leur valeur. Il faut donc faire un choix ; mais il est tout aussi certain que selon la direction de ses études et ses besoins spéciaux, plus d'un travailleur trouvera qu'on ne lui a pas fourni de renvois suffisants à cette littérature que les historiens de nos jours ont alternativement exploitée, surfaite ou trop méprisée. C'est le sort forcé de tous les savants assez altruistes pour se consacrer à une tâche d'utilité générale pareille, de recueillir plus de critiques que d'éloges, ainsi que le faisait déjà remarquer le regretté Molinier. Leurs travaux « sont de ceux dont on use sans apprécier les qualités et dont on ne voit que les défauts »; mais il ne faudrait pas que les auteurs de notre manuel versassent dans un pessimisme trop accentué à l'égard de leurs confrères ; il y en aura certainement beaucoup qui seront reconnaissants à M. Hauser, et à ceux qui le suivront, comme ils le sont à M. Molinier.

Ce dernier nous avait encore donné dans le précédent volume la bibliographie des premières années de Charles VIII. Mais avec les guerres d'Italie ce ne sont pas seulement les relations politiques du pays qui se transforment, mais encore et surtout la manière d'écrire l'histoire ; on s'aperçoit, en abordant l'étude des sources, que, sous l'influence de la Renaissance italienne, les conceptions du moyen âge cessent de diriger l'esprit et la plume des narrateurs ; à la place des chroniques on voit apparaître des ouvrages déjà tout modernes d'allure, comme celui de Commynes. Puis les documents d'archives (traités de paix, ordonnances royales, lettres missives, etc.) se font plus nombreux, en attendant que « la complète hypertrophie du moi » produise, vers la fin du siècle, et au siècle suivant, cette pléthore de Mémoires divers, pleins de charme pour le lecteur naïf, mais aussi de traquenards pour l'historien. M. H. examine d'abord les sources françaises, puis les sources italiennes, qui témoignent, en général, d'un sens politique plus mûr et plus affiné ; aux historiens romains, vénitiens, florentins, il joint les Espagnols, les Anglais, les Allemands et les Suisses ; cette revue de l'histoire générale se poursuit jusqu'à la

p. 106, puis commence la deuxième section, *Détails sur l'histoire de Charles VIII* (Expédition d'Italie. Fornoue, etc., etc). La troisième et la quatrième section, moins abondantes, s'occupent de l'histoire générale et spéciale du règne de Louis XII. Par une attention dont les travailleurs lui seront reconnaissants, l'auteur a joint à ce volume un index provisoire des noms d'auteurs, afin d'en faciliter l'usage. Nous souhaitons qu'il soit bientôt à même de nous donner la table définitive avec le second volume de l'ouvrage [1].

R.

A. Gazier, **Une suite à l'histoire de Port-Royal,** d'après des documents inédits, Jeanne de Boisgnorel et Christophe de Beaumont (1750-1782). Ouvrage orné de portraits inédits, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906. xi-347 pp. et sept gravures, in-18.

Les querelles religieuses ont pour ordinaire effet de susciter des zélateurs de l'orthodoxie. Ce fut le cas de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, dont l'intelligence n'était pas égale à l'activité. Il y avait au faubourg Saint-Marceau, rue Mouffetard, un hôpital de la Miséricorde. Les religieuses, comme beaucoup d'autres au XVIIIe siècle, étaient favorables au jansénisme, mais sans passion ni éclat. L'archevêque voulut les obliger à adhérer explicitement à la bulle *Unigenitus*, sur laquelle elles se contentaient de garder un silence respectueux. Elles refusèrent. L'âme de la résistance fut Jeanne de Boisgnorel, en religion sœur saint Louis. L'archevêque usa des armes dont il disposait, interdiction d'élire de dignitaires, interdiction de recevoir des novices, sommations, essais divers d'intimidation. De leur côté, les religieuses étaient soutenues par un magistrat, Lefèvre de Saint-Hilaire, et par un avocat au Parlement, Le Paige, qui a recueilli soigneusement tous les documents de cette histoire. Elles eurent l'appui du président Molé; l'archevêque de Lyon, Montazet, auquel il fallut recourir, leur était favorable. Mais Beaumont avait la ténacité des esprits étroits. Il ne céda pas. L'affaire ne fut réglée qu'après sa mort, par son successeur, Leclerc de Juigné.

Sœur Saint-Louis n'avait pas vu la fin de cette querelle : elle était morte en 1777. M. Gazier publie une partie de ses lettres et ce n'est pas le moindre attrait du volume. Jeanne de Boisgnorel était spirituelle et mordante. Ces lettres montrent aussi toute l'étendue de « l'hérésie ». Un de ses correspondants écrit, à l'occasion de la mort de l'évêque de Soissons, à propos du chapitre : « Ils ont retiré les pouvoirs...; nul ne les obtiendra sans avoir signé le formulaire. Jugez combien de gens ne se présenteront point, et combien vont rester sans confesseurs, surtout parmi les religieuses ».

A.

---

1. P. 97, il faut lire au n° 211 : *1892* au lieu de *1802*

Études sur l'année 1813. La défection de la Prusse (décembre 1812-mars 1813) par le vicomte Jean D'USSEL. Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1907, III, 435 p. in-8°, carte. Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. le vicomte d'Ussel ne nous apporte pas précisément des révélations sur l'épisode de la catastrophe napoléonienne auquel il est consacré, sur l'abandon de l'alliance française par le roi Frédéric-Guillaume. Il a consulté quelques dossiers dans nos propres archives; il a mis en œuvre une partie des nombreux documents publiés en Allemagne par les historiens civils et militaires de la période des guerres d'indépendance, sans essayer d'en découvrir de nouveaux. Il n'est pas entré dans tous les détails, encore très controversés d'ailleurs en Allemagne même, des négociations secrètes avec l'Autriche et la Russie, préalablement à la rupture; mais son étude, à la fois diplomatique et militaire, se lit avec intérêt et peut être recommandée comme un exposé clair et consciencieux des causes et des influences contradictoires qui ont agi sur les esprits des souverains, de leurs conseillers et de leurs généraux, dans cette crise décisive des derniers jours de 1812 et les premiers de 1813, qui commence par la capitulation de Tauroggen, se continue par la signature du traité du 26 février et l'entrevue de Kalisch, et se termine par l'*Appel à mon peuple*. M. d'Ussel s'efforce d'être impartial en racontant ce qu'il appelle la *défection* de la Prusse, qui ne fut d'ailleurs une surprise pour Napoléon que grâce à l'insuffisance lamentable de M. de Saint-Marsan, son représentant à Berlin. Mais si ce dernier se laissa naïvement aveugler par les ministres de Frédéric-Guillaume, il ne faut pas oublier que l'empereur lui-même fut infiniment plus coupable en basant ses calculs de résistance sur l'appui de la Prusse et en établissant le bilan de ses forces, comme s'il pouvait compter sur elle. Il a montré, à ce moment, comme toujours et partout, qu'il ne comprenait rien aux forces morales, aux courants irrésistibles qui agissent à un moment donné, sur la vie des peuples, et il a été d'autant plus inexcusable que les dernières années ne lui avaient point épargné de dures leçons sur ce point, en Autriche, en Espagne, en Russie. S'il avait eu le moindre soupçon de la profondeur des rancunes et des haines qui grondaient contre lui dans les cœurs de l'Allemagne du nord, il n'aurait pas été assez fou pour escompter son concours. J'estime aussi que l'auteur est trop dur et même injuste dans l'appréciation de l'attitude personnelle de Frédéric-Guillaume, à ce tournant de son règne. Naturellement le plus indécis des hommes, ce n'est pas le roi de Prusse qui a voulu se muer subitement en ennemi, d'allié purement nominal qu'il était la veille; il s'est trouvé entraîné par les événements, et son attitude, qui put sembler louche en effet, pendant quelques semaines, ne fut pas le résultat d'une combinaison machiavélique mais d'un embarras profond à changer brusquement d'attitude, à prendre une résolution virile, à risquer le tout pour le tout. Il

craignait un nouveau Friedland et peut-être un nouveau Tilsit. Mais assurément il n'avait aucune obligation morale à rester à la remorque du vainqueur impitoyable de Iéna, le jour où la libération devenait possible. Seulement son rôle aurait été plus beau, au point de vue national, s'il n'avait tergiversé si longtemps avant de tirer l'épée. Au fond, ce n'est pas lui qui appelle aux armes les Prussiens ; ce sont eux-mêmes, c'est l'opinion publique exaspérée qui l'oblige à se mettre enfin à la tête de ses sujets. En se plaçant à ce point de vue, le seul conforme à la réalité historique, on comprend aisément le rôle et l'attitude embarrassée de Frédéric-Guillaume dans les mois dont M. d'U. nous raconte l'histoire ; on ne verra plus en lui un fourbe ténébreux, mais un brave homme d'intelligence moyenne, très indécis de nature, fort intimidé par ses déboires nombreux, peu désireux de repasser par les transes de 1806 et 1807 mais ne les ayant pas oubliées et très satisfait de prendre sa revanche, qnand il pourra le faire sans trop de danger [1].

R.

Histoire socialiste (1789-1900). T. X. **Le Second Empire**, par Albert Thomas. Paris, Rouff, s. d. [1907] in-4°, 395 p.

Dans la collection de l'*Histoire Socialiste*, le présent volume devait être rédigé par MM. Andler et Herr. L'un et l'autre, « paralysés par la lourdeur de leur besogne professionnelle », ont préféré y renoncer et ils ont confié le travail à un jeune historien, M. Albert T., déjà spécialisé dans l'étude des doctrines socialistes. Le volume y a gagné d'être sensiblement mieux informé que les précédents, au moins en ce qui concerne l'histoire du socialisme. Outre les recueils déjà parus, comme celui de J. Guillaume sur l'Internationale, ou ceux de M. Tchernoff, M. T. a parcouru les journaux républicains de l'époque et fait usage de correspondances inédites, celle d'Albert Richard en particulier. La thèse générale de l'auteur est que le socialisme français contemporain est né sous le second Empire, non pas de théories anciennes ou nouvelles, mais des conditions matérielles de la vie, qui ont amené les ouvriers à la « conscience de classe ». Une étude détaillée et parallèle du mouvement politique et des crises économiques doit conduire, selon lui, à cette conclusion.

La partie la plus neuve et la plus intéressante est celle où M. T. raconte, soit les premières tentatives d'organisation politique ou de candidature ouvrière, soit le rôle de l'Internationale dans les dernières

---

1. L'auteur écrit toujours le nom du célèbre historien Léopold de Ranke avec un *ck*. — Il donne au *baron* Guillaume de Humbolt, le titre de *comte*, qu'il n'a jamais porté. — Il parle (p. 276) de la principauté de *Neuenburg;* pourquoi ne pas dire *Neuchâtel?* — A la p. 337 il est dit que Hardenberg signe le traité avec la Russie le 27 février; à la page suivante, nous lisons le traité, paraphé par le diplomate prussien, et au dessous la date du *26*.

années de l'Empire. Ce récit est fait du point de vue marxiste et « syndicaliste » : « l'autonomie absolue de classe est forcément la base d'une action syndicale véritable » (p. 207). Il y a même, par endroits, une tendance marquée à *tirer* au marxisme toutes les manifestations ouvrières, ou à diminuer l'importance des éléments non marxistes en les tenant pour accessoires ou traditionnels. (Cf. p. 243) Tout ce qui ne touche pas au mouvement social proprement dit, et ne peut mener au but d'édification et propagande que les collaborateurs de l'*Histoire socialiste* ont devant les yeux, est délibérément sacrifié dans ce volume comme dans les autres. L'histoire extérieure seule est moins abrégée ; encore M. T. croit-il devoir s'en excuser à plusieurs reprises auprès des « camarades » à qui il s'adresse. Il suit du reste presque constamment, dans cette partie de son exposé, le *Manuel de politique étrangère* de M. Bourgeois.

L'ouvrage est très compacte, divisé en sept chapitres seulement avec des titres à la Dumas père, et dans lesquels le développement n'est guère ordonné. On sent là que le travail de M. T. a dû être fait hâtivement, et du reste il y en a d'autres témoignages : rien ne renseigne sur les lectures qu'avaient pu faire les fondateurs de l'Internationale ni leurs adhérents; rien n'est dit, ou à peu près rien, du mouvement social en province. L'auteur a voulu réserver « le meilleur de ses pages à l'action prolétarienne » (p. 150), et de ce meilleur, le meilleur encore « aux militants de Paris ». Le style est tout à fait variable : tantôt impartial et précis comme il convient à un travail historique, tantôt fâcheusement influencé par le jargon pseudo-scientique contemporain ou même inutilement chargé d'exclamations ou d'imprécations. Dans son ensemble, et malgré les qualités personnelles de l'auteur, ce volume est comme les autres l'œuvre d'un parti. Il est utile et même indispensable à consulter pour l'histoire de ce parti, mais ne saurait être considéré comme un travail scientifique. M. T. est cependant supérieur à ses devanciers en ce qu'il a mis dans son livre plus de faits et moins de déclamation. Il y a donc progrès sur les tomes précédents. Souhaitons qu'il en soit de même encore pour le prochain volume dans lequel, comme écrit M. T. « Jaurès va dire maintenant la lutte franco-allemande ».

R. G.

De **Commenti Donatiani** ad Terenti fabulas origine et compositione scripsit H. T. Karsten in univ. Amstelodam. prof. ordin. Lugduni Batavorum. Apud E. J. Brill MCMVII. 192 p. in-8°.

Veut-on simplement de bonnes analyses de parties du commentaire de Donat[1] : on les trouvera ici très soignées ; pour l'ensemble, assez heureuses, gâtées seulement, suivant moi, par des maladresses de

1. De l'Eunuque ou du Phormion surtout : l'index final montrerait au besoin que les autres pièces sont quelque peu sacrifiées.

rédaction et par la gêne d'un cadre arbitraire. Il y a même çà et là telles pages excellentes qu'on pourrait citer comme modèles. Mais désire-t-on davantage? En ouvrant le livre de M. Karsten, le lecteur croit-il, ce que le texte désormais sûr de Wessner faisait attendre, espère-t-il posséder enfin une clef du commentaire : en ce cas la déception est inévitable.

Pour fournir cette clef, il est vrai, tous les moyens employés jusqu'ici ont échoué ; aucun Œdipe n'a vaincu encore « la sfinge Donatiana » (Sabbadini) ; M. K. n'est pas plus malheureux que bien d'autres.

L'attention s'est d'abord portée sur les signes extérieurs, à savoir les mots habituels ou les formules chères aux interpolateurs ; criterium simple, plutôt trop simple, qui reste utile et commode sans doute, mais qui est aussi, sans nul doute, insuffisant et trompeur [1].

On a cherché autre chose. Quand M. Sabbadini a trouvé et publié dans les *Studi italiani di filologia* (II et III) la double série de scolies [2] du Phormion, II, 3, 5-73, on a cru d'abord posséder le « Sésame » magique : il a fallu bien vite en rabattre ; ces scolies sont pauvres, elles ressemblent à toutes les autres ; les deux séries ont également tous les défauts qui abondent ailleurs (additions, interpolations, etc.); résultat : ce dédoublement fortuit ne nous apprenait pas beaucoup et ne pouvait vraiment nous servir pour nous retrouver dans le reste, L'hypothèse des deux commentaires (*monstrum biforme*) fortifiée par la disposition de Phorm. II, 3, est restée depuis, dans la pratique, tout à fait stérile [3].

M. K., s'attaquant de nouveau au même problème, a essayé d'abord, dans la Mnemosyne de 1904 et suivant, d'un nouveau système. Notre masse de scolies serait due à divers interpolateurs que M. K. appelait A B C D; il s'efforçait de les caractériser; tel aimait les réflexions morales : c'était le philosophe; tel autre était à l'affût des figures dans Térence : c'était le maître de rhétorique ; d'autres relevaient les ellipses, offraient des étymologies, distinguaient les mots d'après les *Differentiae ;* un grammairien répétait ou critiquait régulièrement Donat, tandis que ses rivaux s'occupaient de la composition de la pièce ou des détails de la représentation matérielle. Ils

---

1. M. K. cite comme particulièrement chère à son rédacteur principal les *non... sed...* ; *Nam...* ou *enim...*; *Utrum... an...* ; *an... an*; *scilicet.... Ergo....* ; *et est .. id est ...*; *deest simul* ou *et simul*; *hoc melius; Ego...*; etc. — La formule : *Ut. diximus* séduit d'abord comme étant un renvoi positif à un passage antérieur d'un commentaire perpétuel ; mais ces mots, dans l'école se sont vite réduits à un rôle de dicton ; et que de diversité, d'équivoque dans leur emploi !

2. Voir la *Revue* du 2 mars 1894, p. 203, et du 24 juin 1895, p. 482.

3. Je ne sais pas pourquoi Wessner paraît croire à la valeur réelle de ce criterium. — M. K. note (p. 127, n. et 145 n. 4), que, pour le fond, les deux séries ne se répètent pas, mais se complètent : remarque bien faite pour appuyer mon hypothèse de scolies marginales dont les deux colonnes auront par hasard, à cet endroit, été copiées successivement au lieu d'être réunies vers par vers.

étaient eux-mêmes toute une troupe; peut-être se ressemblaient-ils un peu trop malgré les caractéristiques de M. K., pauvres mannequins étiquetés de formes algébriques ; M. K. a senti qu'il devait remanier sa théorie, et il l'a transformée, quand les articles sont devenus un livre. Il n'y aurait plus maintenant, en dehors du vrai Donat, qu'un interpolateur principal, (*I<nterpolator>* *P<rimarius>*) devenu plus tard éditeur, et à côté de lui un abréviateur (*compilator*) doublé à l'occasion de divers grammairiens. Je doute que nous ayons tellement gagné au change. M. K. distinguait à l'excès ; maintenant il réunit, peut-être aussi à l'excès : c'est toute la différence. Est-il sûr d'ailleurs que nous ayons son dernier mot [1]? M. K. avertit dans une note (p. 139) qu'il n'a pu encore jusqu'ici comparer à Donat les autres recueils de scolies latines. Il est vraisemblable que cette étude, quand il aura pu l'aborder, modifiera, encore une fois, ses vues sur bien des points.

Provisoirement, il vaut mieux renoncer à ces théories générales; nous contenter du terre à terre qui du moins est sûr. Prétendre embrasser le commentaire dans son ensemble, alors que les manuscrits nous aident si peu, alors qu'il nous manque ici les secours extérieurs, ce qu'est Macrobe avec les scolies de Vérone pour Virgile, cela me paraît chimérique; prétendre, ainsi dépourvus, reconstituer à priori l'original, *genuinum commentum Donati*, est bien plus chimérique encore. On pourrait plutôt s'en rapprocher en se limitant à l'étude des scolies en elles-mêmes et en profitant des signes connus : (répétitions, contradictions, citations d'auteurs, langue, etc.) pour dégager du reste ce qui a pu être le noyau primitif; par prudence, il sera bon d'éviter les affirmations trop absolues : telle est la méthode que je conçois. Le déchet ici serait bien plus fort que, par exemple, dans le Servius, et l'on pourra trouver qu'il reste peu et rien qu'un fonds assez médiocre dans le creuset. Mieux vaut toutefois s'y résigner plutôt que de se reparaître d'illusions.

Dans le détail même, malgré les efforts des modernes, les difficultés ne manquent pas. On le voit à la peine qu'ont les savants à se mettre d'accord. Dans les jugements que portent MM. Sabbadini, Wessner et Karsten sur les scolies, c'est à peine si leur conclusion est la même dans la moitié des cas.

On comprend par là combien le nouvel éditeur M. Wessner, a été sage de se borner à numéroter les diverses scolies sans prétendre indiquer par des signes typographiques, italiques, crochets ou tirets, jusqu'à quel point elles se rattachent au vrai Donat [2]. L'erreur où est

1. M. K. qui déclarait dans la préface avoir renoncé à son ancien système, y revient ensuite par divers renvois au caractère de l'interpolateur A, du collecteur de notes de rhétorique, des auteurs de ponctuations nouvelles, etc.

3. C'était ce que recommandait déjà M. Rabbow : *Jahrb. für Phil.* 1897, p. 311 en bas. M. Wessner ne s'est départi de cette règle que dans des cas très excep-

tombé M. Sabbadini et d'autres vient d'une confusion. L'excellente disposition adoptée dans le Servius de Thilo ne repose pas sur des distinctions subjectives, mais sur une différence très nette d'origine dans les manuscrits ou groupes de manuscrits, la vulgate de Servius d'une part et d'autre part les manuscrits de P. Daniel. C'est donc tout autre chose que ce que permet ici la tradition. De plus, dans la plupart des cas, le problème est ici trop complexe pour être tranché brutalement, la décision comporte trop d'arbitraire[1]. Le seul inconvénient des numéros de Wessner, inconvénient léger, est qu'il sépare plus d'une fois des phrases qui à l'origine faisaient partie de la même scolie. Il est facile au lecteur de relier ces phrases l'une à l'autre.

J'ai fait l'éloge des analyses de détail de M. Karsten; mais, comme bien on pense, cela ne veut pas dire que je partage partout ou même souvent son avis. Que d'objections plutôt ne serais-je pas tenté de lui faire?

« Telle scolie enchérit sur telle autre »; mais n'est-ce pas là une habitude des grammairiens; en quoi le fait peut-il nous assurer qu'il y ait eu interpolation? De même de ce que telle explication est faible ou erronée, on ne peut rien conclure; car on n'a pas le droit d'idéaliser Donat. Comment M. K. pourrait-il faire la preuve de ce qu'il affirme p. 41 vers le haut : « Don<atus> odit otiosa et supervacanea quae in certis genuinisque adnotationibus (?) nusquam invenies ». Et de même est-il si sûr que: Scholia de oeconomia fabulae fere omnia genuina sunt (p. 22) ? Pourquoi la recherche des antithèses est-elle un signe d'interpolation pour telle scolie (p. 53 : Eun. II, 3, 45, 5), mais non pour d'autres (p. 51, ibid. 28, 4) ?

Passim quelques bonnes corrections au texte des scolies. Mais je dois dire que je trouve bien inutile celle de la p. 69, n. 1.

La lecture de ces notes était suffisamment fastidieuse, sans qu'il fût nécessaire d'accabler le lecteur sous des négligences multiples. En vérité, ici, il n'y a que le patient lecteur[2] qu'on ait oublié.

---

tionnels où il a risqué quelques italiques, et justement ces exceptions lui attirent ici plus d'une critique.

1. On n'a qu'à voir combien M. K. diffère là-dessus de Sabbadini. En outre le cas est fréquent où l'on hésitera; M. K., sur certains points, ne cache pas ses doutes; comment traduire cela en signes?

2. Index et repères sont tout à fait insuffisants. Pas de titre courant, avec le numéro des vers, ce qui est particulièrement gênant dans les analyses des scolies deux pièces et dans un livre de composition capricieuse comme l'est celui-ci. Renvois perpétuels et souvent inutiles à ce qui précède ou ce qui suit : *infra*... *supra*... ou encore à des articles que peu de lecteurs auront sous la main; abus des abréviations : que Wessner ait commencé, ce n'est pas une excuse; encore s'appuyait-il sur les mss.; ici le mal est généralisé et parmi ces abréviations il en est dont M. K. aurait dû sentir le ridicule (ainsi son W. c.). — Impression négligée : voici quelques spécimens : p. 53, l. 2, lire *se*ni (et non *ca*ni); p. 75, à la note lire Mme Dacier; p. 173, 5 l. avant le bas : au lieu de om*ni*, lire om*nino*; p. 145, au bas de la page : te*lum* (pour te*lam*; p. 60, III,

J'ajoute une remarque qu'il n'est peut-être pas mauvais de rappeler : à savoir que, dans toutes les études sur Donat, notre but après tout est bien moins de mettre de l'ordre dans ces scolies et de reconstituer le commentaire original que d'essayer à travers et parfois malgré ces notes, de mieux comprendre Térence, la comédie latine et les habitudes des grammairiens du IIIe siècle.

L'étude de M. Karsten représente, en somme, à mon sens, un effort sérieux sans que le résultat soit considérable [1], surtout sans que le problème de Donat soit résolu.

Émile Thomas.

Lettre de M. C. Maréchal.

Voulez-vous bien me permettre d'ajouter un dernier mot, et m'en accorder encore l'insertion ? Il s'agit de dissiper un malentendu : j'ai montré accessoirement dans mon *Lamennais et Lamartine* que « Lamartine ne se combine jamais avec Lamennais », c'est-à-dire, au sens même où Lamartine le prend, que leurs tempéraments différents les ont toujours empêchés de se mettre d'accord pour une action définie. Par exemple, Lamartine refuse de s'engager dans le mouvement de *l'Avenir*, et Lamennais dépasse brusquement, par la publication des *Paroles d'un croyant*, le Parti social. En quoi cela peut-il, je le demande, contredire la démonstration qui fait l'objet principal du même ouvrage, et selon laquelle « la pensée sociale, politique, philosophique et religieuse de Lamartine, à partir de 1817, reflète exactement celle de Lamennais » ? Autre chose est penser d'après quelqu'un, autre chose le prendre sur le même ton, et s'accorder avec lui pour une action commune. Mon critique se trompe donc en supposant que je lui accorde quoi que ce soit, et sa satisfaction repose sur une équivoque.

C. Marechal.

— Etant donné que le droit de paix et de guerre appartient aujourd'hui au souverain allemand, et était entre les mains du peuple même d'après la coutume germanique primitive, M. Edler de Hoffmann, privatdocent à Gœttingue, s'est posé la question : Quand l'ordre actuel est-il entré dans le système du droit allemand, et quand, en d'autres termes, le peuple a-t-il perdu la prérogative de faire la guerre et la paix ? Son ouvrage, *Die Entscheidung über Krieg und Frieden nach germanischem Recht* (Tubingue, Mohr, 1907, 70 p.) nous apprend que le développement n'a pas été uniforme chez les différents peuples germaniques. Tandis

---

1, 6 ; *sunt* pour *sint* ; p. 62, 15 l. avant le bas : négation omise : lire je suppose <*non*> esse, ou nemo <*non*>... ; ibid., l. 8 avant le bas : lire perturb*ata*... ; p. 146, 13 l. avant le bas : deux mots passés après *enim* : « <ringatur » sed> ; p. 161, 6 l. avant le bas : ner*vum* (et non ner*vam*) ; mais à quoi ne pas s'attendre quand on voit le nom de Ruhnken estropié à Amsterdam (p. 122, 3 l. avant le bas et p. 151, 3 l. avant le bas) ?

1. L'essentiel est peut-être résumé dans ces lignes de la p. 164 au bas : « Donatum non pauca subsidia sed multorum commentatorum... testimonia adhibuisse..., Probum et Asprum praesertim, hosque viros explanationes tradidisse modo Donateis anteferendas, modo vero postponendas. Donatus ad Phormionem explanandam peculiari fonte usus esse videtur. »

que l'état primitif s'est maintenu chez les Saxons et les Frisons, le droit en question a passé du peuple au roi chez les Vandales, Wisigoths, Lombards, Burgondes et Francs; la même chose est probable, mais non à prouver, chez les Alamans, Bavarois et Thuringiens; enfin les Ostrogoths ont suivi une transformation analogue, mais qui a été arrêtée et annulée par les événements politiques. — Th. Sch.

— M. J. Strobl, qui a eu l'occasion de fouiller la bibliothèque du château de Kreuzenstein, y a découvert deux manuscrits (ou fragments) de grand intérêt et vient de les publier avec d'utiles annotations (*Aus der Kreuzensteiner Bibliothek. Studien zur deutschen Literaturgeschichte.* Wien, Adolph Holzhausen, *1907*). L'un est un fragment assez important d'un *Jeu de la Passion*, écrit vers le milieu du XIVe siècle dans le domaine du francique rhénan, et qui est d'autant plus précieux que le nombre de ces Jeux est plutôt restreint. L'autre est un recueil de sermons du célèbre prédicateur Berthold de Ratisbonne. Bien que ces sermons soient en petit nombre, ils renseignent sur plusieurs questions intéressant la vie de l'Eglise et du monde. M. Strobl, avec l'autorité qui le distingue, a mis en lumière les données ayant quelque valeur. — F. P.

— Dans *Herder in Bückeburg und seine Bedeutung für die Kirchengeschichte* (Mohr, 1905, 255 p.), M. Horst Stephan, professeur au lycée Carola (Leipzig), étudie le développement théologique de Herder pendant son séjour à Buckebourg comme prédicateur du comte de Lippe (avril 1771-sept. 1776). Une double introduction examine d'une part l'état intellectuel et théologique de l'Allemagne au XVIIIe siècle; d'autre part, la vie et la pensée de Herder avant et pendant la période en question. Le sujet proprement dit — importance de cette phase herderienne pour l'histoire de l'Eglise — n'est abordé qu'à la page 86 et comprend 4 points : La nouvelle attitude théologique de Herder et sa lutte contre la tradition; autonomie et essence de la religion; religion et histoire; transvaluation des idées dogmatiques sur Dieu, l'immortalité et l'œuvre de Jésus. A signaler quelques bonnes pages sur la bibliographie herderienne, puis sur l'*Aufklärung*, enfin sur l'influence d'Hamann (l'auteur a déjà consacré un grand article au mage du Nord dans la *Zeitschrift für Theologie und Kirche* de 1902). — Th. Sch.

— M. Rudolf Bartels propose une nouvelle interprétation de la poésie de Schiller *Das Ideal und das Leben*. Sa brochure (*Zu Schillers « Das Ideal und das Leben »*. Halle, Waisenhaus, 1907, 46 p. 1 M.) donne d'abord le texte de la poésie, avec les assez importantes variantes de la première impression dans le nº 9 des *Horen* de 1795 (sous le titre *Das Reich der Schatten*), commente ensuite dans le plus grand détail les différents sens proposés ou possibles des 15 strophes, et conclut que le poète n'a pas voulu prêcher la fuite hors du monde, mais au contraire la recherche du beau au milieu même des dures réalités de la vie, la foi dans la beauté comme dans l'essence même ou du moins comme dans la meilleure explication des choses. Ce serait donc presque une simple paraphrase du fameux *Greift nur hinein ins volle Menschenleben* de Gœthe. Ce dernier, comme l'observe fort bien M. B., a résumé tout l'idéalisme de Schiller dans ces mots :

Und hinter ihm in wesenlosem Scheine
Lag, was uns alle bändigt, das Gemeine. — Th. Sch.

— M. Th. Schiemann a publié sa revue politique de l'année dernière : *Deutschland und die grosse Politik anno 1906* (Berlin, Reimer, 1907, grand in-8°, p. 451, mk. 6). Le nouveau volume, le 6e de la série, a fait, plus encore que le précédent,

la place la plus large aux événements de Russie. Ils sont appréciés naturellement d'un point de vue très conservateur, comme on ne peut que l'attendre d'un collaborateur de la *Kreuzzeitung*; mais on doit reconnaître dans ces appréciations un esprit sagace et impartial, en même temps qu'un témoin bien informé, en particulier pour tout ce qui touche à l'agitation polonaise, dont le caractère plus nationaliste que démocratique est nettement dégagé. Le commentaire relatif aux autres États, Angleterre, France, Japon, États-Unis, etc., quoique moins abondant et d'une information plus restreinte, ne manque pas d'intérêt, et l'on suivra avec plaisir les discussions de l'auteur sur la remarquable activité diplomatique qu'au cours de cette année politique la plupart d'entre eux ont déployée. — L. R.

— *Eduard von Hartmann, Einführung in seine Gedankenwelt* (Gotha, Perthes, 1907, 178 p. Avec portrait et fac-simile d'un autographe), tel est le titre donné par M. Théodore Kappstein à la publication des cours qu'il a consacrés, à la *Freie Hochschule* de Berlin, à la mémoire du penseur mort en juin 1906, mémoire qui lui semble bien négligée par la philosophie officielle. Il condense le système de Hartmann en 9 chapitres : 1° personnalité et détails biographiques; 2° le philosophe de l'Inconscient (métaphysique); 3° le moraliste rationaliste; 4° le pessimiste (axiologie); 5° l'esthéticien; 6° le moniste (philosophie de la religion); 7° le psychologue; 8° la critique de Darwin (philosophie de la nature); 9° Hartmann et Nietzsche, les deux antipodes. On sait que, de tous les philosophes contemporains, Nietzsche était le plus antipathique à Hartmann, M. K. admet d'ailleurs de bonne grâce que ces deux esprits se méconnaissent réciproquement — peut-être, ajoute-t-il non sans malice, parce qu'ils étaient au fond trop proches parents. En somme, le livre de M. K. n'est pas une apologie de parti-pris et mérite une lecture attentive, facilitée d'ailleurs par un style qui n'a rien du jargon de l'école. — Th. Sch.

— *Die religiöse Erfahrung in ihrer Mannigfaltigkeit* (Leipzig, Hinrichs, 1907, XXI-472 p. 6 m.), tel est le titre donné par M. Georges Wobbermin à sa traduction de l'ouvrage du professeur d'Harvard, M. William James, ouvrage que le traducteur français, M. Franck Abauzit, a intitulé *L'Expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive* (V. *Revue Universitaire*, juillet 1907, p. 146). C'est, en effet, au point de vue purement psychologique, qui est d'ailleurs son point de vue professionnel, que se place M. James, tout en comprenant toute la profondeur et appréciant toute la valeur du sentiment mystique, dans lequel il cherche, à juste titre, l'essence même de l'émotion religieuse. Le sujet est traité avec une ampleur magistrale et une hauteur de vue éminemment philosophique. Son passage sur la valeur morale et actuelle de l'ascétisme est remarquable (p. 339 suiv.). Partant des phénomènes psychopathiques de la religion, puis délimitant nettement son sujet (religion personnelle), il étudie la réalité de l'Invisible, compare, avec beaucoup de finesse, la religion des optimistes et celle des pessimistes, observe le dédoublement du moi, analyse le processus de la conversion, juge le caractère et la valeur de la sainteté, enfin décompose les traits de la conscience mystique et suit le rôle de la métaphysique dans l'expérience religieuse. C'est un livre de valeur; mais évidemment un catholique habitué à envisager plutôt le côté social et politique du phénomène religieux l'aurait écrit tout autrement. — Th. Sch.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1907

Florenz, Histoire de la littérature japonaise, 2. — Klio, VI, 2-3, VII, 1-2. — Grèce et Rome, 2e éd. (Histoire de la civilisation). — H. Schmidt, La prière chez les philosophes anciens. — Sloman, Grammaire du latin classique. — Waltzing, Minucius Félix. — Eusèbe, p. Klostermann.— Clément d'Alexandrie, Stromates, I-IV, p. Staehlin. — Slijper, Les formules d'Anger. — Usener, Études et leçons.— Lundström, Eranos.— Ausonia, I.— Blanchet, Les enceintes romaines de la Gaule. — E. Martin, Le vers de l'Heliand. — Settegast, Floovant et Julien. — J. de Walter, Les prédicateurs itinérants de France. — Fragklund, Droite et gauche en roman. — Huguet, Petit glossaire des classiques français du XVIIe siècle. — Mme de Boigne, Mémoires, III. — Windelband, Histoire de la philosophie, 4e éd. — G. de Grandmaison, Madame Louise de France. — Comte de Colleville, Eugénie de Guérin ; Le cardinal Lavigerie. — Deville, Cartulaire de l'église de Beaumont-le-Roger. — Frankfurter, La Société des amis des humanités. — Bulletin de la Commission de l'histoire économique de la Révolution, IV. — Académie des inscriptions.

Dr. K. Florenz, **Geschichte der japanischen Literatur** 2 Halbband, 1 vol. in-8, pp. 255/642. Leipzig, Amelang, 1905.

J'ai eu déjà l'occasion de dire tout le bien que je pense du premier volume de cette œuvre : dans ce second volume, le Dr. Florenz nous montre ses qualités habituelles d'ordre, d'information précise, de conscience. Je ne saurais d'ailleurs me borner à parler du second volume : il y a division matérielle pour la commodité de la publication, rien dans l'ouvrage ne répond à cette section. Trois périodes dans le développement littéraire du Japon : l'antiquité, le moyen âge de 792 à 1601, les temps modernes jusqu'en 1868, chacune présente des caractères bien tranchés. La littérature ancienne avec des rituels religieux, des ouvrages historiques, des poésies très nombreuses, presque entièrement en japonais, est l'œuvre des grands personnages, chefs et membres des clans qui entourent les mikado. Au début du moyen âge le mikado n'est plus seulement le premier des chefs de clan, il est le souverain absolu et gouverne par les officiers qu'il nomme ; à cette organisation centralisée succède une féodalité d'abord désordonnée qui s'organise lentement à partir de 1186 ; une cour nombreuse raffinée, d'abord luxueuse, puis appauvrie, entoure le souverain : c'est là que se développe la vie littéraire, que sont écrits

en japonais le chinois très employé étant surtout officiel et administratif) les romans, récits de voyage, journaux, essais, œuvres délicates, précieuses, dues en grande partie à des femmes. La dernière période est celle des Tokougawa ; leur chef, Ihéyasou, a mis l'ordre dans le pays, a favorisé les études ; le tennô, de plus en plus respecté, est de plus en plus tenu loin des affaires et privé du pouvoir ; le centre intellectuel du pays reste encore quelque temps à Kyôto, puis à Osaka, il se transporte enfin à Edo au XVIIIe siècle. Les samourahi des guerres du moyen âge, dans le pays pacifié par Ihéyasou, ont tourné leur activité vers l'administration, la philosophie, la littérature ; ils y ont apporté leur sérieux, leur élévation morale ; ils s'appliquent à l'étude des sages chinois et une fois de plus, plus profondément que jamais, ils greffent la pensée chinoise sur le plant japonais ; après un remarquable développement chinois, le plant primitif s'affranchit encore et l'école nationale de Kamo Maboutsi, de Motoori Norinaga, par la connaissance de l'ancienne langue revient aux anciennes traditions et prépare la restauration du mikado ; cependant que les marchands, le peuple s'enrichissent par le travail devenu possible, que les nobles qui méprisent le travail comme servile, tombent dans la débauche et se ruinent : dans cette société qui se renouvelle sous des cadres rigides, la littérature cesse d'appartenir seulement aux hautes classes ; le peuple cultive surtout le roman et le théâtre, souvent avec un tour satirique et obscène.

Tel est le tableau qu'avec beaucoup de dates, de détails, de citations le Dr. Florenz nous met sous les yeux ; c'est celui d'une activité intellectuelle dejà ancienne qui s'élargit et s'approfondit, qui accueille avec enthousiasme les éléments étrangers, les absorbe, se les incorpore, les remet ensuite au jour sous des formes nouvelles : ce qui s'est passé déjà plusieurs fois avec les idées chinoises, se réalise en ce moment avec les européennes ; bien des faits indiquent ce travail d'assimilation d'où sortira sans doute une littérature japonaise transformée.

Maurice Courant.

Klio, **Beitraege zur alten Geschichte,** VIer Band, 2 u. 3 Heft ; VIIer Band, 1 u. 2 Heft, Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1906 et 1907.

Les quatre derniers fascicules de *Klio* semblent tout à fait dignes des précédents. Les articles de fond continuent à y occuper la première place, comme il convient à une Revue qui n'a pas le caractère d'un recueil de documents inédits ; mais, dans ces articles mêmes, les nouveautés ne manquent pas, comme le prouvent les études épigraphiques de H. Pomtow sur l'histoire de Delphes (VI, 3 *Neues zur delphischen στάσις vom Jahre 363 v. Chr.*), de W. Scott Ferguson sur des inscriptions d'Athènes et de Délos (VII, 2 *Researches in Athenian and Delian documents*), de R. Cagnat et de A. Schulten sur

des inscriptions romaines d'Afrique (VII, 2 *Le règlement du collège des tubicines de la légion IIIe Augusta* et *Die Lex Hadriana de rudibus agris nach einer neuen Inschrift*), ainsi que les travaux papyrologiques de P. M. Meyer (VI, 3 *Zum Rechts- u. Urkundenwesen im ptolemäisch-römischen Ægypten; Papyrusbeiträge zur römischen Kaisergeschichte*). D'autre part, l'équilibre se maintient heureusement entre les différents domaines de l'histoire ancienne : c'est à peine si l'Orient avec les articles de M. Streck (VI, 2 *Ueber die älteste Geschichte der Aramäer*) et de H. Schæfer (VI, 2 *Die sogenannte Stèle de l'excommunication aus Napata*, et VI, 3 *Assyrische und Ægyptische Feldzeichen*), cède le pas à la Grèce et à Rome. Parmi les mémoires consacrés à l'histoire romaine, je relève, dans l'ordre chronologique de la publication, une étude topographique de Fr. Reuss sur la bataille de Trasimène (VI, 2 *Die Schlacht am Trasimenersee*), et une autre de K. Lehmann sur l'emplacement du combat livré par César au bord de l'Aisne (VI, 2 *Die Oertlichkeit des Kampfes Cäsars an der Axona*); un important travail critique de G. Sigwart sur les sources utilisées par Diodore dans la plus ancienne histoire constitutionnelle de Rome (VI, 2 u. 3 *Römische Fasten und Annalen bei Diodor*); une contribution de O. Cuntz à l'histoire de la Sicile (VI, 3 *Zur Geschichte Siziliens in der cäsarisch-augusteischen Epoche*); un exposé des plus récentes recherches sur le *Limes*, par E. Kornemann (VII, 1 *Die neueste Limesforschung*, 1900-1906), et, du même auteur, une étude sur Ἄναξ καινὸς Ἀδριανός, d'après un papyrus de Giessen (VII, 2).

Dans les pages relatives à l'histoire grecque, nous nous bornerons à citer l'article de V. Costanzi sur le roi de Macédoine Amyntas III (VI, 2 *Le vicende di Aminta III nel primo decennio del suo regno*); les deux mémoires de L. Weniger qui font suite à ses précédentes recherches sur Olympie (VI, 3 *Das Hippodamion*; VII, 2 *Dienst der Muttergöttin und Verwandtes*); les observations de G. Kasarow sur la révolution sociale à Sparte (VII, 1 *Zur Geschichte der sozialen Revolution in Sparta*), de Th. Sokoloff sur l'histoire du IIIe siècle avant notre ère (VII, 1 *Die delphische Amphictionie*), de F. Preisigke sur le service de la poste dans le royaume des Ptolémées (VII, 2 *Die Ptolemäische Staatspost*). Une mention particulière doit être accordée, dans cette série, à la pénétrante étude de C. F. Lehmann-Haupt sur le choix des trésoriers et des archontes à Athènes (VI, 2 *Schatzmeister- u. Archontenwahl in Athen*): aucun passage de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote n'a donné lieu peut-être à plus de discussions que celui qui se rapporte à la nomination des archontes dans la législation de Solon. Le texte en est bien établi; mais les éditeurs ont proposé des suppressions qui en modifient singulièrement le sens. En revisant ces questions délicates avec ses élèves du séminaire d'histoire ancienne à l'Université de Berlin, l'auteur est arrivé à défendre le texte tradi-

tionnel par des raisons qui paraissent décisives. Deux articles, enfin, consacrés à Hérodote, méritent l'attention. Dans l'un, Fr. Westberg, continuant ses études sur la topographie d'Hérodote (VI, 2 *Zur Topographie des Herodot*), reprend l'examen du passage relatif à la grande route royale de Sardes à Suse (Herod., V, 52), et y introduit des corrections prudentes et sagaces; mêmes recherches, même méthode, dans l'étude sur le pays des Scythes, du Borysthène au Gerros (Herod., IV, 47). Beaucoup plus hypothétique est le mémoire de Dietrich Mülder sur une source poétique d'Hérodote (VII, 1 *Choirilos von Samos eine poetische Quelle Herodots*). Personne ne mettait en doute, depuis le livre de Naeke (1817), que le poète épique Chœrilos de Samos ne fût un imitateur d'Hérodote, un contemporain de Lysandre (Plut., *Lysand.*, 18). C'est là, selon D. Mülder, un préjugé, une illusion : le poème des Περσικά, de Chœrilos, est, en réalité, le modèle qu'a suivi l'historien; c'est là qu'Hérodote a pris le sujet des grandes scènes pathétiques qui ouvrent son VIIe livre, le passage de l'Hellespont par les troupes de Xerxès, le naufrage de la flotte perse au cap Sépias. Bien plus, le même Chœrilos est l'auteur d'un autre poème, intitulé Σαμιακά non Λαμιακά, comme le dit Suidas), qui est, lui aussi, la source d'Hérodote dans la fameuse digression sur Samos (Herod., III, 39-60). Sur quoi se fondent toutes ces affirmations de D. Mülder? Sur une comparaison, bien fragile, entre Hérodote et Homère : c'est en partant de ses recherches sur Homère [1] que l'auteur a entrepris d'analyser la composition d'Hérodote; c'est par analogie avec la manière du compilateur épique (car Homère n'est pas autre chose à ses yeux), qu'il a cru pouvoir rendre compte du travail de l'historien. On me permettra de récuser une méthode qui tend à expliquer *obscurum per obscurius* : la modernité d'Homère, par rapport aux fragments de Callinos et de Tyrtée par exemple, n'est pas un fait établi, et bien d'autres assertions du même genre, qui servent de base aux conclusions de l'auteur sur Hérodote, appartiennent encore au domaine de la pure hypothèse.

Am. Hauvette.

Die griechische und lateinische Literatur und Sprache von U. von Wilamowitz-Moellendorff, K. Krumbacher, J. Wackernagel, Fr. Leo, E. Norden, F. Skutsch. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. 1907. Berlin und Leipzig, Teubner (*Die Kultur der Gegenwart*, Teil I, Abt. VIII). VIII-494 pp. gr. in-8°, Prix : 12 Mk.

Cette nouvelle édition, parue un an après la première, a subi des retouches de détail, sauf pour le mémoire de M. von Wilamowitz, qui est réimprimé tel quel. L'étude de M. Leo, sur l'histoire de la

1. Cf. *Die Phäakendichtung der Odyssee* dans les *Neue Jahrb.* de 1906, et l'écrit intitulé *Homer und die altionische Elegie*, Hannover, Carl Meyer (Gustav Prior), 1906, 51 p. in-8.

littérature latine, qui avait été écrite deux ans avant la publication, a été remaniée et augmentée d'un bon tiers. La pagination, par suite, est changée ; M. Norden aurait dû, en conséquence, rectifier les chiffres de ses renvois bibliographiques qui se réfèrent à la première édition. Sur la survivance de la culture classique en Gaule, il aurait dû citer le livre de M. Roger.

P. L.

Veteres philosophi quomodo iudicauerint de precibus. Scripsit H. Schmidt (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, IV, I). A Töpelmann, Giessen, 1907. 74 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Schmidt a relevé les opinions des philosophes anciens sur la prière en suivant l'ordre des temps. Il n'a guère fait qu'une série de citations, quelquefois accompagnées d'observations généralement justes. Mais où s'arrête la notion « philosophes », quand il est question des anciens et de morale? Horace n'est cité que d'une manière incidente, une seule fois pour un texte des *Epîtres*, nulle part pour les *Satires*. La troisième satire du second livre n'a-t-elle pas un passage de la prédication de Damasippe relatif aux prières (vers 281-296)?

A sa dissertation, M. Schmidt a joint un appendice sur la manière dont la prière est faite, tacitement ou à haute voix. Cet appendice est destiné à compléter un article de M. Sudhaus dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*. Il m'a paru plus intéressant que la reste de la brochure. L'information est plus large, et l'on voit où elle tend. Mais il eût fallu distinguer entre la prière non formulée, la prière à voix basse (mais réellement prononcée), et la prière à voix haute. La première, qui est une sorte de contemplation muette, une pensée non exprimée, est recommandée par Apollonius de Tyane, Porphyre, les écrivains chrétiens. Le texte de Cassien, *Coll.*, IX, 35, cité p. 70, n. 2, exclut formellement les *susurri*. La prière du prêtre au canon de la messe n'appartient pas à cette catégorie, puisque elle est réellement prononcée, mais à voix basse (contre la n. 3, p. 80). Elle relève de ce genre de prière auquel on doit rattacher la méthode suivie dans les opérations magiques, caractérisée par le mot *murmur* chez les poètes latins (p. 61-62). Enfin la prière à haute voix est requise en certaines circonstances, comme le dit M. S. P. 68, n. 1, à la fin, bonne remarque sur l'habitude des anciens de lire à haute voix. Aux textes cités, ajouter Horace, *Sat.*, I, III, 64-65 ; II, VII, 1 ; Augustin, *Conf.* VI, 3 ; Grég. de Naz., *Or. fun. de Basile*, LXVI, 4, où διὰ γλώσσης φέρων désigne simplement l'habitude de lire un écrivain.

Paul Lejay.

A grammar of classical Latin, for use in schools and colleges by Arthur Sloman. Cambridge, at the university press, 1907 ; XVI-479 pp., petit in-8°. Prix : 6 sh.

Cette grammaire a pour champ le latin classique tel qu'il est représenté par Cicéron et César, Virgile, Ovide et Horace. Accessoirement,

d'autres écrivains ont été consultés, mais appartenant à la même période ou au siècle suivant. Exceptionnellement l'*Amphitryon* de Plaute et l'*Andria* de Térence sont cités.

Pour les formes, M. Sloman a pris soin d'indiquer celles qui n'apparaissent que rarement. Il a largement profité de Neue-Wagner et il a rendu plus claires et plus saisissables les indications essentielles qui sont en quelque sorte enfouies dans ce répertoire. La syntaxe est détaillée et précise. On peut différer d'avis sur tel ou tel point, mais on ne peut reprocher à M. S. de n'être pas au courant. Il y a cependant une erreur, p. 387. La clausule n'a pas été récemment découverte dans les discours de Cicéron par le professeur Th. Zielinski. M. S. est libre de codifier et de suivre exclusivement le système du professeur de Saint-Pétersbourg. Mais M. Zielinski n'est pas le premier à avoir découvert la clausule ou même à l'avoir cherchée dans les fins de phrases des discours.

Les deux dernières parties du volume traitent de la métrique et de la dérivation. Une série d'appendices réunit des formules mnémoniques, le calendrier romain, les formes archaïques, des renseignements sur les verbes (défectifs, inchoatifs, déponents, etc.) ; on y trouve jusqu'à une liste des principaux auteurs latins.

M. Sloman parait avoir surtout pensé aux étudiants qui préparent les examens des universités anglaises. Son livre est clair et commode. Il pourra rendre service même sur le continent.

P. L.

M. Minuci Felicis Octauius in usum lectionum suarum edidit J. P. Waltzing. Louvain, Ch. Peeters, 1903. 290 pp. in-8°.

Octauius, Dialogue entre un païen et un chrétien par Minucius Félix. Traduction nouvelle, ornée d'une carte des environs de Rome et de trois gravures publiées par J. P. Waltzing. Louvain, Ch. Peeters, 1903. 48 pp. in-8°.

Studia minuciana, Études sur Minucius Félix publiées par J. P. Waltzing. Louvain, Peeters; Paris, Champion, 1906. 99 pp. in-8° en 2 fascicules.

L'édition et la traduction de M. Waltzing nous ont été envoyées tardivement. Il est encore temps de les annoncer puisque Minucius Félix est de plus en plus étudié. L'édition de M. Waltzing est une sorte de promptuaire commode pour ces recherches. Elle présente en effet un dépouillement des travaux publiés depuis 1867, date de l'édition de Halm ; mais l'apparat critique contient en outre nombre de conjectures antérieures. On trouve aussi dans ce volume une bibliographie raisonnée, les inscriptions de M. Caecilius Natalis, les *testimonia* antiques, l'*analysis logica* de Lindner, le traité de Lucifer *Quod idola dii non sint*, la passion des Scillitains, un recueil de passages imités par Minucius Félix, un résumé de la thèse d'Agahd sur une source commune à Minucius, Tertullien et Lactance, laquelle ne serait pas Varron (on pourrait douter de l'utilisation d'Évhémère par cet auteur inconnu), enfin une table des noms pro-

pres et des termes relatifs aux usages et aux institutions qui constitue en réalité un commentaire historique et archéologique du texte. Avec la traduction, qui est exacte, on a tous les secours désirables pour une étude approfondie. L'édition est accompagnée de deux fac-similés des mss. 1661 de Paris et 10847 de Bruxelles.

Les *Studia Minuciana* contiennent divers articles sur des points de détail : de M. Waltzing, des observations sur le *Thesaurus* et Minucius Félix et des additions aux deux premiers volumes du *Thesaurus*, la correction d'une transposition proposée par Lindner, des notes justificatives du texte proposé pour les chapitres xx-xxiv, un supplément à l'édition de 1903 donnant la bibliographie critique (avec de nombreuses dis cussions) depuis 1902 ; — de M. Charlier, une étude sur le dialogue dans l'*Octauius* ; — de M. Faider, deux articles, l'un sur l'emploi insolite du comparatif dans Minucius, et l'autre sur le chiasme.

L'édition Boenig ne peut dispenser d'avoir celle de M. Waltzing ; les travaux postérieurs du professeur de Liège et de ses élèves sont un appoint utile pour l'étude de Minucius. L'ensemble fait honneur au maître et aux disciples.

Paul Lejay.

Eusebius Werke, Vierter Band, **Gegen Marcell, Ueber die kirchliche Theologie, Die Fragmente Marcells,** Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften von Erich Klostermann. Leipzig, Hinrichs, 1906, xxxii-256 pp. in-8°. Prix : 9 Mk.

Le *Contra Marcellum* et le *De ecclesiastica theologica* sont du même auteur. Récemment, M. Conybeare les a enlevés à Eusèbe de Césarée pour les donner à Eusèbe d'Emèse (*Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. IV, [1903], 330, et t. VI [1905], 250). Dans la même revue (t. VII, [1906], 69), M. G. Loeschcke avait réfuté cette thèse. M. Klostermann reprend brièvement la discussion. Certain argument, tiré d'un passage où l'auteur parle à la première personne et nomme Eusèbe de Césarée à la troisième, avait déjà été détruit d'avance par une explication de M. Harnack (*Litt. Gesch.*, II, ii, 545). Les observations de M. K., brèves mais précises, achèveront la démonstration.

Tous les manuscrits connus dérivent d'un archétype que nous possédons, le *Marcianus* 496 (xe s.). M. K. le décrit. Il l'a soigneusement collationné et son édition est destinée à remplacer celles qui l'ont précédée. Il étudie ces devanciers. La meilleure était celle de Gaisford, qui avait eu une collation du manuscrit de Venise. Rettberg avait aussi apporté à la détermination des fragments de Marcel une contribution fort utile. M. Klostermann donne de ces fragments une édition séparée, où, tout en profitant de Rettberg, il le dépasse. Les

tables sont dressées séparément pour Eusèbe et pour Marcel. La table des mots et choses d'Eusèbe, très détaillée, pourra convaincre ceux qui garderaient un doute sur l'authenticité.

Paul Lejay.

Clemens Alexandrinus, Zweiter Band, **Stromata Buch I-IV.** Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften von Otto Stählin. Leipzig, Hinrichs, 1906, xiv-519 pp. in-8°. Prix : 16 Mk. 50.

On n'a pour les *Stromates* qu'un ms., le *Laurentianus* V 3, du xie siècle, avec sa copie, le *Parisinus* Suppl. gr. 250, du xvie siècle. Le manuscrit de Florence a, au cours du moyen âge, appartenu à la même bibliothèque que l'un des plus importants mss. du *Pédagogue* et du *Protreptique*, le ms. de Modène III D 7 (x^e-xie s.), dont une des parties plus récentes est l'œuvre du copiste du *Laurentianus*. Or le manuscrit de Modène est dérivé du célèbre manuscrit d'Aréthas de Césarée de Cappadoce, le ms. des apologistes (Paris Gr. 451). D'autre part, le copiste du Laurentianus est le même que celui de l'*Urbinas* de Dion Chrysostome, et ce dernier manuscrit remonte à un manuscrit d'Aréthas. Il n'est donc pas impossible que nous devions la conservation des *Stromates* à l'archevêque de Césarée.

Le manuscrit de la Laurentienne est une copie assez hâtive et négligée. Il a des altérations, provenant peut-être des difficultés de l'archétype, et des lacunes, dues plutôt à la négligence. M. S. l'a collationné à nouveau et il montre par le relevé des erreurs de la précédente édition (Dindorf) que ce travail n'était pas inutile. Le texte est très difficile à établir parce qu'il demande beaucoup à la critique conjecturale. Il fallait toute l'expérience que M. S. a acquise de la langue de Clément pour nous donner une lecture probable. Il y a été aidé par divers savants, surtout par M. von Wilamowitz et M. Schwartz, l'éditeur d'Eusèbe. La difficulté est telle que souvent pour le même passage M. S. a reçu deux conjectures et deux interprétations entièrement différentes. Ces travaux ne seront pas inutiles, sinon comme restitution des *Stromates*, au moins comme explication et commentaire.

Une autre tâche de l'éditeur des *Stromates* est d'identifier les allusions et les citations. On sait que cet ouvrage est une mine de fragments. Là encore, la nouvelle édition laisse loin derrière elle les précédentes. Mais on ne pourra tout à fait profiter des renseignements accumulés dans cette partie de l'annotation tant qu'on n'aura pas les tables. L'énergie et l'activité que M. Stählin met à son travail nous font espérer que le second volume ne tardera pas.

Paul Lejay.

De formularum Andecauensium latinitate disputatio. Specimen litterarium inaugurale quod... pro gradu doctoratus... submittet Ezechiel SLIJPER. Amstelodami, H. Eisendrath, MDCCCCVI. 4 ff., 131 pp., 2 pl., 8 ff.

Cette thèse est un recueil méthodiquement classé des particularités grammaticales des formules d'Angers. Les notes bibliographiques, placées au bas de quelques pages, paraissent être souvent un ornement auquel M. Slijper n'a pas attaché beaucoup d'importance. Ainsi p. 17, le livre de M. Roger sur les écoles n'est pas cité; p. 26, la note, d'ailleurs inutile, sur les variétés provinciales du latin est tout à fait incomplète. Les fautes d'impression sont assez nombreuses; p. 56, l. 9 du bas, lire *formam*; p. 101, n., deux fautes dans le titre de l'article de Suchier, etc. M. S. a donné à la syntaxe une attention dont on doit lui savoir gré. Il ne s'est pas assez préoccupé, à cet égard, des antécédents des formules. Césaire d'Arles (et d'autres) présentent déjà des expressions qui ont passé dans ces textes; voy. *Revue biblique*, t. IV, p. 603. Mais les faits relevés par M. S. serviront à qui voudra faire un travail d'ensemble. Il a publié en appendice la partie chronologique du manuscrit de Weingarten. Les deux planches reproduisent deux pages du même manuscrit. Parmi les thèses jointes à la brochure, je note (thèse IX) que, dans le sénatus consulte des Bacchanales, M. S. entend : *De Bacanalibus quei foideratei esent*, par : « au sujet de ceux qui ont été initiés aux mystères de Bacchus »; ce serait un équivalent de βεβαχχευμένοις (voy. *Ausonia*, I, 13). En revanche la transposition dans Horace, *Sat.*, II, VI, des vers 18-19 après le vers 15 est parfaitement inutile et nécessite un changement (*perdit* en *perdat*) qui condamne la conjecture.

P. L.

Vorträge und Aufsætze von Hermann USENER. Leipzig und Berlin, Teubner, 1907. V-259 pp. in-8°. Portrait. Prix : 5 Mk.

M. Dieterich a réuni dans ce volume plusieurs articles d'Usener qui s'adressent à un public étendu et qui, à ce titre, peuvent être séparés du reste de ses Mélanges.

Les uns se rattachent à l'histoire et à l'organisation de la science : *Philologie und Geschichtswissenschaft* (1882) et *Organisation der wissenschaftlichen Arbeit* (1884). Ils sont pleins de vues pénétrantes et signalent des lacunes que l'on a depuis commencé à remplir. Même où l'auteur retrace les exigences de la méthode, il s'inspire de l'histoire. Il n'admet pas un concept absolu de la philologie et ne croit pas que la notion même de la science puisse rester intacte dans la suite des générations. Deux autres mémoires concernent la science des religions : *Mythologie* (1904) et *Ueber vergleichende Sitten-und Rechtsgeschichte* (1893). C'est là que l'on trouvera, appuyées d'exemples intéressants, les idées directrices d'Usener dans les études religieuses. Usener a contribué, plus que personne en Allemagne, à les faire sortir de l'or-

nière où elles risquaient de se fixer, à réintroduire les données du folklore dans la science, comme le faisaient déjà les Anglais, à ramener en fin de compte ses compatriotes aux traditions des frères Grimm. Il a présidé à la réorganisation de l'*Archiv für Religionswissenschaft* que dirige M. Dieterich et c'est pour ce recueil qu'il avait écrit *Mythologie*. A l'encyclopédie biblique de Cheyne, il a donné *Geburt und Kindheit Christi*. Enfin dans *Pelagia* (1879) et *Die Perle* (1892), il a fait des applications de sa méthode personnelle, où le folklore et la littérature se prêtent un mutuel appui. Un appendice, *Die Flucht vor dem Weibe, eine altchristliche Novelle erneuert von E. Schaffner* (1894), montre que l'imagination peut être un auxiliaire du travail scientifique.

Ce mélange d'ingéniosité littéraire, presque de fantaisie, avec l'érudition sûre et la méthode rigoureuse rendait intéressantes et curieuses les moindres notes d'Usener. Il excitait la pensée, même quand il suivait trop loin son paradoxe. On saura gré à M. Dieterich d'avoir offert aux jeunes étudiants un recueil qui les stimulera et leur ouvrira l'horizon. Ce livre représente bien l'activité d'Usener, surtout dans la dernière période de sa vie. Il ne reste plus qu'à souhaiter la prompte publication des opuscules plus austères.

Paul Lejay.

Eranos, acta philologica suecana, vol. VI. Edenda curauit Vilelmus Lundström, 1905-1906. Upsaliae, apud editorem; Lipsiae, Otto Harassowitz, IV-151 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

Ce recueil contient dix notes ou articles que nous annonçons brièvement dans l'ordre de leur sujet. M. O. A. Danielsson discute Thucydide, VII, 75, 4, et y restitue le mot rare διωλυγίων. M. Axel Nelson décrit un manuscrit d'Hippocrate, Copenhague ancien 224, de la fin du xve siècle. M. V. Lundstroem, sous le titre de *Ramenta byzantina*, VIII, dresse la liste, avec *incipit* et *explicit*, des œuvres de Démétrius Chrysoloras, et en signale les manuscrits. M. J. Paulson apprécie l'*Ennius* de M. Vahlen. M. V. Lundström revient à Columelle à propos de travaux récents, notamment de l'édition Postgate; nous donnera-t-il jamais la fin, ou, pour parler plus exactement, le commencement de son édition? Dans des *Studia in Valerium Flaccum*, M. J. Samuelsson relève les leçons du *Vaticanus* 3277, cherche quelle place on doit assigner au manuscrit de Saint-Gall et à celui de Carrion, et explique ou corrige un assez grand nombre de passages. Les *Annotationes criticae in M. Minucii Felicis Octauium* de M. Einar Loefstedt prouvent que ce petit ouvrage reste un sujet d'études pour les philologues. M. J. Samuelsson est parti d'une des pénétrantes observations de M. Tobler sur le français pour signaler et classer les exemples du futur historique que l'on trouve en latin. M. F. Gustafsson écrit *De gerundio iterum*, principalement pour

défendre contre M. A. Klotz les vues que nous avons exposées ici récemment. Un double index termine le volume qui fait honneur à l'activité des philologues suédois.

Paul Lejay.

Ausonia, rivista della società italiana di archeologia e storia dell' arte. Anno I, MCMVI. Rome, Loescher, 1907, XIII-203 pp. et 3 pl. in-4°. Prix : 15 fr.

En 1905, un certain nombre de professeurs et de conservateurs de musées en Italie faisaient un appel pour provoquer la fondation d'une société archéologique. Cet appel a été entendu. La société s'est constituée, sous la présidence de M. Comparetti. Elle a pour but de soutenir la revue dont nous annonçons le premier volume, de subventionner des publications archéologiques, au besoin, de provoquer des fouilles, surtout de veiller à la conservation du patrimoine artistique et archéologique de l'Italie. A cet égard, la société s'est occupée déjà du prolongement de la via Cavour à Rome et des dangers d'exportation que peut faire courir à certains objets précieux l'exposition rétrospective d'art ombrien à Pérouse.

La revue paraît à des dates indéterminées qui n'excèderont pas, autant que possible, le délai d'une année. Dans le présent volume, M. P. Orsi publie de nouveaux documents de la civilisation prémycénéenne et mycénéenne de l'Italie, ou, plus exactement, de la Sicile. M. D. Comparetti prouve qu'il faut lire ainsi une inscription archaïque (ve s. avant J.-C.) trouvée à Cumes : οὐ θέμις ἐντοῦθα κεῖσθαι <ε>ἰ μὴ τὸν βεβαχχευμένον ; il montre l'intérêt que présente pour l'histoire religieuse une telle inscription à cette date ancienne. M. E. Brizio consacre un long article à une statue de jeune homme provenant de Subiaco et à la Niobide Chiaramonti. Dans ΑΕΡΝΑΙΑ ΥΔΡΑ, M. G. Patroni décrit une hydrie de la seconde moitié du ve siècle avant J.-C., sortie probablement de fouilles clandestines à Cumes. M. P. Ducati date des années 370-360 avant J.-C. un aryballe du musée de Berlin représentant un centaure enlevant une femme. M. B. Nogara établit qu'une peinture conservée au Vatican ne représente ni Médée ni Byblis et doit être séparée entièrement de cinq autres peintures représentant des héroïnes coupables (Myrrha, Pasiphaé, Scylla, Phèdre, Canacé). Celles-ci proviennent des fouilles de Marie-Anne de Savoie à Tor Marancia. La sixième peinture a été trouvée dans la tenue de San-Basilio, à 4 milles de Rome, près de la voie Nomentane. C'est le portrait d'une dame romaine. M. F. Grossi-Gondi délimite l'étendue du sépulcre et de la villa des Furii à Tusculum. M. P. Toesca réunit et commente des objets dispersés dans le musée de Lucques sous des rubriques fantaisistes et qui sont les débris du mobilier funéraire de tombes de l'époque barbare. M. L. Ciaccio montre que la sculpture gothique s'est prolongée à Rome jusqu'à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle ; il décrit et publie une douzaine de monuments.

M. L. Venturi fait connaître un tableau du musée de Stutgard, daté de 1358, peint probablement par Paul de Venise, et qui représente, en suivant pas à pas Jacques de Voragine, la légende de l'*Ara Caeli* plus complètement qu'aucune autre œuvre d'art. M. R. Lanciani publie des documents inédits relatifs à la sépulture de Nicolas IV à Sainte-Marie-Majeure, à celle du cardinal Gambara et à « magister Pirrolus Ligorius de Neapoli pictor » (Pirro Ligorio). M. E. Ghislanzoni fait une étude technique de quelques particularités des bronzes décorant les vaisseaux romains submergés dans le lac Némi. Suivent une série de notices et de renseignements sous les titres : *Scavi e scoperte*, *Bolletino bibliografico*, *Recensioni*, *Notizie*. Cette partie gagnerait à être mieux ordonnée. Nous y remarquons le compte rendu détaillé des fouilles italiennes à Prinia (Crète). Il n'y a pas d'index.

P. L.

Les enceintes romaines de la Gaule. étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises par Adrien Blanchet. Paris, Leroux, 1907, III-356 pp. et 21 pl. gr. in-8°.

M. Blanchet nous a déjà donné un travail sur les trouvailles de monnaies romaines en Gaule dont la méthode était sensiblement la même que celle de ce livre et qui le préparait à grouper les faits maintenant acquis sur les enceintes fortifiées des villes romaines.

Après une introduction sur les travaux antérieurs et où la place de Caumont est bien marquée (le livre est dédié à sa mémoire), M. B. décrit les enceintes connues et relève tout ce qu'on peut savoir sur ce sujet, ville par ville. Cette analyse suit l'ordre des provinces romaines. Elle est surtout fondée sur les publications et les recherches des érudits de province. Leur patriotisme et leur zèle trouvent enfin leur récompense dans cet ouvrage qui coordonne leurs efforts pendant plusieurs siècles. C'est le cas de répéter ce que je disais à propos du livre de M. Grenier. Chaque note prise dans un coin de province n'a qu'un intérêt strictement local. La réunion de toutes ces notes est vraiment ce qu'on appelle quelquefois de la « grande histoire ».

Mais justement le livre de M. B. manquerait ce but, s'il se bornait à rapprocher toutes les données du sujet. Ce ne serait qu'un recueil fort utile, mais un recueil de matériaux. Aussi dans une seconde partie, M. B. étudie le système et l'histoire de la construction des enceintes. En général, on a commencé par entasser de gros blocs, souvent détachés de monuments voisins, et c'est ce qui nous a conservé tant d'inscriptions et de fragments de sculpture. Ce travail paraît avoir été fait à la hâte, sous la pression d'un danger imminent. M. B. le place à l'époque de Probus. Puis, sous les empereurs suivants, on a établi à loisir sur ce premier et solide fondement une véritable maçonnerie, où les chaînages de briques séparent et main-

tiennent les moellons et le mortier. Dans certaines villes, on édifia en arrière un second mur. Il semble que ces doubles enceintes ont eu des fins différentes suivant les cas, établissement d'un chemin de ronde entre les deux murs ou intervalle rempli de terre fortifiant l'enceinte extérieure.

M. B. ne s'est pas interdit de faire des comparaisons avec des monuments placés hors de son sujet, avec les *castella* du *limes*, avec les murs de Pompéi, d'Aoste, de Turin, de Rome (mur d'Aurélien), enfin avec les données des auteurs, notamment Vitruve et Végèce.

Il est sorti de ces recherches un livre nourri de détails précis et sûrs, plein de faits et de renseignements, dont l'accumulation même constitue les conclusions générales. M. Blanchet y a joint de nombreux plans et un véritable album où les vues et les documents archéologiques (monnaies, miniatures) commentent les descriptions du texte [1].

Paul Lejay.

Ernst Martin. **Der Versbau des Heliand und der altsächsischen Genesis** (Quellen und Forschungen, 100. Heft). Strassburg, K. J. Trübner, 1907. In-8°, 80 pp., 2, 40 M.

A une époque déjà lointaine, M. Sievers a écrit une étude qui fit époque sur la métrique de la poésie germanique ancienne. M. Martin, un des vétérans respectés de la phalange germaniste, vient de se livrer à de fertiles recherches sur la métrique de l'ancien poème saxon, le *Heliand* et s'efforce d'y découvrir un principe de versification plus simple que celui mis en honneur par M. Sievers. M. M. marchant sur les traces de Rieger, s'est appliqué à déterminer la nature de la « cadence », c'est-à-dire de la deuxième partie du demi-vers épique, et a scandé, afin d'asseoir ses théories sur une base solide, une quantité assez considérable de vers du *Heliand*. De ces observations sont nées un certain nombre de « conséquences rythmiques », par quoi il faut entendre quelques déductions qui fixent les conditions de déclamation et les lois du rythme de la poésie germanique. Voici plusieurs fait mis en évidence par M. M. La déclamation poétique peut différer sensiblement, et à divers égards du ton du discours ordinaire. Les « chansons » épiques ont été sinon chantées, du moins déclamées suivant un rythme fixe. La dernière partie du vers était dite plus lentement que la première. La poésie profane est plus près des origines, en ce qui regarde la forme, que la poésie religieuse. Mais il y a beau-

1. Voici des vétilles. M. B. ne dit pas où il prend les plans d'enceintes qu'il reproduit. Celui de Dijon est assez sommaire et peu exact. Le tracé de l'enceinte passe trop loin de la façade de Saint-Michel et ne peut atteindre la rue Longepierre. Quant à la rue qui conduit du théâtre à Saint-Michel, elle ne s'appelle ni rue Condé ni rue de la Liberté, mais rue Vaillant (à moins que le nom n'ait été démocratisé récemment).

coup d'autres choses dans le livre si documenté et si prudent de M. M., et qui marque un progrès important dans les études de métrique germanique.

F. Piquet.

F. Settegast, **Floovant und Julian** (Beihefte zur Zeitschrift für Roman. Phil., IX). Halle, M. Niemeyer, 1906; un vol. in-8, de 67 pages.

Depuis les travaux connus de Pio Rajna et d'Arsène Darmesteter, on ne mettait point en doute l'assimilation de *Floovant* avec Dagobert, et dans la chanson de geste dont il est le héros, de même que dans les *Reali di Francia*, on voyait volontiers la survivance d'une matière épique antérieure à celle de l'époque carolingienne. La brochure courte mais substantielle de M. Settegast va tout remettre en question. Pour M. S., le prototype du personnage de Floovant n'est plus Dagobert, mais bien le fameux empereur Julien l'Apostat : et de prime abord la thèse peut bien sembler hardie, presque paradoxale ; il faut reconnaître cependant qu'elle a été appuyée sur des arguments non dépourvus de vraisemblance. L'auteur est parti de l'identification déjà admise entre Floovant et son aïeul, le Fiovo des *Reali*, donné comme fils de Clovis, mais aussi comme neveu de Constantin : or, dans *Fiovo*, il voit une déformation de *Flavius* (le nom de l'Apostat était Flavius Claudius Julianus), et ce qui est certain, c'est que son long séjour en Gaule, ses guerres contre les Germains, ont assuré à cet empereur une notoriété exceptionnelle. Je ne puis suivre M. S. dans tout le détail de ses déductions, dans les rapprochements ingénieux qu'il institue : qu'il me suffise de dire que tout cela paraît assez probant. C'est égal, si les spécialistes en la matière admettent la thèse ici posée, quel coup porté à la théorie d'un « cycle mérovingien » : mais en revanche, quel curieux chapitre ajouté au *Roma nella memoria* etc. d'Arturo Graf !

E. Bourciez.

Die ersten Wanderprediger Frankreichs, Studien zur Geschichte des Mönchtums, von Johannes von Walter. Neue Folge : Bernhard von Thiron, Vitalis von Savigny, Girald von Salles, Bemerkungen zu Norbert von Xanten und Heinrich von Lausanne. Leipzig. A. Deichert, 1906, x-179 pp. in-8°.

M. von Walter, professeur de théologie à Goettingue, a consacré un premier volume à Robert d'Arbrissel. Il étudie dans celui-ci complètement Bernard de Tiron, Vital de Savigny et Giraud de Salles. Pour chacun d'eux, il fait d'abord une critique détaillée des sources. C'est ainsi qu'il remarque dans la plus ancienne biographie de Bernard de Tiron le double récit de faits identiques. Il conclut que cette biographie est la combinaison maladroite de deux écrits primitifs, dont l'un plus ancien, pourrait bien être le rouleau funèbre rédigé au lendemain même de la mort, et dont l'autre est un déve-

loppement du premier. Ces conclusions sont fort intéressantes au point de vue de la méthode et de l'histoire générale de l'hagiographie. Bernard est mort en 1117. Le texte que nous possédons a été rédigé par Geofroy le Gros entre 1137 et 1149. Il s'était donc succédé, dans le court espace de quinze ans environ, trois biographies dont les deux dernières n'étaient que des « métraphrases » plus ou moins adroites. Cette histoire de la tradition, que l'on touche du doigt dans l'étude de M. von W., peut servir à prouver dans d'autres domaines et pour d'autres documents, la facilité et la rapidité des remaniements littéraires, par conséquent l'altération des sources.

Pour Vital de Savigny, nous avons une très médiocre biographie d'Étienne de Fougères, évêque de Rennes, écrite vers 1170 : Vital est mort en 1122. Mais cette biographie a conservé la nécrologie rédigée à Savigny au moment de la mort de Vital. En outre, on a le témoignage d'Oderic Vital et des renseignements divers. On est encore plus mal en point pour Giraud de Salles, mort en 1120, et dont la biographie est de la fin du XIIIe siècle.

Avec ces données, M. von W. tâche de reconstituer la vie des prédicateurs itinérants. Son travail est solide et intéressant. Il comble une lacune de notre histoire religieuse. Les remarques sur Norbert et son genre de vie, sur Henri de Lausanne, qui eut des démêlés avec saint Bernard et Hildebert de Lavardin, sont également les bienvenues.

Dans un dernier chapitre, M. von Walter détermine les origines de la prédication itinérante. Il n'admet ni l'influence italienne ni une attache avec les Cathares. C'est un retour à une tradition évangélique plus simple, un essai de réforme. On adoptera volontiers cette conclusion. Mais il n'en est pas moins vrai que la propagande cathare est aussi un phénomène du même ordre. Le même état social et les mêmes préoccupations religieuses ont produit des effets assez différents entre eux, mais ces effets sont sortis de la même racine.

P. L.

D. Fryklund, **Les changements de signification des expressions de** droite **et de** gauche **dans les langues romanes et spécialement en français.** — Upsal, Almqvist et Wiksell, 1907 ; un vol. in-8, de VI-165 pages.

Cette thèse est faite avec soin et méthode, je dirai presque avec un excès de méthode. L'auteur y a accumulé les subdivisions et des listes d'exemples, qui toutes n'étaient pas indispensables peut-être. En somme le problème de sémantique qu'il s'agissait de résoudre n'est pas des plus complexes : à l'idée de « main droite » s'est attachée une idée de supériorité, d'adresse, de bonheur; à celle de « main gauche » une idée d'infériorité, d'inhabileté, de malheur. Cela dépend à la fois de la nature des choses, puis aussi chez les Romains de certaines conceptions religieuses, et notamment des procédés de la science augurale. Il y a eu là un double courant dont il fallait démêler

le croisement d'abord dans le vocabulaire latin, plus tard le prolongement dans le domaine des langues romanes. Et voilà ce que M. F. a bien vu, mais il ne l'a pas dit tout de suite, il est parti de considérations trop abstraites, et son exposé s'en trouve un peu embarrassé. Ceci n'empêche pas du reste que l'étude est intéressante, pleine de détails précis, surtout en ce qui concerne le français comme le sous-titre l'indiquait (voir par exemple la substitution de *gauche* à *senestre*, p. 64 suiv.), et si tout cela n'est pas définitif, nous y trouvons du moins des remarques abondantes et précieuses. Les autres langues romanes ont été un peu sacrifiées : ainsi pour l'espagnol, à propos de mots comme *izquierdo, zurdo, zoco*, je ne vois guère ici que ce que peut fournir le dépouillement des dictionnaires ordinaires, et peut-être n'est-ce pas assez. Tant que l'origine de ces termes ne sera pas mieux éclaircie, la sémantique n'en saurait tirer grand'chose, et il faut bien se contenter de simples constatations. A propos de l'italien *mano stanca,* M. Fryklund a fait observer justement que depuis le XVIe siècle cette expression est devenue archaïque, tandis que pour rendre l'idée de « gauche » le roumain n'a guère à sa disposition que le mot *sting* (et il en est aussi de même des idiomes rhétiques). Ceci étant, on peut poser pour la période du latin vulgaire une forme verbale **stancare* (= stagnare), d'où un adjectif **stancus* : de l'idée de stagnation, inertie, se sera développé de bonne heure le sens conservé dans les langues romanes de l'Est.

E. Bourciez.

E. Huguet, **Petit Glossaire des Classiques français du XVIIe siècle.** — Paris, Hachette, 1907; un vol. in-12, de VII-409 pages.

L'idée qui a présidé à la conception et à la confection de ce *Petit Glossaire* est excellente : on ne saurait trop remercier M. Huguet de l'avoir eue, et surtout de l'avoir si bien mise à exécution. Depuis deux cents ans la langue française s'est beaucoup modifiée, surtout dans son lexique : de sorte qu'il n'est point aussi facile que certains se l'imaginent, de saisir toujours et du premier coup le sens exact des mots tels que les ont employés nos grands classiques du XVIIe siècle. Pour lire sans commettre d'erreur une page de Bossuet ou de Mme de Sévigné, il y faut un esprit averti, une attention soutenue et des secours dont on ne dispose pas toujours quand ils seraient le plus nécessaires. C'est à ce dernier inconvénient que va parer le volume de M. H., d'un format si commode et d'un maniement si facile. Indépendamment d'un choix très riche d'exemples, il contient les définitions empruntées aux trois grands dictionnaires de la fin du XVIIe siècle, celui de Richelet, celui de Furetière et la première édition du Dictionnaire de l'Académie : l'auteur n'y a substitué les siennes — toujours très sobres et placées entre crochets — que lorsqu'aucun des trois ne pouvait éclairer les exemples tirés des écrivains. Voilà une nou-

veauté très heureuse, qui peut abréger singulièrement les recherches, et dispenser en bien des cas de feuilleter de gros livres qu'on n'a pas toujours et partout sous la main. Littré lui-même n'avait procédé de la sorte qu'à de rares intervalles, et, si son Dictionnaire reste une mine de renseignements précieux, il faut bien reconnaître que procédant d'une conception différente, il nous présente l'usage classique un peu fondu dans le nôtre et s'y absorbant.

Ici le départ est fait : on ne trouvera, comme l'indique le sous-titre, que « les mots et locutions qui ont vieilli ou dont le sens s'est modifié ». Pour rassembler ses exemples, M. H. s'est servi naturellement des lexiques spéciaux qui ont été déjà consacrés à la plupart de nos grands classiques, mais il ne s'est pas interdit non plus les emprunts aux œuvres d'auteurs secondaires, comme Scarron par exemple, ou Perrault. J'estime qu'il a bien fait, que son livre y gagne en vérité : peut-être même aurait-il pu pousser dans ce sens un peu davantage, et je regrette notamment que rien ou presque rien (si je ne me trompe) n'ait été tiré des romans comme le *Grand Cyrus* ou la *Clélie* qui ont eu sur tout le XVIIe siècle une si prodigieuse influence. Chronologiquement, il a fait partir son enquête des premières comédies de Corneille, et l'a arrêtée aux dernières œuvres de Fénelon : il en a donc exclu Saint-Simon qui se rattache plutôt au XVIIIe siècle, et Malherbe suspect d'être encore du XVIe. J'aurais bien quelques réserves à faire sur ces exclusions, mais je ne veux pas y insister et cela m'entraînerait trop loin. Reste la question du choix fait entre les mots et les nuances de sens signalées, choix toujours « forcément arbitraire », comme le dit M. H. dans sa préface, et que « d'autres auraient pu faire un peu différent ». A première vue, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d' « inutilités » dans ce glossaire ; quant aux « omissions », c'est autre chose, il n'est guère possible qu'il n'y en ait pas quelques-unes, et c'est à l'usage qu'on s'en apercevra. Bornons-nous, pour aujourd'hui à deux ou trois remarques. Si l'on trouve ici *audace*, signifiant « ganse attachée au chapeau », il n'y a peut-être pas de raison pour que ne soient pas notés *engageante*, *boute-en-train* et plusieurs autres termes que Boursault a rapportés dans ses *Mots à la mode*. D'autre part, eût-il été inutile de citer *amour-propre*, auquel nous donnons un sens si différent de celui que lui attribuaient Pascal et La Rochefoucauld ? Pour un mot tel que *mouvement*, on peut hésiter : car, si d'une part nous avons conservé quelques expressions plus ou moins stéréotypées comme *mouvement d'humeur*, il est certain d'autre part qu'au sens d' « impulsion venant de l'âme » ce mot, pendant le XVIIe siècle, se prêtait à toutes sortes d'alliances qui aujourd'hui ne seraient plus guère possibles (*mouvement de tristesse, mouvement de murmure*, *mouvement de prier Dieu*, etc.). Ce sont précisément là les cas litigieux en quelque sorte, et il est probable qu'en le revisant dans ce sens M. Huguet trouvera moyen d'augmenter son livre de quelque

cinquante pages, lors d'une prochaine édition que nous lui souhaitons et qu'il aura certainement. Tel qu'il se présente, son *Petit Glossaire* est d'ores et déjà très commode et tout à fait pratique : les gens du monde — j'entends ceux qui lisent encore — le consulteront avec fruit; étudiants et professeurs y trouveront un instrument de travail indispensable et le complément tout indiqué de la *Syntaxe* de M. Haase, pour arriver à la parfaite intelligence de nos auteurs classiques.

E. Bourciez.

Récits d'une tante. **Mémoires de la comtesse de Boigne,** publiés par M. Ch. Nicoullaud. III, 1820-1830. Paris, Plon, 1907. In-8°, 448 p. 7 fr. 50.

Le troisième volume des *Mémoires* de la comtesse de Boigne est aussi intéressant que les deux volumes précédents. La première partie de 1820 à 1830, n'est pas très neuve; elle rappelle très souvent les *Mémoires* de Pasquier, et, du reste, à cette époque Mme de Boigne est grande amie de Pasquier qui s'est rattaché de cœur au nouvel ordre de choses et qui n'avait pas de haine pour la Restauration (p. 249). Mais la seconde partie est de beaucoup la plus attrayante. Elle traite des ordonnances et de la révolution en 1830. Mme de Boigne a raison de dire qu'en la relisant — elle l'a écrite en 1832 — elle a revécu les journées de juillet avec toutes leurs craintes et anxiétés, toutes leurs expériences et illusions. Elle ne dit sur le sujet que ce qu'elle a vu et su par elle-même, et elle remarque très bien qu'elle a été frappée dans les trois premiers jours, en 1830 comme en 1814, par les « bons sentiments » ; ce qui dominait, c'était la loyauté, le désintéressement, l'amour du pays; mais dès le quatrième jour les « mauvaises passions », l'ambition, l'intérêt personnel l'avaient emporté (p. 318). Tous ce récit est très curieux, très attachant : tactique des insurgés, illusions de Marmont, étrange attitude de Polignac, physionomie des rues, rôle de Pozzo di Borgo et du corps diplomatique, désespoir de la duchesse d'Orléans qui repousse le « calice » (p. 404), énergie de Mme Adélaïde. Mme de Boigne a, du reste, joué son petit personnage politique dans ces grands événements, dans ces journées qui, selon elle, doivent porter à juste titre, et non par dérision, le nom de « glorieuses » : elle a facilité l'établissement de la nouvelle royauté en s'opposant au choix fatal de Sébastiani et en poussant Pozzo di Borgo à se déclarer ouvertement.

A. C.

Lehrbuch der Geschichte der Philosophie von Wilhelm Windelband. Vierte, durchgesehene Auflage. Tubingen, Mohr, 1907, viii-588 pp. gr. in-8°. Prix : 12 mk. 50.

La dernière édition du *Lehrbuch* a paru en 1903. L'ouvrage de M. Windelband s'est imposé rapidement. Il n'en est guère, en effet,

qui présente, en un volume, sous une forme aussi nette et aussi bien ordonnée tout le développement de l'histoire de la philosophie. Il a été soigneusement revu et a profité d'abord des travaux de son auteur : M. W. a fait paraître en 1905 le grand recueil sur la philosophie au commencement du xxe siècle. Il a aussi utilisé la publication de MM. Eucken, Kinkel, Baumann, von Arnim, R. Richter, Dilthey, etc. Un lecteur français pourra suggérer quelques additions à la bibliographie, l'*Avicenne* de Carra de Vaux (1900), le *Guillaume d'Auvergne* de Noël Valois (1880) : ce dernier ouvrage est ordinairement inconnu aux philosophes, ce qui est très regrettable. Il faudrait écrire partout : de Gérando (p. 9 dans la note; mais non Degérando, p. 9 dans le texte et p. 525). Ce sont des vétilles.

S.

— M. Geoffroy de Grandmaison a publié dans la collection « Les Saints » : *Madame Louise de France, La Vénérable Thérèse de Saint-Augustin* (*1737-1787*); Paris, Gabalda, 1907 ; v-207 pp. in-12 (prix : 2 fr.). C'est l'histoire de cette fille de Louis XV, qui se fit carmélite pour expier les fautes de son père. L'ouvrage est intéressant et repose sur de nombreux documents, avant tout sur l'énorme correspondance de Madame Louise : à elles seules, les carmélites de Saint-Denis en possèdent plus de 800, dont 376 sont autographes. Le volume se termine par une bibliographie très longue et par une liste des portraits. — L. S.

— M. le comte de Colleville a publié à la librairie des Saints-Pères deux volumes agréables : *Eugénie de Guérin intime* (avec préface de François Coppée), Paris, 1907, ix-224 pp. in-18 ; et : *Le cardinal Lavigerie*, Paris, 1905, 231 pp. in-18 (prix : 2 fr.). Le volume sur Eugénie est divisé en deux parties : Eugénie et Maurice, Eugénie et Barbey d'Aurevilly. La biographie du cardinal Lavigerie fait bien connaître les divers aspects de son activité. — L. S.

— La librairie Honoré Champion (5, quai Malaquais, Paris) va bientôt faire paraître le *Cartulaire de l'Église de la Sainte-Trinité de Beaumont-le-Roger*, publié d'après le manuscrit 3417 de la Bibl. Mazarine, par M. Étienne Deville. Cette église, fondée vers la fin du xie siècle, fut d'abord une collégiale confiée à des chanoines de Sainte-Friedeswide d'Oxford ; érigée en prieuré de l'abbaye du Bec (1142), elle reçut des comtes de Meulan, des archevêques de Rouen, des papes et des rois de France d'importants privilèges et de nombreuses libéralités. Le Cartulaire formera un volume in-4° d'environ 500 pages. Il sera tiré à 200 ex. Le prix pour les souscripteurs est de 20 fr. et sera porté à 40 fr. dès apparition.

— La *Société des Amis de l'Enseignement classique* qui s'est fondée à Vienne en 1906 et compte actuellement près de 800 membres, publie, mais sans périodicité, par les soins de M. S. Frankfurter, un Bulletin dont trois fascicules ont jusqu'à présent paru : *Mitteilungen des Vereins der Freunde des humanistischen Gymnasiums* (2. und 3. Heft, Vienne et Leipzig, C. Fromme, 1907, in-8°, pp. 77 et 70). Des deux derniers qui nous ont été adressés, le premier contient un bref résumé de la campagne de presse qu'ont soulevée en Autriche les réformes des programmes de l'étude des langues anciennes, en même temps qu'un compte-rendu d'une séance extraordinaire de la Société, qui éclairera le public sur le but qu'elle

s'est proposée et qui est le même que celui que poursuit le *Gymnasialverein* allemand avec lequel d'ailleurs l'association viennoise vient d'entrer en étroites relations. Le fascicule suivant qui donne un compte-rendu de la première séance statutaire, nous renseigne sur les projets de réformes des défenseurs des études classiques qu'ils ont à cœur aussi de renouveler, en cherchant à élargir les programmes du gymnase, à vivifier ses méthodes d'enseignement, à le soulager de la portion inutile de sa population scolaire, en accordant à son rival, la *Realschule*, des droits égaux aux siens. Il est permis de signaler aux lecteurs français l'intérêt de cette petite publication, puisque le débat engagé autour des écoles autrichiennes n'est pas bien différent de celui qui dure encore chez nous. — L. R.

— Le n° 4 du *Bulletin* publié par la Commission de l'histoire économique de la Révolution française (Ernest Leroux, 1907) est particulièrement intéressant. Il renferme : une étude très soignée de M. A. Riffaterre sur les revendications économiques et sociales émises par les assemblées primaires convoquées pour la rectification de la Constitution de 1793 (protestations contre le maximum, contre la loi du partage égal des successions, contre le partage des communaux) ; un mémoire clair et documenté de M. B. Paumès sur l'état économique de l'élection de Cahors à la veille de 1789 ; des notes de MM. P. Caron et G. Bourgin sur les billets de confiance à Troyes en 1792, les frais d'exploitation agricole en Beauce en 1790, le paiement des contributions en nature en l'an IV ; une chronique assez nourrie sur l'activité des comités départementaux affiliés à la Commission. — A. Mz.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance publique annuelle du 15 novembre 1907.* — Ordre des lectures : 1° Discours de M. Salomon Reinach, président, annonçant les prix décernés en 1907 et les sujets de prix proposés ; 2° Notice sur la vie et les travaux de M. Jules-Auguste Lair, membre de l'Académie, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel ; 3° Les origines populaires de l'art, par M. Edmond Pottier, membre de l'Académie.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 novembre 1907.* — Lecture est donnée des lettres de MM. Paul Durrieu, Gaston Raynaud et Henri Cordier qui posent leur candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Lair.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique une lettre de M. Chavannes, datée du 27 septembre, qui contient de nouveaux détails sur la mission en Chine.

M. Heuzey fait connaître une très antique statue chaldéenne qu'il a pu reconstituer partiellement, en raccordant à une tête anciennement découverte plusieurs fragments nouveaux. Cette figure, étrangement courte et trapue, est cependant en pierre dure, en diorite, ce qui marque déjà un notable avancement de la technique. Sur la roche noire une inscription, égratignée avec peine, débute par le nom d'un certain Lou-pad, qui exerçait une haute fonction encore indéterminée, non pas à Tello, dans l'antique Sirpourla ou Lagash, mais dans la ville voisine et rivale dont le nom a été lu Ghish-Khou. L'écriture, d'un type linéaire et rectiligne très archaïque, remonte au moins à l'époque reculée d'Our-Nina et de sa dynastie. La découverte à Tello de cette image d'un fonctionnaire étranger est d'autant plus curieuse que les débris de l'inscription, d'après l'étude qu'en a faite M. Thureau-Dangin, se rapportent à une importante acquisition de terrains. Les vieux Chaldéens, gens pratiques par excellence, auraient-ils utilisé même la statuaire pour authentiquer leurs contrats ?

M. Barth communique une lettre de M. Chavannes, datée de Si-ngnan-fou, 5 septembre 1907. M. Chavannes y donne le détail de son itinéraire et résume les résultats de sa mission depuis le 14 avril, date de son arrivée à Moukden. De Si-ngan-fou, il allait remonter vers le Nord, jusqu'à l'extrémité septentrionale du Chan-si : il comptait être de retour à Péking vers la fin d'octobre et revenir en France après un dernier arrêt à Hanoï.

M. Philippe Berger présente, en les commentant, deux estampages d'inscriptions puniques qui lui ont été envoyés par le R. P. Delattre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyrillier, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — **9 Décembre.** — **1907**

SCHUCHARDT, La déclinaison ibérienne. — Sénèque, Questions naturelles, p. GERCKE. — KNOPF, L'âge postapostolique. — SCHOENEMANN, L'Alsace et les Alsaciens jusqu'à 610. — Le Waltharius d'Ekkehard, p. STRECKER. — GOSSART, Espagnols et Flamands au XVIe siècle, II. — E. d'HAUTERIVE, La police secrète du premier Empire, les bulletins quotidiens de Fouché à l'empereur, 1804-1805. — ESTÈVE, Byron et le romantisme français. — H. LICHTENBERGER, L'Allemagne moderne. — V. BÉRARD, La France et Guillaume II. — Un pessimiste, Guillaume II et son peuple. — MERMEIX, Le syndicalisme contre le socialisme. — PIRRO, L'esthétique de Bach. — STROHMEUER, L'article du prédicat en français. — Académie des inscriptions.

H. SCHUCHARDT, **Die iberische Deklination** (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. 157 Band). Vienne, 1907; un vol, in-8. de 90 pages.

Comme on pouvait s'y attendre, d'après le nom seul de l'auteur et ses études antérieures, cet opuscule offre un effort de recherche et de synthèse singulièrement pénétrant. M. Schuchardt commence par réfuter l'hypothèse faite naguère par E. Philipon sur la non-parenté entre l'Ibérique et le Basque, et sur la parenté entre l'Ibérique et l'Indo-européen. J'estime qu'il a raison, car toutes les objections formulées à bien des reprises contre la vieille théorie de Humboldt ne m'ont jamais convaincu, et j'en reste toujours à me demander d'où viendrait l'Euskara, s'il n'était, arrivée à son étape moderne, la langue des anciens habitants de la Péninsule? Je crois donc à priori fondées toutes les tentatives du genre de celle-ci, faites pour établir un lien entre les « postpositions » du basque et les terminaisons constatées dans les mots ibériques. Le malheur, c'est que, pour conduire à bien une telle comparaison, nous disposons d'un matériel très défectueux. D'une part les mots transcrits en grec ou en latin sont toujours suspects d'avoir été altérés, et surtout précisément dans leurs terminaisons; d'autre part les inscriptions rédigées en caractères ibériens, restent d'une lecture incertaine même après les travaux si méritoires de Hübner. M. Sch. a été amené à discuter lui-même la valeur exacte de quelques-uns de ces caractères (p. 23-29), et voilà qui suffit pour indiquer combien était ardue sa tentative de restituer cette antique déclinaison. Il a dû souvent raisonner par approximation et se contenter parfois de probabilités (voir par exemple ce qui est dit p. 59 de l'indice *-k* actif, et du rapprochement avec des mots *ucasunic*, *auedunic*, sur la fonction desquels le contexte ne nous donne guère de

lumière». Et le moyen de procéder autrement? Car enfin, c'est très joli ce que disait, il y a plus de trente ans déjà, M. Vinson : « Il est « regrettable que le déchiffrement de cet alphabet mystérieux ait été « commencé par l'étude des légendes monétaires... J'estime qu'il eût « mieux valu commencer par essayer d'interpréter les inscriptions plus « longues, qui contiennent évidemment des phrases complètes. » Là précisément est la difficulté, qu'une inscription bilingue considérable permettrait à peine de trancher. Nous devons être plus modestes, et nous résoudre à des travaux d'approche : on n'emporte guère de prime-saut les citadelles de ce genre. Aussi faut-il savoir gré à M. Schuchardt du pas en avant qu'il vient de faire.

E. Bourciez.

L. Annaei Senecae Naturalium quaestionum libros VIII edidit Alfred Gercke. Lipsiae, Teubner (*Bibliotheca*), 1907. XLVI-278 pp. in-18. Prix : 3 Mk. 60.

Les problèmes qui se rattachent à une édition des *Questions naturelles* de Sénèque ont été traités autrefois avec ampleur par M. Gercke dans ses *Seneca-Studien*. Comme nous avons discuté en son temps les hypothèses de l'auteur [1] et que celui-ci ne les a pas modifiées sensiblement, nous pouvons être bref aujourd'hui. M. G. croit toujours que les huit livres primitifs ont été distribués suivant l'ordre (numéros des éditions) : III, IV*a*, IV*b*, II, V, VI, VII, I. Il se fonde surtout : 1° sur la place d'une préface générale en tête du livre III ; 2° sur une division indiquée au commencement du livre II. Rien n'oblige à penser que Sénèque, quand il a commencé ce travail pour se distraire et se consoler, ait eu une vue bien nette de son sujet. Il n'en voulait pas embrasser toute l'étendue ; car, comme tous les hommes politiques rendus à leurs études, il devait avoir l'illusion que son heure reviendrait. En tout cas, dans l'hypothèse même de M. G., ce n'est qu'après coup, en entamant le livre II, qu'il s'est avisé des divisions générales de sa matière. On n'a donc pas de motif de préférer l'ordre de M. G. à l'ordre traditionnel. Quant à la préface du livre III, n'a-t-elle pas été écrite quand Sénèque a vu son œuvre prendre un développement imprévu ? Ces considérations sur la vieillesse, qui ne laissera peut-être peut-être pas à l'auteur le temps d'achever, ne sont-elles pas en situation plutôt au cours du travail qu'à son début? « Crescit animus, quotiens magnitudinem ostendit [mss. ; *ostendis* : correction douteuse de M. G.], et cogitat quantum proposito, non quantum sibi supersit » : cette phrase ne convient-elle pas à l'écrivain qui s'aperçoit tout d'un coup de l'étendue d'une tâche entreprise d'abord sans calcul? Toute cette préface, malgré son caractère général, peut passer pour une sorte de parabase, où Sénèque intervient de sa personne après une partie assez notable de son livre. D'autres expressions s'entendent mieux d'une occupation déjà connue

1. *Revue*, 1897, II, 195.

et acceptée : « Ad rem seriam, grauem, immensam post meridianas horas accessimus », au passé. Comme rien ne vient contredire le sens naturel de ces phrases, on sera plus prudent de s'abstenir de toute interprétation différente. Au livre II, Sénèque s'avise des divisions du sujet, au livre III, de son étendue : ces deux découvertes de l'auteur nous confirment dans la croyance qu'il a commencé un peu au hasard.

Une question entièrement distincte de la précédente est celle de l'ordre des livres dans l'archétype de nos manuscrits. C'est une question qui intéresse directement l'établissement du texte. Les manuscrits ont tous une lacune d'étendue variable au milieu de notre livre IV qui correspond en réalité au commencement du livre IV réel et à la fin du livre V primitif, d'où la distinction IV *a* IV *b*. Une partie des manuscrits transposent en outre les deux moitiés de l'ouvrage et donnent l'ordre : IV *b*, V, VI, VII, I, II, III, IV *a* (je laisse de côté une variante secondaire de cet ordre). Il faut que l'on puisse rendre compte du même coup et de la lacune et de la transposition. J'avais supposé que l'archétype avait été divisé en deux volumes correspondant chacun à une moitié et que le premier volume avait été mutilé dans la suite. Je crois pouvoir préciser cette hypothèse. L'archétype a dû se présenter à l'époque carolingienne sous forme d'un manuscrit dérelié, d'une masse de cahiers. Quand on a voulu reconstituer l'ouvrage, un cahier au moins manquait peut-être parce que le tout avait été groupé en deux liasses et que l'une des deux avait perdu soit le commencement soit la fin. Une semblable hypothèse peut être justifiée par des analogies. C'est dans cet état que le manuscrit des fables de Phèdre se trouvait à l'époque carolingienne (voy. l'édition Havet, p. 247, § 139); c'est aussi dans cet état que Lascaris acquit le manuscrit du *Stadiasmus* d'Hippolyte (voy. Ad. Bauer, *Die Chronik des Hippolytos* et *Rev. cr.*, 1906, II, 446). La partie perdue du manuscrit de Sénèque contenait l'*explicit* du livre IV et l'*incipit* du livre V. Les deux liasses furent transcrites sur deux volumes distincts, et on commença par intervertir les deux moitiés quand on les réunit (archétype Φ, du xe siècle d'après M. G.). Une autre copie fut faite quand le premier volume ou la première liasse avait déjà perdu d'autres cahiers à la fin (I-III, 25), mais cette copie garda l'ordre primitif (archétype Δ). A l'époque de la Renaissance (le manuscrit italien *g* n'est-il pas du xive siècle?), on combina les deux familles et on rétablit l'ordre dans le texte Φ d'après celui de Δ.

Ce qui a rendu possibles ces complications, c'est que nos manuscrits sont récents. Le plus ancien est du xiie siècle. Pour la première fois, grâce à M. G., nous en avons une collation exacte et l'on peut voir clair dans l'établissement du texte. La lettre même de ce texte a gagné beaucoup. L'édition nouvelle lui fait faire un réel progrès. Mais un de ses grands avantages, c'est l'indication précise des citations, sources ou imitations. Le livre a été exploité par les contem-

porains, quand il était à peine publié. Une table spéciale relève ces echos; la *Pharsale* et l'*Aetna* y sont surtout représentés. M. G. croit l'*Aetna* postérieur aux *Questions* et considère comme possible l'attribution au dédicataire de Sénèque, Lucilius. Un autre index contient les noms propres et la liste des citations ou des emprunts de Sénèque. Quand on sait à quel point l'édition de Haase laissait le lecteur dans l'embarras, on ne peut trop remercier M. Gercke d'avoir mené à bonne fin celle qui doit la remplacer.

Pour que l'édition complète de Sénèque soit terminée il ne manque plus que l'*Apocolocyntose*, les fragments et les pièces supplémentaires (*De remediis*, etc.). Il serait à souhaiter qu'on les publiât promptement et que l'éditeur y joignît, dans sa collection d'index d'auteurs, celui de Sénèque. Celui de Haase, utile et méritoire, ne répond pas aux besoins des philologues [1].

Paul Lejay.

Das nachapostoliche Zeitalter, Geschichte der christlichen Gemeinden vom Beginn der Flavierdynastie bis zum Ende Hadrians. Dargestellt von Rudolf Knopf. Tübingen, Mohr, 1905. XII-468 pp. in-8°. Prix : 9 Mk.

M. Knopf a été chargé par l'éditeur de Weiszäcker, *Das apostolische Zeitalter*, de donner une suite à cet ouvrage remarquable. Il s'est acquitté de sa tâche à son honneur.

Après un court chapitre sur l'Église en Judée, il étudie l'Église de la gentilité, les sources de son histoire, son expansion, ses rapports avec l'État et la société environnante, la constitution intérieure, ses réunions, la gnose et la théologie, la vie morale et religieuse. Un triple index, des noms propres, des passages et des ouvrages modernes, termine le volume.

M. K. n'a pour ainsi dire pas cité ses devanciers. Ce n'est pas qu'il ne les ait lus et il paie sa dette par l'index final. Mais il a voulu éviter les controverses et limiter son travail, qui aurait été infini s'il avait fallu entrer dans le détail des opinions. L'œuvre restait assez complexe puisqu'il s'agissait de grouper les textes et de les discuter. Ils sont en général traduits et munis de leur référence. Les plus importants ou les plus délicats sont rapportés dans leur teneur.

Une des questions les mieux exposées est celle de la hiérarchie. M. K. admet que le mot πρεσβύτερος désigne dans les documents un personnage investi d'une fonction ecclésiastique. La première épître de Clément donne, en deux passages, un sens plus large; le mot s'entend des anciens. M. K. montre comment les deux sens sont possibles et rattache l'emploi technique à l'influence des communautés juives de la Diaspora. Le mot a pour équivalent « épiscope », mais il

---

1. L'impression est correcte. P. 156, titre courant, lire : *Annaei*.

est plus compréhensif et parfois réunit épiscopes et diacres. L'épiscopat monarchique s'est développé d'abord en Asie, dans la période obscure qui va de la persécution de Néron à 90. M. K. pense encore que, dans la formation de cette institution, l'influence des communautés juives a pu avoir un rôle. Il relève la même influence dans l'organisation des assemblées. Il distingue deux sortes d'assemblées, la conférence spirituelle (Wortversammlung) et la cène (Mahlversammlung). La conférence comporte à l'origine le chant des psaumes, l'exercice des charismes (prophétie, glossolalie), l'interprétation et la lecture des Écritures, la prière, etc. Dans Justin (*Apol.*, I, LXVII, 3-5), elle paraît déjà réglementée et limitée à trois exercices : lecture, homélie, prière. La cène faisait, à l'origine, partie d'un repas. Elle ne pouvait donc pas se tenir au même lieu et au même temps que la conférence. La conférence et le repas réunis auraient formé une trop longue séance et la conférence pouvait difficilement s'accommoder d'une salle disposée pour le repas. Mais la conférence reproduit assez exactement les dispositions de la réunion des synagogues. Cette thèse a été, en effet, soutenue par Bickell autrefois, développée et précisée par dom Cabrol. Je ne vois pas que leur nom, pas plus que celui de Duchesne, figure à l'index bibliographique où Probst (écrit *Propst*) est le seul représentant de la littérature catholique. Plus récemment, Mgr Duchesne a exclu l'influence du milieu païen pour admettre celle des ancêtres juifs. Ne va-t-on pas trop loin ? Si les juiveries de la Diaspora ont formé le premier cadre des communautés chrétiennes, des païens ne sont-ils pas entrés directement dans l'Église dès la première heure ? Les pratiques, que l'on définit juives, ne sont-elles pas simplement antiques : usage des repas communs, habitude de désigner un gérant (*magister*) dans les corporations ? Les origines de l'Église sont juives, mais il semble peu probable que, même dans les premiers temps, des influences d'une société plus large ne se soient pas exercées.

A rattacher l'Église à la synagogue, on a moins de chance de se tromper, cependant, quand il s'agit d'une époque aussi ancienne. Tout ce que je voudrais, c'est que M. K. eût ouvert, dans quelque phrase incidente, un jour sur d'autres perspectives possibles. Mais partout il a réuni les données avec une lucidité et un ordre extrêmes, et il les a interprétées judicieusement. Qu'on lise, par exemple, le chapitre où il montre païens, chrétiens et juifs se dressant les uns contre les autres ou ceux qui traitent de la gnose et du développement de la croyance chrétienne, on trouvera toujours la même pondération et le même sens de l'histoire sinon réelle, du moins probable. Car on ne doit pas oublier combien de lacunes nos documents laissent à l'information. La synthèse que nous propose M. Knopf est une des meilleures pour cette période.

Paul LEJAY.

Das Elsass und die Elsaesser von den aeltesten Zeiten bis zum Jahr 610 nach Chr. von Oskar Schoenemann. Strassburg, Ed. Heitz, 1907, IX, 204 p. in-8°. Prix : 4 fr. 40.

« Tout le développement historique de l'Alsace est allemand; aucun peuple vivant n'y a pris part, en dehors du peuple allemand » (p. III). Ce passage, qui efface, sans sourciller, deux siècles de l'histoire moderne du pays, peut donner au lecteur une idée de l'intensité des tendances chauvines de l'auteur. Pour le reste, son petit volume est écrit d'un style pittoresque, même poétique par moments, et il a su donner un certain charme aux hypothèses multiples accumulées dans ses pages au sujet des Alsaciens primitifs, avant et après le déluge, comme aux récits, plus historiques, de la période postérieure de Jules César à la chute de l'empire romain. On revit volontiers avec M. Schoenemann ces très lointains passés ; voici les hommes de l'époque paléolithique, au crâne dolichocéphale, surgi du loess d'Eguisheim, et ceux des grottes de Cravanche ; voici leurs habitations lacustres, leurs armes et leurs tombeaux. L'auteur a vu, de ses yeux de poète, « des petits hommes noirs », venus du midi, se répandre dans la vallée du Rhin, par la trouée de Belfort ; il les a vus se heurter aux géants blonds du nord ; plus tard sont venus les Romains, et enfin la grande inondation des Germains qui a balayé (*weggespült*) tous les éléments étrangers loin du sol de l'Alsace.

La thèse *scientifique* principale de M. S. peut se résumer en ceci : Les premiers venus dans le pays une fois émergé des eaux furent les Ibères. En effet les Vosges, le *Wasgenwald*, c'est la *forêt des Basques*. Ils ont partagé plus tard l'Alsace avec les Ligures, *anté-ariens* comme eux, et comme eux, absolument étrangers aux Celtes ; car l'auteur professe un profond dédain pour les malheureux érudits, les « *Keltenschwaermer* », qui veulent démontrer par l'étymologie l'origine celtique de certains noms géographiques de l'Alsace actuelle. Il est vrai que lui-même opère avec une sérénité incomparable sur le champ parsemé partout de chausse-trappes des étymologies étrusques et ligures. Ce sont, par exemple, les Ligures et non les populations celtiques qui ont dressé le fameux *mur payen* de sainte Odile, mais pas, bien entendu, contre les Germains, comme l'affirment encore certains pseudo-savants bien arriérés. « Pendant des siècles » ces bons Ligures ont vécu, sans être troublés (*unbehelligt*), dans la vallée de la Bruche (p. 81). Alors surviennent les Gaulois aux épées de fer, blonds comme les Germains, leurs congénères, mais auxquels ils ressemblent moralement fort peu. Tandis que ces derniers se distinguent par l'amour du sol et du travail, par le besoin de se créer un *heim* familial, les Gaulois ne rêvent qu'aventures et poussés par la soif du butin, tirent des bordées à travers le monde entier. Ils n'ont jamais constitué que des *masses*, ils n'ont jamais été un *peuple*. Il n'est pas admissible que des Celtes tant soit peu nombreux aient jamais

habité l'Alsace (p. 93) [1]. Il y a donc aussi fort peu de dénominations celtiques dans cette région, mais il faut remarquer que les Allemands (ceux d'alors) qui « germanisèrent à fond » (*gründlich germanisierten*) ont « éliminé » (*ausgetilgt*) la nomenclature ancienne (p. 96).

Les chapitres relatifs à la période romaine sont forcément d'allure moins fantastique ; mais, là aussi, perce le parti-pris de l'auteur. Quand, devant le « danger germain » les Gallo-Romains se réfugient dans les montagnes, les Allemands les y poursuivent et détruisent toutes les *welsche niederlassungen* dans les Vosges et le pays de la Sarre. M. Schoenemann néglige de nous expliquer d'où viennent les îlots de langue romane qui subsitent encore aujourd'hui dans certaines vallées et sur le haut plateau vosgien. Puis les Allamans sont vaincus à leur tour par les Francs et c'est même à cette défaite que le pays doit son nom traditionnel, si l'on devait en croire l'auteur. Selon lui, le *pagus Alisacinze* de l'époque mérovingienne signifierait « le pays de misère » puisque les Allamans y vivaient sous la tyrannie de Clovis [2]. Je crains qu'il n'aie quelque peine à faire prévaloir cette nouvelle découverte philologique, comme à faire accepter, en général, aux savants sérieux cet ensemble de descriptions poétiques, d'hypothèses saugrenues et d'affirmations dénuées de preuves comme une histoire authentique de la primitive Alsace [3].

E.

Ekkehards Waltharius, hrsg. von Karl Strecker. Berlin, Weidmann. 1907. In-8°, XVI et 109 p., 2 mark 40.

Dans l'introduction de cet utile petit livre M. Strecker nous renseigne très clairement sur les manuscrits. Dans ses notes il reproduit tous les passages essentiels de Virgile, de Prudence, de la Vulgate imités par le poète et il montre ainsi comment le moine du xe siècle emploie et place avec intelligence, avec habileté, il faut l'avouer, les locutions de ses devanciers, comment Ekkehard a tiré parti de l'*Enéide*, de la *Psychomachia*, même de la Bible et emprunté, par exemple, au livre des Rois des mots comme *confortare* et *evaginare* (v. 175 et 1361).

---

1. L'auteur veut bien nous apprendre à cette occasion que, dans toute la Gaule elle-même, il n'y avait peut être que soixante mille habitants de pure race gauloise ; le reste est un ramassis d'étrangers et d'esclaves. De là « le fait douloureux à constater pour un cœur français, que sur cent gouttes de sang français actuel il y en a tout plus deux de vrai sang gaulois ! » (p. 94).

2. *Sie « sassen im Elend = El.-Sass » !*

1. Je ne m'arrêterai pas à discuter des points de détail. On peut s'étonner seulement qu'un auteur qui se prétend si bien au courant des légendes locales, répète encore la vieille erreur qui place la rencontre du poète Moscherosch avec Arioviste et les autres héros éponymes teutons au château de Geroldseck-ès-Vosges, alors que M. Henri Schlosser a démontré, dans les plus minutieux détails, qu'il s'agit du château de Geroldseck-sur-la-Sarre (Bulletin des monuments historiques d'Alsace, 2e série, vol. XIV).

Le glossaire a la forme d'un commentaire et il explique plusieurs passages difficiles ; peut-être est-il trop court. M. Strecker a joint à son introduction le fragment anglo-saxon de *Valdere* et les restes de l'époque allemande du moyen-âge.

A. C.

Ernest Gossart, **Espagnols et Flamands au** xvie **siècle** (tome II) : *la domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe* II (1572-98), in-8°, VIII, 303 p., Bruxelles, Lamertin, 1906.

Le second volume de M. G. sur la domination espagnole dans les Pays-Bas a les mêmes mérites que le premier, solidité du fond, agrément de la forme, aperçus judicieux et parfois nouveaux ; l'auteur, en effet, outre les documents publiés qu'il connaît bien, a tiré habilement parti de la correspondance inédite de Philippe II, dont les copies manuscrites, tirées du dépôt de Simancas, remplissent trente et un volumes aux Archives de Bruxelles. Si l'on peut critiquer certaines assertions, qui semblent d'ailleurs contredire l'ensemble du récit, comme le jugement étrangement bienveillant porté sur Philippe II (p. 243 et 255-56), il est difficile de ne pas s'associer à la plupart des conclusions [1]. Les dix chapitres de l'ouvrage, presque toujours terminés par une révision qui a le seul tort d'être quelquefois un peu longue, donnent un tableau exact, concis et relativement complet de l'histoire des Pays-Bas de 1572 à 1598.

Sans entrer dans de grands détails, je me bornerai à relever le résultat le plus intéressant de ce travail, à savoir la démonstration des fautes répétées commises par le fils de Charles Quint, malgré les avertissements de ses meilleurs conseillers, et auxquelles on doit surtout attribuer la perte de la moitié des Pays-Bas et la décadence de la puissance espagnole.

C'est d'abord, dès 1572, le choix du successeur du duc d'Albe : en vain Requesens, malade et ignorant des choses des Pays-Bas, supplia-t-il le roi de le laisser en Milanais ; il dut s'incliner devant un ordre formel et subir des fonctions qu'il ne se sentait pas et n'était pas en état de remplir. Le souverain a toute la responsabilité de l'échec et de la mort de son ministre (1573-76). C'est ensuite l'attitude défiante adoptée à l'égard de don Juan, ce demi-frère qui avait certes trop d'orgueil et d'ambition, mais qui mieux secondé eût peut-être mieux réussi ; le lâche assassinat du secrétaire Escovedo à Madrid annonçait une disgrâce que prévint opportunément la mort prématurée du prince

---

1. M. G. ne dissimule pas du reste les graves défauts du monarque, sa duplicité, sa cruauté qu'il attribue, il est vrai, à la raison d'état, sa lenteur et son irrésolution. « Les remèdes d'Espagne n'achèvent point de venir », écrivait Granvelle le 11 mai 1573, « et avait raison don Pedro de Toledo, qui fut si longtemps vice-roi de Naples, qui disait que s'il devait attendre la mort il voudrait qu'elle vînt d'Espagne, car elle n'arriverait jamais ».

(1578). C'est enfin l'obstination incroyable avec laquelle le roi s'acharna, en dépit de son neveu Farnèse, à entreprendre dans des conditions déplorables les desseins les plus aventureux, soit contre l'Angleterre, soit contre Henri IV. Le désastre de l'invincible Armada fut en partie provoqué par la nomination d'un amiral incapable, le duc de Medina-Sidonia, auquel Philippe II força la main, et par le refus de prendre pour base d'opérations un port des Pays-Bas, comme le conseillait Farnèse. L'échec relatif des campagnes de ce dernier en France, prévu par le grand capitaine, fut exploité par ses ennemis et l'aurait exposé à la rancune perfide de son oncle, s'il n'était mort à temps (3 décembre 1592). Que Philippe II, au lieu de s'épuiser à de funestes ou stériles expéditions, eût consacré à la guerre contre les Provinces-Unies les ressources dont il disposait et les talents de Farnèse, qui sait s'il ne fût pas parvenu à recouvrer ses provinces néerlandaises ? Il n'est pas douteux, dans tous les cas, que sa politique tortueuse, ses procédés de despote sournois et têtu, et son fanatisme religieux, qui ne reculait pas devant l'assassinat, ont été les principales causes de ses désastres.

Albert WADDINGTON.

La police secrète du Premier Empire, bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur, 1804-1805, publiés par Ernest d'HAUTERIVE d'après les documents originaux inédits déposés aux Archives nationales. Préface de Louis Madelin. Paris, Perrin. 1908. In-8°, XVI et 595 p. 12 francs.

M. d'Hauterive a l'intention de nous donner tous ces bulletins, et voici le premier volume qui va de juillet 1804 à juillet 1805. On ne peut qu'applaudir à l'entreprise, que louer le zèle et la persévérance de l'auteur : *grande patientiae documentum.* Il s'est naturellement contenté de reproduire en leur entier et selon le même ordre que dans le bulletin, les pièces qui concernent l'histoire générale et notamment l'histoire de la chouannerie et des complots. Mais il y a joint les articles relatifs à d'importants personnages et les récits où il y a du piquant, du pittoresque. Il n'a pas omis de citer en note les réflexions que font Desmarest et Fouché. A la suite de chaque bulletin, sous le titre de « événement divers » et de « faits divers », il a résumé les petits faits, événements de moindre portée et crimes ou accidents, en mentionnant sans exception aucune tous les noms propres d'individus. De même, il signale sous le titre d'annexes les pièces spéciales, souvent curieuses, qui accompagnent le bulletin et, là encore, il cite les noms propres qui s'y trouvent. En somme, on a l'essentiel de ce bulletin que l'empereur a feuilleté, consulté, et qui lui a inspiré ses ordres. La valeur de cette publication est rehaussée par deux tables : une table analytique très bien faite avec une foule de sous-titres classés par ordre alphabétique et résumant les matières particulières qui se rattachent à une matière générale ; 2° une table des noms de per-

sonnes suivis des prénoms, d'un mot caractéristique et même, autant que possible, d'une indication des dossiers individuels. Tout ce que nous venons de dire suffit pour montrer aux chercheurs quelle entreprise difficile M. d'Hauterive avait assumée et tout le gré qu'on lui doit pour l'avoir menée à bonne fin. Ira-t-il jusqu'au bout ? *Ars longa, vita brevis*. Pour l'instant, et quand il n'aurait publié que ce volume où il y a tant de renseignements, il a rendu un grand service à l'histoire, et le courage dont il a fait preuve, le savoir et l'ingéniosité qu'il a dû déployer dans sa tâche nous interdisent toute critique. A quoi bon noter de menues erreurs — bien que M. d'Hauterive nous prie de les lui signaler — lorsque le travail témoigne de tant de soin et de labeur et qu'il est si méritoire et si utile [1] ?

A. C.

Edmond Estève. **Byron et le romantisme français**. Essai sur la fortune et l'inuflence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850. Paris, Hachette, 1907; in-8° de 560 pages.

L'influence de Byron sur la pensée française, au cours de l'époque proprement romantique, a été assez importante pour mériter une étude de cette étendue et de cet approfondissement. Et si la méthode employée par M. Estève pour faire rendre à ce copieux sujet à peu près tout ce qu'il pouvait donner ne va point sans quelques longueurs et quelques redites, elle est très propre à exposer successivement les raisons du succès de Byron en France, les différents classements et comme les paliers successifs de sa renommée chez nous, enfin la dette contractée auprès du poète anglais par quelques-uns des nôtres, et des plus grands.

Le livre premier, le *Byronisme avant Byron*, serait un peu pauvre s'il prétendait vraiment fournir le détail de tout ce qui d'avance s'apparentait à cette inspiration, à cette désinvolture pathétique, à tant de sarcasme et tant de lyrisme : mais il s'agit, pour M. E., d'expliquer la fortune de Byron en France par les divers éléments partiels dont le byronisme fut la synthèse et qui se trouvaient en suspens dans l'atmosphère intellectuelle du début du XIXe siècle. Même dans ces limites, c'est une répartition bien simplifiée qui s'en tient à ceci : « La France, représentée par Rousseau, Voltaire et Chateaubriand, en avait fourni sa bonne part. L'Angleterre et l'Allemagne, Young, Goethe, Schiller,

---

1. Voici pourtant quelques remarques. Lire, non *Aimard*, *Betmann*, *Douzelot*, *Frésinet*, *Haukersbourg*, *Montlégier* et *Montligier*, *Musca*, *Offarel*, *Péron* (général), *Quanty*, *Reinhart*, *Renterholm*, *Schinderhames*, *Schlabendorf*, *Starenberg*, *Treisch*, mais Eymar, Bethmann, Donzelot, Fressinet, Hawkesbury, Montélégier, Muscar, O'Farell, Peyron, Quantin, Reinhard, Reutersholm, Schinderhannes, Schlabberndorf, Starhemberg, Treich. *Allemain* est le même que Almain, *Klingin* que Klinglin, *Rasch* que Rœsch. P. 233 *Steguenhien* doit être Hegenheim. P. 473 il n'y a pas de *Lajoux* dans le Haut-Rhin.

donnaient le reste ». Et, par exemple, dans cette énumération et dans les chapitres qui la développent, je ne vois rien qui explique l'attrait que l'orientalisme de Byron exerça, ou le rapide accord qui s'établit entre le poète anglais et une partie de l'opinion hostile à la Sainte-Alliance et à la Restauration. Peut-être suffirait-il, dans ces études d'influence, d'indiquer la première *fissure* par où l'œuvre étrangère pénètra dans un nouveau public, et de marquer les consonnances initiales : la suite peut très bien se produire d'elle-même, ne fût-ce que par l'action d'un succès antérieur.

Le deuxième livre, *Les étapes du byronisme en France*, débute précisément par cette « infiltration » qui est toujours, en histoire littéraire, un phénomène si curieux et qui ne peut manquer, Byron étant en cause, d'être infiniment révélatrice. M. E. met en valeur le rôle qui revient à Genève dans les premières informations du public continental : il serait juste d'y insister encore davantage et de noter l'espèce de réprobation initiale qui, par le séjour de Byron à Genève en 1816, s'attacha de ce côté à sa gloire de poète (et cet épisode de la vie du poète, avec son retentissement sur l'opinion, mériterait d'être étudié de près par quelque travailleur genevois). C'est ainsi que l'opinion de Sismondi, le 20 juin et le 11 juillet 1816, aurait dû être citée : « Lord Byron a trop de génie pour qu'on ne désire pas de le voir, et trop de méchanceté et un orgueil trop susceptible pour qu'après l'avoir vu, on ne cherche pas à s'en tenir éloigné.... On raconte de lui des choses si odieuses, que toute espèce de sévérité contre lui paraît être bien méritée; seulement, il s'agit de savoir si cette exclusion ne vient pas plutôt du plaisir que sent toujours la médiocrité à exercer sa puissance sur un homme distingué [1] ». Une seconde « infiltration » devrait, à mon sens, être recherchée dans le monde de l'émigration, soit parmi des émigrés rentrés et restés en relations avec la société anglaise, soit parmi ceux que la Restauration ramena en France : et c'est encore ici une gloire un peu « satanique » que nous verrions attribuer au noble poète. De 1820 à 1824, la renommée de Byron fait invasion dans le public français : divisé en matière de romantisme, quasi unanime en fait de philhellénisme, il ne peut que voir, dans l'œuvre et la vie du poète anglais, un objet de scandale, d'admiration, d'édification singulièrement approprié à ses préoccupations. C'est ensuite la génération de 1825, « mélancolie et satanisme », et la génération de 1830, « ironie et passion », qui mettent l'auteur de *Lara* et de *Don Juan* au premier rang de leurs maîtres : puis, de 1835 à 1840, le déclin fait rentrer cette comète éblouissante dans la zone la plus indifférente du ciel littéraire. M. E. établit l'histoire de cette influence et de cette fortune avec une grande sûreté d'information et c'est à peine si quelques noms et quelques œuvres manquent à son enquête : ceux de Denne-

1. *Lettres à Mme d'Albany*, publiées par Saint-René Taillandier, p. 281 et 283.

Baron [1], d'Arnault [2], de Barbier [3], l'indication de quelques articles significatifs, celui du *Miroir* du 14 juillet 1821, ceux de la *Quotidienne* des 28 juillet, 20 août, 11 octobre 1824. D'ailleurs, sans sacrifier à la vaine prétention d'être « complet », M. E. a rassemblé assez de faits, interprété assez de manifestations et d'allusions pour que la part qui revient à Byron dans les divers aspects du romantisme français puisse être considérée comme définitivement établie par lui. Un des résultats les plus précieux de son enquête, pour l'histoire générale des idées, est la lumière qu'elle jette sur la « date critique » de 1824, qui marque la marche en avant de « l'aile gauche du romantisme », l'organisation (grâce en partie au prestige de Byron) d'un romantisme libéral en face de l'ancien romantisme *emmanuélique* : c'eût été le cas de sonder la fameuse mauvaise humeur de Chateaubriand à l'égard de son émule britannique, et de rechercher si une certaine rancune de chef abandonné ne s'y mêlait point [4].

Le livre troisième, *Byron et les maîtres du romantisme français*, reprend plus en détail, pour les principaux écrivains de la génération de 1830, les questions d'influence ; et que ce soit pour le V. Hugo des *Orientales*, pour Lamartine, Vigny et Musset, ou bien pour les romanciers et les dramatistes, G. Sand, Balzac et Dumas, les rapprochements fournis par M. E. documentent d'une manière souvent irréfutable, toujours intéressante, la recherche des origines littéraires d'un motif, d'un type, d'un moyen d'expression. Le seul inconvénient de ces confrontations est celui qu'on peut mettre à la charge de toutes les recherches de ce genre : elles semblent attribuer à une seule source des détails qui procèdent évidemment, en réalité, d'origines plus complexes. Il n'est pas vrai que « le vague et l'inexpliqué » n'aient pas semblé inhérents à bien des héros de W. Scott (p. 482) et Granier de Cassagnac expliquait même le premier succès du romancier écossais par ses figures mystérieuses ; la chevauchée de *Lenore* à côté de *Mazeppa*, les poèmes de Moore à côté de *Ciel et Terre* ou du *Giaour*, et tant d'autres « doubles » de tout genre vinrent, sur tant de points, renforcer l'action byronienne qu'une attribution trop stricte est toujours délicate. Il y a eu là, comme pour le classicisme et l'antiquité, une « innutrition » dont on ne saurait en bien des cas répartir en toute assurance les divers éléments.

Encore un certain nombre de monographies de cet ordre et de cette

1. Pour ses fragments du *Corsaire* dans l'*Almanach des Muses* et les *Annales romantiques* de 1825 à 1830.

2. Pour son imitation d'un morceau du *Corsaire*, dès 1818.

3. Traductions de Byron dans *Chez les Poètes*. Ajouter le *Dialogue des Morts* entre Byron et la comtesse de Grignan, par la comtesse de Bradi (*Ann. de la litt. et des arts*, 1825, t. XXI, p. 144). Berlioz aurait mérité — au même titre que Delacroix — mieux qu'une mention.

4. La note 1 de la p. 22 aurait pu relever la manifeste impossibilité d'une lettre de Byron, *étudiant à Cambridge*, à Chateaubriand, *à l'apparition d'Atala*.

valeur, et l'histoire des influences étrangères qui ont contribué à donner sa forme à notre romantisme sera aussi déterminée qu'elle mérite de l'être [1].

F. BALDENSPERGER.

Henri LICHTENBERGER. **L'Allemagne moderne.** Son évolution. Paris, Flammarion, 1907. In-18, p. 399. Fr. 3.50.

Victor BÉRARD. **La France et Guillaume II.** Paris, Colin, 1907. In-18, p. 315. Fr. 3,50.

UN PESSIMISTE. **Guillaume II et son peuple.** Traduit de l'allemand. Paris, Perrin, 1907. In-16, p. 198. Fr. 2,50.

I. Ce n'est pas un tableau de l'Allemagne contemporaine qu'a retracé M. Lichtenberger, c'est bien plutôt la genèse de cette Allemagne ; un second volume serait presque nécessaire pour nous donner le spectacle complet de ce qu'est actuellement l'empire allemand. Ces enquêtes d'ailleurs, auxquelles invite naturellement le passage d'un siècle à l'autre, versent presque toujours dans une étude rétrospective et sacrifient plus ou moins l'examen difficile et complexe du présent. C'est aussi le caractère de celles qui ont été tentées dans ces dernières années en Allemagne et dont M. L. a voulu nous faire connaître les résultats. Il s'est défendu trop modestement d'apporter à juger le bilan du siècle écoulé une opinion personnelle ; il n'a prétendu, dit-il, que résumer les synthèses que les savants allemands les plus compétents nous ont présentées de la dernière évolution de leur pays. De fait, si en particulier l'étude d'histoire contemporaine que M. Lamprecht a ajoutée à sa grande Histoire d'Allemagne a trouvé en bien des pages un écho trop fréquent et trop fidèle, il n'en reste pas moins que l'auteur nous offre une esquisse impartiale, judicieuse et bien documentée des transformations de l'Allemagne au XIXe siècle, sans s'interdire, malgré une réserve très naturelle, les appréciations indépendantes. Au reste ses travaux sur Wagner, Nietzsche et Heine, sans parler de ses études de langue et de littérature, lui donnaient le droit de ne pas se borner au seul rôle d'interprète. J'aurais seulement souhaité qu'il eût mêlé à l'exposé des théories et des tendances plus de faits concrets; son étude y aurait perdu un peu du ton gris qu'on n'évite guère à développer des abstractions, et elle eût mieux précisé les phases et le terme provisoire de cette merveilleuse expansion du plus intéressant de nos voisins.

Je ne peux que résumer très brièvement les quatre livres où l'auteur étudie tour à tour l'évolution économique, politique, intellectuelle et artistique de l'Allemagne. Le premier expose la transformation de l'Allemagne agricole en une nation industrielle sous le régime

---

1. Lire Auger p. 134, Dorison p. 384; je suis moi-même responsable de l'erreur p. 202 : c'est Euphorion qui est un « Byron idéal » ; quelques paginations inexactes dans l'index des noms propres (cf. Moore en particulier).

de l'entreprise capitaliste avec les changements que cette modification a apportés dans la constitution des anciennes classes. C'est un des meilleurs avec le troisième qui traite de l'évolution de la pensée religieuse et philosophique, et c'est dans ces deux là que le large public français auquel l'ouvrage s'adresse aura le plus à apprendre. La matière du second, sur la politique, lui est plus familière. Quant au quatrième, il est un peu trop rapide, composé sans beaucoup de rigueur, et trop restreint à l'exposé des tendances (et encore toutes n'y figurent pas, comme l'*heimatkunst*) ; il ne nous renseigne guère que sur l'évolution des arts décoratifs et nous laisse ignorer presque entièrement ce que sont la plastique, l'architecture et même la poésie et la musique contemporaines. Il était sans doute difficile dans le cadre que s'était imposé l'auteur d'être plus complet, et son livre si substantiel et si bien informé sera certainement très utile pour faire saisir les origines de la puissance allemande. Je tiens aussi à signaler le court chapitre de psychologie ethnique qui sert de conclusion au livre et où M. L. a heureusement caractérisé les qualités de discipline et de sagesse de la race, le sens de la tradition et le goût de l'initiative, le respect de la hiérarchie et un sentiment croissant de solidarité, tout un ensemble de dons naturels qui, servis par la faveur des circonstances, ont fait les succès de l'Allemagne moderne [1].

II. Avec M. Bérard nous sommes bien exclusivement dans l'Allemagne contemporaine, mais son livre n'est pas une étude des rapports de la France avec l'empereur allemand ; ce titre ne sert qu'à relier entre eux des articles publiés dans la *Revue de Paris* de 1901 à 1906. Le second mis à part, qui traite du commerce franco-anglais, leur ensemble offre un intéressant aperçu, spirituellement et malicieusement écrit, de la diplomatie de nos voisins et de leur situation économique. L'affaire du Vénézuéla, la pénétration de l'Allemagne en Asie-Mineure, tout récemment son intervention au Maroc, le rôle de ses financiers en Orient et dans l'empire chérifien, son évolution économique et en particulier la crise de 1902 ont fourni une série de brillants chapitres, bien documentés, non moins attachants pour le géographe et l'économiste que pour le politique. On pourrait seulement leur reprocher un persiflage trop prolongé à l'égard de Guillaume II et le désir de prouver à toute occasion et à tout prix la noirceur et le machiavélisme de la diplomatie allemande. En revanche

---

1. P. 39, le *morgen* représente le labour d'une journée et non d'une *matinée* ; on dit dans telle de nos provinces un journal. P. 114, faire de Bismarck après M. Lamprecht, un nerveux et presque un détraqué est bien excessif. P. 331, le caractère *industriel* de la production moderne des livres est une autre exagération empruntée à M. Lamprecht. P. 340, donner Wagner comme un exemple d'art démocratique est assez contestable. Enfin il y a çà et là quelques lapsus : p. 90, *l'empereur* pour le roi ; p. 135, *congrès* d'Algésiras ; p. 240, *Stanpitz* pour Staupitz ; p. 305, chose *ou soi*, pour en soi ; p. 371, *suffisamment* pour insuffisamment.

M. Delcassé sort de toutes ces discussions blanc comme neige : il n'a ni isolé l'Allemagne ni débauché l'Italie et M. B. lui fait même donner un billet de confession par le prince de Bülow. Le grand discours que le chancelier prononça au Reichstag le 14 novembre 1906 (et non le 15) a été le prétexte d'un abondant commentaire qui résume, avec quelques redites inévitables, la politique de l'Allemagne à l'égard de la France [1].

III. L'aigre réquisitoire du *Schwarzseher* que cite M. Bérard et qu'il a dû savourer ne doit pas être pris trop au sérieux. La brochure est si pleine de parti-pris, si injuste et si exagérée qu'elle manque le but et que la part de vérité qu'elle peut renfermer est affaiblie par le dénigrement systématique. Ne considérer dans Guillaume II qu'un autocrate agité, impatient de toute critique, un dilettante politique infatué de lui-même, et ne chercher les ressorts de son gouvernement que dans le favoritisme et les intrigues d'une camarilla, c'est à coup sûr voir plus noir qu'il n'est permis, et le rôle du *laudator temporis acti* ne comportait pas tant de dureté pour les successeurs de Bismarck. On aurait en tout cas souhaité trouver au lieu de simples affirmations au moins un modeste faisceau de preuves. La traduction de ce factum, qui ne s'imposait donc pas, m'a paru bien faite, quoique je n'aie pu en contrôler la fidélité ; elle n'est pas cependant exempte de germanismes, d'obscurités et de contre-sens, dûs à une interprétation trop servile, et de nombreuses trivialités d'expression ; enfin certains noms propres ont été estropiés.

L. Roustan.

Mermeix, **Le Syndicalisme contre le Socialisme**, 1 (vol. in-18 1-322 p. Société d'éditions littéraires, 1907.

Le « Syndicalisme » mérite-t-il d'avoir une histoire ? Son influence, ses progrès seront-ils durables ? Ou s'effondrera-t-il comme tant de ces groupements, qui dans l'évolution mouvante et accidentée du socialisme contemporain ont successivement effrayé la bourgeoisie, puis ont disparu sous le poids de leurs erreurs de doctrine, leurs divisions de personnes et l'indifférence ou les rancunes de la classe ouvrière ? L'avenir seul le dira. En attendant, il est intéressant de recueillir les faits relatifs aux débuts et au développement inattendu de cette « Confédération générale du travail », élevée contre le parti

1. P. 160, 5 ou 6 millions d'Allemands émigrés en Amérique, c'est beaucoup trop peu : l'évaluation courante est de 10 millions, et même les historiens allemands parlent de 25 millions d'Américains de race allemande. P. 274-75, Muggelsee n'est pas le nom d'une localité et le bourgmestre de Köpenick s'appelait Langerhans, et non *Langermans*. P. 276, le mot de *Reichsmüdigkeit* est mal interprété, on ne saurait en faire un pendant du fameux « la France s'ennuie ». P. 287, le séjour de de Moltke en Turquie se place dans les années 1835-39. P. 310, ce n'est ni dans le *Seihoun* ni daus le *Djihoun* que se noya Barberousse, mais dans le Gök-Sou, avant Selefke.

socialiste parlementaire, qui n'est rien si l'on prend les chiffres de ses adhérents cotisants et de ses budgets, qui a déjà été quelque chose par l'émoi qu'elle a causé au gouvernement et à la population parisienne, et les concessions qu'elle a arrachées aux socialistes bourgeois, qui par son programme d'action directe et de grève générale opposé aux procédés plus lents de conquête des pouvoirs publics chers à ceux qui en détiennent déjà une partie, entraîne les esprits simplistes des classes laborieuses, et s'assure le concours des anarchistes libertaires. M. Mermeix a consciencieusement réuni les éléments d'une histoire de ce mouvement (dit *prolétarien* bien qu'un grand nombre de ses chefs ou de ses propagandistes soient des intellectuels . Il a montré comment les syndicats prévus par la loi de 1884 avaient été en partie détournés de leur but par d'habiles politiciens, comment les Bourses du Travail étaient devenues, par la faiblesse des municipalités, des centres révolutionnaires, comment le dogme de la souveraineté des minorités audacieuses tendait, de l'aveu même des chefs prolétariens, à se substituer dans la lutte de classes à celui de la souveraineté du nombre proclamé par la Révolution[1]. Peut-être M. M. n'insiste t-il pas assez sur le *verbalisme* qui est au fond des manifestations du nouveau syndicalisme comme il est en général dans toutes les formes du socialisme français. On a pu dire de celui-ci qu'il était une religion de l'utopie. Seulement cette fois l'utopie de la grève générale prend, par sa haine de l'Etat et sa propagande anti-militariste, un sens nettement anarchiste et détracteur de toute unité nationale.

Eugène d'Eichthal.

L'esthétique de Jean-Sébastien Bach, par André Pirro, 1 vol. gr. in 8° 538 p. chez Fischbacher.

Je ne connais pas de plus grand et de plus beau sujet, pour un philologue musicien, que celui-ci : l'esthétique de Bach. Le programme à suivre était admirable : pour la technique, il impliquait une synthèse de la musique tout entière, car Bach est à la fois le point d'aboutissement de tout l'art de la Renaissance et le point de départ de tout l'art moderne ; pour l'étude purement morale et sociale qui doit servir de base à un tel travail, il impliquait une analyse du génie allemand lui-même, de quelques-uns de ses traits essentiels et de sa formation dans un domaine déterminé. Bach est le résultat d'hérédités accumulées et de concentrations sociologiques diverses : peu d'artistes ont été représentatifs à un degré aussi éminent. Ce créateur colossal dont l'œuvre est une source inépuisable d'invention, de puissance, de grâce, de fantaisie, et qui a manié le langage des sons avec la même aisance que les métaphysiciens de son pays ont manié

---

1. Cf. le volume très instructif le *Parti socialiste et les Syndicats* (Cahiers de la Quinzaine) par Etienne Buisson (1907) et le *Mouvement socialiste* (passim).

les idées abstraites, a montré dans la vie pratique un caractère très vulgairement et très naïvement bourgeois ; en toute chose, il semble s'acquitter avec tranquillité d'une fonction normale. Il est religieux, mais sans mysticisme et sans fanatisme ; il est « sensible », mais il se contente de l'amour conjugal, et ignore les grands orages intérieurs qu'ont connu les Beethoven, les Berlioz, les Wagner ; il est instruit et cultivé, mais peu curieux des vastes horizons, il répugne aux théories, et la bibliothèque d'un bachelier lui suffit ; il aime la nature, mais sans jamais être ce que nous appelons un « rêveur ». Il produit avec une abondance intarissable, mais ce n'est ni pour la gloire, ni pour le grand public, à la façon moderne : c'est, le plus souvent, pour satisfaire à la demande de quelque noble personnage ; c'est surtout pour s'acquitter d'un service régulier dans une communauté religieuse. Cette tranquillité parfaite dans une des productions les plus riches et les plus étonnantes que nous connaissions, tient précisément aux causes sociales profondes qui concourent ici à former un génie individuel. Inconsciemment, le compositeur est conduit, soutenu, porté, par les forces de la tradition et de la race : la principale est l'aptitude des Allemands à l'abstraction. Ces forces se réunissent en lui, sans tumulte, et prennent en lui — grâce à une nature physiologique très saine et très solide — un éclat nouveau. Cette *santé* de Bach est très importante. Si l'on veut comprendre cela par voie de contraste, on peut songer à Novalis, faux musicien dont l'œuvre trouble me semble due à une déviation de l'instinct musical foncier des Allemands, déviation compliquée de tares de famille. Ajoutez que Bach ne représente nullement un nationalisme exclusif et fermé ; il est de son temps et n'a d'hostilité violente contre aucune des tendances de ses contemporains : cédant aux habitudes et au goût du jour, il a fait des emprunts aux Italiens et aux Français, qui, mieux encore que les organistes allemands du XVIIe siècle, lui ont fourni quelques modèles d'élégance.

On voit la complexité admirable en même temps que l'intérêt supérieur d'un tel sujet. M. Pirro l'a compris tout autrement, d'une façon qui rappelle le récent ouvrage de M. Schweitzer dont j'ai parlé ici même, et que j'ai grand peine à m'expliquer, de la part d'un homme d'aussi grand mérite. Il ne voit et ne commente que des minuties d'écriture musicale !

Pour M. P., Bach est une sorte de prédicateur qui veut faire pénétrer dans l'esprit des fidèles les vérités de la religion, et qui, mettant la musique au service de cette entreprise, s'attache à souligner, à commenter avec les ressources de son art, à illustrer par des images musicales, certains textes liturgiques. Tout entier, d'un bout à l'autre, le livre est consacré à montrer ceci : l'adaptation aux paroles des éléments expressifs mis en œuvre par le compositeur. Le premier chapitre est intitulé : « *Direction* des motifs ». M. P. veut dire que

quand les paroles expriment l'idée d'élévation vers le ciel, le dessin mélodique devient ascendant; sur des paroles exprimant une chute, il devient descendant. Singulière introduction à une étude sur Bach ! *Deuxième chapitre :* « formation des motifs ». L'auteur recherche le rapport des paroles avec la consonance, les notes répétées, les altérations, le chromatisme. Dans les 3e et 4e chapitres, les mélodies simultanées sont étudiées au même point de vue : illustration de la littérature par la musique. Les chapitres V et VI sont consacrés à l'accompagnement instrumental « commentaire du texte littéraire », et à l'orchestration « déterminée par le même texte ». Ainsi, « Bach *enlace* d'une arabesque de violoncelle le chœur de la cantate Gott ist mein König, où l'on demande au seigneur *de ne point livrer* ses tourterelles à l'ennemi ». Bach fait produire aux instruments « une sorte de frémissement *métallique* » pour accompagner l'air de basse : « ô Jésus, fais que mon cœur soit *l'argent* dont je te paie « (p. 222). Dans le premier air d'alto de la Matthäus-Passion, « deux flûtes *se répandent en cascades perlées*, quand la voix chante : que les *gouttes de mes larmes* deviennent pour toi, ô Jésus, d'agréables parfums ! » (p. 229). Ailleurs, trois haut-bois « crépitent en tourbillons embrasés, pour symboliser les flammes de la colère divine ». Dans le duo d'alto et de ténor de la cantate *Man singet mit Freuden vom Sieg*, le basson tisse des voiles d'ombre pour accompagner ces paroles : « la nuit est proche », etc... etc... De tout cela ne peut se dégager que l'idée d'un Bach précieux et mièvre, cherchant le joli et plein de mignardises. Suivant cette conception du sujet, M. P. se laisse entraîner à des formules qui manquent un peu de précision : « l'ample harmonie de ces phrases instrumentales donne à la composition comme un ciel d'or mat ;... le solo de violon est d'une sérénité plus limpide encore » (p. 210) ; et quelques lignes plus loin : « l'expansion de la félicité intérieure déborde dans un merveilleux chant de violon, au thême simple et aérien, qui flotte comme une buée *parfumée* dans la splendeur d'un matin tiède ». A la p. suivante (211) il est encore question de « la lumière *embaumée* où se meut un accompagnement de violon ». M. Schweitzer avait surtout vu en Bach un visuel et un peintre ; M. Pirro va plus loin : il trouve assez souvent, dans les cantates, des impressions de l'odorat. Il y a quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces observations ; mais la plupart d'entre elles sonnent faux.

Un peu ahuri par cette façon systématique de rétrécir et de rapetisser un sujet aussi grandiose, j'arrive au chapitre VII, où on lit : « A le considérer en artiste, ce travail que nous avons fait jusqu'à présent a quelque chose de sacrilège. Il nous a fallu ruiner toute la force synthétique de la musique, diviser sa beauté cohérente, éparpiller ses traits et dessécher sa grâce. Il nous a fallu tirer, des hymnes prophétiques, un mot à mot d'enfant, etc... » p. 245). A la bonne

heure! M. Pirro va-t-il donc aborder la partie vraiment intéressante du sujet? non; il s'est borné à faire lui-même la critique de son travail, car c'est toujours « de la traduction du texte verbal » (titre général de ce chapitre) qu'il est question. Dans le chapitre VIII, le titre analytique annonce une étude sur la fugue; je m'empresse de m'y reporter, avec l'impatience de trouver enfin une caractéristique du vrai Bach; mais cette étude se réduit à deux pages et demie (324-327), et la fugue est encore caractérisée au point de vue métaphorique et littéraire : Bach ne se sert pas de la fugue « comme d'une forme abstraite, inventée pour la seule musique.... Il cherche d'abord, dans le sujet, à traduire le sens profond des *mots* qui lui sont présentés ». Rien ne me paraît plus étrange que ce jugement, qui — sans être absolument faux — est inadmissible ! (f. 326). M. Pirro a eu constamment entre les mains l'édition de la Bach-Gesellschaft. Il y a glané un nombre énorme de métaphores musicales qu'il énumère et juxtapose avec patience. Il faut arriver au douzième et dernier chapitre pour trouver quelques renseignements sur le caractère de Bach. Ils sont très écourtés et insuffisants; de plus, ce n'est pas à la fin, mais au début de l'ouvrage qu'ils auraient dû trouver place !

En tout cela, M. P. ne nous a pas dit l'essentiel. Que Bach soit expressif, coloré, instinctivement porté à adapter, sur quelques points importants, le langage musical au langage verbal, c'est ce qu'on ne peut pas nier; encore eût-il fallu nous dire, en parlant d'*images* musicales, en quoi elles consistent, quelles sont les ressources dont dispose la musique et quelle est, au point de vue de l'exactitude réaliste, la limite de ces ressources [1]. Mais se borner à ces mêmes observations, me paraît méconnaître et rabaisser le plus grand des compositeurs. Bach représente une forme du génie musical qui, même dans les œuvres avec paroles, est caractérisée par sa complète indépendance des autres arts du rythme. Quelquefois, cela est vrai, il pense à la suite du littérateur, et ne dédaigne pas de traiter un motif pittoresque : c'est même, chez lui, un trait authentique de naïveté allemande; mais son *habitus* intellectuel et artistique se manifeste dans ce fait que ne comprennent ni les grammairiens, ni les musiciens d'ordre inférieur : il pense sans le secours des mots et des concepts, rien qu'avec des sons et des formes sonores. Ne pas comprendre cela, c'est ne rien comprendre, selon moi, à Bach, à la grande musique, et au génie musical allemand. Que M. Pirro applique sa méthode d'analyse à nos grands opéras-comiques, soit ! Mais quand il s'agit de Bach, ces petites illustrations sonores d'un texte littéraire donné sont peu de chose. L'esthétique de Bach, c'est un

1. C'est ce que j'ai fait dans mes *Rapports de la musique et de la poésie* (Alcan, 1894) où la question des « images » musicales est étudiée pour la première fois. M. P. qui me fait l'honneur de me citer, à plusieurs reprises, pour des choses insignifiantes, a oublié ce point important.

art particulier de penser, de construire et de développer ; il ne faut pas la chercher surtout, comme l'ont fait MM. Schweitzer et Pirro, dans les Cantates, — dont plusieurs sont admirables, mais, en général, écourtées, superficielles, hâtivement écrites : il faut chercher le génie du musicien dans les compositions sans programme verbal ou dans les grandes architectures polyphoniques, telles que les *Suites*, les *Inventions*, les chœurs des *Passions* et de la messe en *si* mineur, les *fugues du clavecin bien tempéré*, et, au même rang que la messe et les Passions — les *Concertos brandebourgeois*...

Jules Combarieu.

Fr. Strohmeuer, **Der Artikel beim Praedikatsnomen im Neufranzoesischen.** — Fribourg, J. Bielefeld, 1907 ; un vol. in-8°, de 54 pages.

M. Strohmeuer reprend dans cette petite brochure une question que presque tous les grammairiens ont effleurée, mais sans la vider complètement (j'estime cependant que, suivant son habitude, Lücking avait donné à cet égard des indications brèves, mais précises). Il se demande dans quels cas, en français moderne, le substantif qui sert de prédicat est pourvu ou non de l'article. La discussion est étayée naturellement sur de longues listes d'exemples en général bien disposés, et auxquels je ne reprocherai guère que d'être un peu trop souvent tirés de la littérature grammaticale proprement dit. Comme conclusion, l'auteur aboutit (p. 54) à poser cette double règle : 1° le nom prédicat s'emploie sans article quand il a un caractère adjectival ou verbal; 2° il s'emploie avec l'article quand il a un caractère substantival. J'y souscris volontiers, et je crois bien que telle est en effet la tendance de la langue : je me demande cependant si, dans cette formule, l'effet n'est pas un peu pris pour la cause. Ceci nous entraînerait loin. Ce qui est certain, c'est que la présence de l'article devant le prédicat est un fait historique, qui s'est produit d'une façon lente et progressive : M. Strohmeuer en a touché quelque chose (p. 44-47), mais ce n'est pas là le sujet qu'il s'était proposé de traiter. L'usage du partitif notamment a été bien long à s'introduire, puisque Montaigne disait encore : *Ce sont dangereux exemples*, et Molière lui-même : *Ce sont légères blessures.*

E. Bourciez.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 novembre 1907.* — L'Académie a nommé associé étranger M. le duc de Loubat, en remplacement de M. Sophus Bugge, décédé.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sres.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1907

Musil, L'Arabie Pétrée. — Baumstark, L'Orient chrétien. — Blass, Les Euménides d'Eschyle. — Harnack, Le christianisme dans les trois premiers siècles. — Brochet, Saint Jérôme et ses ennemis ; Correspondance de Saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère. — Geffcken, Aristide et Athénagore. — Toutain, Les cultes païens dans l'Empire romain, I, 1. — Ginzel, Chronologie mathématique et technique. — Kraft, Steinhöwel et l'histoire de Jérusalem du moine Robert. — Seignobos, L'histoire dans l'enseignement secondaire. — Ch. de Roche, Les noms de lieu de la vallée Moutier-Grandval. — Ive, Les chants populaires de Velletri. — Académie des Inscriptions.

Arabia Petraea von Alois Musil I. Moab. Topographischer Reisebericht (avec 1 pl. et 190 fig. dans le texte ; Vienne, 1907 ; Hölder ; in-8°, pp. xxiii-443.

Le Dr A. Musil a entrepris pendant six années (1896-1902), avec une audacieuse témérité et un rare bonheur, différents voyages dans la région qui formait l'ancienne Moabitide ; après avoir été occupé par les Nabatéens, ce pays fit ensuite partie de la province romaine d'Arabie, et il est aujourd'hui habité par des tribus de bédouins nomades, réputées fort peu hospitalières.

La publication des résultats de cette exploration comprendra trois sections : topographie, ethnographie, épigraphie. Le présent volume ne contient qu'une partie des études topographiques. C'est en réalité le commentaire pratique de la *Carte de l'Arabie Pétrée* que l'auteur a publiée récemment [1].

D'une façon approximative, le champ d'exploration décrit ici par M. M. est compris dans un quadrilatère, limité à l'Ouest par la partie inférieure du Jourdain et la Mer morte, d'une longueur d'environ cent kilomètres du nord au sud, sur cent cinquante kilom. de l'O. à l'E. L'étendue du volume consacré à un espace relativement restreint permet de se faire une idée de l'abondance des détails qui y sont accumulés. Après un coup-d'œil général d'une vingtaine de pages, tout le reste de l'ouvrage n'est guère que la transcription

1. *Karte von Arabia Petraea* nach eigenen Aufnahmen. (1 : 300,000) ; Vienne, Hölder, édit.

des carnets de route de l'explorateur [1]. Les distances sont notées minutieusement, les indications topographiques sont clairement données, les relevés archéologiques soigneusement faits et illustrés de nombreuses reproductions photographiques. Parmi les sites les plus importants décrits par M. M., il convient de mentionner le Kérak, aṭ-Touba, Msatta, Qouseir el-'wayned, Qaṣr el-Harâni, et surtout Qouseir 'Amra; la découverte de ces dernières ruines, en plein désert, constitue une véritable trouvaille archéologique, et l'Académie de Vienne a eu l'heureuse inspiration d'en faire connaître le relevé détaillé dans une superbe publication [2]. Une des grandes difficultés pour les voyageurs européens qui s'aventurent au milieu des populations arabes est de bien saisir les nuances si délicates de la prononciation, chose absolument indispensable pour rendre correctement la physionomie des noms propres. Le long séjour de M. M. au milieu des tribus bédouines l'avait familiarisé avec leur langage, et, sur ce point, la fidélité de ses transcriptions paraît irréprochable. Le volume se termine par des tables très complètes; celle des noms modernes (plus de 800 toponymes) les donne tous accompagnés de leur forme arabe. On ne saurait trop féliciter le Dr Musil et du succès de ses recherches et du soin qu'il apporte à en publier consciencieusement les résultats.

J.-B. Ch.

Oriens Christianus, Römische Halbjahrhefte für die Kunde der christlichen Orients, etc.... 5e année, 1905 (part. 1 et 2). Leipzig, Harrassowitz; in-8; pp. 320, avec 7 pl. hors texte.

En faisant paraître ce fascicule (avec deux ans de retard [3]) M. Baumstark nous annonce qu'il en quitte la direction, désormais confiée au Dr F. Cöln. Souhaitons que la retraite de M. Baumstark lui laisse les loisirs de poursuivre les savantes recherches dont témoignent les cinq études qu'il a insérées dans ce volume : les philosophes grecs

---

1. Toutefois, à la fin de chaque itinéraire, M. M. a réuni les témoignages des livres bibliques, des auteurs anciens et du moyen âge, et notamment un grand nombre de textes arabes relatifs aux localités visitées. Des tables spéciales permettent de retrouver toutes les formes des noms propres hébreux, syriaques grecs, latins et francs disséminés dans ces notes.

2. *Kuṣeir 'Amra*, Vienne, 1906; avec 41 planches en couleurs pour le relevé des fresques.

3. Tel paraît être le sort de tous les périodiques qui sont destinés à publier des mémoires étendus et n'ayant pas un caractère d'actualité nettement marqué. Il en résulte des complications regrettables pour les recherches bibliographiques. Ne vaudrait-il pas mieux, une bonne fois pour toutes, renoncer à qualifier d'annuelles ces publications intermittentes et les éditer sous forme de volumes ou de recueils que rien n'empêcherait de faire paraître par fascicules?

et leur doctrines dans la tradition syriaque [1]; deux poésies syriaques sur la Dormition de la Vierge [2]; le Canon biblique éthiopien; les Sanctuaires de la Jérusalem byzantine [3]; sur les miniatures d'un psautier byzantin [4]. — Le même volume renferme en outre un mémoire de M. Gassini sur les Hymnographes greco-italiens [5]; un autre de M.-J. Berenbach sur les écrits de Paul, évêque melchite de Sidon (XIVe siècle), contre les hérésies [6]; le texte de la liturgie syriaque de Cyriaque, patr. monophysite d'Antioche (VIIIe s.), publié et traduit en latin par M. K. Kaiser [7]; enfin quelques autres travaux de moindre importance.

L'ensemble de ces travaux variés ne manque pas d'intérêt. Les traductions sont fidèles, mais habituellement hérissées de transcriptions grecques, d'une façon tout à fait abusive, et qui ne paraît utile que dans des ouvrages de philologie pure Qu'est-il besoin de conserver dans une traduction des mots tels que θρόνος, ναός, νόμος, γένος et autres, qui ont leur équivalent exact en latin? ou d'écrire « Taγrîθ » le nom de la ville bien connue de Mésopotamie, et « Bar-ʿEβrôḥo » celui de l'auteur que tout le monde appelle Barhebræus? Enfin ce volume laisse paraître une trop grande négligence dans la correction des épreuves.

J.-B. Ch.

Die Eumeniden des Aischylos. Erklärende Ausgabe von Friedrich Blass. Berlin, Weidmann, 1907. Un vol. in-8° de 179 p. Prix . 5 m.

Cette édition des *Euménides* d'Eschyle par M. F. Blass fait suite à une édition des *Choéphores* que le même savant a publiée l'an dernier. Elle est disposée sur le même modèle et d'après les mêmes principes. En tête, une préface, 22 pages; vient ensuite le texte grec, accompagné des scholies, avec l'appareil critique au bas des

---

1. Texte syriaque et traduction latine de quelques extraits du *Livre des Scholies* de Théodore Bar Kôni (VIIIe s.) sur Pythagore, Platon, les Stoïciens, etc., avec une introduction fort documentée.

2. Traduction d'une homélie de Jacques de Saroug; texte syriaque d'après un ms. de Jérusalem et trad. latine d'une poésie de Jean, év. de Bîrtâ, auteur jusqu'ici inconnu (J'inclinerais à placer le siège de cet évêque à Birta de Gargar (auj. *Gerger*, dans la région de Mélitène, plutôt qu'en Mésopotamie).

3. Avec une restitution de l'ensemble de la basilique du Saint-Sépulchre, qui n'a, je crois, aucune chance d'être acceptée par les archéologues.

4. Ms. gr. de la Bibliothèque du Patriarcat de Jérusalem (Αγιου Ταφοῦ 53); miniatures peintes en 1054.

5. S. Nil le jeune, fondateur, et Paul, second abbé de Grottaferrata; avec le texte de quelques hymnes.

6. Réfutation des Nestoriens, Jacobites et Maronites (Le texte avait déjà été édité par M. E. Zayat).

7. D'après un ms. du couvent syrien de Jérusalem.

pages : enfin un long commentaire, p. 66-179. Dans la préface, il est traité du caractère général de la pièce, de sa signification, de l'importance qu'elle a dans la trilogie de l'*Orestie*, de la façon dont elle est conduite, en dernier lieu de la tradition manuscrite et de la constitution du texte. Cette dernière question, dit M. Blass, est moins simple pour les *Euménides* que pour les *Choéphores*. Nous n'en sommes pas réduits à un seul manuscrit, le Laurentianus M ; nous en avons d'autres, et, en particulier, le groupe formé par le Laurentianus XXXI, 8 (f), le Venetus 616 (g), le Farnesianus (h). Ce sont assurément des manuscrits inférieurs à M ; mais doivent-ils être négligés ? Le rapport des manuscrits *deteriores* avec M, cette question d'une importance capitale non seulement pour le texte d'Eschyle, mais aussi pour le texte de Sophocle, se pose aussi à propos de la tragédie des *Euménides*. Il est regrettable que, pour ces manuscrits inférieurs, nous possédions des collations moins sûres que pour M ; ceci est surtout vrai de h, et cependant ce manuscrit, plus d'une fois, donne seul la bonne leçon, par exemple au v. 233.

L'opinion générale, jusqu'à ces dernières années, était que, pour Eschyle, tous nos manuscrits dérivent du Laurentianus M. C'est la thèse qui avait été soutenue par Dindorf, Kirchhoff, Cobet, etc. Déjà cependant Hermann et Ritschl pensaient que, pour la trilogie byzantine, c'est-à-dire pour le *Prométhée*, les *Perses* et les *Sept chefs*, le groupe des mss. fgh dérivait d'un archétype différent de M. C'est à cette dernière opinion que s'était rangé M. Weil, dans l'édition publiée chez Teubner en 1884 (cf. Préface, p. IV). Il admettait au contraire que, pour les *Suppliantes* et les trois pièces de l'*Orestie*, tous nos manuscrits dérivent de M. Il ajoutait, il est vrai, que la chose était moins sûre pour l'*Agamemnon* et les *Euménides*. Mais, comme il avait expliqué d'une façon qui lui semblait satisfaisante, pourquoi au v. 297 de l'*Agamemnon*, les mss. fgh avaient la vraie leçon, tandis que M donnait un texte sûrement gâté, M. Weil, une fois cette grave difficulté écartée, ne trouvait plus de raison pour ne pas admettre cette dépendance des mss. fgh vis-à-vis de M. M. Blass repousse l'explication de M. Weil ; et il faut bien reconnaître que, si cette explication est possible, l'explication contraire est au moins aussi probable. La divergence que présente le ms. M à ce passage de l'*Agamemnon* serait donc un fait assez grave. Ce n'est pas la seule, dit M. Blass. Afin d'être plus sûr de ses affirmations, il a procédé à une revision très attentive des mss. M et f. Pour M, cette revision a été faite sur la reproduction phototypique publiée à Florence en 1896.

On nous permettra de présenter une observation à propos de ces reproductions phototypiques. Elles sont assurément pour nous un secours des plus précieux, et l'on doit se féliciter de les voir se multiplier et s'améliorer tous les jours. Mais il faudrait se garder de croire qu'elles peuvent tenir lieu du manuscrit original. Malgré les

progrès obtenus par nos savants et nos praticiens, aujourd'hui encore un fac-similé, si habilement réussi qu'il soit, ne saurait être une représentation absolument exacte de l'original ; certains détails, très visibles sur cet original, ne sont pas rendus ; cela se produit surtout si le fac-similé est fait, comme cela arrive souvent, à une échelle réduite ; mais, même quand l'échelle est exacte, tout ne ressort pas exactement ; il nous suffira de citer, parmi les détails que la phototypie ne rend pas encore aujourd'hui, la couleur de l'encre. Si l'on veut distinguer les diverses écritures que présente presque toujours un manuscrit, classer les diverses mains qui se sont succédé pour écrire le texte ou pour le corriger, on se trouve ainsi privé, dans une opération délicate entre toutes, d'un indice des plus sûrs. Il importe donc, quand on opère sur un fac-similé, de bien se rendre compte de l'insuffisance qu'un tel secours présente sous certains rapports.

Cette revision des mss. M et f est déjà un service rendu par M. B. Quels résultats a-t-il obtenus ? Quiconque s'est occupé de collation ne sera pas étonné d'apprendre que M. B. a relevé un certain nombre d'erreurs et d'omissions dans la collation pourtant si consciencieuse que M. Vitelli a faite pour l'édition Wecklein (Berlin, 1885). Nous pouvons aujourd'hui facilement contrôler les affirmations de M. B. Ces vérifications sur place, à notre portée, sous notre main, sont un des avantages les plus précieux que nous devons à nos fac-similés. M. B. s'est appliqué surtout à retrouver les leçons primitives de M, leçons cachées sous des surcharges postérieures. L'attention des paléographes se porte particulièrement depuis quelque temps sur des recherches de ce genre. M. B. a pu déchiffrer un certain nombre de ces leçons primitives de M : ainsi v. 50, εἶδόν ποτ' ἠδύ, — 211, τίς γάρ au lieu de τί γάρ, — 299, οὔτις σ' au lieu de οὔτοι σ', — 330, παράφρονα au lieu de παραφορά, — 424, ἐπιρροιζεῖν au lieu de ἐπιρροιζεῖς, — 950 ἐπικραίνει au lieu de ἐπικρανεῖ. De ces leçons de M en grande partie nouvelles, M. B. rapproche d'autres leçons déjà connues ; par exemple : v. 171, παρανόμων, — 212, αὐθέντις, — 272, ἔχοντ' ἕκαστον. M. Blass remarque que toutes ces variantes sont aussi les leçons des mss. fgh. Il résulte donc de cette coïncidence un rapport certain entre les leçons primitives de M et les leçons des mss. fgh. Ceci ne ferait en somme que confirmer l'opinion des savants qui croient que M est l'archétype de tous nos manuscrits. Mais M. B. relève d'autres passages dans lesquels M et fgh ont des leçons différentes, fausses d'ailleurs, mais par la combinaison desquelles ont peut retrouver la leçon vraie. Ainsi *Eum.* 267, ἰχνάνασ' M, ἰσχάνασ' fg, ἰσχνάνασ' Turnèbe ; *Agam.* 254, συνορθὸν M, σύναρθρον fh, σύνορθρον Wellauer ; 1133, διὰ M, δὴ αἱ fgh, διαὶ Hermann. Voici d'autres divergences : *Eum.* 222, τὰ μὲν γὰρ οἶδα κάρτα σ' ἐνθυμουμένην M et f à la marge, avec le signe γρ. ; — 245, μηνυτῆρος M, μηνυτῆ fgh et f en marge : γρ. μηνυτῆρος.

Nous avons voulu donner ici tous les éléments importants de la

question; le lecteur pourra juger. Quant à nous, nous croyons que toutes les divergences ainsi relevées par M. Blass, si l'on y ajoute la leçon de M. au v. 297 de l'Agamennon, constituent un ensemble de preuves assez fort en faveur de l'opinion exprimée ainsi, par M. Blass : le groupe des mss. fgh « a non pas seulement des cor-« rections, justes ou non, qui leur sont communes contre M, mais « encore un grand nombre d'altérations qui leur sont propres, de « sorte qu'on ne peut admettre ici la main du correcteur de M, mais « qu'on doit supposer que ces manuscrits ont été écrits par un « copiste très négligent; ces manuscrits dérivent d'un archétype diffé-« rent de M., mais donnant des variantes dont on trouve des traces « dans M; cet archétype avait peut-être la même valeur que M; « malheureusement, les copies qui nous sont parvenues sont très « imparfaites; l'autorité des manuscrits fgh sera donc toujours infé-« rieure à celle de M; mais ils ne sauraient être négligés; car, pour « l'*Agamennon* et les *Euménides*, ils représentent une source diffé-« rente. C'est là assurément, un résultat important ».

M. B. a introduit un certain nombre de corrections dans le texte. Nous ne parlerons pas de celles qui consistent en de simples changements d'orthographe, ainsi v. 508, κικλῃσκέτω au lieu de κιπλῃσκέτω. D'autres changements plus graves ne seraient qu'un retour à la leçon première des manuscrits; ainsi V. 299, Οὔτις σ' Ἀπόλλων au lieu de Οὔτοι σ' Ἀ. Une construction analogue se trouve chez Eschyle, *Agam.* 55, ἥ τις Ἀπόλλων, et chez Sophocle, *Œd. R.* 421, Ποῖος Κιθαιρών. Quant aux corrections personnelles de M. Blass, il nous est difficile d'en trouver qui s'imposent véritablement. V. 101, M. B. écrit μηνίσεται au lieu de μηνίεται, et il suppose la phrase interrogative; le présent nous paraît faire un sens meilleur; il est question de faits passés dans les phrases incidentes : « Pour moi qui ai souffert des choses terribles, qui ai été massacrée par des parricides, aucun dieu ne s'irrite ». Le verbe μηνίομαι est rare au moyen; le futur est-il vraiment plus employé que le présent? — Après le v. 632, M. B. ne marque pas de lacune, et nous croyons qu'il a raison; seulement, il change περῶντι en περῶντος; le passage est désespéré; de toutes les corrections proposées, nous préférons encore celle de Casaubon; περῶντα. Nous avons vu avec plaisir que M. B. met dans le texte l'excellente correction de M. Weil, ἀμαυροῖσι au lieu de ἀλαοῖσι au v. 322. On ne sera pas étonné du reste, en voyant le nom de M. Weil revenir presque à chaque page de cette édition.

Nous devons signaler une application nouvelle, faite par M. B. de sa théorie sur le rythme. Il l'a exposée à propos des trois vers 131-133 :

131. Ὄναρ διώκεις θῆρα, κλαγγαίνεις δ' ἄπερ
132. κύων μέριμναν οὔποτ' ἐκλιπὼν πόνου.
133. Τι δρᾷς; ἀνίστω, μή σε νικάτω πόνος.

Les vers 131 et 133 présentent une grande analogie de construction : ils ont les mêmes pieds, les mêmes coupes ; cette disposition des mots, dit M. Blass, n'est pas dûe au hasard ; elle est bien voulue par le poète. M. B. trouve là une raison pour rejeter la conjecture de Wakefield, κλαγγάνεις, qui met une syllabe brève là où il faut une syllabe longue. Ce n'est pas tout. Le vers 132 n'est-il pas construit sur le même modèle ? Les coupes sont les mêmes ; sans doute, la quantité est fautive en deux endroits ; mais on n'a d'abord qu'à accepter la correction ἐκλείπων du même Wakefield qui, cette fois, a eu la main heureuse ; quant à la brève finale du mot μέριμναν, on en fait de la façon la plus simple une longue, en mettant ce mot au pluriel. On voit où l'application d'un tel système pourrait conduire. Nous devons ajouter que M. B. s'est contenté d'indiquer ces corrections en note, sans les introduire dans le texte.

Le commentaire est excellent, nourri de faits, riche de rapprochements instructifs, de remarques personnelles. Nous nous bornerons à signaler un seul passage. Au v. 36, M. B. admet l'explication du scholiaste disant que la Pythie, qui était entrée dans le temple, en sort brusquement en marchant τετραποδηδόν. Il renvoie à un même jeu de scène indiqué encore par le scholiaste dans l'*Hécube* d'Euripide v. 1058. Jusqu'ici les savants modernes ont repoussé cette explication ; le texte d'Eschyle et celui d'Euripide semblent cependant fort clairs [1].

Cette édition est le dernier ouvrage de Friedrich Blass ; il est mort en corrigeant les épreuves. Il a été, dans le domaine des études classiques, un des savants les plus distingués de l'Allemagne ; il s'est occupé avec un égal succès d'histoire littéraire, de grammaire, de paléographie, de critique des textes. La grande histoire de l'éloquence attique restera son plus beau titre d'honneur. Cet ouvrage [2] l'occupa de 1868 à 1880 ; une deuxième édition parut de 1887 à 1898. A cette œuvre de haute critique littéraire se rattachent les éditions qu'il publia d'un certain nombre d'orateurs attiques, Eschine, Andocide, Démosthène, Dinarque, Hypéride, Lycurgue. Comme paléographe, M. B. a composé le petit traité de paléographie, qui figure au tome premier du Manuel Iwan Müller ; il a de plus tout particulièrement étudié l'écriture des papyrus ; il a rendu de grands services pour la lecture des papyrus d'Alcman, de l'Isocrate de Marseille, des discours d'Hypéride, de la *Politeia* d'Aristote, des fragments de Bacchylide. Comme grammairien, Blass débuta par une étude sur la prononciation

1. Signalons quelques fautes d'impression : p. 21, διδόσκων ; v. 598, πέμπει pour πέμψει ; dans le commentaire, p. 139, les numéros des vers sont inexacts depuis 598 jusqu'à 606.

2. En 1863, M. Blass avait publié à Bonn, une thèse *de Dionysii Halicarnassensis scriptis rhetoricis ;* en 1865, à Berlin, une étude sur l'éloquence grecque d'Alexandre à Auguste.

grecque, qui parut dans un programme publié en 1869 ; cette brochure est devenue un livre ; une troisième édition en a été donnée en 1888. Sur ce domaine de la grammaire, le travail le plus important de M. Blass est la revision qu'il fit de la première partie de la grande grammaire de Kühner. Cet ouvrage ainsi remanié, est devenu, malgré des lacunes et des imperfections inévitables, un précieux instrument de travail. Dans ces dernières années, Blass s'était particulièrement occupé des livres du Nouveau Testament ; il en avait étudié la grammaire ; il avait donné des éditions de certaines parties en texte grec et même en texte latin. La question homérique l'avait aussi attiré ; il écrivit en 1904 un livre sur les interpolations dans l'*Odyssée*. D'Homère, il passa tout naturellement à Eschyle ; cette double édition des *Choephores* et des *Euménides* fut le digne couronnement d'une vie toute consacrée au travail et à la science.

M. Blass n'était pas seulement un savant, un érudit ; il était aussi un homme de goût ; il avait un sens littéraire très fin ; ses jugements sur le style des orateurs attiques sont un modèle de critique délicate et juste. On sait qu'il avait imaginé sur le rythme de la prose un système ; comme tous les inventeurs de système, il poussait le sien à l'excès ; mais, l'idée première était, en somme, juste, et l'on peut dire qu'elle a été féconde. M. Blass n'était pas de ces savants d'Allemagne, qui ne connaissent que l'Allemagne ; son esprit très ouvert s'intéressait à tout ce qui, dans le monde des lettres, se passait en France, en Angleterre, en Italie. Je garderai toujours le souvenir de la bienveillance qu'il me témoigna lors de ma première publication, l'étude du manuscrit d'Isocrate qui est au fonds d'Urbin. La mort de Friedrich Blass est un deuil cruel pour la science allemande ; hors de l'Allemagne, cette perte sera vivement ressentie par tous ceux qui ont encore le culte des lettres anciennes.

Albert Martin.

Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten von Adolf Harnack. Zweite neu durchgearbeitete Auflage mit elf Karten. I Band, Die Mission in Wort und Tat ; xiv-421 pp. II. Band, Die Verbreitung ; 312 pp. Leipzig, Hinrichs, 1906. 2 vol. in-8°. Prix : 13 Mk.

La première édition de cet ouvrage n'avait qu'un volume et comptait 561 pages [1]. Celle-ci, avec ses deux volumes a plus de sept cents pages. L'ouvrage est donc « considérablement augmenté ». Il a été de plus « remanié », en ce sens que M. Harnack a quelquefois supprimé des mots, le plus souvent ajouté aux phrases de l'ancien texte des compléments, des parenthèses, des incises, sans parler de phrases

1. Voy. *Revue*, 1905, II, p. 4.

entières qui se placent entre les anciennes et de développements tout à fait nouveaux.

Pour avoir une idée de ce travail, il n'y a rien de tel que de comparer quelques pages. Prenons les premières et notons brièvement les changements.

P. 1, 2e note : conversion de la maison d'Adiabène au judaïsme. — P. 2, n. 2 ajoutée sur la diffusion du judaïsme en Arabie d'après Philostorge. — P. 3, n. 1, culte de Παντοκράτωρ d'après Épiphane. — P. 3, dans le texte, longue citation de Renan; et n. 2, sur les colonies juives d'Afrique. — P. 6, n. 4, nouvelle référence à Renan. — P. 8, n. 1, sur le nombre des juifs dans l'empire allemand. — *Ib.*, n. 3, sur la littérature « missionnaire » juive. — P. 8, dans le texte, « le judaïsme était devenu quelque chose d'intermédiaire entre une religion nationale et une religion universelle ». — *Ib.*, n. 4 renvoi à Bousset. — P. 9, l'affranchissement des pratiques cérémonielles est facilité par le fait que devenait juif quiconque mettait son petit doigt dans cette religion, et non seulement lui, mais aussi son fils. Une note fait remarquer que les Juifs de naissance tinrent toujours à la circoncision et que les païens se prêtaient peu volontiers à cette opération. — P. 10 : les Juifs n'ont ni images divines ni temples; ces deux choses devaient choquer les masses. M. H. ajoute: « comme marques d'athéisme ». — Dans la phrase suivante, M. H. ajoute : « le temps commençait à être mûr pour le monothéisme », et une note commente cette assertion. Une autre note a mentionné l'antisémitisme antique. Une troisième renvoie à l'ouvrage de Wendland sur Philon et la diatribe. Quatrième note sur l'apologétique juive et l'ouvrage de Friedländer. Cinquième note sur l'aspect philosophique du judaïsme et une assertion d'Axenfeld.

Nous arrivons ainsi à la p. 10 de la 2e édition, à la p. 8 de la 1re, et il n'est pas sûr que rien ne nous ait échappé.

Ces pages ne sont pas, au surplus, parmi les plus remaniées. L'appendice sur le prétendu concile apostolique d'Antioche a été supprimé. Celui qui traitait de la lutte contre les démons est devenu un chapitre et a été imprimé dans le caractère du texte. Au livre III, ch. IV, deux petits appendices ont été ajoutés sur la confédération catholique et la mission, sur la primauté de Rome et la mission. C'est surtout dans la dernière partie, l'histoire de la diffusion du christianisme, que les remaniements et les additions se multiplient. Aux 187 pages de texte de l'ancienne édition correspondent 287 pages dans le second volume, occupé entièrement par le livre IV. Au second chapitre, la nouvelle édition donne un appendice sur la construction des églises. Le troisième chapitre, l'extension du christianisme par provinces jusqu'en 325, a été allongé. Ce n'est pas que M. H. et ses critiques aient trouvé de quoi accroître ses listes. Mais M. H. s'est efforcé de caractériser plus complètement la situation religieuse de

chaque région et les tendances propres aux habitants. Deux appendices sont nouveaux : l'extension des Églises hérétiques et schismatiques, le caractère particulier que revêt le christianisme suivant les lieux. L'ancien appendice sur le culte de Mithra a été corsé. Une note développe la question des rapports du mithriacisme avec le christianisme. M. H. est résolument pour la négative, en quoi il paraît un peu bien théologien. La question est double, celle des influences directes, qui est fort délicate, et celle des influences parallèles du milieu. M. H. aurait pu se rappeler les pages si pénétrantes qu'il a écrites au commencement du même ouvrage, sur les aspirations que prétendaient satisfaire les religions des mystères. Voir maintenant les réflexions prudentes de M. Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, p. VIII suiv. M. H. ajoute quelques observations sur les autres religions qui auraient pu faire concurrence au christianisme et sur le néo-platonisme. Sur ce dernier, voir la récente étude de M. von Wilamowitz sur Synésius. Le cas de Synésius est-il un cas unique ou simplement l'hypertrophie d'un état d'esprit répandu dans les classes cultivées ?

Sous sa nouvelle forme, l'ouvrage de M. Harnack rendra de nouveaux services. Il en est peu qui réunissent à ce degré la profondeur du sens historique et la connaissance des faits Toujours il provoque l'intelligence, même et peut-être surtout quand on sent quelque difficulté à donner une adhésion parfaite.

Paul Lejay.

J. Brochet, **Saint Jérôme et ses ennemis.** Étude sur la querelle de saint Jérôme avec Rufin d'Aquilée et sur l'ensemble de son œuvre polémique. Paris, Fontemoing, 1906. XVI-494 pp. in-8°.

La correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère par J. Brochet. III pp. in-8°. Paris, Fontemoing, 1906.

L'ouvrage de M. Brochet sur Jérôme est intéressant, mais doit appeler des réserves. D'honorables universitaires croient que, pour faire une thèse de doctorat, il suffit de choisir un auteur chrétien, de l'étudier consciencieusement en s'entourant des travaux des Bénédictins et de Tillemont et d'exposer les résultats de ces recherches avec les idées nouvelles qu'elles ne peuvent manquer de suggérer à un esprit cultivé. Cela ne suffit pas, malheureusement. Il est d'abord nécessaire de considérer la littérature chrétienne comme un monde à part, et en avoir une vue générale et précise avant d'en aborder une partie. Ainsi, la thèse de M. B. est une réhabilitation de saint Jérôme. Mais il y a toute une série préliminaire de faits qui sont à peu près négligés, l'éducation origéniste de Jérôme auprès de Grégoire de Nazianze et son premier attachement à des idées qu'il répudiera plus tard. Jérôme a cru à la préexistence des âmes ; il a admis le salut des

démons et le salut universel ; il a toujours soutenu que les ordres des anges sont distingués par les fonctions, non par des espèces irréductibles : toutes ces doctrines viennent en droite ligne d'Origène, de cet Origène qui est, dit-il, après les apôtres, le maître des Eglises : « Origenem quem post apostolos Ecclesiarum magistrum nemo imperitus negabit [1] ». Or, après avoir rencontré Epiphane, Jérôme brûle ce qu'il a adoré. On esquive la difficulté en disant avec M. B. : « Jérôme, qui n'avait jamais dissimulé son admiration pour les travaux critiques et exégétiques d'Origène,... ne s'était jamais arrêté ni même intéressé à ses œuvres dogmatiques » (p. 118). Petau, dont M. B. ne paraît pas avoir connu les œuvres, avait mieux vu la difficulté, s'il ne l'avait pas beaucoup mieux résolue [2]. Le fond de la querelle est là : Jérôme a changé, Rufin n'a pas changé. M. B., qui vient de citer le *De uiris* (p. 117), aurait pu remarquer que la notice sur Origène, une des plus longues, est toute laudative, et que Jérôme ne mentionne ni les reproches qu'on lui adresse ni les synodes qui l'ont condamné.

Il semble qu'une vue plus complète de l'histoire du dogme et des controverses religieuses aurait modifié le jugement de M. B. En tout cas, il eût été forcé de discuter ce qu'il a trop souvent omis ou sauvé par la prétérition. Des difficultés, qu'il a jugées détails secondaires, auraient pris leur importance réelle. La bibliographie trahit le travail fait en province, loin des livres essentiels. M. B. a tiré parti de l'édition Duchesne du *Liber pontificalis;* mais pour les symboles, il en est encore à Whitaker, pour les *subintroductae* à Muratori et à Renan; il place le concile d'Elvire en 324; il a l'air de considérer comme authentique le décret de Gélase. Si l'historien connaissait mieux la Rome de Damase et de Jérôme, il n'appellerait pas les Novatiens « partisans de Novatius « (p. 11). La plus forte lacune dans l'information de M. B., c'est l'ignorance du livre de M. Grützmacher, *Hieronymus*, dont le premier volume paru en 1901, expose de la querelle avec Rufin une chronologie très différente de celle de M. B. et des autres historiens.

J'insiste sur ces critiques parce que le livre de M. B. n'est pas sans mérite. Il est composé et écrit avec soin. L'auteur a lu les œuvres de Jérôme et de Rufin. Il en fait de longues citations. Il réussit là où la finesse psychologique et le sentiment littéraire suffisent.

Dans la seconde thèse, M. B. discute la chronologie des lettres de Paulin de Nole à Sulpice Sévère et décrit l'amitié des deux correspondants. D'après M. B., Paulin se retire en Espagne en 391, est ordonné prêtre à Noël en 393, s'embarque pour Nole après Pâques

---

1. Voy. les articles de M. Turmel, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. III (1898), p. 397 et n. 2; p. 429; t. V (1900), pp. 105, 114 suiv., t. VII (1902), p. 139.

2. M. Turmel, *l. c.*, t. V (1900), p. 295 suiv., a jugé avec fermeté l'attitude de Petau.

en 394; Rufin rentre à Rome dans l'automne de 397 et Mélanie l'ancienne au printemps de 399. Cette dernière date est celle du premier voyage à Nole de Nicétas de Remesiana; le second a lieu en 402. M. B. présente des observations judicieuses sur les textes qui ont servi à indiquer 402 comme date du retour de Mélanie. L'interprétation de *quarto anno* dans Paulin de Nole est la seule possible (p. 41). Dès lors, la date de 402, encore gardée par le cardinal Rampolla dans son ouvrage sur Mélanie la jeune, perd beaucoup de sa vraisemblance. L'analyse des sentiments de Paulin et de Sévère et de la correspondance est très délicate. On y retrouve le même talent littéraire que dans la grande thèse.

Paul Lejay.

Zwei griechische Apologeten, von J. Geffcken (Sammlung wissenschaftlicher Kommentare zu griechischen und römischen Schriftstellern). Leipzig et Berlin. Teubner, 1907. XLIII-333 pp. gr. in-8°. Prix : 10 Mk.

Les deux apologistes dont M. Geffcken nous donne ici une édition sont Aristide et Athénagore. La préoccupation dominante du commentateur est de déterminer l'histoire des thèmes qui alimentent l'apologétique chrétienne[1].

Dans ce dessein, M. G. montre l'origine des arguments des écrivains chrétiens dans la polémique philosophique et dans l'apologétique juive. C'est l'objet de l'introduction. Sans remonter jusqu'à Xénophane, qu'il faudra pourtant bien citer puisque c'est Clément d'Alexandrie qui nous le fait connaître, M. G. insiste surtout sur Hécatée, Philodème, les apocryphes juifs, Philon, Josèphe, dont il analyse le *Contre Apion*. Il montre les débuts de l'apologétique chrétienne dans le discours de saint Paul à Athènes et le *Kérygme de Pierre*.

Les deux textes sont publiés avec un apparat critique et sont suivis chacun du commentaire. A la différence d'autres ouvrages de la même collection, ceux-ci ne sont pas accompagnés d'une traduction. On peut le regretter, car les traductions d'Aristide et d'Athénagore ne sont pas aussi faciles à trouver que celles de l'*Enéide*. Le texte d'Aristide présente un bariolage de grec et d'allemand, puisque nous n'avons pour beaucoup de passages que les versions syriaque et arménienne. Il en résulte aussi un certain embarras pour le commentaire. Outre les données de l'apparat critique, M. C. discute encore, à chaque chapitre, la valeur des sources du texte. Le commentaire d'Athénagore a une teneur plus suivie. Entre les deux ouvrages, on trouve une brève étude sur Justin et sur Tatien. Enfin le livre se

1. Il n'est que juste de rappeler que Dembowski avait essayé de déterminer les sources de Tatien (1893).

termine par une vue sur le sort ultérieur de l'apologétique chrétienne.

C'est à l'histoire des thèmes que M. G. s'attache. On regrette, dès lors, que l'index soit à cet égard si insuffisant. Au mot *Götter* l'article *Sünden und Schwächen* comporte onze renvois, comprenant une quarantaine de pages, plus un passim. Sous cette rubrique identique se trouvent confondus des thèmes parfaitement distincts, dont M. G. a fourni, au moins par des références, les éléments de l'histoire : les dieux ont besoin d'être gardés (p. 51), les dieux donnent de mauvais exemples (p. 62), incestes des dieux (p. 61), etc. Ce qu'il nous importe de connaître ce n'est pas le fait que les chrétiens accusent les dieux païens, mais ce sont les formes variées qu'ils donnent à leurs accusations. Le mérite du livre de M. G. est justement de nous les faire connaître. Mais on ne peut y trouver un détail particulier sans de longues et pénibles recherches.

M. G. était préparé à sa tâche par l'étude qu'il avait faite des oracles sibyllins. Aussi a-t-il réuni des matériaux abondants pour une histoire de l'apologétique chrétienne. Il a montré de plus la suite de cette histoire et la succession logique des œuvres. On pourra çà et là faire quelques réserves ou poser des questions. Le rôle de l'école et de la sophistique n'est pas assez indiqué. C'est grâce à l'école que, pendant quatre ou cinq siècles, les hommes disputeront avec les mêmes arguments (p. XVII). Il faudrait savoir dans quelle mesure l'apologétique juive ne continue pas la polémique philosophique; car Philon et Josèphe sont des Juifs fort hellénisés, tout pénétrés de culture philosophique. P. 6 (Aristide III, 2, σέβεσθαι τὴν κτίσιν παρὰ τὸν κτίσαντα αὐτούς : ce reproche est traditionnel quand il s'agit d'astrologie; voy. par exemple Grégoire de Nazianze, *Eloge de Césaire*, VII, 2. P. 53, les numéros du commentaire ne concordent pas avec les paragraphes du texte. P. 73, la formule ἃ οὔτε λέγειν θέμις a une double histoire; formule de pudeur dans la polémique religieuse, comme le montre M. G., c'est aussi une formule ou un expédient de rhéteur, qui rentre dans une série qu'un historien du genre de Tite-Live documente abondamment : *piget scribere*, *taedet enumerare*, etc. P. 87, M. G. fait ressortir l'importance que les chrétiens attachent à la fidélité à rendre un dépôt. Mais c'est aussi un lieu commun d'éloge ou de blâme, voy. Horace, *Sat.*, I, III, 95; Sén., *Dial.*, IX, XI, 2; Juvénal, XIII, 28. P. 324, *Auferstehung*, lire : 86. Des graphies comme *coelum*, *quum*, sont choquantes dans un commentaire « scientifique ». M. Geffcken, qui connaît les ouvrages allemands, n'est pas au courant des travaux étrangers. Il ne mentionne même pas la thèse latine de M. Arnould sur Athénagore ni les *Recherches* de M. Puech sur Tatien.

Paul Lejay.

Les cultes païens dans l'Empire romain. Première partie. Les provinces latines. Tome I. Les cultes officiels : les cultes romains et gréco-romains. Par Jules Toutain. Paris, Leroux, 1907. v-473 pp. Prix : 5 fr.

L'ouvrage que M. Toutain entreprend est le bienvenu. Déjà M. Cumont avait montré pour le culte de Mithra quelle importance présentait le repérage géographique et chronologique des lieux et des monuments d'un culte. Ce n'est plus seulement pour un dieu, mais pour tous, que M. T. veut nous donner cette espèce d'inventaire.

Le livre premier traite des cultes officiels : culte de la déesse Rome, culte impérial, cultes capitolins ; le second traite des cultes italiques, romains et gréco-romains. Un chapitre particulier et très important est réservé aux divers génies. Ce qui frappe surtout dans cette revue, c'est la diversité. Aucun dieu n'est également honoré partout, et même les cultes, dont le caractère officiel assure l'universalité, comme le culte de l'empereur, présentent des variations locales notables. Un autre caractère est la concorde qui existe entre tous ces dieux ou plutôt entre leurs adorateurs. Les cultes officiels sont acceptés et pratiqués par les provinciaux en même temps que les cultes locaux.

M. T. était bien préparé par des études spéciales, comme son mémoire sur les capitoles provinciaux, à nous donner cet ouvrage d'ensemble. Les sources sont complètement et habilement dépouillées. On pense bien que l'archéologie et surtout l'épigraphie fournissent la plupart des renseignements. M. T. ne néglige pas la bibliographie moderne du sujet. C'est à peine si l'on peut signaler un ou deux oublis. M. T. connaît l'article M. A. von Domaszewski de la *Westdeutsche Zeitschrift* sur la religion de l'armée romaine, mais non pas l'article du même sur Pan, *Philologus*, LXI (1902), p. 5, qui est une première esquisse de son sujet. L'article de M. Wissowa, *Abhandlungen*, p. 78, sur Silvain et les dieux assimilés, à propos d'un bas-relief de Florence, aurait aussi mérité d'être cité.

Un ouvrage d'ensemble ne peut guère échapper à ce genre de lacunes. Il suffit qu'on y trouve l'essentiel. Ici, l'essentiel est la documentation principalement épigraphique. Le livre de M. Toutain sera le complément indispensable et parfois le correctif des traités de la religion romaine.

Paul Lejay.

Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie, Das Zeitrechnungswesen der Völker dargestellt von F. K. Ginzel : I Band. Zeitrechnung der Babylonier, Aegypter, Mohammedaner, Perser, Inder, Südostasiaten, Chinesen, Japaner und Zentralamerikaner. Mit 6 Figuren im Texte, Chronologischen Tafeln und einer Karte. Leipzig, Hinrichs, 1906. xii-584 pp. in 8°. Prix : 19 Mk.

Sous le même titre, Ideler a publié en 1825 et 1826 un ouvrage qui n'a pas été refait depuis. Cependant les matériaux historiques et litté-

raires se sont accumulés. M. Harnack engageait vivement M. Ginzel, qui est astronome, à donner une revision d'Ideler, auquel on recourait toujours faute de mieux. Ce n'est pas une revision, c'est un ouvrage nouveau qui était nécessaire : M. G. s'en est vite convaincu. Il a donné, il y a cinq ans, un premier fruit de ses recherches en publiant dans les *Beiträge zur alten Geschichte*, I, pp. 1, 189 et 349, trois articles sur les connaissances des Babyloniens et une planche que l'on retrouvera dans le *Handbuch*.

L'introduction, en une centaine de pages, résume les notions astronomiques essentielles, indique les secours dont on dispose, retrace le développement historique des bases de la mesure du temps, et se termine par la bibliographie.

Pour chaque peuple, M. G. suit l'ordre chronologique. On doit remarquer que, dans le chapitre des Babyloniens, il discute l'ère des Séleucides, celle des Arsacides, le canon de Ptolémée et ses listes d'éponymes, l'ère de Nabonassar, celle de Philippe (mort d'Alexandre), et dans le chapitre des Egyptiens, outre la période sothiaque et les systèmes proprement égyptiens, l'ère alexandrine, l'ère de Dioclétien ou des martyrs. Ainsi le philologue classique trouvera déjà un guide dans ce premier volume. La plupart des chapitres intéressent plutôt les orientalistes. On ne sait cependant jamais d'avance ce qui sera utile ou non. Les recherches de M. Boll, dans *Sphaera*, l'ont entraîné en Extrême-Orient et ont montré que tout se tient en histoire.

Le chapitre sur la Chine est accompagné d'un supplément autographié pour les caractères correspondant aux mots chinois cités dans le texte ; ce supplément contient en outre, la liste des empereurs chinois classés chronologiquement par dynasties et des « nengô » japonais.

Avant l'index, qui est très détaillé, d'autres tables donnent les positions des vingt-six étoiles brillantes du ciel septentrional de quatre siècles en quatre siècles de —4000 à + 800 (notation astronomique), y compris 0 (1 av. J.-C. des historiens), des demis arcs diurnes pour le lever et le coucher des constellations de — 30° à + 49° de déclinaison aux latitudes de 20° à 45° de Berlin, la date des nouvelles lunes de 605 à 100 (années historiques) avant J.-C., enfin les tables de Jacobi pour le comput indou.

Dans chacun de ses chapitres, M. G. ne s'est pas contenté d'exposer les systèmes et d'en retracer l'histoire ; il a indiqué les règles pratiques et les formules qui permettent de convertir une date donnée.

Pour écrire ce livre, l'auteur a disposé des matériaux que lui fournissaient les orientalistes. Il était, en effet, impossible d'avoir une compétence personnelle et de posséder les quatorze ou quinze langues nécessaires pour contrôler les résultats des spécialistes. M. G. remarque froidement que ces connaissances ne l'auraient pas avancé, puisque sur quantité de points et non des moindres les spécialistes sont en désacord. Il lui a donc fallu trancher leurs procès avec son

autorité d'astronome. L'embarras le plus grand a été pour l'Egypte. M. G. avait commencé de travailler avec les données de Brugsch. On a éveillé ses scrupules sur l'exactitude de ces traductions et il a remanié le chapitre en conséquence.

M. G. a essayé de noter les débuts de la mesure du temps et ce qui, chez différents peuples, peut remonter à une science commune. Partout, il a tenté de donner à son exposition un caractère strictement historique.

P. 95-96, à propos du commencement du jour civil, M. G. remarque que chez les Juifs, le jour commençait le soir. Il aurait pu ajouter que ce point de départ a eu une importance historique; il a été une des données des controverses pascales : le 14 nisan est la date de l'immolation de l'agneau, mais le festin qui suit est compris dans la journée du 15. Le comput d'Afraat, un peu différent, à la même base; voy. *Rev. d'hist. et de litter. relig.*, X (1905), 416. Mais peut-être M. G. reviendra-t-il sur la question quand il traitera de la Pâques chrétienne.

L'ouvrage était très difficile à exécuter, à cause de la multiplicité des questions et l'accumulation des matériaux. Un astronome pourrait seul dire s'il est sans erreur. Mais un profane n'a qu'à se louer de ses services. Les deux volumes qui doivent venir après celui-ci en rendront encore plus ou de plus universels. M. Ginzel a droit à toute la reconnaissance des historiens et des philologues.

Paul Lejay.

Heinrich Steinhœwels Verdeutschung der Historia Hierosolymitana des Robertus Monachus. Eine literarhistorische Untersuchung von Friedrich Kraft. Strassburg, K. J. Trübner, 1905. In-8°, IX-200 pp., 5 M. (Quellen und Forschungen, XCVI).

Steinhöwel n'est pas un des auteurs dont s'énorgueillit l'Allemagne. Son nom est à peine cité dans les histoires de la littérature. Tout son mérite est d'avoir été un traducteur consciencieux. Il appartint au groupe dont Nicolas de Wyle est le plus illustre représentant, et qui, au XVe siècle, s'attacha à faire passer dans la littérature allemande des œuvres écrites en langues étrangères surtout en latin. Steinhöwel a eu la mésaventure de se voir contester il y a quelques années une des traductions qu'on lui avait jusqu'alors attribuées, celle du *Décaméron*. En revanche, voici que M. Kraft revendique pour lui une version que personne n'avait jamais songé à lui accorder, celle de l'*Historia Hierosolymitana* du moine Robert, cette histoire ou plutôt cette chronique de la première croisade qui eut un tel succès au moyen âge et fut plusieurs fois mise en allemand.

M. K. a apporté beaucoup d'attention à établir sa démonstration. Il a comparé les traductions réputées authentiques de Steinhöwel à

celle de l'*Historia* qu'il pense être sortie de la plume de cet auteur : la concordance de divers faits de phonétique, de mythologie, de syntaxe, et de quelques particularités plus générales l'autorisent à déclarer que Steinhöwel a bien écrit l'*Historia*. Ces critères sont-ils assez nombreux et assez sûrs, les textes conservés représentent-ils assez exactement l'état de l'œuvre primitive pour enlever tout doute? Il serait hasardeux de le vouloir prétendre et M. K. lui même conclut sans doute plutôt à une possibilité, mettons à une vraisemblance, qu'à une rigoureuse certitude.

A côté de cette étude dont l'un des résultats est de mettre plus en lumière les habitudes de langue des traducteurs anciens, M. K. a effleuré d'autres sujets intéressant surtout la transmission de l'*Historia* et ses traductions.

F. Piquet.

Ch. Seignobos, **L'histoire dans l'enseignement secondaire.** Paris, A. Colin, 1906, 54 p., in-18°.

M. Seignobos a publié à part l'introduction au Cours d'histoire rédigé par lui pour l'enseignement secondaire dans laquelle il expose la conception nouvelle de l'histoire, la méthode à suivre pour la bien comprendre et l'enseigner avec fruit et fait connaître les instruments de travail dont on devra se servir. On sait que le ministère de l'instruction publique a substitué à l'enseignement chronologique continu, pratiqué jusqu'ici un *double cycle* d'enseignement; le premier, qui prendra quatre ans, fournira à l'élève les notions nécessaires pour qu'il ait une idée d'ensemble de l'évolution de l'humanité, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Le second, qui embrasse l'enseignement des trois dernières années seulement, devra être une étude *plus approfondie* de ce même développement. Comment satisfaire à une tâche en apparence aussi paradoxale? Je reconnais avec M. Seignobos qu'il n'y a guère qu'un seul moyen vraiment efficace : jeter par dessus bord une bonne partie des matières enseignées jusque là. Mais il ne saurait méconnaître non plus, quelle tâche délicate et périlleuse c'est de rédiger dans de pareilles conditions un programme qui proclamant avec raison que l'enseignement historique doit être « une partie indispensable de l'éducation dans une société démocratique » veut faire « connaître les principales transformations de l'humanité » à l'élève, afin d'atteindre le but, qui est de lui faire « connaître le monde présent. » Les préceptes formulés par l'auteur au point de vue de la méthode et des procédés de l'enseignement historique sont en général excellents. On voit que M. S. a longtemps médité tous ces petits problèmes, infiniment plus compliqués que d'aucuns n'imaginent, et qui aboutissent à faire passer une quantité,

parfois infinitésimale, de ce que sait le professeur dans la mémoire et plus rarement dans le cerveau de ses auditeurs. Pourtant il y énonce aussi quelques idées qu'on ne peut s'empêcher de trouver passablement risquées, quand on se remémore certains professeurs — et non des moindres — qu'on a connus. Ainsi, quand il leur réserve le droit « de choisir les sujets » sur lesquels ils parleront, de « prendre ceux qui leur plaisent le plus et qu'ils connaisssent le mieux », quand il déclare qu'ils « restent les maîtres de changer chaque année ces sujets, de manière à éviter la monotonie » (p. 20), M. S. ne craint-il pas que les élèves de mainte classe n'aient qu'une bien vague notion de l'ensemble des faits, du développement général de l'humanité qui doit cependant être l'objet principal de leurs études?

Et combien délicate encore l'application de la règle formulée p. 34 : « de dire tout le nécessaire (sur les faits) ou de ne rien dire du tout »! Évidemment, si l'on part du principe qu'un « cours d'histoire n'est qu'une sorte de dictionnaire des matières historiques », il n'y a point à récriminer contre la décision « de sacrifier délibérément la plupart des faits » et « de ne garder que les faits indispensables. » M. S. a tout à fait raison lorsqu'il rappelle qu'il « n'y a pas de transitions dans un dictionnaire » ; mais il a trop d'expérience pédagogique pour ne pas m'accorder qu'il faut être déjà *très fort*, pour *lire* avec *fruit* un dictionnaire historique ou tout autre.

La troisième partie, sur les instruments de travail, renferme, elle aussi, de nombreux et excellents conseils dont maîtres et élèves feront leur profit. Il s'agit maintenant de voir si les résultats obtenus répondront aux espérances et les réalités aux programmes. Si nos élèves de seconde sont vraiment assez forts désormais pour « chercher dans les vies de Luther, Calvin, Loyola les faits et les sentiments qui expliquent leur conduite et leur action sur leurs contemporains » ; s'ils sont capables de démontrer à leur professeur que Cromwell « n'était pas un révolutionnaire mais un gentleman attaché à la tradition »; si on amène vraiment nos rhétoriciens à « comparer — (en connaissance de cause) — les doctrines de Quesnay et de Gournay aux pratiques économiques de Colbert » ; si nos philosophes sont de taille (alors que beaucoup de nos hommes politiques ne le seraient pas) à « exposer la série des régimes établis en Autriche depuis 1860 jusqu'à 1896 », et « les changements de politique des Tchèques », et « la politique du gouvernement magyar », je m'inclinerai devant leur savoir-faire et j'en féliciterai hautement leurs professeurs. Mais, en attendant, les expériences de trente années d'enseignement historique secondaire m'ont laissé quelque peu sceptique, non pas sur l'excellence théorique des programmes, mais sur les résultats pratiques qu'on réussit à en tirer.

N.

Ch. de Roche, **Les noms de lieu de la vallée Moutier-Grandval** (Jura Bernois) étude toponomastique (Beihefte zur Zeitschrift für Roman. Phil., IV). Halle M. Niemeyer, 1906 ; un vol. in-8, de VIII-47 pages.

Voici une étude intéressante, et même assez neuve, qui a été inspirée à son auteur par les pages que M. Meyer-Lübke a placées à la fin de la « *Einführung* ». M. de Roche a pris comme champ d'investigation deux paroisses de la Suisse romande, comprenant huit villages : après avoir déterminé (p. 6-17) les traits phonétiques essentiels de ce petit territoire linguistique, il y a recueilli environ six cents noms de lieu (fermes, habitations, prés, ruisseaux, accidents de terrain, etc.), puis les a classés et analysés étymologiquement. La classification en termes dérivés de noms d'hommes, de noms d'animaux, de plantes, d'outils, etc., me paraît bien faite et acceptable dans son ensemble. J'en dirai autant de l'analyse étymologique qui a pu être conduite ici avec rigueur et sûreté grâce aux notions de phonétique locale qui la précèdent. Je ferai seulement observer qu'à propos du mot *œuche* (p. 37) et de son ancêtre *olca*, M. de R., au lieu de se contenter d'un renvoi à Ducange, aurait dû rappeler que le mot se trouve dans Grégoire de Tours (*Gloria Confess.*, 78), ce qui parle peut-être en faveur d'une origine celtique ou ligure. De plus les termes *Hychos* et *Lioz* qui sont donnés comme de provenance incertaine (p. 44), semblent pouvoir être rattachés à *clausum*. Ce sont là de tout petits détails : ce qui reste, c'est un travail très précis, dont on voit bien l'importance pour la sémantique et l'histoire des mœurs sur un point déterminé. Que n'avons-nous des études de ce genre appliquées à un certain nombre de nos communes de France? Il y aurait là une mine à exploiter, qui serait féconde, et qui devrait tenter la curiosité de nos érudits locaux. — Je tiens enfin à citer, pour terminer, un court passage de la conclusion de M. de Roche, celui où il s'agit de certains termes qui, attachés au sol, se sont conservés à une étape différente de celle de la langue actuelle. « Ils viennent, dit-il, confirmer l'idée toujours « plus plausible que les parlers régionaux se sont influencés récipro- « quement par voie d'assimilation plus fortement qu'on ne le pensait « jusqu'ici, et qu'une large partie du vocabulaire de nos patois ne « sont que des emprunts. En effet, en face de l'importation incessante « de formes et de mots nouveaux supplantant ceux du cru, il y a une « permanente tendance d'assimilation qui transforme les nouveaux « venus avec un sûr instinct pour l'analogie selon les lois de la phoné- « tique locale. De là l'apparente homogénéité de nos patois. » Ce sont là des idées plus ou moins conformes à celles que j'ai moi-même souvent défendues ici ou ailleurs : je ne puis guère qu'y applaudir sans réserve.

E. Bourciez.

Ive (Antonio). **Canti popolari Velletrani raccolti e annotati.** Rome, Lœscher, 1907. In-4 de XXXII-339 p. 16 fr.

Ce volume comprend 32 p. de préface et 313 p. de chants populaires recueillis à Velletri. Je n'irai pas jusqu'à dire que le lecteur préférerait 313 p. de préface et 32 p. de chants. Il est pourtant certain que la poésie populaire, quelquefois gracieuse ou touchante, mais, quand elle est vraiment populaire, toujours pauvre et monotone, intéresse surtout en tant que par induction les érudits en infèrent la manière dont elle s'est formée. Or c'est là le très attachant sujet qu'aborde M. I. dans sa préface. Malheureusement, la résolution du problème est déjà bien avancée, et l'auteur a dû surtout résumer les conclusions de MM. Costantino Nigra, Ermolao Rubieri, Alessandro D'Ancona et autres. Il présente, au reste, quelques très justes observations personnelles, par exemple sur le peu qu'on doit conclure des allusions à tel ou tel édifice local par rapport à l'origine d'un chant; mais il avoue franchement que les pièces qu'il a patiemment recueillies n'apportent à l'histoire littéraire que des données sur le patois de Velletri. Son livre n'en est pas moins le fruit de savantes recherches, non seulement parce qu'il n'est pas plus aisé de faire chanter les gens du peuple que de les faire parler, mais parce qu'il rapproche de chaque morceau les morceaux analogues épars à travers l'immensité du Folk-Lore : travail qui demande non moins de finesse que de science. L'ouvrage se termine par un court lexique du dialecte de Velletri, un index des recueils de chants populaires, un index des thèmes entre lesquels se répartissent les morceaux rassemblés par l'auteur, et deux mélodies.

Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 décembre 1907.* — M. le duc de Loubat, élu associé étranger, est introduit en séance.

M. Salomon Reinach, président, présente à M. Léopold Delisle la médaille frappée à l'occasion du cinquantième anniversaire de son élection à l'Académie, et prononce une allocution. — M. Delisle remercie ses confrères, auxquels il offre son travail, presque entièrement imprimé, sur les origines de la Bibliothèque nationale.

L'Académie accorde une subvention de 1500 francs à l'Institut papyrologique établi près l'Université de Lille.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sres

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — **23 décembre** — **1907**

SCHWEN, Afrahat. — DUFOURCQ, Les Gesta Martyrum. — RIES, L'ordre des mots dans Beowulf. — A. LUCHAIRE, Innocent III et la question d'Orient. — PIRENNE, Histoire de Belgique. III, trad. allemande. — BORNAREL, Cambon. — WOLF, La jeunesse de Bismarck. — DE AZKUE, Dictionnaire basque. — PLATTNER, Grammaire française, I. — PRESCOTT, La pensée et le vers dans Plaute. — NENCINI, Une élégie de Catulle. — KELSEY, Deux études sur César. — Pro Milone p. NOHL. — RASI, Quelques articles. — HOSIUS, Les imitations de Lucain. — CLEASBY, Les imitations de Sénèque le tragique. — ABBOTT, Un manuscrit de Perse et L'accent en latin. — Le Limes, XXIX.— KLEINCLAUSZ, Dijon et Beaune. — REYMOND, Grenoble et Vienne. — J. de FOVILLE, Gênes. — C. BAYET, Giotto. — SCHRADER, Atlas de poche. — Année cartographique, 17. — Académie des Inscriptions.

Paul SCHWEN. — **Afrahat,** *seine Person und sein Verständnis des Christenthums, ein Beitrag zur Geschichte der Kirche im Osten; zweites Stück der neuen Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche, herausgegeben von N. Bonwetsch und R. Seeberg.* Berlin, Trowitzsch & Sohn, 1907, in-8°, p. 153.

Les vingt-trois *Démonstrations* ou homélies qu'Aphraate surnommé le Sage persan écrivit entre les années 337 et 345 de notre ère, ont fait l'objet de diverses études depuis l'*editio princeps* du texte syriaque par Wright en 1869. Par leur ancienneté, ces homélies constituent un document de premier ordre pour l'histoire du christianisme en Perse; elles traitent de questions théologiques et exposent les principes de la vie religieuse ; elles appartiennent donc à la littérature ascétique et c'est sous le chapitre consacré à cette littérature que nous les avons classées dans notre *Littérature syriaque*. M. Burkitt les a principalement étudiées pour établir la doctrine chrétienne de leur auteur. M. Schwen en fait la remarque, p. 21 : « D'après le contenu, Duval place le livre d'Afrahat sous la littérature édifiante (ascétique), Burkitt sous la littérature scientifique (*a full and ordered exposition of the christian faith*). On pourra difficilement décider qui a raison. Des explications scientifiques et des considérations édifiantes sont entremêlées. Mais d'après le but (de l'auteur) l'œuvre doit être certes scientifique.

Les recherches de M. Burkitt pour établir un système complet de la doctrine d'Aphraate ont un intérêt indéniable pour les théo-

logiens, mais elles n'aboutissent souvent qu'à des hypothèses discutables, parce que, selon moi, les questions de dogmes étaient en dehors du but qu'Aphraate poursuivait. Il semble difficile de croire qu'Aphraate, écrivant plusieurs années après le concile de Nicée, n'ait eu qu'une idée vague de la Trinité. « Une propre doctrine de la Trinité dans le sens du dogme postérieur de l'Église ne se rencontre pas », dit M. Sch., p. 91. Il est aussi difficile d'admettre que les mots « fils du contrat » et « filles du contrat » ne désignaient pas particulièrement les moines et les nonnes, comme ce fut le cas postérieurement. Mais il est inutile de poursuivre une critique de détails qui nous entrainerait trop loin. L'étude de M. Sch. doit être lue et examinée en entier par les théologiens auxquels elle s'adresse; ceux-ci y trouveront un exposé succinct, mais clair et bien documenté, des questions qui les intéressent.

La publication de M. Schwen comprend trois parties : 1° vie et écrits d'Aphraate; 2° les sources de la doctrine d'Aphraate; 3° le christianisme d'Aphraate. Suit une liste de la littérature concernant Aphraate et une concordance des pages de l'édition de Wright et de la traduction allemande de Bert.

R. D.

Albert Dufourcq, **Étude sur les gesta martyrum romains.**
Tome II, *Le mouvement légendaire lérinien*; XI-302 pp.
Tome III, *Le mouvement légendaire grégorien*; II-329 pp.
2 vol. in-8°. Paris, Fontemoing, 1907.

Le premier volume de l'*Étude* de M. Dufourcq a paru en 1900 (voy. *Revue*, 1902, I, 23). A cette époque, l'auteur annonçait une édition des *Gesta martyrum* romains. On peut regretter qu'il ait changé son plan; car les textes sont publiés dans des éditions insuffisantes et il est très difficile de les avoir sous les yeux pour faire les comparaisons nécessaires. Comment se reporter en même temps à deux ou trois volumes des *Acta sanctorum*? Mais voyons ce qu'on nous donne.

La méthode suivie est identique dans ces deux volumes. M. D. groupe dans le même chapitre des passions qui lui semblent apparentées. Pour chacune d'elles, il commence par en donner un résumé ou une traduction en français. Ensuite, il discute les détails, les rédactions différentes d'un même texte, les traits communs à plusieurs passions. Des résumés servent de conclusion.

Le fil conducteur qui fait passer d'un récit à un autre est le groupement des passions dans quatre manuscrits considérés comme recueils d'origine romaine. Cette partie de la démonstration aurait dû être reproduite. Il ne faudrait pas être obligé de chercher dans un article

des *Mélanges de l'École de Rome* jusqu'à la date de ces manuscrits.

M. D. commence par saint Maurice : étude excellente, même après les nombreux travaux de ses devanciers. Cette légende est l'œuvre d'Eucher de Lyon. Le parent d'Eucher, Valérien, évêque de Cimiez, a rédigé ou fait rédiger les gestes de Pontius de Cimiez. C'est à Salvien qu'Eucher a confié ses enfants. Mais la passion de saint Sébastien paraît avoir Salvien pour auteur. Celle des saints Nazaire et Celse peut être attribuée à un évêque de Milan, Eusèbe, qui est lié avec l'évêque gaulois Céretius, lequel est l'intime ami de Salonius et Veranus, les fils d'Eucher. Or Eucher et Valérien ont été moines à Lérins ; Salvien s'y est établi ; Salonius et Veranus y ont été élevés. Nous voilà conduits par divers chemins au même point. Lérins a été la source de toute une littérature hagiographique pseudépigraphe. Une fois ce point trouvé, il n'est pas difficile de grouper d'autres passions apparentées aux premières et entre elles. La doctrine que reflètent ces documents est conforme à ce que nous savons de Lérins, d'abord foyer de semi-pélagianisme (avec Cassien, Faust et Vincent), puis centre de propagande augustinienne : Césaire d'Arles est un moine de Lérins. Le but édifiant de ces romans est conforme aux tendances moralisatrices de cette école. L'exploitation des légendes grecques qui ont servi de modèles, comme celle de Maurice d'Apamée à celle de Maurice d'Agaune, ou qui ont fourni des détails s'explique par les goûts et les connaissances des moines de Lérins. Le style, fortement imprégné de rhétorique, et l'érudition sont conformes à leur culture. Enfin, et c'est une vraie trouvaille, M. D. tire du maître lérinien par excellence, de Cassien, la doctrine de la licéité des « mensonges salutaires ». Les anciens n'y ont jamais regardé de bien près. La théorie de Cassien n'en est pas moins bien venue pour expliquer l'assurance des conteurs de Lérins.

La démonstration me paraît certaine. On peut faire quelques réserves sur des détails. Comment Eusèbe de Milan peut-il servir les intérêts du pape contre ceux du siège de Milan ? Les rapprochements établis par M. D., entre *Sébastien* et les œuvres de Salvien ne sont pas tous convaincants. La supplication par les proches, père, mère, femme, sœur, etc., est un thème de rhéteur, comme l'indique Salvien lui-même, et ne prouve pas l'emprunt. L'idée que les Romains persécuteurs sont malheureux et qu'ils réussissent quand ils sont favorables aux chrétiens est ancienne, puisqu'elle paraît déjà dans Méliton (Eusèbe, *H. E.*, IV, xxvi, 6). Elle se rattache aux préoccupations d'où est sortie la *Cité de Dieu*, ainsi que le reconnaît M. D. La doctrine sur l'emploi des richesses est la même dans *Sébastien* et dans Salvien, mais la manière dont il est préconisé est différente. Ce qui est probant, c'est l'ensemble, qui indique un même milieu, plutôt que tel trait particulier. J'ai d'ailleurs peine à reconnaître dans *Sébastien* le style de Salvien. Il reste que cette légende provient du même groupe,

où l'on cultivait vigoureusement le pseudonymat (Salvien est Timothée, Vincent de Lérins Peregrinus).

Les passions rédigées par les moines de Lérins ont été connues et adoptées par les Romains. Elles ont exercé leur influence sur les produits du cru, ou plutôt elles ont servi de modèle et d'exemple. Il faut ajouter à cette influence primordiale celle des passions d'Afrique, lues de bonne heure à Rome, et dont l'impression a été avivée par les transfuges de la persécution vandale.

Il est tout à fait impossible de suivre par le menu les longues et délicates démonstrations de M. D. Parmi les chapitres les plus intéressants, signalons seulement l'étude de *Gervais et Protais*, type de légende ravennate; celle de *Vincent*, où M. D. nous montre comment la légende connue par Prudence s'est formée et postérieurement enrichie; celles de *Lucie* et *d'Agathe*; celle de *Dasius*. On aura là autant de types différents.

Les légendes de troisième volume offrent en général moins d'intérêt. Nous descendons le cours des siècles et de la décadence. M. D. suit l'ordre géographique et montre les relations littéraires des légendes de cette époque entre elles et avec l'œuvre de Grégoire le Grand. Mais en revanche, le rapprochement de ces textes permet de cataloguer, pour ainsi dire, les thèmes et les éléments de ces récits : impuissance des médecins qui ne savent que manger l'argent des malades (p. 34, 165), délai demandé avant le martyre (p. 124), sang des martyrs coulant plus blanc que le lait (p. 111) ou que la neige (p. 124), annonce prophétique de la paix de l'Église (pp. 56-57, 150), vase brisé et miraculeusement réparé (168, note 3; cf. II, 279), céphalophorie (p. 179 et la note 3; 182), vase de sang marquant le caractère du martyr (p. 201), trinité païenne (Mars, Apollon, Esculape, II, 178; Jupiter, Sol inuictus, Apollon, III, 3; Jupiter, Mercure, Saturne, p. 40; Jupiter, Mercure, Asclépius, p. 98; Hercule, Jupiter, Saturne, p. 217; etc.); puissance magique du signe de la croix, rôle des anges gardiens, licéité de la fuite et spontanéité du martyre, nature des supplices (gril, charbons ardents, noyade, etc.), impuissance du persécuteur à tuer le martyr autrement que par le glaive (ce qui implique une théorie sur le mode de sépulture et sur la résurrection des corps : je me permets d'appeler l'attention de M. D. sur ce point), symboles de foi récités au moment du baptême et du martyre (je ne vois pas que M. D. se soit préoccupé de la question de la descente aux enfers), apparitions lumineuses dans la prison, affirmations dogmatiques (virginité de Marie, divinité et consubstantialité du Saint-Esprit, etc.), immobilité magique (II, 189), usage du bain pour détruire un charme (*ib.*, 192), culte de certains dieux (Silvain, III, 47), idole qui parle tous les trois ans (III, 47), légendes relatives aux empereurs (conversion d'Hadrien, III, 118), etc. J'espère que M. D. terminera son ouvrage par un copieux index où tous ces détails figu-

reront. Rien ne sera plus instructif et ne montrera mieux la méthode de travail des légendaires.

Voici quelques remarques particulières. D'abord sur le volume II. P. 11, l'anonyme qui écrivit en 1898 dans le *Muséon* sur saint Maurice est M. Mahieu, dont le nom se lit en toutes lettres dans le tirage à part. M. D. aurait pu trouver ce nom dans *Rev. d'hist. et de litt. relig.*, XI (1906), 264. Mais son volume devait être déjà imprimé quand a paru mon article. Je suis heureux de voir que nos conclusions sont essentiellement les mêmes. J'ai eu tort d'écarter l'influence de Maurice d'Apamée. — P. 43, le culte de Silvain, dans *Gervais et Protais*, est naturel dans la Haute-Italie; on n'est pas très loin de l'Illyricum, centre d'un culte particulier à Silvain, et en tout cas, le versant méridional des Alpes, avec ses forêts, était spécialement dévot à ce dieu ; voy. Domaszewski, dans le *Philologus*, LXI (1902), p. 5. — P. 45, la liturgie ambrosienne, sur les mêmes martyrs, dépend de la légende. — P. 46, sur la grande taille des anciens héros, cf. Virg., *Georg.*, I, 497 : « Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris ». — P. 66, le « philosophe » à qui l'on attribue le souvenir des gestes de Nazaire, ne serait-il pas un moine ? Le mot est ainsi employé, de même que « philosophie », chez les écrivains grecs. Ce serait un hellénisme à rapprocher de ceux que présente ce groupe de légendes. — P. 74 et 80, n. 2, « maxime autem ad domesticos fidei » est une expression de saint Paul, *Gal.*, VI, 10. — P. 76 suiv., M. D. explique fort bien le culte de Valérien de Cimiez pour les martyrs. Cela achève la démonstration que j'ai esquissée contre M. Brewer dans la *Revue*, 1907, II, p. 205. — P. 99, n. 1, l'opposition des savants et des lettrés aux humbles que le Christ a choisis pour apôtres (dans *Sébastien*, § 51) repose d'abord sur saint Paul, I *Cor.*, I, 27 : « Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia »; mais elle rappelle aussi l'humilité affectée dans le début de Vincent de Lérins, I, 6 Rauschen. Le même texte de saint Paul est à la base de *Sébastien*, § 51 que M. D., p. 103, compare à Salvien, *Gub. Dei*, III, LII. — P. 164, note 1, la série de douze bénédictions dans *Alexandre de Bergame* (*Benedictus es Deus qui...*), que M. D. rapproche des douze béatitudes de Thècle, a aussi une saveur liturgique. — P. 188, *processionis mysteria*, dans *Lucie*, rappelle l'emploi de *procedere*, dans la *Peregrinatio*, à propos de la messe. — P. 192, n. 3, un des traits intéressants de *Lucie* est destiné à recommander l'usage des derniers sacrements. Cet usage ne paraît pas remonter aussi haut que l'indique M. D., à la suite du cardinal Rampolla. Le canon de Nicée est susceptible d'une autre interprétation et alors l'exemple le plus ancien est celui de saint Ambroise, le texte canonique le plus ancien celui d'Orange (441). Il est à remarquer qu'Aldhelm ignore l'épisode de la communion. Dès lors B n'est-il pas antérieur à la rédaction A qui serait un remaniement tendancieux ? D'autre part, je note que, dans

l'oraison funèbre de saint Basile, Grégoire de Nazianze donne les plus grands détails sur la mort de son ami, mais ne parle pas de sacrements donnés au mourant. Basile, quand il sent la mort s'approcher, consacre des évêques et distribue les saints mystères aux assistants (ch. LXXVIII-LXXIX). Cela est tout autre chose que « les derniers sacrements ». M. D. a d'ailleurs bien vu que ce trait rapprochait *Lucie* plus de Césaire d'Arles que du IVe siècle. Il cite encore ce passage de *Mélanie la jeune* (d'après Rampolla) : « Consuetudo autem est Romanis ut cum animae egrediuntur communio Domini in ore sit », « les mourants gardent la communion dans la bouche ». Cette coutume paraît apparentée à une pratique superstitieuse ; on déposait sur le cadavre l'eucharistie pour servir d'« apotropaion » ; voy. LE BLANT, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* (Paris, 1892), p. 4 et n° 1. — P. 194, Agathe est confiée, pour être séduite, à Aphrodisia, vieille femme dont les neuf filles étaient aussi perdues de mœurs qu'elle l'avait été elle-même : Aphrodite et les Muses? — P. 195, *spontaneum honorem Deo* (*obtulit Agatha*), cf. *oblatio spontanea*, *Num.*, XXIX, 39, et *Deut.*, XVI, 10; *spontaneum holocaustum*, EZECH, XLVI, 12 ; de même *ultroneus*, dans *Vitalis et Valeria*, est biblique, *Exode*, XXV, 2. — P. 200, le mot de Paul, *Ephes.*, IV, 5, *unus Dominus*, *una fides*, *unum baptisma*, a un emploi dans tout un groupe de légendes apparentées et fournit l'inscription rapportée dans *Cécile* ; cf. l'usage de ce texte, comme cadre d'une confession de foi, dans une homélie de Césaire, publiée par Caspari, *Kirch. Anecdota*, 283, et dans mon *Rôle théologique de Cés. d'Arles*, p. 48 (*Rev. hist. litt. rel.*, X, 174, § 20) : « Credite ecclesiam catholicam, ubi unus Deus in trinitate personarum et in unitate diuinitatis colitur (= unus Dominus), unum baptisma habetur, una fides seruatur ». — P. 210, certains des textes étudiés trahissent l'influence d'Augustin et des écrits mystiques pseudo-augustiniens, voy. la note. Il y aurait peut-être lieu de faire aussi des recherches du côté des textes liturgiques de même caractère ; voy. dom CAGIN, *Le sacramentaire de Gellone* dans le *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à Mgr de Cabrières* (Paris, 1899), t. I, p. 258 suiv., et dom HAVARD, dans dom CABROL, *Les Origines liturgiques* (Paris, 1906), pp. 243 et 281. M. D. a relevé, p. 151, note, un certain nombre de rapports entre l'Afrique et l'Espagne qui doivent aussi entrer en compte. — P. 222, la scène du théâtre, dans *Quirinus de Siscia*, paraît être un reflet du martyre de saint Polycarpe, rapporté par EUSÈBE, *H. E.*, IV, XV, 19 suiv. Si ce texte est des environs de 400 et a été remanié vers 440, un des auteurs a pu se souvenir de la traduction de Rufin, exécutée en 402-403. — P. 255, le rapprochement entre *Dasius* et Gélase est peu concluant. Les deux textes attaquent la persistance des pratiques païennes, mais *Dasius* parle des mascarades des calendes de janvier et Gélase des lupercales de février. Le texte

d'époque byzantine que M. D. cite ensuite est beaucoup plus probant : je ne sais si cette légende de Césaire (vénéré sur le Palatin) a été influencée par Dasius. Il y a toute une littérature chrétienne sur les calendes de janvier; voy. MALNORY, *Césaire d'Arles*, p. 343; dom CABROL, *Les Origines liturgiques*, p. 203. — P. 267, parmi les signes de l'influence de Milan sur la Gaule méridionale, ajouter que le concile milanais est le concile de cette région ; DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 32. — P. 283 suiv., aux croyances relatives aux mouches et aux petits insectes, ajouter que les carmélites croient que sainte Thérèse leur a obtenu la grâce d'être préservées des puces. — P. 285, des rapprochements que suggère le livre de M. D., il sort que la vie de Mélanie la jeune, publiée par le cardinal Rampolla, n'est pas d'une époque très ancienne et a subi des influences faciles à discerner. Voy. aussi p. 101, n. 2 et 193, n. 1. Ajouter que Mélanie use du mensonge « salutaire » (cf. Sébastien et Nicostrate, p. 98, n. 3) et agit à l'insu de ses parents (cf. Maris, etc.. p. 120).

Tome II, p. 94, n. 3, la formule baptismale est un embryon de *credo* ; on ne peut donc la comparer valablement au texte reçu. L'expression « qui uenturus est iudicare uiuos et mortuos et *saeculum per ignem* » n'est pas « extrêment rare », puisqu'elle se trouve dans l'exorcisme de l'eau aux divers rituels gallicans (texte du *Missale gothicum* dans DUCHESNE, *Orig. du culte*, 3e éd., p. 322; du sacramentaire de Bergame (milanais) dans l'édition de Solesmes, p. 165, n. 1490), et dans l'exorcisme du sel au rituel romain (DUCHESNE, *ib.*, p. 297). L'insertion de *qui te illuminet* dans la formule baptismale est plus intéressante (p. 96-97). — P. 177, *si scires donum Dei* provient de JN., IV, 10. — P. 181-182, le calice où est incrustée une dent de Domninus peut être un objet réel; cf. la légende de la couronne de fer des rois lombards. — P. 184, curieux exemple d'une légende savante ; le nom de Vintimille, *Vintemelium* (*Album Intemelium*), devient *Victimilium* dans un texte du VIIe s. (p. 185), puis *Victimolis*, et l'on y rattache un exploit prétendu d'Hannibal. — P. 206, l'histoire de Néron, qui se fait faire un ciel artificiel, paraît étroitement apparentée à la légende de Chosroès que Huysmans a si joliment racontée dans *L'Oblat*, p. 26. Il reste à en faire une étude scientifique. — P. 206 et 207, singuliers lapsus : « le palais de Tessellae », il s'agit sans doute d'une décoration en mosaïque (*opus tessellatum*); « la colonne Habietina » est une colonne de bois. — P. 317, le *canis qui redit ad uomitum suum* est une amabilité théologique fort ancienne : *Proverbes*, XXVI, 11 ; *IIa Petri*, II, 22. — Le nombre des fautes d'impression est considérable [1]; on se demande si M. D. a corrigé lui-même ses épreuves.

1. J'ai renoncé à les relever. Il y a des lapsus. Ainsi II, p. 100, lettre *à* Salvien, Je me borne à indiquer ce que je trouve dans une seule page, II, p. 40 : ligne 2 et 5 du bas (Ambroise), lire : *transtulimus*; dans l'autre colonne, il manque un mot à la phrase *Caecus etiam Seuerus*.

Le travail de M. Dufourcq est considérable. L'auteur s'est préoccupé de reconstituer le milieu de ses textes, il a étudié la littérature contemporaine, il a suivi les querelles ecclésiastiques (politique de Rome, rivalités de métropoles, etc.), il a noté les préoccupations doctrinales. Son enquête a porté aussi bien sur les documents manuscrits que sur les imprimés (inédits, t. II, 256; t. III, 62, n. 3; 129, n. 1; 224, n. 1). Tout cet appareil, où souvent les notes se succèdent en deux étages, met à la disposition des historiens un matériel considérable. Le premier volume m'avait un peu déçu. Mais M. Dufourcq a étendu ses recherches et donné plus d'assurance à sa méthode. Il fait entrer ces légendes dans l'histoire littéraire.

Paul Lejay.

J. Ries : **Die Wortstellung im Beowulf;** Italle a. S., Niemeyer, 1907. XIX-416 pp. in-8°.

M. J. Ries est déjà connu par des travaux sur la syntaxe germanique et plus particulièrement l'ordre des mots. Une étude de ce genre sur *Beowulf* était désirable en raison de la priorité en date de ce poème sur tous les textes du germanique occidental non moins que de son caractère original. Elle présentait aussi une grave difficulté à cause de l'influence troublante de sa forme poétique sur l'ordre des mots, surtout en l'absence de textes en prose de même date. Aussi ne peut-on qu'approuver l'auteur d'avoir avant tout cherché à déterminer la valeur tonique relative des éléments de la phrase, à préciser les rapports du rythme et de la construction, à établir des lois rythmiques plus générales que celles de la versification, et ayant certainement joué un rôle important dans la construction de la phrase primitive.

D'autre part, la souplesse et la mobilité relative des formes de flexion en germanique, l'identité de l'accent de mot et de phrase en prose et en poésie, en outre, la facilité et l'habileté avec lesquelles l'auteur du *Beowulf* manie sa langue et sait la plier à une forme de versification du reste facile, simple et nationale, rendaient possible à un grammairien expérimenté d'écarter, par la comparaison de groupes de mots de forme rythmique semblable, la principale cause d'erreur qui réside dans la forme métrique.

La source d'informations, la base de l'ouvrage est la statistique : il n'en pouvait être autrement d'une étude sur l'ordre des mots à une époque où cet ordre n'est pas encore fixé par des règles de grammaire scolaire, mais garde encore une liberté relative. Est-ce à dire que l'ordre primitif des mots ait été libre à proprement parler? M. R. combat cette possibilité qui a pu paraître commode à certains philologues pour se dispenser d'entrer dans les minuties d'un relevé précis et complet.

mais l'ordre des mots est toujours déterminé par des raisons soit affectives, soit oratoires, soit logiques, soit enfin (en l'absence de tout motif défini), traditionnelles. C'est précisément l'ordre traditionnel et probablement primitif que la statistique permet d'établir lorsqu'on a eu soin d'écarter tous les facteurs particuliers (émotion, intention littéraire quelconque), qui peuvent avoir influé sur l'ordre des mots dans une phrase donnée. Aussi me paraît-il inutile de justifier (ainsi que l'auteur a cru devoir le faire) l'emploi de la statistique, quelque aride qu'en soit la lecture, même facilitée comme ici par des diagrammes ingénieux; je préfère dire qu'en tant que travail de documentation, l'ouvrage m'a paru donner un relevé complet, multiplement divisé, de toutes les formes de propositions et de phrases, de toutes les positions possibles des divers éléments syntactiques, en tenant un compte précis de leur valeur tonique et de leur importance rythmique : relevé destiné à servir de point de départ à tous ceux qui voudront étudier l'ordre des mots en vieil-anglais ou en germanique, dûssent-ils s'en servir pour combattre les conclusions actuellement présentées par M. R.

Quant à ces conclusions, qui constituent l'interprétation des faits propre à l'auteur, elles ont le tort d'être disséminées au cours de l'ouvrage; du moins auraient-elles assurément gagné à être résumées dans un chapitre final. M. R. a préféré présenter le relevé des faits comme seul ayant l'intérêt d'un résultat acquis, et termine par un index analytique complet de toutes les phrases contenues dans le *Beowulf*. Et pourtant ses conclusions très rigoureusement déduites des résultats statistiques, ont leur intérêt. Voici les principales : avant tout il constate l'influence générale de trois lois rythmiques qui exigent dans toute proposition un temps fort initial (*Satzauftakt*), un premier temps faible en seconde place (*erste Senkung*), et un temps fort final (*Satzschluss*), déterminant ainsi normalement le choix de l'ordre : Sujet tonique — Compléments peu accentués — Autres compléments — Verbe tonique. Ensuite, dans la 1re partie (Position réciproque du sujet et du verbe) l'auteur établit l'identité primitive de forme des propositions principales et subordonnées et la prédominance de l'ordre Sujet-verbe ; dans la 2e partie (Position réciproque du verbe et des divers compléments) il conclut à la position habituelle du verbe après les compléments ou une partie d'entre eux; au passage graduel du verbe de la fin au milieu de la phrase, puis immédiatement après le sujet ; à une préférence pour l'ordre synthétique (verbe final) dans les phrases courtes, analytique dans les phrases longues ; à la persistance de l'ordre synthétique primitif dans les phrases dépendantes, et à l'influence du développement de la période sur la différenciation des deux ordres de propositions. L'allongement de la phrase et le développement de la période sont présentés comme deux facteurs très importants du changement de l'ordre des mots et du

déplacement des influences rythmiques : les lois rythmiques ne doivent pas être considérées comme la cause initiale des modifications subies par le type syntactique primitif, mais ont fait sentir leur force de plus en plus au cours de l'évolution syntactique due à d'autres causes, notamment au besoin d'intelligibilité dans des phrases longues ou comprenant plusieurs propositions subordonnées.

Il reste naturellement un certain nombre de points obscurs. Ainsi M. R. reconnaît, lorsqu'il aborde la question de la position réciproque des compléments, que la statistique ne permet pas de tirer de conclusions, les exemples ne compensant pas ici par leur nombre les exigences de la versification et le pur hasard : sans doute tel ou tel autre résultat particulier peut aussi être dû à une cause fortuite, mais les calculs de détail se contrôlent réciproquement, et, présentant sous forme de chiffres précis la fréquence relative de tous les aspects syntactiques et rythmiques possibles, nous donnent, du moins sur les traits essentiels de l'ordre des mots en vieil-anglais, des résultats d'ensemble significatifs et des conclusions probablement très voisines de la vérité.

P. Doin.

Achille Luchaire, **Innocent III et la question d'Orient.** — Paris, Hachette et Cie, 1907. In-16 de 303 pages. 3 fr. 50.

S'il est une expédition de croisés qui ait causé à ses promoteurs des tourments, des regrets et de véritables angoisses, c'est bien celle qu'Innocent III au prix des plus grands efforts réussit à organiser. On connaissait suffisamment le détail de cette quatrième croisade, qui, commençant par la prise de Zara, se termina par la conquête de l'empire grec et l'intronisation d'un latin à Byzance; mais ce que l'on savait assez mal jusqu'ici, c'était la politique personnelle du pape, ses sentiments vis-à-vis des chefs de l'entreprise et ses impressions en face des événements accomplis malgré lui. M. Luchaire, avec une autorité et une science à laquelle on ne peut que rendre hommage, vient de l'exposer, en poursuivant l'étude, présentée par lui d'une façon si attrayante, du pontificat d'un des plus grands papes du moyen âge. Au moyen des bulles qu'il a analysées, il a raconté les douleurs et les joies que ressentit Innocent III, l'embarras où le mettaient continuellement l'astuce, l'avidité et l'esprit d'indépendance des Vénitiens et barons français, l'action continuelle qu'il essaya d'exercer pour diriger la croisade vers son but qui était la délivrance des lieux saints, réprimer les excès des conquérants qui excitaient son indignation, tourner au plus grand profit de la chrétienté la désobéissance des croisés, organiser enfin le nouvel empire au point de vue religieux et le rattacher solidement à l'Église latine. On peut dire que dans cette

aventure aucune affliction ne lui fut épargnée, ni la peine de voir les soldats du Christ diriger d'odieuses attaques contre les princes dévoués au Saint-Siège, ni l'humiliation de subir des traités réglant sans lui la condition religieuse du nouvel empire, ni l'horreur des massacres et d'une anarchie prolongée, ni l'affliction de constater la vanité de ses exhortations, d'avoir à réprimander rudement ses légats et à réprimer des trahisons, ni le malheur de sentir qu'il ne pourrait jamais imposer son autorité effective et maintenir d'une façon durable l'union des deux Églises si longtemps séparées. Et pourtant ses intentions étaient droites, sa sagesse méritait plus de succès et son esprit de modération était vraiment remarquable. S'il avait pu concilier les antinomies ! Aussi jamais pape plus diplomate ne se trouva dans des situations plus embarrassées. Être obligé, au début de l'expédition, d'excommunier les croisés, et cependant de garder contact avec eux pour essayer d'empêcher de plus grands malheurs et diriger cette force à la fois astucieuse et brutale dans une meilleure voie !

Le récit de M. A. Luchaire se présente donc, grâce aux nombreux documents mis en œuvre et à l'habileté de l'écrivain, avec un intérêt palpitant. Même les personnes les plus étrangères à la science historique prendront grand plaisir à le lire. J'ajouterai qu'il trace un tableau bien vivant de mœurs et d'habitudes qu'on pourrait facilement transporter de l'Orient à l'Occident ; je dirai même qu'il aide à mieux comprendre la société féodale française au début du XIIIe siècle. Celle-ci se montrait, en effet, partout semblable, avec son goût d'indépendance, ses violences et ses tendances à l'anarchie. L'excellent livre de M. Luchaire sera donc utile à méditer à plusieurs points de vue.

H.-L. LABANDE.

Geschichte Belgien's von Henri PIRENNE. Ubersetzung des franzoesischen Manuskriptes von Fritz Arnheim. Bd III. Gotha, F. A. Perthes, 1907, XXI, 606 p. in-8°. Prix : 20 fr.

Ce troisième tome, qui raconte l'histoire des provinces néerlandaises méridionales depuis la mort de Charles-le-Téméraire jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe aux Pays-Bas (1477-1576) nous présente forcément une période de l'histoire de la Néerlande, puisque la Belgique n'existe pas encore, même sous la forme atténuée des Pays-Bas espagnols. Ecrit pour la collection des *Histoires européennes* de Heeren et Uckert, continuée par M. Lamprecht, l'ouvrage de M. Pirenne, traduit par M. Fritz Arnheim, se présente jusqu'ici comme un texte parallèle plus développé du récit plus sommaire que M. P. Blok a donné dans les premiers volumes de son *Histoire des Pays-Bas*, mise au jour dans la même collection, et il est très instructif et très inté-

ressant à la fois, de confronter à la lecture les récits et les jugements de ces deux historiens distingués, voisins par leur origine et qui se rencontrent aussi souvent dans l'appréciation critique des hommes et des choses d'une même époque. Le troisième volume de M. Pirenne s'ouvre par le tableau du chaos momentané qui se produit à la chute du Téméraire, et de la crise de réaction moyen-âgeuse dont le chancelier Hugonet et le sire d'Humbercourt furent les victimes [1]. Il se continue par l'étude de la politique personnelle de Maximilien d'Autriche, puis de celle de Philippe-le-Beau, qui fut d'abord fort opposé aux tendances paternelles, porté vers l'alliance française, puis, après la mort de la reine Isabelle, changea complètement d'attitude; mais comme il mourut bientôt après (sept. 1506), et que le gouvernement, dévolu au jeune don Carlos, fut en réalité exercé par sa tante Marguerite d'Autriche, puis par Marie de Hongrie, sa sœur, la politique *impérialiste* sépara peu à peu le cercle de Bourgogne du reste du Saint-Empire et diminua son importance aux yeux du maître, qui poursuivait le rêve de la suprématie sur la chrétienté tout entière. Les relations personnelles de Charles-Quint avec le pays de sa naissance amortirent quelque temps encore cette espèce de déchéance morale, mais quand au prince flamand eût succédé Philippe II, foncièrement espagnol, tout se trouva prêt, grâce aux prétentions opposées du monarque et des provinces néerlandaises, pour une lutte à outrance. Les conflits religieux se joignirent aux conflits administratifs et envenimèrent la situation, déjà tendue par suite des aspirations du pays à l'autonomie. On ne saurait dire que M. P. ait jeté un jour bien nouveau sur le gouvernement de Charles-Quint aux Pays-Bas [2]. A vrai dire, cela ne lui était guère possible après les nombreux et excellents travaux qui ont paru depuis une quarantaine d'années sur la matière. Aussi n'est-ce pas cette partie du présent volume qu'on lira avec le plus de plaisir; on s'arrêtera de préférence au livre II qui nous retrace le tableau de la civilisation néerlandaise au xvie siècle; quatre chapitres (p. 211-452) nous y font étudier successivement la constitution générale et provinciale, le développement économique et social du pays, le mouvement intellectuel, la renaissance littéraire et le mouvement religieux. L'auteur reprend ensuite le fil chronologique de son récit avec les premiers conflits entre Philippe II et les Etats, il nous raconte le gouvernement troublé de Marguerite de Parme et de Granvelle, les émeutes des iconoclastes et s'arrête au moment où le roi d'Espagne envoie le duc d'Albe à Bruxelles pour y briser toutes les résistances et y faire dominer sa volonté de monarque très catho-

1. M. Pirenne se refuse à voir en eux des traîtres, gagnés par Louis XI; ils furent sacrifiés aux rancunes des grandes cités, irritées contre un gouvernement centralisateur.

2. Un chapitre assez court nous expose la situation particulière de la principauté ecclésiastique de Liège à la fin du xve et au xvie siècle.

lique et tout à fait absolu. M. P. raconte ces préliminaires de la grande lutte avec un calme et un sang froid qui étonnera peut-être certains esprits enthousiastes et généreux; on ne lui reprochera pas de « s'emballer » pour les futurs héros de la guerre d'indépendance et Guillaume d'Orange, par exemple, paraîtra peut-être un peu moins héroïque qu'on ne nous le représente d'ordinaire; mais l'auteur s'efforce visiblement d'être impartial partout et pour tous, et si l'on désirerait parfois un peu plus de couleur et de vie dans ses portraits et ses récits, on est assuré par contre que son imagination ne l'emporte jamais au-delà des données de ses sources.

R.

BORNAREL, **Cambon et la Révolution française.** Paris, 1905. Alcan, In-8°.

L'ouvrage de M. Bornarel est de ceux qui tiennent moins qu'ils ne promettent. On l'ouvre avec l'espérance d'y trouver une histoire complète et approfondie des finances révolutionnaires; on y trouve surtout une biographie de Cambon et cette biographie elle-même, soit faute de renseignements (les papiers de Cambon ont été brûlés ou pillés en 1825, et en partie sans doute dès juin 1793 où il avait fallu les cacher, car ils était compromettants, et tous les efforts de M. Bornarel n'ont abouti qu'à retrouver dix-huit lettres inédites), soit à cause de ce qu'il y a de vague et d'imprécis dans son rôle politique, ne laisse pas une impression très nette et permet difficilement de porter sur Cambon un jugement motivé. Il semble bien y avoir eu chez lui un sens réel des nécessités gouvernementales et l'expérience de l'homme d'affaires, de l'ancien négociant : il a vu et parfois montré le côté faible de bien des mesures révolutionnaires, mais il s'y est associé, sans qu'on puisse cependant l'accuser d'avoir manqué de courage, car il en eut à l'occasion. Il a rendu quelques services, mais n'a pu ou n'a voulu empêcher bien des fautes. Sur un seul point M. Bornarel, qui professe pour lui la plus vive sympathie, a réellement gagné sa cause : Cambon fut un honnête homme, ennemi des dilapidateurs, qui osa les dénoncer alors qu'il y avait péril à le faire, et qui fut loin de s'enrichir pendant son passage au pouvoir. Quant à son œuvre, elle reste contestable. — En tout le livre laisse l'impression, malgré un travail certainement considérable, de quelque chose d'un peu maigre et d'un peu sec. — Quelques erreurs matérielles à signaler : p. 305, Parcieux, pour Deparcieux : p. 186, erreur complète sur la loi de 1825, qui n'a jamais pris pour base de l'indemnité des émigrés le prix de 1,000 f. (ni aucun autre prix) à l'hectare. Lire 987 millions et non 927.

M. MARION.

Gustav Wolf. **Bismarcks Lehrjahre.** Leipzig, Weicher, 1907, gr. in-8°, p. 376. Mk. 8.

Malgré la littérature si abondante qu'a suscitée Bismarck, une étude de détail sur sa jeunesse et ses débuts politiques nous manquait encore. M. Wolf a comblé cette lacune en remaniant sous la forme du présent volume, à la fois pour les historiens et pour le grand public, un cours qu'il avait fait à l'Université de Fribourg. Son livre se compose de deux parties, et c'est l'entrée de Bismarck au *Vereinigter Landtag* qui en marque la division. Sur les origines et la famille, M. W. a passé assez rapidement, mais non sans insister sur la ligne maternelle où se rencontrent des savants et des diplomates, et sur la mère même de Bismarck, le *spiritus regens* de la famille. Sur les études de Bismarck nous sommes abondamment renseignés, depuis l'institution Plamann dont le régime spartiate et l'esprit démocratique froissèrent tant le jeune *junker*, jusqu'aux gymnases de Berlin. Tous ses maîtres, Bonnell, un descendant de réfugiés français, celui qu'il a le plus estimé, Wendt, Siebenhaar, Bellermann, d'autres encore, sont nettement caractérisés. Nous connaissons aussi les études privées de Bismarck, nous apprenons qu'il étudia plume en main les vingt et un in-folio d'une vaste compilation historique, le *Theatrum Europœum*. A l'Université de Göttingue Bismarck qu'attiraient assez peu les cours de droit a été élève assidu de Heeren. Dans toute cette période des années d'études M. W. tient surtout à faire ressortir le sens réaliste et pratique, l'esprit critique, le besoin de tout rapporter à un point de vue personnel qui caractérisent l'élève et l'étudiant, comme aussi le débutant dans la carrière juridique ou administrative. Les compositions d'examen de Bismarck avant d'entrer dans les bureaux d'Aix-la-Chapelle sont longuement analysées. Après qu'il a quitté le service de l'État pour se consacrer à l'exploitation de ses domaines, Bismarck a traversé une période curieuse à étudier pour la formation de son esprit. L'originale mentalité religieuse de certaines gentilhommières de Poméranie où s'était développé un piétisme allègre et actif, a été largement partagée par le maître de Schönhausen : cette influence des Thadden et du cercle de Trieglaff ressort avec intérêt du livre de M. W.

La seconde phase de ces années d'apprentissage est déjà plus connue et je ne m'y arrêterai pas. C'est d'ailleurs l'histoire intérieure de la Prusse jusqu'à Olmütz que nous retrace l'auteur, avec les débats soulevés par la constitution prussienne et les tentatives en faveur de l'unité nationale. M. W. n'a pas manqué de souligner la ligne de conduite de Bismarck et son attitude dans chacune des discussions où il se mêle ; mais son livre a de plus le mérite de suivre Bismarck dans les coulisses et de nous faire saisir son action dans le parti, dans la presse, à la cour et au milieu de ses amis, partout où intervient le défenseur de la tradition historique, le champion d'une monarchie

jalouse de ses droits et le représentant d'une Prusse plus soucieuse de ses avantages qu'entraînée par l'enthousiasme national. Toute l'étude de M. W., si précise et si consciencieuse, qui rectifie par endroits les affirmations des Mémoires du chancelier, se recommande par la plus grande impartialité. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir fait de son héros un être trop de raison. Le Bismarck de la grande époque projette un peu exclusivement son ombre sur l'autre, dont le « réalisme », il faut bien en convenir, était mêlé de beaucoup de préjugés de race et d'éducation.

L. R.

Diccionario vasco-español-frances par R. M. de Azkue *Bilbao* et *Paris*. P. Geuthner, 1906, 2 vol. gr. in-4°, à 3 col. I. xlvij-561 p., II. xiij-487 p.

Voici le premier dictionnaire, digne de ce nom, qui soit publié pour la langue basque. Il est bien imprimé, bien fait et aussi complet que possible. Il indique les diverses acceptions de chaque mot relevées dans la conversation populaire ou dans les écrivains des différentes époques; il donne les variantes dialectales, les modifications phonétiques, quelquefois les synonymes; les étymologies et les observations grammaticales y trouvent, comme de juste, une large place. Beaucoup de lecteurs regretteront avec moi que l'auteur ait fait un travail trilingue; à dire vrai, il eût suffi d'un dictionnaire basque-espagnol : l'introduction du français a fort inutilement, à mon avis, allongé l'ouvrage d'un tiers, augmenté les frais et le prix, imposé à l'auteur un travail mieux employé peut-être à autre chose, d'autant plus que le français de M. de A. n'est pas toujours irréprochable.

Un travail de ce genre ne saurait être parfait et M. de A., dont la modestie et la bonne foi égalent la science et le talent, en convient tout le premier. Les observations grammaticales, notamment, donneraient lieu à de nombreuses discussions. Ainsi, le rôle de *o* pronom ou article suffixé n'est pas suffisamment expliqué à la p. 89 du tome II : le mot *gabiltzanoi* de la p. 17 d'Axular si maladroitement corrigé par Inchauspe en *zabilzanari* « à vous qui marchez » signifie exactement « à nous ici présents qui marchons » ou peut-être, avec une idée d'exclusion, « à nous autres qui ... ». Même page 89, l'*o* datif des suffixes verbaux peut se rencontrer sans *ki* ou *tsi* : *bemo* « qu'il le lui donne », et le *ki* peut perdre son *i* devant lui : *zako* « il est à lui ». Même volume, p. 395, dire que le *z* sujet de 3e pers. intransit. vient d'une confusion avec la conjugaison familière n'est pas une explication suffisante; p. 396, *z* suffixé n'indique pas uniquement la pluralisation du complément, car l'exemple *betoz* notamment est intransitif et veut dire « qu'ils viennent ». Je n'insiste pas.

J'ai signalé ailleurs quelques traductions inexactes : *ametz* n'est point le chêne rouvre, mais bien le chêne tauzin, *quercus toza*, comme *aritz* est le chêne pédonculé, *quercus pedunculata*, et non le

« roble » ; — *zumalakar*, c'est la bourdaine et non pas le saule : — *zuhaindor*, exactement « cornouiller sanguin » ; on aurait pu citer, à propos du rôle de cet arbre dans les agissement des sorciers, non seulement Duvoisin, mais de Lancre ; — *aztigar* ou *gaztigar* n'est-il pas plutôt « tilleul » que « érable » ?

Je suis fâché que M. de A ait cru devoir uniformiser l'orthographe des citations et qu'il ait traduit de nouveau et d'une façon trop diffuse les proverbes d'Oihenart. En revanche, je trouve fort bien qu'il n'ait pas tenu compte du *h* aspiré, ce qui facilite beaucoup les recherches.

Julien Vinson.

Ph. Plattner, **Ausführliche Grammatik der franzoesischen Sprache.** I Teil : Grammatik für den Unterricht (Zweite Auflage). Fribourg, J. Bielefeld, 1907 ; un vol. in-8°, de xv-464 pages.

J'ai parlé ici à différentes reprises (voir en dernier lieu, la *Revue Critique* du 6 mai 1907) des parties additionnelles de cet ouvrage, celles auxquelles M. Plattner a consacré des développements tout spéciaux. Voici arrivée à sa seconde édition, la première partie — la *Grammaire* destinée à ce que nous appelons en France, l'enseignement secondaire, — et ceci prouve que le livre a eu en Allemagne un certain succès. A défaut d'une originalité bien marquée, il a en effet des mérites de clarté et d'ampleur dans l'exposition. Il me parait être cependant d'un genre un peu intermédiaire. Est-ce une grammaire pratique ? On le dirait d'après certains passages, comme celui où sont énumérés les verbes impersonnels en allemand, mais non point en français (p. 114) ; celui encore où il est question des adverbes allemands qui se rendent par des verbes en français (p. 178). Mais, pourquoi alors avoir voulu semer çà et là des notions historiques ; avoir institué des comparaisons avec le latin, qui ne sont pas indispensables, et dont quelques-unes sont vraiment plus que problématiques ?

Je ne citerai que l'adverbe *tôt* tiré à la p. 167 de *tot cito :* ce sont des choses qu'on ne devrait plus imprimer. La syntaxe de M. Plattner est copieusement développée : on pourrait y trouver quelque abus dans les subdivisions, et une tendance à reproduire certaines règles un peu archaïques (voir ce qui est dit du pronom *soi*, p. 354).

E. Bourciez.

— On ne pourra en France se défendre de quelque étonnement de voir un Américain recevoir, sans changement, des Allemands un thème comme celui-ci : « rapport de la pensée avec le vers dans Plaute » : *Classical Philology* du 17 juin 1907 : Henry W. Prescott, *Some phases of the relation of thought to verse in Plautus* : 58 p. Entendez qu'il s'agit simplement de la place des adjectifs dans le vers ou à l'égard des noms correspondants, avec ou sans intercalation de mots dans l'intervalle. La forme, dans laquelle est faite l'exposé, n'est pas moins singulière : abstractions et entités abondent : à côté de l'unité de la pensée, « l'unité

du vers qui doit se défendre »; « facteurs qui agissent sur la séparation de l'adjectif (allittération; emphase, essai d'une technique plus libre; nécessités métriques, influence de l'original grec; influence du Saturnien, etc.) », et surtout des règles ou lois : « principe de l'attraction pronominale »; loi de Wackernagel sur les adjectifs numéraux, etc.; on juge sans doute que, sans cet attirail, nous n'aurions pu comprendre que telle série d'adjectifs, formant κλῖμαξ, que tel long adjectif, détaché au début ou à la fin du vers, ou en rejet au vers suivant, devaient produire un effet comique. C'est une belle chose que la grammaire dramatisée. N'oublions pas que pour lui donner un air de science et répondre au goût présent, on saupoudre partout de statistique, et ajoutons aussi qu'ici comme dans Norden, l'on voit revenir, avec la transposition nécessaire, tout le menu détail de nos anciennes explications littéraires : retour inattendu de modes qu'on croyait passées, et qu'on croyait revoir moins que jamais sur un texte comme celui de Plaute. A noter cependant qu'il y a, dans ces exemples, des faits intéressants, et comme l'auteur de l'article est clair, soigneux, et bien renseigné, on peut par le présent article se faire quelque idée des publications sur le sujet. La contribution personnelle de M. A. n'est pas non plus, tant s'en faut, sans mérite. — É. T.

— Le professeur italien Flaminio Nencini, bien connu par de nombreux articles et ouvrages (surtout : *De Terentio ejusque fontibus*, Liburni, 1891), publie sous le titre : *L'Elegia di Catullo ad Allio*, une série de remarques où il résume avec clarté les difficultés que rencontrent les savants dans l'interprétation du chant LXVIII de Catulle. Après une introduction générale, nouvel examen de quelques passages du poème. En tout 31 pages. Plaquette élégante et soignée.— É. T.

— Le professeur Francis W. Kelsey, de l'Université de Michigan, vient de publier deux articles qui touchent à César : le premier, dans les Transactions of the American Philological Association (XXXVI, 1906, p. 211-238), a comme titre : *The title of Caesar's work on the Gallic and Civil Wars*. L'auteur expose d'abord la diversité des titres et souscriptions, très corrompus, dans les manuscrits. De cette tradition qui ne peut remonter à César, il conclut que la Guerre des Gaules a dû être écrite à Bibracte, dans l'hiver de 52-51 et publiée d'abord sous la forme anonyme. Le titre le plus probable était : *C. Juli Caesaris commentarii rerum gestarum*. Les références aux parties précédentes (*ut... ante* [ou *supra*].. *demonstravimus*) étaient vagues. Nulle part il n'est fait mention de *liber* ou de *commentarius*. — Le second article (*The Cues of Caesar*), publié dans The Classical Journal (déc. 1906, 9 p.), cherche un contrôle des résultats qui viennent d'être exposés, dans les transitions par lesquelles l'auteur du *De Bello Gallico* passe, dans notre texte, d'un livre à l'autre. M. K. y relève des phrases qui se répondent, toute semblables. D'habitude César y est le sujet et il est indiqué comme étant en telle région et pour telle cause. Rien de pareil dans la Guerre civile, du moins divisée, telle qu'elle l'est suivant la tradition. Ici M. K. admet que le début du troisième livre ait bien été disposé comme nous l'avons par César (cf. le début de B. G. IV); mais les deux premiers livres qui ne contiennent que les événements d'une année, auraient dû, suivant la règle adoptée ailleurs par César, ne former qu'un seul livre (VIII, 48, 10 : *singulorum annorum singulos commentarios*); c'est encore la numérotation du ms. d'Ashburnham; ou, s'il y a eu coupure, elle devait porter après I, 33 ou ailleurs, mais non où elle est. Toutes remarques justes et intéressantes. Mais noter que, dans le calcul du nombre des lignes (p. 56 bas), M. K. a oublié de tenir compte de la lacune qui suit, III, 8. É. T.

— M. Herm. Nohl donne dans la collection Teubner (classiques avec notes en allemand) un nouveau *Pro Milone* (5e édition ; la 4e est de 1892). Le cadre est resté le même. Mais l'appendice critique, de deux pages, monte à 10 pages (le livre contient en tout 118 pages). Ce sont les travaux et les éditions de M. Alb. Clark qui, comme il était naturel, ont été l'occasion de remaniements et de discussions. La note de M. N. où il établit quel est à son sens la véritable classement des mss. est de première importance. Le résultat serait que M. Clark a quelque peu surfait l'Harleianus et trop rabaissé les mss. E et T. L'éditeur reconnaît d'ailleurs que tous les passages doivent être considérés en eux mêmes et que l'on doit prendre garde de raisonner *ex silentio* sur les données du *Cluniacensis*. D'après les astérisques de l'Appendice, je compte 57 passages où M. N. a changé le texte de l'édition précédente. Dans l'Introduction les notes moins importantes sont imprimées en caractères plus petits; l'éditeur essaye ainsi de concilier le nouveau système des classes allemandes avec l'ancien; M. N. n'a pas tort de remarquer que, pour les élèves, l'exposé deviendra ainsi plus clair. — E. T.

— La Revue a reçu de M. Pietro Rasi, professeur à l'université de Pavie, plusieurs articles assez courts qui témoignent de son activité scientifique : dans la Rivista di filologia (1907, II, 10 p.) : A proposito dell' « A propos du *Corpus Tibullianum*... par Cartault »; dans les Rendiconti del R. Ist. Lomb. (1907, 20 p.): De positione debili, quae vocatur, seu de syllabae ancipitis ante mutam cum liquida usu apud Tibullum; dans la Rivista di storia antica (anno XI, 2, 1907, 2 p.): Ancora Giovenale, I, 142 sg.; dans les Classici e neo-latini (1907, 2 p.); Noterelle oraziana (A. p. 52 sg.) et ibid. (3 p.) : De tribus inscriptionibus Latinis, quarum duae priores cum loco Plautino (Trin., 252), tertia cum loco Pseudo-acroniano (ad H. Sat. 1. 6. 113) conferri possunt. — E. T.

— L'éditeur du Lucain de la Bibliothèque Teubner, bien connu par ses articles dans toutes les revues savantes, M. Carl Hosius, professeur à l'Université de Greisswald, donne comme *Festschrift der Universitat Greiswald (zum Rektorats-Wechsel, am 15 mai 1907)*, une plaquette de 32 pages in-8°, intitulée *De imitatione Romanorum imprimis Lucani*. D'abord un préambule (16 p.) sur la méthode à suivre et les dangers à éviter en un pareil sujet (imitations qui n'ont que l'apparence; emprunts à un original perdu ou à un auteur commun, etc.). Suit en 14 pages le texte des 182 premiers vers de la Pharsale avec les imitations qu'y a vues M. Hosius. (Pourquoi n'avoir pas conservé ici la séparation habituelle des *Auctores* et des *Imitatores*?) En appendice un fragment de Lucain tiré de Cassiodore (De orat. II, 568, Migne, p. 1231) et, à propos du v. 45, des exemples de répétitions de mots, habituelles à Lucain dans le même vers ou la même proposition. — E. T.

— M. Harold Loomis Cleasby, traite dans un article de 32 pages des *Harvard Studies* (XVIII, 1907), des imitations dans les tragédies de Sénèque, particulièrement dans la Médée. L'auteur a ici repris et développé le sujet d'une thèse qui lui avait valu à Harvard le titre de docteur (*De Seneca tragico Ovidi imitatore*). Il analyse la Médée de Sénèque, en la rapprochant de ses deux sources principales, Euripide, et Ovide. Relevé des différences avec la pièce d'Euripide; elles s'expliqueraient par l'influence de la source latine. Conclusion de M. Cleasby : Virgile est relativement peu employé dans ces tragédies; Horace l'est surtout dans les parties lyriques; l'influence d'Ovide est plus marquée que celle de tout autre poète. Naturellement l'Héroide XII est prise comme base. — E. T.

— Dans le *Classical Philology* de juillet et d'octobre 1907, deux articles de M. Frank

Frost Abbott, professeur à l'Université de Chicago. Le premier (3 p.) a comme titre : *Notes upon mss containing Persius and Petrus Diaconus*. Le mss. de Perse est à Tolède ; il date du xve siècle (1461) et n'ajoute pas beaucoup à notre connaissance du texte. Collation du Prologue et des cinquante premiers vers de la satire I. — Suit une série de leçons de la *Peregrinatio* de *Sancta Silvia* d'après un ms. du mont Cassin qui n'a pas les lacunes du seul ms. connu, celui d'Arezzo. — Second article : *The accent in vulgar and formal Latin* (17 p.). Résumé des études antérieures sur le sujet avec l'exposé des deux thèses entre lesquelles se partagent les savants. Comme elles paraissent, en l'état, inconciliables avec les faits, l'auteur cherche une voie moyenne par laquelle on puisse sortir de la difficulté ; il propose pour cela l'hypothèse que, dans le *sermo plebeius*, l'accent aurait été toujours un accent d'intensité, tandis que, dans le latin littéraire, pendant la période classique, l'accent d'intensité devenu secondaire, aurait momentanément cédé la place à son rival, l'intonation musicale aiguë, sauf à reprendre l'avantage, quand va disparaître le latin littéraire, vers la fin du ive siècle. — E. T.

— La livraison XXIXe de la publication intitulée : *Der obergermanisch raetische Limes des Römerreiches*, vient de paraître. Elle comprend la description de quatre *Castella*, ceux de Gnotzheim, de Gunzenhausen, Pfünz et Böhming. Comme toujours, chaque description, paginée à part, forme un tout indépendant. — R. C.

— Voici trois volumes à ajouter à la jolie collection des *Villes d'Art*, publiée par l'éditeur H. Laurens (pet. in-4° à 4 fr. le vol.). Ce sont les tomes 29 à 31, si je compte bien, tous les trois très neufs. L'un, consacré à *Dijon* et *Beaune* a pour auteur M. A. Kleinclausz ; l'autre, qui étudie *Grenoble et Vienne*, est l'œuvre de M. Marcel Reymond ; enfin M. Jean de Foville a étudié *Gênes*. Un des plus sincères éloges que nous ayons dû adresser déjà à l'ordonnance de cette collection, si précieuse pour l'histoire de l'art, est à coup sûr la place qui est faite à nos grandes villes françaises. On ne les connait guère que par les Guides ; encore ceux-ci ont-ils tout dit quand ils ont énuméré le musée et les églises. Mais les rues, les maisons, les aspects variés de la ville, et tant de souvenirs qui évoquent sa vie d'autrefois, son goût artistique, son effort de personnalité et d'indépendance ? C'est ici qu'il faut les chercher, dans ces petites monographies qui semblent plutôt encore le carnet d'un promeneur très informé et plein de goût, que le travail d'un historien érudit. Grâce à elles, les arbres et les pierres retrouvent leur histoire oubliée, et toute la ville revit comme sous une lumière nouvelle. La masse des renseignements photographiques est d'ailleurs considérable, on le sait : une moyenne de 120 gravures par volume, et qui sont un document par elles-mêmes, très souvent inédit. Enfin le souci de l'exactitude, dans la complexité des faits, n'empêche pas l'historien de montrer des qualités de critique, pour peu qu'il ait l'esprit artiste ; et c'est justement de l'avoir que je louerai M. Marcel Reymond, quand il étudie le beau musée de Grenoble ou les monuments anciens de Vienne, M. Kleinclausz devant les richesses de l'Hôtel-Dieu de Beaune ou les vieilles maisons de Dijon, M. de Foville ému des trésors artistiques qu'il rencontre parmi les jardins suspendus de Gênes, épris des sanctuaires d'ombre et de paix qu'épargne la fièvre commerçante de la ville actuelle, évoquant les souvenirs de ces siècles de vie artistique qui firent Gênes si belle. — H. de C.

— Une autre collection artistique justement remarquée, celle des *Maîtres de l'art* (actuellement à la librairie Plon, comme tout le fonds de la librairie de l'Art), s'est aussi augmentée d'un volume, la monographie de *Giotto* par M. C. Bayet. On sait la compétence de cet historien-critique de l'art. Le plan de son travail

n'a pas été limité par lui à la seule vie du grand peintre toscan du XIIIe siècle, mais il a été étendu à tout le milieu d'art et de société où le talent de l'auteur s'est développé. M. Bayet, après les données biographiques (très restreintes) a étudié ce que les prédécesseurs de Giotto avaient apporté à sa formation artistique. Puis il l'a suivi et interrogé dans son œuvre même, dans ses travaux à Rome, à Assise, à Padoue, à Florence enfin. Il a en même temps analysé son talent, défini le caractère de son art, où se montre l'âme des personnages et leur vie propre, et conclu, sur son influence, sur l'étude qui tout de suite fut faite en son pays, de son génie et de ses œuvres, qu'il faut voir en lui « vraiment le fondateur de l'École Florentine, celui qui ouvrit la voie où, malgré la diversité des talents, elle a persisté avec une si vigoureuse continuité. » Comme d'habitude, un tableau chronologique de la vie de Giotto, le catalogue de ses principales œuvres et une sérieuse bibliographie terminent l'ouvrage. — H. DE C.

— La maison Hachette vient de mettre en vente une nouvelle édition, bien au courant, du petit *Atlas de poche* de Frantz SCHRADER. Les écoliers d'aujourd'hui sont vraiment gâtés (les gens du monde aussi) par de telles publications : comparez-les aux vieux atlas, trop grands et trop vides, que vous pouvez avoir gardé de votre temps de classes ! Le mince petit volume relié de percaline rouge n'a pas moins de 68 cartes extrêmement nettes, et 60 pages de notes géographiques et économiques avec index alphabétique de *tous* les noms renfermés dans les cartes. C'est inappréciable, ce dernier point. Le prix est toujours de 3 fr. 50, mais avec une prime, qu'il nous faut signaler à part : une *Carte du Maroc* au 2,500,000me, en cinq couleurs, œuvre très réussie de M. Schrader, avec texte et vues diverses, au dos, et bien entendu au courant des informations les plus récentes (format grand in-folio, plié : 1 fr. 50). — H. DE C.

— Le 17me fascicule annuel de l'*Année cartographique* publié sous la direction de M. F. Schrader vient de paraître (Hachette, 3 cartes doubles, in-fo, avec texte au dos. Prix : 3 fr.). Il contient les relevés suivants : *Asie* : Itinéraire du major Bruce, de Leh à Péking (1906); traité franco-siamois (1907); Perse, exploration Stahl (1895-1906); Chine occidentale, itinéraires Marsay et Las Cases (1906). — *Afrique* : Sahara central, Nigeria (accords de 1906); Régions entre Kanem et Borgon, explorations Mangin (1904-6): Mauritanie et Ferlo, Congo, travaux des officiers (1900-5). — *Amérique* : Régions polaires, traversée du passage du N. O. Amundsen et expédition Peary (1903-1906); Réseau hydrographique des Andes Péruviennes ; Labrador ; Nouveaux États de Colombie. Les textes sont de MM. Aïtoff, Bonnesseur, Chesneau, Rudeau et Huot.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 13 décembre 1907.* — M. Paul Fournier écrit à l'Académie qu'il retire sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. J. Lair.

M. Salomon Reinach, président, annonce le décès de M. Mehren, de Copenhague, correspondant étranger depuis 1894.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre. Au quatrième tour de scrutin, M. le comte Paul Durrieu est élu par 23 voix, contre 21 obtenues par M. Théodore Reinach. Les autres candidats, M. Henri Cordier et M. Gaston Raynaud, avaient obtenu, le premier, 9 voix au 1er tour, 3 au 2e tour, et 1 au 3e tour; le second, 4 voix au premier tour.

M. Bouché-Leclercq fait une communication sur l'ingénieur Cléon, contemporain de Ptolémée Philadelphe.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — **30 Décembre.** — **1907**

R. de Félice, L'onomastique des rivières de France. — Colin, Rome et la Grèce. — Hahn, Rome et le romanisme dans l'Orient grec. — Zeiller, Les origines chrétiennes en Dalmatie. — Grisar, Le Sancta Sanctorum. — Gutjahr, Les chartes de Charles IV. — Rydberg, Histoire de l'E français. — Goidanich, La diphtongaison romane. — Dogson, Le Nouveau Testament de Liçarrague. — Lachèvre, Le Livre d'amour d'Estienne Durand pour Marie de Fourcy; Des Barreaux; La Chronique des chapons de Pinchesne. — Triaire, Lettres de Gui Patin, I. — Pilastre, Vie et caractère de Mme de Maintenon. — Baglion de la Dufferie, Histoire de la maison de Baglion. — Académie des inscriptions.

R. de Félice. **Essai sur l'onomastique des rivières de France,** Paris, 1906, (publié en 1907), in-8°, 167 p., une carte et une page d'addenda.

Sur ce sujet difficile, et qu'aucun homme compétent ne se risquerait sans doute à aborder de front, le jeune auteur a écrit un livre où il a prouvé seulement qu'il ignore la critique historique, la précision philologique et la linguistique. Cette thèse complémentaire est un simple péché de jeunesse, sur lequel il n'y aurait lieu de rien dire si M. de Félice ne s'autorisait d'une approbation que lui aurait donnée le regretté V. Henry; en réalité, V. Henry n'a été consulté qu'à titre accessoire, et a laissé toute la responsabilité du visa de la thèse à ses collègues géographes; il suffit de voir certaines erreurs de M. de F. pour affirmer que V. Henry n'a pu les approuver.

A. Meillet.

Rome et la Grèce de 200 à 146 avant Jésus-Christ, par G. Colin. Paris, Fontemoing, 1905, 683 pp. in-8° (paru en 1906).

Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Mit besonderer Berücksichtigung der Sprache. Eine Studie von Ludwig Hahn. Leipzig, Dieterich, 1906, xvi-278 pp. in-8°.

Duruy croyait que Rome avait usé vis-à-vis des Grecs d'une politique constamment impitoyable et avide. Mommsen a soutenu au contraire la thèse du philhellénisme du Sénat et a prétendu que le rêve des Romains était de donner à la Grèce un régime municipal semblable à celui de l'Italie. La vérité, que démontre M. Colin, est que l'attitude et la politique romaine ont varié suivant les époques. Dès l'achèvement de la guerre contre Philippe de Macédoine, Rome est en réalité maîtresse de la Grèce. Elle en occupe les principaux

points stratégiques. Tout d'un coup elle les évacue et rend à la Grèce sa liberté. Cet acte de générosité est l'œuvre personnelle de Flaminius. Mais il est approuvé par un parti qui détient le pouvoir. C'est qu'à cette date Rome subit le premier enivrement de la culture hellénique : moment d'enthousiasme sans réserve qui est unique dans son histoire. Peu à peu elle apprend à mieux connaître les Grecs, elle se ressaisit et n'a dans la guerre contre Persée aucun des ménagements antérieurs. Cependant l'hellénisme gagne de plus en plus les classes cultivées. A partir de 160, le Sénat témoigne plus d'égards à la Grèce. Elle n'échappe ni aux dommages des guerres ni à l'exploitation des capitalistes ; elle n'a plus aucune puissance politique ; mais elle garde toute la liberté intérieure compatible avec l'exercice de la puissance romaine. Telle est dans ses grandes lignes la conclusion de M. C.; c'est en somme l'idée déjà soutenue par M. Hertzberg.

M. C. établit cette conclusion en étudiant, période par période, les relations de Rome et de la Grèce, relations politiques, relations intellectuelles et artistiques. L'ouvrage est entièrement documenté sur les textes. M. C. a pris la peine d'en citer l'essentiel dans ses notes, de sorte qu'on peut le contrôler sur place et aussi qu'à travers le récit de l'historien moderne on entend toujours le son de l'antiquité. M. C. ajoute, dans son avant propos : « Nous nous servirons peu des livres de seconde main ». Ce parti peut se défendre. Il est difficile de s'y tenir et alors on s'étonnera de voir citer celui-ci et pas celui-là. Ainsi, pour Ennius, M. C. s'en tient à Vahlen, je pense à la seconde édition, et ne recourt jamais à L. Müller dont l'étude biographique reste utile, surtout pour le sujet de M. C. En revanche, il cite toujours le Lucilius de L. Müller et il ne mentionne pas celui de M. Marx, dont l'introduction et le commentaire sont importants pour l'historien. Je ne vois pas davantage de renvoi à la littérature latine de M. Schanz. P. 147, note 3, sur la légende d'Énée il était difficile d'omettre Cauer, *Die röm. Aeneassage* (*Jahrbücher*, Suppl. Bd. XV).

L'appréciation des faits est judicieuse et solide. Voici deux points secondaires où elle me paraît discutable. P. 341-342, M. C. cite, comme une preuve de la décadence du sentiment religieux, la nature des vœux adressés à l'oracle de Dodone. Les uns veulent assurer leur santé et celle de leur famille; d'autres consultent le dieu sur leurs affaires commerciales; un mari demande si sa femme lui donnera des héritiers, un autre si son enfant est bien de lui. « De semblables questions étaient de nature à déconsidérer le dieu auquel elles s'adressaient ». Je n'en suis pas sûr du tout. Et qu'est-ce que M. Colin voudrait que ces braves gens aient demandé à l'oracle ? la solution de problèmes métaphysiques ? Un autre jugement qui touche davantage au fond du sujet, c'est celui que M. C. porte sur la conduite du Sénat en 197-194. Le traitement de la Macédoine fut sévère. Le sort de la Grèce fut tout différent. « Rome, dans cette occasion, sépare entièrement la Macédoine

du reste de la Grèce... La Macédoine n'était-elle donc pas une puissance grecque? » (P. 73 suiv.). Il n'y avait dans cette attitude aucun machiavélisme. En Macédoine, la race grecque avait subi bien des altérations et des mélanges. Le dialecte local n'était peut-être qu'un parent du grec; en tout cas, il était presque étranger [1]. Le régime politique était une monarchie, très tempérée sans doute, mais une monarchie, s'opposant au régime de cités de la Grèce proprement dite. Au ve siècle, Alexandre, fils d'Amyntas, reçoit le titre de philhellène : c'est un titre que l'on décerne à un étranger. Si Alexandre le Grand avait obtenu une gloire adoptée par toute la Grèce, surtout après la victoire, ce n'était pas comme roi de Macédoine, mais comme chef de l'armée des Grecs contre la puissance perse. Les Macédoniens de Macédoine étaient toujours des Grecs de seconde classe. On comprend très bien que le Sénat ait fait la distinction, même s'il n'y avait eu aucun intérêt. Et cette distinction n'est pas contradictoire avec le philhellénisme du temps. Car ce que Rome admire, au temps de Flamininus, c'est la Grèce classique, la Grèce artistique et littéraire, plus spécialement Athènes. La Macédoine n'a jamais été, au meilleur temps, qu'une colonie intellectuelle de cette Grèce-là.

Cette divergence d'appréciation laisse intacte la masse un peu trapue du livre de M. Colin. L'auteur a réuni un grand nombre de renseignements et de textes. Surtout il a cité les inscriptions et fait entrer dans le courant général mille détails connus seulement d'un petit nombre de spécialistes. Enfin, il a distribué sa matière avec clarté et a su grouper les menus faits.

Tout autre est l'ouvrage de M. Hahn, bien qu'il ait plus d'un rapport avec celui de M. Colin. D'abord il embrasse presque toute l'antiquité, subdivisée en périodes, époque italique, de Pyrrhus à Polybe, de la destruction de Corinthe à la bataille d'Actium, le temps d'Auguste, le début de l'Empire (de Tibère à Trajan). De plus, M. H. envisage l'autre côté du problème, quelle a été l'influence de Rome sur le monde grec. Par suite, il néglige à peu près complètement l'histoire politique, qui avait la première place dans le livre de M. Colin, et il fait la part très large, indiquée par le sous-titre, aux données linguistiques. Les deux livres se complètent.

La marche suivie est la même pour chaque période : histoire sommaire des relations politiques, traitement imposé aux Grecs par les Romains, relations économiques et intellectuelles des deux peuples, influences particulières des Romains sur les Grecs, le latin dans l'Orient grec, mots latins introduits en grec. Ces deux derniers points

1. Je ne prétends pas juger la question au fond, mais seulement indiquer ce que pouvait être l'impression des Romains. Nous avons maintenant le livre de M. Otto Hoffmann, voy. *Rev.*, 1907, I, 445 (My) et aussi les objections de M. Hirt, dans le *Zentralblatt* de juillet 1906.

forment chaque fois des chapitres distincts. M. H. y étudie la manière dont les Grecs hellénisent les notions romaines (magistratures, poids et mesures, termes juridiques et politiques, etc.); il relève les emprunts, il traite à part les latinismes de certains auteurs, comme Polybe, Posidonius, Denys d'Halicarnasse, Juba, Nicolas de Damas, Diodore, Strabon, Epictète, Plutarque, Dion Chrysostome, Josèphe, Dioscoride, etc. Ces emprunts lexicographiques sont très anciens. Le premier en date que relève M. H. est πόλτος, *puls*, dans Alcman, le nom du mets national.

Il y a une lacune générale dans ce livre. M. H. ne saurait en être rendu responsable. On admet encore comme un axiome que la littérature latine n'a exercé aucune influence sur les Grecs. M. H. dit, p. 77 : « Le monde grec cultivé paraît avoir ignoré avec un souverain mépris la poésie romaine du temps de Catulle comme plus tard un Virgile ou un Horace ». On commence à revenir de ce principe. Mais le moment n'est pas encore de faire les comptes de l'Orient et de Rome, de voir comment tel lieu commun de Télès ou de Bion, transformé par Horace, a été repris et mis en œuvre par Lucien. Il y a eu, contrairement à l'opinion reçue, un continuel échange entre les deux mondes à partir du Ier siècle avant J.-C., ou plutôt à partir de cette date, il n'y a guère qu'une littérature, en deux langues. Un des points de contact, c'est l'école, spécialement l'école romaine, où l'idée latine revêt dans les exercices grecs une forme nouvelle et passe de là dans l'enseignement des rhéteurs orientaux.

Une autre lacune, ou plutôt un autre travail à entreprendre, est l'histoire du patronage des grandes familles romaines. C'est un facteur très important d'influence politique et intellectuelle. M. Albertini, dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome*, XXIV (1904), p. 247, l'a montré par la clientèle des Claudii, recrutée en Orient. Quand les Claudii arrivèrent à l'empire avec Tibère, cette clientèle se perdit dans la masse des sujets; mais on doit constater chez les empereurs Claudiens une sympathie persévérante pour les Grecs. Il y eut donc échange. D'autres recherches seraient probablement fructueuses dans la voie ouverte par M. Albertini.

C'est encore un élève de notre Ecole de Rome, M. Carcopino, qui pourra redresser une erreur de M. H. P. 55, M. H. insiste sur la dureté de la conquête romaine, et il en donne pour preuve le traitement de la Sicile, spécialemeut de Leontini. On ne peut choisir plus mal. La Sicile était déjà, sous les rois, placée sous un régime fiscal et économique particulier. Quant à Leontini, toute la terre de cette cité faisait partie du domaine privé de Hiéron II. Les Romains n'ont pas innové. Les territoires saisis par eux au lendemain de la conquête ont été restitués. Tout cela, ainsi que le mécanisme de la dîme frumentaire, est parfaitement tiré au clair par M. Carcopino, *Mél. de l'Ecole de Rome*, XXV (1905), pp. 3 et 401.

P. 73, M. H. met sur le compte de la conquête romaine la décadence des lettres grecques qui peut être tout simplement l'effet de l'usure intellectuelle. La rhétorique est un produit assez naturel de la décadence. Si les rhéteurs grecs se dépitent de voir les Romains profiter de leurs leçons mieux que les Grecs, le régime auquel est soumis la Grèce n'y est pour rien. En Grèce, dit M. H., l'imitation de l'âge classique tourne à l'artificiel : c'est l'effet de toute culture prolongée; Symmaque lui aussi ne parlera pas au sénat la langue de son temps. Ce que l'on pourrait dire, c'est que la prédominance politique finit toujours par provoquer un mouvement intellectuel et attire les artistes et les lettrés. — P. 167, M. H. remarque le nombre des métaphores militaires dans saint Paul et chez les écrivains chrétiens. Il y voit l'influence du séjour de l'armée romaine en Orient. Cela est assez difficile à apprécier. Car, depuis les conquêtes d'Alexandre et les guerres de ses successeurs, l'armée occupe les imaginations, témoin le type du soldat fanfaron. — P. 184, M. H. attribue la décadence morale des Grecs aux mauvais exemples des Romains. Mais la mollesse et l'abus du luxe sont chez les Romains des vices importés de l'Orient grec. Il faudrait dire au moins qu'il y a eu action et réaction.

Le livre de M. Hahn est un bon recueil de faits isolés successivement énumérés. L'auteur a réservé une large place à la bibliographie, non seulement par une longue liste en tête, mais aussi par des renvois dans les notes. Il montre qu'il connaît les travaux français, à la différence de beaucoup de ses compatriotes. Il ouvre une mine de renseignements.

Paul Lejay.

Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie, par Jacques Zeiller (*Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Etudes*, fasc. CLV). Paris, Champion, 1906, xix, 189 pp. in-8°.

Le sujet a été renouvelé, comme on sait, par les fouilles dont le nom de M. Bulic est inséparable. M. Zeiller, qui s'était occupé de la Dalmatie dans des articles des *Mélanges de l'École de Rome*, a cru le moment venu de reprendre l'ensemble de la question et de la mettre au point.

Il faudrait plutôt dire les questions. La première est celle de saint Domnius, Domnio ou Doimus. D'après la « tradition », ce personnage, disciple de saint Pierre, a fondé l'Église de Salone et subi le martyre au IIe siècle sous Trajan; son corps aurait été conservé jusqu'à nos jours dans l'intérieur de la ville. D'après l'histoire, c'est un évêque de Salone, martyr sous Dioclétien, dont le corps a été transporté à Rome après la destruction de Salone en 640 et déposé dans la chapelle de Saint-Venance au Latran. Les fouilles de M. Bulic ont fait découvrir un débris de l'inscription de l'ancien tombeau dans un des cimetières suburbains de Salone. Entre ces deux versions,

des le XIIIe siècle, on a pratique la conciliation suivant les rites les mieux établis de l'exégèse biblique, et l'on a dit qu'il y avait eu deux personnages du même nom.

La tradition, naturellement, ne supporte pas l'examen. Restent les maigres données de l'histoire. Je crains que M. Z. ait eu tort en voulant les compléter par un emprunt fait à la légende. On trouve dans la légende un *praefectus Maurilius* ou *Maurelius*. D'autre part on a une inscription *pro salute Marci Aureli Iuli u(iri) c(larissimi) auguris praesidis prouinciae* (*C. I. L.*, III, 1938 et 8565). Cette inscription peut être du temps de Dioclétien. M. Z. conclut que le *Maurelius* de la légende est un détail remontant à une bonne source. Il faut se défier des « détails » provenant d'une légende. En parcourant le livre de M. Dufourcq, M. Z. trouvera un Maurelius. Mais admettons une erreur graphique et un rapport entre la légende et le *praeses*; quel peut être ce rapport? Il peut se faire que le légendaire ait tout simplement lu l'inscription et y ait pris son juge par un procédé connu. La mention de M. Aurelius dans la passion n'est pas une preuve de la date du martyre (p. 24). En raisonnant ainsi, M. Z. fait un cercle vicieux. Le *praeses* de l'inscription est de date inconnue. M. Z. le fixe chronologiquement grâce à la passion. Puis, il veut dater le martyre par l'inscription. Le mieux est d'abandonner le *praeses* à son obscurité [1].

Autre point où les légendes me paraissent mener trop loin M. Z. Dans la chapelle du Latran auquel Venance donne son nom, le patron figure sur la mosaïque à une place d'honneur, en costume épiscopal, ayant le pas sur Domnio. La notice de Jean IV (640-642), qui a fait faire la chapelle, contient là-dessus une indication : « Misit per omnem Dalmatiam seu Histriam multas pecunias... Eodem tempore fecit ecclesiam beatis martyribus Venantio, Anastasio, Mauro et aliis multis martyribus [Domnio n'est pas nommé, mais figure dans la mosaïque], quorum reliquias de Dalmatia et Histria adduci praeceperat. » Jean IV lui-même était dalmate et son père s'appelait Venance. C'est tout ce qu'il y a de sûr.

A ces renseignements, M. Z. ajoute : 1° un fragment de marbre, trouvé près de l'épitaphe de Domnio, et portant IVS : « Comme aucune autre inscription de Salone n'a fait connaître le nom de Venance et qu'on ne voit pas à quel autre saint pourrait se référer ce *pluteus*,... la lecture *Venant*IVS a paru vraisemblable » (p. 56) : on

1. Je ne voudrais pas contrister M. Z. en poussant le scepticisme plus loin. Mais il ne reste, pour dater Domnius, que la *Petite chronique* ou *Prologus Paschae*. Or, p. 10, la note 3 est inquiétante : sur bien des points où l'on a pu contrôler cette chronique, on l'a reconnue erronée; « mais en ce qui touche à saint Domnio au contraire, ses assertions sont, du moins pour l'essentiel, corroborées par le témoignage des autres sources dignes de confiance ». Compte-t-on, pour la date, parmi ces « autres sources » la passion légendaire ?

n'est pas plus accommodant, malheureusement *-ius* en latin est tout ce qu'on veut ; 2° la passion de saint Venance de Camerino. Camerino est en Italie, et l'auteur de la légende prétend raconter les origines du christianisme dans sa bourgade. Mais « certaines indications topographiques s'appliquent assez bien aux environs de Salone », répète M. Z. à la suite du P. Delehaye (p. 72). Voici bien une autre complication : dans une rédaction différente de la même légende, Venance s'appelle Agapet et Camerino Préneste. Comment tirer quelque chose d'Agapet de Préneste ou de Venance de Camerino pour définir le personnage de Venance de Salone ? Il n'y a qu'une solution raisonnable : c'est de faire le même cas des deux rédactions de la légende. Elles peuvent nous renseigner sur le culte italien des saints dalmates, elles ne peuvent rien nous apprendre sur la vie réelle de Venance de Salone, pas plus que les actes de Paul et de Thècle sur la vie de l'apôtre. Pour utiliser la passion de Venance de Camerino, M. Z. emploie des expédients dans le détail desquels il est inutile d'entrer, après la discussion de M. Dufourcq, *Et. sur les Gesta martyrum*, t. III, p. 303

J'effacerais donc, p. 177, de la liste des « évêques de Salone authentiquement connus », saint Venance, « martyr vers 270 », ou tout au moins je le placerais hors liste. Le reste de l'histoire de Salone devient plus certain à mesure qu'on avance. M. Zeiller a très bien mis en œuvre les données archéologiques et littéraires qui se multiplient alors. L'ensemble de son livre est un excellent chapitre de l'histoire de l'évangélisation. Il serait désirable que l'on en possédât l'équivalent pour plus d'une province de l'Empire romain [1].

Paul Lejay.

H. Grisar, **Il Sancta Sanctorum ed il suo tesoro sacro ;** scoperte e studii dell' autore nella Cappella palatina Lateranense del medio evo, con 62 illustrazioni. Roma, *Civiltà cattolica*, 1907. VIII-199 pp. in-8°. Prix : 10 l.

Le *Sancta Sanctorum* était, avant les bouleversements entrepris au Latran par Sixte V, l'oratoire privé des papes. La construction actuelle est due à Nicolas III (1277-1280) ; elle est l'œuvre de Cosmas ou Cosmato II, un membre de la célèbre famille d'artistes. C'est un des rares échantillons du style gothique à Rome. Mais la première mention de cet oratoire, consacré d'abord à saint Laurent, est beaucoup plus ancienne. On la trouve dans le *Liber Pontificalis* au pontificat d'Étienne III (768-772). Léon III (795-816), l'ami de Charlemagne, fit faire une caisse de bois de cyprès pour y réunir les reliques les plus précieuses possédées par les papes ; cette caisse fut placée sous

---

1. L'ouvrage est accompagné de trois planches : basilique épiscopale, cimetière et basilique de Monastirine, cimetière et basilique de Marusinae. On n'aurait pas été fâché d'avoir aussi une reproduction de la mosaïque du Latran.

l'autel de l'oratoire qui dut à ce trésor son nom particulier. La caisse de Léon III s'est conservée aussi intacte que si depuis quelques mois seulement elle avait été placée là : « L'incorrutibilità del cipresso si è mostrata qui pari alla sua fama » (p. 70). Cette caisse porte encore l'inscription : ✝ *Leo indignus D(e)i famulus tertius episcopus fecit.* Innocent III (1198-1216), en même temps qu'il faisait reconstruire la chapelle, fit placer devant le coffre de Léon III des portes de bronze : ✝ *Hoc op(us) fecit fieri d(om)n(u)s Innocentius p(a)p(a) tertius*. Enfin une forte grille défend en avant le trésor. Le tout est garni de serrures compliquées. Cet appareil résista aux efforts des soldats allemands du duc de Bourbon, lors du sac de 1527.

La dernière ouverture du trésor avait eu lieu sous Léon X. La chapelle elle-même est rarement accessible. Par une permission spéciale de Léon XIII, le P. Grisar avait pu y pénétrer en 1894 et y photographier les peintures et les parties architecturales. En 1903, le P. Jubaru, qui s'occupe de sainte Agnès, avec l'autorisation de Léon XIII, rechercha dans le trésor le chef de la sainte. Puis les multiples serrures furent refermées, et c'est seulement deux ans après, sous le successeur de Léon XIII, que le P. Grisar eut la permission, non seulement de voir l'intérieur de l'armoire de Léon III, mais d'en enlever le précieux contenu, de le décrire et de le photographier. La publication de cet inventaire fut réservée expressément au P. Grisar par la curie romaine. Les objets furent transportés, le dernier jour, par le P. Grisar et M. Marzolini dans les appartements du secrétaire d'État. La publication projetée par le P. Grisar, après une série de délais habituels en ce pays, ne put commencer dans la *Civiltà* qu'en mai 1906. Elle ne fut achevée qu'en 1907. Ce sont ces articles, réunis, revus et complétés, que nous avons dans la présente publication.

Les pièces principales du trésor décrit par le P. Grisar sont : 1° une croix émaillée trouvée par le pape Serge I (687-701) dans la sacristie de Saint-Pierre, avec son écrin d'argent; 2° une croix gemmée que Jean diacre, sous Alexandre III (1159-1181), décrit ainsi : « In una (capsa) est crux de auro purissimo adornata gemmis et lapidibus pretiosis, id est hyacintis et smaragdis et prasinis ; in media cruce est umbilicus < et preputium Circumcisionis > Domini nostri Iesu Christi, et desuper est inuncta balsamo et singulis annis eadem unctio renouatur, quando dominus papa cum cardinalibus facit processionem in Exaltatione sanctae crucis ab ipsa ecclesia sancti Laurentii in basilicam Saluatoris quae appellatur Constantiniana » (Migne, *P. L.*, LXXVIII, col. 1389) ; 3° une cassette contenant les sandales du Christ ; 4° un coffret d'argent contenant le chef de sainte Agnès ; 5° un autre coffret contenant le chef de sainte Praxède ; enfin toute une série de coffrets en argent, en argent niellé, en ivoire ; des tissus anciens et une quantité d'autres objets, ampoules, vases, etc.

En dehors du trésor, mais non un des moins précieux joyaux du

Sancta Sanctorum, se trouve l'image achéropite (non faite de main d'homme) du Christ. Elle est entièrement enveloppée d'un revêtement d'argent, sauf en haut où une toile peinte représente la tête du Sauveur. Revêtement et toile sont du temps d'Innocent III. L'image elle-même ainsi cachée est peinte sur une toile fixée sur une tablette. Cette image était l'objet de rites singuliers, que raconte le P. G. et que l'on connaissait déjà par Duchesne, *Le forum chrétien*, dans les *Mélanges Cabrières*, t. I, p. 140.

Les diverses pièces de ce trésor sont décrites et étudiées par le P. G. et des figures les mettent sous les yeux des lecteurs. Il reste encore bien des points à éclaircir ; le P. G. les signale loyalement. Le P. G. a déjà fait un effort considérable. Mieux que personne, il pouvait mettre en lumière ces anciens objets de culte ; il y fallait une connaissance de l'histoire ecclésiastique et de la liturgie que les purs archéologues ne possèdent pas habituellement. Car ces croix et ces châsses n'ont pas toujours été enfermées dans le coffre de Léon III. Elles ont vu le grand jour des processions. Les croix ont reçu les onctions de baume qui étaient à Rome un rit de leur culte ; on les a trouvées encore toutes couvertes de la résine que le baume laisse en s'évaporant. On pourrait cependant faire des réserves sur la critique de l'excellent jésuite. Il admet comme historique l'invention de la croix (p. 119) et énumère les « più ragguardevoli scrittori » qui en parlent au IVe et au Ve siècle. Il attache une importance toute particulière à la lettre de Cyrille de Jérusalem à Constance (vers 350). Cyrille était assurément bien placé pour parler, il était aussi fortement intéressé. Mais il est curieux de le voir mentionner Constantin seul et garder le silence sur Hélène. Mais il est inquiétant de voir l'itinéraire de Bordeaux, Eusèbe, Constantin lui-même s'abstenir de toute allusion à la découverte de la croix quand ils s'étendent si longuement sur celle du Saint-Sépulcre. Cyrille ne représente-t-il pas le premier état de la légende, avant l'invention du personnage d'Hélène ? Le P. G. est très sévère pour la relique de la circoncision, parce qu'elle est... embarrassante. Mais il ne dit rien des autres, sinon qu'il n'a pu se charger de les authentiquer.

On lui doit, en tout cas, une très grande reconnaissance et pour la présente publication et pour la patiente énergie qui a enfin ouvert le « saint des saints ». Maintenant que vont devenir tous ces objets ? Leur caractère sacré, dit-on, va empêcher qu'on les expose au musée chrétien, et déjà l'*Ausonia* proteste (p. 201). Mais les objets d'art n'ont pas été créés pour les musées. Ils perdent tout leur charme à être enlevés à leur milieu et détournés de leur destination ; ils y perdent leur signification et une partie de leur valeur. La place du trésor du *Sancta Sanctorum* est dans le coffre de Léon III, sous l'autel. Toute autre est un contre-sens esthétique et historique. Là, pendant des siècles, il a été à l'abri de l'injure du temps et de la barbarie plus

redoutable des hommes. C'est là qu'on pourra le communiquer aux archéologues avec les précautions convenables, et ils répéteront avec plus de conviction l'inscription du sanctuaire : *Non est in toto sanctior orbe locus.*

Paul Lejay.

Die Urkunden deutscher Sprache in der Kanzlei Karls IV von Prof. Emil A. Gutjahr. I. Der Kanzleistil Karls IV. Leipzig, Dietrich'sche Verlagsbuchhandlung (Theodor Weicher), 1906. In-8°, x-500 pp., 14 m.

M. Gutjahr s'applique depuis plusieurs années (v. *Revue critique*, 26 février 1906, p. 132 s.) à étudier les origines de l'allemand littéraire moderne. De ce labeur sont nés un travail sur Eyke de Repgowe, l'auteur du *Sachsenspiegel* et, plus récemment, les *Chartes en langue allemande de la chancellerie de Charles IV*.

Ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne nous apporte la preuve d'un fait, dont l'importance serait très grande s'il était avéré, et dont M. G. fait cependant état dans son argumentation. Il affirme, en dépit de ce qu'on a toujours cru, qu'Eyke n'est pas bas allemand de naissance et de langue, mais moyen allemand. Si la chose était assurée, M. G. aurait en quelque mesure le droit de considérer les manuscrits moyen allemands du *Sachsenspiegel* comme ceux qui représentent le plus fidèlement la langue d'Eyke; du même coup il réussirait à démontrer que l'auteur du *Sachsenspiegel* est, comme il le répète complaisamment dans ses deux livres, l'un des fondateurs de l'allemand littéraire moderne. Mais il faut nous contenter pour l'instant de la promesse que fait M. G. d'étayer son opinion.

On regrette d'ailleurs que M. G. procède volontiers par affirmation. Ne dit-il pas que les diphtongues nouvelles (*ei*, *au*, *eu* substituées à *i*, *ù*, *iu* anciens, ex. *Leib*, *Haus*, *teuer* pour *lip*, *hùs*, *tiur*) ne sont pas nées dans le domaine austro-bavarois, mais y ont été importées (p. 7); ce qui contredit les résultats de monographies telles que *Le Manteau* de Henri du Türlin, par Warnatsch (p. 94) et l'opinion unanime des grammairiens?[1] Enfin, et pour en terminer avec les critiques, M. G. admet trop aisément comme certains des faits controversés. Il est loin d'être assuré, par exemple, que les *Rolands* soient, comme il le dit (*Die Urkunden*... p. 395) des symboles de justice, et les études récentes sur l'origine des *Rolands* semblent même avoir plutôt infirmé cette hypothèse.

Personne ne contestera que M. G. n'ait fait œuvre utile en examinant les chartes de la chancellerie de Charles IV, où se retrouvent, de l'aveu commun, les premiers linéaments de l'allemand littéraire

---

1. M. Gutjahr aurait dû aussi s'expliquer, au sujet du rôle de la langue de la chancellerie de Prague (p. 399 s.) avec M. K. von Bahder, qui, dans ses *Grundlagen des neuhochdeutschen Lautsystems*, p. 3), conteste que cette langue ait influé sur le développement de l'allemand littéraire moderne.

moderne et qu'il n'ait rendu service aux études linguistiques en distinguant parmi les 1400 chartes qu'il a pu découvrir la cinquantaine de documents qui ont été rédigés, écrits et expédiés par la chancellerie de Charles IV, et qu'il publie intégralement. Les recherches qu'il a entreprises sur l'organisation de la chancellerie, le formulaire des actes, le rôle des personnages qui les établissaient intéresse davantage le paléographe que l'historien de la littérature : elles ont cependant leur importance pour ce dernier.

La critique ne peut refuser à M. G. de prendre note de ses laborieux efforts : elle ne sera en état de discuter ses théories au sujet des origines de l'allemand littéraire moderne que lorsqu'elle sera en possession des volumes où, selon sa promesse, il justifiera ses prémisses.

F. Piquet.

G. Rydberg, **Zur Geschichte des franzoesischen E.** II, 5. Monosyllaba im franzoesischen : Demonstrative komposita, Relativa, Konjunktionen, Adverbien. — Almqvist et Wiksell, Upsal, 1907 ; un vol. in-8°, pp. 755-1099.

M. Rydberg vient d'achever la publication du tome Ier de son ouvrage sur l'E muet français, qui, commencé il y a plusieurs années déjà, forme à présent un gros volume de onze cents pages. C'est que la matière s'est enrichie, je crois bien, à mesure que l'auteur se décidait à creuser davantage les problèmes connexes : d'une simple question de phonétique historique, il a été amené peu à peu à embrasser tout le vaste champ de notre ancienne syntaxe dialectale, et à y tracer un sillon lumineux. Ne nous en plaignons pas. J'ai déjà eu l'occasion plusieurs fois de signaler ici ces recherches (voir en dernier lieu, la *Revue Critique* du 6 mai 1907), et j'en ai trop souvent loué l'exactitude et la conscience, pour y revenir longuement aujourd'hui. Ce dernier fascicule est important cependant, par son étendue même (trois-cent cinquante pages) et par la nature des questions qui y sont traitées. M. R. y étudie le développement dans la France du nord des groupes déterminatifs *ecce-hoc*, *ecce-istum*, *ecce-illum*, puis l'évolution des particules *sic*, *non*, *si*, et enfin la répartition et l'emploi des relatifs *qui*, *que*, *quoi*. Sur tous ces points, son information est aussi étendue, aussi précise qu'on peut le désirer. Je signalerai comme tout particulièrement intéressant, le relevé des formes issues de *ecce-iste*, *ecce ille*, fait par provinces dans les documents d'archives du XIIIe et du XIVe siècle : la théorie d'une prononciation *cé* pour *cest*, avant d'aboutir à *ce*, est très vraisemblable, mais a encore besoin d'être examinée de près. M. Rydberg a clos son volume par une table alphabétique des matières, qui, sans être très développée, donne cependant de l'ensemble un résumé précieux, et facilitera singulièrement les recherches qu'on sera désormais amené à y faire.

E. Bourciez.

P.-G. Goidánich. **L'origine e le forme della Dittongazione romanza** (Beihefte zur Zeitschrift für Roman. Phil., V). Halle, M. Niemeyer, 1907; un vol. in-8°, de 218 pages.

Voici un livre qui est appelé, si je ne m'abuse, à avoir dans le monde savant du retentissement, et qui le mérite à bien des égards. Y fera-t-il une révolution? C'est autre chose. La révolution ne s'opérerait que si l'on admettait sans réserves les idées exposées par l'auteur, et, pour ma part, j'indiquerai tout à l'heure les motifs pour lesquels je ne saurais y souscrire. M. Goidánich est un élève d'Ascoli. Comme son illustre maître, à la mémoire duquel son ouvrage est dédié, et envers qui il professe une sorte de vénération bien naturelle, il n'est pas seulement romaniste; il a embrassé dans son ensemble le vaste champ des études indo-européennes. De là peut-être la belle hardiesse de son hypothèse qui n'irait à rien moins qu'à changer de fond en comble, à intervertir — si je puis m'exprimer ainsi — la conception que nous nous faisons du développement phonétique des langues romanes. Ceci n'est point un reproche; mais enfin, l'hypothèse est hardie (il s'agit de savoir si la terre tourne autour du soleil, ou si c'est le soleil qui tourne autour de la terre), et voici à peu près en quoi elle consiste, car il faut tout de suite le dire.

Jusqu'ici, pour expliquer l'évolution phonétique romane, on a admis que les cinq voyelles latines, après avoir été brèves ou longues dans l'usage classique, étaient devenues ouvertes ou fermées (sauf *a*) pendant la période impériale. Quant à leur diphtongaison ultérieure, elle était en relation — là où elle s'était produite — avec un allongement et un dédoublement rare en syllabe entravée, assez ordinaire en syllabe libre (il s'agit bien entendu des voyelles portant l'accent d'intensité) : autrement dit un mot comme *mĕl* était devenu *mèl*, puis *mèèl* et *miel*. Par parenthèse, je ferai observer qu'en partant de ces données, posées il y a quelque vingt-cinq ans par MM. L. Havet et W. Foerster, l'étude des langues et des patois romans a réalisé d'assez beaux progrès depuis : je ne sache même pas que le développement plus récent de la phonétique expérimentale soit venu les infirmer en rien. Ce sont cependant ces données que M. G. n'accepte plus aujourd'hui, et auxquelles il veut substituer une nouvelle théorie, ingénieuse je le reconnais, mais fragile par bien des côtés. Il suppose que les voyelles se sont prononcées en latin, de toute antiquité, avec ce qu'on appelle une accentuation « à double sommet » (*biverticata*) : que *ĕ* se prononçait *ᵉe*, que *ē* se prononçait *ēᵉ*, et ainsi de suite. Qui lui a inspiré cette idée qui le hantait depuis longtemps, depuis « les premières années de son activite scientifique », comme il le dit dans une note de l'Introduction? C'est essentiellement l'existence d'une accentuation analogue dans le Lithuanien, qui semble avoir été une langue conservatrice par excellence, et reproduirait par conséquent un état indo-européen primitif. Ajoutons-y quelques indices tirés de la prononcia-

tion bisyllabique de certaines longues dans les Védas, et de la correspondance qu'il y a entre ces syllabes et la place du circonflexe en grec. Je ne nie pas qu'une telle conception ne soit ingénieuse, et même grandiose ; il se peut qu'en ce qui concerne la préhistoire des idiomes indo-européens, elle soit vérifiée par des recherches ultérieures : mais, je ne crois pas qu'au point de vue roman, elle soit vraie. Car on voit bien ce qui en résulte dans ce domaine, et ce qu'a pu exposer M. G. dans son livre en partant de telles prémisses. Du moment que les voyelles étaient déjà scindées dans la prononciation normale du latin, elles ont naturellement abouti plus tard à des diphtongues ; là où la diphtongaison ne s'est pas produite, c'est que pour une raison ou pour une autre, il y a eu coalescence entre les deux éléments de la voyelle. Et tout cela est spécieux. Il est évident que théoriquement une telle idée peut se soutenir, quoi qu'elle soit l'inverse de celles qui ont été admises jusqu'ici, et précisément parce qu'elle en est l'inverse. On peut y plier les faits : au lieu de dire par exemple que le mot latin *mĕl* est resté intact en portugais, tandis que par un intermédiaire *mèèl*, il a abouti à *miel* en espagnol, on dira que *mèèl* est le point de départ, ici se développant en *miel*, là se réduisant par contraction à *mel*, et ainsi de suite. Mais enfin, il ne suffit pas qu'une idée soit acceptable théoriquement, il faut se demander encore si elle est vraie en soi, et ne constitue pas une sorte de paradoxe historique. Or, voici les objections que j'adresserai pour le moment à cette hypothèse : M. G., vers la fin de son livre, en a déjà prévu quelques-unes, et a essayé d'y répondre, mais d'une façon qui ne me semble pas péremptoire. Pour ne pas prolonger outre mesure cette discussion, je résume mes observations, et je les range moi aussi sous un certain nombre de chefs :

1° Est-il bien vraisemblable qu'une étape indo-européenne primitive — c'est-à-dire cette prononciation « à double sommet » — se soit conservée d'une part sur les bords de la Baltique, d'autre part dans le Latium, et là seulement, donc parmi des populations de mœurs et de culture très différentes ?

2° Les grammairiens latins ne nous ont rien dit à ce sujet. Et ces grammairiens n'étaient pas très intelligents, je l'accorde volontiers — quoiqu'ils soient traités peut-être par M. G. avec bien de la désinvolture. Leur silence n'en est pas moins surprenant, étant donné surtout qu'il s'agit d'un fait d'ordre aussi général, et pour ainsi dire aussi tangible.

3° Ce qui est bien plus grave encore, et peut-être décisif en un sens, c'est ceci : tout ce que nous savons sur l'évolution historique du Latin, nous le montre comme une langue qui a peu à peu réduit ses diphtongues primitives. D'abord *ei*, *ou*, dès l'époque prélittéraire ; un peu plus tard *ae*, *oe*, et même partiellement *au*, puisque *orum*, *oricla*, étaient des prononciations populaires assez répandues. Tous ces faits

sont trop connus pour qu'il y ait lieu d'insister. Si l'on m'objecte qu'il s'agit là d'une simplification de deux éléments vocaliques différents, je répondrai qu'il y a eu aussi contraction de deux éléments semblables pour *prehendere*, *cohortem*, *tuum*, devenus dans la bouche du peuple *prendere*, *cortem*, *tum*, etc. En quoi ces tendances, reposant sur des faits démontrés, pourraient elles s'accorder avec la prononciation théorique supposée par M. G. ? N'indiquent-elles pas plutôt une langue qui aimait avant tout les voyelles simples ?

4° Enfin j'ajouterai que, dans cette hypothèse, il ne serait même pas probable que des distinctions basées sur la quantité eussent pu se fixer dans la langue, et devenir pour les Romains un principe de versification.

Maintenant, il va de soi qu'il faut s'entendre. Je parlais tout à l'heure de « voyelles simples » : je n'ignore pas qu'une voyelle quelconque, prononcée dans n'importe quelle langue, et à n'importe quelle époque, n'a jamais été « simple » au sens absolu du mot. La phonétique expérimentale nous a appris qu'il fallait y voir une « colonie », une synthèse de sons, si l'on préfère. Mais enfin il y a là une question de plus ou de moins, et aussi d'impression acoustique. Ce qui ne me paraît point probable, c'est qu'un scindement très net, très perceptible à l'oreille, et reproduit par là-même avec une sorte de régularité, ait existé déjà dans la prononciation des Latins. Au point de vue roman, M. G. n'a pas prouvé non plus que la diphtongaison postérieure des voyelles ne se trouvait pas en relation avec leur allongement. Il l'a nié à diverses reprises, mais gratuitement : car de signaler la différence entre *rōta* et *porta* qui se diphtonguent tous les deux en Espagne, tandis qu'en Italie le second reste intact, cela n'avance pas à grand chose, et implique seulement que l'allongement ne s'est pas produit partout dans les mêmes conditions. Quant aux observations de détail, qui sont ici multipliées sur les patois de l'Italie et de la Rhétie — réduites à presque rien sur les idiomes du midi de la France, — elles prouvent que M. G., quoiqu'il ne les ait pas en général faites personnellement, est du moins un esprit très averti, un savant très au courant des travaux d'Ascoli et de ses continuateurs. Mais qu'il ait vraiment plié tous ces faits à la démonstration de sa thèse, je ne le crois pas. Je donne mon impression, ne pouvant entrer ici dans le détail. Pour que ces phénomènes notés dans les dialectes italiens fussent probants, il faudrait qu'on pût établir leur chronologie exacte, et là est la grosse difficulté : d'une façon générale, M. G. paraît souvent enclin à trop les reculer dans le passé.

Toutes ces critiques de principes ne m'empêcheront pas d'ailleurs de reconnaître la haute valeur de ce livre. J'ai dit dès le début que l'étude de M. G. était importante et suggestive : je tiens à le répéter en terminant. Si je ne suis pas d'accord avec lui sur le fond de la thèse, je trouve qu'il n'est pas mauvais de tout remettre ainsi en question de

temps en temps. M. Goidánich nous forcera à préciser nos idées sur le fait même de la diphtongaison, et j'entrevois déjà que certains points de sa théorie, transposés dans le temps, pourront être acceptables et peut-être se vérifier. Ajoutons qu'il a semé ici des discussions de détail, qui se présentent peut-être par rapport à l'ensemble dans un certain désordre, mais qui sont en tout cas d'un puissant intérêt et dénotent un esprit d'une singulière pénétration : ainsi le passage relatif aux rapports géographiques entre la Rhétie et le nord de l'Italie ; celui où il est question du passage du *u* a *ü* ; celui où est constatée la tendance de certains groupes ethniques à la palatalisation, et bien d'autres encore. En voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès du livre et sa large diffusion.

E. Bourciez.

Verbi vasconici ab Iohanne Leizarraga in Novo Testamento adhibiti formulas composuit L. S. Dodgson. *Oxoniae*, 1907, in-8°, 200 pages et 2 fts supplémentaires de *Corrigenda*.

M. Dodgson poursuit avec une persévérance méritoire le travail d'analyse minutieuse qu'il a entrepris, il y a une vingtaine d'années déjà, sur le Nouveau-Testament de Liçarrague (l'orthographe Leizarraga est une invention pédantesque de M. Dodgson) ; et il faut lui en savoir gré. Mais je ne puis qu'exprimer une fois de plus le regret de voir ce travail exécuté par morceaux dispersés au hasard dans toutes sortes de revues et de journaux, au lieu de former un tout unique et compacte. On éviterait ainsi bien des répétitions et des longueurs ; il y a en effet certains mots dont le sens est si évident et si peu contestable, — comme *da* « il est », *du* « il l'a », — qu'on pourrait se contenter d'énumérer les passages où ils se rencontrent sans reproduire ces passages intégralement. La brochure actuelle est consacrée à l'évangile de S. Mathieu et aux épîtres de S. Jude et de S. Paul à Philémon : elle est bien imprimée et se présente fort bien aux lecteurs, non sans quelques unes de ces excentricités dont l'auteur est coutumier.

M. D. s'est toujours montré critique trop impitoyable envers les autres pour qu'on ne constate pas avec un certain plaisir qu'il a dû relever lui-même, dans ses corrigenda, de graves erreurs : p. ex. *ezemon* « qu'il ne te donne pas à lui » traduit simplement « that he may not give thee ». A ce propos, je ferai observer que M. D. a grand tort de ne pas suivre l'ordre alphabétique rigoureux : *ezemon*, *utzac*, *eztut*, *baita*, p. ex., devraient se trouver à l'*e*, à l'*u*, à l'*e* et au *b* au lieu d'être égarés à l'*o*, à l'*a* et au *d*.

M. D. prend pour référence du texte français une édition de Genève, 1566. Or, nous savons aujourd'hui que Liçarrague a commencé sa traduction en 1561 ; il n'a donc pu avoir ce texte de 1566 sous les yeux.

Julien Vinson.

Frédéric Lachèvre. **Le Livre d'amour d'Estienne Durand pour Marie de Fourcy.** Paris, Leclerc, 1906, gr. in8°, p. 271.

— **Jacques Vallée Des Barreaux.** Sa Vie et ses Poésies. 1599-1673. Paris, Leclerc, 1907, gr. in-8°, p. 264.

— **La Chronique des Chapons et des Gélinottes du Mans d'Étienne Martin de Pinchesne.** Paris, Leclerc, 1907, gr. in-8°, p. 249. (Chacun des trois volumes a été tiré à 301 exemplaires).

Dr. Paul Triaire. **Lettres de Gui Patin.** Nouvelle édition. Tome premier. Paris, Champion, 1907, in-8°, pp. xviii, 712. Fr. 15 (tiré à 325 exemplaires).

E. Pilastre. **Vie et caractère de Madame de Maintenon** d'après les Œuvres du duc de Saint-Simon et des documents anciens ou récents, avec une Introduction et des Notes. Paris, Alcan, 1907, in-8°, p. 183. Fr. 8.

I. M. F. Lachèvre qu'un heureux hasard a mis en possession de l'unique exemplaire connu des *Méditations* d'Estienne Durand, a réimprimé ce recueil qui offrira une contribution intéressante à la poésie des débuts du xviie siècle. L'éditeur s'est livré à de patientes recherches pour nous donner quelques renseignements sur l'auteur presque entièrement ignoré par les biographes ; il a reproduit les fragments qui se sont conservés de la vie du poète écrite par Colletet et établi avec une grande sagacité la parenté d'Estienne Durand avec Marie de Fourcy, marquise d'Effiat, l'Uranie des *Méditations*. Il a essayé de tirer de ce roman d'amour ce qu'on peut conjecturer d'un peu précis sur les relations du poète avec sa cousine qui garda un silence complet, lorsqu'en 1618 le malheureux Durand fut condamné et exécuté pour un libelle composé contre le favori de Luynes. M L. risque aussi une piquante hypothèse : l'infortuné pamphlétiste pourrait être le père d'un autre conspirateur, le jeune Cinq-Mars, le cinquième enfant de Marie de Fourcy. Quant au recueil lui-même, il renferme de beaux vers et même des pièces bien venues, malgré une certaine monotonie de ton et les défauts ordinaires du temps, abus des concetti et de la mythologie classique [1].

II. Les histoires de la littérature ignorent Estienne Durand, mais elles citent souvent Des Barreaux ; il est vrai qu'il n'est guère qu'un nom, un type, le représentant des libertins au xviie siècle. Nous devrons à M. L. de le mieux connaître. Le savant bibliophile nous donne du poète une biographie courte, mais très documentée à l'aide de pièces rares ou inédites. Son amitié avec Théophile, sa liaison avec Marion Delorme ont été retracées avec d'abondants détails ; quant à son athéisme, il était bien à fleur de peau, et c'est Bayle qui semble l'avoir le mieux jugé. La seconde partie est consacrée aux poésies de Des Barreaux dont on ne connaissait qu'un unique et fameux sonnet. M. L. lui restitue 49 pièces, qu'il a découvertes soit dans le recueil

1. Ne faudrait-il pas lire p. 89, embrasement et p. 137, douleur, au lieu d'*embrassement, douceur* ?

de Conrart qui en contient 17 de signées, soit dans celui de Sercy, soit encore et surtout dans un recueil de 1667, soit enfin dans certains manuscrits de nos bibliothèques publiques. Il faut remercier l'ingénieux chercheur d'avoir exploré avec beaucoup de bonheur ce petit coin du grand siècle.

III. Le troisième enfin de ces oubliés est encore plus inconnu que les deux autres ; il s'agit de Pinchesne (1616-1680), le neveu et l'éditeur de Voiture. Une admiration commune pour le spirituel épistolier l'avait lié avec Costar, l'archidiacre du Mans, qui dans la querelle entre Balzac et Voiture avait pris la défense du dernier. Pour soigner sa réputation littéraire à la cour et auprès des beaux esprits de Paris, Costar envoyait à son ami, contrôleur de la Maison du roi, chapons et gélinottes qui donnaient prétexte à de plantureux repas, tantôt chez le fameux traiteur Guille, tantôt chez un des « sages desbauchez », Chantelou, Scarron, Colletet ou l'abbé Tallemant, et Pinchesne s'est fait le chroniqueur de ces joyeuses réunions de carnaval. Les lettres échangées entre lui et Costar de 1655 à 1658, mêlées souvent de vers, rondeaux, stances, épigrammes, madrigaux, etc., dûs à la plume de l'amphitryon ou à celle de ses amis, forment la matière de ces *Entretiens* auxquels on reconnaîtra avec M. L. une valeur documentaire pour l'histoire gastronomique du XVIIe siècle et aussi pour celle de la poésie badine. L'éditeur nous a donné une esquisse curieuse et bien informée de Pinchesne et de courtes notices sur Costar et chacun des convives qui ont souvent collaboré à cette chronique : Charpentier, Colletet et sa belle Claudine, la Mesnardière, de Linières, François Martin de Pinchesne, un frère de l'auteur, Rosteau, etc. De toutes ces contributions c'est le *Voyage héroïque* de Charpentier qui se lit avec le plus d'agrément et témoigne d'une ingénieuse fantaisie. L'exécution de ce volume et des deux précédents a été faite avec autant de soin que de luxe.

IV. Les éditions des Lettres de Gui Patin, cette mine si riche en informations de toute sorte, étaient nombreuses, mais toutes imparfaites, et il était à souhaiter qu'un érudit, à la fois médecin et historien, se chargeât de nous donner l'édition scientifique qui manquait jusqu'à présent. M. le Dr P. Triaire qui depuis longtemps s'est occupé de médecine historique, était des plus qualifiés pour l'entreprendre. Il en publie aujourd'hui le premier volume qui sera suivi de trois autres. Les lettres ont été collationnées sur les manuscrits originaux, chaque fois que c'était possible ; les passages, souvent considérables, omis ou modifiés par les anciens éditeurs, ont été rétablis, des noms propres et des dates rectifiés, certaines vivacités de plume de Patin, touchant Richelieu ou Mazarin par exemple, supprimées ou atténuées sans raison, ont été conservées ; les divisions et les raccords arbitraires ont disparu. Quelques-unes de ces lettres manquaient dans les éditions précédentes : le présent volume en compte 14 sur 171 qu'il

renferme et qui embrassent les années 1630 à 1649. Une annotation minutieuse était indispensable à cette nouvelle édition. M. T. l'a fournie avec un soin très scrupuleux : renseignements bibliographiques, historiques ou littéraires, il n'a rien omis de ce qui pouvait éclairer ou intéresser le lecteur ; la chronique médicale en particulier a été traitée avec une abondance qui satisfera les plus exigeants. Les lettres sont rangées par ordre chronologique ; la source manuscrite ou imprimée est indiquée pour chacune d'elle, de même que les éditions qui la contiennent et tout ce qu'elle apporte de nouveau est mentionné en note. Sans se contenter de l'index qui doit terminer la publication, l'éditeur a ajouté à la fin du volume un sommaire qui, en indiquant la matière de chaque lettre, facilitera les recherches. Le public savant ou curieux saura gré à M. T. d'avoir entrepris avec une telle conscience une lourde tâche et on ne peut que lui souhaiter de la mener promptement à bonne fin [1].

V. M. Pilastre a écrit à l'usage des gens du monde une brève esquisse de Me de Maintenon qui donne l'essentiel sur les humbles origines et la brillante fortune de la maîtresse de Louis XIV. S'il n'apporte pas de documents nouveaux, l'auteur a du moins tiré un intéressant parti de ceux que l'on possède et son étude dans son cadre modeste est abondamment documentée. Tout une moitié d'ailleurs est constituée par les jugements qu'ont portés de Mme de Maintenon ses contemporains, Mme de Sévigné, Racine, Boileau, la Palatine, Villars et quelques modernes ; mais il a puisé surtout dans Saint-Simon qu'il a actuellement pris comme sujet de ses recherches et qui a été ainsi l'occasion de la présente brochure. Il ne sera pas inutile de trouver réunis ces extraits qui auraient pu être encore plus copieux, d'autant que pour tous, éloges ou critiques, l'historien a pris soin d'ajouter un bref commentaire, afin d'éclairer le lecteur sur le degré de confiance qu'ils méritent. Son propre jugement d'ailleurs sur Mme de Maintenon est plein de réserve et d'impartialité. La bro-

---

1. Je relève quelques menus détails. P. 21, Lieber est né en 1524, et non *1523* ; p. 23 et 28, *cynégitique* ; p. 65, Frédéric Spanheim est mort en 1648, et non *1649*. et il fallait rappeler qu'il est le père du ministre du Grand Électeur ; p. 85, Champollion, au lieu de *Champollon* ; p. 90, Jean-Georges fut Électeur de Saxe depuis le 23 juin et non le 23 *janvier* ; p. 364, Reuchlin-Capnion (et non *Capnio*) a écrit les *Epistolæ clarorum* (et non *illustrium*) *virorum*, mais on sait que les *Ep. obscurorum virorum* sont de Crotus Rubianus et de Hutten, et non de Reuchlin ; p. 378, *Zopyre* et non *Zapire* ; p. 464, Fuchs, de Membdingen (plus connu d'ailleurs comme botaniste que comme médecin), et non *Fusch*, né à *Wembdingen* ; p. 468, *royaume* de Deux-Ponts, au lieu de duché ; p. 498, Albert de Bollstadt, né à Lauingen, et non *Bollstadt*, *Laningen*; ses œuvres furent publiées à Lyon, et non à *Leyde* ; p. 501, *Callirhae*, au lieu de Callirhoé ; p. 525, *Peignitz*, *Schwarzac*, au lieu de Pegnitz, Schwarzach (les noms allemands sont d'ailleurs souvent mal orthographiés).

chure très bien exécutée est ornée de belles reproductions de portraits et de vues [1].

L. Roustan.

Baglion de la Dufferie (Le comte L. de) **Histoire de la maison de Baglion :** *Les Baglioni de Pérouse, d'après les chroniqueurs, les historiens, les archives.* Poitiers, Société française d'impr. et de libr., 1907. In-4 de x-571 p.

Le goût de l'histoire et un pieux sentiment de tradition domestique ont donné à M. de B. le courage de consacrer un gros in-quarto à la famille hardie qui a gouverné Pérouse du milieu du xve siècle au milieu du xvie, qui, en 1848, lui donnait encore un gonfalonier, et dont une branche transplantée chez nous honore sa nouvelle patrie. Le rôle joué dans le monde par les Baglioni appelait-il un ouvrage de cette étendue? On n'oserait l'affirmer; mais un travail aussi considérable et pour lequel M. de B. reconnaît avoir trouvé tant d'auxiliaires ne s'adresse pas seulement aux amateurs de généalogies; tout historien de l'Italie peut être amené à le consulter, et, de même, tout historien de la France; car les Baglioni ont, en somme, depuis le temps de Frédéric Barberousse touché alternativement à l'histoire de deux grands peuples. Le livre de M. de B., peu commode à manier, parce qu'il a fallu un format proportionné aux illustrations qui, paraît-il, en ornent une édition spéciale, se compose de deux parties : la première roule sur l'histoire politique de la famille et sur ses vicissitudes après qu'elle eut perdu la domination de Pérouse; elle se termine par un chapitre trop sommaire sur la vie de Pérouse sous les Baglioni; la deuxième partie, qui comprend près de 200 pages, est toute de généalogie. Les érudits démêleront que l'auteur connaît un peu moins l'histoire générale que la biographie de ses héros. Ils seront un peu désorientés par la manière dont il indique ses sources; dans son récit, il marque simplement entre parenthèses le nom de l'auteur auquel il emprunte telle assertion, et c'est beaucoup plus loin, dans des catalogues méthodiques ou alphabétiques, qu'on trouve les indications supplémentaires; mais, comme toute personne qui aborde un volume de cette dimension est pourvue de courage, on s'y débrouille. D'ailleurs, il faut reconnaître que la partie narrative n'offre pas l'aridité à laquelle on s'attendait; sans doute, elle est prolixe; M. de B. quand il raconte une de ces batailles de rues qui éclataient à chaque instant, ne nous fait pas grâce d'un coup d'épée. Mais sa plume ne manque point de chaleur; on souhaiterait seulement une élégance

---

1. P. 62, l'origine attribuée à l'hymne national anglais est assez contestable; p. 68, l'édition qu'a donnée Schefer de la *Relation* de Spanheim est de 1872 et non de *1882*; il y en a une plus récente et meilleure, celle de M. E. Bourgeois (Paris, 1900).

un peu plus soutenue : des mots tels que *frasques*, *emballement*, etc., jurent avec la gravité d'un travail consciencieux. Pourtant, si l'on saute des pages, ce ne sera pas par ennui, mais par scrupule de donner trop de temps à des minuties. Au demeurant, M. de B. est arrivé à prouver que les Baglioni valaient mieux que leur renommée. Je ne garantis pas qu'on juge avec l'indulgence qu'il réclame, le défenseur de Florence contre Charles-Quint et Clément VII : l'ordre de sonner la retraite au fort des plus heureuses sorties demeurera toujours louche et, à supposer qu'il n'y eût plus finalement qu'à se rendre, il ne sera jamais admissible que le capitaine général ait eu le droit de forcer la main au gouvernement; surtout, quand on songe à la façon dont les vainqueurs violèrent la capitulation, quand on songe que tout prouvait à l'avance qu'ils allaient la violer, on ne saurait admettre que Malatesta Baglioni a sauvé la liberté de la ville (p. 245) : toutes les fautes des Florentins n'excusent pas une pareille conduite. Mais, d'une façon générale, M. de B. me paraît avoir raison de dire que les Baglioni étaient parvenus à se faire accepter par Pérouse comme ses chefs naturels et même qu'au milieu de leurs violences, ils ont eu par instant des velléités de modération, de clémence, qu'on n'avait pas assez remarquées : un héritier de leur nom peut être fier de l'avoir établi.

Charles Dejob.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Séance du 20 décembre 1907.* — M. le comte Paul Durrieu, élu membre libre en remplacement de M. Lair, est introduit en séance.

M. Cagnat donne lecture d'une note de M. Alfred Merlin sur une mosaïque africaine représentant le jugement entre Minerve et Neptune.

M. Cagnat communique ensuite, de la part de M. Merlin, la photographie d'une tombe en mosaïque, récemment trouvée par la Direction des Travaux publics, et qui lui a été signalée par M. Bouché-Leclercq, ingénieur. Cette tombe, qui contenait le corps d'une femme nommée Alogiosia, offre cette particularité que le couvercle, au lieu d'être recouvert dans toute sa longueur par la mosaïque, avait été creusé de façon à laisser une dépression extérieure, entourée d'un cadre saillant, dans laquelle on avait ensuite disposé le béton destiné à servir de lit de pose au tableau. La mosaïque contient des cubes dorés qui indiquent un travail tout particulièrement soigné.

M. de Mély lit une note sur le chronogramme de l'autel d'Avenas. Il pense que l'inscription, où il trouve la date du 12 juillet 1180, permet de nouvelles conjectures au sujet des derniers mois du règne de Louis VII.

M. Philippe Berger présente, de la part de M. Ferdinand Scheurer, les résultats des fouilles opérées dans le cimetière mérovingien de Bourogne (territoire de Belfort). Dans ce cimetière, qui n'avait pas été pillé, on a trouvé, outre les armes habituelles, des boucles de ceinture d'hommes et de femmes, en bronze, des colliers en grand nombre, et même des bijoux d'or incrustés de pierres précieuses. Tous ces objet seront déposés au Musée de la Société Belfortaine d'émulation.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique une note de M. Gauckler, correspondant de l'Académie, sur une inscription métrique de l'époque vandale qu'il a reconstituée à l'aide de deux fragments trouvés à Tunis, à 14 années de distance, l'un par lui-même en 1894, l'autre par M. Renault, architecte, en 1907. C'est un petit poème de trois distiques, qui semble avoir été composé par Flavius Felix, et qui est consacré à des Thermes publics construits à Tunis, au début du VIIe siècle après J.-C., par le prince vandale Gebamund.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

Z
1007
R45
n.sér.
t.64

Revue critique d'histoire et
de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY